

SAINTE THÈCLE. BUSTE-RELIQUAIRE DE LA RÉGION DE BÂLE, VERS 1300. (*Musée de Bâle.*)

COLLECTIONS GRECQUES DE MIRACLES

# SAINTE THÈCLE
# SAINTS CÔME ET DAMIEN
# SAINTS CYR ET JEAN (EXTRAITS)
# SAINT GEORGES

TRADUITS ET ANNOTÉS

PAR

**A.-J. FESTUGIÈRE, O. P.**

MEMBRE DE L'INSTITUT

*Ouvrage publié avec le concours*
*du Centre National de la Recherche Scientifique*

**PARIS**

ÉDITIONS A. ET J. PICARD

82, rue Bonaparte, 82

1971

# AVERTISSEMENT

Beaucoup de savants connaissent, et sans doute une partie aussi du grand public, les recueils latins des miracles des saints (1), car ils ont pour auteurs des hommes illustres, en Afrique saint Augustin, en Gaule Grégoire de Tours. Les miracles relatés par saint Augustin se lisent en l'un de ses ouvrages les plus célèbres, la *Cité de Dieu* (413-426), livre XXII, chapitre 8 : une première série concerne des miracles des saints Gervais ou Protais, ou d'autres martyrs. Une seconde série, la plus intéressante, se rapporte à des faveurs obtenues par l'intercession de saint Étienne : la découverte de son corps à Caphar Gamala, en 415, avait eu un grand retentissement. Plusieurs de ses reliques avaient été distribuées en des lieux divers d'Afrique, en des lieux voisins d'Hippone et à Hippone même. Elles produisirent un grand nombre de faits extraordinaires, que saint Augustin voulut faire consigner en des sortes de procès-verbaux ou *libelli*. Ces documents si importants sont d'un extrême intérêt et ont été souvent étudiés. Moins célèbres évidemment que la *Cité de Dieu*, les livres II-VI des *Miraculorum Libri* de Grégoire de Tours (540-594), le livre II consacré aux miracles accomplis sur la tombe de saint Julien à Brioude, les livres III-VI aux miracles accomplis par saint Martin et dans sa basilique à Tours et dans d'autres lieux de son culte en Touraine, n'en ont pas moins joui d'une grande notoriété, du moins en France. Au XVII^e siècle, Dom Ruinart en donna un très bon texte pour l'époque (1699), avec des notes précieuses sur des

(1) Disons d'emblée qu'il s'agit uniquement en ces recueils, qu'ils soient grecs ou latins, de miracles accomplis après la mort, en dépendance de sanctuaires où ces saints reposent, ou du moins sont crus reposer, qui sont donc des lieux de pèlerinage, dont les collections de *Miracula* constituent les annales.

édifices disparus depuis lors à la Révolution. Sur ce texte, H.-L. Bordier fit au XIX^e siècle (1857-1864) une traduction pour la Société de l'Histoire de France (vol. 88, 103, 114, 125). Épuisée depuis longtemps, donc lue, cette traduction, qu'accompagnait le texte de Ruinart, n'a été reproduite photographiquement qu'en 1965, par les soins d'une maison d'édition américaine. Depuis lors, tous les savants connaissent la grande édition critique des *Monumenta Germaniae Historica* (1884/1885).

Beaucoup moins répandus sont les recueils grecs de miracles. Plusieurs raisons expliquent cette ignorance. On lit moins, on lit de moins en moins le grec. Et même si on le lit, qui se soucierait de prêter attention à des textes grecs nécessairement de basse époque, dont les auteurs, ou bien sont anonymes (*Miracles de Côme et Damien*, *Miracles de saint Georges*), ou bien sont loin d'approcher la réputation de saint Augustin ou de Grégoire de Tours? Qui a ouvert jamais, dans la *Patrologie grecque* de Migne, le tome 85 (Basile de Séleucie : sainte Thècle), le tome 87 *ter* (Sophronius de Jérusalem : Cyr et Jean) (1)? Ajoutons que quelques-unes de ces éditions sont épuisées et fort rares : ainsi pour les Miracles de Côme et Damien, publiés par L. Deubner (1907), dans un ouvrage presque introuvable. Ou bien elles sont comme perdues dans de vastes collections d'écrivains classiques : qui aurait l'idée de chercher, dans la célèbre collection Teubner, le tout petit volume consacré en 1913 par J.-B. Aufhauser aux *Miracula S. Georgii*?

Cependant ces recueils grecs ne le cèdent nullement en intérêt aux recueils latins. Leur origine est la même. Ces récits ont été composés à la gloire d'un grand sanctuaire : c'est sûr dans le cas de Meriamlik (Cyrrhestique) pour sainte Thècle, du Cosmidion (Constantinople) pour Côme et Damien, de Ménouthis (près de Canope) pour Cyr et Jean; cela me paraît très probable dans le cas de Lydda (Palestine) et de certains sanctuaires paphlagoniens pour saint Georges. Ainsi, tout d'abord, ils nous font connaître l'histoire de ces sanctuaires,

(1) Cf. H. G. Beck, *Kirche... im Byzantinischen Reich* (Munich, 1959), 458.



parfois sur une longue durée de temps : au Cosmidion, du VI^e siècle de notre ère (peut-être avant) à la fin du XIII^e siècle, après l'occupation latine de Byzance. Les *Miracles de saint Georges*, qui se rattachent à plusieurs églises (Lydda, Paphlagonie), offrent les détails les plus curieux sur la domination des Sarrasins en Palestine et sur leurs incursions, ainsi que celles des Bulgares, dans l'Asie Mineure. Outre cela, ces recueils donnent des indications très intéressantes sur les mœurs du temps : restes de magie (1) (beaucoup dans les *Miracles de Cyr et Jean*), restes de pratiques païennes — incubation (Côme et Damien, Cyr et Jean), jeux du cirque (Côme et Damien) (2) — restes de croyances païennes; quand il s'agit de miracles de guérison (Côme et Damien, Cyr et Jean), beaucoup de renseignements sur les maladies elles-mêmes et sur les remèdes; enfin on voit paraître la vie de chaque jour, la vie surtout des pauvres gens, et cela peut toucher ce commun fond de sympathie humaine qui ne disparaît pas, on l'espère, même en l'historien le plus abstrait.

De ces recueils grecs de miracles, on n'a traduit ici qu'un choix, mais qui illustre, ce semble, la diversité de toute la série.

Certains saints manifestent leur pouvoir, non pas seulement à l'occasion de guérisons, mais en une grande variété de circonstances : ainsi sainte Thècle, saint Théodore d'Euchaïta, saint Ménas du désert Maréotide, saint Georges de Cappadoce. On a choisi ici la première et le dernier.

D'autres saints sont plus spécialement affectés aux maladies : Côme et Damien, Cyr et Jean, Artémius, dont les reliques étaient conservées à l'église Saint-Jean-Baptiste de Constantinople (3), Thérapon, dont Byzance également gardait le

(1) Ou de ce qu'on croyait être de la magie : couramment, en *M. Cyr. et Jo.*, une maladie est attribuée à de la περιεργία.

(2) Je dis pratiques païennes, parce que J. Chrysostome condamnait ces jeux comme tels : mais chacun sait qu'à Byzance, les courses de l'hippodrome avaient quasi rang de cérémonie officielle, cf. Const. Porphyrog., *L. des cérémonies*, II, ch. 77-82.

(3) Cf. Janin, *Géogr. ecclés. de l'Emp. byz.* (Paris, 1953), 58. Sur les *Miracles*, Delehaye, *A. B.*, 43 (1925), 32-38.

corps (1). Dans cette catégorie, les récits les plus originaux sont ceux de Côme et Damien, qu'on a choisis. On y a ajouté des extraits des miracles de Cyr et Jean.

Ce m'est un plaisir de remercier ici ceux qui ont bien voulu me procurer les illustrations. Je dois à M. Pradel, conservateur en chef au Musée du Louvre, et à M. Thirion, conservateur au même musée, les images de sainte Thècle et de saint Georges. Le buste-reliquaire de sainte Thècle, actuellement au Musée de Bâle, est originaire de cette région (Bâle ou Strasbourg) et date d'environ 1300 (cf. *L'Europe gothique, XII*e */ XIV*e *siècles*, Paris, 1968, nº 439). Le beau bas-relief de saint Georges terrassant le dragon, qu'on attribue à Nicola Pisano ou à son école, date de la seconde moitié du XIIIe siècle : il est au Musée de Florence (*L'Europe gothique*, nº 76). M. Boyancé, ancien directeur de l'École française de Rome, a eu l'amabilité de me fournir la photographie de la mosaïque bien connue de l'église des saints Côme et Damien à Rome.

Je dois aussi les plus vifs remerciements au Centre National de la Recherche Scientifique qui a bien voulu subvenir aux frais de ce livre par une somme importante.

(1) Janin, *op. cit.*, 255 s. Panégyrique édité par L. Deubner, *De incubatione* (Leipzig, 1900), 113-134.

# INTRODUCTION

## I. LES ÉNIGMES DE SAINTE THÈCLE

### 1. *Les Actes de Paul et Thècle*

Les *Acta Pauli et Theclae* (1) sont un charmant récit de la seconde moitié du IIe siècle dont le principal intérêt est d'être l'exacte contre-partie chrétienne du roman grec. Car il faut toujours se souvenir que le goût du roman, des histoires d'amour, ne périt point et que le public chrétien a réclamé à son tour ce qui faisait les délices des païens. Mais, pour devenir chrétien, le schème ordinaire évidemment se transforme. Au lieu d'une vierge éperdument aimée, éperdument amoureuse, qui, dès les premiers temps de sa passion, se voit séparée de l'amant, subit, comme l'amant lui-même, toute une série d'aventures qui peuvent se reproduire à l'infini — et plus il y en a, plus le public est ravi — et qui enfin retrouve l'amant, l'épouse et connaît le bonheur, on aura une vierge éperdument aimée encore, mais qui, en conséquence d'une prédication chrétienne fortement teintée d'encratisme (2), se refusera à l'amant. Ici apparaissent des variantes. Ou bien, comme dans le *Roman de Cyprien et Justine* (3), l'amant

1. *Acta Apost. Apocrypha*, I, 235-269 Lipsius = Hennecke, II, 224 c et 243-251. Le grand nombre des recensions (*BHG*³, 267-268) et des versions, notamment des versions latines (*BHL*, 1161-1162, Gebhardt, *TU*, N. F. VII², 1902), sans compter les Vies et les Miracles (en grec et en latin), les Éloges, etc., prouve l'immense popularité de l'ouvrage. Pour la date, l'allusion à Thècle en Tertullien *de baptismo* 17 (*c.* 200-206) fournit le *t. post quem.* Il faut que l'ouvrage soit de quelque temps antérieur. La deuxième moitié du IIe siècle convient bien à l'atmosphère encratite.

(2) λόγος θεοῦ περὶ ἐγκρατείας 238.11, μακάριοι οἱ ἁγνὴν τὴν σάρκα τηρήσαντες 238.13, μακάριοι οἱ ἐγκρατεῖς 238.14, μακάρια τὰ σώματα τῶν παρθένων 240.2, ζῆν ἁγνῶς 242.4, ἵνα γάμοι μὴ γίνωνται ἀλλὰ οὕτως μένωσιν 243.11, στερεῖ δὲ νέους γυναικῶν καὶ παρθένους ἀνδρῶν, λέγων « Pas de résurrection pour vous ἐὰν μὴ ἁγνοὶ μείνητε καὶ τὴν σάρκα μὴ μολύνητε » 244.3 s., οὐκ ἐᾷ γαμεῖσθαι τὰς παρθένους 246. 3.

(3) Ap. L. Radermacher, *Griechische Quellen zur Faustsage* (1927), texte p. 76-113. Ce roman est d'ailleurs postérieur à et en partie imité des *Acta Theclae*. Cf. *Cypr. Just.* : ἀκούσασα αὕτη Πραϋλίου τινὸς διακόνου ἀπὸ τῆς σύνεγγυς θυρίδος αὐτῆς τὰ μεγα-

s'adresse à un magicien qui fait agir les démons pour qu'ils lui amènent la vierge. La vierge, naturellement, triomphe des démons, le magicien se convertit, la vierge se consacre au Christ, on ne parle plus de l'amant. Ou bien, comme dans les *Acta Theclae*, la vierge se refusant, l'amant la dénonce comme chrétienne, elle est condamnée au supplice, un miracle la sauve. Il est clair que, comme dans le roman grec les aventures des amants, cette histoire peut se renouveler plusieurs fois, et le récit charme d'autant plus qu'on la répète davantage, que par exemple, dans le cas de Thècle, le drame et le miracle à Iconium se reproduisent à Antioche avec un nouvel amant. Il est donc parfaitement vain, soit de chercher en ces *Actes* un noyau historique, de considérer l'un des drames comme le doublet de l'autre, et de tenir l'un des deux comme authentique — dans le cas présent, celui d'Antioche — sous le prétexte qu'il montre moins d'invraisemblance (1), soit d'imaginer un rédacteur qui aurait compilé deux récits indépendants (2). La vérité est qu'il est de l'essence même du roman ancien, païen ou chrétien, de renouveler beaucoup de fois la même aventure, tout l'art consistant à

λεῖα τοῦ θεοῦ 76.7 s. = *Thecla* καθεσθεῖσα ἐπὶ τῆς σύνεγγυς θυρίδος τοῦ οἴκου ἤκουεν τὸν περὶ ἁγνείας λόγον λεγόμενον ὑπὸ τοῦ Παύλου 240.8-10, *Cypr. Just.* ἡ δὲ νεᾶνις... ῥαγδαῖον αὐτὸν (l'amant) ἐπὶ γῆς ῥίψασα... καὶ περιρήξασα τοὺς κιθῶνας θρίαμβον αὐτὸν ἀπέλυσεν, ἀκόλουθα πράξασα τῇ διδασκάλῳ Θέκλᾳ 84.5-9 = *Thecla* καὶ λαβομένη τοῦ Ἀλεξάνδρου (l'amant d'Antioche) περιέσχισεν αὐτοῦ τὴν χλαμύδα... καὶ ἔστησεν αὐτὸν θρίαμβον 254.7 s. — Un autre roman imité des *Acta Theclae* est celui des *Acta Xanthippae et Polyxenae* édité par J. Armitage Robinson dans *Apocrypha Anecdota*, I (Texts and Studies, II, 3, Cambridge, 1893), 58-85. Là encore, dans la seconde partie du roman (c. 23-42), nous avons l'histoire d'une jeune et jolie vierge espagnole, sœur de Xanthippe, belle-sœur du gouverneur de l'Espagne, qui a entendu elle aussi la prédication de Paul en Espagne, mais qui est enlevée une nuit (μαγικῇ τέχνῃ 74.23) par un amant impétueux. On l'emmène au rivage et l'embarque sur un bateau qui fait voile vers la Babylonie (!). Vent contraire, tempête, les passagers sont rejetés sur une côte de Grèce. Après toutes sortes d'aventures — Polyxène est en particulier sauvée par une lionne qui, à un moment donné, se mettra à parler (79.20) — la vierge est de nouveau enlevée par un amant, cette fois l'ἔπαρχος d'une ville grecque. Le soir venu, alors que les serviteurs veulent l'emmener à la couche de l'ἔπαρχος, elle les supplie. Ils prennent pitié et disent au gouverneur : « Elle a la fièvre. » On la laisse. Durant la nuit, le fils du gouverneur vient la trouver et lui dit : « N'aie pas peur, il t'arrive la même chose qu'à la vierge Thècle. » Ce garçon en effet, quelques années avant, s'est trouvé à Antioche et a connu l'aventure de Thècle (c. 36, 83.8-12). Il est chrétien et propose à Polyxène de la ramener en Espagne. Ce qui arrive enfin, tout le monde est baptisé et tout finit bien. Le roman peut être de la première partie du IIIe siècle. Robinson, 53 s.

(1) Ainsi W. M. Ramsay, *The Church in the Roman Empire before A. D. 170* (1393), 375-428. Discuté par Radermacher, *Hippolytus und Thekla* (1916), 57-59.

(2) Ainsi Radermacher lui même, *l. c.*, 55-57.



introduire de la *variatio* dans un schème identique (1). L'étonnant, dans le cas de Thècle, est qu'il n'y ait que deux drames et deux miracles : soyons sûrs que le public chrétien eût été ravi de voir recommencer les malheurs et la délivrance de la vierge.

## 2. *Thècle et Séleucie.*

Le lien qui rattache Thècle à Séleucie d'Isaurie dans les *Acta P. et Theclae* est des plus lâches. Dans la meilleure famille des manuscrits (2), il est simplement dit (268 s., §§ 42-43) que, une fois libérée à Antioche, Thècle retourne à Iconium, y trouve son ancien amant, Thamyris, mort, sa mère, Théocléia, encore vivante. Elle lui dit adieu, puis (269.5) ἀπῆλθεν εἰς Σελεύκειαν. Là, après en avoir éclairé beaucoup par la parole de Dieu, μετὰ καλοῦ ὕπνου ἐκοιμήθη (3).

C'est à cette dernière phrase que se rattache directement, pour la contredire, la tradition postérieure, dont témoigne Basile de Séleucie, qui fut métropolite de cette ville depuis 440 environ jusqu'à sa mort vers 459, et qui écrivit un ouvrage en deux livres (I *Vie*, II *Miracles*) sur sainte Thècle (4).

(1) La *variatio*, dans les *Acta Theclae*, est par exemple dans les miracles. A Iconium, elle est condamnée au feu. Tout le monde va au théâtre ; on dresse le bûcher, on amène Thècle nue, elle fait un signe de croix (ἡ δὲ τὸν τύπον τοῦ σταυροῦ ποιησαμένη 250.8 s. : dans Henneke II, 247, expliqué, à tort je crois, « indem sie die Gestalt des Kreuzes machte, d. h. die Arme ausbreitete »). On entend alors un grondement souterrain, un nuage noir apparaît, il tombe une si forte grêle ὡς πολλοὺς κινδυνεῦσαι καὶ ἀποθανεῖν (!) et que le feu naturellement s'éteint. A Antioche, elle est condamnée aux bêtes. On amène Thècle au stade simplement vêtue d'un caleçon (διαζώστραν 259.1). On lance contre elle des lions et des ourses, mais une brave lionne vient à elle et la défend, déchirant d'abord une ourse, puis combattant avec un lion : les deux bêtes meurent. Thècle se jette alors dans un bassin plein de phoques, mais ceux-ci meurent aussitôt. On la tire de l'eau, lance de nouveau des fauves qui s'arrêtent comme pris de sommeil (261.8). On l'attache alors par les jambes à deux taureaux, sous les parties génitales desquels on place, pour les exciter, des fers rougis au feu. Mais le feu brûle les cordes qui retenaient Thècle. La voilà délivrée (262.4 s.). S'évanouit alors la bonne dame Tryphène, qui avait pris Thècle sous sa garde pour qu'elle n'allât pas au bordel (cf. 255.1 s., 258.5). Or Tryphène est reine et parente de l'Empereur (!). On est pris de peur, Thècle est relâchée, toute la foule s'écrie Εἷς θεὸς ὁ Θέκλαν σώσας (264.11 s.).

(2) *EIKL* (1re famille : *I* s'arrête à Σελεύκειαν) + les manuscrits *FH* de la 2e famille, cf. Lipsius, I, Proleg., p. CIII.

(3) Sic *EFKL*, deux des versions latines (*d* et *m*), la version syriaque (*s*), cf. Lipsius, 270. Ces mêmes manuscrits et versions ajoutent une doxologie finale que Lipsius n'a pas insérée dans le texte.

(4) *PG*, 85, 478-618, d'après l'édition de Pierre Pantin, doyen de Bruxelles (Bruxelles, 1608) ; cf. l'épître dédicatoire à Philippe III d'Espagne (1598-1621), *l. c.*, 474-478.

« Elle s'endormit en paix », disaient les *Actes*. « Nullement », rétorque Basile, « ainsi que l'atteste le bruit très répandu et plus vrai », ἐκοιμήθη, ὡς ὁ πολὺς καὶ ἀληθέστερος λόγος, οὐδαμῶς (560 A 3 s.). « Elle s'enfonça vivante et pénétra sous terre, Dieu ayant ainsi décidé que la terre pour elle s'ouvrît et se fendît, au lieu même où l'on a fixé la divine et sainte table de la célébration liturgique, au centre d'un péristyle circulaire de colonnes d'argent (1). » Telle est donc la tradition à Séleucie vers 450, et elle remonte plus haut si la première église-martyrium, mentionnée par Basile, est du IVe siècle. Or, outre les deux chapiteaux corinthiens découverts par Guyer (2), le témoignage d'Éthérie, dont on convient aujourd'hui qu'il date de la fin du IVe siècle, prouve qu'il faut bien remonter jusqu'à l'époque post-constantinienne. Je reproduis ici le passage de la *Peregrinatio* qui nous intéresse (23, 2-6), en empruntant l'excellente traduction de Mlle Pétré (3) : « Comme de là (de Séleucie) à l'église de Sainte-Thècle qui se trouve plus loin que la ville, sur une hauteur, mais formant plateau, il y avait environ quinze cents pas, j'ai préféré poursuivre ma route jusque-là, pour y faire la halte que j'avais décidé de faire. Auprès du sanctuaire, il n'y a pas autre chose que des monastères innombrables d'hommes et de femmes. J'ai retrouvé là une de mes meilleures amies, à qui tout le monde en Orient rendait témoignage pour sa vie : c'est une sainte diaconesse du nom de Marthana que j'avais connue à Jérusalem où elle était montée pour prier ; elle dirigeait des monastères d'apotactites ou vierges. Quand elle me vit, quelle joie pour elle et pour moi ! Comment pourrais-je vous la décrire ? Mais pour en revenir à mon sujet, il y a là beaucoup de monas-

(1) Basile de Séleucie, étant mort *c.* 459, n'a pas dû voir la grande basilique de Meriamlik, construite dans la seconde moitié du Ve siècle, mais la première église, datant du IVe siècle, dont l'abside devait se trouver au-dessus de l'abside de la grotte, la λειτουργικὸς τραπέζα (c'est-à-dire l'autel) étant juste placée au-dessus du rocher entrouvert pour Thècle. Cf. E. Herzfeld-S. Guyer, *Meriamlik und Korykos*, ap. *Mon. Asiae Min. Ant.* (cité *MAMA*) II (Manchester, 1930), 1-89. Sur la première église, 5-8. Sur la grande basilique, 8-38. Sur la grotte sacrée (premiers aménagements au IVe siècle, puis remaniements au Ve), 38-46. Sur le rapport entre τραπέζα et rocher, *ib.* 7 : « Was die Lage dieser ältesten Theklakirche anbetrifft, so vermute ich, dass sie sich über der... Höhlenkirche erhob und in diesem Falle dürfen wir wohl annehmen, dass die Apsiden der unteren und der oberen Kirche über einander lagen. » Le texte de Basile fait de cette hypothèse une certitude.

(2) *MAMA*, II, 6 et fig. 3.

(3) *Sources chrétiennes*, 1948, 182-185. Le texte est celui de Geyer.



tères sur la colline, et, au milieu, un grand mur qui enclôt l'église où est le *martyrium* ; ce *martyrium* est fort beau. Le mur a été mis là pour garder l'église contre les Isauriens, car ce sont de très méchantes gens et qui pillent souvent ; ils pourraient bien tenter quelque mauvais coup sur le monastère qui dessert l'église. Arrivée là au nom de Dieu, après avoir fait une prière au *martyrium* et avoir lu de plus tous les actes de sainte Thècle, j'ai rendu d'infinies actions de grâces au Christ notre Dieu qui a daigné, si indigne et dépourvue de mérite que je sois, combler en tout mes désirs. Alors, étant restée là deux jours, ayant vu les saints moines et apotactites, tant hommes que femmes, qui y étaient, ayant fait ma prière et la communion, je suis revenue à Tarse retrouver ma route... » Il résulte de ce texte que, vers 393/394 (1), il existait à Meriamlik non seulement l'église-martyrium, mais au moins un monastère d'hommes pour la desservir et un ou plusieurs monastères de femmes. Tout cela n'a pas été construit en un jour, tout cela suppose une assez longue installation.

Revenons maintenant au πολὺς λόγος de Basile, à la disparition de Thècle dans la grotte. Elle est attestée encore par toute une série de manuscrits des *Actes*. Tout d'abord, selon les manuscrits *M* (2e famille) et *ABC* (3e famille), Thècle a vécu dans une caverne, *ABC* ajoutant : « elle y vécut soixante-douze ans, se nourrissant d'herbes et buvant de l'eau ». Ensuite, ces mêmes manuscrits, et *G* de la 2e famille, parlent de la disparition sous terre, et ce miracle est destiné là encore à sauver la vierge d'une aventure picaresque. Je traduis ici, l'un après l'autre, les textes de *ABC* et de *G* (270-272 Lipsius) :

*ABC* : (44) « Quelques-uns de la ville, qui étaient païens, médecins de métier (2), envoyèrent vers elle de jeunes insolents pour la violer. Ils disaient en effet : « Elle sert Artémis comme étant vierge, et de là vient qu'elle a pouvoir pour les guérisons. » Mais par la providence de Dieu elle entra vivante dans le rocher et s'enfonça sous terre. Et elle alla à Rome voir Paul — je reviendrai sur ce point — et elle le trouva mort. Ayant demeuré là assez peu de temps, elle s'y endormit en un doux sommeil.

(1) Altaner, *Patrologie*[3], 1951, 194.

(2) Thècle leur faisait concurrence par ses guérisons, πάμπολλα δὲ ἰάματα τελέσασα 271.1.

Elle est enterrée à environ deux ou trois stades du tombeau de son maître Paul.

(45) Elle fut jetée au feu à l'âge de dix-sept ans, aux bêtes à dix-huit ans, elle pratiqua l'ascèse dans la caverne soixante-douze ans, comme j'ai dit, en sorte que le total de sa vie fut de quatre-vingt dix ans. Après avoir accompli une infinité de guérisons elle repose au lieu des saints, s'étant endormie le 24 septembre dans le Christ-Jésus notre Seigneur, à qui gloire, etc. »

*G* : « Une nuée lumineuse la guidait (depuis Iconium). Étant entrée à Séleucie, elle s'en éloigna à la distance d'un stade. Elle craignait les habitants parce qu'ils adoraient les idoles. Quelqu'un la guida vers la montagne dite du Kalamôn ou du Rhodéôn. Ayant trouvé là une grotte, elle y entra. Elle demeura là plusieurs années, et elle eut à soutenir beaucoup de pénibles tentations de la part du diable, mais elle les supporta vaillamment avec l'aide du Christ. Certaines des femmes nobles, ayant entendu parler de la vierge Thécla, vinrent à elle et elles apprenaient d'elle la parole de Dieu : beaucoup d'entre elles renoncèrent au monde et menaient avec elle la vie ascétique. Un renom de vertu se répandit partout à son sujet et des guérisons s'accomplissaient par elle. Toute la ville, donc, et le pays avoisinant, ayant connu la chose, ils apportaient leurs malades sur la montagne, et ceux-ci, avant même de s'être approchés de la porte, quelque maladie qui les tînt, en étaient aussitôt débarrassés, et les démons impurs s'en allaient en poussant des cris. Tous rentraient chez eux en bonne santé (lire ὑγιεῖς : ὑγιῆ cod.), louant Dieu qui donnait une telle grâce à la vierge Thécla. Cependant les médecins de la ville de Séleucie avaient été réduits à néant, ils avaient perdu leur clientèle, nul ne s'adressait plus à eux : remplis donc de jalousie et d'esprit de rivalité, ils se demandaient ce qu'ils pourraient bien faire contre la servante du Christ. Le diable alors leur suggère un vilain projet. Comme ils s'étaient rassemblés un jour en conseil, ils se mettent à discuter ensemble, disant : « Cette vierge est consacrée à la grande déesse Artémis. En tout ce qu'elle lui demande, Artémis l'écoute parce qu'elle est vierge, et tous les dieux l'aiment. Eh bien donc, prenons des libertins, enivrons-les avec



beaucoup de vin, donnons-leur beaucoup d'or et disons-leur : Si vous réussissez à la violer et la souiller, nous vous donnerons encore d'autres sommes. »

Les médecins se disaient donc entre eux : « S'ils réussissent à la souiller, ni les dieux ni Artémis ne l'écouteront plus dans le cas des malades. » Ils firent donc ainsi. Ces vauriens vont à la montagne, et, se tenant comme des lions près de la caverne, ils frappèrent à la porte. La sainte martyre Thécla leur ouvrit la porte, confiante dans le Dieu auquel elle croyait : de fait elle connaissait à l'avance leur ruse. Elle leur dit : « Que voulez-vous, mes enfants? » Ils dirent : « Qui est ici celle qu'on nomme Thécla? » Elle demanda : « Que lui voulez-vous? » Ils répondirent : « Nous voulons coucher avec elle. » La bienheureuse Thécla leur dit : « Je ne suis qu'une humble vieille, mais la servante de mon Seigneur Jésus-Christ. Et quelque violence que vous veuilliez me faire, vous ne le pourrez pas. » Ils lui dirent : « Il ne se peut que nous ne fassions avec toi ce que nous voulons. » Sur ce, ils la saisirent fortement et cherchèrent à la violenter. Mais elle leur dit gentiment : « Attendez, mes enfants, et vous verrez la gloire de Dieu. » Alors, tandis qu'ils la tenaient, elle leva les yeux vers le ciel et dit : « Dieu terrible, sans pareil, qui tires gloire de tes ennemis, toi qui m'as sauvée du feu, qui ne m'as pas livrée à Thamyris (à Iconium), qui ne m'as pas livrée à Alexandre (à Antioche), qui m'as sauvée des bêtes, qui m'as préservée dans l'abîme (le bassin de phoques), qui m'as partout donné ton aide et qui as glorifié ton nom à mon sujet, sauve-moi, cette fois-ci encore, de ces libertins, ne laisse pas violer la virginité que j'ai gardée jusqu'à ce jour à cause de ton nom, parce que je t'aime, te désire et t'adore, toi le Père, le Fils et le Saint-Esprit dans les siècles. Amen. » Et une voix se fit entendre du ciel, qui disait : « Ne crains rien, Thécla, ma vraie servante, je suis avec toi. Tourne les yeux, regarde là où il y a une ouverture devant toi, ce sera là ta demeure éternelle, c'est là qu'on te visitera (τὴν ἐπίσκεψιν δέχῃ). » Alors la bienheureuse Thècle, ayant regardé attentivement le lieu, vit que la roche s'était ouverte assez pour qu'y passât un corps, elle fit ce qui lui avait été dit et entra vaillamment dans la roche, ayant échappé aux libertins. Et aussitôt la roche se referma, au point qu'on

n'y voyait même pas de jointure. A la vue de ce miracle extraordinaire les garçons étaient devenus comme hors d'eux-mêmes ; ils n'avaient pu retenir la servante de Dieu, mais s'étaient saisis seulement de sa capeline, dont ils tirèrent à eux un morceau, et ce morceau est toujours là par la permission de Dieu, pour la créance de ceux qui voient le saint lieu, à titre de bénédiction pour les générations à venir, pour ceux qui croient d'un cœur pur en Notre-Seigneur Jésus-Christ » (le reste ressemble à *ABC*).

Le manuscrit *M* enfin a un récit analogue avec d'autres traits, simplement résumés par Lipsius (272). Un seul détail, qui éclaire le texte assez obscur de *G* : « Un morceau de la capeline pour ainsi dire *resta au dehors* (ὡς ἀπέμεινεν ἔξωθεν) pour affermir la croyance des visiteurs. »

Si maintenant on se reporte à Basile, on constate que d'une certaine manière, avec moins de précision et dans un style plus alambiqué que les continuateurs des *Acta Theclae*, car il est rhéteur (1), il nous apporte les mêmes renseignements sur la vie érémitique de Thècle. Je traduis ici le texte à la fin de la *Vie*, à partir de ἐπὶ τὴν Σελεύκειαν ὥρμησε (556 C 10 s.), repris presque textuellement des *Actes* ἀπῆλθεν εἰς Σελεύκειαν (269.5 s.). Je traduirai ailleurs l'ἔκφρασις de la ville de Séleucie, qui appartient à un genre alors courant dans les écoles de rhétorique parce qu'il donnait lieu à de brillants morceaux de bravoure (2). Commençons donc à 557 A fin.

(1) Je n'insiste pas sur ce trait. La *Vie* n'est qu'un démarquage des *Actes*, mais avec toutes sortes d'enjolivements littéraires, en particulier, comme il se doit chez un historien ancien, l'insertion de nombreux discours (cf. 480 B 5 ss. : προσυφήναντες δὲ αὐτῇ καὶ δημηγορίας κατὰ τὸ δεχόμενον ἀρχαιότροπον αὐτῇ προσενείμαμεν, ὡς οἶμαι, κάλλος, μετὰ τοῦ καὶ τὸ οἰκεῖον καὶ ἁρμόζον ἑκάστῳ προσώπῳ φυλάξαι σχῆμα κατὰ τοὺς λόγους). C'est naturellement dans ces discours que se donne libre cours la rhétorique. Un exemple entre cent, dans le dernier discours de Thècle à Paul : quinze ἔγνων διὰ σοῦ (tous les dogmes y passent), puis quatre μεμάθηκα διὰ σοῦ, 552 C 8-553 B 12. Cf. aussi la prière de Thècle à Iconium quand elle baise les lieux où Paul a prêché : cinq fois ὁ θεός (puis deux fois φησί), suivi d'un participe, ὁ θεὸς ὁ ἐνταῦθά μοι... ἐπιγνωσθείς, ὁ θεὸς ὁ καταξιώσας με, ὁ θεὸς ὁ καὶ... χαρισάμενος, ὁ καὶ... καταξιώσας, ὁ καὶ... καθοδηγήσας.

(2) Cf. G. Downey, *RAC*, s. v. *Ekphrasis*, IV, 921-944 (notre texte n'est pas cité), mon *Antioche*, ch. I et Addenda, p. 507, L. Robert, *Journ. des Savants* (1961), 105-106, 151-166. Dans notre texte, bien des traits sont des éléments obligés en ces sortes de descriptions : v. gr. juste grandeur, bonne condition du climat, affluence des fruits et marchandises, commodité des eaux et biens publics, etc. Mais d'autres indications sont très précises, notamment sur la topographie, et ont permis à Heberdey-Wilhelm de déterminer le site de Meriamlik (1891-1892), cf. *MAMA*, III (1931), 3 s.



« Thécla arriva donc en cette (557 B) ville, elle s'y plut, et, ayant gagné le sommet de la montagne voisine sise au midi, elle y fixa sa demeure comme Élie sur le Carmel, comme Jean-Baptiste dans le désert. Elle s'y dresse comme un rempart contre le démon Sarpédon, qui occupait le promontoire sur la mer, et qui induisait en erreur et détournait de la foi beaucoup de gens par ses nombreuses tromperies et ses faux oracles. Elle s'y dresse comme un rempart contre la déesse guerrière de l'Acropole, Athéna, qui, à la manière d'un vautour, comme dit Homère (*Il.*, VII, 59), occupant peut-être aujourd'hui encore la forteresse qui porte son nom, appelle de ses cris aigus les tisserands et homoncules bavards qui habitent à l'entour, secouant sa noire égide bordée de franges (*Il.*, V, 738), pour nous donner lieu de ridiculiser tous ceux qui, à l'instar des Athéniens (557 C), habitent là sur l'Acropole et se glorifient de leur Pallas.

Après qu'elle eut annoncé l'évangile de salut, qu'elle eut catéchisé, baptisé et enrôlé dans l'armée du Christ un grand nombre, qu'elle eut fait aussi beaucoup de miracles, comme Pierre à Antioche et dans la très grande Rome, Paul à Athènes et chez tous les peuples (560 A), Jean le très grand théologien à Éphèse, et que, par ses miracles surtout, elle eut amené tout le monde à la foi, *elle ne mourut nullement, comme l'atteste le bruit très répandu et plus véridique, mais s'enfonça vivante et pénétra dans la terre*, Dieu ayant ainsi décidé que la terre pour elle s'ouvrît et se fendît, au lieu même où l'on a fixé la divine et sainte table de la célébration liturgique, au centre d'un péristyle circulaire de colonnes d'argent. Et de là elle fait jaillir des flots de guérisons qui remédient à toute peine, à toute maladie, sa grâce virginale épanchant de là, comme d'un canal, des guérisons pour ceux qui en ont besoin et qui la prient. En sorte que le lieu est un centre public de cures (πάνδημον ἰατρεῖον), un lieu commun de propitiation pour la terre entière. Il est sûr en tout cas qu'on ne saurait jamais trouver son sanctuaire, ou plutôt même (560 B) sa ville — car il a pris désormais toute l'extension d'une ville quant à l'aspect, les commodités et la beauté — sans la présence d'habitants de Séleucie ou d'étrangers, tous affluant vers elle de tout côté : les uns par simple désir de révérence et de prière, et pour lui offrir et consacrer quelqu'un

de leurs biens ; les autres, pour lui demander secours et guérison des maux et douleurs qui les tiennent, ou encore être délivrés des démons... »

Basile, comme on voit, donne plus (Sarpédon, Athéna) et moins que les continuateurs des *Actes*. Il n'a pas la tentative de viol des jeunes vauriens, qui a occasionné la disparition dans le roc : cela ne prouve pas d'ailleurs que la fable n'ait pas déjà circulé ; il a pu la trouver de mauvais goût, indigne de prendre place en son noble récit. L'essentiel est qu'il ait le fait même de la disparition, et que même il y insiste, ἐκοιμήθη οὐδαμῶς. Il a le séjour sur la montagne, et la phrase ἐν ᾧπερ τόπῳ, etc. (560 A 6) prouve qu'il connaît la grotte où Thècle est censée avoir demeuré. Il connaît le rôle de Thècle comme apôtre et thaumaturge. Et s'il ne présente pas Thècle comme l'initiatrice de la vie monastique à Meriamlik (à moins que πολλούς... στρατολογήσασα τῷ Χριστῷ 557 C 3 s. n'ait ce sens, cf. *G*, p. 271, καὶ πολλαὶ ἐξ αὐτῶν — sc. des εὐγενίδων γυναικῶν de Séleucie — ἀπετάξαντο τῷ βίῳ καὶ συνήσκουν αὐτῇ), la seconde partie de son ouvrage (*Miracles*) confirme le témoignage d'Éthérie sur les monastères qui s'y trouvaient. Basile parle là de ce grand nombre d'hommes et de femmes qui ont fait partie du tagma de sainte Thècle ou en ont été les higoumènes (τὸ τοσοῦτον ὑπὸ ταύτῃ ταχθῆναι τε καὶ ἐξάρχειν χορόν 817 C. 2 s.), des moines qui tour à tour ont colonisé ce monastère (τοῦτὸ μὲν ἀνὰ μέρος φροντιστήριον οἰκίσαντας 617 A 15 s., plus haut τῶν τὸ μαρτύριον οἰκούντων 617 A 2), des vierges qui appartiennent à Thècle (μία τῶν αὐτῆς παρθένων 600 C 8 s.), et qui parfois couchent même dans l'église (ταῦτα τῶν ἔνδον τινὲς τότε καθευδουσῶν παρθένων 596 A 6). Il nomme quelques-unes de ces nonnes (617 B 7 ss.), dont Marthana, peut-être l'amie de la pèlerine Éthérie (1).

### 3. *Les énigmes de sainte Thècle*

Ainsi donc il semble bien qu'une tradition continue, de l'époque post-constantinienne à *c.* 450, nous mette en présence d'un culte

(1) *Mnêmeion* de deux moniales (μονηστριῶν = μοναστριῶν) à Meriamlik, Pauline et Thècle, J. Keil-Ad. Wilhelm, *Denkmäler aus dem Rauhen Kilikien*, *MAMA*, III (1931), nº 45 (date non indiquée). Le nom de Thècle est devenu naturellement populaire dans la région, deux à Korasion (nºs 126, 161), huit à Korykos (nºs 372, 378, 411 a, 486, 532, 576, 664, 700).



de Thècle à Meriamlik, et il reste à l'expliquer. Nous nous trouvons, en fait, devant deux énigmes. D'une part *une héroïne de roman*, qui n'a pas plus existé que la Chariclée d'Héliodore, ou l'Anthia de Xénophon d'Éphèse, ou la Leucippe d'Achille Tatius, et qui devient, grâce aux *Acta Theclae*, l'une des saintes les plus célèbres de l'Orient. D'autre part, à Meriamlik, un culte solidement attesté, non seulement par des textes (1), mais par des monuments, dès le IVe siècle, alors pourtant que ce culte, contrairement à l'usage universel, n'est pas fondé sur une tombe, mais apparemment sur du néant : « celebratissimus S. Theclae cultus », écrivent les Bollandistes (2), « *raro et propemodum unico apud antiquos exemplo* incunabula habuit in basilica Seleuciensi, *ubi numquam fuit S. Theclae sepulcrum* » (c'est moi qui souligne). C'est assurément l'un des phénomènes les plus étranges du culte des saints, ce qui revient à dire, à cette époque, du culte des martyrs. Mais il y a moyen peut-être de l'élucider.

Tout d'abord la première énigme n'en est pas une pour les chrétiens de ce temps. Les *Acta Pauli et Theclae*, pour l'immense majorité des lecteurs, *avaient valeur canonique*. Quand Éthérie les lit au *martyrium* même par acte de dévotion, elle les tient évidemment pour aussi valables que les Évangiles ou les Épîtres pauliniennes. Sans doute Tertullien proteste : selon lui, le prêtre qui les a composés a été convaincu de faux, il a écrit « par amour de saint Paul », il a confessé son crime et a été déchu de son rang (*loco decessisse*, de bapt. 17, 13). Mais Tertullien a une raison personnelle pour émettre un doute sur l'authenticité. Il lui paraît exorbitant qu'une femme se mêle de catéchiser et de baptiser (φωτίσασα, 269.7 Lips. peut avoir ce sens) : comment, dit-il, saint Paul peut-il avoir permis cela à Thècle, lui qui ne permet même pas que les femmes apprennent la doctrine (1 Cor., 14, 34 s.) ? Dès lors les *Actes* ont tort, on ne peut les croire, il faut les faire passer pour apocryphes. C'est l'opinion de Tertul-

(1) Première mention ap. Grégoire de Nazianze (329-389), *Carm.*, II, 547-549 πρῶτον μὲν ἦλθον εἰς Σελεύκειαν φυγὰς τὸν παρθενῶνα τῆς ἀοιδίμου κόρης Θέκλας. Grégoire, nommé malgré lui évêque de Sasima (372), mais demeuré à Nazianze (Diocésarée de Cappadoce), a fui en effet cette ville où on voulait le faire évêque, vers 375, pour se réfugier à Séleucie d'Isaurie, P. W., VII, 1860. — Autres témoignages littéraires ap. Delehaye, *Culte des Martyrs*, 192. Le plus fameux est celui d'Éthérie (fin du IVe s.), cité *supra*.

(2) *Martyrologium Romanum... scholiis instructum* (Bruxelles, 1940), au 23 septembre, p. 412.

lien. Rien n'autorise à croire qu'elle fût générale. Il faudra attendre Gélase (492-496), ou, si le *Decretum Gelasianum* n'est pas de Gélase, le VIe siècle même, pour que les *Acta Theclae* soient condamnés comme apocryphes (Preuschen, *Analecta*, 153.28). Aux yeux des pèlerins du IVe et du Ve siècle, des visiteurs de la grotte, des constructeurs de l'ancienne église-*martyrium* au IVe siècle, de Zénon l'Isaurien qui, après 476, fera construire l'église à coupole ou peut-être même la grande basilique (Guyer, 31, 73 s.) (1), Thècle a réellement vécu et elle a fini ses jours à Meriamlik où elle accomplit ses miracles. Cela est aussi clair à leurs yeux que la présence de saint Jean à Éphèse, ou de saint Théodore Tiron à Euchaïta, ou de saint Serge à Rosaphat. Au VIe siècle, un brave anachorète de Palestine met le pèlerinage de sainte Thècle au même rang que ces trois autres (*Pré Spirituel* 180, PG. 87, 3052 B 4-8). Or, en ce temps, cela ne peut avoir qu'un sens : c'est que le corps, ou du moins le tombeau, de sainte Thècle *est à Meriamlik.*

Et nous nous trouvons alors devant *la seconde énigme : où est le tombeau de sainte Thècle à Meriamlik?* Mais cette énigme se résout facilement — et il y a peut-être quelque exagération dans le propos des Bollandistes cité plus haut — si l'on veut bien se souvenir de l'immense crédulité des chrétiens en ces vieux âges, et par suite de leur extrême facilité à admettre n'importe quoi comme tombeau d'un martyr (2). Car il y a d'emblée, pour eux, deux évidences. Les *Actes*, texte saint, texte inspiré, disent que Thècle est venue à Séleucie et qu'elle y est morte. Nier cela? Autant vaudrait nier les Lieux Saints à Jérusalem. Deuxième évidence : les miracles. Peu importe qu'ils soient vrais ou faux; pour l'intelligence de toute cette époque, et de tous les historiens ecclésiastiques à cette époque, et de tous les textes hagiographiques contemporains, il faut raisonner non pas d'après ce

(1) En raison de certains éléments architecturaux, Guyer (*l. c.*, 32) veut dater la grande église de *c.* 460 ou 470, donc avant Zénon l'Isaurien (474-491). Mais le texte d'Évagrius peut-il désigner autre chose que le grand ensemble basilical avec son péribole? Cf. *h. e.*, III, 8, p. 108.2 ss. Bidez-Parmentier : une fois réprimé Basiliskos, οὗτος ὁ Ζήνων μέγιστον τέμενος ἐξοχῇ τε καὶ κάλλει προὔχον ἀνατέθεικε τῇ πρωτομάρτυρι Θέκλῃ ἀνὰ τὴν Σελευκέων τὴν πρὸς τῇ Ἰσαύρων χώρᾳ κειμένην, πλείστοις καὶ βασιλικοῖς ἀναθήμασι διακοσμήσας, τοῖς καὶ μέχρις ἡμῶν σωζομένοις.

(2) Cf. v. gr. E. Lucius, *Origine du culte des saints* (trad. fr., Paris, 1908), l. II, ch. 3 (*Le martyr indigène*), p. 184-219.



que nous pensons, nous, mais d'après ce que croyaient les gens d'alors. Or, s'il se faisait des guérisons dans la grotte de Meriamlik, c'est que Thècle était là, dans son tombeau. Sinon, on n'eût pas édifié au-dessus une église, il n'y aurait pas là toutes ces pierres. Qu'il ne fût pas difficile de découvrir un tombeau, cent exemples l'attestent. Mais quel besoin de le découvrir? On avait la grotte — peut-être, de toute antiquité, une grotte sacrée comme tant d'autres. Dès lors, tout naturellement, c'est dans cette grotte que Thècle avait dû vivre. Même, comme le IVe siècle est aussi le temps où se répand le bruit des ermites d'Égypte, Thècle avait vécu là en ermite, se contentant d'herbes et d'eau (manuscrits *ABC*). Et c'est là qu'elle était morte et ensevelie, dans le rocher même : ἐκεῖ γὰρ οἶκος αἰώνιος ἔσται σοι, κἀκεῖ τὴν ἐπίσκεψιν δέχῃ (*G* 272). On en montrait aux visiteurs une preuve concrète. Selon un mode de fabulation étiologique bien connu (1), une saillie du roc dans la grotte était prise pour un bout du *maphorion* de la vierge. Comment douter, désormais qu'elle fût là? κἀκεῖνο (le μέρος du maphorion) κατὰ συγχώρησιν θεοῦ πρὸς πίστιν τῶν ὁρώντων τὸν σεβάσμιον τόπον (*G* 272), μέρος τι τοῦ μαφορίου ὡς ἀπέμεινεν ἔξωθεν πρὸς πίστωσιν βέβαιαν τῶν ὁρώντων (*M* 272). On croit entendre les bons moines custodes de la basilique. Et les offrandes allaient bon train, καί τι τῶν οἰκείων ἀναθεῖναι αὐτῇ καὶ ἀνιερῶσαι σπουδαζόντων (Basile, 560 B 5 s.). En vérité, loin que cette tombe fût douteuse pour l'homme ancien, on pourrait dire que nul tombeau ne se présentait à ses yeux avec plus de garanties (2). Tout cela, pour qui connaît les textes, paraît clairement une « invention » du IVe siècle — au double sens du mot, invention-fiction et *inventio corporis* ou *monumenti.* Et dès lors il allait de soi qu'on dût bâtir, sur la grotte, une église — au IVe siècle déjà, avec des moines desservants et des vierges apotactites — et que l'autel de cette église fût placé juste au-dessus du lieu où le rocher a

(1) Déjà décelé par Radermacher, *Hippolytos u. Thekla*, 60. Bon exemple dans les Paroemiographes grecs (t. I, p. 65, 12 ss. = Zenobios, III, 32) à propos du proverbe : « Tu es plus lâche que celui qui a sorti la tête. » Fuyant Héraklès, un homme se cache dans une caverne. Ayant sorti la tête (παρακύψας), il voit Héraklès et, de frayeur, est aussitôt changé en pierre (ἀπελιθώτη), « et aujourd'hui encore on voit la pierre qui a forme humaine et qui dresse la tête au-dessus de la caverne ».

(2) Notons au surplus que, du temps de Basile, on avait dû édifier dans la grotte un cénotaphe entouré de barrières, car il parle du θάλαμος de Thècle et de κιγκλίδες, 2° Miracle, 568 D 9.

englouti la martyre (Basile, 560 A 3 ss.). Tout cela se tient, tout cela respire l'époque post-constantinienne, la dévotion populaire de ces grands enfants à qui sont dues tant d'autres fables, le μύρον de saint Nicolas de Myre, la κηρωτή des saints Cyr et Jean, la vertu salvifique de la poussière au pied des tombes ou de l'huile des lampes qui les ornaient.

Et ceci m'amène, pour finir, à dire un mot sur ce que j'ai appelé les continuateurs des *Actes.* Il ne faut pas, à mon sens, les mettre tous sur le même plan. La légende des manuscrits *ABC*, selon lesquels Thècle, une fois entrée dans le rocher, va à Rome, où elle sera enterrée non loin de saint Paul (*supra*, p. 15 s.) a été évidemment forgée pour annexer Thècle à Rome. De cette venue témoignent deux écrits du haut Moyen Age. 1) L'*Itinéraire* dit de Salzbourg (1) : *et sic vadis ad sanctum Paulum, via Ostiensi, et in australi parte cerne ecclesiam sanctae Theclae supra montem positam, in qua corpus eius quiescit in spelunca in aquilone parte.* On notera les analogies avec la situation à Séleucie : *supra montem positam, in spelunca.* 2) *De locis SS. Martyrum* (2) : *prope quoque basilicae S. Pauli ecclesia S. Teclae est ubi ipsa corpore iacet.* Ces deux notices, et celle des mss. *ABC*, vont directement à l'encontre de la tradition de Séleucie. On peut leur assigner une même date tardive, peut-être le VIIe siècle, qui est la date des deux Itinéraires. Il n'y a pas, d'autre part, à tenir compte des Catacombes de sainte Thècle, liées au culte des martyrs Felix et Adauctus (3). La popularité de sainte Thècle a fait donner son nom à d'autres vierges.

Il n'en va pas de même des continuateurs *qui font demeurer Thècle à Meriamlik*, où elle a sa « domus aeterna » et où l'on vient la visiter. La présence du culte dès le IVe siècle, l'existence de la grotte, l'établissement de l'autel juste au-dessus du tombeau présumé, tout cela, d'après les données communes du culte des martyrs, incite à assigner à cette partie des *Actes*, dans les mss. *G* et *M*, la date du IVe siècle. Il se peut que, dans la belle histoire du ms. *G*, un rédacteur imaginatif ait ajouté plus tard

(1) Cité *DACL*, XV, 2, 2235, à propos de la Catacombe dite de Thècle. Cet itinéraire daterait du pape Honorius (625-638); cf. *DACL*, VII, 2, 1915-1916.
(2) Cité également *DACL*, XV, 2, 2235. Même date que pour l'écrit précédent, *DACL*, VII.2, 1916-1917.
(3) Cf. *DACL*, XV, 2, 2235-2236.



des traits de fantaisie. Mais le fond, je le répète, me paraît lié et au culte et au tombeau dans la grotte et à l'autel. Or culte, tombeau dans la grotte, autel *sont attestés dès le IVe siècle.*

## II. De l'ordonnance des miracles de Thècle

Radermacher (1) a voulu trouver dans les miracles l'ordre suivant. Après la προθεωρία (562 A-565 C fin) et la victoire sur Sarpédon (I) qui continue en quelque sorte la préface — car celle-ci montrait la supériorité des oracles chrétiens sur les païens, et le chapitre Ier montre le triomphe de Thècle sur celui de Sarpédon — trois parties :

A) II-XII, ainsi divisés : quatre miracles pour des femmes (Aba, Bassiané, l'épouse de Bytianos, Paula) II-V ; sept faveurs diverses VI-XII. Tous ces miracles sont des φαιδρότερα θαύματα, des miracles de bienveillance.

B) XIII-XX. Miracles de colère et de punition, séparés des précédents par une sorte de prologue au milieu du chapitre XII : Ὅτι δέ, μεθ' ἧς ἔχει χάριτος... εἰς τὸ βοηθεῖν..., καὶ τοὺς λυποῦντας ἀντιλυπεῖν (οἶδεν ἡ μάρτυς) (588 A 12 s.), prologue qui s'achève ainsi (588 c 4) : καὶ ἐφ' ἕτερα δὲ βαδιστέον, ἀφ' ὧν ἔστι μάλιστα καὶ ὀργιζομένην ἰδεῖν κτλ..

C) XXI-XXXI. De nouveau miracles de bienveillance, séparés des précédents par la transition XXI 604 B 7 s. (Ἀλλά γε δὴ μετάβηθι — ταὐτὸν γάρ μοι πάλιν ῥητέον [cf. βαδιστέον 588 C 5] — ἀπὸ τῶν κατηφεστέρων ἐπὶ τὰ φαιδρότερα θαύματα κτλ.). Et ceux-ci de nouveau (cf. A) montrent d'abord sept faveurs diverses (XXI-XXVII), puis quatre miracles pour des femmes (Callisté, Bassiané, Dosithéa [avec aposiopèse], Xénarchis : XXVIII-XXXI).

Ainsi les miracles « plus sombres », partie médiane (B), seraient encadrés par les miracles « plus lumineux » des deux parties extrêmes, et, dans chacune de celles-ci, on aurait la même division 4 + 7 — 7 + 4, les quatre femmes de la fin de C répondant aux quatre femmes du début de A. Cette ordonnance me paraît, je dois le dire, tout à fait artificielle. Il faut y regarder de plus près.

(1) *Hippolytos und Thekla*, Appendice à p. 62 ss. « Die Wunder Theklas », 120-126.

Après le prologue et Sarpédon (I) qui, comme je disais, forme une suite du prologue, Basile écrit, à la fin du chapitre I (568 B 7 s.) : tous les miracles de la martyre sont vrais, ils sont et seront toujours tels. Première preuve de ceci, la guérison d'Aba (II) : tout le monde l'a vue marcher, courir, s'activer des pieds (569 A 2). Deuxième preuve, le soulagement de Bassiané (III) : καὶ ταῦτα δὲ ὕπαρ, οὐκ ὄναρ ἐδρᾶτο καὶ μάρτυς ὁ ἐκ ταύτης γενόμενος παῖς, qui vit encore et qui raconte la chose (569 D 12 ss.). Dans les deux miracles suivants, l'épouse de Bytianos qui recouvre l'affection de son mari (IV), la découverte d'un vol aux noces de la fille de Paula (V), c'est pur hasard s'il s'agit encore de femmes. En fait le lien entre III et IV est tout à fait lâche (IV *in.* 572 A 8 Οὐκ ἄχαρι δὲ οὐδὲ ἐκείνου μνημονεῦσαι τοῦ θαύματος), le sujet de IV est aussi bien Bytianos que son épouse, et cette épouse est même blâmée à la fin, pour avoir contracté un second mariage (572 C 9 ss.). Sans doute, au début de V (572 D 5 s.), Basile dit : « Passons à un autre exploit miraculeux, qui lui aussi a concerné une femme. » Mais ce n'est pas Paula qui est le vrai sujet. Le vrai sujet est la découverte du vol commis aux noces de la fille de Paula, et le père de cette enfant, Chrysermos, est aussi nommé (573 B 13). La seule prérogative de Paula dans ce récit est que, comme elle est bonne chrétienne et vertueuse (573 C 2 s.), c'est elle qui a bénéficié de l'apparition de Thècle. Beaucoup plus serré en revanche, parce qu'issu du sujet même, est le lien entre V et VI. Vol en V, vol aussi en VI : Τοῦτο τὸ θαῦμα (c'est la même sorte de miracle) καὶ περί τι τῶν οἰκείων αὐτῆς (de Thècle) ἐπεδείξατο κειμηλίων (576 A 1 s.). Avec VII, on a de nouveau une guérison, sans lien avec VI. Transition quelconque : « Qui voudrait aussi négliger le miracle accompli dans le cas de Pausikakos ? » (576 B 3 s.). Basile enfile ses perles. Mais, de nouveau, le sujet même de VII (guérison d'une cécité) conduit par une pente naturelle à VIII et IX, où il s'agit également d'ophtalmies. VIII, 576 D 3 τὸν ἕτερον τῶν ὀφθαλμῶν ἐκινδύνευσεν. IX *in.* 577 D 9 s. Ἐπεὶ δὲ ὀφθαλμῶν ἐμνημονεύσαμεν, ὅλως μηδὲ ἐκεῖνο παραλείψομεν.

Avec le chapitre X commence une série de παράδοξα,, c'est-à-dire de faits plus merveilleux encore que de simples guérisons ou des révélations de vol. Cette série s'ouvre par une formule de transition très nette, X *in.* 580 D 7 s. Εἰ δέ τι χρὴ καὶ τῶν παραδόξων μνημονεῦσαί τι καὶ εἰπεῖν, κἀκεῖνο ἐρῶ. Et sans doute elle comportera des miracles de colère et de vengeance, mais ceux-ci ne répondront pas au désir assez fantaisiste d'introduire une grosse tache d'ombre entre deux parties lumineuses ; ils naîtront, on le verra, du sujet même. Enfin, en plein milieu des miracles de vengeance, le chapitre XVI nous fera voir une des plus touchantes manifestations de la bonté de Thècle : elle fera une visite, pour l'encourager, à Basile qui la loue.



X contient deux παράδοξα relatifs au sanctuaire que Thècle possède haut dans la montagne, à Dalisandos. Elle s'y rend chaque année, sur un char de feu, depuis son temple de Séleucie, et sans quitter d'ailleurs ce temple (1) (οὐδ' ὡς τοῦτον καταλείψασα τὸν νέων 581 C 10 s.). En outre, second παράδοξον, Thècle a souvent défendu ce sanctuaire de Dalisandos contre les peuplades voisines qui l'attaquaient : elle apparaissait terrible sur une montagne voisine et leur faisait ainsi lever le siège (581 D 8-584 A 3 : καὶ τοῦ πολιορκεῖν ἀποστήσασα 581 D 12 s.). Cette notion de πολιορκία introduit les deux παράδοξα suivants, XI et XII. XI *in.* 584 A 5 s. Ἐπεὶ δὲ μνήμη πολιορκίας γεγένηται (cp. IX *in.* Ἐπεὶ δὲ ὀφθαλμῶν ἐμνημονεύσαμεν), μηδὲ τοῦ κατὰ Σεληνοῦντα θαύματος ὑπερίδωμεν. Sélinonte était infestée par des peuplades voisines ; Thècle commande qu'on y bâtisse, sur un sommet, une « maison » (οἶκον 584 D 3) où elle habitera ; désormais la ville est en paix. XII *in.* 585 A 9 Οἷον δὲ καὶ τόδε ἔρεξε θαῦμα (cp. VI *in.* Τοῦτο τὸ θαῦμα καὶ... ἐπεδείξατο). Siège encore, mais cette fois à Meriamlik même. Des Laestrygons (2) ont envahi et dévasté le temple ; ils partent chargés de butin : Thècle s'arrange pour les faire massacrer par les troupes de Séleucie. Comme de telles invasions des voisins sont fréquentes et toujours possibles, le récit amène naturellement une supplication à Thècle, 585 D 11-588 A 9 (de même aussi déjà à la fin de XI, 585 A 5-7). Et comme ces trois derniers παράδοξα (X fin, XI, XII) ont montré Thècle dans son rôle de vengeresse et à l'occasion pleine de colère (X 581 D 11 καὶ πυρὸς οὐρανίου δίκην τὰς τῶν πολεμίων ὄψεις... καταπλήξασα, XI 584 D 12 τοσαύτην ἡ μάρτυς καὶ ἐν τοῖς φοβεροῖς... ἀνθρώποις ἐπιδείκνυται τὴν ἰσχύν, XII 585 C 13 πρὸς ἕτοιμον σφαγὴν ηὐτρέπισε — sc. les ennemis — τοῖς στρατιώταις), naturelle aussi

(1) Cf. H. Delehaye, *Anal. Boll.*, 43, 1925, 54.
(2) Sc. des habitants de Lamos en Cilicie Trachée, cf. p. 54, note 37.

est la transition à un couplet sur le thème « Thècle sait aussi bien récompenser les bons que punir les méchants » (588 A 12 C 3). Ce n'est pas là un « nouveau prologue » (« Neuen Prolog » Radermacher 121) introduisant une « nouvelle section », pour la raison bien simple que cette « nouvelle section » a commencé dès la fin de X (588 D 8) avec la πολιορκία de Dalisandos. A preuve ce que Basile déclare aussitôt après ce couplet, XII 588 C 3 ss. : « Ce que je viens de relater est déjà un suffisant témoignage du pouvoir de la martyre (κἀκεῖνα μὲν οὖν ἅπερ ἔφην, sc. les trois παράδοξα qu'on vient de dire), il faut passer maintenant aussi à d'autres faits, d'après lesquels on peut la voir extrêmement en colère etc. » A « d'autres faits », καὶ ἐφ' ἕτερα δέ, autres non pas en ce qu'ils sont différents, en ce qu'ils sont « sombres » par opposition aux précédents qui seraient φαιδρότερα (les trois derniers ne l'étaient pas), mais « autres du même genre », dans le même série des παράδοξα qui montrent Thècle vengeresse. Il n'y a donc pas là nouveau prologue, section nouvelle, mais continuation de la section précédente X fin-XII. Et c'est bien, sans doute, une section médiane, puisque les chapitres XIII-XX se trouvent matériellement au centre de l'ouvrage. Mais ils ne sont pas là en vertu d'un dessein préconçu et d'un raffinement d'artiste (« Hier ist also alles Kunst, wenn nicht gar Künstelei » Rad. 122) ; chaque chapitre, sauf exception, a amené l'autre, tous les miracles ressortissant à un même sujet forment une sorte de petite unité dans l'ensemble.

Et tel est, de fait, le caractère de la série qui vient maintenant, XIII-XX (sauf XVI). Elle continue X-XII en ce qu'elle montre Thècle ὀργιζομένη, mais, comme elle concerne uniquement Meriamlik, elle montre la vierge en colère contre ceux qui, de quelque manière, ont outragé son temple. Et il y aura là une gradation : d'abord les outrages les moins graves, XIII-XV et XVII ; puis les crimes qui l'atteignent dans son honneur de vierge, XVIII-XIX. Au milieu une sorte de pause, XVI : au moment où Basile écrivait le chapitre XV, il s'est lassé de la tâche et restait là, baillant (χασμῶντι 593 A 6), la plume en main. Thècle alors vient s'asseoir à côté de lui, regarde ce qu'il a écrit et lui marque, par un sourire, qu'elle en est enchantée et qu'il faut poursuivre.



D'abord donc les crimes moins graves. XIII : Marianos, l'évêque de Tarse, a par jalousie défendu à ses ouailles d'aller à la panégyrie de Meriamlik. C'était là une injure à l'égard et de la vierge et de Dexianos, l'évêque de Séleucie. Mais cinq ou six jours seulement après la défense, Marianos est mort. XIV n'est qu'un appendice à XIII : Castor, domicilié à Séleucie, voit en vision la vierge menaçant Marianos de mort. Aussitôt après, il apprend la nouvelle. XV : Sous l'épiscopat de Maximos, un certain Eusèbe veut enterrer un ami très cher dans l'église de Meriamlik. Maximos le permet, les ouvriers se mettent à l'ouvrage. Thècle leur apparaît terrible, les force à s'arrêter. Puis elle se montre en songe à Maximos et lui reproche son insolence. XVII : Dexianos, prêtre et chef des custodes de Meriamlik — peut-être est-ce le même qui deviendra ensuite évêque, cf. XIII — craint une attaque des Isauriens. Il dépose à Séleucie le trésor de Thècle. Mais celle-ci, la nuit suivante, parcourt le temple en criant que Dexianos a méprisé sa force. Quelques-unes des vierges qui couchent dans le temple l'entendent, annoncent la chose à Dexianos. Et celui-ci, tout confus, rapporte le trésor. A la fin de ce chapitre XVII, transition aux crimes plus graves et aux punitions plus sévères, 596 B 5 s. ἃ δὲ ἐμβριμεστέρας τε λοιπὸν καὶ αὐστηροτέρας ἔλαχε τιμωρίας, ἤδη δεικτέον. Soit XVIII : Punition d'Orentiôn qui, durant la pannychis au temple, n'a cessé de lorgner et convoiter une jolie femme. XIX : Punition de deux jeunes débauchés qui ont fait la fête à Meriamlik et se disposaient à violer une des nonnes : comme, dans leur ivresse, ils ont été pris de sommeil, Thècle leur apparaît et leur annonce leur mort prochaine. Il est à noter que, outre la similitude de sujet, XVIII et XIX étaient liés par le fait qu'il s'agissait en chacun d'eux de paires d'Eirénopolitains. En XVIII Orentiôn d'Eirénopolis est venu à Meriamlik avec un compagnon de la même ville (596 C 7-9). Après la cérémonie, ils se mettent à banqueter, et c'est au cours de ce repas, où chacun indique ce qui l'a charmé le plus dans la fête, qu'Orentiôn dit combien il a été ravi de la vue de cette pèlerine et combien il désire de la retrouver. En XIX, les deux jeunes fous sont d'Eirénopolis (600 B 2). Et c'est ce fait de hasard, tout matériel, qui constituera le lien entre XVIII-XIX et XX, cf. XIX fin 601 B 6 s. : ἤδη δὲ

καὶ τρίτη δυὰς ἡμῖν Εἰρηνοπολιτῶν λοιπὸν ὑπολείπεται. D'où il appert à l'évidence que Basile n'a pas imposé à son ouvrage un cadre rigide fixé d'avance, mais qu'il se laisse conduire par les documents qu'il a en main. Car ce lien matériel entre XVIII-XIX et XX est bien le seul. Le sujet n'est plus le même. Il s'agit cette fois d'une prévarication. De deux amis à Eirénopolis, l'un meurt, confiant ses enfants à l'autre. Celui-ci vole le bien des enfants. Cependant, bien que la ville soit hors de son domaine — ἡ μάρτυς, ἡ μηδέποτε μηδὲ τῶν ὑπερορίων ἀφροντισοῦσα XX, 601 C 10 s. —, Thècle se montre en songe au criminel, lui reproche sa faute, l'avertit qu'il va mourir.

Ce dernier miracle de châtiment est en même temps un miracle de bonté, puisque la martyre a pris sous sa protection les enfants du mort : ἡ μάρτυς... κηδομένη πάντων τῶν πονούντων καὶ ἀδικουμένων XX, 601 C 11 s On revient ainsi tout naturellement aux miracles φαιδρότερα (XX fin, 60r B 9), sur lesquels s'achèvera le recueil. Il est possible que cette disposition ait été voulue, le mode cyclique de composition étant bien connu des anciens. Basile d'ailleurs semble l'insinuer : ἀλλά γε δὴ μετάβηθι, ταὐτὸν γάρ μοι πάλιν ῥητέον (XX fin, 604 B 7 s.) répond de quelque manière à καὶ ἐφ' ἕτερα δὲ βαδιστέον (XII 588 C 4 s.), et la suite « pour que, après que nos âmes ont été resserrées par la crainte, nous les relevions... par des récits de nouveau (ou, à l'inverse, πάλιν) plus doux » manifeste que l'auteur veut finir en beauté. Mais, cette ordonnance générale une fois admise, il serait absurde de vouloir retrouver ici « 7 verschiedene Begnadungen » + « 4 Wunder an Frauen », comme on aurait eu au début « 4 Wunder an Frauen » + « 7 verschiedene Begnadungen » (Rad. 122). L'économie est à mes yeux différente. Elle me paraît dépendre de la nature des documents que Basile utilise.

Les trois premiers miracles φαιδρότερα, qui sont de guérison, ont pour trait commun que la guérison est due à une source, que Thècle a fait soudainement jaillir dans son sanctuaire, XXI 604 D 3 ss. Cette source met fin d'abord à une épidémie qui affecte tout le bétail (XXI). En particulier elle guérit un cheval (XXII). Elle guérit aussi un Chypriote affligé de cécité (XXIII, 605 D 1-5).

Sur ce, par une interruption soudaine qui sent le rhéteur,



Basile s'écrie : Eh quoi, vais-je laisser là les hommes de lettres, alors que la martyre les affectionne tout particulièrement? « Les discours ne vont-ils pas m'accuser d'avoir été, eux seuls, négligés par moi », εἶτα οὐ κατεροῦσιν οἱ λόγοι... ὅτι μόνοι παροφθεῖεν ὑφ' ἡμῶν XXIII, 605 D 5 ss. On aura donc une petite section spéciale sur les guérisons d'hommes de lettres (XXIV-XXVII), le dernier miracle concernant, comme de juste, Basile lui-même. C'est le climax, et des correspondances textuelles le montrent : φιλόλογος γὰρ καὶ φιλόμουσος καὶ ἀεὶ χαίρουσα τοῖς λογικώτερον εὐφημοῦσιν αὐτήν, dit Basile à propos du grammatiste Olympios (XXIV, 608 A 12), et il le répète au début du chapitre qui le concerne, Οὕτω δὲ φιλόλογός ἐστιν ἡ μάρτυς καὶ χαίρει ταῖς διὰ τῶν λόγων ταύταις εὐφημίαις (XXVII 612 C 1 s.). Au passage, Basile lance d'ailleurs un coup de patte à deux professeurs de rhétorique païens (XXV-XXVI), pour lesquels il se montre moins charitable que Thècle, qui les a guéris : on croirait entendre Libanius.

Quant aux quatre derniers miracles (les « quatre femmes » de Radermacher), bien loin d'être mis en valeur pour faire un beau pendant aux quatre miracles du début, ils ont l'allure de hors-d'œuvre. Basile en a assez, il « enfile ». Et lui qui soigne en général ses transitions use ici des formules les plus banales. A la fin de XXVII, avant Callisté : κἀκείνου δὲ μνημονευτέον 613 A 14. Début de XXIX (Bassiané) : Μήτε δὲ τοῦ ἑτέρου γυναίου ἀμνημονεύσωμεν 613 D 6. Début de XXX (Dosithéa) : Ἵνα δὲ καὶ τὸ ἄρτι γεγονός, ὡς τελευταῖον εἴπωμεν τῶν θαυμάτων 616 B 7. Début de XXXI (Xénarchis) : Ὃ δέ μου καὶ νῦν τὴν μνήμην ὑπέδραμε, καλὸν μηδὲ ὑμᾶς ἀποκρύψασθαι 617 C 8. Ce dernier chapitre (XXXI), au surplus, n'est pas seulement un hors-d'œuvre : il est un appendice, car la conclusion a été donnée en XXX. D'abord la brusque aposiopèse Ἀλλὰ τούτων μὲν ἅλις 616 C 1, puis une suite de lieux communs Τί γὰρ καὶ ὄφελος... ἀκίχητα διώκειν 616 C 1-D 5, enfin l'énumération de quelques moines et nonnes particulièrement saints 616 D 5-617 D 4.

En résumé, à lire Basile ligne à ligne, on n'a pas du tout l'impression d'un cadre rigide imposé du dehors, mais tout d'abord, à première vue, d'une ordonnance assez lâche où les miracles sont enfilés comme des perles. Bientôt pourtant, dans l'enfilage,

des groupes se distinguent, qui forment chacun une unité. Et ces groupes se relient, soit par ressemblance soit par contraste. Tout l'art consiste alors à conduire doucement de groupe à groupe, ou à ménager les contrastes. C'est là qu'est le vrai raffinement, la vraie « Künstelei ». Non pas dans une sorte d'architecture à pavillons symétriques, très éloignée du génie grec, mais dans la ποικιλία (Isocr., *Philippe* (V) 27). Cette ποικιλία est tout évidente quand il y a contraste. Elle est plus subtile dans les variations à l'intérieur d'un même groupe. Alors on se repose. Y aident de jolies descriptions : le jardin de Meriamlik, avec ses bosquets et ses oiseaux (VIII) ; les hautes futaies et les prés de Dalisandos (X) ; le roc escarpé de Sélinonte (XI). Ou bien c'est un charmant détail, plein d'humour : Bassiané qui, étouffant de chaleur, se colle à la fraîcheur des marbres (III) ; l'enfant que pique une grue (VIII) ; l'agathe avec laquelle joue en chemin le jeune fils d'Olympios (XXIV) ; Thècle qui s'asseoit près de Basile (XVI) ou qui vient lui tirer l'oreille (XXVII). Si l'on compare ces narrations avec d'autres textes, par exemple avec les monotones formules stéréotypées des *Miracles de Côme et Damien* (1), on reconnaît aussitôt qu'on a affaire ici à un lettré, qui a eu la chance de trouver encore de bons maîtres, et qui a su profiter de leurs leçons.

(1) Il y a heureusement autre chose en ces *Miracles*, v. gr. des détails de mœurs, des particularités de maladies. Néanmoins c'est du grec plat, diffus, sans vivacité ni fraîcheur.

## BASILE DE SÉLEUCIE (ÉVÊQUE C. 440-459)

### *Vie et Miracles de sainte Thècle*

### A. Extraits de la Vie

1. *Description de Séleucie.*

[556 C 10]. Elle partit pour Séleucie. C'est une ville située sur les premiers confins des territoires de l'Orient (1), qui tient la première place et a rang de métropole (2) dans toute l'Isaurie, sise près de la mer et avoisinant un fleuve. Kalykadnos est [556 D] le nom du fleuve, qui prend sa source quelque part en haut dans le plateau intérieur de la Kiétis (3), qui longe beaucoup de régions et de villes, qui, dans sa course jusqu'à nous (4), reçoit aussi d'autres rivières — lesquelles s'y adjoignent depuis des régions et lieux de chaque côté et donnent au fleuve l'amplitude que nous lui voyons désormais — et qui finit à cette ville-ci et à la mer avoisinante, laquelle s'étend vers l'Est et le Midi et nous sépare de Chypre.

La ville est digne d'admiration et pleine d'agréments [557 A], de la grandeur convenable pour qu'il ne lui manque rien en juste proportion, d'un tel éclat et d'un tel charme qu'elle surpasse le plus grand nombre et en égale d'autres, et qu'elle rivalise avec la belle Tarse par les montagnes, la position, l'heureux

(1) Description J. Keil-Ad. Wilhelm, *MAMA*, III (1931), 3-8. Voir aussi Ruge ap. P. W. II A (1903) 1203 *Seleukeia* n° 5. Pantinus traduit 556 C 11 s. πόλις τῆς ἑῴας ὁρίων ἐν προοιμίῳ κειμένη « urbs... in ipsa aditu *montium* orientem spectantium sita, » ce qui n'est pas faux quant à la topographie (Séleucie est à la limite de montagnes tournées vers l'Est), mais ὅρια = « territoires », non « montagnes ».

(2) προκαθεζομένη 556 C 13. Séleucie est la 8e métropole du patriarcat d'Antioche (Beck, 193 s.). Siège d'un concile en 359 (Beck, 52).

(3) Kétis ou Kiétis, cf. Ruge ap. P. W. XI, 380 s. Région du haut Kalykadnos, repaire de tribus montagnardes souvent en révolte, cf. A. H. M. Jones, *The Cities of the Eastern Roman Provinces*, 196 s., 205 s., 212-214. Nommée encore 3e miracle, 569 A 13.

(4) Sc. jusqu'à Séleucie, où Basile écrit.

tempérament du climat, l'abondance des fruits, l'afflux des marchandises, les commodités des eaux, l'élégance des bains, le brillant des autorités, le talent des poètes, la propreté des citadins, l'éloquence des orateurs, la belle prestance des magistrats constitués dans les offices. Il n'y a qu'un seul point où, dans ses rudes contentions avec Tarse, elle le cède, admet une légère infériorité et abandonne le premier rang ; c'est que Tarse est la patrie et la ville natale du grand Paul, à partir duquel justement nous est venue à nous-même la possession de la sainte vierge Thècle (5).

2. *Fin de la « Vie ». Transition aux « Miracles ».*

[560 B 8]. De ces miracles je vais traiter en me donnant la peine d'un second livre, si Dieu le veut bien et si la vierge me prête son assistance. Car cela nécessite beaucoup de peine, et beaucoup de temps, pour rassembler et rapporter exactement les miracles qu'elle accomplit sans cesse jusqu'à ce jour, parmi lesquels il n'y en a pas peu qu'elle a accomplis pour moi-même. Nul à coup sûr de ceux qui lui ont jamais demandé guérison ou assistance [560 C] ne s'en est allé mécontent (6) pour n'avoir pas été entendu, ou pour avoir été trompé par des oracles obscurs et équivoques — tels ceux de ces excellents démons et devins du genre de la Pythie —, nul ne s'en est allé incriminant sa réputation pour n'avoir obtenu absolument aucun secours. Tous au contraire reçoivent de toute façon quelqu'une des choses qu'ils demandent ou désirent, et ainsi repartent en chantant des hymnes, avec des actions de grâces et des bénédictions. En sorte qu'ils estiment avoir trouvé les miracles et guérisons supérieurs en quelque manière et à ce qu'on répète et à ce qu'ils avaient espéré.

Nous donc aussi, ô vierge martyre et apôtre, tant celui qui m'a commandé l'ouvrage (7), je veux dire le saint homme qui

(5) Ce qui suit, de 557 A 15 (ἐν ταύτῃ τῇ πόλει καταχθεῖσα) à 560 B 8 (ἢ καὶ δαιμόνων), a été traduit plus haut dans l'Introduction, p. 19 s.

(6) Lire δυσχερῶς ou δυσχεραίνων (δυσχερῶν ed.) παρακουσθεὶς 560 C 1.

(7) Cf. Prol. 480 A 8 ss. Basile a écrit partie pour honorer Thècle, ἔτι μὴν καὶ ἀνδρὸς εὐσεβοῦς ἐπίταγμα εἰς πέρας ἀγαγεῖν σπουδάζοντες, οὗπέρ που καὶ κατὰ τὴν συγγραφὴν ἀμωσγέπως ἐποιησάμεθα μνήμην, 480 C 8 ss. ἐγὼ δὲ τὰ μὲν ὑπὸ θείας ὀμφῆς ἐρετισθεὶς πολλάκις, τὰ δὲ καὶ ὑπὸ συμβουλῆς ἀνδρὸς ἀρίστου προτραπείς, Ἀχαίου λέγω τοῦ παναρίστου καὶ σοφωτάτου, ἐπὶ τὴν τῆς... μάρτυρος Θέκλης ἱστορίαν ἐλήλυθα.



est ton pupille (τροφιμόν), que moi qui lui ai obéi, qui depuis longtemps ressens anxieusement le désir de raconter si mal que ce soit tes exploits, puissions-nous te trouver toujours favorable et bienveillante, intercédant [560 D] pour nous auprès de Dieu en toutes choses raisonnables, nous faisant partout sentir ta présence, nous gardant, nous procurant par toi-même ce qu'il t'est permis de donner et nous procurant par Dieu les biens ensemble les plus beaux, les meilleurs, les plus avantageux, et qui te sont chers à toi-même, la vierge, et à celui-là même qui les fournit, Christ notre Dieu. A qui conviennent toute gloire, honneur et puissance, aujourd'hui et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.

# Miracles de sainte Thècle

## I. *Préface* (562 A-565 C)

Long exposé de la fausseté des oracles païens (dus aux démons), par opposition aux oracles des saints (562 A-565 D 10). Je n'en cite que la conclusion.

[564 D 10]. Eh bien, pour me borner à quelques traits entre beaucoup, voici de quelle sorte sont les oracles des démons : trompeurs, mauvais, mensongers, pourris sous une apparence de santé, frauduleux, pénétrés d'obscurité et de déception. Et de quelle sorte donc, disons-le désormais, sont les [565 A] guérisons et prescriptions oraculaires des saints? Certaines, vraies, simples, saintes, intégralement saines, bref, vraiment dignes du Dieu qui les a accordées. Et de fait, il n'est pas même possible que les saints nous rendent des oracles autrement que par la seule grâce du Christ. Cette grâce en effet, c'est pour l'avoir obtenue d'abord qu'ils la donnent de leur côté à ceux qui les prient, tels des canaux qui, tirant leur eau d'une source très haute et très divine, y puisent les flots sacrés et les versent à leur tour aux assoiffés.

Du nombre de ces saints est aussi la très grande martyre Thècle, toujours présente, toujours allant et venant parmi nous, écoutant ceux qui la prient, partout veillant libéralement sur tous, qu'on soit en bonne santé, malade, de bon courage, ⟨découragé⟩ (8), naviguant, voyageant sur terre, en danger, hors de danger ; individus, collectivités, familles, tribus, cités, peuples ; aussi bien étrangers que [565 B] citoyens, hors des frontières qu'au dedans du pays ; hommes et femmes, maîtres et serviteurs, gens d'âge et adolescents, riches et pauvres ; gens dans les charges,

(8) Lire 565 A 12 avec Pantinus (note) εὐθυμοῦντας, ⟨ἀθυμοῦντας ou δυσθυμοῦντας⟩.

aux armées, aux tribunaux ; vivant en guerre, vivant en paix. Souvent déjà elle est apparue même à des Juifs, elle a fait montre à leur égard du même pouvoir, leur accordant ses soins au lieu de les admonester, de les réprimander. Pour tout dire en bref, nul homme qu'elle ne visite, nulle faveur qu'elle ne manifeste en ses miracles. S'agit-il en revanche des pécheurs et de ceux qui l'irritent, elle met en branle contre eux sa force et sa colère. Il n'arrive jamais que ni elle perde de vue ceux qui mènent une vie pieuse, ni elle néglige ceux qui commettent des actions impies (9). C'est tantôt telle sorte de rétribution qu'elle fait voir plus clairement, tantôt telle autre, mais toujours, au moyen de l'une ou de l'autre [565 C], elle signifie par l'acte même ou sa colère ou sa bienveillance. Et de fait si, quand elle vivait dans la chair et était avec nous elle ne limitait jamais ses guérisons, croira-t-on qu'elle y mette un terme alors qu'elle a passé ailleurs ? Sans doute elle est maintenant mêlée aux anges, mais elle ne s'est pas séparée de nous ; loin de là, si elle jouit d'un sort meilleur, plus grande aussi est l'aide qu'elle nous procure par sa sollicitude et par ses soins.

Eh bien donc, pour ne choisir qu'un très petit nombre dans une infinité d'exemples (10), disons maintenant tant ceux que nous avons appris jusqu'à ce jour que ceux qui sont admis de tous, dont nous avons tous connaissance et fait l'expérience, les uns pour en avoir été nous-mêmes bénéficiaires, les autres pour l'avoir entendu de la bouche des bénéficiaires.

Je commencerai par les exploits que Thècle a accomplis contre les démons pour la défense principalement de sa propre gloire.

[565 D] *1er miracle. Thècle contre Sarpédon.*

Ce fameux Sarpédon (11), nul sans doute ne l'ignore — car nous avons tous appris, par les histoires et les livres, [568 A] le

(9) En 565 B 12 s. lire avec Pantinus (note) οὔτε τῶν ὅσια βιούντων ἀμελοῦσά ποτε οὔτε τῶν ἀνόσια (ὅσια cod.) πραττόντων ἀφειδοῦσα. Basile emploie ἀφειδέω au sens de « négliger = ne pas tenir compte de, laisser libre de vengeance ou d'attaque », d'où οὐκ ἀφειδέω = « ne pas négliger, ne pas laisser libre d'attaque », *infra* 576 A 6 s. ὡς ἂν μηδὲ αὐτῆς ἀφειδούντων τῶν βελτίστων κλωπῶν.

(10) Topos bien connu. Cf. *Wiener Studien*, 73 (1960), 132 s.

(11) Τὸν Σαρπηδόνιον τοῦτον devrait être normalement un adjectif, et j'avais sous-entendu d'abord δαίμονα (tiré de κατὰ δαιμόνων 565 C 12). Mais on a plus loin 568 C 9 ἅμα δὲ καὶ τοῦ βελτίστου Σαρπηδονίου, où il ne peut s'agir que du



très ancien récit fabuleux qui le concerne, et certains même sont bien renseignés sur lui par le fait qu'ils lui adressent encore leurs hommages impies, bien à tort, mais enfin continuant de suivre l'antique usage —, nul n'ignore (12) cet homme qui vécut autrefois, un étranger venu du dehors, qui, errant à la recherche de sa sœur, traversa la mer, vint aborder au pays d'ici, et, comme il ne connaissait ni les lieux ni celui qui y régnait — Kilix était pourtant son oncle, le frère de son père — fut tué, parce qu'il avait causé quelque tort et dommage aux indigènes, et enterré au promontoire qui est ici au bord de la mer. Cet homme donc, après qu'il eut reçu nom de démon et réputation de devin oraculaire, et que, pour cette raison, il eut passé aux yeux des sots pour être un dieu — car la longue durée du temps a coutume d'enfanter souvent de telles croyances, les hommes les acceptent sans examen et, par leurs mythes, ils élèvent des mortels au

nom propre. De même 612 A 6. Il faut donc admettre que Basile emploie également comme nom propre et la forme Σαρπηδών (ainsi 557 B 5 τῷ δαίμονι τῷ Σαρπηδόνι) et la forme Σαρπηδόνιος.

(12) Je reprends ἀγνοεῖ μὲν οὐδείς, la construction étant ἀγνοεῖ μὲν οὐδείς — καὶ γὰρ... βιβλίων, ἴσασι δέ τινες τῷ... ὡς ἔκπαλαι —, et τὸν ἄνδρα ποτὲ τοῦτον γεγονότα κτλ. explicitant le complément initial τὸν Σαρπηδόνιον τοῦτον de 565 D 2. Ce que raconte ici Basile est une variante locale d'une légende qui se présente sous plusieurs formes. Selon Apollodore III, 1, 1-2, Sarpédon est, avec Minos et Rhadamanthe, fils de Zeus et d'Europe, et Europe elle-même est fille d'Agenor et de Téléphassa et elle a pour frères Kadmos, Phoenix et Kilix. Sarpédon est donc, là aussi, neveu de Kilix, mais Kilix est son oncle μητράδελφος, non πατράδελφος comme dans Basile. D'autre part, c'est Kilix qui, avec ses deux frères (Kadmos et Phoenix), est envoyé à la recherche de sa sœur Europe : la variante de Basile a transféré ce trait à Sarpédon. Enfin Apollodore ne parle pas d'un combat entre Sarpédon et le roi local Kilix, au cours duquel Sarpédon est tué. Dans son récit, les frères d'Europe, ne l'ayant pas trouvée, s'établissent en divers lieux, Kadmos en Thrace, Phoenix en Phénicie, Kilix en Cilicie. Kilix, en guerre avec les Lyciens, appelle à son aide Sarpédon : après la victoire, Sarpédon devient roi de Lycie. Sur la légende de Sarpédon sous ses diverses formes, cf. Immisch ap. Roscher, IV, 389-413 (sur la variante de Basile, 396-400), Zwicker ap. P. W. II A 35-47, en particulier 45 s. — L'autre culte de Séleucie était celui de l'Athéna de l'Acropole, à laquelle Basile a fait allusion à la fin de la *Vie*, 557 B 8 ss. ἐπιτειχίζει δὲ (ἑαυτὴν) τῇ ἀκραίᾳ καὶ πολεμικῇ δαίμονι Ἀθηνᾷ κτλ. L'Acropole, facilement défendable, a été l'emplacement de la Séleucie hellénistique, cf. *MAMA* III (1931), 4 ; *ib.* plan, pl. 3, photographie de l'Acropole, pl. 4 (la colline est aujourd'hui dominée par une puissante forteresse médiévale). Séleucie est une fondation de Séleucus Nicator (c. 358-280), qui y transporta la population de Holmi, et c'est donc l'Athéna de Holmi (Head² 721) qui fut transférée sur l'Acropole de Séleucie : l'un des types des premières monnaies de Séleucie est le buste de l'Athéna de Holmi (Head² 727). Sous l'Empire (Hadrien à Gallien), on a, entre autres : buste d'Athéna ; chouette ; Athéna, à pied ou dans un char, combattant les Géants (Head² 728). Au temps de Basile, la ville s'était étendue dans la plaine à l'Est de l'Acropole, et il n'y avait plus sur la colline que de pauvres gens, τοῖς αὐτόθι περιοικοῦσιν ὑφάνταις καὶ λήροις ἀνθρωπαρίοις ἐπικλαγγάζει (sc. Athéna) 557 B 11-13.

rang des dieux — notre vierge le fit se contracter à nouveau [568 B] dès qu'elle fut arrivée à ce pays et qu'ayant mis le pied chez nous elle eut occupé cette montagne ; elle lui rabaissa son caquet et réduisit totalement au silence le très bavard chresmologue, ce miracle faisant office de pierre de touche pour savoir si elle était venue en maîtresse et en reine (13), de peur que ce qui était vision réelle ne parût un songe. Mais c'était bien une réalité. Car tous les miracles de la martyre sont vrais, sans mensonge, parfaits, ils sont et seront toujours tels.

*2e miracle. Guérison et conversion d'Aba.*

Aba était encore païenne, cependant ni elle n'abominait les Juifs ni elle ne se détournait des chrétiens, mais restait dans l'incertitude [568 C] sur tous et sur tout. Or donc elle tombe de sa mule, et la jambe fut en si mauvais état — l'os, qui s'était brisé, avait violemment traversé la chair tendue sur le pied et était ressorti au dehors — que le mal paraissait désormais l'emporter sur tout remède : car il s'était aggravé avec le temps, la femme ne pouvait plus bouger, bien que tantôt les Juifs, tantôt nos enchanteurs d'ici, et avec eux aussi l'excellent Sarpédon, se jouassent d'elle. Mais ils avaient beau lui promettre la guérison, ou même appliquer quelque traitement, leurs efforts n'aboutissaient pas, et, au terme, ils ne purent rien. A la fin, suivant des conseils, ou encore par inspiration propre, elle se fit conduire au temple. Et quand, avec beaucoup de larmes et de gémissements [568 D] propres à fléchir notre vierge, elle eut imploré la martyre, trois jours pleins ne se passèrent pas qu'elle ne repartît marchant : en sorte qu'elle n'eut même pas besoin de guide et que, comme on dit, elle rentra chez elle « à toutes voiles ». Quant à la nature du remède pour la guérison — cela aussi, vous voulez le savoir — il fut de toute façon ce qui justement ne coûte rien, n'a rien de raffiné, n'est pas une de ces ingénieuses inventions dont se targuent les Asclépiades. « Tu vois, dit la martyre, la crasse accumulée près de ma tombe : gratte-la tout autour des barrières (14), applique-la-toi à la partie malade du

(13) En 568 B 5 lire τὴν δεσποτικὴν ἐκείνης (ἐκείνην ed.) καὶ βασιλικὴν ὁδοιπορίαν ἀποπειρωμένου (-μένη) τοῦ θαύματος.

(14) κιγκλίδων... περιξέσασα 568 D 9 s. Barrières aussi autour de la tombe



pied : la douleur cessera sur-le-champ, et tu te serviras de tes pieds pour l'usage auquel les pieds doivent servir. » Aussitôt dit, aussitôt fait, oui, et jusqu'à ce jour [569 A] le miracle est proclamé, tant par la femme que par ceux qui l'ont vue marcher, courir, s'activer des pieds. Qui plus est, à la suite d'un tel prodige elle est devenue chrétienne, et une chrétienne telle qu'il est naturel qu'on le devienne après une telle expérience. Car la guérison du pied a fait naître en même temps la guérison aussi de l'âme. Et ainsi les deux guérisons ont eu pour cause un seul et même miracle.

*3e miracle. Bassiané sauvée par une apparition de sainte Thècle.*

Mais que se présente aussi à nos yeux une autre dame, qu'elle raconte le miracle dont elle fut l'objet et nous meuve tous à l'admiration. L'une des nobles dames de la Kiétis de par ici (15), Bassiané — tel était son nom — [569 B] avait été reçue chez nous en otage, en vertu de certaines conventions qui d'une part nous promettaient la paix, à l'abri d'actes de brigandage, d'autre part nous donnaient une garantie formelle de cette paix en la personne de Bassiané. Elle passait presque tout son temps près de la martyre et se collait à elle, sans doute en tant que chrétienne, mais aussi parce qu'elle suppliait d'être délivrée de la contrainte qui alors la retenait. Un jour, dans la saison d'été, alors que le soleil est le plus brûlant, elle était là au temple se livrant à ses pratiques habituelles, pleurant, chantant des psaumes, priant, et tout ce que font d'ordinaire gens qui souffrent et qui prient. La nuit approchant, et la chaleur étant devenue plus intense, tout d'abord, en personne qui n'y était pas accoutumée, la voilà qui s'irrite, qui ne sait que faire, qui perd quasi le souffle, qui ruisselle de sueur. Tantôt elle se tournait et retournait sur son grabat, cherchant sans cesse à calmer la peine [569 C] de son corps et à reprendre haleine. Tantôt, quand elle était trempée de sueur, elle bondissait hors de la couche et s'ap-

d'Euthyme, Cyr. Scyth. 61.23 s. ὁ δὲ ἀρχιεπίσκοπος προπέμψας τήν τε ἐπικειμένην πλάκα μετὰ τῆς ἀργυρᾶς χώνης καὶ τὰ κυκλοῦντα κάγκελλα. La mention dans notre texte d'un θάλαμος et de κιγκλίδες donne à croire qu'au temps de Basile il existait dans la grotte un cénotaphe de sainte Thècle.

(15) La Kiétis (*supra*, p. 33, n. 3) doit être ici la haute région du Kalykadnos, sans doute occupée en ce temps par les Isauriens, dont la réputation de brigandage est traditionnelle dans l'antiquité, cf. *Peregr. Aeth.* 23, 4, cité Introd., p. 15.

puyait contre les marbres, parce qu'ils étaient plus froids et susceptibles de la rafraîchir. Enfin, comme elle était vaincue par le mal — son ventre se bombait dans l'attente d'un enfant, ce poids l'opprimait, et cette chaleur extrême dont elle n'avait pas l'habitude ne lui permettait pas de négliger son état (16) — elle s'élança vers l'une quelconque des citernes sises près de là (17), qui était profonde et pleine d'eau, dans l'intention d'y plonger et d'y nager, ou même de s'y noyer : ce serait là de toute façon la fin de son mal. Mais la martyre lui apparut, se saisit de son manteau et l'arrêta dans son élan, avec force [569 D] reproches pour son audacieux projet. Puis, ayant appelé une jeune fille, qui l'accompagnait comme petite servante : « Apporte-moi, dit-elle, ce bassin. » De fait, on voyait la petite tenir en ses mains un bassin. Elle l'apporta, il était plein d'eau. La très douce Thècle y mouilla le doigt et, l'ayant ainsi humecté, elle en oignit le front et les deux clavicules. Puis elle s'en fut, n'ayant laissé pour ainsi dire derrière elle à Bassiané que le doux effluve d'un zéphyr. Il arriva donc que, alors que tous étaient grillés par la chaleur torride, elle seule était comme au printemps, comme à Daphné au bois touffu que traversent mille brises. Or tout cela [572 A] eut lieu en vision réelle, non en songe. Ainsi l'atteste le fils qui naquit alors de cette dame, c'est Modestus le bien connu, qui est encore en vie, et l'ornement de la ville qui tire son nom du mot « paix » (18). C'est un homme de belle humeur, tout rempli de la grâce des Muses, et qui raconte la chose avec on ne saurait dire combien d'élégance.

### 4e miracle. *Comment un mari infidèle quitte la débauche.*

Il n'est pas inélégant non plus de mentionner le miracle que voici. Et dût la martyre en rougir un peu, ce n'est pas pour elle-même qu'elle rougirait, mais plutôt pour la femme qui

(16) *Sic* en prenant τὸ τοῦ φλογμοῦ πολύ τε καὶ ἄηθες comme sujet de οὐκ ὀλιγωρεῖν παρεσκεύασεν (569 C 8 s.). Ou, en le prenant comme complément, et comme sujet γαστρὸς ὄγκος (569 C 6) : « et ce poids qui l'opprimait ne lui permettait pas de braver la chaleur, etc. » On notera l'insistance sur le peu d'accoutumance à la chaleur : ὡς ἂν καὶ ἀσυνήθης 569 B 12 s., τὸ... ἄηθες 569 C 8. Bassiané doit venir de la montagne.

(17) Sur les citernes de Meriamlik, cf. Herzfeld-Guyer, *MAMA*, II, 78-82.

(18) Sc. Eirénopolis d'Isaurie, près de Claudiopolis et de Germanicopolis. Cf. Ruge ap. P. W. V, 2135 (s. v. 1).



implora sa faveur. Il y avait une certaine dame, des plus fortunées par la richesse, et pleine de jactance aussi de ce qu'elle avait épousé un commandant d'armée, [572 B] qui était très puissant — il se nommait Butianos — et qui se glorifiait de son triomphe sur les Perses (19). Cette dame donc, dans la pensée qu'elle était outragée dans son honneur d'épouse par son mari — car la femme est toujours égoïste et non médiocrement jalouse, terriblement habile d'ailleurs à soupçonner les mœurs d'un époux qui vagabonde avec d'autres femmes et des prostituées — se rend en grand abattement vers la martyre, pleurant, lançant des malédictions et des imprécations, non à vrai dire contre son époux — il était clair en effet que son mari lui était encore très cher — mais contre ces petites servantes devant lesquelles Butianos était si fasciné qu'il en était contraint à négliger sa femme. Que fait donc la martyre ? Elle ne se détourna pas de la supplication, elle n'eut point horreur pour le découragement importun de la femme. Prenant mal plutôt [572 C] l'offense au mariage, vu qu'il était méprisé et outragé par cette impudente débauche, elle accorda sa faveur en corrigeant tout soudain les mœurs de l'homme, elle transféra convenablement vers l'épouse les désirs qu'il éprouvait vilainement pour ces femmes. Non qu'elle eût fait passer quelqu'un de ses membres à un état meilleur ou pire, c'est l'âme du mari qu'elle força à prendre en considération ce qui est droit et selon la loi divine, à haïr la débauche impie, à respecter les beautés et les justes règles du mariage.

Ceci dit bien que notre excellente dame, après tant de si beaux enfants, après un âge trop avancé pour les noces, n'a absolument pas supporté de se contenter dans le veuvage des fils qu'elle avait eus de Butianos, mais au lieu du chef d'armée, du destructeur des Perses, a pris en échange à nos yeux Grégoire, ayant élu un vagabond, un étranger, un médicastre de chevaux et mulets, et faisant ménage avec lui. La raison qui l'a poussée, [572 D] il ne serait sans souillure ni pour moi de la dire ni pour vous de l'apprendre.

(19) Il y eut guerre entre Théodose II (408-450) et Bahram V (420-438) en 421-422, cf. Stein, I, 279-281. Incursion encore des Perses dans l'Empire romain, parallèlement à une révolte des Isauriens, sous Yezgerd II (après 438), *ib.* 291.

*5e miracle. Découverte d'un voleur.*

Passons à un autre exploit miraculeux, [573 A] qui lui aussi a concerné une femme. Il eut lieu comme ceci. Il y avait noce, et des festivités de noce, avec une grande assemblée de peuple. On avait, comme il se doit, bien nettoyé la chambre nuptiale, bien orné le lit nuptial. A cette ornementation avaient servi l'or et l'argent, qui sont déjà par eux-mêmes un ornement, et tout ce qu'il y a de vêtements brodés, d'un tissu fin et précieux : et tout cela en grand nombre, acheté de beaucoup de marchands pour la parure de la fiancée. Sur ce, un voleur, un Eurybatos (20), envahit la chambre nuptiale, s'empare du tissu le plus brillant et s'enfuit. C'était une écharpe, un objet remarquable et très coûteux. Cette écharpe était tissée d'or, ornée de pierres précieuses. L'étoffe servait de ceinture, serrant par en dessous la taille et liant ensemble les vêtements ; les pierres, resplendissant en cercle comme des étoiles, jetaient leur éclat qui d'un côté qui de l'autre : si bien que la beauté en était chatoyante, [573 B] mêlée qu'elle était de rayons multiples et de diverse teinte. Cet objet donc, d'une telle beauté, l'excellent homme, quel qu'il ait été, l'enlève, le porte à un certain endroit et l'y enfouit dans la terre, sans même jouir purement de son détestable gain : la frayeur s'était insinuée en lui, il estimait n'avoir rien. Cependant, quand on se fut aperçu de la perte, aussitôt l'abattement succède aux festivités et à la joie, les larmes au rire. De fait, c'était un dommage qu'on ne pouvait souffrir. Mais la martyre, qui voit tout, qui observe tout, qui voit par exemple l'un en train de soustraire l'objet, les autres pleurant, la violence qu'on a faite au mariage, s'étant approchée de Paula — de qui la future épouse était la fille, et son mari était Chrysermos, l'un des principaux parmi les avocats près des tribunaux (21) — lui indique et l'endroit et le site et le voleur. Et ainsi [573 C] elle mit fin à l'abattement, elle restitua la joie appropriée à des noces et, parce que Paula était bonne

(20) *Sic* justement Pantinus pour Εὐρύματος (573 note 20). Nom proverbial d'un fripon, cf. Hoefer ap. P. W., VI, 1319, s. v. 2.

(21) En 573 B 14 lire περὶ τὰ ἀρχεῖα (ἀρχαῖα ed.). De même 592 A 1 (ainsi a lu d'ailleurs Du Cange, ἀρχεῖον 3, col. 129).



croyante et vivait de manière à lui plaire, elle l'honora par ce miracle.

*6e miracle. Nouvelle découverte d'un voleur.*

[576 A] La même sorte de miracle, Thècle la fit voir encore touchant l'un des objets de son trésor. Un individu enleva l'une des croix qui lui avaient été consacrées, la porta à un coin de la route qui mène de la ville à son temple et l'y enfouit avec grand soin sous un arbre. Mais la martyre considéra ce forfait comme donnant prétexte à rire à son sujet, comme si les excellents voleurs ne l'épargnaient même pas elle-même, et comme si à la vérité il devenait possible qu'on échappât à son regard omniscient et divin. Il est sûr du moins que, s'étant approchée de l'un de ses serviteurs et custodes, elle lui indique de nouveau et le voleur et le site, et que, après avoir fait rapporter la sainte croix, elle la restitue à son lieu propre. Quant à celui qui pensait avoir la croix, il lui resta seulement d'être nommé un sacrilège.

*7e miracle. Guérison d'un aveugle.*

[576 B] Le miracle qui se fit pour Pausikakos, qui de plein gré le passerait sous silence ? De fait, bien que cet homme appartînt à la classe des pauvres et des travailleurs manuels, il a été, au même rang que les puissants et les illustres, jugé digne par la martyre du miracle et compté avec eux. Ce Pausikakos donc, soit par la négligence de médecins soit par leur impéritie, avait été atteint de cécité, mais grâce à la martyre il recouvra la lumière qui l'avait abandonné. Disons comment cela eut lieu. Il était venu au temple, et était arrivé au terrain qui, un peu plus loin du temple, précède le sanctuaire (22) : on le nomme le bois des myrtes, et la vierge est dite et est crue s'y tenir la plupart du temps. Là, il s'enferma [576 C] de quelque façon, et, ne cessant de gémir, ne cessant d'appeler au secours — la martyre avait souvent déjà supporté ses clameurs, et lui

(22) καταλαβὼν ... τὸν νεών, τῷ δὲ ... προτεμενίσματι 576 B 10 s. La construction avec le datif est rare, deux exemples dans Sophocles.

pardonnait en raison de son mal — il n'y mit point de fin qu'il n'eût récupéré ce qu'il avait perdu. Or il le récupéra comme ceci. Des écailles, à ce qu'on dit, tombèrent de l'intérieur de ses yeux, et du même coup tomba aussi l'opacité qui altérait les pupilles ; à sa place entra la lumière dont il jouissait auparavant. On l'avait vu de longues années aveugle : on le vit, de longues années encore, jouissant de la vue, et accomplissant son métier, tirant à terre les barques du fleuve, faisant le débardeur, gagnant son pain par les mêmes travaux desquels il avait auparavant tiré sa nourriture. Tout Séleucie en fut témoin, Séleucie qui était à la fois sa patrie et la cité dont il était membre.

*8e miracle. Guérison d'un enfant privé d'un œil.*

[576 D] Mais voici encore une histoire que je dois dire, peu s'en faut qu'elle ne m'ait échappé. Un petit garçon, tout juste sorti des bras de sa nourrice, en vint, à force de pleurer, à être en péril pour l'un de ses yeux : finalement, le mal fut plus fort que tout traitement. La nourrice le prend, sort de la ville voisine des frontières qui a nom Olba (23), et, une fois montée au temple, elle y passait tout son temps dans les lamentations, les supplications, les larmes, présentant l'enfant à la martyre, lui exposant sa blessure, lui demandant de ne pas se montrer indifférente au fait que le petit eût été établi en une telle difformité, si malséante et si honteuse, [577 A] qui lui enlevait le plus grand charme du visage, puisque désormais il n'aurait plus qu'à moitié et à moitié agissant le sens de la vue, la plus belle œuvre de Dieu, surtout dans l'homme. Qu'y a-t-il de beau, parmi nos organes, comme les yeux? Qu'y a-t-il qui soit aussi nécessaire et aussi utile qu'une paire d'yeux entièrement lumineux, également doués de la faculté de voir, également brillants, possédant et fournissant également la lumière pour

(23) τῆς ἀστυγείτονος πόλεως 576 D 6. « Voisine des frontières » plutôt que « voisine de Séleucie. » Ura-Olba est, de fait, voisine des frontières de la Cilicie Trachée, haut dans la montagne, à vingt-cinq kilomètres environ au Nord de Séleucie. Cf. Ruge ap. P. W. XVII (1937), 2399-2403 et, auparavant, *MAMA* III (1931) 44 s. (Olba différente de Diocésarée), 80-89 (site et monuments d'Olba) ; *ib.* pl. I (carte du haut Kalykadnos), pl. 35 (plan d'Olba), pl. 36-37 et 38 a (monuments)



toutes tâches? De fait, si l'on enlevait à ce ciel immense le second de ses luminaires, le tort ne serait pas petit qu'on causerait ⟨au ciel⟩ (24) et à la terre : à l'un on enlèverait la moitié de sa beauté, à l'autre on rognerait la moitié de son éclairage, celui de la nuit. A ces plaintes, la martyre ne répondit rien, ni ne prescrivit l'un ou l'autre remède : et c'est plutôt par jeu que de manière sérieuse qu'elle se disposait à produire le miracle. Voici en effet ce qui se passa dans la cour (25) [577 B] du temple même. Il y a là toujours quelque personne en train de jeter et d'éparpiller des graines, de blé ou d'orge et de vesce, pour servir de nourriture aux colombes qu'on entretient en ce lieu, ou aux autres oiseaux. Oui, nombreux en vérité et de diverses sortes sont les volatiles qu'on entretient là, cygnes, grues, oies, colombes, et aussi les oiseaux d'Égypte et du Phase : tous apportés par les pèlerins, qui les offrent à la martyre par affection ou pour remplir un vœu. L'enfant jouait donc là un jour en toute liberté et joie, tantôt poursuivant en riant un oiseau, tantôt poursuivi par l'un d'eux : en sorte que les spectateurs avaient plaisir à le voir, cela leur donnait à rire. Et voilà que l'une des grues, parce qu'il l'empêchait de manger, ou plutôt parce qu'elle en avait reçu l'ordre [577 C] de la martyre, bondit sur l'enfant, et du bec lui crève cet œil qui était déjà malade et avait fini par s'éteindre. Sous le coup, l'enfant hurle ; les femmes là présentes appellent au secours avec lui, attendu qu'un terrible malheur vient d'avoir lieu. Quant à la vieille nourrice — elle était là — peu s'en faut qu'elle ne perdît l'âme, comme si le mal avait empiré encore et qu'il eût retranché ce qui restait d'espoir. Mais en vérité ce fut ce qui guérit le mal et y porta remède. En effet, comme si l'œil avait été troué par un médecin et un fer, et percé avec art, il se fait un écoulement de toute l'humeur épaisse et trouble qui obscurcissait la pupille — qu'on pourrait nommer l'œil de l'œil — et, cette humeur une fois expurgée, l'enfant, pour la première fois, se remet à voir et recouvre la partie manquante [577 D] de la lumière de ses yeux.

(24) Le contexte montre, comme l'a vu « vir doctus » ap. Pantinus (n. à 570 A 10), qu'il faut ajouter une mention du ciel, v. gr. οὐ μικρὰ ζημιώσει μὲν τὸν οὐρανόν.

(25) Cette αὐλή de 577 A 15 doit être la même chose que le bois de myrte, le προτεμένισμα, de 576 B 11, une sorte de παράδεισος planté d'arbres et où l'on entretient des animaux.

Dès lors il ne fut plus en rien estropié (26) quant à la vue, il s'en retourna complet, en possession de tous ses organes, et il donna le spectacle de ce miracle à sa ville, à son père et à son grand-père. Le père se nomme Pardamios, le grand-père, Anatolios, et ce dernier est le prêtre de l'église de là-bas.

### *9e miracle. Extinction miraculeuse d'une épidémie d'ophtalmie.*

Puisque nous avons fait mention des yeux, ceci non plus ne doit absolument pas être laissé de côté. Cela s'est produit tout récemment, et nous avons tous su la chose, nous qui avons joui et du miracle et de la guérison. [580 A] Une épidémie d'ophtalmie a fondu sur la ville l'année passée, en été, du fait qu'il s'écoulait d'en haut, de la tête, dans les yeux un vaste flot d'humeur âcre. Si bien qu'il n'y avait même plus moyen pour les médecins d'employer leurs fameux remèdes, parce que l'humeur, continuant toujours de descendre, noyait la drogue qu'on insérait dans les paupières ou qu'on y appliquait au dehors. Ainsi les yeux d'une part étaient privés de secours, et les médecins d'autre part étaient dans un extrême d'embarras et d'impuissance, étant vaincus par le mal, ou même atteints eux aussi déjà par ce mal, car la terrible épidémie dévorait sans pitié tout le monde. Cependant la martyre, ce refuge protecteur de la race humaine, prend en pitié l'épreuve inhumaine qui consume une telle quantité d'hommes. [580 B] Elle ouvre le lieu de cure qui est en son sanctuaire, et elle invite universellement tout le peuple à venir vers elle. Elle donne cet ordre, une nuit, à l'un des patients et, par lui, le fait proclamer à tous, en sorte que toutes les victimes de ce mal fassent usage de l'eau de sa piscine. C'était là en effet toute la médecine (27) qui devait combattre l'ophtalmie tout de même que celle-ci avait pris jusqu'à ce jour l'initiative du combat : néanmoins, comme cette médecine avait été mêlée à la force active de la martyre,

(26) ἐπιχωλεύειν 577 D 1. Hapax?
(27) τοῦτο γὰρ ἦν τὸ ἰατρεῖον 580 B 6. J'ajoute « toute », car, à la simplicité du ἰατρεῖον (ici de l'eau, plus haut c'était le ῥύπον collé aux barrières du tombeau 568 D 8) s'oppose le fait qu'il est mêlé à la force de la martyre, ἀνακραθὲν δὲ ὅμως τῇ ἐνεργείᾳ τῆς μάρτυρος 580 B 8. Pantinus a compris de même : « haec *una* quippe etc. »



elle était devenue le remède le plus puissant pour tout le peuple ensemble de la cité. Si bien que la route par delà la ville ne suffisait même pas aux gens qui d'une part montaient avec gémissements et larmes, d'autre part descendaient avec joie et louanges à Dieu, qui montaient les paupières collées l'une à l'autre, qui descendaient les paupières bien ouvertes. Et il ne s'agissait pas seulement d'une grâce telle que celle de cette humble et pauvre piscine qui sauvait tout juste, [580 C] et encore avec peine, un seul individu (Jo. 5, 2 ss.), mais de la fontaine la plus riche et la plus abondante. Déjà tout ce peuple s'était lassé d'accourir, déjà les flots de la piscine s'étaient lassés de se répandre, mais la grâce de la martyre ne fléchissait pas, elle accueillait, guérissait, renvoyait une fournée, et de nouveau accueillait et guérissait une autre fournée, et elle les renvoyait tous semblablement guéris. Si bien qu'au bout de trois jours en tout, ou quatre, infime était le nombre qu'attaquait encore la maladie. Et ces gens-là, je pense, c'est du fait d'incrédulité, ou encore de quelque autre vice dans leur vie, qu'ils n'obtinrent pas le secours commun qui était à leur disposition. Ou peut-être pour que nous nous rendions compte de la gravité du mal. Car en ceux chez qui il persista, il amena en outre de la cécité : ou bien un seul des yeux était complètement crevé, [580 D] ou bien les deux ensemble. Tant était terrible la maladie, une vraie machination diabolique. Mais elle n'en fut pas moins vaincue par le miracle. Elle fut anéantie et s'éloigna, comme si, dès le principe, elle n'avait jamais existé.

### *10e miracle. Comment Thècle se rend à sa fête à Dalisandos* (28).

Que s'il faut aussi rappeler et dire quelqu'une des actions extraordinaires de la sainte, en voici une que je vais dire. Dalisandos est une ville — ou plutôt un simulacre encore de ville, un simple nom —, qui, bien que rejetée parmi les lieux obscurs et sans gloire, n'en garde pas moins quelque illustration elle aussi

(28) Dalisandos. Cf. Ruge ap. P. W. IV, 2023 s. ; Ramsay, *Hist. Geogr.* 366, par. 16-17 (D. fait partie de la Decapolis d'Isaurie, dans la haute vallée du Calycadnos ; à distinguer d'une Dalisandos en Lycaonie). La ville a dû tirer son nom du dieu Sandos-Sandon (P. W. I A 2266.26 s.), et le nom est peut-être une contraction de Damalisandos (Δαμαλίσανδα, -ος), cf. Höfer ap. Roscher IV, 328.11 ss. et *infra*, p. 59, n. 51.

à cause de la martyre : comme en effet elle l'honore avec éclat, elle est gratifiée aussi par elle d'un miracle [581 A] plus éclatant.

Au temps où l'on y célèbre la martyre par une panégyrie — c'est une fête brillante, très fameuse et très fréquentée, vu que des foules y affluent de tout côté — si, durant la sainte veillée nocturne de la fête, on observe l'horizon du sommet de la montagne dominant la ville, qui, tournant le dos à l'orient, regarde vers le couchant, si donc, s'étant placé là, on reste éveillé, on voit, haut dans l'air, la vierge montée sur un char de feu et conduisant l'attelage, se hâtant d'une maison à l'autre, de celle de Séleucie à cette chambre virginale qu'elle chérit, honore et admire plus que toutes les autres qui sont chez nous, parce qu'elle est située en un lieu pur et pourvu de tous les avantages. Car il y a là une forêt de grands arbres qui font un épais couvert, [580 B] à la frondaison luxuriante, aux fruits abondants ; en outre des sources charmantes, à l'eau glacée, en tel nombre que, jaillissant pour ainsi dire de chaque arbre et de chaque roche, elles s'écoulent de côté et d'autre et entourent le temple même ; et la bonne aération du site, car il est exposé à une foule de brises suaves et délectables ; et au-dessus de la tête le chant des oiseaux, pure merveille en vérité et propre à charmer non seulement qui est déjà détendu et goûtant ses aises, mais encore l'être morne et abattu ; et, répandu sur le sol, un riche gazon aux mille couleurs, qui permet à chacun de prendre son repos, homme, femme, enfants jouant à l'air libre, animaux au pâturage, oui et même, si on le veut, de s'ébattre en des chœurs de danse et de joyeux bondissements, ou, si on le désire, de faire pique-nique et de banqueter à cœur joie : il est même [581 C] arrivé des cas où ce repos dans l'herbe suffit à guérir des malades.

Lors donc que, pour assister à la panégyrie, pressée de se rendre à ce lieu si fortuné et qui lui convient à elle seule, chaque année, toujours à la même saison, qui est la plus agréable, après avoir harnaché ses chevaux, pourrait-on dire comme le poète (*Il.* V, 720), la sainte quitte (29) le mont d'ici, se précipite vers le mont de là-bas et entre dans le temple, après avoir

(29) ἐκβαίνει ci. Pantinus ad 581 C 5 (ἠραίνει cod., quae vox nihili). Plus loin, 581 C 6, lire καταρρεῖ (κατέρρει éd., mais le contexte n'a que des présents, ἐκβαίνει (?), εἰσδύνει 581 C 7).



célébré la panégyrie et accordé au peuple rassemblé les dons qu'elle a coutume de faire, et quelques petits dons aussi au pays même, elle s'en retourne de nouveau vers le mont d'ici, comme si elle n'avait pas même laissé le sanctuaire qu'elle a ici. Car il n'y a point d'obstacle pour l'œil des saints, rien ne l'empêche d'aller et venir sans cesse partout où il veut, et chaque fois qu'il veut, pays, peuples, villes, cités. De cette sorte de miracle, [581 D] la grande Tarse aussi, dit-on, est la bénéficiaire. Car le divin Paul quitte de la même façon la très grande et royale ville de Rome pour visiter Tarse, rendant ainsi les suprêmes honneurs à sa patrie, à son foyer, à sa panégyrie, et montrant à ceux qui l'honorent qu'en vérité il s'est plu à la panégyrie, qu'il a accepté les saintes cérémonies de son culte, et qu'en retour il a accordé les plus beaux dons.

Quant à cette même Dalisandos, la même martyre, je suppose, l'a souvent délivrée d'un siège : étant apparue sur le sommet de là-bas, elle a ébloui par des éclairs, comme un feu céleste, les yeux des assaillants et les a frappés de stupeur, [584 A] les forçant ainsi à lever le siège. Oui, et il y a encore des gens qui se souviennent de ce prodige, et qui se font gloire de le raconter.

*11e miracle. Comment Thècle a protégé et protège Sélinonte* (30).

Puisqu'il a été fait mention d'un siège, ne passons pas non plus sous silence le miracle accompli à Sélinonte, car il suffit à lui seul à attester la puissance de la martyre. Cette Sélinonte est une petite ville côtière, qui fut jadis très grande et prospère dans la paix. Cependant, alors comme aujourd'hui encore, elle était jalousée des ennemis, non qu'elle leur fît aucun tort, mais elle les chagrinait du fait qu'elle restait toujours à l'abri de leurs ravages et ne leur avait pas permis encore de la conquérir. Cette ville donc, la mer lui compose une ceinture, l'enveloppant tout à l'entour comme un fossé non creusé de main d'homme. Et, de même qu'un casque une tête, [584 B] un précipice au-

(30) Capitale de la Sélinitis, sur la côte dans la partie occidentale de la Cilicie Trachée, aujourd'hui Selinti. Cf. Ruge ap. P. W. II A 1308 s.(Selinus 11) et A. H. M. Jones, *Cities* etc., 195, 198 s., 212. Carte *ib.* face p. 29 et mieux ap. Ramsay, *Hist. Geogr. of A. M.*, face p. 330. Voir en dernier lieu L. Robert, *Documents de l'A. M. méridionale* (Paris, 1966), 80 et n. 5.

dessus d'elle la protège, la garde d'une invasion ennemie et permet à ses habitants d'y vivre sans crainte. Toutefois, dans cette position de tout côté assurée et inexpugnable, l'influence d'un démon funeste la livra un jour à l'ennemi. Cela eut lieu comme ceci. Alors qu'un chevrier faisait paître ses bêtes sur cette crête qui surplombe la ville, une chèvre, s'étant détachée du troupeau, se mit à descendre la pente du précipice, où elle s'était engagée en un petit sentier étroit, à peine visible, plutôt une ligne qu'un chemin. Pour ces chèvres en vérité, même les rochers inaccessibles et précipiteux, ce qu'Homère nomme « rocs escarpés (31) », ne sont pas absolument impassables. Comme donc la chèvre fuyait, le chevrier descendait à sa poursuite à tout petits pas, bougeant à peine, parfois même [584 C] s'aidant des ongles et des mains : la chèvre le guidait en sa fuite, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus, et la chèvre et le chevrier, à la plaine étalée en bas près du rocher. Par ce hasard, cet étroit sentier invisible, jusqu'alors inconnu, se révèle manifestement et à tous les habitants et aussi aux ennemis du voisinage. C'est ainsi que, en ce temps-là, la ville fut prise. Et désormais les gens y vivaient dans la terreur, craignant que de nouveau et souvent ne fût prise une ville tout offerte aux regards de si cruels adversaires, dès là que ce sentier excitait leur cupidité et attirait sans cesse à lui ceux qui convoitent le bien d'autrui. Telles étaient donc les dispositions des habitants, ils s'attendaient continuellement à être pris. Mais la martyre mit fin à leur si grande peur. Ayant fait visite à l'un d'eux, [584 D] elle commande qu'on lui bâtisse et construise une demeure à la crête même, là où commence ce sentier qui va du haut en bas, et qu'on ne vive absolument plus dans la suspicion d'un malheur : la seule vue du temple suffirait à détourner les ennemis. Comme, de vrai, il est arrivé, et comme il arrive souvent encore : oui, et au moment même où j'écris ces lignes, cela s'est produit. Les gens donc firent au plus vite ce qui avait été commandé, ils bâtirent l'église, ils la dressèrent comme un rempart contre le sentier et les ennemis. Et ceux-ci, malgré de nombreuses tentatives, en d'autres occasions et maintenant même, n'échappèrent pas aux regards, mais s'en retournèrent en grande honte.

(31) ἠλίβατα 584 B 13 : cf. *Il.* XV, 273.



Si puissante est la force que la martyre manifeste [585 A] dans le cas aussi des criminels qui répandent la terreur ! Elle n'emploie pour sa protection ni l'égide ni le bouclier garni de franges (32) ni les armes qui ne sont terribles que dans la fable, mais son petit et modeste sanctuaire. C'est par lui qu'elle met en fuite des phalanges entières à l'aspect d'Érinyes. Puisses-tu toujours les détourner et des Sélinontiens et de nous, ô vierge victorieuse, tout inspirée du Christ !

*12e miracle. Comment Thècle a défendu son propre sanctuaire.*

Du même genre est aussi cet autre miracle de la sainte, qui a failli m'échapper, non que je l'eusse voulu — l'oubli m'avait lié l'esprit — mais parce qu'il n'est dans les moyens d'un seul et même individu ni de tout trouver ni, moins encore, de tout trouver d'un seul coup (33). Mais comme, quand on creuse une mine d'or, on fouille d'abord beaucoup de matière et de terre, ainsi (34) en va-t-il, de la même façon, quand on rassemble des miracles recouverts par le temps et l'oubli, qui sont devenus en quelque sorte évanescents [585 B] et indistincts, et qui fuient la mémoire en ce qui regarde (35) l'ordre, le lieu et les circonstances de leur production. Il me faut raconter pourtant une chose que j'ai découverte à grand-peine, après l'avoir diligemment cherchée et suivie à la trace : oui, ce miracle, qu'elle a accompli pour sa propre défense et celle de son temple, je l'admirais entre tous et soupirais après lui, et j'ai fini, à grand-peine, par le découvrir.

Voici en effet ce qu on raconte. Ce temple que la sainte a ici, les scélérats qui nous avoisinent pour notre perte, et qui tantôt ravagent nos terres à la façon d'ennemis, tantôt, en souverains maîtres et tyrans, rapinent tout, pillent tout, firent contre lui un jour une incursion, le prirent et emmenèrent ses ministres en esclavage (36), parce qu'il est riche en or et pourvu

(32) Θυσανοέσσης ἀσπίδος 585 A 2 : cf. *supra* 557 B14.
(33) En 585 A 11 s. τὸ δὲ μήθ' ἅπαντα μηδὲ παρ' ἑνὶ πάντα, ἀλλὰ μηδὲ ἀθρόως πάντα εὑρεῖν est évidemment corrompu. On attend τὸ δὲ (cf. *infra*, p. 68, n. 68) [μηθ' ἅπαντα] μηδὲ παρ' ἑνὶ πάντα, ἀλλὰ μηδὲ κτλ.
(34) En 585 A 14 lire οὕτως (ὡς ed.).
(35) En 585 B 1 s. lire καὶ διαδιράσκοντα μνήμην κατὰ (καὶ ed.) τάξιν καὶ τόπον καὶ τὸ ὅπως ἐγένετο.
(36) τοῦτον καὶ εἷλον καὶ ἠνδραποδίσαντο 585 B 11 pourrait être simple doublet

d'autres ornements innombrables. Après s'être emparés donc du trésor sacré, ils se hâtaient vers la ville de Laestrygonia et leur patrie (37), se glorifiant et réjouissant de ces deux exploits, [585 C] d'avoir vaincu la martyre et de s'être enrichis d'un butin immense. Mais après avoir cédé quelque peu devant leur audace, leur permettant d'entrer, de dépouiller, d'enlever le trésor sacré, de le charger sur leurs bêtes, de sortir et de fuir, la vierge ensuite se joue (38) de leur expédition. Car, tandis qu'ils fuyaient vers leur ville de Laestrygonia, le principal asile de leur folie — il est situé, par rapport à nous et à tout l'Orient, du côté de l'Occident, et il est séparé de nous par beaucoup de montagnes hautes jusqu'aux nuages — elle leur altéra la vue, leur renversa le jugement, et, les ayant repoussés, sans fatigue et sans bruit, tous ensemble vers l'est et la plaine qui jouxte l'est, elle fit d'eux des victimes toutes prêtes pour être massacrées par nos soldats (39). Ceux-ci en effet avaient appris la chose, et, remplis de chagrin et de fureur divine, s'étant jetés [585 D] sur les lieux que j'ai dits, qui étaient plats et propres à la cavalerie, ils les égorgèrent tous, jeunes et vieux. Et tout cela avec une telle rapidité que, le même jour, cet énorme carnage commença et prit fin, on dressa le trophée et les vainqueurs eux-mêmes rapportèrent à la martyre son trésor sacré. Entonnant le péan, dansant, chantant des hymnes et des chants de victoire, ils consacrèrent de nouveau à la martyre ce qui lui appartenait, non sans admirer aussi avec stupeur

(cf. *infra*, p. 55, n. 41), mais, comme Basile dit plus loin 588 B 2 s. que la vierge punit οὓς ἂν αἴσθηται ... εἴς τι τῶν αὐτῆς ἐμπαροινοῦντας κειμηλίων, ἤτοι ψυχικῶν ἤτοι καὶ λειτουργικῶν (ou ministres ou vases sacrés), on doit donner, je crois, son sens normal à ἠνδραποδίσαντο.

(37) πρὸς τὴν Λαιστρυγονίαν καὶ τὴν αὐτῶν ἠπείγοντο γῆν 585 B 13 s. La suite 585 C 6 ss. ἐπὶ τὴν αὐτῶν πόλιν Λαιστρυγονίαν, διακειμένην μὲν ὡς πρὸς ἑσπέραν κτλ. montre qu'il ne s'agit pas ici d'un nom de fantaisie (cf. *Od.* X, 80 ss.). Comme les Laestrygons d'Homère sont le peuple du roi Lamos, Basile désigne par ce nom les habitants de la ville de Lamos dans la partie occidentale de Cilicie Trachée, haut à l'intérieur, au-dessus de la ville côtière d'Anemourion, cf. la carte Ramsay, *Hist. Geogr.*, face p. 330, et A. H. M. Jones, 212, Ruge ap. P. W. XII, 566 s. (Lamos 4). Les indications très nettes de Basile montrent qu'il ne peut s'agir d'une ville de Lamos à l'embouchure du fleuve Lamos, car elle eût été à l'est, et non à l'ouest, de Séleucie. Ainsi se résolvent les difficultés que se posait Ramsay, *op. c.*, 380. Voir en dernier lieu L. Robert, *Documents* etc. (*supra*, p. 51, n. 30), 71 s.

(38) En 585 C 5 lire παίζει (παίζειν ed.).

(39) Ce genre de miracle, où, troublant la vue et le jugement du criminel, on lui fait perdre sa route, est d'un type connu. Cf. *Wien. Stud.* 73 (1960), 149-152. Ajouter *Vie de Théodore de Sykéon*, ch. 34.



comment, pas même un instant, la vierge n'avait supporté l'audace de ces maudits (40) criminels. Puisses-tu ne pas la supporter maintenant non plus, et ne pas permettre que s'étendent plus loin contre tes [588 A] nourrissons leur insolence et leur folle témérité ! Car nos malheurs ne sont plus supportables, ils ne sont plus tolérables (41). Nous voici tous déjà inclinés vers la ruine et une totale destruction. A genoux sont les églises, à genoux villes et champs, bourgades, maisons. Tous, de tout côté, gémissent, jetant, tous, les yeux vers ce seul espoir qui nous reste, ton intercession en notre faveur, et le secours qui nous viendra de ton époux et roi, le Christ.

Que d'autre part, tout en ayant grâce et force pour secourir, la vierge sache qui elle doit secourir, qu'elle sache chagriner à son tour ceux qui la chagrinent, et les chagriner lourdement, tous ceux surtout [588 B] qu'elle a vus commettre fautes graves et grandes impiétés, et agir outrageusement contre l'un de ses vases sacrés (42), ou ministres ou instruments du culte, ce qu'on vient de dire en est une forte preuve : comment les ennemis attaquèrent, comment ils se retirèrent, sans qu'il leur eût été même permis de laisser un seul homme qui pût dire ou indiquer le désastre. Car, si la martyre sait accorder ses bienfaits à ceux qui vivent comme il faut, elle sait aussi châtier les impies et les sacrilèges, imitant en cela, je pense, la conduite du Christ Roi, de qui les preuves de bonté, mais aussi bien les preuves de colère contre les hommes, se sont produites autrefois en grand nombre ; et aujourd'hui même il est possible d'en voir encore

(40) En 585 D 10 lire avec Pantinus (n. 5) ἐναγῶν (ἀναγῶν cod.).

(41) En 588 A 2 l'accent même de ἐπιφορητὰ prouve que le mot est une corruption. Lire οὐδὲ ἔτι φορητὰ τὰ κακά. Ces sortes de doublets (οὐδὲ γὰρ οἰστὰ ἡμῖν ἔτι οὐδὲ ἔτι φορητά) sont constants chez Basile, cf. aussitôt (l. 3) πρὸς ἀπώλειαν δὲ καὶ πανωλεθρίαν, 588 B 4 s. τὸν ἐροῦντα ἢ μηνύσοντα, B 8 τοὺς ἀσεβεῖς καὶ ἀνόσια τολμῶντας, C 6 τοῖς πταίσμασιν ἤτοι τολμήσασιν, C 7 s. σωφρονίζουσαν καὶ διορθουμένην, C 10 ἀνουθέτητόν τε μάλιστα καὶ ἀσωφρόνιστον, C 14 οἱ ἀναβησόμενοί τε καὶ μαρτυρήσοντες, D 5 φρίκη τε καὶ ἔκπληξις, 589 B 9 s. ἀπαγορεύει πᾶσι καὶ ἀποκηρύττει, 593 B 11 s. τῶν προσοικούντων καὶ συνοίκων, C 2 ἐπιδρομὴν καὶ ὁρμήν, etc.

(42) τῶν αὐτῆς ... κειμηλίων, ἤτοι ψυχικῶν ἤτοι καὶ λειτουργικῶν 588 B 1 s. Pour κειμήλιον employé aussi pour désigner une personne, cf. Lampe, s. v., 2 : le corps du Christ ; la sainte Vierge ; d'autres personnes, v. gr. Pall. *v. Jo. Chrys.* 20, 147.2 ss. ἔπειτα ὁ λυμαινόμενος ἱερὸν ἄνδρα (Jean Chr. lui-même)... δι' οὗ ὁ Σωτὴρ ὡς διὰ κρατῆρος ἢ κειμηλίου ἐλογοπότει τοῖς ἐρασταῖς τοῦ λόγου τὰ πρόσφορα τῆς σωτηρίας, Ps. Ign. *ad Heronem* 5 (p. 268.22 Zahn) παρθένους φύλαττε ὡς Χριστοῦ κειμήλια.

qui se produisent. Comme exemple de bonté : Ninive, qui tout entière, bien que si populeuse, fut sauvée et relevée en conséquence de quelques larmes de repentance. Comme exemple, en retour, [588 C] de colère : les villes de Sodome et Gomorrhe, et tout un peuple voué à une ruine totale, parce qu'il persévérait incorrigiblement et immuablement dans son vice.

Les faits plus haut relatés sont déjà un suffisant témoignage de ce que peut la martyre. Mais il me faut en raconter d'autres, d'après lesquels on peut la voir extrêmement en colère, mesurant les châtiments en contre-partie des fautes ou des outrages, et ainsi ou bien corrigeant et redressant, ou même arrachant complètement à la vie et désormais punissant de façon vengeresse ceux chez qui la malice passe toute réprimande et amendement. Oui donc, s'il te plaît ainsi, rappelons le miracle qui s'est accompli de notre temps même à présent : pour que ce témoignage vienne à l'appui de mon discours et que soient tout auprès de nous ceux qui monteront à la tribune et attesteront la chose. Ce ne seront pas seulement trois personnes, ou quatre, un petit nombre, [588 D] et suspecté, mais des villes entières, des peuples entiers, et ceux qui viennent jusqu'à nous de l'Orient, et ceux qui en retour partent de chez nous, et ceux qui (43) poussent jusqu'à l'Asie. Car c'est à travers tous ces pays que le bruit du miracle a couru, avec le frisson d'admiration et la stupeur que ce miracle a fait naître.

### *13e miracle. Vengeance de Thècle contre l'évêque de Tarse Marianos.*

Eh bien donc (44), il y eut un certain Marianos qui fut évêque de Tarse en notre Cilicie, ville qui se glorifie (45) de sa beauté, de son ampleur, d'un mot de tout ce pour quoi une ville serait reconnue brillante et fortunée, [589 A] du fait surtout qu'elle est la première qui se dresse à l'Orient quand on vient de chez

(43) Peut-être supprimer ce dernier οἱ et lire 588 D 3 s. καὶ αὖ πάλιν οἱ ἀφ' ἡμῶν καὶ [οἱ] μέχρι τῆς 'Ασίας ἐκτεινόμενοι. Ainsi a compris Pantinus : « Quique a nobis rursum in ipsam Asiam extenduntur. »

(44) Noter τοιγαροῦν à la seconde place (Ἦν τοιγαροῦν 588 D 11) et n'ayant plus que le sens de μὲν οὖν ou οὖν.

(45) En 588 D 14 lire ἐπιγαυρουμένης (-μένη in textu, « f. ἐπιγαυρουμένης » n. 1).



nous, la première aussi qui se rencontre quand, de quelque lieu que ce soit de la terre, on se porte vers l'Orient (46) : mais le principal et le plus glorieux est qu'elle est la patrie du très grand et divin apôtre Paul. Ce Marianos donc, d'un naturel téméraire et prompt à la colère, était en dispute avec Dexianos, qui était alors, lui aussi, évêque de notre Séleucie. Et comme il ne pouvait lutter contre lui d'une autre manière — car ni Marianos n'avait assez de pouvoir pour dominer sur un si grand homme (47), ni il n'était de la dignité de Dexianos de le céder à un individu qui n'était pas tellement fort et prudent — il cherchait à se venger par ses outrages et ses insolences à l'égard de la martyre. C'était bien là la plus grande preuve de la stupidité de l'homme, de se jeter dans des entreprises si périlleuses et [589 B] impossibles : néanmoins il s'y jeta. Alors qu'approchait la fête de la vierge, en laquelle tout un chacun, surtout parmi les Ciliciens, accourait et accourt à nous — et aussi longtemps qu'il y aura des hommes, chacun le fera, à l'honneur de la martyre et pour le salut de son âme — si bien que la terre est trop étroite, trop étroite la mer, tous affluant ici par peuples, par familles, par tribus, cet évêque, s'étant dressé dans son église, défend et interdit à tous de venir chez nous et chez la martyre. C'était là, contre Dexianos, une très grave démonstration de guerre et de vengeance, d'enlever à la fête de la martyre son ornement habituel et de ravir à la foule des gens qui accouraient à la fête de la martyre la bénédiction qu'ils en recevaient. Mais il avait à peine fulminé cette interdiction [589 C] qu'il fut puni de sa sottise, ou plutôt de sa folie. Car ce véritable Capaneus (48) ne survécut pas cinq ou six jours à son acte audacieux. Le fait d'ailleurs qui rendit manifeste à tous que Marianos avait été

(46) Tarse est au débouché des Portes Ciliciennes (Taurus) qui donnent accès dans toute l'Asie Mineure (cf. P. W. XI, 388, n° 1) et sur le passage vers les Portes Syriennes (Amanus : *ib.* n° 2). Autres routes : de Tarse à Adana, Mopsueste, Issos (*ib.* n° 3) ; route côtière de Tarse à Aspendos (*ib.* n° 6). Sur les avantages de la position de Tarse, voir au surplus Ruge ap. P. W. IV, A 2435 ss., en particulier 2435.23 ss. : « Durch diesen Verlauf der Küstenlinie wurde von vornherein jeder Verkehr, der vom Ostende des Mittelmeers nach dem Schwarzen Meer oder nach dem Innern gehen sollte, auf diese Küstengegend Kleinasiens gelenkt. »

(47) Rappelons que Séleucie et Tarse sont toutes deux également métropoles sous la dépendance du patriarcat d'Antioche : Séleucie 8e métropole, Tarse 2e métropole, cf. Beck, 192 et 193 s.

(48) Cf. Esch. *Sept* 427.

enlevé en vertu de la colère et de la vengeance de la martyre, il est bon de l'exposer.

*14e miracle. Vision de Castor, en coïncidence avec la mort de Marianos.*

Un certain Castor, homme excellent, originaire de Lycaonie mais domicilié en notre Séleucie, directeur dans l'administration des bureaux (49) qui assistent les gouverneurs, ce Castor donc, durant la veillée nocturne de la panégyrie, eut la vision que voici. Il voit la vierge qui, farouche d'aspect, de regard, de démarche, court à travers toute la ville [589 D] avec force claquements de mains, appelant à grands cris Marianos et clamant son insolence, lui lançant cette menace qu'elle va immédiatement se venger de lui. Or ce fut là réalité, plus du tout un songe. Car à peine la vision achevée, aussitôt suit la mort de l'évêque. Si bien que les deux coïncidèrent, et le récit par Castor de la vision qu'il avait eue, et l'annonce par des messagers de la mort de Marianos. Et il en résulta, pour tout le peuple ensemble, un grand effroi, non pas tant en raison du fait que de sa conclusion rapide.

Voilà ce qu'il en fut de cet événement, et quelle en fut la fin. Mais voici un autre prodige que vous allez apprendre, et qui ne le cède guère au précédent. Il résulta, lui aussi, de la colère de Thècle, mais la punition, cette fois, n'alla pas jusqu'à la mort.

*15e miracle. Comment Thècle empêche qu'on enterre dans son église.*

[592 A] Parmi les avocats auprès des tribunaux (50) d'ici, il y en eut un, c'était Eusébios, dont la réputation est grande aujourd'hui encore pour sa noblesse, sa culture, la douceur de ses mœurs et parce qu'il était extrêmement digne de foi. Cet Eusébios donc, non seulement chérit très vivement le célèbre Hypéréchios tant qu'il vécut, et le tint en grande estime — de fait, ils étaient tous deux originaires de la même ville de Damalis

(49) τὴν ἐπάρχοις ὑπηρετουμένην διέπων στρατείαν 589 C 9 s. Non pas, à mon sens, « exercitum ... administrans » (Plantinus). στρατεία à cette époque désigne toute espèce de charge ou d'office d'administration, cf. Du Cange s. v. στρατεία.

(50) Lire ἀρχεῖα, comme *supra*, cf. p. 44, n. 21.



et de Sandas (51), lequel est aussi Héraklès fils d'Amphitryon — et cela aussi parce qu'il le regardait comme un homme de talent et au sommet de toute vertu, mais encore, quand il fut mort en cette ville de Séleucie, il voulut l'honorer particulièrement jusque dans les funérailles mêmes (52). Or il estima qu'il n'y avait pas d'honneur plus grand et plus glorieux que de lui rendre les derniers devoirs et de l'enterrer dans le temple de la martyre. Il demande alors à (53) ce très grand et [592 B] très divin personnage, je veux dire Maximos, qui était en ce temps-là à la tête de l'église de Séleucie, qu'il lui soit permis d'enterrer Hypéréchios à l'intérieur du temple de la martyre dans le bas-côté droit au sud. Lors donc que l'admirable Maximos, par respect pour lui, le lui eut permis, les ouvriers auxquels incombe le soin de creuser les tombes, étant entrés dans le temple, se mirent à l'ouvrage et commencèrent de tailler le pavé. Mais soudain, de quelque façon, la martyre est là près d'eux, qui les gourmande, les accuse de témérité, les frappe d'effroi et leur ordonne désormais de se retirer. Eux, au début, ne savaient pas qui elle était ; et de fait il ne leur était pas même possible de comprendre une affaire si étrange et si difficile à interpréter. Ils se retirèrent néanmoins comme s'ils lui avaient cédé quelque peu : puis ils se remirent à l'ouvrage. Mais de nouveau la martyre leur apparaît, cette fois avec un regard plus sévère [592 C] et plus courroucé et de l'air des gens très en colère. Elle leur ôte quasi le souffle, au point qu'il n'y avait pas un de leurs membres qui ne fût pris de tremblement et de secousses — car

(51) « Ville de Damalis et de Sandas », πόλεως τῆς Δαμαλίδος τε καὶ Σάνδα τοῦ ⟨καὶ add.⟩ Ἡρακλέος τοῦ Ἀμφιτρύωνος 592 A 6-8. Sur ce passage voir Höfer ap. Roscher IV 320 s. (note) et 328.11 ss. Damalis n'est pas autrement connue (« auf jeden Fall haben wir in Damalis eine mit Sandas gepaarte Göttin bez. Heroine zu erblicken » Höfer, *l. c.* 321 fin de la note). Sandas ou Sandon est le grand dieu de Tarse, généralement honoré dans toute la Cilicie et assimilé à Héraklès, cf. Höfer, *l. c.*, 319-333. D'après le même auteur (*l. c.* 328.10 ss.), « es ist fast sicher, dass unter der Stadt der Damalis und des Sandas die Stadt Dalisanda oder Dalisandos (références) zu verstehen ist, deren Name aus Δαμαλίσανδα, -ος kontrahiert ist (références) ». Si cette conjecture est juste, on aurait ici le même maniérisme que dans le cas de Laestrygonia plus haut (cf. p. 53, n. 36), sc. l'emploi d'un nom mythique ou comme ici, d'une périphrase à éléments mythologiques, pour désigner une ville. Sur ce goût des périphrases dans la rhétorique de ce temps, cf. v. gr. *Antioche*, p. 65, n. 4.

(52) κατὰ τὴν ὁσίαν ταύτην 592 A 11 ne se comprend guère. J'ai conjecturé et traduit αὐτήν.

(53) En 592 A 14 lire δεῖται παρὰ (περὶ ed.).

la martyre est terrible, non seulement quand elle met en mouvement sa force, mais même quand elle regarde fixement quiconque a mérité une telle sorte de regard — et peu s'en faut qu'elle ne les eût arrachés à la vie, en sorte qu'ils eussent eu besoin à leur tour d'autres mains pour les enterrer, si son respect pour Maximos ne l'eût induite à les épargner. Mais elle apparut à Maximos et lui fit de très vifs reproches, lui recommandant de ne pas mépriser son temple au point d'y faire passer l'odeur infecte des charniers et des tombes. Nul rapport, disait-elle, entre des maisons de prière et des sépulcres. Sauf le cas où un individu, bien que mort, ne serait pas vraiment mort, mais vivrait [592 D] en Dieu, et mériterait d'habiter sous le même toit que des martyrs : tel ce divin Symposios, tel ce saint homme Samos, ou tout autre qui leur ressemblerait.

### *16e miracle. Comment Thècle encourage Basile à continuer.*

Dans le temps même où j'écrivais ce miracle, il m'est arrivé ceci : car il ne convient pas non plus de taire ce que j'ai reçu alors [593 A] de la martyre. J'en avais assez — comme je l'avoue — de rassembler et d'écrire les miracles, et j'étais paresseux à prendre en mains tablettes et stylet, comme si j'avais renoncé à rechercher et colliger ces miracles. Comme j'étais dans ces dispositions, et que je baillais, la vierge apparut à mes yeux et vint s'asseoir à côté de moi, là où j'ai l'habitude de me tenir près de mes livres. Elle me retira de la main le quaternion sur lequel précisément, d'après les tablettes, je transcrivais mon récit. Et je la vis qui se mit à lire, à y prendre plaisir, à sourire, à me montrer par son regard qu'elle goûtait alors ce que j'avais écrit, et qu'il fallait finir l'ouvrage et ne pas le laisser inachevé, jusqu'à ce qu'il me fût permis d'apprendre de chacun ce qu'il savait et ce qu'on pouvait connaître [593 B] par une scrupuleuse enquête. En sorte que, après cette vision, je fus rempli de crainte et de zèle, que je repris en mains tablettes et stylet, et continuerai de le faire aussi longtemps qu'elle l'ordonnera.

### *17e miracle. Comment Thècle blâme le custode en chef de son temple.*

C'est d'une colère et d'un reproche pareils à ceux que je dé-



crivais plus haut — tel est le point précis, me semble-t-il, où j'ai interrompu mon discours — que Dexianos fit l'épreuve : il les éprouva à l'occasion d'une faute non pas aussi grave que les précédentes, mais qui néanmoins avait fort irrité la martyre. Comme ces criminels qui habitent dans notre voisinage (54) faisaient un jour des incursions sur notre terre, pillant tout, faisant de tout un butin de Mysiens — ils emmenaient en esclavage les citadins, dévastaient les villages, [593 C] fondaient en déluge sur les champs et les maisons, rien n'échappait à leurs attaques, à leurs assauts, à leur fureur — Dexianos, alors encore chef des custodes du temple, pris de crainte, comme un simple être humain (55), que le fort situé devant l'église ne tombât entre les mains des ennemis, et l'église elle-même, vu qu'elle était remplie d'un vaste trésor, fit enlever et transporter à la ville tous les objets d'or et d'argent, dans la pensée que c'était là un lieu plus sûr et très fréquenté, vraisemblablement mieux gardé. Il fit donc ainsi, et il estimait avoir fait là une action prudente et appropriée aux circonstances. Mais une journée ne s'était pas encore achevée que, la nuit étant survenue, le temple est rempli de tumulte, de trouble, de clameurs : la martyre court en tout sens, criant que Dexianos la méprise [596 A] comme sans force, comme sans noblesse, comme n'étant pas même capable de secourir son temple et ceux qui y servent. « Ce chrétien, disait-elle, a pris les devants, ce prêtre, mon propre assesseur, il a exercé contre moi les violences d'un ennemi, il m'a privée de ma parure et dépouillée, ce qu'aucun des ennemis n'eût même osé faire. » Ces paroles, quelques-unes des vierges qui alors couchaient dans le temple les perçurent, et les ayant entendues, en état de veille, de la bouche même de la martyre, peu s'en faut que, de frayeur, elles ne fussent tombées en pâmoison. Elles n'attendent même pas le lever du jour, mais partent et rapportent tout à Dexianos, défaillantes, blêmes, tremblantes, le cœur battant. Aussi Dexianos, sans

(54) En 593 B 11 s. lire τῶν προσοικούντων (Pantinus, n. 2 : προσοισούντων in textu) ἀλιτηρίων (ἀλητηρίων ed.). Pour Μυσῶν λεΐαν 593 B 14, cf. Zenob. V, 15 (*Paroemiogr. Graeci*, I, 122.4).

(55) εὐλαβηθεὶς ... ὡς ἄνθρωπος 593 C 3. J'ajoute « simple », le sens étant, je pense que Dexianos eût dû compter sur le pouvoir de Thècle, qui dépasse, elle, l'humanité. ἔτι γὰρ πρόεδρος κτλ. donne à penser que c'est le même qui fut ensuite évêque de Séleucie, cf. ch. XIII.

différer même si peu que ce soit, fait rapporter de la ville au temple et la parure de la sainte et les vases sacrés du culte. Et même [596 B] ainsi, c'est avec peine qu'il apaisa la martyre et lui fit quitter sa colère.

Tels et en tel nombre sont les cas où la punition fut légère, dans la mesure du moins où ils sont parvenus jusqu'à ma connaissance : car ceux qui m'ont échappé sont infinis, on ne peut les compter. Quant au cas où le châtiment fut plus lourd et plus sévère, il faut les publier maintenant.

### *18e miracle. Punition d'Orentiôn qui avait convoité une femme à l'église.*

C'était la fête de la martyre, le dernier jour de la fête, que nous avons l'habitude de nommer « le congé », parce que la fête a désormais atteint son terme. Ce jour-là, chacun s'empresse, citoyen et étranger, homme fait et enfant, gouvernant et gouverné, chef [596 C] d'armée et soldat, magistrat et homme privé, jeune et vieux, marin et cultivateur, tous, d'un mot, mettent plus de zèle et d'ardeur à se rassembler, à prier Dieu, à implorer la vierge, à participer aux divins mystères, pour s'en aller sanctifiés, comme de nouveaux initiés renouvelés de corps et d'âme. Dans cette foule se trouvaient aussi deux hommes originaires de la ville d'Eirénopolis de par chez nous (56). Ces hommes-là donc, la fête et la synaxe ayant pris fin, prenaient leur repas ensemble et avec beaucoup d'autres gens, et, comme il est naturel, chacun disait ce qui l'avait frappé dans la fête : l'un, son éclat et sa splendeur, un autre l'immense concours du peuple, un autre la vaste assemblée des évêques, un autre l'éloquence des [596 D] prédicateurs, un autre la noble ardeur dans le chant des psaumes, un autre la persévérance dans la veillée nocturne, un autre le bel ordre harmonieux des cérémonies en général, un autre la ferveur intense des gens qui priaient, un autre la terrible presse dans la foule, un autre la chaleur suffocante, un autre les poussées et bousculades qu'il y avait eu durant la célébration des sacrosaints mystères, avec les nou-

(56) τῆς καθ' ἡμᾶς ταύτης Εἰρηνουπόλεως 596 C 8 s. Ville d'Isaurie, au voisinage de Claudiopolis et de Germanicopolis. Cf. Ruge ap. P. W. V 2135, Ramsay *Hist. Geogr.* 365 et carte face p. 330. Cf. *supra*, n. 18.



veaux arrivants, ceux qui déjà repartaient, ceux qui de nouveau rentraient, ceux qui de nouveau s'en allaient, les uns criant, d'autres se disputant, d'autres en venant aux mains, d'autres refusant de céder, parce que chacun voulait être le premier à participer à l'eucharistie. Sur ce, l'un des deux, qui se nommait Orentiôn, prend la parole et dit : « Que chacun de vous admire ce qu'il veut dans la fête : pour moi, j'ai été favorisé, je pense, [597 A] d'un merveilleux spectacle, plus admirable et plus délicieux que tous autres. Comme, d'un bas-côté de l'église, je jetais çà et là les yeux, j'ai vu une femme si prodigieusement belle, de si noble apparence, si distinguée et si gracieuse que, tout le temps de la synaxe, mes yeux étaient collés et cloués à sa merveilleuse beauté, et que ma seule prière à la martyre fut de me faire jouir de la beauté de cette femme, et de rien d'autre. » Tels étaient donc leurs propos durant ce repas. Or, la nuit étant survenue, tous s'endormirent. Mais Orentiôn, sous l'influence de ses pensées du jour, même en dormant ne fut pas à l'abri de la même sorte d'imaginations (57). De fait, comme il le raconta lui-même aux gens présents, il eut la vision que voici. Il voyait la martyre assise dans son temple sur un haut trône [597 B] d'or surélevé, et elle distribuait à chacun des pèlerins rassemblés pour la panégyrie les dons qu'elle faisait en honneur de la panégyrie même, beaucoup de présents splendides, bien dignes de celle qui les faisait. « En dernier, dit-il, ayant jeté les yeux sur moi, elle dit : 'Et toi, l'homme, que veux-tu prendre parmi ces dons? Veux-tu obtenir cette femme, dont, saisi d'amour, tu m'as fait cette prière extraordinaire de te la donner en jouissance? Eh bien donc, prends-la et va-t-en, garde-la, jouis de ton présent'. Moi, dit-il, au comble de la joie, je pris mon présent et m'en allai. Car la femme se trouvait là, parmi les dons qu'elle distribuait. » Ainsi s'acheva sa vision, selon le récit qu'il en fit. Or à peine une heure s'était écoulée, qu'un démon enragé, sauvage, fond sur lui, le déchire et le met en pièces. Il l'écorche [597 C] à la manière des Perses, et, lui ayant arraché toute la peau, le remplit aussitôt de vers et de pus, au point que les assistants défaillaient, sans voix, à

(57) En 597 A 12 lire (sans virgule) οὐδὲ καθεύδων τῶν ἴσων ἀπελείφθη φαντασμάτων. Dans sa traduction Pantinus a confondu ἀπελείφθη et ἀπελήφθη.

la vue du mal si soudain qui lui était survenu : peu s'en faut qu'ils n'en perdissent la vie, tant était horrible la maladie sous leurs yeux. C'était donc là la femme, celle qui avait été par lui regardée d'un œil coupable et impie, et ensuite, plus criminellement encore, tenue enlacée ! Finalement elle anéantit le trois fois malheureux. Car il ne dura pas même jusqu'au troisième jour, il fut tué par le démon, purgeant ainsi la peine de son regard licencieux, et de l'outrage démentiel qu'il avait infligé à la vierge. Un tel drame ne put être ignoré de personne — il eût été bien digne d'un poète tragique — et aujourd'hui encore [599 A] le malheur de cet homme est resté, pour sa postérité, comme une tache déshonorante et un stigmate d'infamie. Quant à moi, ce terrible prodige m'a frappé de panique et plongé dans une crainte extrême, au point que c'est à peine si, d'une main tremblante, j'ai pu le relater.

### *19e miracle. Comment Thècle punit deux débauchés qui voulaient violer une de ses vierges.*

Il se présente à moi un second prodige, qui ne le cède guère au précédent. Il est même, selon moi, plus effrayant, mais je dois l'inscrire lui aussi parmi les miracles, pour qu'il invite les lecteurs de ce livre à pratiquer la continence, et les persuade de détourner les yeux de toute action impie, de toute profanation qui répugne au regard de la martyre. Aussi, m'en laissant moi-même, tout le premier, persuader — car ma seule préoccupation est de parler comme il faut —, [600 B] j'ai été induit à raconter, à son tour, ce miracle.

Deux hommes qui étaient sortis ensemble de cette ville d'Eirénopolis, et qui étaient montés ensemble vers le temple, non pour y prier, mais pour y faire la fête, ensemble encore tombèrent dans le péché. Ils s'étaient procuré, de quelque source, de l'argent mal acquis — ils l'avaient soustrait, je crois, aux sommes que paient à l'empereur comme impôt ceux de qui la loi exige cet impôt — et de ce gain mal acquis faisaient plus mauvais usage encore, buvant sans mesure, s'enivrant, s'abrutissant jusqu'à épuisement dans la crapule (58), et cela sous les

(58) κατεξεωλευόμενοι 600 B 10. Hapax, semble-t-il. ἕωλος = celui qui est



yeux mêmes de la vierge martyre. Car les malheureux festoyaient dans un des jardins de la vierge, et, de vrai, trouvèrent ainsi le moyen de mettre le couronnement le plus inique à leur très inique débauche. En effet, alors qu'ils s'étaient tout enflammés par leur beuverie sans mesure, et qu'ils tournaient désormais les yeux vers la luxure — c'est, comme il est manifeste, le terme ordinaire de [600 C] l'ivresse (59) — voici que, par hasard, ils découvrent une vierge qui vagabondait hors des saints quartiers : le démon avait ainsi machiné la chose pour que le mauvais dessein reçût le signal d'agir, le péché son stimulant, et ainsi la vengeance de Thècle son accomplissement (60). Ils attirent à eux cette vierge, l'installent à leur table, la font s'étendre près de leurs couches. Ici, on pourrait bien admirer ce qui arriva. La martyre s'est aperçue qu'une de ses vierges est de quelque manière entortillée déjà dans les rêts du péché, que l'agnelle a été prise au piège entre deux loups, entraînée au gouffre, là tout prêt, de la perdition ; en toute hâte elle survient au jardin, près des gredins qui dorment encore, sans que la fille eût commencé d'avoir commerce avec eux (61). Car, comme l'ivresse les avait d'abord enchaînés par le sommeil, la faute n'avait pas trouvé place : en sorte qu'il y avait eu [600 D] alors quelque avantage dans l'ivresse. « Que prétendez-vous faire, vauriens ? » dit-elle. « Quoi, vous chassez ma colombe

abruti par les excès de la veille, cf. Plut., *de tuenda san.* 12, 128 D : les plaisirs de la chair ne sont plaisants que pour celui qui est en bonne santé. διὸ δεῖ μὴ σκοπεῖν τὸν ἰχθὺν εἰ πρόσφατος, μηδὲ τὸν ἄρτον εἰ καθαρός, μηδὲ τὸ βαλανεῖον εἰ θερμόν, μηδὲ τὴν ἑταίραν εἰ εὔμορφος, ἀλλ' αὑτὸν εἰ μὴ ναυτιώδης μηδὲ θολερὸς (à l'estomac brouillé) μηδ' ἕωλος μηδὲ τεταραγμένος. De ἕωλος quelqu'un peut-être, ou Basile lui-même, a tiré ἑωλεύεσθαι, et, avec les deux préfixes κατεξ, on obtient κατεξελωεύεσθαι, « s'abrutir jusqu'à épuisement (κατεξ) dans la crapule ».

(59) En 600 B 15 lire sans doute οἰνοφλυγίας (-φλογίας ed.), cf. non seulement les lexiques, mais encore Pall. *v. Jo. Chr.* 7, 39.9 ss. (sur les exactions de l'évêque Théophile d'Alexandrie) συναθροίζει πλῆθος πλημμελῶν εὐκόλως περὶ τὰς ἀξίας καὶ ἐπισκιρτᾷ τοῖς μοναστηρίοις ἀθρόᾳ νυκτὶ οἰνοφλυγήσας τοὺς παῖδας τοὺς σὺν αὐτῷ, *H. L.* 26, 82.9 ss. B. οὕτως δὲ γαστριμαργῶν καὶ οἰνοφλυγῶν ἐνέπεσεν εἰς τὸν βόρβορον τῆς γυναικείας ἐπιθυμίας (bon parallèle à notre texte).

(60) En 600 C 4-5 j'ai interverti les deux derniers termes καὶ τέλος ἡ τιμωρία καὶ κέντρον ἡ ἁμαρτία (ceci va avec le 1er terme ἵνα καὶ τὸ ἐνδόσιμον ἡ κακὴ λάβῃ βουλή). Basile est loin d'être toujours cohérent dans l'ordre logique des propositions, cf. *supra* 593 B 7-11 où καὶ γὰρ ἐνθένδε ποθέν, ὡς οἶμαι, καὶ ἀπελείπομεν τὸν λόγον (310 s.) aurait dû venir après les tout premiers mots παραπλησίας δὲ καὶ οἵας εἶπον (B 7) et *infra*, p. 68, n. 69.

(61) μηδέπω δὲ μηδὲ ἁψαμένης τῆς κόρης 600 C 13 s. Ou « n'ayant pas encore entrepris la chose ». En tout cas c'est au moyen, non « virgineque intacta » Pantinus.

de ma maison, vous l'attirez à part entre vous deux, et vous voulez la violer ! Eh bien, j'aurai soin de vous faire purger la peine d'un trait d'audace si criminel. » Sur ces mots, elle rentre dans son temple et son domaine. Eux alors, affolés de crainte par la sainte, terrifiés de ce qu'ils avaient entendu, renvoient la vierge, encore vierge, rendant mille grâces, pour l'instant, à l'ivresse et au sommeil. Puis ils s'enfuient à toutes jambes. Mais ils ne s'aperçurent pas qu'en vérité, même fuyant, ils n'échappaient pas, et qu'ils avaient beau passer [601 A] d'un lieu à l'autre, ils restaient toujours au dedans de l'arène (62). Il ne se passa pas longtemps en tout cas qu'ils ne fussent poursuivis pour le même crime (63), d'après un certain indice — je veux dire pour le crime du vol de la somme, grâce à laquelle ils avaient pu se livrer méchamment à la crapule, pour une méchante fin. Mais le même péché fut leur perte, et c'est au lieu même qu'ils avaient profané qu'ils purgèrent leur peine. Ils eurent beau, dans leur folie, pour échapper au châtiment, essayer astucieusement et échanger l'un pour l'autre chemins, sentiers, voies de sortie (64), ils ne purent échapper ni au regard très puissant, jamais sommeillant, de la martyre ni au mode de punition qu'elle avait déterminé. L'un fut jeté dans le fleuve d'ici du haut du bac qui le passait vers nous, et il périt ainsi, se reprochant vivement sa témérité en toutes choses. L'autre, [601 B] ayant trouvé sa perte d'une autre façon, périt lui aussi. Pour tous deux, la ruine se fit dans le même temps et au même lieu ; et, à ce qu'on dit, ils eurent en partage le même tombeau, qui peut-être bien fut aussi le tombeau de leur sensualité et de leur péché (65).

(62) ἐντὸς ἦσαν ἀρήνων 601 A 1. Nouvel exemple de ce mot, Sophocles et Lampe ne citent qu'*Acta Pauli et Theclae* 36, 262.6 Lipsius Ἡ δὲ Τρύφαινα ἐξέψυξεν ἑστῶσα παρὰ τὴν ἀρήναν ἐπὶ τοὺς ἄβακας. Mais l'admirable Du Cange cite notre texte et ajoute *Mart. S. Marini* (d'après le Colbert. 450) : κέλευσον, αὐτοκράτωρ, μετὰ τὸ ἄριστον ἀρίναν ἀχθῆναι (« id est, *iube celebrari amphitheatrales ludos* ») καὶ βληθῆναι πυρὰν μεγάλην καὶ ἀκοντισθῆναι εἰς τὸ πῦρ τὸν ἅγιον.

(63) « Le même » pour tous les deux, ὑπὸ τῆς αὐτῆς ... αἰτίας 601 A 2 s. Ou « pour le susdit crime », d'après un sens très commun de ὁ αὐτός en basse grécité. Même amphibologie pour ὑπὸ τῆς αὐτῆς ἁμαρτίας 601 A 5 s.

(64) En 601 A 8 lire ἐξόδους Pantinus n. 2 : εἰσόδους in textu. Plus loin 601 A 12 lire ὑπ' αὐτῆς (αὐτοῖς ed.) ὁρισθέντα, 601 A 14 καταβληθεὶς Pantinus n. 3 : καταληφθεὶς in textu.

(65) En 601 B 3 s., après τὸν αὐτὸν ἔλαχον τάφον, je ne sais comment traduire τάχα δὲ καὶ τὸν τῆς τρυφῆς καὶ ἁμαρτίας. Je l'ai entendu (sous-entendant τά-



Tout cela, je l'ai appris des concitoyens et des familiers de ces deux hommes. Il me reste à parler de la troisième paire d'Eirénopolitains. Si nous manquions à en rappeler le souvenir, nous nous priverions à notre insu d'un très grand miracle.

*20e miracle. Comment Thècle punit un prévaricateur.*

Eh bien donc, Pappus et Aulérius étaient tous deux membres du conseil et chargés en commun de certaines fournitures à l'armée. Il s'agissait, je crois de fournitures de blé. Or, au bout de quelque temps, les réserves de blé [601 C] s'étaient épuisées, les soldats emportant avec eux chaque jour leur part de blé sous forme de pains. Sur ces entrefaites, Aulérius, par accident, mourut, et Pappus abusa de cette mort pour former de mauvais desseins contre ses enfants. Il se réserva pour lui seul le principal du gain qui revenait en commun aux deux et ne laissa aux enfants que le restant. En sorte que leur malheur était double, et l'état d'orphelins et la perte du peu de biens qu'ils avaient encore. Que fait donc la martyre, elle qui jamais ne perd souci même de ceux qui vivent hors de nos frontières, mais qui prend soin également de tous les gens en peine et victimes d'injustices ? Elle se rend en hâte et dans la ville et dans la maison du prévaricateur et, « telle un mauvais rêve, vient peser sur son front », comme dit quelque part Homère (*Il.* X, 496) : [601 D] « Que signifie, dit-elle, mon bonhomme, cette si grande guerre contre des orphelins ? Que signifie cette fraude si impudente à l'égard d'enfants privés de leur père ? Comment le désir insatiable t'a-t-il brûlé à ce point que tu ne tiennes plus compte de rien, ni Dieu ni foi jurée ni la mutuelle confiance qui régnait entre vous ? Et cela pour quelques misérables gains, qui ne sauraient accroître ton avoir, mais qui ruinent le leur ! Eh bien donc, sois en sûr, Aulérius, qui est mort à tes côtés, et qui, en conséquence, subit un dommage de ta part, s'est présenté contre toi devant le Roi suprême, le Christ. Déjà a été porté contre toi le vote qui

φον) comme : « c'était le seul tombeau qui restât pour leur τρυφή etc. » Pantinus, sous-entendant τὸν αὐτὸν τάφον, traduit : « idem, ut aiunt, *hic* sepulcrum sortiti : forte etiam *idem* [*apud inferos*] liguritionis ac peccati. »

te condamne à mort. Tu vas bientôt abandonner ce qui appartient à ces enfants, et ici même [604 A] tu rendras tes comptes pour la gestion de la somme que vous aviez en commun. Ce jour d'hui même, dans une semaine, tu mourras certainement. » Sur ce, elle disparut. Lui alors se leva, si remué de crainte qu'il n'y avait plus aucune partie en repos dans son corps, mais que tous ses membres étaient remplis de secousses, d'agitation, de tremblements. La tête se balançait, les regards, déjà sans lumière (66), erraient çà et là, la langue était pendante, les dents s'entrechoquaient, le cœur battait si fort (67) qu'il semblait même palpiter en avant du reste du corps, les pieds vacillaient sans cesse et chancelaient, comme s'ils étaient obligés de s'avancer sous une masse flasque et fluente. Il survécut juste assez pour confesser ses torts, jeter là sa fraude, montrer, trop tard, [604 D] de la bonté, sans en tirer d'ailleurs le moindre profit, parce que (68) sa conduite actuelle n'était pas due à son jugement propre, mais désormais à la nécessité. Quoi qu'il en soit, le jour prédit ayant seulement commencé de percer, la mort l'emporta, et la vérité de la prophétie fut confirmée par l'événement. Si bien qu'aucun des habitants d'Eirénopolis, aucun non plus des gens d'ici (69), n'a ignoré le malheur de cet homme, en même temps que son iniquité.

Eh bien, fais demi-tour maintenant — il me faut dire, de nouveau, la même chose (70) — passe, des miracles plus sombres aux plus lumineux, des miracles plus pénibles aux plus gracieux, pour que après que nos âmes ont été resserrées par la crainte, nous les relevions et les réchauffions par des récits de nouveau plus doux et plus agréables. Publions donc de nouveau ceux que nous avons appris.

(66) λειπαυγοῦντα 604 A 8. Hapax?
(67) ἀνέδην Pantinus n. 3 : ἀναίδην in textu 604 A 10.
(68) En 604 B 2 noter τὸ ... εἶναι pour τῷ ... εἶναι (prop. infinitive causale), littéralement « eu égard au fait que ». De même *supra* 586 A 11 s. τὸ δὲ μηδὲ παρ' ἑνὶ πάντα ... (εἶναι) εὑρεῖν, *infra* 604 C 9 τὸ καὶ ἄδηλον εἶναι τὸ κακόν. En 568 A 1, pour τῷ δυσσεβεῖν ἔτι κακῶς, on a la variante τὸ δυσσεβεῖν κτλ.
(69) En 604 B 5 s. j'ai interverti μηδένα μὲν τῶν παρ' ἡμῖν μηδὲ τῶν παρ' ἐκείνοις. La scène se passe à Eirénopolis. Cf. *supra*, p. 65, n. 60.
(70) Cf. *supra* 588 C 4 s. καὶ ἐφ' ἕτερα δὲ βαδιστέον, ἀφ' ὧν ἔστι μάλιστα καὶ ὀργιζομένην ἰδεῖν. Par la démarche inverse, on revient maintenant aux faveurs de Thècle.



*21e miracle. Thècle met fin à une épidémie du bétail.*

[604 C] C'était l'été, les cigales chantaient, le soleil brûlait à plein sur les têtes, et une grave épidémie dévorait mulets, chevaux, bœufs, ânes, moutons, d'un mot toutes les bêtes de pâturage. Tel était le mal qu'on n'en pouvait venir à bout et qu'il causait de grands soucis, car il vidait bourgs et champs, épuisait, dans la ville même, les familles riches, et l'on n'entrevoyait nul remède, du fait qu'on ne connaissait pas la source du mal et la raison de son irruption — on ne pouvait en effet l'apprendre des bêtes qui périssaient (71) — et en outre parce que le bétail était enlevé avant même qu'on s'en fût aperçu et qu'il mourait en masse et tout soudain. Comme donc le fléau était insurmontable, au-dessus des ressources humaines, de nouveau alors la martyre, [604 D] qui suffit libéralement à tout, prit en pitié et les bêtes qui périssaient et ceux qui les perdaient, et elle indiqua, à portée, le remède. Elle fait jaillir cette fontaine qui n'avait jamais existé auparavant, que nul ni de nous ni de nos ancêtres n'avait vue ; et elle la fait jaillir non pas loin de nous, ni dans un pays étranger, mais au lieu même où est son sanctuaire (72). Il s'agit de la grotte située à l'ouest du temple, droit en face, et qui est un lieu plein de charme et d'agrément, où l'on a grand plaisir à déambuler ou à s'attarder, et à prier dans une extrême tranquillité, [605 A] demandant à la martyre ce qu'on souhaite d'obtenir. Il est sûr du moins que nul n'entre dans le temple pour y prier sans courir aussitôt aussi à cette grotte, comme si c'était la chambre à coucher, le séjour intime de la vierge. D'aucuns disent même que c'est là qu'elle se tient le plus volontiers, car elle aime le calme et la solitude. Telle est en effet la caractéristique la plus propre des saints, de se plaire aux lieux solitaires et d'en faire leur résidence habituelle. De cette source donc si inopinément jaillie, la martyre répandit à pro-

(71) En 604 C 9-13 ponctuer τὸ (= τῷ, cf. p. 68, n. 68) καὶ ἄδηλον εἶναι τὸ κακὸν ὅθεν ... ἐγκατασκήπτοι — οὔτε (= οὐδὲ) γὰρ ἦν ... μαθεῖν —, ἔτι μὴν καὶ τὸ (= τῷ) ... ἀναρπάζεσθαι ... καὶ ... ἀπόλλυσθαι.
(72) Le plan de Herzfeld-Guyer (*MAMA*, II, face p. 8) porte en effet une fontaine à l'ouest (πρὸς ἑσπέραν 604 D 8) de la basilique, mais il n'y a aucune indication d'ἄντρον (604 D 7) à cet endroit. Il ne peut s'agir de la crypte même de la basilique, là où se trouvait le tombeau de Thècle, car cette crypte était au-dessous de l'ancienne église, la tombe étant juste sous l'autel, cf. 560 A 6 ss.

fusion le remède pour toutes les bêtes malades. On pouvait voir désormais tout chemin, toute voie publique, qui de la plaine ou de la montagne regarde vers le sanctuaire et y mène, rempli de chevaux, mulets, bœufs, moutons, chèvres, ânes, voire de chiens et de porcs, [605 B] qui tous se pressaient vers ce seul endroit, d'où jaillissaient alors remèdes et guérisons plus encore que simplement de l'eau. Quelle bête alors s'éloigna de l'eau, encore malade (73)? Bien plutôt, comme si elles avaient puisé de la santé plus que de l'eau, elles reprenaient force et bondissaient, courant chacune vers son champ et son étable, pleine de vigueur et retournant à ses travaux accoutumés.

*22e miracle. Guérison à la fontaine du cheval de Marianos.*

L'un des personnages marquants de la ville avait en ce temps-là, à ce qu'on raconte, un cheval malade et en très mauvais état — les épaules [605 C] se contractaient vers l'arrière-train, le reste du corps était tiré en sens contraire, et, par un resserrement, comme on dit, des muscles, empêchait la marche en avant ; pour mettre à l'épreuve la sainte plus que par foi, il envoya le cheval à cette fontaine, pour voir si elle serait capable de supprimer un si évident péril. Or la martyre, sans du tout ignorer qu'on la mettait à l'épreuve, renvoya le cheval bien vivant (74) à Marianos. Nul n'ignore, je pense, que celui-ci raconta son intention secrète, et la guérison inattendue du cheval, et qu'il fut dans une admiration sans bornes devant la manière dont la martyre avait fait si rapidement pencher la balance.

*23e miracle. Guérison d'un aveugle. Transition à une nouvelle section.*

[605 D] Le bruit s'est répandu aussi que l'un des grands et notables de Chypre, qui était privé de la vue, attiré par la réputation de cette eau, fit la traversée, usa du remède, et rentra à Chypre en possession de la vue.

Mais après cela, est-ce que les disciplines libérales ne vont

(73) Sic en lisant 605 B 2 s. avec les manuscrits (cf. *ib.* n. 1) τί δὲ ζῷον τοῦ ὕδατος ἀπῆλθεν ἔτι νοσοῦν ; Pantinus écrit τότε ζῷον ... ἀπῆλθεν οὐκέτι νοσοῦν.
(74) ζωὸν 605 B 7 : on attendrait σῶον.



pas nous accuser, et clamer à tous les maîtres en renom qu'elles seules ont été négligées par nous, alors qu'elles ne l'ont pas été par la martyre, mais que, bien au contraire, elles ont souvent obtenu des miracles pour les orateurs de talent et de distinction? Eh bien donc, allons, disons à présent ce que nous avons appris : pour que ces disciplines aussi nous rendent grâces, comme ayant été jugées dignes elles aussi de trouver place dans le bienheureux chœur des miracles.

*24e miracle. Guérison du grammatiste Alypios.*

[608 A] Olympios (75), le très célèbre grammatiste, avait pour père Alypios, qui était lui aussi grammatiste et professait jadis en ce pays. Cet Alypios tomba un jour en une grave maladie, qui faisait craindre la mort. Alors que les médecins désespéraient, que le mal était jugé désormais au-dessus de tout humain secours, qu'il ne restait plus nul espoir de vie, Alypios a recours au seul refuge de telles maladies, à la martyre. Il se rend au temple, et désormais ne fait plus dépendre que du salut de là-bas sa guérison. La martyre donc s'empresse — car elle chérit les bonnes lettres et la culture, elle se plaît toujours à la compagnie de ceux qui la louent plus éloquemment — elle veut délivrer notre homme du péril où il est. Elle l'en délivre ainsi. Elle le visite une nuit, et, selon son habitude [608 B] avec les malades, s'étant montrée à lui sous son aspect réel, elle lui demande tout de go ce qu'il a et ce qu'il veut. Lui de répondre :

Tu le sais. A quoi bon te dire ce qui t'est connu?
(*Il.* I, 365)

C'est un mot d'Homère. Mais Alypios le cita alors avec plus de justesse qu'Achille autrefois ne le dit à sa mère Thétis. Car il avait double fin : il recommandait lui-même son métier, et cette façon d'implorer la vierge était la plus belle et la mieux adaptée. La martyre donc sourit, charmée et de l'homme et du vers, pleine d'admiration pour une réponse si bien accordée ; et, comme elle se trouvait avoir dans la main un [608 C] caillou, qui pa-

(75) Plus loin 608 D 1, 8, on nomme un fils Solymios. Comme il y a peu d'apparence que Basile ait fait erreur sur le nom d'Olympios, puisqu'il est ὁ πάνυ (mais non autrement connu, rien en P. W.), on supposera donc qu'Alypios avait deux fils.

raissait être très joli, de couleurs variées, non indigne certes de la main qui le tenait, elle le tendit à Alypios et l'invita à le suspendre à son cou, comme capable de repousser la maladie et d'apporter le salut. Alypios le reçoit, et, tandis qu'il dormait encore, il lui semblait le tenir en la main et le serrer très fort, comme un gage de vie et de santé. Mais, une fois sorti du sommeil, il ouvre la main et ne trouve rien. Il crut alors avoir été trompé, et que le rêve n'était vraiment qu'un rêve. En sorte qu'à la maladie s'ajouta le chagrin. Car tout objet d'espoir est délectable, on est convaincu qu'il se produira. S'il ne se produit pas, il rend plus âcre la douleur, il pique et transperce l'âme du malheureux qui s'était livré à l'espoir. Cependant, dans le cas présent, [608 D] tristesse et chagrin furent chassés par le fils Solymios. Celui-ci en effet, peu après, fit son apparition chez le père, et il tenait dans la main ce même caillou que la vierge avait tenu durant la vision nocturne et qu'elle avait donné au malade. Ne semble-t-il pas, en vérité, que le récit de ce miracle soit pure fiction et fable? Mais si vous apprenez ce qui s'ensuivit, et comment cela eut lieu, vous mettrez fin, je pense, à un si détestable soupçon. Ce Solymios aimait tendrement son père et tout ensemble chérissait les études. Il consacrait donc une partie du jour à l'étude, une autre à son père. Toute la matinée, il était assidu aux bonnes lettres ; l'après-midi venu, il montait (76) vers son père, pour le visiter, lui donner ses soins, rendre tous les devoirs qu'il est juste qu'un fils rende à son père et qu'un père [609 A] reçoive de son fils. Étant donc monté alors, le jour même qui suivit la nuit où la martyre était apparue, il trouve ce caillou sur la route. Ravi de sa beauté et de sa taille — car il avait été parfaitement roulé jusqu'à former une sphère bien proportionnée, au point de sembler fait au tour ; et il était mêlé de veines blanches et pourpres qui s'entrelaçaient, ce qui en faisait un bijou créé spontanément par la nature et merveilleux — il le ramasse au sol, et, jouant avec lui tout en marchant, arrive ainsi chez son père. A peine eut-il paru près du lit, à peine le père eut-il aperçu le caillou qu'il tenait en main, qu'il reconnut le cadeau de la martyre. Il se

(76) ἀνίει 608 D 11, ἀνιών 609 A 1. Alypios est toujours dans le temple de Thècle, qui est au-dessus (au sud) de Séleucie.



saisit aussitôt du caillou, le tient embrassé, et sur le champ fut délivré de sa longue et pénible maladie. C'est que la martyre avait touché le caillou, et voilà pourquoi, à mon sens, il était une chose si belle et si gracieuse, voilà pourquoi aussi il se montra plus fort que la mort.

*25e et 26e miracles. Guérison de deux professeurs de rhétorique païens.*

25. Après le grammatiste, passons aux professeurs de rhétorique, je veux dire Isokasios et notre Arétarchos d'ici. Chacun d'eux, bien qu'incroyant, a été favorisé d'un miracle de la martyre, mais chacun d'eux est resté incroyant. La responsabilité pourtant incombe à qui décide, comme le dit quelque part l'admirable Platon (77), la martyre n'est pas responsable.

Isokasios, de grammatiste, était devenu professeur : mais s'il perdit son premier titre, il n'acquit pas le second (78). Comme il était tombé malade un jour, il fut d'abord à la ville bien connue d'Aegae en Cilicie (79). Puis, comme il arrive aux malades, il eut le désir d'un lieu tout à fait tranquille et il vint séjourner [609 C] dans le temple de la martyre, situé un peu à l'écart de la ville, dans la pensée qu'il obtiendrait là surtout ce qu'il souhaitait. Comme il avait donc trouvé là une grande tranquillité, un jour qu'il avait dormi un peu, il obtint, en plus du calme, la guérison. Car, alors même qu'elle lui reprochait son incroyance, la martyre ne lui refusa pas son secours : il entendit d'elle ce qu'il devait faire, il le fit, et il fut délivré de son mal. Cela, c'est l'admirable Eudokios qui me l'a rapporté et raconté, un homme des plus distingués et considérés, qui habite cette très belle ville de Tarse près d'ici, qui en est l'ornement, et qui ne met rien au-dessus de la vérité.

26. [609 D] Quant à Arétarchos, un maître de rhétorique de

(77) ἡ αἰτία τῶν βουλομένων Bas. 609 B 7 s. : αἰτία ἑλομένου Pl. *Rép.* X 617 E 4 s.

(78) τὸ δὲ οὐ κτησάμενος 609 B 11. Entendre sans doute « il ne se fit pas une réputation dans le second poste ». Comme il s'agit de païens, ces deux chapitres sont très nettement dépréciatifs.

(79) Centre bien connu d'un culte d'Asclepios en Cilicie, et du même coup lieu de cure. Cf. Ramsay, *Hist. Geogr.* 385 s., Hirschfeld ap. P. W. I, 945 (nº 6) ; sur le temple, *Antioche*, 508 s.

chez nous, je ne saurais dire ce qui l'emporte en lui, de la sottise ou de l'incroyance. L'une et l'autre, de fait, florissent et prospèrent si bien en lui qu'on a peine à discerner laquelle des deux a le dessus : il n'en a pas moins la réputation de maître de rhétorique. Cet Arétarchos fut un jour affligé d'une très grave maladie des reins, au point que l'extrême souffrance lui faisait souvent espérer la mort et que même il la désirait passionnément à cause de l'excès de ses tourments. Cependant il obtint de la martyre assistance et salut. Elle lui dit que le remède très certain de son mal ne serait rien d'autre que l'huile qui brûle la nuit dans la lampe qui éclaire continuellement sa tombe. Il demanda donc de cette huile, [612 A] et après s'en être enduit et frotté au lieu même où il souffrait, il obtint la guérison. Cependant il ne quitta pas son impiété. Car, bien qu'il fût assez perspicace et réfléchi pour reconnaître ouvertement celle qui lui avait fourni le remède, c'est à un autre qu'il référa la grâce du traitement : « C'est Sarpédonios, disait-il, qui m'a ordonné de le lui demander et de le prendre. » Et après cela, ô le plus docte et le plus sensé des sophistes, toi qui répands sur nous le parfum de Gorgias lui-même, le dieu qui te renvoie à un autre ne t'eût-il pas fourni lui-même, s'il l'eût pu, le remède, mais toi son suppliant, son thiasote, et, comme tu disais toi-même, son myste et son amant, il t'expédiait à une autre personne, et cela bien qu'elle fût son ennemie? Or c'était là la preuve flagrante, et qu'il confessait son impuissance, et qu'il proclamait la force de la martyre, et qu'il enseignait clairement à tous [602 B] que lui manquaient désormais et l'art, et le pouvoir, et le talent qu'en vérité il n'avait jamais eus, mais que c'est la vierge à présent qui peut de grandes choses et qui guérit tout le monde (80). Car cet excellent Sarpédonios n'eût pas été stupide — à moins qu'il ne faille le dire sage à ta manière — au point de ne pouvoir même cacher son impéritie, ou je ne sais s'il ne faut dire son impuissance. Bien au contraire, il la livre par toi à la risée publique, par toi le brillant, le merveilleux orateur. Plût au ciel, pourtant, que tu eusses été aussi guéri quant à

(80) En 612 B 2 s., lire avec Pantinus n. 2 ἡ δὲ παρθένος ἐστὶν ἡ μεγάλα τε (ὡς in textu) ἄρτι δυναμένη καὶ ἰωμένη πάντας.



l'âme par la martyre, quand bien même cela aussi (81), tu l'eusses rapporté à Sarpédon, ou à Apollon, ou à qui que ce soit des démons qui te soit cher. La guérison de l'âme, nous la porterions au compte du pouvoir de la martyre, ta référence de la chose à Sarpédon, cette fois encore, au compte de ta sottise. Ceci n'aurait pas grand poids à nos yeux, pourvu seulement que ta conversion nous fût acquise.

*27e miracle. Comment Thècle assiste Basile quand il doit parler en public.*

[612 C] Voici d'autre part à quel point la martyre aime l'art oratoire, à quel point elle se plaît aux discours d'éloge tels que les miens. Je veux dire un des miracles qui se sont produits pour moi et en ma faveur, un miracle dont la martyre même qui m'en a favorisé sait bien qu'il a eu lieu et que je ne mens pas.

C'était le temps de sa panégyrie annuelle et je m'étais préparé moi aussi pour un petit sermon en l'honneur de la fête, non pour rien dire de mémorable et qui fût digne d'elle, mais pour m'attirer quelque marque de bienveillance de la part de la martyre, puisqu'elle récompense magnifiquement les moindres honneurs qu'on lui rend. Il ne restait plus qu'un jour avant que je parlasse et produisisse mon discours, quand un mal me frappe (82) à l'oreille, très pénible et douloureux, tel que toute l'oreille s'était distendue, qu'elle était secouée de spasmes cruels par suite des mouvements internes, [612 D] qu'un flatus violent se créait de force un chemin jusqu'à la concavité du crâne, et qu'il en résultait dans ma tête de grands bourdonnements. En sorte que je désespérai entièrement de parler, et m'attendais même à une aggravation du mal. Déjà aussi, de quelque manière, j'étais pris de honte, de ce que, moi qui, aux yeux de la foule, avais réputation d'éloquence, j'eusse abandonné le poste à l'instant même où il s'agissait de montrer mon talent. Tout cela pourtant, la martyre l'empêcha. Elle vint à moi la nuit, me prit l'oreille, la secoua, et, par la décharge d'un peu

(81) En 612 B 9 lire ἀναθεῖναι δὲ καὶ τοῦτο (τούτῳ in textu), en 612 B 13 μόνον τὸ πρότερον μὴν (μὴ in textu : aut fort. seclud.) εἴη, cf. Pantinus notes 1 et 2.
(82) En 612 C 12 lire προσβάλλει (προβάλλει ed.).

de pus, dissipa entièrement la douleur. Quand en effet ce pus eut été expulsé des conduits tortueux et, pour ainsi dire, de l'adyton de la tête, je fis mon apparition — aucun en effet des prédicateurs ordinaires [613 A] n'était encore là — et montai au pupitre (83) : on nomme ainsi le lieu où les orateurs s'exhibent, c'est l'ambon ou l'*akroatérion*. Je fis alors un court sermon, et la martyre me prêta si bien la main, ajouta si bien de la grâce à mes paroles, que je semblai même être de quelque importance, et avoir parlé modérément bien, et avoir remporté le plus vif succès d'admiration sans qu'il y eût eu pourtant rien d'admirable dans ce que j'avais dit (84). Et quand j'eus été jugé digne de participer au synode des évêques (85), d'être inscrit sur la liste des docteurs et pontifes, la sainte m'assista très souvent ; elle me tendait en tout cas, m'apparaissant la nuit, un livre ou un document, et cela me semblait de toute façon le signe, comme ce l'était en vérité, qu'elle donnait la plus forte approbation à mes doctrines. Pourquoi d'ailleurs elle agissait ainsi dans ses apparitions, faut-il m'étendre là-dessus? Le résultat du moins fut de nouveau tout à fait clair.

Mais voici un autre fait que je dois mentionner, c'est tout juste si de quelque manière il m'est revenu à la mémoire.

*28e miracle. Comment Callisté recouvre et sa beauté et l'amour de son mari.*

[613 B] Callisté était noble dame et d'une majestueuse contenance. Mais elle était unie à un mari volage, qui se laissait fasciner par les filles de joie, et, non content du commerce légitime avec sa femme, se livrait sans mesure à ces plaisirs vulgaires. De cette Callisté donc, l'une des femmes de théâtre, qui vivait dans la débauche avec le mari, avait, par un poison, ruiné la beauté et défiguré le charmant visage : ainsi, pensait-elle, Callisté ne servirait plus aux plaisirs du mari, mais c'est elle-même qui la remplacerait au lit et qui, hors de toute convenance, coucherait avec l'homme. Après cet accident, désormais sans commerce avec l'époux, car la hideur de son aspect était bien propre à la faire haïr de Papios — tel était le nom de l'époux —, Callisté a recours à la martyre. [613 C] Elle lui expose et son infortune et la méchanceté de l'hétaïre, et elle la supplie de lui accorder quelque remède, en sorte qu'elle rentre en possession de sa beauté et de la faveur de son mari. La martyre entendit ces plaintes : ce malheur l'avait fortement émue de pitié, car la femme avait mêlé à ses paroles des flots de larmes, et la prière n'est jamais si bien assaisonnée que par un débordement de pleurs, qui ruisselle du fond même de l'âme. Aussitôt elle indique et prescrit le remède : « Achète, dit-elle, de ce savon qu'on vend à la porte de mon temple (86), imprègne-le de vin et lave-t-en la face : aussitôt la laideur s'en ira. » Sur l'heure Callisté obéit ; sur l'heure aussi, ayant fait disparaître de son visage la tare qui la défigurait, elle sépara du même coup l'époux de l'hétaïre, [613 D] qui était bien pire tare. Car avec le savon, comme on dit (87), tomba aussi ce qui causait l'ulcère. Et ainsi,

(83) δεικτήριον 612 D 12 : pas d'autre exemple en ce sens dans les Lexiques. Plus loin (613 A 1) ἄμβων est courant. Pour ἀκροατήριον (613 A 2) dans le même sens, Lampe cite Eus. *V. Const.* IV 55, p. 140.8 ss. Heikel μνημονεῦσαι δ' ἄξιον ὡς πρὸς αὐτῇ γεγονὼς (Constantin) τῇ τοῦ βίου τελευτῇ ἐπικήδειόν τινα λόγον ἐπὶ τοῦ συνήθους διῆλθεν ἀκροατηρίου. La phrase καὶ γὰρ οὔπω οὔτε τῶν ἐπ' ἐκκλησίαις λεγόντων τις ἦν 613 A 2 s. doit se rapporter à ὤφθην ἐπὶ τοῦ δεικτηρίου 612 D 11 s., et c'est manifestement un trait de fausse humilité : Basile prend la parole parce qu'aucun des orateurs attitrés de la fête n'est encore là.

(84) καὶ θαῦμα πλεῖστον ἐπὶ μηδενὶ θαυμαστῷ τῶν ἐμῶν ἀπενέγκεσθαι λόγων 613 A 5-7. Si je comprends bien, Basile veut rapporter à Thècle tout le succès de son discours. εἶναί τι καὶ δόξαι 613 A 4 s. (cp. δοκούντων εἶναί τι *Gorg.* 472 A 2, τῶν σεμνῶν δὴ καὶ δοκούντων τὶ εἶναι *Euthyd.* 303 C 8) et μετρίως εἰρηκέναι sont évidemment des litotes de fausse modestie.

(85) Basile assista aux Conciles de Constantinople (448 : condamnation d'Eutychès) et d'Éphèse (449 : réhabilitation d'Eutychès). Ce dernier concile fut, comme on sait, qualifié par le pape S. Léon († 461) de *latrocinium*, et Basile fut blâmé d'y avoir pris part. Il signa alors, en 450, la lettre dogmatique du pape dite « Tome de Léon » qui servit de base doctrinale au concile de Chalcédoine (451). C'est peut-être à ces discussions que Basile fait allusion dans ce qui suit, où tout n'est pas clair.



(86) Intéressant. Ces ῥύμματα ... τὰ πρὸ τοῦ ναοῦ τούτου πωλούμενα (613 C 10 s.) devaient sans doute être censés avoir même vertu que, par exemple, la κηρωτή de Côme et Damien. Celle-ci était distribuée à la vigile de la fête, cf. L. Deubner, *Kosmas u. Damian*, Wunder 30.55 s. φθασάσης τῆς παννυχίδος τῷ σαββάτῳ καὶ τῆς κηρωτῆς ὡς περὶ ὥραν ἕκτην τῆς νυκτὸς τῷ λαῷ διαδοθείσης. Mais on pouvait en obtenir aussi en s'adressant au clergé de l'église des saints Côme et Damien, qui la donnaient ou la vendaient, on ne saurait dire, cf. mir. 39.12 ss. εἰ βούλει ἀναβλέψαι τὸ τέκνον σου, ἄπελθε ἐν τῷ ναῷ τῶν ἁγίων Κοσμᾶ καὶ Δαμιανοῦ καὶ διαίτησαι παρὰ τῶν κληρικῶν τῶν ἐκεῖσε σκευαζομένης ἐν τῷ ὀνόματι τοῦ Χριστοῦ εὐλογίας καὶ δεήθητι αὐτῶν ἵνα ἐπιχρίσωσιν τοὺς ὀφθαλμοὺς τοῦ τέκνου σου τοῦ εὐλογημένου ἐκείνου φαρμάκου.

(87) ἅμα γὰρ τοῖς ῥύμμασι καὶ τὸ ποιοῦν, ὥς φασι, τὸ ἕλκος συνεξέπεσε 613 D 1 s. Il y a là, semble-t-il, quelque locution proverbiale comme « Avec le savon part la saleté », mais je n'en ai trouvé d'exemple ni dans Gaisford ni dans le recueil de Leutsch-Schneidewin ni dans les *Mittelgriechische Sprichwörter* de Krumbacher, (Munich, 1893). Peut-être ὥς φασι = simplement « à ce qu'on raconte ».

tout à la fois, Callisté redevint très belle (*Kallisté*) et elle plut de nouveau à son époux.

*29e miracle. Thècle révèle un vol commis en son temple.*

Mais ne manquons pas de mentionner une autre femme, bien qu'elle ait été pauvre et du commun. Une certaine Bassiané, qui s'était un jour querellée avec les siens, prit en secret quelques bijoux d'or qui lui appartenaient, de pauvres bijoux, [616 A] de ceux que précisément (88) une fileuse saurait avoir — c'étaient des bagues et de petits colliers — et vint s'établir au temple, où elle passait tout son temps, car elle était irritée contre ses proches. Elle avait pour compagne à ce moment-là une jeune fille, qui d'ailleurs ne tenait pas grand compte de la conduite scrupuleuse et réservée appropriée aux vierges. Un jour qu'elle trouva Bassiané tout juste alors dormant ou absente, elle lui déroba ses bijoux et s'en alla. La femme se réveille, et ne trouvant plus les bijoux qu'elle avait il n'y a qu'un instant, elle se met à étourdir la martyre de supplications bruyantes et de plaintes, criant que ces bijoux avaient été confiés à sa garde, et qu'elle les a perdus ou refuse de les rendre. Mais la martyre eut pitié aussi de cette femme, et, comme elle avait pris en haine la vie désordonnée de la jeune fille, elle révèle son vol. C'est par là surtout qu'elle la châtiait, en manifestant sa faute et à celle [616 B] qui avait fait la perte et à tous ceux qui se trouvaient dans le temple. Dès lors, ouvertement convaincue du crime, la jeune fille rendit à Bassiané les bijoux d'or, et elle vécut désormais corrigée, en sorte que sa faute en vint à être oubliée et qu'elle recouvra la faveur de la martyre.

*30e miracle. Basile interrompt brusquement le récit.*

Pour mentionner aussi ce qui s'est produit tout récemment (89),

(88) En οἷα ἀεὶ χερνήτιδι γένοιτο γυναικί 616 A 1, ἀεί est sûrement faux. Lire οἷα δὴ κτλ., avec la nuance dépréciative bien connue : « the note of disparagement, irony, or contempt is rarely quite absent », Denniston, *Greek Particles*, 220. Plus bas, en εὑροῦσα καθεύδουσαν ἀεὶ ἢ ἀποῦσαν τὴν Βασσιανήν 616 A 7 s., ἀεί me paraît aussi une corruption de δή : « ayant trouvé juste à ce moment même Bassiané endormie ou absente ».

(89) Ainsi en laissant à ἵνα son sens ordinaire en 616 B 7 s. Ἵνα δὲ καὶ τὸ ἄρτι



racontons-le comme dernier des miracles. Mais au vrai ni ce n'est le dernier, ni il n'est à craindre qu'il y ait jamais un dernier miracle de la martyre : aussi longtemps qu'il y aura des hommes, toujours aussi seront jaillissant ces miracles, toujours bouillonnant, toujours prospérant, toujours apportant de toute manière la guérison. Il faut donc dire ce miracle aussi, comment une de ces dames [616 C] des plus distinguées et bien nées, du nom de Dosithéa (90) — Mais en voilà assez ! A quoi bon ajouter quelques gouttes à l'infinité de l'Océan (91)? Et même si je voulais ne dire plus de miracles, je ne saurais en trouver le moyen (92). De fait, même ces miracles-ci, c'est à grand-peine que je les ai rassemblés, courant en tous sens de-ci de-là, les recueillant et les colligeant, m'en faisant une collection comme si je les tirais de l'abîme, pour ainsi dire, de la longue durée du temps et de l'oubli (93), tout de même que rassemblent ces

γεγονός, ὡς τελευταῖον εἴπωμεν τῶν θαυμάτων. Mais il se pourrait bien qu'on eût ici ἵνα et subj. = impératif, cf. Radermacher, *N. Test. Gramm.* 170, Moulton *Prolegomena* 176, 178 s., v. gr. Eph. 5, 33 ἕκαστος τὴν ἑαυτοῦ γυναῖκα οὕτως ἀγαπάτω ὡς ἑαυτόν, ἡ δὲ γυνὴ ἵνα φοβῆται τὸν ἄνδρα. C'est sans doute un tour de grec populaire (papyrus, Leont. Neap. *V. Sym. Sali* 132.23, 144.4, 161.12) et Basile écrit un grec de lettré. Mais on a chez Épictète III 4, 9 τί οὖν; ἔδει εἰσερχόμενον εἰς τὸ θέατρον τοῦτο εἰπεῖν « ἄγε, ἵνα Σώφρων στεφανωθῇ »; ἀλλ' ἐκεῖνο « ἄγε, ἵνα τηρήσω τὴν ἐμαυτοῦ προαίρεσιν... », IV, 1, 41 Ἵνα μὴ μωρὸς ᾖ, ἀλλ' ἵνα μάθῃ ἃ ἔλεγεν ὁ Σωκράτης. Si c'est le sens ici, traduire : « Disons aussi, comme dernier des miracles, celui qui s'est produit tout récemment. »

(90) Après Δοσίθεα ὄνομα, on a un brusque Ἀλλὰ τούτων μὲν ἅλις 616 C 2. On peut évidemment supposer une lacune. Une soudaine interruption paraît plus dans le style de Basile.

(91) τί γὰρ καὶ ὄφελος ἀπείροις πελάγεσιν ἐπιρραίνειν ψεκάδας; 616 C 2 s. Ici encore on jurerait qu'on a affaire à un proverbe. Rien pourtant d'exactement pareil dans les *Paræmiographi Graeci*. Le plus proche serait Diogen. VII 68 (I 298.20) ποταμῷ μεγάλῳ ὀχετὸν ἐπάγει et Greg. Cypr. II 67 (I 364.14) θαλάττῃ ἐκ χαράδρας ὕδωρ.

(92) οὔτε δέ, εἰ πλείονα βουλοίμην εἰπεῖν, δυναίμην ἂν εὑρεῖν 616 C 3 s. εὑρεῖν, sc. εἰπεῖν. Pour εὑρίσκω et infinitif, cp. Epict. II 12, 2 δὸς γοῦν ᾧ θέλεις ἡμῶν ἰδιώτην τινὰ τὸν προσδιαλεγόμενον, οὐχ εὑρίσκει χρήσασθαι αὐτῷ, III 19, 5 πάλιν ἂν μὴ εὕρωμεν φαγεῖν ἐκ βαλανείου, οὐδέποθ' ἡμῶν καταστέλλει τὴν ἐπιθυμίαν ὁ παιδαγωγός, ἀλλὰ δέρει τὸν μάγειρον. Basile ne veut évidemment pas dire qu'il ne saurait trouver d'autres miracles quand il vient de déclarer que ces miracles sont une infinité. Mais il aligne ici une série de lieux communs. (1) Grande difficulté (μόλις 616 C 5) de colliger ces faits qui ont été comme engloutis dans l'abîme de l'oubli, cf. *Wien. Stud.* 73 (1960), 135 note ; (2) La matière est immense, on ne peut rappeler que quelques miracles, *Wien. Stud.* 132 s. (3) Basile n'a que de faibles forces, *Wien. Stud.* 129-131.

(93) καὶ ταῦτα συνηρανισάμην μόλις ὧδέ τε κἀκεῖσε περιθέων, περιαθροίζων αὐτὰ καὶ συλλέγων, ὥσπερ ἔκ τινος βυθοῦ τοῦ μακροῦ χρόνου καὶ τῆς λήθης ἀναλεγόμενος τὰ θαύματα 616 C 5-8. Directement copié par Cyrille de Scythopolis, Prol., 6.4-8 Schwartz τὰ παραδραμόντα τῷ χρόνῳ παρὰ ἀληθευόντων ἁγίων ... ἀνε-

pierres précieuses tant vantées ceux qui en font commerce. En outre, ceux qui resteraient à dire ne sont pas un petit nombre (94), ils ne sont pas même quelque chose qui dépasse tout grand nombre concevable (95), ils ne sont pas, d'un mot, nombrables — et d'ailleurs il ne m'a pas été possible de naître muni d'ailes ou d'une force adamantine, et de traverser terres et mers, de manière à recueillir les miracles dans chaque cité et pays, ou chaque village, ou chaque maison. — De fait (96), ni cette collection ne saurait m'avoir été possible, ni il n'eût été à ma portée [616 D] de tout mettre par écrit, ni ma vie ne serait assez longue pour suffire à une telle infinité de miracles. Arrêtons donc ici, comme j'ai dit, mon discours à ce sujet, pour que je ne paraisse pas non plus poursuivre choses vaines et inaccessibles.

Néanmoins, avant de me taire là-dessus, je veux encore ajouter ceci, que la martyre a fait publiquement connaître beaucoup d'hommes qui se sont élevés dans leur vie jusqu'au sommet de la vertu, et qu'elle a exercé à l'ascèse beaucoup de femmes qui s'étaient engagées dans cette voie avec un zèle égal. Ainsi par exemple, tout d'abord, ce fameux Paul, Égyptien de naissance et surnommé l'Égyptien, qui, par son genre de vie, allait de pair avec ces héros de vertu, ces hommes célestes, Élie et Jean. Ainsi ce fameux Samos (97), qui dépassait à la course le

λεξάμην ὧδέ τε κἀκεῖσε περιθέων καὶ περιαθροίζων αὐτὰ καὶ συλλέγων, ὥσπερ ἔκ τινος βυθοῦ τοῦ μακροῦ χρόνου καὶ τῆς λήθης ἀναλεγόμενος. Des expressions analogues étaient alors courantes dans les prologues de récits hagiographiques, cf. *Wien. Stud.*, *l. c.*, p. 135 note.

(94) ἀλλ' οὔτε ὀλίγα 616 C 9 s. Bon exemple de l'équivalence οὔτε = οὐδέ pour notre auteur, car ce qu'on a ici est manifestement le ἀλλ' οὐδὲ progressif de la langue classique, cf. Denniston, 21 s. (§ II 9).

(95) οὔτε πολλῶν πλείονα 616 C 10. « Tout grand nombre concevable », comme v. gr. le sable de la mer. Souvenir p. e. d'expressions comme Ps. 138 (139), 18 ὑπὲρ ἄμμον πληθυθήσονται, Jer. 15, 8 ἐπληθύνθησαν ... ὑπὲρ τὴν ἄμμον τῆς θαλάσσης. Ce qui amène tout naturellement l'idée d' « innombrable », Sir. 1, 2 ἄμμον θαλασσῶν... τίς ἐξαριθμήσει.

(96) μήτε γὰρ ἂν τὴν συλλογὴν γενέσθαι μοι δυνατήν μήτε κτλ. 616 C 14 s. Par μήτε ἂν et infinitif après deux οὔτε (ἀλλ' οὔτε ὀλίγα 616 C 9 s., οὔτὲ ἐμοὶ δυνατὸν ... γενέσθαι 616 C 11 s.) Basile a voulu simplement varier le tour, rien ne l'empêchant d'écrire οὐδ' ἄν μοι δυνατὸν γένοιτο τὴν συλλογὴν ποιεῖσθαι. La difficulté n'est pas là, mais en γάρ. Ce γάρ ne peut être une explication de ce qui précède immédiatement, car précisément, si Basile avait eu des ailes et une force adamantine, il eût pu recueillir tous les miracles. Il faut donc le rapporter à quelque chose plus avant dans le texte, et c'est ici οὔτε ὅλως ἀριθμητά ἐστιν 616 C 10 s. Il est clair en effet que, si les miracles sont ἀναρίθμητα, même avec une force herculéenne, Basile ne saurait ni les recueillir tous ni les écrire ni vivre assez pour les écrire.

(97) Samos a été enterré dans l'église de Thècle en tant que θεῖος ἀνήρ XV, 592 D 3.



très grand Élisée et les saints [617 A] qui l'ont imité. De fait, bien que Samos habitât notre ville, il était plus assidu au temple que ceux-là même qui séjournent au martyrium : deux fois chaque jour il montait là-haut en psalmodiant, et rien ne pouvait l'en empêcher, « ni feu ni grêle ni neige ni glace ou vent soufflant en tempête » comme dit quelque part l'admirable David (Ps. 148, 8). Ainsi Dexianos, qui, « tout mortel qu'il était, n'en savait pas moins tenir tête à des coursiers immortels » (*Il.* XVI, 154) (98). Car, bien qu'il fût un personnage en vue et vécût de la manière qui convient à un homme public, il ne s'écartait absolument pas de la vertu des hommes plus haut nommés : bien au contraire, comme il était plongé dans le Christ, il se livrait aux mêmes pratiques que les précédents (99). Ainsi encore Cartérius, Jean, Philippe, qui, s'étant établis tour à tour dans le même [617 B] monastère, y rivalisèrent entre eux et avec les anciens, et y brillèrent par une conduite plus exacte qu'une balance. Ce susdit Jean, même le trône épiscopal, objet de tant de convoitises, ne lui fit pas abandonner les coutumes de la vie ascétique : cela, il est loisible à tous de le constater, dès là qu'ils le voient gouverner aujourd'hui encore sa vie selon la même règle d'ascèse qui était la sienne auparavant. Et parmi les femmes, à leur tour, Marthana, Xénarchis, l'illustre Dionysia, Suzanne, Théodule, toutes les autres que je n'ai pas loisir d'énumérer, à moins que je ne veuille moi aussi, à l'exemple d'Hésiode, dresser la liste des femmes les plus remarquables à l'heure présente. De tous ces hommes ou femmes que j'ai énumérés, le genre de vie, les mœurs, la conduite conforme à Dieu sont des miracles de la martyre, [617 C] et des miracles bien supérieurs à ceux que j'ai narrés. Que dire de plus grand en effet, touchant ces miracles, que de montrer qu'un si vaste chœur de moines et de nonnes est venu, sous la règle de la martyre, ou obéir ou commander en ses monastères, tous ascètes desquelles ou desquels le monde entier ne saurait offrir l'équivalent?

### *31e miracle. Comment Xénarchis a appris à lire.*

Mais ceci encore, qui, à l'instant même, m'est revenu à la

(98) Il s'agit de Pégasos, l'un des chevaux d'Achille.

(99) Ce Dexianos doit être un autre que l'évêque Dexianos du ch. XIII.

mémoire, il est juste que je ne vous le tienne pas caché. Cette Xénarchis plus haut nommée, bien qu'elle eût été mariée et eût vécu avec son époux, monta à une telle cime de vertu et, malgré l'état de mariage, fut si agréable à notre vierge qu'il lui arriva, à ce qu'on dit, l'aventure que voici. Une personne pieuse un jour, [617 D] homme ou femme, je ne saurais dire, lui fait présent d'un livre qu'elle tenait en mains. C'était l'Évangile. Elle le reçut avec un plaisir extrême, mais, dit-on, déclara avec un léger sourire : « C'est un divin présent, merveilleux, beaucoup trop beau pour moi, il n'en saurait y avoir de pareil sur la terre. Mais qu'en ferais-je (100), moi qui ne sais pas même les rudiments des lettres ? » Cependant, tandis qu'elle parlait, elle ouvre le livre (101)...

(100) En 617 D 6 lire, je pense, ἀλλ' ἐμοὶ ⟨τί⟩, φησί.

(101) Il n'est pas difficile de deviner quelle sorte de miracle s'est produit : il a été donné à Xénarchis de savoir lire sans avoir appris. C'est un type de miracle bien connu. Cf. *Hist. Mon.* VI (Théon) 20 s. Πεπαίδευτο δὲ ὁ ἀνὴρ τριπλῇ τῶν διαλέξεων χάριτι ἔν τε Ἑλληνικοῖς καὶ Ρωμαϊκοῖς καὶ Αἰγυπτιακοῖς ἀναγνώσμασιν. Ailleurs le don céleste est d'avoir pu apprendre aisément par cœur tout le psautier, *ib.* X (Patermouthios) 46 s. χάριν γὰρ αὐτῷ δεδόσθαι θεόθεν ἔλεγεν ἀποστηθίζειν ἔξωθεν τὰς γραφάς, II (Or) 30 s. χάρις αὐτῷ θεόθεν δίδοται καὶ τὰς γραφὰς ἔξωθεν ἀπεστήθιζεν. Là aussi don de savoir lire miraculeusement, II 31-33 ἐπιδοθέντος γὰρ αὐτῷ βιβλίου παρὰ τῶν ἀδελφῶν, ὡς ἔμπειρος τῶν γραφῶν, οὕτω λοιπὸν ἀνεγινώσκεν. — Le reste manque dans les manuscrits.

# SAINTS CÔME ET DAMIEN

# INTRODUCTION

Les quarante-huit miracles de Côme et Damien sont ici traduits d'après l'édition de L. Deubner, *Kosmas und Damian* (Teubner, 1907) (1). Ces miracles se divisent en six séries.

I (avec prologue). *D. Intr.* 23-24; D. 97-121. Expl. « à Lui (J. C.) gloire et honneur dans les siècles des siècles. Amen » 121 fin. *Miracles 1-10.* Le miracle 2 a été mentionné par Sophronius, 30e miracle de Cyr et Jean, P. G. 87, 3520 C 11 s.

II (sans prologue). *D. Intr.* 25-27; D. 122-153. Expl. « louant le Père, le Fils et le S. E. dans les s. des s. Amen » 153. *Miracles 11-19* (20 est une addition qui ne se trouve qu'en V[7], *Intr.* 25 s.). I et II sont de deux auteurs différents, mais ont été réunis par l'auteur de II qui a probablement écrit le Prologue en tête de I, cf. *Intr.* 26 s.

III (avec prologue). *D. Intr.* 27-28; D. 153-168. Expl. « maintenant et toujours dans les s. des s. Amen » 168. *Miracles 21-26.* Composé par un malade guéri. Le miracle 24 a été mentionné par Sophronius, 30e miracle de Cyr et Jean, P. G. 87, 3520 C 10.

IV (sans prologue). *D. Intr.* 28; D. 168-178. Sans explicit. *Miracles 27-32.* L'absence et du prologue et de l'explicit donne à croire qu'il s'agit d'un extrait d'une série plus complète. N'existe que dans le seul ms. C[2] (Clarkianus, xii/xiiie s., *Intr.* 15), où il se trouve placé entre deux miracles de III et la série I.

V (avec prologue). *D. Intr.* 28-29; D. 179-193. Expl. « son très saint nom béni dans les s. des s. Amen » 193. *Miracles 33-38.* D'une époque postérieure, avec beaucoup d'enjolivements rhétoriques (prologues particuliers, v. gr. 34, 36, 37, 38; expl. pour chaque miracle).

(1) Ici cité D. L'Introduction est citée *D. Intr.* La mention *M.O.* renvoie à ma collection *Moines d'Orient*, sept fascicules, Paris, 1961-1965.

VI : Miracles écrits par le diacre Maximos. *D. Intr.* 29-32 ; D. 193-206. Deubner n'en a donné que des extraits, car il s'agit pour la plus grande part d'une refonte des séries I-III (Deubner a de même négligé le prologue [un extrait *Intr.* 29] et l'épilogue). Vient d'abord cette refonte, puis les *Miracles 39-47*, qui sont originaux, sous réserve de 39 qui a dû s'offrir à Maximos sous une forme plus ancienne. Après 39 (et un miracle de la *Vita*), une sorte de transition (D. 197 s.) où l'auteur fait allusion à sa promesse, dans le prologue, de raconter de nouveaux miracles, puis la série même de ces nouveaux miracles, 40-47. L'auteur, non autrement connu, doit avoir vécu au tournant du XIII^e et du XIV^e siècle, car il ne fait pas seulement allusion au Métaphraste (*fl.* c. 960, cf. p. 197.7), et à la restauration du sanctuaire des Anargyres sous Michel IV le Paphlagonien (1034-1041 : allusion dans le prologue, cf. *D. Intr.* 30 s.), mais aussi à l'occupation de Constantinople par les Latins (1204-1261 : cf. mir. 40.25 ss.).

Le miracle 48, ajouté par Deubner à la fin de son édition (p. 207-208), n'appartient à aucune des six séries. Il s'agit d'ailleurs d'un miracle accompli par les Anargyres de leur vivant, et il a donc dû trouver place dans une *Vie* des deux saints (*D. Intr.* 32) (1).

Comme les miracles de Thècle étaient attachés à son temple de Meriamlik et les miracles de Cyr et Jean à leur sanctuaire de Ménouthis, les miracles de Côme et Damien étaient en relation directe avec l'une des six églises que ces saints avaient à Constantinople (2). Dès le début du prologue de la I^re série, on lit (Prol. 1) Ἡ σεπτὴ καὶ μεγαλόδωρος τῶν ἁγίων αὕτη σκηνή, où αὕτη marque qu'il s'agit d'une demeure des Anargyres (σκηνή = οἶκος) sise ici même, dans la ville de Constantinople. Or le titre des « Miracles écrits par le diacre Maximos » indique très précisément le nom de l'église (*D. Intr.* 11 s.) : « Miracles des saints et illustres thaumaturges les Anargyres Côme et Damien, qui de toute antiquité se sont accomplis dans leur très vénérable

(1) Ce récit ne se trouve, d'ailleurs isolé, que dans le *Vallicellianus* F 16 (papier, XV^e s.), fol. 313 r^o. Cf. *D. Intr.*, p. 11.

(2) Sur ces églises, cf. R. Janin, *Géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin* t. III (Paris, 1953), 294-300. Sur le sanctuaire du Cosmidion, 296-299.



église sise *au célèbre monastère du Cosmidion* (1) ». ἐν τῇ περιωνύμῳ μονῇ convient, car ce sanctuaire était en fait le lieu de culte des Anargyres le plus renommé dans la ville. L'église avait été bâtie par Paulinos, compagnon de Théodose II (408-450), dans son domaine τὰ Παυλίνου vers 439 (Janin 297). Procope en parle (*de aed.* I 6) : elle était située, dit-il, à l'extrémité du golfe (sc. la Corne d'Or), sur une hauteur (2) fortement escarpée (ἔν τε τῷ ἀνάντει καὶ ἰσχυρῶς ὀρθίῳ τέμενος ἐκ παλαιοῦ Κ. τε καὶ Δ. ἁγίοις ἀνεῖται). Les modernes la placent « dans la partie occidentale d'Eyüp, sur le flanc des collines qui bordent la mer » (*Ib.* 299). Au temps de Justinien (527-565), elle était plus ou moins délabrée. Mais, comme cet empereur, au cours d'une grave maladie, y était venu faire l'incubation et avait été guéri, « il transforma entièrement l'ancien édifice qui était alors sans beauté ni gloire » (ὅλως ἐναλλάξας τε καὶ μετασκευασάμενος τὴν προτέραν οἰκοδομίαν ἄκοσμόν τε καὶ ἄδοξον οὖσαν), il agrandit l'église et la pourvut d'ornements (κάλλει τε καί μεγέθει τὸν νεὼν κατελάμπρυνε). Un monastère y était attenant. « On ne sait ni quand ni par qui il fut fondé. En tout cas il existait déjà en 518 » (Janin 297). Monastère et église furent dévastés par les Avares en 626 et 629. Cependant ils ne durent pas rester longtemps à l'abandon. Au second concile de Nicée (787), où fut rétabli le culte des Images, on fit état d'un miracle qui avait récemment eu lieu (3) dans l'ἡγιασμένος οἶκος des saints guérisseurs (mir. 30.9), et l'on a conjecturé avec vraisemblance que ce sanctuaire était celui du Cosmidion (Janin 297). Michel IV, on l'a vu (*supra*, p. 86), fit faire des travaux à l'église et au monastère : il ajouta à celui-ci des bains, des jardins, des pelouses : il vint s'y retirer le 10 décembre 1041, y reçut l'habit monastique et y mourut peu après (*Ib.* 297 s.). Le 14 août 1261, Michel VIII Paléologue y passa la nuit qui précéda son entrée dans la ville reconquise (*Ib.* 298). « Il est probable que le monastère se maintint jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs » (*Ib.* 299).

Tâchons de nous rendre compte, par les récits mêmes des

(1) τῆς Κοσμιδίου μονῆς également miracles 47, 57 s. L'éponyme Cosmidion vient du nom même de S. Cosmas.

(2) Cf. Mir. 18.48 s. τῶν ἐκεῖσε ἄνω ἐχόντων τὸ μαρτύριον.

(3) C'est notre miracle 30, où il est dit que, dans le portique de droite de l'église, il y avait une icône représentant la Vierge entre les deux saints, 30.18-21.

miracles, de la manière dont était disposé le sanctuaire pour la réception des malades. Mais avant de nous y arrêter, il importe de savoir plus exactement quelle date nous devons assigner à ces récits, du moins à certains d'entre eux. Or nous avons ici un précieux *terminus ad quem.* Il est fourni par Sophronius de Jérusalem (c. 560-638), qui fut patriarche de la ville sainte depuis 634 et qui, en 637, assista à la prise de la ville par le caliphe Omar. Dans sa narration des *Miracles de Cyr et Jean*, au ch. 30 (1), après avoir rapporté la guérison d'un paralytique, Sophronius dit : « On raconte-que les saints communs médecins et communs martyrs Côme et Damien ont accompli un miracle à peu près pareil, comme dans le cas du paralytique et de la femme muette (2) ; non seulement cela, mais Cyr et Jean ont accompli aussi le miracle de la Juive qui avait un cancer caché au dedans. Ce miracle, beaucoup se le rappellent et le proclament comme ayant eu lieu tout juste hier. Cependant nous l'avons passé sous silence, puisqu'il est décrit dans les récits de miracles de ces saints-là : mais quant au présent prodige, nous l'avons inséré dans notre ouvrage, puisqu'il n'a pas été décrit dans les miracles de Côme et Damien. Et que nul ne s'étonne si les saints accomplissent les mêmes miracles de part et d'autre : c'est en effet d'une même source, Christ notre Dieu, que Cyr et Jean, Côme et Damien, font dériver leurs guérisons, et ils n'ont et n'honorent, les uns et les autres, qu'un même Maître, Celui qui par eux nous accorde les guérisons et qui opère ces prodiges de toute sorte ». Le miracle de la Juive cancéreuse est le deuxième de notre série I, le miracle du paralytique et de la femme muette est le vingt-quatrième de notre série III. A la série I nous pouvons presque sûrement adjoindre la série II, puisque celle-ci n'a pas de prologue, commence brusquement (mir. 11) par un συνέβη τινὰ ἄνδρα κτλ. et semble ainsi continuer sans rupture la précédente. On aurait ainsi trois collections au moins de miracles de Côme et Damien (I-III) (3) connues de Sophronius. Or ces trois collections nous offrent suffisamment de détails

(1) P. G. 87, 3520 C 8 ss.

(2) Pas exactement pareil, il n'y a pas de femme muette dans l'histoire de Gésius (30). L'histoire du paralytique et de la muette est d'ailleurs un thème de folk-lore, on le retrouve dans les Miracles de saint Ménas, n° V, cf. Delehaye, *A. B.*, 43 (1925), 47 et 49.

(3) Soit donc les miracles 1 à 26.



sur le sanctuaire des Anargyres au Cosmidion pour que nous puissions nous le représenter. Il s'agira donc de cet ensemble de monuments tel que l'a restauré Justinien (527-565).

L'église (1) était précédée d'une grande cour à portiques, et c'est là, sous ces portiques, qu'allaient s'établir les malades. Ceux qui ne pouvaient marcher y étaient portés par des serviteurs, on y installait leur literie (17.13 ; 1.13-15) et ils y demeuraient jour et nuit (2). A l'occasion, des tentures entre le mur de fond et la colonne formaient des sortes de loges (mir. 12, n. 41) où l'on pouvait s'isoler. D'autres fois, l'on couchait pêle-mêle, hommes et femmes l'un près de l'autre : un malade a ainsi à sa droite une femme muette, à sa gauche un paralytique (24.5-8) ; un autre a pour voisine une noble dame (26.7 s.). Ceux qui avaient l'usage de leurs jambes pouvaient naturellement, durant le jour, aller prier à l'église (mir. 3.28 s.) ; certains aussi, qui avaient leur séjour habituel (δίαιτα) au catéchouménion, allaient dormir la nuit à l'église (21.17 s.). Tous ceux qui en étaient capables se rendaient à l'église pour la pannychis du samedi au dimanche (Prol. III), durant laquelle on distribuait la *kérôté* (30.55 s.). Il y avait un lieu d'aisances (17.41 ss.) où l'on allait seul si l'on était ingambe (17.43 ss.) ; sans quoi d'autres vous y portaient (ὑπ' οὐδενὸς κρατούμενος 17.43, à propos d'un paralytique guéri). Certains gardaient à leur usage des serviteurs (1.14, 40 ; 14.17 ss. ; 22.48). Dans un cas, un jeune malade est même accompagné d'un médecin, mais il est bien spécifié que celui-ci est là pour soulager le patient (πρὸς παραμυθίαν 20.19), non pour le guérir. Dans un autre

(1) Dite θυσιαστήριον 7.6, 12.85s. (l'ἐξάερον du θυσιαστήριον est le narthex de l'église), mais ailleurs le θυσιαστήριον est plus exactement le « sanctuaire » ou parvis de l'autel (21.25 ss.). L'église est dite aussi οἶκος (v. gr. 7.18 s. τοῦ λυχνικοῦ γὰρ ἐν τῷ οἴκῳ αὐτῶν ἐπιτελουμένου), bien que, de façon générale, οἶκος désigne plutôt tout l'ensemble des bâtiments qui composent le Cosmidion, v. gr. 21.16 s. ὁ ἀνὴρ ἐπὶ τὸν τῶν ἁγίων ἔδραμεν οἶκον, καὶ τὴν μὲν δίαιταν ἐν τῷ λεγομένῳ κατηχουμενίῳ (cour à portiques, cf. mir. 3, note 13), νύκτωρ δὲ πρὸς τῷ ἁγίῳ θυσιαστηρίῳ (ici « parvis de l'autel » comme le montre la suite) ἐκάθευδεν, 24.5 s. κατέκειτο ἐν τῷ οἴκῳ τῶν ἁγίων, ἐκ δεξιῶν δὲ κτλ., 23.21 ss. τὸν ἡγιασμένον... οἶκον καταλαμβάνει καὶ θεὶς ἑαυτὸν ἐν τῷ λεγομένῳ κατηχουμενίῳ, etc.

(2) C'était certainement le lieu de séjour ordinaire. Cependant il est parlé 10.25 ss. d'un fidèle, d'ailleurs non malade, qui vient coucher chaque vendredi dans un petit baptistère faisant partie des bâtiments de là-bas, proche du diaconikon. Ailleurs une malade, Christine, possédée du démon (πάσχουσα 12.94), est dite logée « à la colonne gauche du narthex de l'église », ἐν τῷ ἀριστερῷ τοῦ ἐξαέρου τοῦ θυσιαστηρίου κίονι 12.85 s.

cas, un homme affligé d'un abcès, désespérant de guérir dans l'atrium des Anargyres, y fait venir ses médecins pour qu'ils l'opèrent là même, ἐν τῷ οἴκῳ τῶν ἁγίων (5.8 s.). Naturellement son mal empire et il est près de mourir. Des gardiens veillaient sur ce troupeau, maintenaient l'ordre à l'église et dans l'atrium. On les nomme par exemple dans le 3[e] miracle. Un patient, atteint de rétention d'urine, apprend des saints que, pour guérir, il doit boire de l'eau où il aura jeté, après les avoir brûlés, des poils du pubis de Cosmas (3.22 ss.). Or il se trouve que, quelque temps auparavant, on a donné à l'église des Anargyres un agneau que les clercs ont nommé Cosmas. Notre patient, dans le trouble où l'a jeté ce commandement, descend un jour du catéchouménion à l'église et s'y assied (3.30). Le petit agneau vient l'y retrouver et, pendant une bonne heure, bêle près de son visage. Sur ce, τινες τῶν ὑπηρετῶν τοῦ... τῶν ἁγίων οἴκου accourent voir ce qui se passe et appellent par son nom l'agneau Cosmas (3.41 ss.). L'homme apprend ainsi qui est Cosmas. Une autre fois, une malade, Marthe, logée au portique gauche du catéchouménion dans l'atrium (12.20 s.), s'y est constitué, semble-t-il, au moyen de rideaux une loge, où elle invite d'autres femmes (ἐκάλει ἐν τῇ κορτίνῃ αὐτῆς 12.20). Les saints lui recommandent de ne plus admettre une certaine possédée, Christine, car le démon qui la tient veut passer en elle. Le lendemain, alors que Christine ἠβούλετο εἰς τὴν κορτίναν αὐτῆς εἰσελθεῖν (12.94 s.), les gardiens du lieu l'en empêchent (ὡς δὲ οὐ συνεχώρησαν... οἱ παραφυλάττοντες τὸν τόπον 12.102 s.). Ceci se passe au point du jour (12.94), et il est donc probable qu'on exerçait toute la nuit une surveillance dont on peut bien penser qu'avec tout ce monde, où se trouvaient même des folles (12.18-20), elle ne devait pas être inutile.

Il faut noter enfin qu'outre cet atrium à portiques où résidaient les malades et où parfois, après leur guérison, ils s'établissaient même pour plusieurs années (un homme guéri reçoit l'ordre des saints d'y demeurer six années, 30.70 s.), il y avait parmi les bâtiments une maison des hôtes ou hospice (ξενών 30.28 s.), pourvue d'une infirmerie ou salle d'opération (πρὸς τὸ ἰατρεῖον τοῦ ξενῶνος 30.29), où se trouvent des grabats (σκίμποδας 30.31) et une armoire aux remèdes, une pharmacie (ἔνθα ἡ τῶν φαρμάκων ἐστὶ θήκη 30.30), qu'entourait une barrière (πλησίον τῆς



συγκλειούσῃ τὴν τῶν φαρμάκων φυλακὴν κιγκλίδος 30.31 s.). C'est là que les saints, après l'y avoir porté eux-mêmes depuis l'atrium, pratiquent une opération sur un malade (30.28 s., 32 ss.). L'opération achevée, les saints portent de nouveau le patient depuis le ξενών jusqu'à son lit dans l'atrium (30.50 s.).

On me permettra de ne traiter que brièvement la question de savoir si Côme et Damien succèdent à Castor et Pollux, comme l'a pensé Deubner, *De Incubatione* (Teubner, 1900), 77-79, *Kosmas und Damian* (Teubner, 1907), 52 ss., qui se fonde surtout sur le miracle 9. Nous voyons là un païen malade qui, sur le conseil de ses coreligionnaires, se rend au sanctuaire de Côme et Damien, dans la persuasion qu'il s'agit de Castor et Pollux, 9.16 ss. οὐ πρὸς αὐτοὺς τοὺς ἁγίους τοῦτον ἀποστείλαντες..., ἀλλὰ πρὸς τὴν προσηγορίαν ἀφορῶντες τῶν... Κάστορος καὶ Πολυδεύκους. Mais précisément il s'agit d'un païen. Et l'anecdote prouve seulement que, aux yeux des païens subsistant à Constantinople, ces Côme et Damien, dont ils entendaient célébrer les miracles (9.7 s. γνόντες τὰ χαρίσματα τῶν ἰαμάτων αὐτῶν), étaient les Dioscures, elle ne prouve nullement que l'immense majorité chrétienne des malades qui fréquentaient le sanctuaire fût dans la même persuasion. De Castor et Pollux, ces malades, presque certainement, ignoraient même le nom. Pour eux ne comptaient que les illustres Anargyres qui faisaient tant de miracles en leur sanctuaire du Cosmidion. Qu'on y pratiquât l'incubation ne peut faire doute une seconde, pour la simple raison que ceux qui se rendaient là étaient malades, sortaient du lit, étaient le plus souvent portés par des serviteurs, parfois même accompagnés d'un médecin, et que, à peine arrivés sous les portiques de l'atrium, on les mettait de nouveau au lit. Qu'en outre, même sans être malade, on allât se coucher près des saints pour en obtenir quelque oracle ou révélation, voire par simple dévotion, c'est ce que montre le mir. 10. On y voit un chrétien venir se coucher, chaque vendredi, dans le petit baptistère proche du diakonikon (10.25-27). Et ce même chrétien emmène une fois avec lui un ami païen, qui, après avoir prié dans le narthex de l'église, attendant des saints quelque illumination pour savoir s'il doit ou non se convertir à la foi chrétienne, va re-

joindre le chrétien au baptistère, dort près de lui, recommence ainsi plusieurs vendredis, jusqu'à ce que, un certain vendredi, il fut gratifié de la vision souhaitée (10.34 ss.). De là à rappeler l'incubation d'Épidaure où, à côté des miracles de guérison, on voit aussi des gens bien portants se coucher pour obtenir du dieu un oracle (1), de là donc à rappeler ces miracles et à établir un lien direct entre ces pratiques païennes et les chrétiennes, il semble qu'il n'y ait qu'un pas (v. gr. Deubner, *De incub.*, 75). Mais il est trop vite franchi. Outre les sages remarques du Père Delehaye en l'un de ses derniers ouvrages (2), le problème est mal posé, on oublie l'une des données élémentaires de la psychologie humaine. La croyance aux visions de songe a toujours existé, elle est aussi commune aux Juifs de l'Ancien Testament et aux chrétiens dès le début du christianisme (3), qu'aux païens grecs ou romains. Aussi commune, aussi universelle, la croyance que les puissances supérieures, dieux ou saints, sont essentiellement là pour nous aider, pour secourir le pauvre peuple. Dès lors donc que des corps saints, qui sont ou qu'on croit être en un certain lieu (4), y dégagent de certains effluves

(1) Ainsi le père du jeune Aristokritos de Halieis, B XXIV, Herzog, *Die Wunderheilungen von Epidauros* (Leipzig, 1931), p. 16-18. Le garçon s'est noyé, puis est parvenu à un endroit sec, mais entouré de rochers, en sorte qu'il n'a point d'issue et que son père n'a pu le retrouver. Le père donc va faire l'incubation à Épidaure pour obtenir un songe (B 23 s.). Et le dieu lui révèle où est son fils, plus exactement même lui montre l'endroit (B 24 s.). Une fois sorti de l'abaton, le père va au lieu, taille dans le roc, et, au bout de sept jours, trouve son fils vivant.

(2) *Les recueils antiques des miracles des saints*, *An. Boll.*, 43 (1925), 68-73. *Ib.* 68, 1, Delehaye mentionne ses travaux antérieurs.

(3) Cf. par exemple A. Wikenhauser, *Die Traumgesichte des Neuen Testaments in religionsgeschichtlicher Sicht*, ap. *Pisciculi Fr. J. Dölger dargeboten* (Munster, 1939), 320-333.

(4) Dans le cas de Côme et Damien, le problème est embrouillé parce qu'il y eut trois paires de saints ainsi nommés, avec trois fêtes différentes, 1er novembre (ceux de Constantinople), 1er juillet (ceux de Rome), 17 octobre (ceux de Cyrrhestique). Indubitablement les miracles ici racontés se rapportent aux saints de Constantinople. Mais ceux-ci ne sont pas martyrs. Si nous omettons la paire de Rome, hors de question (jamais mentionnée en nos textes), les seuls martyrs sont ceux de Cyrrhestique, auxquels fait allusion le mir. 12, qui mentionne leurs λείψανα 12.10 ss. ἐκ γὰρ τῆς τῶν Κυρρεστικῶν μερῶν τῆς ἀνατολῆς ἐτύγχανεν ὁρμᾶσθαι, ἔνθα τὰ τίμια λείψανα τῶν θαυμαστῶν τούτων ἁγίων... ἀπόκεινται. Néanmoins il y avait, au Cosmidion aussi, une σορός des saints, 34.21 s. ἐν τῇ δεξιᾷ στοᾷ πλησίον τῆς σοροῦ τῶν ἁγίων λειψάνων, 34.30 πλησίον τῆς σοροῦ τῶν ἁγίων λειψάνων. On croyait donc évidemment, à Constantinople, que les saints corps étaient là. « L'expression σορὸς τ. ἁ. λ.... peut à la rigueur s'expliquer de reliques partielles » dit Delehaye (*l. c.*, II). Au vrai, on a quantité d'exemples, dans l'antiquité chrétienne, de localisations diverses pour des corps de saints. N'en citons qu'un. Le corps de saint Ménas est apparemment à quatre endroits différents : à Saint-Ménas d'Alexandrie, dans le désert maréotique, à Cotyée de Phrygie, à Constantinople où des anges ont porté son corps, cf. Martyrol. Rom. (11 nov., § 2) et, pour Constantinople, Janin, *Géogr. Eccl.*, 345-347.



bienfaisants, singulièrement des effluves de guérison, on accourt auprès d'eux. Un miracle suffit, une guérison. Le bruit s'en répand aussitôt : si constant est le fait de la maladie, si nécessaire le besoin d'y trouver remède, si enracinée dans l'âme humaine la persuasion que seuls peuvent guérir les « plus puissants », que le recours à ces célestes guérisseurs est un phénomène de tous les temps. Joignons par la pensée ces deux croyances, comme elles le sont en effet dans l'âme du peuple : comment s'étonner, alors, qu'on aille se coucher sous les portiques des Anargyres? Ils ont guéri, ils guérissent, donc ils me guériront moi aussi. Ils guérissent en vrais médecins, par des visites médicales (1) qu'ils font la nuit, au cours d'apparitions en songe : donc je me couche, ou l'on me couche, et j'attends cette visite. Elle aura lieu à coup sûr, car la foi de ces pauvres gens est totale, et il ne faut pas être grand clerc pour savoir que tout rêve, dans l'antiquité, est susceptible d'une exégèse favorable. Delehaye écrit excellemment (2) : « Faut-il croire, sur la foi de nos auteurs, que les saints se montraient à leurs clients durant le sommeil? Ceux-ci l'affirmaient, mais comme toujours, en matière de visions, ces dires échappent à notre contrôle. Il faut avouer que leurs dispositions étaient celles que l'on peut désirer pour provoquer des rêves. Surexcités par la fièvre et pour le moins autant par les récits merveilleux dont ils s'étaient nourris, entourés d'une foule de malades qui, comme eux, n'attendaient que la visite du saint, ils finissaient par succomber au sommeil ; et le rêve, qui reflétait l'unique objet de leurs préoccupations, ne tardait pas. Que ces rêves n'avaient pas toujours la netteté des visions telles que les racontent les hagiographes, nous le savons par le témoignage du seul homme qui nous ait fait part de ses expériences personnelles. Bien que l'on puisse soupçonner Sophrone de n'avoir pas tout à fait renoncé, dans le chapitre où il raconte sa guérison (*Mir. Cyri et Joannis* 70), aux procédés peu rigoureux de son métier de sophiste, il nous en dit assez pour faire comprendre que son rêve bizarre n'eut rien de la radieuse clarté d'une vision. »

(1) ἐπίσκεψις 1.51, 2.28, 9.33, 21.20, 22.2, 76 ; 23.40, 30.16, 69 ; 34.25, 35.15, 16. — ἐπισκέπτεσθαι 2.31, 12.35, 22.55, 34.77, 37.4, 39.23.

(2) *Op. cit.*, 73.

Ajoutons deux observations. Les clients de Côme et Damien sont, pour la plupart, de très simples gens. On peut être quasi certain, j'en jurerais pour ma part, qu'ils n'ont jamais entendu parler des ἰάματα d'Épidaure : en eût-on fait mention devant eux, ils y eussent vu l'exécrable superstition des païens (κατὰ τὸ τῆς δυσσεβοῦς αὐτῶν θρησκείας μύσος 9.10, ἀποστῆναι τε καὶ τῆς ἀσεβοῦς τῶν Ἑλλήνων πλάνης 10.6 s.). Ce qui donc les conduisait au Cosmidion ne pouvait pas être un souvenir des pratiques païennes, mais cet instinct religieux qui reste toujours le même et qui les poussait ainsi vers les Anargyres comme il en avait poussé d'autres, jadis, vers Asclépios.

Et puisque c'étaient de très simples gens, il est normal que leur religion ait été celle des *rudes*, peu dégrossie, très dépendante des besoins concrets de chaque jour, très éloignée du « pur amour ». Delehaye le remarque encore (*l. c.*,72) : « L'esprit général de nos recueils de Miracles accuse un milieu où la conquête des intelligences par le christianisme n'est pas complètement achevée (1). On y chercherait en vain l'expression d'un sentiment élevé. Le souci des intérêts matériels, souvent fort mesquins, est presque le seul mobile de la dévotion aux saints, dont la puissance s'exerce pour les raisons les plus futiles ».

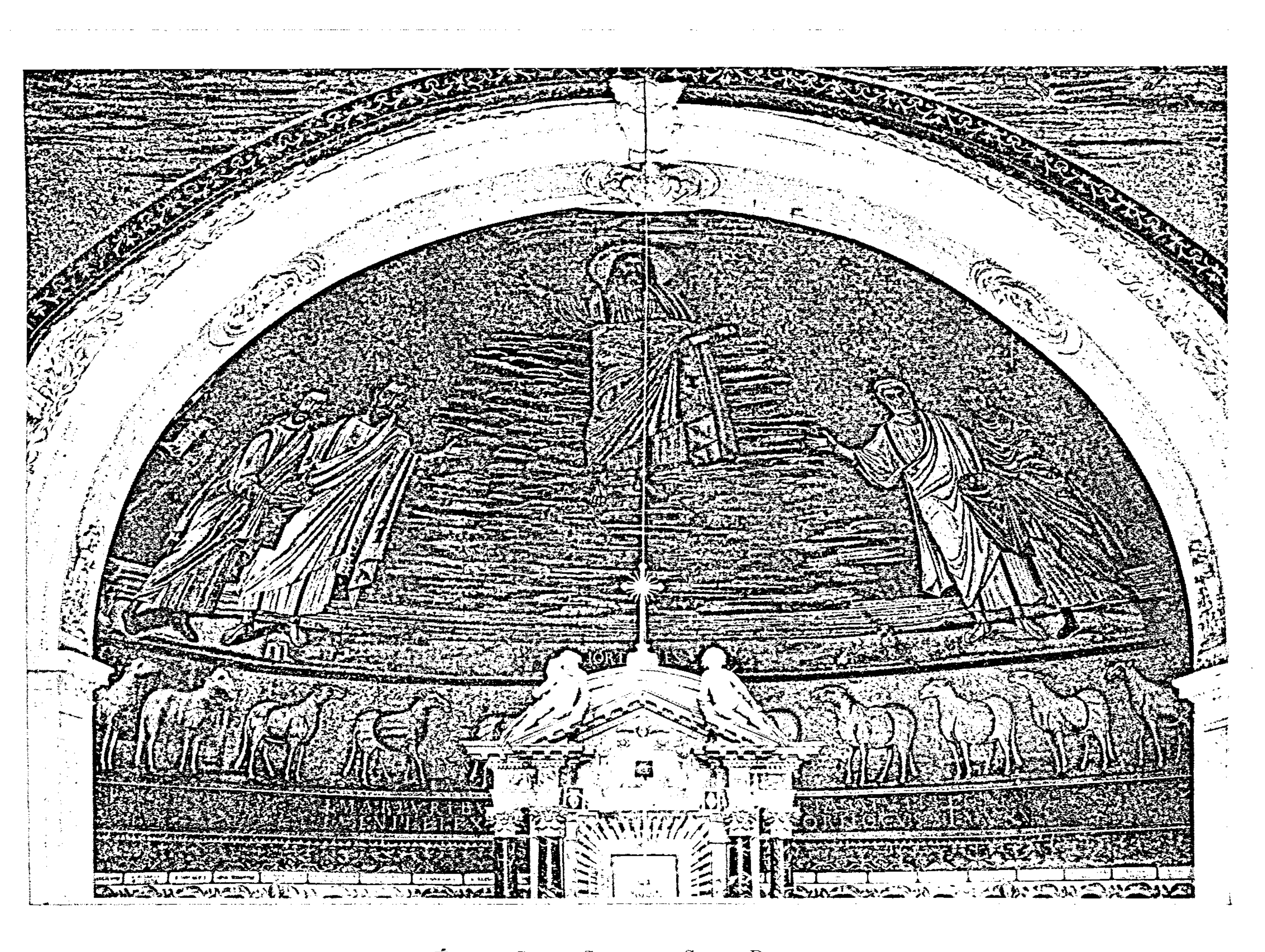
Dans ces conditions, l'historien averti des choses de la religion a le droit d'affirmer sans crainte que l'affluence des malades au Cosmidion n'a pas résulté de quelque souvenir du paganisme, mais d'un mouvement essentiel de l'âme humaine ; en tout temps, et quelles que fussent les croyances, ce mouvement devait conduire aux Guérisseurs, quelque nom qu'ils aient porté. Et

(1) Je n'oserais m'exprimer ainsi. Cette conquête n'a jamais été achevée, ne l'est jamais, ne peut l'être. Car, tout en restant « foi », il faut bien reconnaître qu'à toutes les époques il y a deux sortes de foi. Pour ne pas parler des mystiques, qui sont rarissimes, rares sont même, en tout temps, les chrétiens qui vivent de Dieu, du Christ et du Saint-Esprit. Mais à côté de cette foi éclairée il y a la foi des simples, qui est toujours de la foi. C'est elle qui anime la grande masse du peuple au Moyen Age, laquelle d'ailleurs permet l'éclosion, en ces mêmes âges, du plus admirable mysticisme. C'est elle qui anime encore, dans les pays où l'ensemble du peuple est resté chrétien, les bonnes gens des campagnes. Au cours d'une visite à Paola, j'ai vu, se dirigeant vers la basilique de Saint-François de Paule (à une demi-lieue de la ville), une gentille petite procession familiale, enfants en tête, puis les parents, puis les grands-parents. Je la suivis. Arrivés à l'église, nulle marque de déférence à l'égard de l'autel. On alla droit à la vitrine qui garde la haire, les pantoufles, que sais-je encore, du saint. Tous de baiser la vitre. Et comme elle était trop haute pour les enfants, la grand-mère les soulevait et leur montrait comment faire. Sont-ils sauvés? Bien sûr, Dieu aime les simples.



la racine du succès de Côme et Damien n'est pas qu'ils aient succédé à Castor et Pollux, mais que et Asclépios et Castor et Pollux et Côme et Damien (1) et tous les guérisseurs possibles ont répondu à ces deux faits constants, la misère humaine, la confiance incoercible dans les célestes Évergètes.

(1) Je ne dis pas « et Cyr et Jean » : comme on le verra plus loin, leur cas est différent.



ÉGLISE SAINT-COSME-ET-SAINT-DAMIEN.
MOSAÏQUE DE L'ARC DE LA VOÛTE DE L'ABSIDE, VI$^{e}$ SIÈCLE. (*Photo Alinari.*)

# SÉRIES I-II

## *Prologue.*

Cet habitacle-ci (1) des saints, auguste et libéral en dons, source, ou plutôt mer inépuisable, incompréhensible, intarissable, fait jaillir en toute occasion des opérations de miracles, et tous ceux qui viennent y puiser reçoivent avec foi leur guérison de la part des illustres saints Côme et Damien. Qui donc osera se lancer dans un si vaste Océan, qui suffira à tout conter en détail d'une manière digne d'eux, à dire la surabondante, toujours indestructible, extraordinaire force active de leurs traitements, qui leur a été donnée par Dieu? Qui le pourrait, alors que, si on le tente, on se bute à la parole de l'apôtre Paul qui dit (Hebr. 11, 32) «le temps me manquera pour décrire» et qu'on subit le même sort que ceux qui veulent traverser l'océan sur une petite barque? Néanmoins, bien que les exploits des saints soient immenses et innombrables, je vais commencer, disons mieux, je vais avoir la hardiesse d'en rapporter, fût-ce d'une manière indigne, une petite et minime partie, tous ceux du

(1) Ἡ σεπτὴ... τῶν ἁγίων αὕτη σκηνή Prol. 1. σκηνή est une dénomination courante, en cette suite I-II, pour l'église (avec son atrium) de Côme et Damien, notamment dans les débuts des narrations, v. gr. 3.10 (à la fin de la longue phrase initiale) τὴν ἔνδοξον τῶν ἁγίων ταύτην σκηνὴν κατέλαβεν, 4.1 s. ἕτερος γοῦν ἀνὴρ παραγίνεται ἐν τῇ πολυθρυλήτῳ τῶν ἁγίων ταύτῃ σκηνῇ, 5.2-4 ἀνειλλειπής ἐστιν ἡ τῶν ἀσθενούντων ἐν τῇ θαυμάστῃ αὐτῶν (des saints) ταύτῃ σκηνῇ προσεδρία, 8.1 s. ταύτης δὲ... ἀναχωρησάσης τῆς σκηνῆς τῶν ἁγίων, 9.3 s. ἕτερός τις ἀσθενῶν τὴν ἁγίαν σκηνὴν ταύτην κατέλαβεν, 10.5 s. ἐν τῇ τῶν ἁγίων ταύτῃ... παραγενέσθαι σκηνῇ (*ib.* τοῦτον τῶν ἁγίων... οἶκον 10.2 s.), 11.3 διὰ τοῦτο (sc. la maladie indiquée) τὴν κοινωφελῆ ταύτην καταλαμβάνει σκηνήν, 19 a 1 s. γυνή τις ὑδέρου πάθει κατεχομένη τὴν θαυμαστὴν τήνδε τῶν ἁγίων κατειλήφει σκηνήν. Dans le cours du récit, cf. v. gr. 5.24 s. μὴ ἀμελήσωμεν κατὰ δύναμιν τοῦ συντρέχειν ἐν τῇ κοινωφελεῖ ταύτῃ αὐτῶν σκηνῇ, 10.18 s. ἐν τῇ θαυμαστῇ ταύτῃ τῶν ἁγίων... σκηνῇ, 11.67 προσεδρεύειν... τῇ θεραπευτικῇ σκηνῇ τῶν ἁγίων, 16.6 s. ἀναγκαίως τε τὴν σκηνὴν ταύτην τῶν ἁγίων καταλαβόντος, 17.14 s. ἐφ' οἷς ἐτόλμησεν προσπελάσαι τῇ θαυμαστῇ αὐτῶν σκηνῇ. Le mot paraît d'ailleurs aussi dans la série III, v. gr. 21.55 συχνῶς τῇ σκηνῇ τῶν ἁγίων παραβάλλει.

moins que jusqu'ici j'ai insérés dans ce modeste écrit. Je ne pense pas m'y être éloigné en rien de la vérité, et j'y veux exciter les auditeurs à remercier Dieu davantage et à louer les saints, pour qu'ils communiquent libéralement ces récits aussi aux fidèles unis de cœur avec eux, voire à tous les autres, pour l'édification et le profit de leurs âmes.

*Miracle 1. Sur l'hydropique.*

Un homme très âgé se présente à la vénérable église et avec larmes implorait ces illustres saints et serviteurs du Christ Côme et Damien d'être délivré du mal inguérissable qui le tenait. Quelques jours ayant passé, comme les saints ne lui avaient accordé aucun soin — doués en effet d'une sagesse divine, les serviteurs de Dieu pèsent l'intention des suppliants et ils voient à l'avance jusqu'où s'avancera leur foi — alors que chaque jour, sous les yeux de l'hydropique, il se faisait beaucoup de grandes guérisons en faveur des autres malades qui gisaient là, il perdit courage, ou plutôt, désespérant de la vie, résolut de rentrer chez lui, reprochant durement aux saints de le négliger, et cela alors qu'il était mis à l'épreuve en une telle vieillesse, et leur lançant des imprécations de ce qu'ils n'eussent pas chassé sa maladie à toute vitesse (2). Puis, ce dessein s'étant emparé de lui, il fit, par ses serviteurs, descendre jusqu'au port la literie qu'il avait apportée à cause de sa maladie et, l'ayant fait mettre dans une barque, il était assis seul dans une chaise à porteurs, surveillant ce qu'on mettait dans la barque. Et là encore, il maudissait les saints de ce que, disait-il, ils n'eussent pas été impartiaux à son égard, mais l'eussent négligé. Comme donc il parlait ainsi et allait entrer dans la barque au coucher du soleil, les saints serviteurs du Christ Côme et Damien vinrent à lui sous un autre aspect que leur aspect habituel et entrèrent en conversation avec lui, demandant à savoir, bien qu'ils le sussent déjà, quel était son but. Comme donc, croyant avoir affaire à des passants quelconques et de hasard, il leur racontait sa maladie et, de nouveau, tempêtait contre les

(2) θᾶττον τοῦ δέοντος 1.13. Litt. « plus vite qu'il ne faut », (cf. *Banq.* 195 B 2) mais l'expression est devenue stéréotypée et ne comporte plus aucune nuance morale. De même *infra* 11.30.



serviteurs du Christ, leur adressant de lourds reproches de ce qu'ils eussent été indifférents à son mal, ces saints qui toujours, en serviteurs du Seigneur, compatissent aux malades et portent leurs fardeaux, ne firent nulle attention à ses plaintes. Par des paroles d'encouragement, et qui leur étaient appropriées, ils se mirent à engager le malade à ne pas se décourager à cause du retard ni à montrer si peu de foi envers les saints : « Obéis-nous, disaient-ils, et retourne à l'église des saints : ils ne te priveront pas du bénéfice de leur guérison. » Comme il refusait d'y retourner, car il désespérait de son mal, mais avait hâte de rentrer chez lui et de gagner le terme ordinaire de la vie des hommes — de fait, son ventre tout gonflé annonçait assez l'approche de sa dernière heure — et qu'il persistait dans son refus de suivre la proposition de ses conseillers, ajoutant que, eût-il été admis que, cédant à leurs instances et à leurs conseils, il retournât là-bas, il n'avait pas près de lui ses domestiques, qui devaient le porter — il était arrivé en effet que, par un dessein providentiel de Dieu, ses esclaves transportaient dans l'intervalle le reste des bagages — les saints agréables à Dieu, imitant le souverain Maître qui n'a pas rougi de laver les pieds de ses disciples (Jo. 13, 5) ni de charger sur son cheval l'homme qui était tombé dans les mains des brigands (Lc. 10, 34), après s'être excités et exhortés l'un l'autre, portèrent eux-mêmes le malade dans la chaise à porteurs et le ramenèrent au lieu où il avait été couché tout récemment. Sur ce, ils disparurent. Le malade cependant avait cherché des yeux de tout côté ceux qui l'avaient porté. Comme il ne les avait pas trouvés, désormais, ayant regard à la promesse de ses conseillers, il se mit à reprendre de l'ardeur. La nuit venue, alors qu'il était plongé dans un très profond sommeil, ces grands saints serviteurs du Christ Côme et Damien, dans leur tournée habituelle des malades, arrivent à la place de l'hydropique. Ils s'étaient donné l'aspect de gens qui portent un glaive et ils le lui montraient. Saisi de frayeur à la vue du fer, car il lançait des éclairs, l'homme, dans son sommeil, se demandait avec angoisse comment allait tourner l'affaire. Les saints se placent à son chevet, font semblant d'être en colère, se rappellent l'un à l'autre la témérité du vieillard et les injures qu'il leur a adressées. Puis ils entreprennent de l'opérer. Ils envisageaient de couper le mal avec le glaive, et alors l'un dit

à l'autre : « Fais-lui une bonne incision. Pourquoi, vieux comme il est, fait-il l'insolent ? » Comme ils parlaient ainsi, le ventre du malade, par leur prière, creva invisiblement (3), et toute la puanteur, s'en étant épanchée, remplit tout l'édifice (4). Quand le bénéficiaire de la guérison fut revenu à lui-même, il reconnut le miracle que Dieu avait accompli en sa faveur par les saints, mais il se demandait comment cicatriser l'incision que, comme il le pensait, ils avaient opéré sur lui par le fer. Mais les serviteurs du Christ ne diffèrent pas non plus de l'aider sur cela. Ils lui fournissent le traitement succinct qui est le leur, et calment son inquiétude en lui recommandant d'appliquer sur la plaie le baume qui vainc et guérit tout mal, je veux dire la *kérôté* (5) : il serait ainsi parfaitement guéri. Il le fit, et rentra chez lui guéri, louant Dieu sans cesse et remerciant ses saints Côme et Damien de ce qu'un tel miracle extraordinaire eût été accompli pour lui.

### *Miracle 2. Sur la Juive qui avait un cancer.*

Alors que cet homme s'était retiré, une femme, Juive de race, vint à cette très sainte église des saints. Elle avait une maladie cachée, en était cruellement tourmentée, et suppliait les serviteurs du Christ Côme et Damien de la guérir de ce mal. Ceux-ci ne la négligèrent nullement, mais, sachant que l'ulcère allait toujours s'accroissant, ils accueillirent sa prière et lui donnèrent le salut, en guérissant les ulcères non seulement de son corps, mais de son âme. Ils lui commandent, bien qu'elle fût Juive comme j'ai dit, de manger de la viande de porc.

(3) ἀοράτως ἐρράγη 1.61. Cp. ἐπιθέντες ἐπ' αὐτὸν τὰς χεῖρας ἀοράτως τοῦτον ἰάσαντο 4.20 (adv. avec le part. ou le v. d.), ἡ γὰρ δύναμις τῶν ἁγίων ταύτην ἀοράτως ἐθεράπευσεν 8.13 s., χειρουργοῦσιν αὐτοῦ ἀοράτως τοὺς δύο μηρούς 17.35, διὰ τοῦ πεμφθέντος ἀοράτως ὑπ' αὐτῶν ἀνδρός 19.13.

(4) τὸν οἶκον ὅλον 1.62. Il faut entendre presque sûrement toute la cour de l'atrium, non pas l'église.

(5) κηρωτή 1.69, mélange de cire et d'huile. Malgré Deubner (Index, s. v. 'Wachs'), sûrement pas cire seule, puisque, en 16.54 s., il est parlé de la κηρωτή de la lampe (λύχνου) du candélabre, et que l'aliment usuel de la lampe est de l'huile. Au surplus, dans ce miracle 16, la *kéroté* est bue, mêlée à de l'eau. Et tout le sel de ce miracle consiste en ce que, une femme ayant refusé de boire de la *kéroté*, les saints lui font avaler la στοῦππα, c'est-à-dire l'étoupe qui sert de mèche à la lampe. L'usage de boire de l'huile de la lampe des saints, ou de s'en frotter, est d'ailleurs bien connu, cf. *M. O.*, II, 111 n. 141 ; III 1, 122 n. 149, 131 n. 173, 132 n. 177 ; III 2, 93 n. 200 etc. Chez Côme et Damien, on distribuait la *kéroté* à la pannychis de la fête, 30.55 s.



Comme, après l'avoir révélé à ses serviteurs, elle reculait devant ce qu'il y avait de pénible pour elle en ce commandement, elle remit la chose à plus tard. De nouveau, pour la seconde fois, ces saints Côme et Damien, souverains maîtres de toute guérison parce qu'ils en ont reçu le pouvoir de Dieu, comme il a été dit (6), lui ordonnent de manger de cette viande. Comme pourtant, à cause de sa race, elle en était tout affligée et supportait avec peine de le faire, les saints viennent à la malade pour la troisième fois et lui déclarent tout de go qu'il leur est impossible de la guérir si elle ne satisfait pas à leur ordre de manger de cette viande. Alors, considérant désormais la nature impitoyable de son mal — c'était un cancer qui lui donnait de grands malaises au dedans — elle redit à ses fidèles suivants l'ordre des saints et leur commanda de lui apporter de cette viande pour qu'elle en mangeât. Eux disaient : « C'est pure imagination, tu n'as pas été réellement visitée par les saints (7) », et ils empêchaient la malade de manger de la viande de porc, déclarant que ce serait un crime abominable que de violer les coutumes de la Loi et les traditions ancestrales. Comme elle persistait et les pressait d'accomplir son ordre, ou plutôt l'ordre des saints, et de lui apporter à manger cette viande, puisqu'elle en tirerait la guérison de son mal, les serviteurs lui obéirent. Elle se disposait à la manger quand elle aperçoit son mari qui était venu soudain lui rendre visite (8) : aussitôt elle cache la viande dans son sein pour n'être pas empêchée par lui d'accomplir l'ordre des saints. Comme la visite de son mari s'était prolongée, la puissance de Dieu vint à elle par la prière des saints Côme et Damien (9), fit faire un saut au cancer depuis la femme jusqu'à la viande, et délivra la patiente de toute sa maladie. Quand en effet, après

(6) En fait cela a été dit dans le Prologue (l. 7 s. τὴν... ἀεὶ τῶν θεραπειῶν αὐτῶν φοβερὰν ἐνέργειαν τὴν ἐκ θεοῦ δεδομένην αὐτοῖς), ce qui donnerait à penser que, contrairement à la conjecture de Deubner (*Intr.* 26 s.), ce Prologue est bien dû à l'auteur de la première série de miracles.

(7) οἵτινες φαντασίαν, φησίν, καὶ οὐκ ἐπιστασίαν τῶν ἁγίων λέγοντες εἶναι 2.21-22. Cp. 3.34 s. ἵνα μὴ φαντασία νομισθείη ἡ αὐτῶν παράστασις.

(8) La femme est toujours à l'église, c'est là que le mari lui rend visite. Cp. 4.8 un père vient voir son fils à l'église.

(9) ἡ τοῦ θεοῦ δύναμις διὰ τῆς τῶν ἁγίων Κοσμᾶ καὶ Δαμιανοῦ προσευχῆς φθάσασα 2.32-33. Cp. 3.33 s. ἡ τοῦ θεοῦ βοήθεια διὰ τῆς τῶν ἁγίων Κ. καὶ Δ. προσευχῆς φθάσασα, 7. 13s. ἡ τοῦ θεοῦ βοήθεια τῇ τῶν εὐαρέστων αὐτοῦ ἁγίων μεσιτείᾳ φθάσασα, 9. 4-6 τὸ δὲ συμπαθητικὸν.., τῶν δούλων τοῦ Χριστοῦ... καὶ εἰς τὸ ἔθνος τῶν... Ἑλλήνων ἔφθασεν.

le départ du mari, la femme eut retiré la viande pour la manger, elle s'aperçut du miracle extraordinaire que les saints avaient fait pour elle. Alors, sa guérison obtenue, elle courut avec ferveur à la foi salutaire des Chrétiens, fut gratifiée du bain salvifique de la régénération et se montra digne fille de la piscine baptismale. Et elle proclamait les bienfaits des saints Côme et Damien, comme ne lui ayant pas enlevé seulement les maux du corps, mais aussi ceux de l'âme.

*Miracle 3. Sur l'homme qui souffrait d'une rétention d'urine.*

Tandis donc que cette femme glorifiait ainsi le Christ et célébrait le mérite des saints, racontant le miracle produit en sa faveur, grâce aux saints, par Notre-Seigneur Jésus-Christ le bon berger, qui, à cause de l'unique brebis spirituelle perdue (Lc. 15, 4 : cf. Mth. 18, 12), se fit voir sur la terre et se mêla aux hommes, les saints serviteurs du Christ Côme et Damien, imitant eux aussi leur Maître pour le salut des hommes, en tant qu'ayant reçu de lui leur pouvoir, firent montre, par le moyen d'un agneau non spirituel (10), de la puissance qui, comme j'ai dit, leur a été donnée par le Christ et manifestèrent leur grâce par le miracle que je vais raconter.

Un grand personnage du palais, affligé un jour de rétention d'urine, était venu à cette illustre demeure des saints. Or, vers cette époque, il était arrivé qu'un autre pieux fidèle avait amené dans cette sainte maison un agneau ; et les pieux clercs de cette merveilleuse église des saints avaient donné à l'agneau, d'après le premier du couple des saints, le nom de Cosmas. Quelque temps s'étant écoulé, comme le mal de l'homme n'admettait nulle défaite, ses souffrances l'incitèrent à demander aux illustres saints Côme et Damien, en tant qu'agréables au Christ, de montrer aussi à son sujet un effet de leur force admirable. Ceux-ci, poussés par leur bonté, prévinrent ses supplications ; et, comme ils avaient calculé que la durée aussi de sa maladie était déjà très longue, ils lui accordèrent la guérison. Ils lui apparaissent une nuit et lui disent : « Si tu veux revenir à la santé, prends quelques poils au pubis (11) de Cosmas, brûle-les, jette-les

(10) Par δι' ἄρνου ἀλόγου 3.7 l'auteur veut marquer un contraste avec διὰ τὸ ἓν ἀπολωλὸς λογικὸν πρόβατον 3.4.

(11) ἐκ τοῦ ἐφήβου Κοσμᾶ 3.22. Deubner a bien vu (Index, s. v.) que ἐφήβου



dans de l'eau, bois le tout bien mélangé et tu seras guéri. » A son réveil, il se trouva dans un grand embarras du fait de la vision, car elle comportait de l'obscurité, et il parcourait toute la maison des saints, cherchant à découvrir sur quelque petit tableau d'ex-voto (12) une figure de ce qui lui avait été commandé. Comme il avait recommencé souvent, plusieurs jours, cette recherche, il se demandait désormais avec inquiétude ce que cela pouvait bien représenter. Étant donc descendu un après-midi du *catéchouménion* (13), où il se trouvait avoir son installation, il s'était assis dans la maison des saints, en proie à un grand découragement. Alors donc que personne ne pouvait lui éclaircir le sens de la visite des saints (14), et qu'il ignorait totalement le nom de l'agneau, le secours de Dieu lui vint par la prière des saints Côme et Damien, pour que leur

= ici ἐφηβαίου (ἔφηβος sc. τόπος, cf. 23.5 περιπεσὼν πάθει κατὰ τὸν ἔφηβον τόπον, ou ἔφηβον neutre). Pas d'autre exemple.

(12) πειρώμενος ἐν εἰκονιδίῳ κτλ. 3.26. Cf. Deubner, *Intr*, 72, n. 8. Il s'agit de πίνακες représentant des miracles, comme dans tous les lieux de pèlerinage. Noter la conclusion 30.80-82 dans le ms. C² : γέγραπται δὲ ταῦτα ἐν τῷ οἴκῳ τῶν ἁγίων ἐν τῇ ἐξευωνύμῳ στοᾷ ἐπάνωθεν τῆς εἰσόδου τοῦ διακονικοῦ, καὶ ἔστιν ἀκριβέστερον ἐν τῇ γραφῇ κατανοῆσαι. Deubner (*ib.*) rappelle l'emploi déjà de ces πίνακες à Épidaure.

(13) ἐκ τοῦ κατηχουμενίου ἔνθα ἔλαχεν αὐτὸν παραμένειν 3.29 s. Cp. 12.21 s. (une femme) εἶχεν δὲ τὴν δίαιταν ἐν τῷ ἀριστερῷ ἐμβόλῳ τοῦ κατηχουμενίου τοῦ ἐν τῷ ἐξαέρῳ, 12.85 s. ἀλλὰ μηδὲ ἐν τῷ ἀριστερῷ τοῦ ἐξαέρου τοῦ θυσιαστηρίου κίονι, ἔνθα ἡ αὐτὴ Χριστίνα λόγον δίδωσιν, ἀπέλθῃς, 21.17 s. (un homme) καὶ τὴν μὲν δίαιταν ἐν τῷ λεγομένῳ κατηχουμενίῳ εἶχεν, νύκτωρ δὲ πρὸς τῷ ἁγίῳ θυσιαστηρίῳ (intérieur de l'église, cf. 7.6) ἐκάθευδεν, 23.22 s. (un homme) τόν... οἶκον καταλαμβάνει καὶ θεὶς ἑαυτὸν ἐν τῷ λεγομένῳ κατηχουμενίῳ. Par lui-même, τὸ κατηχουμένιον pourrait signifier la galerie supérieure tout au pourtour de la basilique à l'intérieur, cf. Du Cange, s. v. (τὰ) κατηχούμενα, et, parmi les références, en part. Leo VI Imp. *Nov.* 73 (Lingenthal, *Jus Gr.-Rom.*, III, p. 171) ἐν τοῖς τῶν ἐκκλησιῶν ὑπερῴοις, ἃ πολὺς ἄνθρωπος κατηχούμενα καλεῖν ἔγνω. Mais cela n'irait pas ici avec ἐν τῷ ἐξαέρῳ, qui ne peut signifier qu'un lieu en plein air, proprement la cour de l'atrium, bordée à droite et à gauche de portiques (τὸ ἐξάερον esplanade du Cirque, Const. Porph., *de caer.*, II, 149, 19 Vogt). C'est là que les malades ont leur δίαιτα, et certains d'entre eux du moins (21.17 s.) vont la nuit dormir à l'église. Dans certains cas aussi, le (ou la) malade s'installe sous le portique d'entrée de l'église : telle cette Christine de 12.85 s. qui est installée à la colonne gauche du porche en plein air du sanctuaire, ἐν τῷ ἀριστερῷ τοῦ ἐξαέρου τοῦ θυσιαστηφίου κίονι Dans notre passage, κατελθών 3.28 s. n'implique pas nécessairement qu'il y ait eu, dans l'atrium, des portiques supérieurs (on « descend » de l'intérieur à la côte, de la campagne à la ville cf. κάτελθε ἐν τῷ οἴκῳ ἡμῶν encore *infra* 34.29), mais ce sens est le plus probable et l'existence de portiques à deux étages est bien assurée, cf. J. Lassus, *Sanctuaires chrétiens de Syrie*, 272-276.

(14) οὐδενὸς γοῦν δυναμένου διευκρινῆσαι αὐτῷ τὰ τῆς τῶν ἁγίων παραστάσεως 3.31 s., ἵνα μὴ φαντασία νομισθείη ἡ αὐτῶν παράστασις 3.34 s. (cp. 2.21 s.) ἵνα δὲ μὴ φαντασίαν τὴν τῶν ἁγίων παράστασιν νομίσειέν τις 12.90. Le sens de παράστασις est clairement indiqué 13.29 s. ἐν ποίᾳ τάξει ἡ αὐτῶν πρὸς τοὺς ἀσθενοῦντας γίνεται παράστασις. C'est donc le sens intransitif, « présence auprès de, visite à » (de même ἐπιστασία 2.21).

visite ne fût pas jugée pure imagination, et il révèle au malade la solution. Voici en effet que, d'elle-même, s'approche du malade la bête qui portait le nom de l'illustre saint Cosmas ; elle se tient près de son visage et, le regardant bien en face, pousse d'une voix douce, le bêlement habituel aux agneaux. Ce geste, ou plutôt ce miracle (15), l'agneau le répéta à intervalles pendant une bonne heure auprès du malade, et celui-ci n'y comprenait rien. Certains des servants de l'illustre maison des saints, s'étant trouvés là à un moment donné, frappés de stupeur de la persévérance de l'agneau, se mirent à l'appeler par son nom devant l'homme affligé de rétention d'urine. A peine entendu le nom de l'agneau, le malade se rappelle l'auguste vision de ces admirables saints : exultant de joie, car il a enfin trouvé le salut, il envoie en hâte un message et fait venir un tondeur. Celui-ci vient, et l'agneau, qui lui avait été comme envoyé par les saints, se laissant brider par leur influence, ne fait ni bond ni saut, mais, sans même être tenu par personne, reste tranquille et se tient là jusqu'à ce que le tondeur lui ait enlevé du pubis, avec les ciseaux, ce qu'il fallait de poils pour la complète guérison du malade. Ces poils donc, l'homme affligé de rétention d'urine les prit, fit ce qu'avaient ordonné les illustres saints et but le mélange. Et aussitôt le mal qui le tourmentait fut guéri. Car il se fit, sans peine, une évacuation

(15) τοῦτο δὲ τὸ σχῆμα μᾶλλον δὲ θαῦμα... τοῦ ἀρνοῦ... ποιοῦντος 3.39 s. σχῆμα, « geste, attitude, posture ». Cp. Sophron. *mir. Cyri et Jo.* 29, 3512 B 12 : Une certaine Athanasie ne cesse de se moquer des deux saints. Un jour qu'elle les raille ainsi chez elle avec des amies, une puce la pique au talon. ἣν ἡ γυνὴ κατασχεῖν κατανεύσασα ἔμεινεν εὐθὺς ἐπὶ σχήματος ἄνω νεῦσαι τὸ λοιπὸν οὐκ ἰσχύουσα. *V. Theod. Syk.* 11, 370.31 Th. Joannou : Théodore étant encore à l'école, le diable, jaloux de sa vertu, veut le tuer, prend l'aspect d'un de ses camarades, le mène au haut d'un précipice, lui dit : « Vois, moi, je n'ai pas peur, je vais me jeter en bas. » Théodore veut l'en empêcher. Le diable le provoque. Théodore dit alors : 'Εὰν σὺ τὸ σχῆμα τοῦτο ποιήσης, κἀγὼ αὐτὸ ποιῶ. 377.9 On amène au jeune Théodore un enfant possédé. Théodore n'a encore chassé aucun démon, ne sait comment faire. Le père de l'enfant lui donne un fouet, lui dit « Fouette-le ». Τῃ δὲ ἡμέρᾳ τῄ τρίτῃ πάλιν τὸ αὐτὸ σχῆμα ἐποίησεν ἐπὶ τῷ παιδίῳ. Voir aussi *infra* 6.26 πράγμασιν καὶ σχήμασιν (« par ses actions et son attitude »), 9.30 s. τὸ δὲ τοιοῦτον σχῆμα ὑπὸ τῶν ἁγίων πλειστάκις ἐπ' αὐτῷ γενόμενον, 10.28-30 τοῦ δὲ τοιούτου σχήματος... ἐπὶ πολλὰς παρασκευὰς γινομένου, 11.37 θεατὴς γενόμενος τοῦ ἐπιτελεσθέντος ὑπ' αὐτοῦ σχήματος, 11.44 s. τὸν... τὴν πρόσταξιν τοῦ τοιούτου σχήματος τῶν ἁγίων ἐπιτελοῦντα, 11.68 s. καὶ... προστέταχθαι αὐτῷ δῆθεν τὸ τοιοῦτον σχῆμα, 12.19 s. μηδεὶς.. ἀπιστήσῃ πρὸς οὐδὲν τῶν θαυμάτων ἢ σχημάτων τῶν ἁγίων, 12.119 s. πρὸς οὐδὲν τῶν θαυμάτων ἢ σχημάτων τῶν ἁγίων, 15.27. ἐν τῷ τοιούτῳ σχήματι, 15.31 s ἐκ τοῦ ἐπιτελεσθέντος παρ' αὐτῆς σχήματος.



en masse de son urine, et il rentra chez lui en bonne santé, glorifiant Dieu et remerciant les saints Côme et Damien qui sont agréables à Dieu.

*Miracle 4. Sur un jeune paralytique.*

Un autre individu s'en vient à cette fameuse maison des saints, c'était un tout jeune homme. Frappé d'un coup d'épouvante (16) par l'Ennemi en lutte avec le genre humain, il était tombé en paralysie. Il se tenait assidûment à la maison des saints et, durant toute la file des nuits et des jours, ne cessait d'implorer les saints d'être délivré des liens du démon qui l'avaient noué. Comme un assez long temps s'était passé, et que la maladie en lui persistait, le jeune homme perdait courage : finalement il réclama la présence de son père. Car son père, à la vénérable tête blanche, vivait encore, et c'était un personnage très en vue dans son office. Il arriva donc. Quand il l'eut aperçu, le jeune homme, se sentant au plus mal, lui demanda de lui venir en aide et de le soutenir dans sa supplication aux saints. Ému dans ses entrailles paternelles à la vue de ce fils vaincu par le mal et qui se lamentait sur sa vie, le vieillard se mit donc à implorer les saints qui soignent sans salaire les maux irrémédiables de guérir l'enfant sorti de lui et de le délivrer de la maladie, en tant qu'il était possédé par un démon funeste. Les saints prirent en pitié la jeunesse de l'adolescent qu'avait ainsi flétrie la persistance de la maladie, et, accueillant en même temps les larmes du père, ils répandirent à flots leur miséricorde sur le malade. Ils lui mirent invisiblement (17) les mains sur la tête, le guérirent, le délivrèrent de la maladie et le rendirent, marchant, à son père, après lui avoir dit, en imitation du mot du Seigneur (Jo. 5, 8), mais en changeant le mot grabat : « Prends ton fils, il marche, et rentre chez toi, louant Dieu toujours et le glorifiant. »

(16) παρασκιασθεὶς 4.3. Cp. gr. mod. σκιάζω « épouvanter » (pass. « s'épouvanter », σκιάντζαρον σκιάστρον σκιάχτρον « épouvantail », σκίασμα « épouvante », σκιαστά en « tremblant »), et déjà gr. anc. σκιά « spectre », d'où (gr. byz.) « mauvais esprit », v. gr. P. G. M. 13 a 3-5 (VIe s.) ὑπόταξόν μοι πᾶν πνεῦμα δαιμονίων φθειροποιούντων ἀκαθάρτων, ἐπίγαια ὑπόγαια ἔνυδρα καὶ χερσαῖα, καὶ πᾶσαν σκιάν.
(17) ἀοράτως 4.20. Cf. note à 1.61.

*Miracle 5. Sur l'homme qui souffrait d'un abcès.*

Vu donc la production journalière, par les saints Côme et Damien, de ces miracles extraordinaires, incessante est l'assiduité des malades en cette admirable demeure qui est la leur. Un autre homme y vint un jour, qui avait un abcès dans le ventre, et il restait continuellement auprès de ces glorieux et merveilleux médecins pour obtenir leur secours. Quelque temps ayant passé, ayant remis à plus tard la guérison que les saints pourraient lui apporter, il fit venir ses médecins accoutumés et désira vivement d'être opéré par eux dans la maison des saints. On le fit, mais l'incision du scalpel n'enleva pas le mal, le sang corrompu s'épancha hors de l'abcès (18) et gagna désormais aussi les organes sains du corps, et il était visible que le mal empirait, que le malade souffrait grandement et qu'il était en péril même de sa vie. Mais, comme de bons pilotes, les serviteurs du Christ Côme et Damien vinrent au navire, ballotté par la tempête, du malade, et, par le gouvernail qu'ils avaient reçu de Dieu, ils le soignèrent, le sauvèrent, le ramenèrent au port tranquille de la santé. Ils font en effet, par leur grâce, que le sang corrompu qui l'incommodait s'évacua par les intestins, et ils le débarrassèrent ainsi de sa maladie mortelle, en sorte que, une fois parfaitement guéri, il louait Dieu et remerciait les saints Côme et Damien pour le miracle accompli en sa faveur.

Lors donc que vous apprenez, amis du Christ, ce que vous savez déjà, je veux dire les bienfaisances des saints Côme et Damien, desquelles nous avons tous, pour la plupart, joui un jour, n'omettons pas d'accourir de toutes nos forces à cette demeure utile à tous qui est la leur. Les gens solides qui le font se procurent ainsi de la sécurité ; et ceux qui rivalisent avec eux parmi les gens qui ont obtenu des saints leur guérison acquittent une dette et font un acte de gratitude, surtout quand leur main se tient attentive aux besoins des nécessiteux et qu'ils participent souvent à la sainte communion, je veux

(18) ἐναπόστατον γενόμενον 5.11. L'adjectif est un hapax, n'existe pas (pas plus d'ailleurs qu'ἀπόστατον), et il faut remonter à ἀφίστημι pour voir le sens, qui d'ailleurs est clair. ἐν est impossible à traduire, à moins d'ajouter « à l'intérieur du corps », ce qui va de soi.



dire aux effrayants mystères. Si l'on vit en ces bonnes actions, on honore Dieu qui se plaît à ces sacrifices, et l'on bâtit son âme sur le roc (Mth. 16, 18), et les vents de la vie ne peuvent l'ébranler, puisqu'elle a été établie sur le fondement stable de la foi.

*Miracle 6. Sur celui qui crachait du sang purulent.*

Après donc que le susdit eut bénéficié, comme nous l'avons dit, de la guérison procurée par les serviteurs du Christ Côme et Damien et qu'il fut rentré chez lui, un autre homme se présente à cette très illustre maison des saints, suppliant les serviteurs du Christ d'obtenir d'eux la guérison. Il était atteint d'une maladie de la poitrine et vomissait de façon irrégulière par la bouche du sang mêlé de pus (19) venant du poumon, en sorte que l'épouse qui vivait avec lui et qui avait vu qu'il allait mourir préparait déjà ses funérailles dans la maison des saints. Le mal persistant, comme il périssait, et que, naturellement coléreux, excitable (20) et emporté, il proférait d'indécents blasphèmes, les admirables et grands médecins Côme et Damien, qui non seulement guérissent les maladies du corps, mais soignent les âmes des hommes, apparaissent de nuit, non au malade dont on avait désespéré, mais à un autre individu, disant : « Dis à celui qui crache le sang de cesser désormais, dans la vieillesse où il est, ses propos indécents ou pour mieux dire impies, de cesser aussi de manger du poulet, principalement en ce temps-ci — cela en effet, il était arrivé que le malade le fît, il mangeait du poulet, dans la maison des saints, durant le saint Carême — et de ne prendre que les aliments qui commencent par un A (21). S'il se garde de ces deux choses (22), il sera délivré du mal qui le tient. » L'homme qui avait eu cette vision craignit le péril qu'il encourrait en désobéissant et le dommage qui résulterait de son silence pour le malade, et il essaya de le persuader de veiller à son salut et de ne pas,

(19) αἱμεμπύων (φοράν) 6.5 s. Hapax?
(20) κεφφοῦ 6.10 s. Cf. Suid. III 96.13 Adler : κεπφωθείς · ἐπαρθείς, ἐρεθισθείς. ὀξέως ἐλαυνόμενος et 96.7 κέπφος ·εἶδος ὀρνέου ὀξυτάτου.
(21) Scil. ἄλφιτα, de la bouillie d'orge.
(22) Noter la construction (non classique) avec le génitif 6.21 εἰ γὰρ ἀμφοτέρων παραφυλάξηται, d'après la construction d'ἀπέχομαι, cp. ἀποσχόμενος τῆς ἀλλοτρίας τῶν Χριστιανῶν... βλασφημίας.

par actes et gestes, ruiner l'effet de l'ordre des saints. Le malade écouta ce conseil, il s'abstint de son langage blasphématoire malséant chez un chrétien et de manger de la viande (23) en ce temps de jeûne. Et ainsi, ayant veillé sur son régime de vie selon la prescription des saints, il recouvra la santé. Les crachements de sang purulent cessèrent par l'opération des saints Côme et Damien, et ils gardèrent le malade sain et sauf. Cet homme donc loua Dieu, remercia les saints de ce qu'ils lui eussent, contre tout espoir, rendu la vie et, sa prière de remerciement achevée, rentra en paix chez lui.

*Miracle 7. Sur la sourde et muette.*

Tandis que de si belles et si grandes guérisons étaient journellement produites par les saints serviteurs du Christ Côme et Damien, une femme arrive à leur très sainte maison. Elle était sourde et muette depuis de longues années, et elle suppliait instamment les saints de daigner la guérir de ses deux maux. Elle ne quittait pas le saint, illustre, spirituel sanctuaire, mais elle s'en approchait sans cesse et suppliait avec larmes et foi les illustres saints Côme et Damien d'être délivrée d'une vie qui se traînait en longueur dans la souffrance, attendu que le mal durait depuis de longues années en elle et lui avait affaibli le corps, et qu'elle était toute honteuse devant les femmes de sa race avec qui elle se sentait en amitié, puisqu'elle ne pouvait se lier et converser avec elles. Lors donc qu'elle se lamentait à cause de tout cela et persévérait avec foi dans son imploration aux saints, le secours de Dieu lui vint par l'intercession des saints qui lui sont agréables (24), il accueillit ses plaintes et la délivra de ses deux maux. Alors en effet que la

(23) θυτόν 6.28. Les anciens païens n'avaient mangé d'ordinaire de la viande que les jours où l'on sacrifiait des victimes aux dieux, d'où θῦμα, normalement victime de sacrifice, prenant le sens simplement de « viande », v. gr. LXX Gen. 43, 16 εἶδεν δὲ Ἰωσὴφ αὐτοὺς... καὶ εἶπεν τῷ ἐπὶ τῆς οἰκίας αὐτοῦ Εἰσάγαγε τοὺς ἀνθρώπους εἰς τὴν οἰκίαν καὶ σφάξον θύματα καὶ ἑτοίμασον. » (cp. Lc. 15, 23 φέρετε τὸν μόσχον τὸν σιτευτόν, θύσατε καὶ φαγόντες εὐφρανθῶμεν). On a les deux formes θῦμα et θυτόν dans *Pré Spir.* 65, 2916 C : Un certain abbâ Stéphanos étant malade, τοῦτον ἰατροὶ ἠνάγκασαν θύματος μεταλαβεῖν. Alors qu'il mange cette viande (θῦμα), son frère (2916 C 5 lire ἀδελφὸν κοσμικόν) le visite et se scandalise, ἐλυπήθη πάνυ ὅτι, φησίν, ἀπὸ τῆς τοσαύτης ἀσκήσεως... εἰς τὴν τελευτὴν αὐτοῦ θυτοῦ μετέλαβεν. Aussitôt il tombe en extase et voit quelqu'un lui dire : « Pourquoi te scandalises-tu ὅτι εἶδες αὐτὸν ἐσθίοντα θυτοῦ ».

(24) Cf. *supra* note 9 (ad. 2.32 s.).



sourde et muette, avant la guérison, récitait en esprit le Trisagion, par le moyen de celui-ci et du fait de celui-ci, elle fut guérie par la grâce des saints Côme et Damien. Comme en effet on achevait vêpres dans leur église et qu'on prononçait, ainsi que d'habitude, le Trisagion, soudain la sourde entendit la psalmodie, la muette, élevant la voix avec les psalmodiants, se mit à psalmodier avec eux le Trisagion. Puis, vaincue par la joie et par les extraordinaires miracles qui s'étaient accomplis sur elle au même instant, elle laissa là pour un moment la psalmodie, et la voilà qui remerciait Dieu et les saints, poussant cris et clameurs et racontant à tous les œuvres admirables et les actes de grâce de ses saints Côme et Damien.

*Miracle 8. Sur celle qui avait une affection de la matrice.*

Tandis que cette femme se réjouissait et qu'elle s'était retirée en bonne santé de la demeure des saints, une autre femme y arrive, en proie à des maux et souffrances insupportables que lui causait son intérieur. C'est surtout (25) la matrice qui la tourmentait et qui ne laissait aucun répit à sa douleur, et elle ne cessait d'invoquer les saints serviteurs du Christ Côme et Damien, leur demandant d'obtenir d'eux la guérison. Comme le mal s'étendait toujours et affligeait terriblement celle qui en était victime, les serviteurs du Christ se montrèrent généreux pour elle, comme ils le font pour tous, car ils sont disposés par nature à agir ainsi. Ils lui apparurent en vision, selon leur habitude, et ils lui commandent de mêler du suc de silphion à de la menthe, et de le boire. « Si tu le fais deux fois, disent-ils, tu seras délivrée de la maladie et des douleurs. » Elle fit comme il lui avait été commandé par les saints et fut complètement débarrassée du mal. Car la puissance des saints l'avait guérie de façon invisible, et ils ne s'étaient pas servis de ces remèdes autrement qu'en les nommant — car ces sages médecins n'en avaient pas non plus besoin pour traiter la malade — mais ce fut un miracle pour que, par là aussi, fût montrée leur grâce insurpassable et l'incompréhensible grandeur du charisme que leur avait donné le Christ.

(25) μᾶλλον 8.3 = μάλιστα, cf. Blass-Debrunner 244.

*Miracle 9. Sur le païen envoyé par les païens à l'église de Côme et Damien.*

Tandis que la femme prolongeait son séjour dans l'admirable et glorieuse maison des saints, car elle était insatiable, même après sa guérison, à se tenir auprès d'eux, un autre malade arriva à cette sainte demeure. De fait (26), la compassion, la gentillesse, la bienfaisance des serviteurs du Christ Côme et Damien envers tous les hommes, particulièrement envers les malades, étaient parvenues jusqu'aux oreilles de païens impies et, comme ils avaient appris leurs charismes de guérison et les opérations multiples et variées de leurs miracles, ils appliquaient à ces glorieux serviteurs du Christ Côme et Damien les noms, conformes à l'abomination de leur religion impie, de Castor et Pollux. Alors donc que cette façon de juger les saints s'était répandue chez les païens, il arriva que l'un de ceux qui appartenaient à leur croyance et à leur race, le malade dont on a parlé, qui était, à les en croire, grand clerc quant à la science (27), tomba en une maladie très grave et très pénible. Tous ses amis, comme d'une seule voix, lui conseillèrent d'aller à cette maison-ci des saints Côme et Damien. Ils ne l'envoyèrent pas à ces saints eux-mêmes — comment l'eussent-ils pu, puisqu'ils ignoraient, ou plutôt repoussaient le Maître de ces saints, Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, par ses saints Côme et Damien, guérit toute maladie et faiblesse — mais ils avaient regard aux noms de Castor et Pollux, dont les mythes sont contenus dans leurs vaines et nuisibles lectures. C'est donc de cette manière et dans cette persuasion que le malade, comme on l'a dit plus haut, se présente en cette clinique des saints. Or, tandis qu'il lui survenait des douleurs sans répit, les serviteurs du Christ Côme et Damien, déployant leurs miséricordes habituelles à l'égard des malades, faisaient leur tournée

(26) En 9.4 τὸ δὲ συμπαθητικὸν équivaut à mon sens à τὸ γὰρ συμπαθητικόν (Sur cette assimilation de δέ à γάρ, cf. L. Deubner, *Sitz. Ber. Ak. Berlin* 1935, 640 s.). On attend un γάρ explicitant les raisons de la venue de ce malade, comme v. gr., après ἕτερος ἀνὴρ ἐφίσταται... ἱκετεύων... τεύξασθαι ἰατρείας 6.3-5, on a θωρακικῇ γὰρ κτλ.

(27) τὴν ἐπιστήμην δῆθεν σχολαστικόν 9.13. σχολαστικός à cette époque, est régulièrement « avocat », mais alors pourquoi δῆθεν, qui doit comporter ici, comme le plus souvent, une nuance ironique? Donc plutôt « homme savant, scholar ». *Infra* 10.17 δῆθεν = ἐντεῦθεν, cf. Hésych. 771 Latte.



de soins auprès d'eux. Parvenus au lieu où gisait l'homme envoyé par les païens, qui lui aussi était païen, ils se détournent de lui et continuent leurs soins aux autres patients. Quand l'envoyé des païens eut constaté que cette manière d'agir des saints s'était souvent renouvelée à son sujet, comme il ne pouvait plus supporter les tortures de son mal, un jour qu'il voyait de nouveau les saints visiter les malades, il se mit à crier et à les supplier de venir aussi jusqu'à lui et de le soulager de la souffrance qui le tenait. Comme il persistait et criait aux serviteurs du Christ Côme et Damien : « Prenez-moi aussi en pitié, comme tous les autres », les saints lui répondirent avec colère : « Est-ce vers nous que tu es venu, mon ami? Est-ce nous qu'on appelle Castor et Pollux? » Comme il persistait encore avec les mêmes mots, les suppliant d'être ému de pitié pour lui et les étourdissant de ses clameurs, les serviteurs du Christ, souriant doucement, lui disent à nouveau : « Qu'as-tu à nous assourdir de tes cris, mon ami, et cela alors que tu n'es pas venu à nous, mais as été envoyé à d'autres? Nous ne sommes pas, nous, Castor et Pollux, nous sommes les serviteurs du Christ, le Roi immortel, et notre nom à nous est Côme et Damien. Si donc tu reconnais avec foi notre Maître, tu recevras de lui la guérison de la maladie qui te tient. » Alors, torturé et incapable de supporter le poids de la maladie, comme il les appelait à grands cris, promettait de reconnaître Dieu leur Maître et le Seigneur de toute vie, et convenait que c'était bien chez eux-mêmes, les illustres serviteurs de Dieu Côme et Damien, qu'il avait cherché refuge — car il avait été illuminé en esprit et appelé à la foi salvatrice des Chrétiens — les serviteurs bienvenus du Christ Côme et Damien, qui avaient vu d'avance sa conversion en tant qu'ils connaissent d'avance les biens à venir, lui mirent sur la tête leurs saintes mains guérisseuses : aussitôt la maladie cessa, il fut délivré de ses tourments. Quand il eut été ainsi corporellement rétabli et qu'il eut reconnu le secours et la puissance de Dieu et la grâce que ses saints Côme et Damien ont reçu de lui, repoussant avec horreur les noms et le culte de Castor et Pollux, il eut hâte de laver aussi par le baptême les maux enténébrés de son âme. Il s'approcha du bain de l'immortalité, aspira à la vérité même, reconnut le bon berger et créateur de tous ceux qui appartiennent à son saint troupeau

et fut rendu une brebis élue. Puis, une fois revenu en santé dans sa maison, il racontait en grande joie aux païens qui l'avaient envoyé à Castor et Pollux tous les biens que Dieu lui avait accordés et toutes les grandes grâces que lui avaient procurées les saints serviteurs du Christ Côme et Damien, bienfaiteurs de ceux qui sont malades au dedans et au dehors. Par suite, beaucoup de ceux qui l'entendirent, émerveillés de ce que leur avait rapporté le baptisé, s'empressèrent de reconnaître le Christ, et, prenant en haine l'impie religion, ou plutôt perdition, des païens, ils aspirèrent à la foi orthodoxe et vraie des Chrétiens, comme apportant le salut.

Tels sont, entre autres pareils, les admirables bienfaits que les illustres Côme et Damien chers au Christ procurent en toute occasion aux hommes. Et puisque l'attention très croyante et très fervente que vous portez aux opérations miraculeuses du Christ par l'intermédiaire de ses saints Côme et Damien est digne de l'audition de si grands et prodigieux charismes, je vais ajouter encore un autre miracle, semblable au précédent chapitre, que les saints ont accompli.

*Miracle 10. Sur l'autre ex-païen.*

Un certain croyant placé dans le commerce visitait, chaque vendredi, cette maison universelle des saints. Or, par suite de relations d'affaires, il était en familiarité habituelle et en amitié avec un individu qui appartenait lui aussi à la peste de perdition de païens, et il le pressait de se rendre avec lui à cette demeure des saints, de quitter l'erreur impie des païens comme étant destructrice de l'âme et comme s'opposant à Dieu par les sacrifices à des idoles inanimées, et de s'offrir plutôt en victime non sanglante au seul Dieu immortel, donateur de tout bien, puissance surabondante, source de l'incorruptibilité, qui confère l'immortalité à ceux qui espèrent et croient en lui. Le païen non seulement ne refusait pas d'accompagner son ami croyant à la maison des saints, mais il l'acceptait même avec joie. Il lui disait : « Il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce que je t'obéisse et quitte la fausse doctrine des païens, car cette doctrine permet à ceux qui s'égarent en ses voies de poursuivre une vie tempérante et de donner sans cesse quelque part de leurs biens pour les besoins des pauvres. » De ce moment donc son ami croyant cessa de le conseiller comme il faisait jusque-là et il l'emmena à cette demeure admirable des saints Côme et Damien. Touché de componction par un effet de la grâce des saints, le païen se tenait dans le narthex de la sainte église et, de toute son âme, il demandait à Notre-Seigneur Jésus-Christ de daigner le favoriser de quelque vision ou illumination divine, pour qu'il crût et fût sauvé. Lors donc que, avec véhémence, il eut offert au Seigneur cette prière, il entra au lieu où résidait habituellement l'ami qui l'avait emmené là et où il couchait chaque vendredi. Cet emplacement se trouvait dans le petit baptistère qui faisait partie des bâtiments de là-bas, qui était proche du diaconikon (28). Le païen y entra sans hésitation et s'installa en ce lieu si redoutable aux yeux des croyants. Comme, plusieurs vendredis, il avait répété cette façon d'agir — car je ne veux pas la nommer un acte téméraire puisqu'il était « appelé » — les saints Côme et Damien qui, par la pureté de leur vue, avaient contemplé d'avance sa salvation, loin de l'empêcher dans son entreprise à cause de la sainteté du lieu, disposaient tout d'avance pour son salut. En effet, dit-il, un vendredi, à l'heure où désormais l'appel au salut l'atteignit, il eut une vision. Il dormait à sa place habituelle dans le baptistère avec son ami croyant, car, s'étant pris d'affection pour cette clinique commune des malades, il vénérait les serviteurs du Christ Côme et Damien et se rendait sans interruption à leur maison. Comme donc on célébrait la veillée nocturne, il ressentit un grand mouvement de componction, et il voit en songe, comme j'ai dit, tout près du saint baptistère trois enfants qui mangeaient abondamment des bouchées de pain avec du vin (29). A cette vue, notre homme, je veux dire le païen, entra dans une grande envie et un très fort désir de cette nourriture. Il se releva, raconte-t-il, et parle aux enfants pour qu'ils lui donnent quelque part de ces aliments. Ils refusèrent de le

(28) τῷ διακονικῷ 10.27 Salle au sud de l'église, symétrique à la prothésis, et servant de sacristie.

(29) βουκάκρατον ἐσθίοντα δαψιλῶς 10.41. βοῦκα ou βουκκα (*bacca*) = *baccea*, « bouchée ». On peut hésiter entre « bouchée de pain *et* vin » (*sic* du Cange, s. v.) et « bouchée de pain *trempée dans* du vin » (*sic* Lampe s. v.). Pour δαψιλῶς ἐσθίοντα cp. Antiphane ap. Ath. I 23 A δεῖ γὰρ φαγόντας δαψιλῶς βρέχειν, « quand on a mangé, il faut boire (litt. « humecter ») abondamment ».

faire, et alors il fut saisi en lui-même, dans son sommeil, d'une grande frayeur, il craignait d'avoir à subir de mauvais traitements pour avoir été pris sur le fait dans un lieu si saint. Car c'est une règle générale dans les pays d'Orient que, si par hasard un non-chrétien (30) a été surpris à l'église, surtout lorsqu'on célèbre quelque rite sacramentel, les chrétiens de cette ville-ci, sans avoir regard même à aucune excuse, sans tenir compte de la crainte du préfet, sans attendre aucune autre justification, mais bouillants d'ardeur pour leur foi, livrent aussitôt cet individu à la mort par le feu, comme coupable d'une curiosité sacrilège à l'égard des saints mystères. Le païen donc, dans son sommeil, était agité par ce soupçon et il décida en sa pensée, raconte-t-il, de s'enfuir. Alors lui apparurent en cette vision de songe ces très sages médiateurs des biens Côme et Damien et, s'étant saisis de lui, ils faisaient semblant de l'empêcher, disant qu'il ne lui était pas permis d'échapper. Et comme il les suppliait de le laisser aller, pour qu'on ne s'emparât pas de lui et ne lui fît pas subir les tortures que j'ai dites, les saints lui dirent : « Ce n'est pas chose possible que tu t'échappes d'ici, puisque tu as assisté à de secrets mystères. » Puis ils lui donnèrent des pains ordinaires, en lui recommandant d'en manger autant qu'il voudrait. Le païen se saisit des pains, et, tandis qu'il manifestait comme insatiable le désir qu'il en avait — car il était désormais assoiffé du salut — les saints serviteurs du Christ Côme et Damien, tout à fait sûrs maintenant, dans leur sage entendement, qu'il ne s'éloignerait pas de leur très sainte et admirable maison, s'en allèrent (31). Une fois sorti du sommeil et revenu à lui-même, le païen qui avait eu la merveilleuse vision se rappelle tout ce qu'il a vu et entendu et, pris d'effroi, il était dans un trouble extrême eu égard à toute cette grâce de révélation du mystère qui lui avait été faite. Il raconta tout à l'ami croyant qui lui avait procuré le salut, et, lorsqu'il lui eut confié son intention, il s'approcha sans tarder, en grande joie, du troupeau du Christ, s'étant fait le zélé disciple de Celui

(30) ἀλλοεθνής 10.48. Littéralement « d'un autre peuple », mais comme ἔθνη signifie couramment les Gentils par opp. aux Juifs, puis les païens par opp. aux chrétiens, ici = simplement « païen », cp. ἀλλογενής = « non-Juif » et Ἕλλην = païen.

(31) ἀπέλυσαν 10.67. Ici intransitif (L. S. J. s. v. A VII). Cp. 1.46 ἠρπάγησαν ἀπ' αὐτοῦ, 12.31 καὶ ἀνεχώρησαν, 13.26 ταῦτα εἰπόντες αὐτῇ ἀπέστησαν.



qui en est le pasteur, le Maître de toutes choses, Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a dit (Lc. 15, 10) : « Il y a grande joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent. »

Quelle grande joie n'y eut-il pas, amis du Christ, et dans le ciel et sur la terre, au sujet des deux païens susdits, lorsqu'ils eurent été offerts au Christ par l'entremise des saints Côme et Damien? Quand notre homme en effet eut été illuminé par la grâce et par la vision que j'ai décrite et qu'il eut reconnu que le Christ avait agréé sa supplication par la médiation de ses saints serviteurs Côme et Damien — car c'est le Christ qui appelle tous les hommes à le reconnaître et qui lui avait clairement révélé tout le mystère de son plan — il devint une brebis élue de son troupeau, ayant été jugé digne de la chambre nuptiale dans le Royaume d'en haut. Et après qu'il eut reçu en communion l'aliment vivifiant des mystères de la Sainte Table, il dépouilla la tunique qu'avait souillée le culte erroné des idoles et revêtit la robe pure du fils prodigue (Lc. 15, 22) et de la piscine sans tache, car il avait écouté le Seigneur proclamer par le prophète Isaïe (Is. 1, 16) : « Lavez-vous, purifiez-vous, enlevez de vos âmes les taches de la malice. » Durant tout le reste de sa vie, jamais il ne se sépara de la sainte église de Dieu : sans cesse il se remémorait ces glorieux saints Côme et Damien, et il leur rendait grâces de ce qu'ils eussent gouverné toute son affaire de façon opportune et avantageuse.

Quelle langue donc, quelle éloquence humaine suffira à raconter les exploits de ces admirables Médecins Anargyres, leurs guérisons spirituelles et corporelles, leur étonnante (32) et merveilleuse puissance d'invention, leur noble gouvernement, et comme ils découvrent sans cesse des secours extraordinaires à l'avantage des malades qui se réfugient auprès d'eux? C'est pourquoi, amis du Christ, à cause de tous ces bienfaits et à cause de ces illustres saints et communs bienfaiteurs après Dieu, excitons nos âmes à remercier davantage notre grand Dieu Sauveur Jésus-Christ. Car à Lui reviennent gloire et honneur dans les siècles des siècles. Amen (33).

(32) ξένην 10.96. Cp. ξενίζεσθαι « s'étonner ». De même 16.16.

(33) Cette conclusion indique la fin de la première série. Mais la seconde y est attachée directement sans prologue, et les deux ne forment qu'une même unité.

*Miracle 11. Sur l'homme qui but de l'huile de cèdre* (34).

Il arriva qu'un homme passionné pour les spectacles de l'hippodrome eut un abcès dans la poitrine; il en était cruellement affligé et pour cela vint à cette demeure des saints utile à tous. Comme ils avaient constaté sa ferveur, les grands médecins communs au monde entier et chers au Christ Côme et Damien furent vite inclinés à la pitié. Aussitôt, la nuit suivante, ils se tiennent auprès de son lit et lui commandent de boire un verre (35) d'huile de cèdre : il serait ainsi débarrassé de la maladie. Comme il rechignait et ne pouvait même pas supporter d'en entendre parler, de nouveau les serviteurs du Christ lui apparurent, prescrivirent l'addition d'un second verre d'huile de cèdre et lui commandèrent de le prendre. Et comme le malade acceptait mal la chose, désespérait de la vie à cause du remède (36) qui lui avait été prescrit, qu'il était tout malheureux à ce sujet et déclarait que c'était chose indigne, les amis du Christ et bienfaiteurs des hommes, qui gouvernaient son affaire de façon opportune, le visitèrent pour la troisième fois, prescrivirent l'addition d'un troisième verre d'huile de cèdre et lui commandent de boire les trois verres : il serait ainsi délivré de la douleur. Comme le patient était d'une part en péril de mort du fait de la maladie qui le tenait — car elle s'accroissait petit à petit, c'est pourquoi la prescription recevait petit à petit des additions — et que d'autre part il était fortement irrité, criait contre les saints, comme lui ayant, disait-il, ordonné un remède inutile et nuisible, et refusait absolument leur ordonnance, les saints Côme et Damien, débordant de compassion et de douce patience, imaginèrent une ruse contre l'endurcissement de son cœur. Ils lui apparaissent de nouveau, le

(34) κεδραία 11, Titre et *passim*. Huile plutôt que résine (κεδρία), dont on croira difficilement qu'on puisse la jeter dans un vase (βαλὼν ἐν ἀγγείῳ τινί 11.26) et en boire des rasades ou verres (κρᾶσις 122.7 et *passim*).

(35) μίαν κρᾶσιν κεδραίας 11.7, τῇ μιᾷ κράσει... ἑτέραν μίαν 11.9 s., ταῖς δὲ δύο κράσεσιν... ἄλλην μίαν 11.14 s. Cp. gr. mod. κρασιά = rasade, δός του ἕνα κρασί « donne-lui un verre de vin ».

(36) περιοδία 11.11, 20. Littéralement « tournée du médecin », d'où « prescription, remède ». Cf. *Vie de saint Luc le Stylite*, éd. Vanderstuyf, *P. O.*, XI 2 (1915), ch. 48, p. 101.5 πάσης περιοδείας καὶ θεραπείας τὸ πάθος κρεῖττον κατανοήσαντες, 60, p. 116.2 προσκαλεῖται τῶν ἰατρῶν παῖδας καὶ περιοδείαις χρῆται ποικίλαις, ch. 64, p. 119.10 τῆς παραδόξου περιοδείας ἀπολελαυκώς, ch. 56, p. 112.11 παρὰ τῶν περιοδεύειν λαχόντων αὐτὸν ἰατρῶν ἀπηγορεύθη.



visage souriant, et lui disent en vision de songe : « Qu'as-tu à crier ainsi contre nous, mon ami? Écoute donc. S'il te fâche de boire pour ton salut les trois verres d'huile de cèdre, rentre chez toi, jette-les dans un vase, attends une heure très tardive dans la soirée, va à l'hippodrome et, à l'extrémité où l'on tourne (37), creuse à toi seul, sans que nul ne le sache, et dépose le vase d'huile de cèdre. Si tu agis selon nos prescriptions, tu obtiendras à toute vitesse (38) la guérison. » Ravi de joie de ce que, comme il le pensait, il avait échappé à un si dégoûtant breuvage, le malade rentra en grand empressement chez lui et se hâta d'accomplir ce qui lui avait été ordonné par les saints. Et ainsi, à une heure très avancée de la soirée, il se rend au lieu de l'hippodrome qui lui avait été indiqué. Or il y fut aperçu par un homme qui par hasard se trouvait là bien que ce fût une heure indue. Cet homme le suivit en secret par derrière, vit le geste qu'il accomplit et, considérant l'heure, le lieu, l'action, se dit en lui-même qu'on n'avait pas agi ainsi sans quelque mauvais dessein et quelque pratique de sorcellerie : en effet il avait constaté que les esclaves aussi qui avaient porté le malade en litière avaient été par lui tenus au loin, et cela confirmait ses soupçons. Cet homme donc, après avoir vu le malade et fait en lui-même ces réflexions, quitte l'endroit où il était, court, amène avec lui d'autres gens en grand nombre et se saisit de celui qui, à cause de sa désobéissance première, agissait maintenant de cette manière sur l'ordre des saints. Ils l'emmenaient donc en le rudoyant, le déclaraient un sorcier, disaient qu'il avait fait cela en vue d'une machination contre un des camps des cochers parce qu'il leur était hostile, et ils l'entraînèrent en le réduisant aux abois, au point qu'ils lui appliquèrent une bonne frottée (39), lui lançant cette menace que, s'il ne leur avouait pas, disaient-ils, la nature de ses agis-

(37) ἐν τῇ ἄνω σφενδόνῃ 11.28. σφενδόνη est l'extrémité du champ de course, qui ressemble à la courbe d'une fronde. ἄνω (ἡ ἄνω σφενδόνη = ἡ τῶν ἄνω σφενδόνη) indique qu'il s'agit du point où l'on tourne, par opp. à τὰ κάτω, la ligne départ, cf. Plat. *Rép.* X 613 B 10 ss. οὐχ οἱ μὲν δεινοί τε καὶ ἄδικοι δρῶσιν ὅπερ οἱ δρομῆς ὅσοι ἂν θέωσιν εὖ ἀπὸ τῶν κάτω (ligne de départ), ἀπὸ δὲ τῶν ἄνω (point où l'on tourne) μή.

(38) θᾶττον τοῦ δέοντος 11.30. Cf. *supra* 1.13 et note 2.

(39) ὥστε ἀξουγγιάσαι αὐτόν 11.48. Cf. A. Souter, *Glossary to later Latin* (Oxford, 1949), *axungio*, « rub with swine's fat » or « other grease » (Chiron, *Mulomedicina* 661 Oder; Pelagonius, *Ars veterinaria* 470 Ihm). De *axungia*, axonge, saindoux.

sements, et de qui venait l'ordre, et contre quel camp, ils lui régleraient son compte avec la pire sévérité pour donner une leçon aux autres, et le livreraient à la loi. Ils ajoutaient à leurs propres dires ce mot de l'Écriture (Rom. 13, 3) : « les magistrats ne sont pas terribles aux bons, mais aux méchants », et que, s'il voulait être délivré de si grands périls, il eût à leur exposer toute son affaire. Ce malade donc, amis du Christ, qui aspirait à se procurer la guérison du premier mal par le moyen de la grâce des saints Côme et Damien, on pouvait le voir qui s'attirait un second mal plus terrible, et qui, par un flot de paroles pour défendre sa vie même, faisait passer désormais au second rang la souffrance qui lui affligeait le corps ; on pouvait le voir qui implorait, ou plutôt pressait instamment (40) ses gardiens de s'abstenir de telles accusations contre lui, de ne pas avoir telle opinion de lui, et de ne pas laisser une telle charge absurde de sorcellerie peser sur lui, attendu que, disait-il, il lui était totalement étranger, qu'il avait reçu le baptême, qu'il était bon chrétien, qu'il avait toujours abominé les pratiques de sorcellerie ou de magie qui font emploi de l'Ennemi, que depuis longtemps, à cause de sa maladie, il était assidu à la demeure guérisseuse des saints Côme et Damien, et que ce sont eux qui en vision, disait-il, lui avaient ordonné d'accomplir ce geste-là et en ce lieu-là. Malgré ces apologies et d'autres encore envers ses gardiens, il ne put les persuader, car ils étaient devenus plus inflexibles et plus en colère contre lui, et ils avaient ameuté contre lui une foule de gens, ils traitaient ses dires de mensonges et d'inventions et déclaraient : « Nous n'oserions pas dire, nous, que ces glorieux et admirables saints eussent jamais ordonné qu'on accomplît ce crime impie, et à une telle heure, et en un tel lieu. Quelle vraisemblance à cela en effet, eux qui produisent incessamment des guérisons extraordinaires, qui

(40) δυσωποῦντα, μᾶλλον δὲ καὶ ἐκλιπαροῦντα 11.60 s. Deux termes parfaitement équivalents. De même τὴν ἀσεβῆ... θρησκείαν, μᾶλλον δὲ ἀπώλειαν 9.71, καταμαλάξαντες, μᾶλλον δὲ καὶ ἀπαλύναντες 11.89, χαρίσματα, μᾶλλον δὲ κατορθώματα 11.117, τὴν τοῦ μισοκάλου δαίμονος κατασκεύην, μᾶλλον δὲ ἀνίατον, ἵνα οὕτως εἴπω, ἐπιβουλήν 12.70-72, κράζοντος καὶ ἐλέγχοντος, μᾶλλον δὲ δημοσιεύοντος 12.106 s., τὸ παραδόξως... γενόμενον θαῦμα, μᾶλλον δὲ μυστήριον 14.55 s., ἀκούσατε ἀνεξικάκου... περιοδίας, μᾶλλον δὲ κρίσεως 16.53, 19 ($v^1$). 25 κινήσει, μᾶλλον δὲ τρανώσει, 19 ($v^1$). 28 σκηνὴν ἤτοι πηγήν, etc. C'est simplement de la phraséologie, comme aussi κελεύσεως ἤτοι ἐπιταγῆς 11.110, μαγγανείας ἤτοι φαρμακείας 11.65 s., τῶν χαρισμάτων αὐτῶν ἤγουν ἰάσεων 12.120, ὀπτασίαν μέντοι μόνον ἤγουν φαντασίαν 16.72.



guérissent sans salaire les maux inguérissables des hommes — vu leur générosité surabondante en raison des grâces immenses qu'ils ont reçues de Dieu — comme si, impuissants à guérir son mal, ils eussent accepté de lui prescrire cette abomination ? » Alors donc que le malade souffrait cruellement d'âme et de corps, qu'il était réduit aux abois, et en péril même pour sa vie, et qu'il mettait en avant l'ordre des saints et les produisait en témoignage de ses dires pour rassurer ses tourmenteurs, afin que ces saints eux-mêmes, dans leur puissance, se portassent garants auprès des incrédules et le tirassent du péril, les serviteurs du Christ Côme et Damien, ayant jugé que le châtiment mérité pour sa désobéissance avait assez duré, et du même coup le débarrassant désormais de la passion illusoire et nuisible des spectacles de l'hippodrome, entreprirent de le guérir, après avoir, par leur habile influence, amolli, ou plutôt attendri la rudesse et la cruauté de ceux qui s'étaient emparés de lui. Ces mêmes gens en effet, dit-il, qui nommaient leur prisonnier un sorcier, par un mouvement personnel que leur avait inspiré l'influence des saints, lui firent la proposition suivante : « Si tu as assurance en ce que tu dis, si tu connais comme certain que tes paroles sont vraies et que c'est bien là le commandement des illustres saints et grands médecins Côme et Damien, prends sous nos yeux le vase que tu portes, bois ce qui est dedans : alors nous te lâcherons, et tu échapperas au péril qui t'attend, car tu nous auras convaincus. » Quand il eut entendu d'eux ces mots, et qu'il se fut rendu compte que la puissance des saints en avaient ainsi décidé, d'abord à cause de sa désobéissance, ensuite pour le guérir de la maladie et de la passion des spectacles de l'hippodrome, il accepta de bon gré le commandement de ces gardiens, prit de leurs mains le vase où étaient les trois rasades d'huile de cèdre et les but sous leurs yeux. Aussitôt, grâce à l'assistance de ces admirables saints Côme et Damien — et non parce qu'il avait bu l'huile de cèdre (41) — il eut un vomissement, l'abcès qu'il avait dans la poitrine creva, et, sauvé des deux périls, il gagna en joie cette maison très célèbre des saints, proclamant devant tout le monde

(41) οὐδὲ γὰρ τῇ πόσει τῆς κεδραίας 11.105. Même idée que ci-dessus 8.14-16. Les saints n'ont pas réellement besoin des remèdes pour guérir, leur δύναμις suffit (8.13).

les bienfaits spirituels et corporels qui lui étaient advenus et recommandant à tous : « Que personne ne désobéisse à l'ordre ou à la prescription des glorieux saints serviteurs du Christ Côme et Damien, pour qu'il ne subisse pas des épreuves pareilles », disait-il, à celles qu'il avait eu à souffrir. Puis, ayant renoncé, une fois pour toutes, aux spectacles de l'hippodrome, il rentra chez lui rempli de joie et en bonne santé. Tout le restant de sa vie, il fut assidu à la sainte église de Dieu, et il louait Dieu qui lui avait accordé ce salut par ses saints serviteurs Côme et Damien.

Voyez donc, amis du Christ, de quelle sorte, quels en nombre et quels en magnitude sont les charismes, ou plutôt les beaux traits de bonté, de ces saints et grands médecins. C'est pourquoi la grâce extraordinairement puissante de leurs guérisons excite mon esprit, rend claire et distincte ma langue (42), réveille mon entendement, et me pousse à raconter un autre miracle. Écoutez-le donc, amis très croyants, louez selon la coutume Notre-Seigneur Jésus-Christ et célébrez avec vigueur ses saints serviteurs Côme et Damien.

### *Miracle 12. De Marthe, où il est question de l'esprit impur.*

Une dame du nom de Marthe, qui, par folie, avait passé la fleur de sa jeunesse dans les désordres des sens et s'était souillée du vice de libertinage — elle était, de fait, fort jolie — puis avait reconnu son devoir et désormais avait quitté l'océan de la débauche pour le port tranquille de la tempérance et poursuivait une vie sainte et pieuse, qui en outre implorait le Seigneur, lequel accueille tous ceux qui reconnaissent leurs fautes, et lui disait « Ne te souviens pas des péchés de ma jeunesse et de ma folie » (Ps. 24 [25], 7), s'était réfugiée auprès de l'admirable clinique des glorieux saints Côme et Damien. Depuis l'enfance en effet et par tradition de famille elle s'était

(42) C'est, je suppose, ce que l'auteur veut dire par τρανοῖ τὴν γλῶτταν 11.119, bien que tout cela soit du mauvais pathos, cf. les deux équivalents προτρέπεταί μου τὸν νοῦν, τρανοῖ..., διεγείρει τὴν διάνοιαν. Même expression, *infra* 19-25. Lampe (τρανόω 7) cite Chrys. *hom.* 67.1 *in Mt.* (7.661 E) οὐ τῆς διανοίας αὐτῶν (des enfants à l'entrée de Jésus à Jérusalem) τὸ λεγόμενον ἦν, ἀλλὰ τῆς αὐτοῦ δυνάμεως τρανούσης τὸ τῆς γλώσσης ἐκείνων ἄωρον.



toujours attiré leur protection. Car elle se trouvait venir de la province de Cyrrhestique en Orient, là où reposent les précieux restes de ces admirables saints serviteurs du Christ Côme et Damien (43) : c'est là aussi qu'elle avait reçu la grâce du saint baptême. Or il arriva que cette dame, étant venue à notre ville impériale amie du Christ, tomba en une certaine maladie qui descendait du crâne, et c'est pour cela que, comme j'ai dit, elle avait gagné en hâte cet atrium des saints. Dans le temps donc qu'elle cherchait à recevoir la guérison de la part des universels bienfaiteurs, non seulement elle ne s'abstenait pas de faire part de ses biens aux pauvres, mais encore, si elle voyait des femmes en quelque mal pour être tombées sous la domination de l'Ennemi, et qui, après avoir eu l'esprit torturé, recouvraient peu à peu la raison, elle les invitait à sa loge (44) — elle séjournait au portique gauche du *catéchouménion* dans l'atrium — et, les accueillant avec bonté, elle les soignait, leur faisait des présents et montrait toute autre espèce de sollicitude à leur égard, en telle sorte qu'elles ne ressentissent pas la souffrance que leur causait l'Adversaire. D'un mot, considérant la faiblesse et l'instabilité de ces pauvres femmes auxquelles l'unissait son sexe, elle s'empressait en toute occasion de veiller sur elles de toute manière, afin que, honorant par là aussi les glorieux saints Côme et Damien, elle obtînt rapidement la guérison de sa propre maladie. C'est ce qui arriva. Quelques jours ayant passé, les saints viennent la nuit et, sous ses yeux, donnent à une autre vieille femme malade couchée près d'elle une ta-

(43) Cyrrhus, à 21 km. au N.-O. d'Alep, prétendait en effet posséder les reliques des deux saints. Il s'agit alors des Côme et Damien arabes (fêtés le 17 octobre), qui, selon d'autres traditions, auraient été martyrisés à Aigai de Cilicie sous Dioclétien (cf. Deubner, *Intr.* 39 s.), Aigai possédant dès lors leurs reliques. Mais, selon le miracle 34, ces mêmes reliques se seraient trouvées aussi dans le sanctuaire de Constantinople, cf. 34.20 ss. ἦν ἐν αὐτῷ τούτῳ τῷ ἁγίῳ αὐτῶν οἴκῳ ἕτερος ἀνὴρ κατακείμενος ἐν τῇ δεξιᾷ στοᾷ πλησίον τῆς σοροῦ τῶν ἁγίων λειψάνων (de même l. 30 s.). La multiplicité des lieux de séjour des corps saints est un phénomène bien connu et, comme on l'a reconnu depuis longtemps (Deubner, *Introd.* 38 ss., Bollandistes, *Martyrol. Roman.*, 1940, 418 s. [27 sept.]), c'est même la multiplicité des lieux de séjour des reliques de Côme et Damien qui a produit la croyance à trois paires d'Anargyres. Quoi qu'il en soit, la possession des reliques de Côme et Damien était un des titres de gloire de Cyrrhus, avait même fait donner à la ville le nom de Hagioupolis (Honigmann ap. P. W., XII 200.42, 202.27). Théodoret, évêque de Cyrrhus de 423 (?) à 457, parle déjà de la basilique (Honigmann, *ib.* 201.65 ss.). Le culte semble avoir fleuri surtout à partir du VIe siècle (*ib.* 200.40 ss.).

(44) ἐν τῇ κορτίνῃ 12.20, littéralement « rideau » (*cortina*), d'où ici emplacement entouré de rideaux à l'intérieur d'un des portiques de l'atrium.

blette, puis s'en vont. Lorsqu'elle se fut réveillée après cette vision, comme elle avait avec les saints serviteurs du Christ Côme et Damien la familiarité que lui donnait sa foi, elle se mit à récriminer et à crier contre eux, de ce que, alors qu'ils avaient apparemment visité sa voisine, ils l'eussent négligée, elle, et cela malgré la grande confiance qu'elle avait en eux. Le matin étant venu, elle voit dans ledit catéchouménion une civière, des cierges et tous les autres préparatifs pour le cortège funèbre des morts. Elle interroge, et apprend que la femme couchée près d'elle avait gagné le terme ordinaire de la vie humaine. Elle reconnut alors que les serviteurs du Christ avaient donné à la morte quittance de sa dette totale de vie et s'exclama en plaisantant, confiante dans la pitié et la bonté des saints : « Bons maîtres, grands médecins, moi je veux vivre, pour l'instant ne vous approchez pas de moi. Je vous supplie de me guérir, je n'ai pas besoin d'une telle quittance. » Cela, c'est à la vue de tous qu'elle le disait aux glorieux saints Côme et Damien, en considération du don de la tablette. Or donc, la nuit suivante, les grands médecins et serviteurs du Christ lui apparaissent, souriants de visage, et lui disent : « Pourquoi tant de discours, pourquoi dire par découragement des choses qui ne conviennent pas et qu'il ne t'est pas avantageux de penser? Qu'as-tu, de quoi souffres-tu? » O merveille, ô l'excès de la douce patience et de la bonté des saints ! Eux qui connaissent toutes choses par le charisme qu'ils ont reçu du Christ, qui savent tout, qui font si doctement leurs tournées médicales, ils demandaient à la femme « Qu'as-tu, de quoi souffres-tu? » D'un mot, avant d'avoir appris de la malade ce qu'ils savaient déjà, ils lui prennent entre leurs mains la moitié du crâne et, ayant légèrement heurté du doigt l'une des narines, ils font aussitôt cesser la douleur dans l'une des moitiés de la tête, car il se répandit par la narine un flot énorme de sang. N'allez pas croire, amis très croyants, qu'un second traitement ait tout bonnement fait défaut à la patiente de la part des glorieux saints, et que la guérison ait été par eux laissée incomplète sans qu'ait été élaborée par eux nulle autre forme de salut pour la malade. Le présent texte va nous présenter la vérité. La malade avait été soulagée de ses souffrances dans la plus grande partie de la tête, mais elle sentait encore de la douleur dans l'autre



partie, et elle persistait à maugréer contre les saints et disait : « Eux qui ont assuré la guérison d'une des parties de ma tête, ne pouvaient-ils pas arrêter aussi les douleurs de l'autre partie (45)? » Elle parlait ainsi par découragement, mais en même temps mettait encore son espérance dans les saints, car elle avait grande confiance en eux depuis sa plus tendre enfance. Elle ne cessait pas non plus de soigner et réconforter de toute manière les femmes qui avaient en elles les esprits impurs. Or écoutez, amis du Christ, d'une part la combinaison, ou plutôt, pour ainsi dire, la machination incurablement mauvaise du démon qui hait le bien, d'autre part la manière dont les serviteurs du Christ Côme et Damien vinrent porter secours à la malade et la sauver. Voyez en effet. Comme la dame, raconte-t-on, invitait avec foi les femmes livrées à des esprits impurs, et qu'elle mangeait même avec elles, ce commerce habituel poussa le démon logé en l'une des patientes, nommée Christine, à s'éprendre d'amour pour elle, au point de vouloir entrer en elle. Mais les saints l'avaient prévu et, comme ils avaient accueilli avec faveur la foi de celle qui s'était réfugiée chez eux et les aumônes qu'elle faisait aux pauvres, il la visitèrent une seconde fois la nuit suivante et aussitôt enlevèrent la douleur dans l'autre partie de sa tête. Mais ils lui recommandèrent de ne plus introduire dans sa loge la malade Christine, et de ne plus se laisser voir par elle : « car l'esprit impur logé en elle s'est épris de toi et il travaille à une machination contre toi. Eh bien, ne va plus même à la colonne gauche du narthex du sanctuaire où la dite Christine tient ses discours (46), mais dépêche-toi, au nom de notre frère le protomartyr Étienne, de rentrer chez toi en paix. » Il se trouvait en effet (47) que cette dame était l'épouse de l'un des clercs de l'église du glorieux saint martyr Laurent.

(45) Cette phrase 12.65 s. paraît meilleure comme interrogation, donc point d'interrogation ; (non point) après παῦσαι 12.66.

(46) λόγον δίδωσι 12.86, cf. διαδίδωσι τὸν λόγον τοῖς πλησίον 25.23.

(47) γάρ (12.88) pour expliquer διὰ τὸν... Στέφανον 12.87. Les reliques de saint Étienne avaient été apportées de Jérusalem par l'impératrice Eudocie (= Athénaïs, épouse de Théodose II) et déposées dans la basilique de Saint-Laurent. Quant à celle-ci, Saint-Laurent ἐν ταῖς Πουλχερνιαναῖς (Janin, *Géogr. eccl.*, p. 312), elle avait été construite par l'impératrice Pulchérie (399-453), fille d'Arcadius et d'Eudoxie, sœur de Théodose II et, après la mort soudaine de celui-ci (450), épouse (mariage blanc) de Marcien (450-457). Grande bienfaitrice du clergé, elle avait construit de nombreuses églises, cf. Ensslin, P. W., XXIII 2, 1954-1963.

Que nul n'aille penser (48) que la visite des saints fût pure imagination, ce qui est le fait de gens tout à fait insensés. Celle qui avait obtenu le salut grâce aux saints se mit en garde eu égard au conseil que lui avaient donné les universels et sages médecins de se retirer de leur illustre maison. Quant à la possédée Christine, elle arrive au point du jour et veut entrer dans la loge de la dame. Car l'esprit impur logé en elle luttait pour pénétrer dans l'objet désiré et exécuter sa machination contre celle qui avait obtenu la guérison, et cet ennemi du genre humain, frappé au cœur à cause des dispositions que les saints avaient prises contre lui, poussait violemment la possédée. Le démon fertile en méchancetés craignait que, la dame ayant reçu son congé des saints, il ne fût déçu en ses espérances — comme, en fait, sombra dans la honte la perfide machination qu'il complotait contre cette bonne chrétienne. Quand les gardiens du lieu eurent refusé à la possédée la permission d'entrer dans la loge, l'esprit impur se mit à crier : « O violence de la part de Côme et Damien (49) ! Ne sais-je donc pas, Marthe, que ce sont eux qui t'ont recommandé de m'interdire l'entrée chez toi ? » Comme il criait ainsi et exposait, ou plutôt livrait au grand jour (50), ses propres desseins honteux contre celle qui avait été prise en pitié par les saints, Christine, qui avait recouvré la raison, suppliait, avec des paroles mêlées de larmes, la fidèle croyante d'avoir pitié d'elle et de ne pas la priver de ses bienfaits habituels, vu qu'elle était innocente de la machination du démon funeste logé en elle. Mais la fidèle croyante guérie par les saints rejeta les supplications de Christine et, après avoir rendu grâces aux saints, elle regagna en paix sa demeure. De ce moment jusqu'au jour d'aujourd'hui, toujours plus abandonnée au désir qu'elle avait d'eux, elle ne cessa

(48) ἵνα δὲ... νομίσειέν τις (12.90) équivaut à un impératif (selon un tour bien connu dans la basse grécité, v. gr. *V. Sym. Sali* 132.23, 144.4, 161.12 Rydén : mais régulièrement avec le subjonctif), correspondant à *supra* 12.58 καὶ μὴ νομίσητε κτλ.

(49) ὢ ἀπὸ Κοσμᾶ καὶ Δαμιανοῦ 12.104. Deubner, Index, s. v. ἀπό, renvoie à un ouvrage russe en russe, V. Vasiclievskij-P. Nikitin, *Légendes des 42 martyrs d'Amorium*, Saint-Petersbourg, 1905, p. 251 (l'ouvrage est cité également Beck, 511). Il eût été plus utile de dire d'un mot comment il l'entend. Je le prends avec ellipse de βία comme dans les expressions si courantes dans la *V. Theodori Sykeonis*, v. gr. ὢ τῆς βίας τοῦ Ναζωραίου 377.13 s., ὢ βία, μή μοι ὀργίζου 303.17, ὢ βία, τί ἐλήλυθας ὧδε 401.30, ὢ βία ἀπὸ τοῦ πορνογεννήτου τούτου 438.29 s., ὢ βία, τί ἦλθες ὧδε 457.26.

(50) ἐλέγχοντος, μᾶλλον δὲ δημοσιεύοντος 12.106 s. Cf. *supra* note 40 à 11.60 s.



plus, chaque vendredi, de venir à cette admirable maison des saints et, reconnaissante à Dieu, elle raconte à tout venant les bienfaits des saints serviteurs du Christ Côme et Damien.

Et que nul, amis du Christ, ne mette en doute ou ne refuse d'accepter aucun des miracles ou des gestes des saints, que nul ne fourre comme au débarras dans un coin le récit de leurs charismes, c'est-à-dire de leurs guérisons. Car, j'en atteste le Christ, aucune partie de la vérité n'y a été altérée, bien au contraire, je n'ai rien fait qu'y mettre, fût-ce indignement, tout ce que j'ai entendu de ceux-là mêmes qui ont été guéris, ou appris de ceux qui ont assisté de leurs yeux aux autres miracles.

Qui pourra, quelle langue sera capable, quel temps suffisant pour raconter dignement les miracles accomplis par les saints du Christ Côme et Damien en vertu des charismes qui leur ont été donnés d'en haut par lui ? De fait, se conformant à la foi de ceux qui recourent à eux, c'est de bien des manières et en tout lieu qu'ils présentent aux yeux leurs activités de guérison. Écoutez, je vous prie, comment ce préambule n'a pas été employé à l'aventure, mais avec l'idée d'un fait bien réel.

*Miracle 13. Sur la femme de Constantin, lequel se trouvait à Laodicée.*

Il arriva qu'un individu qui avait poste à l'armée (51), du nom de Constantin, homme très croyant et qui ne cessait pas de visiter assidûment les saints, quitta cette ville impériale amie du Christ à cause de son service à l'armée. Or, en quelque lieu qu'il se trouvât à l'étranger, il portait sur lui avec foi, pour sa sécurité, la représentation des saints sur une image. S'étant fixé à Laodicée, qu'on appelle « Celle qui fabrique des *trimita* (52) »,

(51) ἐν στρατείᾳ ἐξεταζόμενον 13.1, cf. *supra* ἐν πραγματείᾳ ἐξεταζομένου 10.1, Constantin ap. Eus. *V. Const.* III 18 (86.13 s. Heikel : lettre de Constantin aux églises après le Concile de Nicée) : « que la pénétration d'esprit de Votre Sainteté considère combien il est grave et peu convenable que μετὰ τὰς τοῦ πάσχα ἡμέρας ἄλλους μὲν ἐν ἑορταῖς καὶ ἀνέσεσιν ἐξετάζεσθαι, ἄλλους δὲ ταῖς ὡρισμέναις ἐκδεδόσθαι νηστείαις, Eus. *h. e.* III 30.1 (I 262.8 s. Schwartz) ὁ μέντοι Κλήμης (Clément d'Alexandrie)... διὰ τοὺς ἀθετοῦντας τὸν γάμον τοὺς τῶν ἀποστόλων ἐξετασθέντας ἐν συζυγίαις (qui se sont trouvés dans l'état de mariage) καταλέγει.

(52) ἡ τριμιταρία 13.6 s. Un autre ex. L. S. J. (pap. du ɪᴠe s. ap. J.-C.). Le τρίμιτος ou τρίμιτον (*trilix*) est une étoffe à triple tissu, telle qu'on en fabriquait à

et y ayant fait un assez long séjour en raison de l'office dont il était chargé, il y épousa une femme en mariage légitime. Or, au bout de quelques jours, celle qui s'était donnée à lui en mariage tomba malade ; il lui poussa un abcès à la mâchoire gauche, et, comme elle était cruellement éprouvée par la douleur, cela causait un profond chagrin à son mari. Il avait grande familiarité avec les saints (53), bien qu'il eût oublié que, selon son habitude, il les portât sur lui sur une image peinte, et il dit donc à son épouse pour la consoler : « Comment t'aider? Je suis à l'étranger. Car si j'étais dans ma ville, j'aurais pris de la *kéroté* (54) de mes maîtres, les saints Côme et Damien, et aussitôt ils auraient fait cesser tes douleurs et auraient guéri ta maladie. » La femme, qui était croyante, prise d'admiration pour la rapidité des guérisons que procurent les saints, pria d'être jugée digne, après leur retour, de porter son adoration dans leur glorieuse et illustre maison, car, rien qu'à entendre parler d'eux, elle avait été pénétrée du désir de les approcher. La voilà apaisée. La nuit suivante, tandis qu'elle était profondément endormie, elle voit ces grands et merveilleux médecins serviteurs du Christ Côme et Damien se tenir près de son lit sous l'aspect sous lequel on les représente. Ils lui disent : « Qu'as-tu? Pourquoi cette agitation? Pourquoi causer des tourments à ton mari? Nous sommes ici avec vous, ne t'inquiète de rien. » Ceci dit, ils s'en allèrent. Une fois réveillée, elle interroge son mari, voulant apprendre quelle est la figure des glorieux saints Côme et Damien, comment on les représente, dans quel état ils viennent visiter les malades. Alors que son mari lui décrivait la figure des saints et lui exposait leurs charismes, elle s'accordait avec lui en ce qui regarde les figures, et se mit à lui raconter ce qui, du reste, lui avait été dit par les saints dans sa vision. Alors le mari, du fait de ce récit, se rappela qu'il avait

Laodicée du Lycus en Phrygie, ville réputée pour sa laine, cf. A. H. M. Jones, *Cities* etc. 74, Ruge ap. P. W. XII (1924) 723.44 s. : « Von einer besonderen Art Kleidungsstücken, *trimita*, hatte die Stadt den Beinamen *Trimitaria* », sans référence, mais probablement d'après notre texte. D'après une brillante correction de Hugh Last ap. Dawes-Baynes, *Three Byz. Saints* (1948), p. 187, dans la *V. Theod. Syk.* 387.13 s. (Theoph. Joannou), lire προσήνεγκεν αὐτῷ ζάβαν τρίμιτον (τρίμυτον cod.) τὴν καλουμένην λουρικήν : « cotte de mailles à trois épaisseurs », la *trilix lorica* de Virg. *Aen.* III 467, V 259, VII 639.

(53) πολλὴν πεῖραν τῶν ἁγίων ἔχων 13.12 s. Cp. *Pré Spir.* 83, 2940 C 14 s. πεῖραν ἔχων αὐτοῦ.

(54) Cf. *supra*, note 5 à 1.69.



dans un portefeuille sous l'aisselle la représentation des saints sur une image. Il tire aussitôt le portefeuille et le montre à la femme. Celle-ci, à cette vue, baisa l'image, et elle reconnut que les saints habitaient réellement avec eux, comme ils le lui avaient dit. La nuit suivante, les mêmes serviteurs du Christ lui apparurent sous le même aspect et lui disent : « Ne t'avions-nous pas dit que nous sommes ici avec vous? De quoi souffres-tu? » Quand elle leur eut indiqué, comme si, de vrai, ils l'avaient ignoré, les souffrances de sa mâchoire, elle entendit cette réponse : « Tu n'as rien de grave. Ouvre seulement la bouche. » Alors l'un d'eux lui enfonça le doigt dans la bouche et, par le secours de Dieu et la grâce des saints Côme et Damien, il sortit de la joue un flot énorme de sang corrompu. D'un mot, ayant évacué par la bouche tout le liquide malodorant, elle fut remise en santé, en sorte que, le matin venu, son mari en se levant, la trouva toute joyeuse, débarrassée de tout mal. Cependant, après sa guérison, les saints voulurent, non seulement lui mettre sous les yeux la foi de son mari, mais encore confirmer cette foi, et, la nuit suivante, ils lui dirent : « Tu as sous ton oreiller une portion de *kéroté*, fais t'en une onction chaque soir au moment de dormir, et tu ne seras plus troublée en rien par tes douleurs. »

Vous avez vu, amis du Christ, comment, se conformant à la foi de ceux qui les invoquent, ces très sages saints se trouvent partout, non seulement par leur activité, mais aussi par leur présence même. Dès lors, quand la femme, avec son mari, fut arrivée à cette ville-ci amie du Christ et toute bienheureuse, elle vint en grande reconnaissance à cette demeure guérisseuse des glorieux saints, louant Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui manifeste en abondance au genre humain les traits de sa miséricorde par l'entremise de ses admirables saints serviteurs Côme et Damien.

*Miracle 14. Sur le prêtre paralytique.*

J'ai l'esprit confondu par les excès de grâce et de puissance des saints. Plus en effet augmente le nombre des malades dans cette sainte maison, plus aussi surabonde à leur sujet l'œuvre de salut de ces médecins anargyres Côme et Damien. La grâce divine, sans cesse présente à travers eux, met en fuite

les maladies, allège les souffrances, guérit les maux, soigne les langueurs, d'un mot congédie en paix, rendus à la santé, tous les patients.

Or donc (55) un certain prêtre de la très sainte Grande Église, qui était parvenu à une profonde vieillesse, ayant été frappé soudain de paralysie, s'en vint aussitôt à cette auguste maison des saints, et il suppliait avec foi les serviteurs du Christ Côme et Damien d'avoir regard à sa vieillesse et de traiter l'accident infortuné de cette maladie qui l'avait atteint. Plusieurs jours s'étant écoulés, il voulut se rendre au bain dit curatif qui se trouve à Sykae (56). Étant sorti à l'aube de la maison de ces saints, il cherche à gagner (57) le bain privé où se soignent les gens de Sykae. Cependant, comme il s'était amassé des nuages et que déjà tombait la pluie, ceux qui le portaient lui disent : « Pourquoi mépriser le bain d'ici, sire prêtre, et t'empresser d'aller à un autre bain curatif, surtout avec une telle pluie? Vois, le bain privé d'ici passe aussi pour être curatif. » Bref, les saints ayant ainsi arrangé la chose, on le persuade, à cause de la pluie, d'entrer dans le bain curatif d'ici. Il entra donc, sur les bras des porteurs, dans ce qu'on nomme les salles voûtées des bains de vapeur, et il y était assis seul, car la grâce des saints avait distrait au dehors ceux qui l'avaient introduit. Or l'un des deux serviteurs du Christ, lui étant apparu sous l'aspect d'un garçon de bain (58), invita le malade à se lever et à entrer dans la salle plus intérieure. Comme il alléguait l'impossibilité de marcher et en attribuait la cause à sa maladie, de nouveau le saint l'encourageait, lui tendant les mains et les lui offrant en guise de bâton. S'étant saisi du malade du bout des doigts, il le fit marcher, bien qu'immobilisé, sur ses pieds jusqu'au bassin, l'y fit descendre et le baigna ; puis l'ayant porté, il le déposa

(55) Ὅθεν (14.7) simple particule de liaison, = « nun ». Cf. Tabachovitz, *Études*..., 12 s. avec exemples tirés de Malalas. De même Ὅθεν au début du miracle 16, *infra* 16.1.

(56) Non sans doute les Thermes d'Honorius à Sykae = Galata (cf. Janin, *Constantinople byzantine*, 214, nos 19 et 425), car il s'agit d'un bain privé, πριβάτον l. 16 et 20.

(57) φθάνει (14.15) inchoatif. Avec l'acc. (φθάνει τὸ ἰαματικὸν... πριβάτον) comme souvent, φθάνουσιν καὶ τὸν τόπον 1.52, φθάσαντες τὴν κάμνουσαν 2.15, φθάσαντες τὸν τόπον 9.27 etc.

(58) περιχύτου (15.25). περιχύτας est var. lect. (Σβγ) en Ptol. *Tétrab.*, p. 181.3 Boll-Boer pour παρασχίστας (V Y Procl. ed.), ceux qui fendent les cadavres en long pour les embaumer. Plus loin (15.37) ἡ νεροφόρος (sc. ἔμβασις) est le bassin (ou baignoire) d'eau froide.



à la margelle du bassin. Alors il remonte et, de la même façon, invite le paralytique ; lui offrant ses mains guérisseuses, il l'amena, marchant, jusqu'au bain froid, et là il l'exhortait à descendre dans l'eau. Et comme il disait qu'il n'atteindrait même pas l'eau à cause de sa maladie, le serviteur du Christ, qui apparaissait au malade dans le rôle de garçon de bain, l'enleva et le plongea dans le bain froid. Puis, étant descendu, il le fit remonter et, l'ayant porté jusqu'à ses vêtements, le déposa là, lui disant à l'oreille « Tu n'auras plus aucun mal. » Sur ce, il disparut. Voilà ce que fit le saint cher à Dieu, imitant aussi en cela Notre-Seigneur Jésus-Christ qui n'a pas dédaigné de panser de vin et d'huile les plaies de l'homme qui était tombé entre les mains des brigands (Lc. 10, 34). Une fois donc remis en santé, le vieillard dit à ses suivants : « J'ai pris un bain absolument délicieux. Qu'on se souvienne du garçon de bain, je lui suis bien reconnaissant. Croyez-moi quand je vous dis que ses attentions extraordinaires, et vers la salle intérieure et de nouveau jusqu'au bain froid, m'ont rendu capable de marcher. Eh bien, faites-moi plaisir, donnez-lui un bon pourboire, seulement faites-le sous mes yeux (59) ». On appelle donc un des garçons de bain, mais le vieillard lui dit : « Ce n'est pas toi qui m'as baigné, c'est un autre. » L'homme alors amène deux autres garçons sous les yeux du baigneur et dit : « Voilà, nous sommes les seuls garçons de bain. » Comme il n'en avait reconnu aucun, ils lui disent : « Va, seigneur petit père (60), va offrir ce que tu veux en remerciement aux saints. Car ce sont eux qui t'ont et baigné et guéri. Aussi vrai que le Seigneur vit (61), nul de nous n'est entré dans la salle, nul de nous ne t'a servi. » A ces mots, le prêtre reconnut le prodige, ou plutôt le mystère, qui s'était accompli miraculeusement pour lui, il courut de ses pieds à cette maison tant vantée des saints et, pénétrant dans le saint sanctuaire, il louait et glorifiait Dieu

(59) μόνον ἐπ' ὄψεσίν μου 14.48. Le prêtre veut être sûr qu'on donne au garçon qui l'a soigné.

(60) κύρι παπία 14.52. Cp. *Mart. Cononis* 2, p. 65.1 Knopf-Krüger Παπία, καλεῖ σε ὁ ἡγεμών, *H. Laus.* 22, p. 72.13 s. (Antoine à Paul le Simple) Φάγε, παπία, καὶ ἄλλον παξαμᾶν. — Après παπία, lire sans virgules καὶ τοῖς ἁγίοις εἴ τι (= ὅ τι) θέλεις προσάγαγε εὐχαριστῶν.

(61) ζῇ γὰρ κύριος 14.54. Tour biblique, v. gr. I Rois 25, 26 καὶ νῦν, κύριε, ζῇ κύριος καὶ ζῇ ἡ ψυχή σου, καθὼς ἐκώλυσέν σε κύριος κτλ.

qui a donné une telle mesure de puissance à ses serviteurs Côme et Damien. Puis, après les avoir remerciés, il rentra en bonne santé dans sa maison.

*Miracle 15. Sur la femme qui avait des coliques.*

C'est à juste titre que le très sage Paul, le pilier et docteur de l'Église, clame que « l'espérance ne nous laisse pas sombrer dans la honte, parce que l'amour de Dieu pour nous s'est répandu à flots dans nos cœurs » (Rom. 5, 5) (62). Cette espérance, une pieuse femme la possédait, elle qui avait été délivrée de plusieurs maladies graves par l'entremise des illustres saints Côme et Damien. Elle ne cessait de se rappeler la reconnaissance qu'elle leur devait, se rendant souvent à leur admirable demeure et s'acquittant de sa dette de vénération à leur égard. D'un mot, chaque jour, elle gardait en pensée le souvenir des grands et admirables saints Côme et Damien et n'en était jamais rassasiée. Bien plus, elle les avait fait peindre sur tout le mur de sa maison et ne se rassasiait point de leur vue : c'est pour cela que, dans son amour extrême, elle les avait fait peindre. Et que nul ne trouve à redire à cela, chrétiens, car le manque de satiété est partout jugé irréprochable quand il s'agit de l'utilité de l'âme.

Il arriva que cette femme, atteinte dans ses organes internes, fut prise chez elle de douleurs sans rémission. Elle se roulait sur son grabat, sa souffrance n'avait pas de cesse, il n'y avait en elle nulle suspension de ses peines. Dans ces circonstances, il advint qu'elle eut été pour un moment laissée seule. Comme elle se voyait en danger, elle se traîna hors du lit, gagna le lieu où étaient peints sur le mur ces très sages saints, et, se servant de sa foi comme de bâton, elle se redressa, gratta de ses ongles quelque peu de l'enduit, jeta cette râclure dans de l'eau et but le mélange. Aussitôt elle fut guérie, les douleurs qui étaient en elle prirent fin par la visitation des saints. Après sa guérison, elle vint dans cet auguste temple, remerciant notre maître le Christ qui a donné de si grands charismes à ses saints, et elle raconta à tous la guérison qui lui était advenue, par l'entremise des saints, au cours du geste qu'elle avait fait.

(62) τῆς ἀγάπης τοῦ θεοῦ ἐκκεχυμένης 16.2 s. : ὅτι ἡ ἀγάπη τοῦ θεοῦ ἐκκέχυται saint Paul.



Tu vois comme la pieuse femme trouva rapidement les fruits de son espérance. Vous avez reconnu, amis du Christ, comme la foi prête secours aux œuvres et comme à l'aide des œuvres la foi atteint sa perfection (Jac. 2, 22). Et que nul ne se figure qu'il y ait eu dans ce prodige une innovation de la part des saints, ou que la malade ait simplement obtenu la guérison parce qu'elle avait bu cette potion (63). Car c'est une parole du Seigneur à tous ses saints apôtres qui dit : « Les œuvres que je fais, vous les ferez vous aussi, et de plus grandes encore » (Jo. 14, 12). D'où vient que, alors que l'ombre du Maître lui-même n'a jamais produit de miracle, l'ombre du prince des apôtres Pierre a brisé la mort et chassé les maladies. Eh bien, ces miracles aussi, Notre-Seigneur les accomplit par l'entremise de ses saints.

*Miracle 16. Sur une trinité de miracles.*

Or donc, toujours désireux d'imiter la sainte trinité de l'unité divine (64), ces glorieux saints manifestèrent selon ce modèle, de même nombre que la trinité, trois miracles dans leur très sainte maison d'ici, par le moyen de la puissance de Dieu. Un certain personnage en vue dans le palais, homme de foi, avait une plaie profonde à l'anus. Comme, les médecins qui le soignaient ayant été vaincus par son mal, il avait gagné par force cette demeure des saints, sa femme, comme de juste, compatissante à son époux, l'avait accompagné, et elle avait emmené sa sœur, car celle-ci s'affligeait avec elle de la maladie de son beau-frère. Alors donc que, comme j'ai dit, ils étaient tous (65) arrivés à cette admirable maison des saints, le Dieu inapparent et invisible, par l'entremise de ses glorieux saints Côme et Damien, diminua peu à peu, ou plutôt fit disparaître la plaie incurable par des moyens humains, et invisible aux yeux. En effet, grâce

(63) Littéralement « par suite du geste qu'elle avait accompli », ἐκ τοῦ ἐπιτελεσθέντος παρ' αὐτῆς σχήματος 15.31 s. Même idée que ci-dessus 8.14-16, 11.105 (cf. note 41). C'est par leur puissance, non en vertu d'un remède, que les saints ont guéri.

(64) L'auteur écrit maladroitement τὸ μοναδικὸν τῆς ἁγίας αὐτοῦ (Dieu) τριάδος 16.1. Le contexte montre qu'il veut dire τὸ τριαδικὸν τῆς ἁγίας αὐτοῦ μονάδος.

(65) ἀμφοτέρων 16.10. Cp. Const. Porph., *de caerim.* 56, II 47.28 ss. Vogt εἰσέρχονται οἱ πατρίκιοι καὶ κοινωνοῦσιν, εἶθ' οὕτως ἀπέρχονται εἰς τὸ σκάμνον τῶν πατρικίων, καὶ φοροῦσιν σαγιὰ ἀληθινὰ (de pourpre) ἀμφότεροι, *ib.* 78, II 119.15 ss. Vogt τούτου γενομένου, ἵστανται οἱ δύο ἡνίοχοι καὶ οἱ δύο μαΐστορες καὶ οἱ δύο θεωρηταί, ... καὶ θεωροῦσιν ἀμφότεροι τὸ σώσιππον.

au savoir qui leur avait été donné par Dieu, les saints traitèrent cette plaie par un simple régime (66), au vrai admirable et étonnant, je veux dire au moyen de leur sainte *kéroté*, et ils maintinrent ainsi le malade à l'abri de la douleur.

Ensuite, tandis qu'il passait son temps en grande joie et reconnaissance envers Dieu et les saints, et qu'il racontait à tous que la vie, contre toute attente, lui avait été rendue par Dieu grâce aux saints Côme et Damien, un jour, alors qu'ils mangeaient, la belle-sœur de ce personnage lui dit qu'il lui était venu une douleur à la gorge, et elle l'attribuait (67), disait-elle, aux amygdales. A ces mots, comme, du fait du miracle extraordinaire qui s'était manifesté à son égard, il tenait encore toute fraîche en lui l'expérience du si grand bienfait des glorieux saints, il dit à sa belle-sœur : « Jette dans de l'eau de la *kéroté* de nos maîtres les saints, et bois : cela te sera de grand profit. » Elle n'eut aucune répugnance pour ce remède, mais suivit avec foi l'ordre entendu, et obtint aussitôt, remise en santé, la récompense de sa foi. Quand elle se fut levée après le sommeil, elle dit à sa sœur : « Veux-tu savoir? Les saints Côme et Damien m'ont guérie moi aussi comme ton mari. Tu sais qu'hier soir je ne pouvais même pas avaler ma salive. J'ai jeté dans de l'eukraton un peu de leur sainte *kéroté*, je l'ai bue, et par leur grâce je n'ai plus aucun mal. » A ces mots sa sœur lui dit : « Moi, je ne mettrais pas dans ma bouche de la *kéroté*, fût-ce pour la goûter, à plus forte raison je n'accepterais pas d'en boire, pas même si j'avais à supporter une forte douleur. » Si elle disait cela, ce n'est pas qu'elle fût disposée à quelque manque de foi, mais parce que, selon l'habitude des femmes, elle appréhendait des nausées.

Elle avait parlé ainsi au petit matin, et voici que, ce même jour, elle tombe dans le même mal que celui que sa sœur avait allégué. Irritée de la souffrance, elle criait contre les serviteurs du Christ Côme et Damien, disant : « Il n'y a pas une

(66) διὰ διαίτης μόνης 16.15, sc. sans opération chirurgicale. Comme on le voit plus loin par le conseil de l'homme à sa belle-sœur et par une réflexion de l'auteur 16.55, ce régime a consisté à boire de la *kéroté*. Donc, en καὶ (διὰ) τῆς ἁγίας αὐτῶν κηρωτῆς 16.16 s., καὶ a valeur d'explicitation = « c'est-à-dire, je veux dire ».

(67) αἰτιωμένης 16.23, alors que la belle-sœur est sujet de λέγει. Anacoluthe alors courante, cp. 20.38 s. ἀπειθὴς ἔμενεν πρὸς τὴν τοιαύτην ἐπιταγήν, φήσαντος αὐτῷ ἀδυνάτως ἔχειν τοῦτο πρᾶξαι.



semaine que mon mari a été guéri et que moi je suis arrivée dans votre maison sans nulle maladie, mes saints, et maintenant je meurs et vous me négligez. » Que fallait-il donc, amis du Christ, que les saints Côme et Damien chers au Christ fissent pour la malade (68)? De fait, la nuit étant survenue, s'étant tenus près de son lit, ils lui disent : « Pourquoi te fâcher ainsi, pourquoi crier témérairement contre nous? Si tu veux aller mieux et rester sans souffrance, fais ce qu'a fait ta sœur, jette de la *kéroté* dans de l'eau, bois, et tu seras guérie ». Or, une fois levée après le sommeil, bien qu'elle se rappelât le commandement des saints, la femme gardait la même répugnance à goûter de la *kéroté*. Apprenez donc, amis du Christ, le traitement, ou plutôt le châtiment, à la fois généreux et très plaisant et juste, des glorieux saints Côme et Damien à son sujet. Cette femme qui avait déclaré qu'il lui répugnerait absolument de goûter la *kéroté* de la lampe du candélabre, qu'avait avalée son mari, ils lui font, par leur admirable conduite, mastiquer entièrement dans sa bouche et absorber l'étoupe préparée pour l'allumage des lampes. Et vois ! La nuit suivante, les serviteurs du Christ étant venus près de l'épouse de l'homme guéri à l'anus, l'un d'eux, qui avait pris à la lampe et tenait dans sa main droite la dite étoupe, l'introduisit dans les narines de la malade, et les deux lui disent : « Puisque tu ne veux pas manger de la *kéroté*, flaire ceci. Vois, y a-t-il là quelque chose qui te répugne, y a-t-il là une odeur fétide (69)? » Quand, dans une vision de songe à ce qu'elle pensait, elle eut flairé et, par l'opération des saints, n'eut rien trouvé de ce qu'elle soupçonnait, ils lui disent : « Tu vois, pas la moindre mauvaise odeur, pas d'exhalaison. Mâche-le. » Ensuite, quand elle eut pris avec empressement l'étoupe dans sa bouche, les saints la lui enfoncèrent peu à peu dans le larynx, lui recommandant de mâcher, et bref, à la fin, ils lui disent : « Tu vois comme cela sent bon. Si tu veux être guérie comme ta sœur, obéis-nous et avale-le, et tu n'auras plus aucun mal. » Ainsi fit la femme qui s'était heurtée au caractère répugnant de la *kéroté*, elle avala l'étoupe et fut guérie.

(68) *Scil.* puisque la malade refusait le simple remède qui avait guéri sa belle-sœur.

(69) Étant donné les indicatifs, μή τι ἀηδές ἐστιν, μὴ πνέει τι σαπρόν 16.63, il vaut mieux voir là des interrogations que des membres dépendant de βλέπε 16.62.

Cependant elle se figurait, en ce qui regarde l'étoupe, que ce traitement des glorieux saints Côme et Damien était seulement une vision ou une apparition de songe, et, une fois levée, elle dit à son mari : « Veux-tu savoir, monsieur mon mari? Cette nuit, les saints sont venus à moi, plutôt fâchés de ce que je n'eusse pas voulu, car j'en étais incapable, goûter à leur *kéroté*. Ils m'ont présenté en vision de songe comme de l'étoupe d'une lampe, pour que je la flaire et la goûte. J'ai eu l'impression ainsi que je l'avalais, parce qu'elle n'avait pas du tout le relent d'une lampe. Et voici, je suis guérie, mon mal de gorge a passé ». A ces mots, son mari s'étonna de la longanimité des saints Côme et Damien et de l'admirable façon dont ils avaient arrangé la chose. Il lui dit : « Au nom de Dieu (70), de quelle lampe estimais-tu que les saints eussent pris pour toi l'étoupe dont tu parles? » Elle lui dit : « Il m'a semblé qu'ils l'avaient prise apparemment au candélabre. » Ils se mirent donc à la recherche de la lampe du candélabre, et ils trouvèrent qu'elle n'avait pas sa mèche d'étoupe. Alors, conscients de ce qui était arrivé, ils admirèrent comment ce n'est pas en vision de songe, mais pour de vrai que les saints avaient fait avaler à la femme, au lieu de leur sainte *kéroté*, la mèche d'étoupe prise à la lampe.

Voyez donc, très croyants, tous les désagréments que cause la désobéissance, et quels avantages, quels nombreux biens procure la vertu d'obéissance. Une fois donc guéri avec sa femme et sa belle-sœur, cet éminent personnage et fidèle chrétien rentra en paix chez lui, joyeux, louant Dieu avec elles et remerciant les saints Côme et Damien chers à Dieu.

### *Miracle 17. Sur l'Exakionite* (71).

C'est bien au loin que se déploient les filets de guérison de ces glorieux saints Côme et Damien. Par ces filets en effet, qui

(70) τὸν θεόν σοι, sc. ἐπόμνυμι 16.82 s. Cp. τὸν θεόν σοι Epict. III 7, 19 ; 20, 4 ; 22, 77 ; τοὺς θεούς σοι *ib.* II 19, 15 ; III 1, 36 ; IV 1, 47 ; M. Aur. VII 17, 2.

(71) « Exakionites » fut la dénomination des Ariens sous Théodose I (379-395) parce que, refoulés hors de la ville, ils se réunissaient à l'Exakionion, quartier situé « entre le mur de Constantin et celui de Théodose » (Janin, *Constantinople byzantine* 327, où corriger, dans la référence à Delehaye, *Les saints stylites*, 63 en 69), et dont le nom signifie probablement « Colonnade extérieure » (Ἐξωκιόνιον), Janin, *ib.* Sur ce refoulement des Ariens, cf. v. gr. Sozomène, *h. e.*, VIII 8, 1-2, p. 360.18 ss.



capturent les maux des malades et leur procurent en peu de temps la délivrance, non seulement ils guérissent les croyants de la vraie foi, mais ils traitent aussi, dans la bonté et la longanimité qui leur sont propres, ceux qui se sont grandement éloignés de la foi orthodoxe. Écoutez ceci, amis du Christ.

Il y a très peu de temps arriva à cette admirable maison des saints un homme qui, membre de la secte mal croyante des Exakionites, avait été frappé d'une maladie grave : il était paralysé des genoux et des jambes et ne pouvait absolument pas se mouvoir. Retenu par un sentiment de crainte et de frayeur, il n'osa pas se coucher à l'intérieur de la glorieuse et illustre maison de ces saints, mais se mit près du narthex extérieur. C'est là qu'il avait déposé sa literie et qu'il était assidu à prier les saints, les suppliant de mettre fin à leur colère contre lui, de ce qu'il avait seulement osé s'approcher de leur admirable demeure, de manifester à son égard la même compassion qu'ils avaient pour tous, et de le guérir. Quelque temps s'étant passé, comme le mal du malade avait empiré, les glorieux saints serviteurs du Sauveur Côme et Damien, au cours de leur visite nocturne, passèrent le long de son lit. Or, dit-il, l'un d'eux dit à l'autre : « Que te semble-t-il de cet homme? Il y a longtemps qu'il est ici. » L'autre dit, de manière à être entendu du malade (72) : « Laisse-le coucher là dehors. N'est-il pas lent à se convertir? Viens, délivrons d'abord ceux qui tiennent la foi orthodoxe, celui-ci viendra à son tour. » Ils ne disaient pas cela comme le jugeant exclu de leur guérison, mais parce que, dans leur sagesse, ils prévoyaient l'issue de sa fausse croyance. Sur ce, s'étant éloignés de lui, ils continuèrent leur visite des malades. Deux jours s'étant écoulés, ces admirables saints chers au Christ apparaissent une seconde fois à l'hérétique, et, faisant semblant de passer outre, on pouvait croire qu'ils le négligeaient. De nouveau l'un dit à l'autre : « Voilà longtemps

Bidez-Hansen : Ἐπεὶ γὰρ οἱ ἀπὸ τῆς Ἀρείου αἱρέσεως, ἀφαιρεθέντες τῶν ἐν τῇ πόλει ἐκκλησιῶν ἐπὶ τῆς Θεοδοσίου βασιλείας, πρὸ τῶν τειχῶν ἐκκλησίαζον, νύκτωρ πρότερον ἐν ταῖς δημοσίαις στοαῖς συνελέγοντο..., ὑπὸ δὲ τὴν ἕω τάδε δημοσίᾳ ψάλλοντες εἰς τοὺς τόπους ἀπήεσαν ἔνθα καὶ ἐκκλησίαζον, Theodor., *haeret. fabul. comp.*, IV 3 Ἐξακιονῖται προσαγορεύονται ἀπὸ τοῦ τόπου τὴν ὀνομασίαν δεξάμενοι ἐν ᾧ ποιεῖσθαι εἰώθασι τὴν συνέλευσιν. Il faut lire dans notre texte (et Sophoclès) ἐξακιονῖται, non ἐξακιονῖται.

(72) En 17.21 lire εἰς ἐπήκοον (εἶς ὑπήκοον cod.) τοῦ ἀσθενοῦντος. Cp. *Hist. Mon.* VIII 282, X 69.

qu'il est là au dehors de notre maison, il doit enfin jouir de nos soins. » L'autre, en réponse, lui dit avec colère : « Ce que tu veux lui faire, fais-le vite, et qu'il sorte de notre maison, pour qu'il n'occupe pas cette place qu'il emploie à son usage. » L'ayant donc réveillé tous deux alors qu'il dormait, ils lui font une opération, de manière invisible (73), aux deux cuisses. Cela fait, l'un d'eux apporta une cuvette et une éponge, et, ayant rempli deux fois la cuvette, il lava toutes les parties gangrenées. Puis, lui ayant bandé tous deux les deux cuisses, ils le laissèrent là. Quand donc le malade ainsi traité se fut réveillé au petit matin, inconscient du miracle accompli sur lui par les glorieux saints Côme et Damien, il se dressa sur son séant sur son grabat et voulut se rendre aux cabinets. Et, lui qui avait été immobilisé, il se leva par la grâce des saints, sortit sans que nul ne le tînt, gagna le lieu affecté aux besoins et releva sa chemise pour s'accroupir. Il voit les bandages placés sur ses deux cuisses, rentre en lui-même, se rappelle la vision de songe de la nuit, et se rend compte alors du secours qu'il a reçu de Dieu et de la grâce de ses saints serviteurs Côme et Damien. La nuit suivante, les saints lui apparurent de nouveau, et, ayant constaté qu'il n'y avait rien de changé dans son endurcissement touchant l'hérésie, ils lui disent, selon son récit, avec colère : « Vois, tu es guéri, tu n'as plus aucun mal. Qu'on ne te trouve plus ici, nous te haïssons comme hérétique. »

Et que nul ne juge cette parole dure ou incroyable. C'est parce qu'ils machinaient son salut que les saints avaient différé à son égard de le visiter et guérir : de là vient qu'ils usèrent de ce langage avec lui. Une fois donc remis en santé, l'homme revint chez lui rendant grâces à Dieu, et il racontait à tous tout ce qui s'était passé et les bienfaits des saints Côme et Damien.

*Miracle 18. Sur le pédagogue, qui eut les saints pour compagnons de route.*

Alors qu'ont lieu ces insignes guérisons, après qu'on a fait tant de fois l'expérience de leurs bienfaits, ces glorieux saints ne permettent pas qu'on se taise, mais ils excitent même les

(73) ἀοράτως 17.35. Cf. *supra*, note 3 à 1.61.



plus incultes, stimulant leurs langues à louer leurs exploits. Le récit du miracle qui va suivre, récit qui dépasse tout ce qu'on peut dire, m'a engagé à parler ainsi.

Un homme pieux et doué de bonnes qualités, attaché à la religion et à la gravité des mœurs, formé d'ailleurs aux bonnes lettres et instruit dans les Saintes Écritures — ce récit même et le miracle extraordinaire qui s'est accompli à son sujet m'engagent à le louer ainsi — était venu à plusieurs reprises, d'un pays étranger, à cette Ville amie du Christ et il avait entendu raconter les miracles des universels bienfaiteurs, les serviteurs du Christ Côme et Damien, et leurs bienfaits envers les affligés. Comme de nouveau, il y a peu, il était venu à la Ville impériale, pénétré de zèle pour ces glorieux saints, il voulut transférer ici son domicile, à cause d'eux surtout, mais aussi à cause de bien d'autres avantages de cette Ville illustre. Ce dessein ayant pris force en lui, il ne cessait ses assiduités et supplications auprès de ces glorieux saints, leur demandant chaque jour d'avoir regard à l'amour qu'il leur portait, et de lui donner dans cette Ville un prétexte légitime de séjour, de quoi subvenir à son entretien et aux autres nécessités, pour qu'il pût satisfaire son désir d'habiter ici sans être dans le besoin. Il leur portait sans cesse cette supplication, mais comme, au bout de quelque temps, l'argent qu'il avait apporté avait été dépensé, il tomba dans un profond découragement, et, puisqu'il n'avait pas atteint le but désiré, voulut regagner sa patrie. Il fit un paquet des vêtements qu'il avait apportés, vint à la maison de ces glorieux saints, qui guérissent non pas seulement les maux spirituels et corporels, mais les besoins d'argent, et là, dans son extrême affliction, il lança contre les serviteurs du Christ Côme et Damien des paroles dures, inconvenantes, indécentes, pleines de récriminations, telles que nul chrétien n'en accepterait en pensée, à plus forte raison n'oserait en dire, nommant les saints des imposteurs, qui n'ont nulle activité de bienfaisance, mais dont la réputation d'avoir puissance auprès de Dieu est illusoire et due à une opinion préconçue. Bref, après avoir eu en pensée et proféré de bouche de telles paroles et d'autres pires, il entreprit le voyage hors d'ici vers sa ville (74).

(74) τῆς ἐπὶ τὴν πόλιν τῶν ἐντεῦθεν εἴχετο ὁδοιπορίας 18.35 s. Construction

Or comme, au passage, il était entré dans la vénérable église, dite « des Blachernes (75) », de la glorieuse Sainte Vierge Marie Mère de Dieu, il y pria, le cœur encore bouillant. Apprenez donc, amis du Christ, la condescendance incroyablement sublime de ces admirables saints Côme et Damien. Tenant pour rien la masse des injures téméraires lancées contre eux par l'affligé, prenant plaisir au contraire à lui montrer longanimité et compassion, ils lui apparaissent tous deux, sous l'aspect de clercs, alors qu'il sortait de l'église de notre benoîte Dame. Ils se collent tous deux à lui et, l'ayant mis au milieu d'eux, essayaient d'apprendre de lui où il allait, ce qu'il avait, pourquoi il était si sombre. Lui, débordant encore d'irritation et de colère, ne cessait pas ses outrages, leur disant, comme à des clercs à ce qu'il croyait : « Vous aussi, vous êtes des imposteurs, pareils à ceux qui ont là-bas, sur la colline (76), leur martyrion. Si vous ne vous retirez loin de moi, comme mon cœur est plein d'amertume, je vous abreuverai d'ignominie. » Après avoir cédé la place quelque peu, ils s'approchèrent à nouveau de lui sur le chemin, et ils lui posaient les mêmes questions, insistant pour savoir de lui pourquoi il était si enflammé. Bien qu'il persistât dans sa colère contre eux, les serviteurs du Christ Côme et Damien ne s'éloignèrent pas de celui qui, par découragement, leur lançait de lourdes injures, mais ils machinèrent pour lui le salut, imitant en cela aussi Notre Seigneur Jésus-Christ qui accepta de tout supporter volontairement pour le salut des hommes. De nouveau donc, après un peu de temps, ils s'approchent de lui sur le chemin, et, l'accompagnant d'un air plein de sympathie, lui disent : « Jusqu'à quand vas-tu rester dans l'inquiétude, et ne pas nous confier les raisons de ton découragement, et ne pas mettre fin à ton chagrin? » Par suite de leur constante patience, et de ce qu'ils prolongeaient ce voyage avec lui en plein jour (77), il se relâcha un peu de sa tension et leur dit : « C'est par comédie que vous m'interrogez, comme si vous pouviez me procurer ce que je demande. » A ces mots l'un des saints parut comprendre ce que l'homme avait en tête, comme s'il avait connu son but, et il lui dit : « Que nous donnes-tu, si nous satisfaisons ton désir? » L'homme ne voulut rien entendre d'un tel marché. De nouveau, alors, l'un de ses compagnons de route, des clercs à ce qu'il croyait, lui dit : « Si tu nous donnes une livre d'or, nous faisons réussir ton projet ». Lui, à l'idée de donner de l'argent, s'irritait encore plus contre eux, et, dans son dépit, estima qu'on lui faisait là une demande insolente. Alors, ayant pris la parole à son tour, l'autre compagnon lui dit : « Même pas cinquante sous d'or, ou trente, ou vingt, ou dix, ne veux-tu pas nous donner cela, pour que nous guérissions ta peine et fassions réussir ce que tu désires? » Comme il s'irritait davantage et leur avait dit : « Pas une obole, je ne veux rien donner. D'ailleurs vous ne pouvez pas guérir la peine de mon âme, c'est moquerie que vos paroles », celui qui le premier avait proposé le marché retire toute son offre et dit à l'autre soi-disant clerc : « Laisse-le, frère. » Puis, s'étant tourné vers l'affligé, il lui dit : « Nous ne te demandons pas grand'chose. Donne-nous dix oboles d'encens, et nous te servons en tout. » Déjà il vacillait, dans son découragement, devant la modicité du don, et cependant les saints, par leur longue patience, amollissaient son âpre humeur et, pour lui montrer qu'ils pouvaient prouver, par le fait même, la vérité de leur promesse, ils lui disent : « Bien que tu ne nous aies pas confié ton dessein, eh bien, nous allons te révéler ce que tu pensais nous être caché. Tu es pédagogue. Tu souhaites, à cause de nous, d'habiter cette Ville, tu demandes que te soit donnée une occasion de te procurer le nécessaire pour ta subsistance, et c'est pour cela que tu es entré en ce ressentiment et cette colère contre nous. Viens, suis-nous. Nous te montrerons le lieu où demeure celui qui a besoin de toi. Nous te révélerons son nom et son office, pour que tu tiennes de lui, selon ta requête, ce qui est nécessaire à tes besoins, et que, si tu le désires, tu habites cette illustre Ville. » O l'extraordinaire patience de ces saints, ô le merveilleux prodige, ô leur prescience, ô la compassion que voilà et la libéralité ! Bref, ayant fait route avec l'affligé, comme on l'a dit plus haut, en plein jour, visible-

libre pour ἐκ (ou ἀπό) τῶν ἐντεῦθεν, cp. 18.112 s. μέλλοντος αὐτοῦ κατὰ τὴν ἑξῆς τῶν ἐντεῦθεν ἀποπλεῖν où le génitif dépend de ἀπο- dans ἀποπλεῖν.

(75) Le plus célèbre des sanctuaires de Marie à Constantinople, cf. Janin, *Géogr. Eccl.*, 169-179.

(76) ἄνω 48. L'église des Anargyres était de fait, sur une hauteur, cf. mon Introduction, p. 87.

(77) τῆς ἐν ἡμέρᾳ ὁδοιπορίας 18.62. Cp. 18.98 s. καὶ ἁπλῶς συνοδεύσαντες τῷ θλιβομένῳ, καθὰ προείρηται, ἐν ἡμέρᾳ ὁρατῶς ἐν σχήματι κληρικῶν. Les mots ἐν ἡμέρᾳ mettent en relief le caractère extraordinaire de cette faveur. Les saints n'apparaissent usuellement que la nuit, pour leurs visites médicales.

ment, sous l'aspect de clercs, ils arrivent avec lui au Portique Ténébreux jusqu'au Grand Prétoire des préfets (78). Les saints alors lui montrent du doigt le *scrinium*, où tenait son office le scriniaire, qui avait un fils et qui avait besoin d'un pédagogue. Ils lui disent aussi le nom du scriniaire. Tout de même, ils lui révèlent le nom de son synallaktès, par lequel, disaient-ils, devait se faire la rencontre du pédagogue et du scriniaire. Ils lui dirent : « Voici, tu as maintenant ce qui regarde ta subsistance. Souviens-toi des dix oboles d'encens et ne sois pas ainsi rude et violent. Désormais tu ne pourras plus nous voir sous cet aspect (79). » Sur ce, ils disparurent à ses yeux. Cependant, toujours découragé, l'homme ni n'avait cru à leurs paroles, ni n'avait compris l'incroyable marque de générosité et de condescendance qu'il avait reçue des glorieux saints. Il ne tint donc nul compte de ce qu'ils avaient dit et rentra chez lui. Un jour ayant passé et alors que, le lendemain, il devait faire voile hors de la ville, le synallaktès du scriniaire qui lui avait été indiqué par les glorieux saints — une simple rencontre de hasard le lui avait fait connaître par une disposition divine — lui fit dire en sa maison par un message : « Prends la peine de venir au bureau, j'ai certaines choses à te dire. » Il était en train de manger et, préférant son repas à l'entretien avec le synallaktès, il lui fit dire : « Prends la peine plutôt, toi, de venir à moi, si tu le veux. » L'autre aussitôt laisse là son bureau et accourt en hâte à la maison de l'homme. En effet les glorieux saints Côme et Damien, conscients de son découragement et du trouble qui en résultait en son esprit, hâtaient l'affaire, car ils étaient pressés de lui manifester le pouvoir qu'ils avaient de l'aider et leur libéralité, pour qu'il ne les regardât plus comme de simples clercs ou des hommes du commun. Étant donc arrivé, comme il a été dit plus haut, le synallaktès du scriniaire lui confie tout le secret du plan des

(78) ἕως τοῦ σκοτεινοῦ ἐμβόλου μέχρι τοῦ μεγάλου τῶν ἐπάρχων πραιτωρίου 18.100 s. Le « Portique Ténébreux » n'est pas autrement connu, mais, sur les deux prétoires de Constantinople, cf. Janin, *Constantinople byzantine*, 163-166. — Dans un texte comme celui-ci, il est difficile de préciser ce que l'auteur entend exactement par οἱ ἔπαρχοι (censément le préfet du prétoire), σκρινιάριος (cf. P. W., II A, 893-904 *Scrinium* : Seeck ; Stein, I, 220 s., II, Index, s. v. *scriniarius*, *scrinium*), συναλλακτής. J'ai simplement transcrit ces mots : scriniaire, synallaktès.

(79) ἐν ταύτῃ τῇ θέᾳ 18.107. Ou « selon cette manière de voir », scil. en plein jour.



glorieux saints à son sujet, et lui dit : « Tu ne peux plus sortir de cette Ville. Car Dieu t'a envoyé un emploi qui te procurera ta subsistance. Le scriniaire des préfets a un fils qui est en plein dans ses leçons. Il a appris, par un coup de la Providence, tes bonnes qualités et il veut t'avoir en sa maison. Accepte donc, sois le pédagogue de son fils et tu pourras remercier le Seigneur. » Bref, il le tire de chez lui et le remet, dans le Prétoire des préfets, à ce scriniaire, vers lequel les glorieux saints Côme et Damien l'avaient envoyé et duquel ils lui avaient donné aussi tout le signalement. Quand cet homme donc qui jadis, par dépit, avait bondi témérairement contre les saints, et qui était maintenant une brebis de leur étable, eut reconnu le lieu de séjour du scriniaire qui lui avait été indiqué et qu'il eut entendu son nom, il comprit la façon extraordinaire dont ces admirables saints avaient tout organisé pour lui. Et dès lors, depuis le moment où il occupe l'emploi de pédagogue auprès du fils du scriniaire jusqu'au jour présent, chaque vendredi il achète de l'encens pour dix oboles et. arrivé à cette auguste maison, il l'offre au saint autel, passant ce jour dans le jeûne avec foi, tempérance et grande reconnaissance envers notre maître Jésus-Christ et ses saints serviteurs Côme et Damien. Et pour lui manifester encore plus leur bienfaisance, quelques jours après qu'eut pris fin leur dispensation, comme il était tombé malade, ces saints eux-mêmes, constants bienfaiteurs et médecins, lui apparaissent la nuit selon leur habitude. Tout d'abord, en bons bienfaiteurs après Dieu, ils allègent par leur visite le malaise dont il souffrait et le remettent en santé ; puis, au moment de s'en aller, ils lui disent, souriant légèrement : « En vérité, camarade, veille à te bien conduire en cette maison, de peur que tu ne te remettes à faire le méchant et qu'on ne dise : 'Faut-il que souffrent cela ceux qui t'ont protégé?' »

As-tu observé, ami du Christ, la prudence de ces paroles des saints, as-tu vu comme ils manifestent (80) d'un mot plaisant leur libéralité, as-tu vu comment, ils l'ont mis en garde par leur recommandation, pour qu'il soit digne de leur bénédiction (81)? Ainsi donc, quand il eut reconnu mieux encore

(80) εἶδες φανερῶσαι 18.157. Sous-entendre αὐτούς, cf. 18.158 εἶδες πῶς ἠσφαλίσαντο.

(81) πρὸς τὸ ἄξιον γενέσθαι τῆς αὐτῶν παραθέσεως 18.158 s. Je prends παράθεσις

l'étrangeté du prodige dont il avait été l'objet, celui qui avait bénéficié de la faveur et de la compagnie des saints loua constamment et continue de louer le Dieu qui a donné si grande sagesse et grâce à ses glorieux saints Côme et Damien.

*Miracle 19* (82). *Sur une femme hydropique.*

Une femme, affligée d'hydropisie, arriva à cette admirable demeure des saints. Son ventre s'était à ce point gonflé que non seulement elle ne pouvait marcher, mais même, une fois couchée sur son lit, se relever d'aucune façon : c'est seulement avec l'aide d'autrui qu'elle satisfaisait aux besoins de la nature. Alors donc qu'elle était si mal et préférait la mort à la vie, se présente, par un acte providentiel de Dieu, un homme d'un pays étranger, qui n'avait été poussé par rien d'autre que par le désir de s'acquitter du devoir de vénération envers les saints dans leur sanctuaire. Il voit la femme ainsi incapable de porter le poids de son ventre, plaint la malheureuse à cause de son mal et se met à enquêter sur la chose, les parents lui expliquant en détail tout ce qui la regardait. Quand il eut appris la durée, la cause, et toutes les autres circonstances au milieu desquelles, pensaient-ils, le mal avait fondu sur la femme : « Au nom, dit-il, des saints qui m'ont conduit ici alors que je ne savais rien à son sujet, placez devant moi le lieu du mal, si vous le voulez bien. » Ravis, ils accueillent ces mots avec tout le plaisir qu'on pourrait dire, et disent : « Oui certes, si tu as confiance dans les saints, fais tout ce que tu crois devoir être utile. » Il prend en main un petit rasoir et se met, par des égratignures espacées, non continues, à inciser légèrement le ventre jusqu'à la région sous la vessie. Il se dégorgea alors, de ces incisions, un pus aqueux en telle quantité qu'on en

au sens chrétien (Lampe, s. v. 7), « recommandation à Dieu, bénédiction ».

(82) Dans le ms. $V^1$ (*Vatic.* 1669, x$^e$ s.), suivi jusqu'ici pour la II$^e$ série (depuis le miracle 11), on a le début du mir. 19 au fol. 6 v°, la fin au fol. 23 r° et, outre cela, un folio a disparu, en sorte que l'histoire est incomplète, cf. Deubner, Intr., p. 5 et 6. D'autre part, le récit de ce miracle ayant été repris par le diacre Maximos, l'auteur de la VI$^e$ série, j'ai adopté ici le texte du ms. $M^2$ (*Marcian.* VII 1, XIII/XIV$^e$ s.), publié par Deubner sous le texte de $V^1$ (p. 149-151). J'ai seulement ajouté à la fin, après un espacement de deux lignes, la doxologie par quoi le miracle s'achève en $V^1$, parce que cette doxologie forme la conclusion finale de toute la II$^e$ série. Le titre du miracle est pris au ms. $V^1$.



compta en tout environ vingt-six setiers, et cela fit que le volume du ventre s'affaissa, et que cela rendit force, aussitôt, à tous les membres de la femme et la fit surmonter son mal. Et ainsi elle rentra chez elle tout en joie, sachant gré aux saints pour cette guérison, et non à cet individu inconnu et étranger. Car ce n'est pas non plus de lui-même qu'il eût osé jamais pratiquer l'opération, et assurément la femme n'eût pu se confier à lui, puisqu'elle n'avait pas fait connaissance avec lui auparavant. Mais de toute évidence, l'un et l'autre, ce sont les saints qui les engagèrent, l'un à agir, l'autre à se laisser faire.

($V^1$, l. 25) Tout cela, amis du Christ, mettra en mouvement, ou plutôt rendra claires et distinctes (83) nos langues, et excitera nos esprits à la reconnaissance et à la louange de Celui qui nous a accordé à tous cette demeure, ou plutôt cette source inépuisable des guérisons des glorieux saints Côme et Damien. Car à Lui convient toute gloire dans les siècles des siècles. Amen.

*Miracle 20* (84).

Maintenant, que Votre Charité amie du Christ non seulement

(83) κινήσει... μᾶλλον δὲ τρανώσει 19 ($V^1$).25 (cf. 11.119 et n. 42), plus loin σκηνὴν ἤτοι πηγήν 19.28. Cf. *supra*, note 40 à 11.60.

(84) Ce miracle 20 n'est contenu que dans $V^7$ (Vatic. 1608, XI$^e$ s.), où il suit directement le mir. 18 (19 manque) et où il semble clore la II$^e$ série puisqu'il a une sorte de doxologie finale 20.77 s. ἀπῆλθεν (ὁ πατήρ)... ἐν τῷ οἴκῳ αὐτοῦ, δοξάζων πατέρα καὶ υἱὸν καὶ ἅγιον πνεῦμα εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων . ἀμήν. Selon Deubner, Intr. 25 s., ce mir. 20 n'appartiendrait pas à la II$^e$ série. Le style serait entièrement différent. $V^7$ n'a ni titre ni prologue et le début Νῦν δὲ ⟨ἅπερ⟩ εἴρηταί μοι μανθανέτω ἡ ὑμετέρα φιλόχριστος ἀγάπη « weicht von dem ab, was wir zu Anfang der Wunder 11-19 lesen » (26). La suite immédiate καὶ ἀκουέτω ἑτέρου τῶν ἁγίων θαύματος πρὸ βραχέος γενομένου (souligné par Deubner) prouverait clairement qu'il s'agit d'un supplément. Ces arguments me semblent peu probants. Pour le dernier point, cp. 18.13 ($V^1$) εἶτα πρὸ βραχέος χρόνου, 17.7 ($V^1$) πρὸ ἐλαχίστου χρόνου ἦλθεν. Le titre manque également en $V^7$ pour les mir. 15 et 17. Il n'y a sans doute pas de prologue et la phrase initiale de 20 : « Que Votre Charité amie du Christ comprenne à présent ce que je viens de dire et écoute... » rattache directement 20 à la phrase finale de 18 (en $V^7$) : « De fait les guérisons de ces saints bouillonnent chaque jour, et invitent tout quiconque à remercier Dieu et à le glorifier. » Mais on constate une transition tout analogue, précisément en $V^1$, entre les mir. 12 et 13, et cela *sans qu'il y ait de prologue en 13*, la phrase finale de 12 faisant transition avec 13 : 12.129 s. ἀκούσατε, παρακαλῶ, πῶς οὖν οὐκ εἰκῇ, ἀλλὰ μετὰ πράγματος τῷ προοιμίῳ τούτῳ ἐχρησάμην ⟶ 13.1 s. συνέβη τινὰ ἄνδρα κτλ. En outre cet argument me paraît méconnaître le caractère propre de ces

comprenne ce que je viens de dire, mais écoute un autre miracle qui vient tout justement de se produire.

Le fils d'un chrétien fidèle était tombé dans une maladie

collections populaires de miracles et les libertés que le scribe se sent en droit de prendre à leur égard. Il ne s'agit pas de recopier exactement le texte reçu d'un auteur reconnu et plus ou moins célèbre, comme Basile de Séleucie ou Sophronius de Jérusalem, mais, puisqu'on veut uniquement édifier le lecteur, chaque scribe est le maître de relater les miracles qu'il connaît. Ainsi voit-on que, pour une même série, le nombre des miracles diffère. Pour la II$^e$ série par exemple, qui n'est complète (mir. 11-19) qu'en $V^1$, on constate que les mir. 12-13 manquent en $V^2$, $V^7$, $V^8$, que 16 et 17 manquent en $V^8$, que 19 manque partout sauf en $V^1$ et $M^2$. Le seul trait constant est la doxologie finale. On la trouve à la fin de 18 en $V^2$ et $V^8$ puisque ces manuscrits ne vont pas au delà, $V^2$ ayant simplement ἀμήν, $V^8$ (après τὸν θεὸν τὸν τοσαύτην σοφίαν... δεδωκότα τοῖς ἁγίοις Κ. καὶ Δαμιανῷ 18.163) ὅτι αὐτῷ (Dieu) ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων ἀμήν, et précisément nous la trouvons en $V^7$ à la fin de 20. Reste l'argument du style, mais je m'éloigne entièrement ici de Deubner, car c'est, hélas, le même style, le même style embarrassé et embrouillé qui n'est ni la manière d'écrire toute simple de quelqu'un qui veut seulement raconter le fait (comme $M^2$ pour le mir. 19) ni la phrase bien construite du πεπαιδευμένος (comme celle de Basile de Séleucie), mais d'un individu qui emploie la λέξις κατεστραμμένη (Arist. *Rhet.* 1409 a 26) sans savoir construire. Sans compter ces insupportables appendices élogieux qu'on ajoute à la mention des saints chaque fois que celle-ci se rencontre, ici v. gr. 20.18 ss. ἀλλ' ἵνα καὶ ἐν τούτῳ λαμπροὶ καὶ θεοφανέστατοι κατὰ θεὸν δειχθῶσιν οἱ θεράποντες τοῦ Χριστοῦ καὶ πολλὴν συμπάθειαν εἰς τοὺς ἀνθρώπους δεικνύμενοι οἱ ἅγιοι Κ. καὶ Δ., ἤτοι πάντας ἐκ τούτων ἐφέλκοντες εἰς τὸ προσφεύγειν τῷ ἐνδόξῳ αὐτῶν οἴκῳ καὶ πλειόνως δι' αὐτῶν τὸν θεὸν δοξάζεσθαι, etc., etc. On trouverait cent exemples de formules analogues dans les miracles qui précèdent, v. gr. 19.4 ss. *en $V^1$* (que je n'ai pas traduit) : συμπαθείας γὰρ καὶ εὐσπλαγχνίας πλήρεις ὄντες καὶ Χριστοῦ τοῦ θεοῦ ἡμῶν τοῦ μόνου ἀγαθοῦ τὰ θαύματα καὶ χαρίσματα τρυγήσαντες πρὸς ἅπαντας ἀγαθύνονται καὶ τοῖς κάμνουσιν ἐξ ἀσθενείας ῥᾳδίων τὴν αὐτῶν βόηθειαν παρέχουσιν, ἐντεῦθεν τε τοῦ μισθοῦ αὐτῶν μεγίστους στεφάνους κομίζονται, et encore 19.15 ss. τίς οὖν φθάσει ἐνθυμηθῆναι, οὐ λέγω φράσαι, τὰ τούτων τῶν θεραπόντων τοῦ Χριστοῦ ἁγίων καὶ μεγάλων ἰατρῶν κατορθώματα, ἢ τίς δυνηθῇ ἐξειπεῖν τὸ συμπαθὲς αὐτῶν ἢ τὸ προσηνὲς πρὸς τοὺς θλιβομένους, τὸ ἀνεξίκακον καὶ ἀμνησίκακον ἐπὶ τοῖς ἐξ ὀλιγωρίας καταβοῶσιν αὐτῶν, τὸ ἄοκνον πρὸς περιοδίαν, etc., etc. Cela peut continuer ainsi à l'infini. Au vrai il n'est qu'une seule singularité qui pourrait distinguer 20 du reste : c'est l'emploi de l'aoriste pour le futur en 20.24-26. Le jeune malade, n'en pouvant plus de vomir du sang, dit au médecin qui l'accompagne : « Donne-moi une pilule d'antidote. ἢ γὰρ τοῦτο ἐνίκησέν μου τὸ πάθος καὶ τὸ ζῆν μοι ἐχαρίσατο, ἢ τὴν ἥττονα ἀπενεγκάμενον ὑπ' αὐτοῦ ψῆφον τοῦ ζῆν με καὶ μαραίνεσθαι ἀπήλλαξεν. » Ce tour est bien connu en grec moderne, cf. A. Mirambel, *Gramm. du Grec mod.* 175 : « Le temps futur se rend : α) par le *futur de l'indicatif*... ; β) par l'*indicatif aoriste*, pour marquer un futur à *très brève échéance* : ἔφτασα « j'arrive à l'instant », σ' ἔφαγα « je t'aurai (familier) ». Le regretté Mirambel a bien voulu me fournir la note suivante : « A. Mirambel, *De l'emploi de l'aoriste en grec moderne*, in *Trans. of the Philol. Soc.*, 1942, 16-17 : exemples de ἔφτασα « je vais arriver », χάθηκα « je vais périr », τέλειωσε « cela va finir », ἔκοψα « je vais couper », ἔσκασα « je vais crever », ἔπνιξα « je vais étouffer ». Voir aussi A. Tzortzanos, Νεοελληνικὴ Σύνταξις, 195 ; L. Roussel, *Grammaire... roméique littéraire*, 189 ; A. Meillet, *Sur l'aoriste sigmatique*, in *Mélanges F. de Saussure*, 79-106 ; A. Mirambel, *La langue grecque moderne*, 159. » C'est le seul exemple dans tout le recueil de Deubner. Mais qu'est-ce que cela prouve? Tout d'abord, il s'agit bien d'un « futur à très brève échéance » : car dès que le malade aura avalé la pilule, ou bien les vomissements s'arrêtent, ou



abominable (85) : il vomissait, de façon irrégulière, du sang par la bouche, parce que l'un des vaisseaux plus intérieurs avait été gravement endommagé, en sorte qu'il était accablé par le mal, au point que tous les médecins avaient été vaincus par la maladie et avaient désespéré du malade. Cependant, pour que, en cela aussi, les saints serviteurs du Christ Côme et Damien fussent manifestés comme illustres et en grande gloire aux yeux de Dieu et comme montrant grande compassion à l'égard des hommes (86), c'est-à-dire comme entraînant tous les hommes à se réfugier dans leur glorieuse maison et à louer Dieu davantage par leur entremise, le père du malade, confiant dans son ferme espoir en Notre-Seigneur Jésus-Christ et dans le pouvoir que les saints ont reçu de lui (87), amène son fils dans cette très célèbre maison, et, après les avoir, avec beaucoup de larmes, suppliés instamment dans sa foi et implorés de manifester aussi leur habituelle force thaumaturgique à l'égard de son fils, il rentra chez lui, ayant laissé auprès du malade, pour le soulager — car ce n'était pas pour le guérir — l'un des médecins familiers. Or, tandis que le mal tantôt s'enfuyait,

bien il meurt. En outre, si aucun des autres manuscrits, ni avant ni après, n'a employé ce tour, c'est sans doute qu'il n'y avait pas lieu de suggérer cette nuance : de toute façon, cela ne constitue pas une totale différence de style (« Dass dieses Wunder 20 nicht zu der besprochenen Serie gehört, *verrät seine ganze Sprache* », Deubner 25 : c'est moi qui souligne).

(85) ἀπευκτέῳ 20.4 = ἀπευκταίῳ.

(86) *Sic* en construisant 20.8-10 λαμπροὶ καὶ... δεικνύμενοι comme attributs dépendants de δειχθῶσιν. Si on le prend comme simples épithètes de οἱ ἅγιοι Κ. καὶ Δ (20.10 s., mais c'est moins sûr vu l'ordre des mots), δειχθῶσιν aura valeur absolue « se montrassent, fissent leur manifestation ». Outre l'ordre des mots, la suite ἤτοι (= ἤγουν) πάντας... ἐφέλκοντες κτλ. favorise la première interprétation.

(87) θαρρῶν τῇ βεβαίᾳ αὐτοῦ πρὸς τὸν κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν ἐλπίδι καὶ τῇ τῶν ἁγίων ἐξ αὐτοῦ δυναστείᾳ 20.12-15. Phrase stéréotypée qui, sous une forme ou l'autre, *reparaît souvent en $V^1$*, v. gr. 12.51 s. οἱ πάντα γινώσκοντες ἐκ τοῦ δοθέντος αὐτοῖς ὑπὸ Χριστοῦ χαρίσματος, 14.58-60 αἰνῶν καὶ δοξάζων τὸν θεόν, τὸν τοσοῦτον μέτρον δυναστείας δωρησάμενον τοῖς θεράπουσιν αὐτοῦ Κ. καὶ Δ., 15.24 ss. εὐχαριστοῦσα τῷ δεσπότῃ Χριστῷ τῷ δεδωκότι τοσαῦτα χαρίσματα τοῖς ἁγίοις αὐτοῦ, 16.14 ss. τῇ γὰρ δεδομένῃ αὐτοῖς ἐξ αὐτοῦ σοφίᾳ οἱ ἅγιοι τοῦτο... περιώδευσαν et, dans les autres manuscrits, par exemple $V^2$ pour la série I : Prol. 7 s. τὴν... τῶν θεραπειῶν αὐτῶν φοβερὰν ἐνέργειαν τὴν ἐκ θεοῦ δεδομένην αὐτοῖς, 2.9 ss. οἱ πάσης ἰατρείας ἀνώτεροι ἅγιοι Κ. καὶ Δαμιανος, ὡς ἐκ θεοῦ ἔχοντες ὡς εἴρηται (Prol. *l. c.*) τὸ δύνασθαι, 3.6 ss. θεράποντες αὐτοῦ ἅγιοι Κ. καὶ Δαμιανός, ὡς ἐξ αὐτοῦ τὸ δύνασθαι κτησάμενοι, δι' ἀρνοῦ ἀλόγου τὴν δοθεῖσαν αὐτοῖς ὡς εἴρηται ἐξ αὐτοῦ δυναστείαν παρέστησαν, 9.57 ss. ἐπιγνοὺς τὴν τοῦ θεοῦ βοήθειαν καὶ δυναστείαν καὶ τὴν τῶν ἁγιων αὐτοῦ Κ. καὶ Δ. ἐξ αὐτοῦ χάριν.

tantôt reprenait fougue contre le malade, l'adolescent, profondément découragé par le vomissement de flux de sang, ayant mandé le médecin, lui dit : « Écoute-moi, frère, donne-moi une pilule d'antidote. Car ou bien ce remède va vaincre le mal et me donner de vivre, ou bien, ayant été vaincu par le mal, il va me délivrer de la vie et de l'épuisement. » A ces mots, le médecin se livra à de grandes réflexions, se demandant s'il obéirait à l'ordre du malade ou se tiendrait coi et, d'un mot, considérant l'issue incertaine de la chose, il demeurait en grand souci et découragement. La nuit étant donc survenue, ces très sages saints, vraiment médecins par la grâce de Dieu, apparaissent au médecin qui accompagnait le malade, et ils résolvent le débat de son trouble en lui disant : « Ne donne rien au malade pour le secourir. Nous allons le traiter au dedans. » Arrivé le petit matin, le médecin se lève et, plein d'admiration pour la faveur des saints et l'assurance de guérison qu'ils donnent à ceux qui se réfugient auprès d'eux, il suivit avec soin l'ordre reçu. Puis, comme, un jour après, le malade le pressait de lui donner l'antidote résultant de la pilule, il refusa d'obéir à ce commandement, lui disant qu'il lui était impossible de le faire. Quand pourtant il vit le malade persister en sa demande, alors, poussé par la nécessité, il raconte ce qui lui a été par songe ordonné comme une prodigieuse grâce par les glorieux saints Côme et Damien, ajoutant que le malade ne devait plus compter désormais sur les soins de la médecine humaine, mais attendre avec ardeur la bonne promesse des saints. L'écoulement des flux de sang n'en continua pas moins après ce discours, en se maintenant à un degré moyen. Puis, quelques jours ayant passé, des douleurs soudaines, attaquant le malade comme des bêtes féroces, provoquèrent un excès de vomissements de sang par la bouche et le réduisirent à un état où il était sans voix et sans connaissance. Mais les médecins du Dieu véridique font voir la sincérité de ce qu'ils avaient annoncé, ils accomplissent leur promesse, ils ne traitent pas avec mépris les larmes et la supplication du père du malade : ils accourent auprès du malade quasi mort, et l'un d'eux, lui ayant, de sa paume, obstrué la bouche, freine aussitôt l'écoulement des flux de sang et étame les conduits par lesquels le sang passait. Et de même que Josué, fils de Navé, quand il luttait et guerroyait contre un peuple étranger, attira à lui, par la prière, la force de Dieu et commanda au soleil de s'en tenir aux limites à lui fixées, disant : « Que le soleil s'arrête à Gabaon et la lune au torrent d'Élom » (Jos. 10, 12), de même ces sages et excellents médecins Côme et Damien, se confiant dans les charismes inépuisables qu'ils ont reçus d'en haut, ordonnèrent, par leur prière, à la nature, je veux dire à la substance, du sang de s'en tenir à ses limites propres, et ainsi guérirent le malade. En effet, après que l'un des saints eut appliqué sa paume sur la bouche du malade, il n'eut plus aucun vomissement.



Une fois guéri, il passa quelques jours encore dans la maison des saints, et, lorsqu'il eut repris force de corps et d'âme grâce à l'opération miraculeuse dont il avait été l'objet, il rentra chez lui en paix, les saints serviteurs du Christ Côme et Damien l'ayant rendu à son père en disant : « Ta foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ t'a sauvé. Pars avec ton fils en bonne santé. »

Tu vois quels et combien nombreux sont chaque jour les miracles dus aux grâces qui ont été données aux saints par Dieu. Dès lors donc le père de l'enfant guéri rentra en joie chez lui avec son fils, et il remerciait le Seigneur et les saints, car, comme il avait vu croître et abonder les fruits de ses larmes, il glorifiait le Père, le Fils et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

## SÉRIE III (1)

*Autres miracles des saints Anargyres Côme et Damien.*

*Prologue*

Nous devons tous rendre grâces à Dieu et à ses saints serviteurs Côme et Damien, mais surtout ceux qui, s'étant réfugiés auprès d'eux dans la maladie, ont obtenu guérison. Grands vraiment en effet, grands sont les miracles accomplis chaque jour pour nous par les saints, ils dépassent tout entendement, car c'est d'en haut qu'ils tiennent leur vertu opératoire. C'est pourquoi, s'il regarde au nombre et à la suréminence de ces miracles, tout homme décline l'invitation de les écrire : tout talent en effet est inférieur à un tel discours, il est pris de vertige à la vue de ces cimes, comme l'œil, par impuissance, n'est pas assez hardi pour regarder le soleil. Lesquels, en effet, d'entre ces miracles, pourra-t-on bien raconter? Ceux d'aujourd'hui,

(1) Cette III^e^ série a été rédigée par un malade guéri dans l'οἶκος des saints, à la demande d'un certain Florentius (Prol. 16), qui en a fait la demande à l'auteur alors que celui-ci, malade, se disposait à se rendre au sanctuaire (ἔτι τῇ νόσῳ πιεζομένων ἡμῶν καὶ τὸν ἔνδοξον... οἶκον καταλαβεῖν σπουδαζόντων Prol. 15-18). L'auteur écrit donc ce qu'il a vu et entendu au cours de son séjour dans l'οἶκος (ἃ ἑωράκαμεν καὶ ἀκηκόαμεν διάγοντες ἐν τῷ οἴκῳ αὐτῶν (Prol. 21 s.). En fait il ne rapporte que des miracles qu'il a entendu raconter, διηγήσατο 21.2, τοῦ ἀνδρὸς τοίνυν διηγησαμένου... ἀποκρίνεται ἕτερος 22.1 s., τὰ... εἰς αὐτὸν καλὰ... διηγούμενος 23.56-58, ταῦτα τοῦ ἰαθέντος διηγουμένου... ἕτερός τις ἀνὴρ... ἔλεγεν 24.1-4. C'est en particulier lors des pannychies du samedi au dimanche (τοῦ γὰρ λαοῦ συντρέχοντος ἐν τῇ κατ' ἔθος γινομένῃ ἐκεῖσε παννυχίδι σαββάτου ἐπιφώσκοντος Prol. 24 s.) que les fidèles qui avaient bénéficié d'un miracle en faisaient le récit (οἱ τῆς παρ' αὐτῶν τυχόντες ἰάσεως ὅπως ἔτυχον ἔλεγον Prol. 25 s.).

Cette III^e^ série, qui comprend prologue, six miracles (21-26) et doxologie finale (26.85-91 : il y a une petite doxologie aussi à la fin de 24, 24.40-42), est d'un bien meilleur style que les précédentes, en particulier que la II^e^ série. Le récit est simple et naturel. On est délivré de ce poids d'épithètes et de phrases laudatives qui alourdissaient si péniblement la narration en II. Il n'y a point de prologues particuliers et la transition se réduit à quelques mots (τοῦ ἀνδρὸς... διηγησαμένου... ἀποκρίνεται ἕτερος 21.1 s., καὶ ταῦτα μὲν τὰ... γενόμενα, ἕτερος δέ τις 23.1 s., ταῦτα τοῦ ἰαθέντος διηγουμένου... ἕτερός τις ἀνὴρ κτλ. 24.1-4, ἕτερόν τι τοιοῦτο πάλιν μεμαθήκαμεν 25.1, ἕτερος δέ τις 26.1. Le titre manque pour 22, 23 et 26.

ceux d'hier, ceux de chaque jour, ceux qui ont lieu pour les foules, ceux qui ont lieu pour chaque individu, ceux d'ici, ceux d'ailleurs? On aurait l'air, aux yeux de tous, d'entreprendre de mesurer la mer ou de compter les étoiles.

Puis donc qu'il est impossible de s'attaquer à tous les miracles, je vais essayer de porter mon attention sur ceux qui sont dans mes possibilités : car ce qui est dans les possibilités est légitime et digne de pardon. Et cela même, ce n'est pas de mon propre mouvement que j'ai souhaité de l'écrire, mais pour m'être souvenu, très avisé Florentius, des prières que tu m'as faites alors que j'étais encore accablé par la maladie et que je désirais chèrement me rendre à la glorieuse maison des saints. Tu m'as pressé en effet, quand je suis rentré en joie, d'écrire les miracles des saints et de t'en envoyer le récit. Satisfaisant donc, pour le présent, à ta demande, j'écris selon mes forces ce que j'ai vu et entendu durant mon séjour dans leur glorieuse maison, et je te donne ainsi le moyen, à partir de ce petit nombre, de conjecturer par analogie la somme totale, pour ainsi dire, des miracles : tu peux en effet, comme à partir d'une frange, prendre intelligence de tout le vêtement.

De fait, alors que le peuple fidèle accourait à la pannychis qui se fait habituellement là le samedi, aux premières lueurs de l'aube (2), ceux qui avaient obtenu des saints la guérison racontaient comment ils l'avaient obtenue, et il y avait véritablement grand motif de délectation et de bon courage en ces récits, chacun se figurant voir plutôt qu'entendre ce dont on parlait.

### *Miracle 21. Sur l'homme malade de l'estomac.*

En premier donc, un certain personnage illustre et dans les

(2) *Scil.* du dimanche. Tel est probablement le sens de παννυχίδι σαββάτου ἐπιφωσκοῦντος Prol. 25. Dans toute l'église d'Orient, la pannychis est la grande veillée du samedi au dimanche. Les malades, durant cette veillée, étaient couchés dans l'atrium. Et ils pouvaient jouir d'une vision de songe (10.39 s. γινομένης γὰρ τῆς παννυχίδος... τεθέαται ἐν ὀπτασίᾳ, 26.4 ss. ἠβουλήθη τὴν παννυχίδα τοῦ σαββάτου ἐν τῷ... οἴκῳ ποιήσασθαι. καὶ δὴ... καθευδήσας ὁρᾷ διὰ τῆς νυκτός, 30.57 s. περὶ δὲ ὥραν ἐνάτην τῆς αὐτῆς παννυχίδος ὕπνῳ κατενεχθεὶς θεωρεῖ τοὺς ἁγίους κτλ.) ou bien ils recevaient la *kérôté* miraculeuse qu'on distribuait à la sixième heure de la nuit (30.55 s. φθασάσης τῆς παννυχίδος τῷ σαββάτῳ καὶ τῆς κηρωτῆς ὡς περὶ ὥραν ἕκτην τῆς νυκτὸς τῷ λαῷ διαδοθείσης). Bref, ils étaient guéris. Et, dans leur joie, ils racontaient aussitôt la manière dont ils l'avaient été.



honneurs, d'ailleurs dévoué à Dieu et aux saints et qui avait eu recours à eux (3) raconta que, depuis l'enfance, un mal le tenait à l'estomac et au cœur. Tant qu'il avait été enfant, il n'avait pas trop souffert, mais, à mesure qu'il avançait en âge, il voyait la maladie croître et empirer. Devenu homme, les douleurs qu'il avait à subir désormais augmentaient en fréquence et en violence, au point qu'il se jetait à terre et se roulait, poussant des cris : il ne pouvait supporter ces souffrances, c'était à ses yeux comme les tortures des gens atteints de folie furieuse. Et le pire était qu'on ne pouvait diagnostiquer la maladie et qu'elle se contredisait elle-même. Le remède une première fois utile, si on le donnait une deuxième fois, nuisait ; ce qui d'abord avait nui devenait au contraire avantageux.

Par exemple, prendre de la nourriture délivrait l'homme des douleurs, mais une autre fois augmentait le mal. Se baigner était un jour contraire, mais un autre jour faisait un grand bien : pourquoi ce soulagement, nul moyen pour lui de détecter. Bref, comme le mal désormais l'emportait et conduisait peu à peu à la mort, l'homme arrêta justement sa décision et courut à la maison des saints. Il y faisait son séjour ordinaire en ce qu'on nomme le *catéchouménion*, mais la nuit il allait dormir près du parvis de l'autel (4). Comme il avait passé là plusieurs jours sans obtenir que les saints le vinssent voir, il

(3) *Sic* en lisant προσφυγὼν (προσφυτῶν $V^3$ $m^1$) plutôt que προσφεύγων Deubner avec les autres manuscrits.

(4) « Parvis de l'autel » ici (21.18) et 21.26, 21.29 et 30, 21.32, traduit θυσιαστήριον, qui doit être même chose en ce texte que le βῆμα, scil. le sanctuaire proprement dit (mais « sanctuaire » est amphibologique), où se trouve l'autel, et qui, surélevé par rapport à la nef, en est séparé par un cancel à trois portes (ici cancel peu élevé puisque l'homme voit ce qui se passe dans le θυσιαστήριον). En avant du βῆμα, et entre le βῆμα et l'ambon, se trouve l'espace dit la σωλέα (ou le σωλέας), lui-même surélevé d'une marche par rapport à la nef. κυκλίν enfin ou κυκλίον τοῦ ἄμβωνος (21.28) doit être l'espace circulaire autour de l'ambon. *Solea* et *kyklion* se retrouvent dans le *Livre des Cérémonies* dans la description de la réception des souverains à Sainte-Sophie. Le patriarche les attend au narthex, on entre, « les vela romains et les étendards portant la Fortune se placent de l'un et l'autre côté de la soléa » (Const. Porph., *Caerem.* I, 1, p. 11.11 ss. Vogt), le patriarche et ensuite les souverains pénètrent dans le béma, puis, avec le patriarche, « les souverains entrent par le côté droit du sanctuaire dans l'espace circulaire (κυκλίν) où se trouve le saint crucifix d'or » (p. 12. 1-3 Vogt). Dans ce passage, κυκλίν paraît être même chose que l'abside (sic Vogt, I, p. 12, n. 1), mais, dans notre récit, τὸ κυκλίον τοῦ ἄμβωνος doit désigner un espace qui a rapport avec l'ambon et qui se trouve, non pas en arrière du béma comme l'abside, mais en avant et en dehors du béma, puisque le saint est dit « sortir du sanctuaire » (ἐξερχόμενον ἀπὸ τοῦ θυσιαστηρίου 21.26) et y « rentrer » (ἐν τῷ θυσιαστηρίῳ εἰσελθόντα 21.29 et 30).

délibérait de se retirer, disant que les saints l'avaient jugé indigne de leur visite. Il avait ordonné que des chevaux vinssent le prendre : or il arriva que ceux-ci tardèrent à arriver. Il était trop tard pour partir, et l'homme passa la nuit dans la sainte église. Or il voit en songe quelqu'un qui lui dit qu'il doit rester là jusqu'au dimanche : on était de fait au jeudi quand il eut ce songe. Il resta donc, et comme, selon son habitude, il était couché près du parvis de l'autel, il voit l'un des saints qui se dispose à en sortir, jette les yeux sur lui mais sans lui adresser aucune parole, s'éloigne de ce qu'on appelle le *sôlên* (5) pour aller vers l'espace circulaire autour de l'ambon, puis, après un peu de temps, fait demi-tour et rentre dans le parvis de l'autel. Quand l'homme vit que le saint y rentrait sans rien lui dire, il s'enhardit à y pénétrer avec lui et à lui demander guérison. Le glorieux serviteur du Christ tenait dans sa main comme un grain de muscat (μοσχάτου). Il en coupa une petite portion et allait la donner à l'homme quand, se ravisant, il y ajouta une seconde portion, puis, ayant supposé que ce n'était pas assez, une troisième portion, et il donna cette plus grande part à l'homme, disant : « Prends ceci, applique-le à l'endroit où tu as mal, et tu seras débarrassé de la douleur. » L'homme le prit, fit ce qui avait été prescrit, et aussitôt fut délivré du mal. Après cela, ayant vu de nouveau le saint en songe, il lui annonça la guérison qui lui était survenue et lui demanda de ne plus tomber en cette maladie. Le serviteur du Christ lui dit : « Tu en es complètement débarrassé, à moins que tu ne manges quelque jour des légumineux. » L'homme alors prit la

(5) ἀπὸ τοῦ λεγομένου σωλῆνος ἐπὶ τὸ κυκλίον τοῦ ἄμβωνος ἀπιόντα 21.28. σωλήν a ici même sens que σωλέα. Je dois ce renseignement à mon confrère à l'Institut, M. Paul Lemerle, qui a bien voulu me fournir la note suivante : cf. A. K. Orlandos, Ἡ ξυλόστεγος παλαιοχριστιανικὴ βασιλική, 3 vol. (= Bibliothèque de la Société archéologique d'Athènes, nº 35), Athènes, 1952-1954-1957, t. II, p. 535-536, sur la σολέα, partie extrême surélevée de la nef centrale en avant de la porte principale du βῆμα ; elle peut s'étendre de cette porte jusqu'à l'ambon. Ses dénominations : σολέα, σολία, σολέας, σολείας, σωλεῖος, σολεῖον, σωλεύς, σωλήν. Pour cette dernière forme, références (p. 536, n. 7) à : Théod. Pédiasimos, Ἔκφρασις (de la métropole de Serrès), dans Νέος Ἑλληνομνήμων, 15, 1921, p. 172 ; et surtout A. Orlandos, Ἡ μητρόπολις τῶν Σερρῶν κατὰ τὴν ἔκφρασιν τοῦ Θ. Πεδιασίμου, dans Ἐπετ. Ἑταιρ. Βυζ. Σπουδῶν, 19, 1949, p. 259 sq. — Cf. p. 265, avec la citation de Pédiasimos : Ἑξῆς δ' ὁ λίθινος σωλὴν κατ' ἰθὺ τοῦ βήματος λήγων καὶ μεταξὺ τῶν δύο κείμενος τοῦ τ' ἄμβωνος καὶ τοῦ θείου βατῆρος. Paraphrase d'Orlandos : μεταξὺ τοῦ ἄμβωνος καὶ τοῦ βήματος ἐξετείνετο εὐθύγραμμος λίθινος στενὸς διάδρομος (σωλήν).



main du saint, la porta à la partie où depuis longtemps la maladie le tenait, traça trois fois sur l'endroit, avec la main du saint, le signe de la croix, et sur cela laissa partir le serviteur du Christ, pleinement confiant dans la promesse qu'il lui avait faite de sa grâce. Cependant il disait aussi au saint que depuis de longues années (χρόνων) il souffrait de la mâchoire, et il lui demandait de la guérir. Le saint lui dit : « Le mal s'est invétéré. Pourquoi ne m'appelles-tu qu'aujourd'hui? Néanmoins, si tu le veux, je vais cautériser l'endroit. » L'homme ayant dit « Comme tu l'ordonnes », le saint reprit : « Laisse la chose demeurer en l'état où elle est. »

On ne va pas croire que le saint ait dit cela parce qu'il ne pouvait guérir le mal, mais c'est parce qu'il pensait que ce serait avantageux à l'homme : il ressentirait un peu de douleur, et aurait ainsi comme un frein qui retiendrait l'élan vers une conduite moins bonne. Notre homme pourtant, bien qu'il n'ait pas obtenu sa deuxième demande, se trouve satisfait de la première, il en rend grâces et il fréquente continuellement l'habitacle (σκηνή) des saints.

### *Miracle 22.*

Quand cet individu eut raconté la visite que lui avaient faite les saints, un autre, nouvellement sorti de maladie et reconnaissant aux saints, prend la parole et dit qu'un chyme, qui s'était ramassé par suite d'un mauvais régime, lui avait opprimé tout le corps jusqu'à un point critique. Finalement il avait fondu sur les parties sexuelles du corps et, s'étant engagé en ce qu'on nomme les testicules, il les avait réduits, pour la plus grande part, à la dureté d'une pierre. Il ne s'était pas arrêté là, mais, continuant de s'écouler, avait produit, sous la concrétion pierreuse, une excroissance de chair qui entretissait la membrane enveloppante des testicules à l'excroissance qui se formait à l'intérieur. Sous l'action de cet écoulement du chyme, la partie malade avait été forcée de grossir en volume et ne permettait même pas de marcher aisément. A ce mal très pénible vient s'associer une maladie des yeux, qui le chagrinait le plus, car elle ne lui permettait même pas, dans sa détresse, de voir la lumière. Car tu sais, tu sais, très cher,

que, quelque cruel que soit le mal qui presse les malades, s'il n'en voient pas moins le doux rayon du soleil, non petite est la consolation que cela apporte à leur affliction. Bref, opprimé par cette maladie, l'homme gagne l'universelle et bienfaisante clinique des saints. Après qu'il les eut suppliés, sinon autant qu'ils le méritent, du moins autant qu'il le pouvait, il vit en songe un personnage remarquable par la vénération qu'il inspirait, du nom de Cosmas, qui lui remettait un petit objet, comme un bout de cierge très tendre, pareil, au toucher, à la *kérôté*. Il était aussi petit qu'environ un cachet de lettre, et ce personnage lui disait que c'était de la neige. Comme il s'étonnait de ces paroles, l'autre lui montre dans sa main gauche un morceau de glace et lui dit : « Crois-moi, le bout de cierge que je t'ai donné vient de ceci, et c'est moi qui l'ai rendu tendre, comme tu vois. » Le malade comprit alors que l'autre lui décrivait le caractère de la maladie qui le tenait et lui en administrait de quelque manière le traitement. De fait, la concrétion pierreuse qui s'était produite ressemblait à la glace qu'on lui avait montrée. Or cette concrétion pierreuse était en train de se dissoudre, non d'un coup, mais peu à peu. De même en effet que la glace qui lui avait été montrée se changeait peu à peu en neige par l'action du serviteur de Dieu, de même le durcissement et la pétrification dus à la maladie se changeaient peu à peu en tendreté, et cette tendreté se résolvait en eau. Le personnage de la vision avait donc raison de dire que le petit bout de cierge remis au malade était de la neige.

Tout cela s'était passé durant le sommeil. Cependant, comme l'excroissance de chair sous la concrétion pierreuse s'était transformée en eau, qu'ainsi, la partie malade s'enflant en un plus gros volume, il en résultait de la constriction parce qu'il n'y avait point d'issue pour l'évacuation de l'eau qui s'était accumulée, et que le malade risquait de périr, les saints, avec compassion, y apportent le remède. Ayant fait, comme avec une aiguille, dans la membrane qui couvrait les parties, une petite ouverture, ils jugèrent bon que par là toute l'eau fût évacuée. Par la même faveur des saints, survint alors un ami du malade, homme en tout excellent, plein de bonté, diacre de la très sainte grande église de la Ville impériale, tenu en grande considération et honneur et très utile aux affaires de l'Église, qui



se mit au service de ce qui se passait. Comme en effet il s'était trouvé là juste au moment où l'eau avait commencé de s'évacuer, il se dévêtit, au dire du malade et, s'étant ceint d'un pagne à l'exemple de notre commun maître et sauveur le Christ (Jo. 13, 4), il ne s'en remit pas à ses esclaves qui étaient là présents, il ne céda pas la place aux esclaves qui appartenaient au malade, mais se fit, de ses propres mains, le ministre du traitement institué par les saints. Ayant pris une éponge avec de l'eau chaude, il demeura là à faire sortir le liquide, et ne cessa de se prêter à cet office jusqu'à ce qu'il eût tout vidé et nettoyé, et cela bien qu'il se fît tard déjà dans la soirée (6). Puis il appliqua de la *kérôté* des saints sur la partie malade, traça dessus un signe de croix (7), fit une prière, et après que, par ses soins au malade, il lui eut rendu bon courage, il se retira. Il ne cessait pas pourtant, même après cela, de visiter le malade et de s'occuper de lui, jusqu'à l'heure où il devait rentrer en joie dans sa maison : car il était lui aussi de ceux qui, pour leur salut, avaient eu recours aux saints. En sorte que, désormais, celui qui avait été guéri priait pour son ami et disait : « Que le Seigneur lui fasse miséricorde comme à la maison d'Onésiphore (II Tim. 1, 16), parce qu'il m'a souvent soulagé et n'a pas eu honte devant ma maladie. Que dieu lui accorde de trouver miséricorde auprès du Seigneur au jour du Jugement. »

Lors donc que, par la grâce des saints, il eut été ainsi guéri, la maladie des yeux continua de peser sur lui, en sorte qu'il ne pouvait voir. Si jamais, pour sortir de l'oisiveté, il voulait se pencher sur un livre, il ne discernait pas les lettres, mais avait l'impression qu'un voile les recouvrait. Et sans doute, si des gens se mouvaient, il observait bien leurs mouvements, mais il ne distinguait pas leurs figures. Toutefois, bien qu'affligé d'une telle maladie, il refusait absolument d'user de collyres ou de quelque autre remède. Aussi les saints, en cela non plus, ne le laissèrent pas de côté. Comme en effet on lui appliquait sur les yeux la *kérôté* et qu'il en résultait un certain degré

(6) Autrement dit, comme cet ami était lui-même malade et était venu chercher guérison auprès des saints (22.56 s.), il eût dû, à cette heure tardive, être au lit et dormir.

(7) κατασφραγίσας τὸν τόπον 22.53. Cp. 21.44 κατεσφράγισεν τῇ χειρὶ τοῦ ἁγίου τὸν τόπον τρίς. L'usage est bien connu, mais ne paraît ici que dans ces deux miracles de la série III et dans le miracle 27 de la série IV.

d'astringence, autant que le pouvaient supporter les yeux, il y avait sécrétion de larmes. Aussitôt venaient au secours des yeux le nez et la bouche, et, par suite de la contraction des yeux, il se faisait une évacuation de liquide en masse, au point qu'on ne pouvait passer au lieu où il recrachait l'eau. Et ainsi, quand l'eau accumulée eut été peu à peu évacuée par les yeux, les narines et la bouche, il put voir distinctement d'une vue nette, par la grâce de Dieu et la visite des saints.

*Miracle 23.*

Tel fut le miracle accompli pour l'homme susdit de la part de Dieu et des saints Côme et Damien. Un autre individu, un des habitants de la Ville impériale, diacre de la très sainte Grande Église, pieux en toute chose et lui aussi (8) brillant dans les affaires de l'Église, avait été atteint d'un mal au pubis, il se produisait une inflammation et la surface même indiquait une lésion grave. Comme il souffrait de troubles à l'intestin qui menaçait de se relâcher, il arriva que, affaibli de corps, l'homme fut effrayé et eut des coliques : car il ne craignait pas seulement le mal actuellement visible, mais bien plus encore celui auquel il s'attendait. Il fit venir ses médecins habituels, leur exposa tout clairement, leur montra le lieu et reçut leurs prétendus soins. Comme pourtant la lésion ne diminuait point, mais que l'enflure augmentait toujours, il décida de faire venir le plus qualifié des médecins : c'était le prince de la confrérie. Il vint et, bien qu'il eût employé, plusieurs jours, fomentations continuelles et baumes divers, il se montra aussi inférieur au mal qu'il se croyait supérieur aux autres médecins ; impuissant devant la maladie, il plongea l'homme en un découragement plus grave, puisque, malgré sa réputation de grand homme, il n'avait pu l'emporter sur le mal. Comme enfin, s'avançant peu à peu secrètement, le mal rendait tout à fait pénible pour l'organe l'exercice de ses fonctions, notre malade, rejetant tous les onguents qu'on lui appliquait, gagne la sainte maison des serviteurs du Christ, et là, s'étant installé

(8) καὶ αὐτός 23.4. Allusion sans doute au fait que le diacre du mir. 22 était déjà σφόδρα τοῖς τῆς ἐκκλησίας πράγμασι χρήσιμος 22.43 s.



en ce qu'on nomme le *catéchouménion*, il confia tout son salut aux saints. Le troisième jour, tandis qu'il dormait, les saints se présentèrent à lui en souriant et, d'un air gai, lui demandèrent apparemment (9) la cause de sa maladie. Lorsqu'il la leur eut indiquée en pleurant, l'un des saints tâta l'endroit et lui dit : « Rien de grave n'est arrivé. » Puis, ayant insinué sa main entre les fesses de l'homme et l'ayant portée jusqu'à la partie malade (l'anus), il dit que désormais il n'avait plus rien à craindre de la maladie, parce qu'il avait été par eux lié de bandages sur toute cette partie, en sorte que le flux attendu n'aurait plus d'issue, mais s'arrêterait comme un courant empêché par une puissante digue. Cependant, comme l'homme prolongeait son séjour dans la maison des saints, il arriva qu'il fut atteint d'obstruction intestinale, en sorte qu'il ne pouvait même plus bouger, mais désespérait de la vie. Durant la nuit, il vit l'un des saints qui se disposait à lui donner un lavement. Comme, raconte-t-il, il s'y refusait, et que finalement le saint lui avait administré le lavement, il alla deux fois à la selle et évacua, au lieu d'excréments, deux cailloux, ensuite de quoi il se sentit aussi léger que s'il n'avait jamais été malade. Il disait aussi que les saints lui rendaient souvent visite et se livraient avec lui à de gentils entretiens, au cours desquels, à ce qu'il rapporta, il avait même appris d'eux de certaines prières à réciter contre la maladie.

Pour moi, j'ai lieu d'admirer non seulement la faveur des saints — elle dépasse, comme j'ai dit (Prol. 5), tout entendement — mais encore la ferveur d'âme de ceux qui ont recours à eux, du fait que, là où les saints ont trouvé foi ardente, grand est aussi le secours qu'ils apportent. La gentillesse même des saints me paraît un signe qui indique les bonnes qualités de notre homme. Si en effet les saints ne s'étaient pas grandement réjouis de sa foi et de sa piété, ils n'auraient pas conversé si souvent et si gentiment avec lui. En vérité, pour ceux qui aiment Dieu, tout coopère à leur bien (Rom. 8, 28), et le

(9) δῆθεν 23.25. En réalité les Anargyres sont au courant de tout, cp. v. gr. 12.51 ss. οἱ πάντα γινώσκοντες... καὶ πάντα εἰδότες καὶ σοφῶς περιοδεύοντες τὸ γύναιον ἠρώτων· « τί ἔχεις, τί πονεῖς; » καὶ ἁπλῶς πρὸ τοῦ μάθωσιν... ἅπερ ἠπίσταντο κτλ.

prophète David en témoigne qui dit (Ps. 144 (145), 19) : « Dieu fera la volonté de ceux qui le craignent, il exaucera leurs prières et il les sauvera. »

Ainsi donc notre homme, qui avait confié son salut aux saints serviteurs du Christ, lorsqu'il eut obtenu santé parfaite et accompli ses prières, s'étant rendu Dieu propice, devenu l'ami des saints, fortifié quant au corps, sanctifié quant à l'âme, quitta le temple des saints, et il racontait à tous les merveilles qui, par Dieu et les saints Côme et Damien, s'étaient réalisées à son sujet.

### *Miracle 24. Sur le paralytique et la femme muette* (10).

L'homme guéri faisait encore ce récit, apportant ainsi grande édification à mon âme — car il enseignait comment il faut s'approcher de Dieu avec foi, parce que la foi est la médiatrice des biens qui passent de Dieu à nous —, quand un autre individu, personnage distingué et en renom, se mit à dire que, tombé lui aussi en maladie, il était une fois alité dans la maison des saints. A sa droite se trouvait une noble dame, qui, par suite d'inquiétude et d'accablement, était devenue aphone, sans pouvoir du tout parler, et à sa gauche, un autre malade, paralytique. Alors que et ce paralytique et la femme muette et l'homme alité entre eux avaient passé quelque temps déjà dans la maison des saints, les serviteurs du Christ apparurent au paralytique et lui dirent : « Si tu veux être guéri, couche avec la femme muette qui est près de toi. » Mais que personne n'aille s'imaginer que ce fût là chose vilaine, qu'on fasse attention plutôt au but des saints : ils ne commandaient pas, comme on pourrait le croire, d'avoir commerce avec la femme, mais

(10) Ce miracle, comme j'ai dit (Intr., p. 85, 88), a été cité par Sophronius. Comme le marque Deubner (p. 28), il est fort possible que le récit en ait circulé comme récit autonome. Il se trouve, seul miracle de la III$^{e}$ série, dans les manuscrits $O^{2}$ (*Ottobon.* 415, XIV$^{e}$ s., cf. Deubner, p. 9), $P^{4}$ (*Parisin.* 1468, XI$^{e}$ s., cf. Deubner, p. 13) et $P^{6}$ (*Parisin.* 769, XIII$^{e}$ s., cf. Deubner, p. 14), il comporte une doxologie particulière dans tous les manuscrits sauf trois, et ce même miracle est attribué à S. Ménas, cf. Delehaye, *Les légendes hagiographiques*$^{3}$ (Bruxelles, 1927), p. 147. Selon Delehaye (*l. c.*), ce pourrait même être la transposition d'un récit païen. — ἄλαλος (titre et 24.9, 12, 32, 33) = muette mais il peut s'agir aussi bien d'une extinction de voix, aphonie (24.7 εἰς ἀφωνίαν, 24.34 ἀφώνου, 24.25 μετὰ τῆς ἀφωνίας) plutôt qu'aphasie.



ils leur fournissaient à tous deux le moyen de guérir d'un seul et même coup. Une fois réveillé, l'homme pensa que la vision était pure chimère et il prit la chose avec insouciance. De nouveau, une deuxième fois, les saints lui apparaissent et répètent leur ordre. Mais de nouveau notre homme garde la même insouciance, il se disait que l'ordre ne pouvait venir des saints. Une troisième fois ils lui apparaissent et, à force de menaces, le persuadèrent d'agir. Et voyez la puissance des saints. Comme ils voulaient, d'un seul coup, produire deux miracles à son sujet, ils machinent l'un par l'autre, car, étant sages et amis des hommes, c'est avec prudence qu'ils mènent à fin leurs guérisons. Ayant donc guetté le milieu de la nuit, le paralytique s'approche de la femme aphone, rampant doucement et petit à petit. Quand il eut atteint le lit, la femme s'en aperçut et, rejetant et sommeil et aphonie, elle se mit à crier, à appeler au secours, d'une voix forte, ceux qui se trouvaient là pour qu'ils chassent le misérable qui l'assaillait. Quant à lui, il veut prendre la fuite — il voyait l'entourage de la femme qui poussait des cris se précipiter déjà vers lui —, il bondit des deux pieds et, en courant, se jette aux genoux de l'homme qui a conté la chose. O merveilleux conseil des serviteurs du Christ, ô dessein débordant de salut ! Le paralytique enseigna à l'aphone à parler instinctivement, la muette enseigna au paralytique à courir sans trébucher. Plutôt ni la muette ne sauva le paralytique ni le paralytique la muette, c'est Dieu qui, par l'intermédiaire de ses saints Côme et Damien, leur accorde à tous deux le salut. Et, comme je l'ai appris de l'homme qui s'était trouvé au milieu d'eux, ils s'engagèrent après cela dans les liens d'un mariage légitime, vivant avec dignité et faisant circuler en toute occasion le bruit de la grâce et de la guérison qu'ils avaient reçues.

Ainsi donc, lorsqu'ils eurent obtenu leur guérison, ils quittèrent le temple des saints après avoir accompli leurs prières, rendu grâces aux saints, consacré leur vie à Dieu, parce qu'à Lui conviennent gloire et domination, à Lui Père, Fils et Saint-Esprit, dans les siècles des siècles (11).

(11) $P^{4}$ ajoute ἀμήν.

*Miracle 25. Comment fut manifestée la fidélité conjugale d'une épouse.*

Voici un autre miracle du même genre que nous avons appris. Une femme qui avait vécu avec son mari plusieurs années, qui se conduisait selon Dieu et qui veillait avec grand soin sur son âme, comme l'événement le démontra, était tombée sous le coup d'une présomption illégitime de jalousie, son mari soupçonnant qu'on lui avait volé son mariage. Bien que la femme eût usé des discours convenables en pareil cas, et qu'elle en eût appelé à Dieu comme témoin de sa bonne conscience, disant que, fût-ce en pensée, il n'y avait jamais eu rien de tel, mais qu'elle avait gardé la foi conjugale à l'abri de tout viol et de toute intrigue, n'ayant jamais connu d'autre homme, pour la chose, que son mari, il ne la crut pas, mais continuait de se laisser dominer fortement par le soupçon. Or donc, comme il était tombé en langueur, il gagna avec sa femme la maison des saints. Lorsque, après y être resté quelques jours, il se sentit mieux, il demanda à Dieu que lui fût connu ce qu'il en était de sa femme. Or il arriva qu'un individu qui souffrait des yeux et était sur le point de perdre la vue vit en songe l'un des saints qui lui dit : « Si tu veux recouvrer une vue nette et jouir de la lumière, prends le lait d'une femme chaste, frotte-t'en les yeux et aussitôt la lumière brillera clairement pour toi. » L'homme reçut avec foi ce précepte du serviteur du Christ, mais il ne savait comment s'en tirer. Il pensait que ni la réputation de chasteté n'est jamais très sûre, ni, si l'on interroge à ce sujet, l'on ne peut apprendre exactement le vrai : car de deux choses l'une, ou bien la question se ramène à une insulte, ou bien, s'il y a du vrai dans la chose, on en cache la honte. Bref, il demeurait perplexe et souffrait plus du trouble de sa pensée que des yeux mêmes. Cependant il communique la nouvelle à ses voisins. Et, cette nouvelle étant arrivée jusqu'à l'homme en jalousie à l'égard de sa femme, il la reçut avec joie, déclarant que par là la preuve lui deviendrait toute claire. Il fit connaître à sa femme l'ordre que le malade des yeux avait reçu des saints, et il exigea que ce lait fût procuré par elle au malade. Elle le fit de bon cœur, donna le lait à son mari, et le mari à son tour le donna au malade. Celui-ci se frotta les yeux du lait de la femme, selon l'ordre des saints, en la présence du mari qui soupçonnait son épouse, et aussitôt il vit distinctement, glorifiant Dieu. De son côté le mari ouvrit les yeux sur son épouse, en sorte que, des deux côtés, ce fut un miracle relatif à la vue. O traitement unique qui produisit deux guérisons, ô le double miracle résultant d'un seul et même ordre ! Un autre cherchait le remède, un autre reçut la guérison, et en même temps que cessait une maladie corporelle cessait du même coup un mal de l'âme.



C'est ainsi donc que les saints se préoccupent de guérir avec sagesse et amour des hommes (12), et cela, nous venons de le voir par ces deux miracles successifs. Je ne saurais donc jamais dire que leur commandement eût été vilain, mais bien plutôt qu'il fut sage, plus sage que les choses toutes sages. « Le malade, disent les saints, demandera le lait de la femme chaste, et celui qui était malade à cause de cette femme sera guéri. Qu'ainsi un mal soit révélé par un autre mal, qu'un miracle soit accompli par un autre miracle. »

*Miracle 26.*

Un autre individu, dans les premiers rangs, semble-t-il, du clergé et qui faisait partie d'une secte d'hérétiques, avait entendu parler de ce nombre infini des miracles des saints ; tantôt il y croyait, tantôt il n'y croyait pas, peut-être restait-il toujours incrédule — c'est en effet le caractère propre des hérétiques —, bref il voulut passer la pannychis du samedi dans la sainte maison des serviteurs du Christ. Il y arriva donc, et, s'y étant endormi, il voit pendant la nuit les saints qui lui disent : « Dis à la dame couchée près de toi, qui souffre du sein, qu'elle est délivrée de son mal. » Comme, une fois réveillé, il rougissait de parler à la dame, car il n'avait aucune preuve de ce qui lui avait été dit (13) — c'était de fait une noble dame de la haute

(12) τοῦ σοφῶς ἰατρεύειν καὶ φιλανθρώπως ἐπιμελοῦνται οἱ ἅγιοι 25.38 s. Cf. 24.22 s. σοφοὶ γὰρ ὄντες καὶ φιλάνθρωποι φρονήσει καὶ τὰς ἰατρείας ἐπιτελοῦσιν.
(13) C'est bien le sens de ἐκ τοῦ μὴ ἔχειν τῶν λεγομένων ἀπόδειξιν 26.10, cf. δεδώκασιν δὴ καὶ ἀπόδειξιν τῶν λεγομένων 26.19, où l'ἀπόδειξις est le remède que la femme doit trouver au pied de son lit. Mais la suite 26.10 s. ἦν γὰρ σεμνή τε καὶ ἐπίδοξος ἡ γυνή oblige à sous-entendre que l'homme est aussi hésitant à s'adresser à une noble dame qu'il ne connaît pas.

société —, de nouveau les saints le visitent et lui disent : « Dis à la dame qu'elle est délivrée de sa maladie. » Comme il restait frappé de stupeur, doutant si c'étaient bien les saints qui lui étaient apparus et se montrant négligent, ils lui disent pour la troisième fois : « Parle à la dame comme nous te l'avons déjà commandé. Si tu veux avoir assurance auprès d'elle, dis-lui de chercher sous son matelas, du côté des pieds, un remède fabriqué par nous : elle l'appliquera à son sein et sera guérie. » Comme les saints lui avaient fait une imposition, qu'en outre ils lui avaient donné une preuve, une fois levé il essaya de dire à la dame ce que les saints lui avaient prescrit. Elle, pensant qu'il s'était approché pour quelque plaisanterie, le repoussait, disant qu'il était inconvenant que lui, clerc, et couché dans une si sainte maison où jaillissent les sources des miracles, il vînt se moquer d'une femme. Il répondit qu'il lui avait ainsi parlé par ordre des saints et qu'il fallait accueillir sérieusement et avec joie leurs prescriptions. Mais de nouveau elle le repoussait. Quand il la vit bondir de son lit avec un grand air de hauteur et qu'elle refusait de converser plus longtemps avec lui, il pressa l'affaire et, lui faisant connaître sa caution, lui dit : « Si tu veux t'assurer que les saints m'ont envoyé vers toi, cherche à l'endroit près de tes pieds et tu trouveras un remède préparé par les saints. Applique-le toi, et tu obtiendras de leur part guérison. » La dame trouva la chose comme il avait dit, elle en frotta la partie malade, obtint la guérison qu'accordent Dieu et les saints, et elle glorifia Dieu qui administre avec tant de bonté les affaires humaines. Quant à lui, qui, par l'événement, avait acquis la garantie du pouvoir des saints — car c'est sur des preuves, non par simple audition, que les hérétiques ont coutume de croire —, qui d'ailleurs avait appris par une révélation des saints qu'après quelque temps il deviendrait le chef de sa secte, il partit dans des dispositions d'extrême vénération, depuis ce moment, à l'égard des serviteurs du Christ, et il fréquentait assidûment leur glorieuse maison. Et lorsque, selon l'oracle des saints, il eut obtenu, au moment même qu'ils lui avaient indiqué, la présidence de sa secte, il se met à écrire, comme je l'ai appris, les miracles des saints, ambitionnant de compter les flots de cette mer Égée, de cet océan



Atlantique de leurs bienfaits. Il aspirait, comme je l'ai appris, à devenir une brebis du troupeau orthodoxe du Christ, et il l'eût fait si ne l'eût empêché le respect humain, comme il arriva jadis aux Juifs, selon le dire de l'Évangéliste (Jo. 12, 42), que beaucoup de Juifs reconnurent le Seigneur Jésus comme le Christ, mais que nul ne le confessait ouvertement, car « ils tenaient plus à cœur leur réputation devant les hommes que la gloire de Dieu ». Tant cette misérable opinion des hommes a de force pour éloigner notre raison de Dieu lui-même !

Voilà donc, bien-aimé, comment, à ta demande, j'ai écrit pour le présent les miracles des saints serviteurs du Christ Côme et Damien. Je te les envoie, et si je vois qu'ils te plaisent, je t'en enverrai d'autres. Si tu veux aussi les lire ensuite à d'autres, conseille-leur de s'approcher de Dieu et des saints avec foi, et de faire croître l'aumône comme fruit de la foi, de prier avec empressement, de faire que leur âme ait tout le temps regard à Dieu et à ses saints. Recommande-leur que nul de ceux qui fréquentent les saints ne doute du salut qu'ils donnent, mais croie plutôt, et ainsi obtienne rapidement d'être sauvé. Car si l'on ne va vers eux avec foi et larmes quand on demande la guérison, comment l'obtiendra-t-on ? Examinons la chose, si tu le veux bien. C'est pour avoir reçu eux-mêmes les charismes des guérisons que les saints les distribuent aux malades, et Dieu, qui opère par eux, peut tout et sait tout, aucune des choses humaines ne lui échappe. Car il crée tout, il est le maître de tout, il prend soin de l'humain plus que de tout le reste, il nous aime plus que nous-mêmes. Les saints aussi, qui imitent sa bonté et qui ont les entrailles du Christ, nous aiment pareillement, et ils prennent un plaisir extrême à nous sauver. Si donc Dieu est bon, comme à coup sûr il l'est toujours, s'il sait tout clairement, si rien ne lui est impossible, et si les saints sont ses imitateurs, comment expliquer le cas de ceux qui invoquent Dieu et n'obtiennent pas leur requête ? Cause en est, de toute façon, notre peu de foi et notre négligence. Si nous allions à Dieu d'un cœur vigilant, si nous le priions de toute notre âme, il préviendrait nos demandes. « Tu n'auras pas fini de dire, que je te parlerai. Vois, je suis présent » (Is. 58, 9).

Et l'un des sages nous exhorte par ces paroles : « Jetez les yeux sur les générations anciennes et voyez : qui a cru au Seigneur et a été couvert de honte, qui l'a invoqué et a été par lui méprisé? » (Ecclé. 2, 10). Qu'ainsi donc nul ne reproche aux saints d'être lents à guérir : ils sont les ministres bons d'un maître bon. Qu'on s'humilie plutôt soi-même, et l'on obtiendra vite la guérison.

S'agit-il donc de gens qui ont été guéris, avertis-les de se rassembler au saint temple où ils ont été délivrés des périls. S'agit-il de gens qui sont actuellement malades, exhorte-les à recourir avec foi à la source des guérisons, pour qu'ils rentrent chez eux remis en santé par les saints. S'agit-il de gens en bonne santé, fais en sorte qu'ils viennent souvent à la sainte maison des saints, s'assurant à eux-mêmes (14), de leur part, la certitude du salut. Si, de la sorte, tous accourent avec foi, ils pourront jouir de l'assistance des saints serviteurs du Christ Côme et Damien et obtenir, par leur prière et leur intercession, les biens qui nous ont été promis.

Priez aussi pour moi, le petit. Tous donc ensemble, d'un même cœur, faisons monter notre louange de gloire vers le Père, le Fils et le Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.

(14) πορίζοντας 26.85. On attendrait π. ἑαυτοῖς ou ποριζομένους.

## SÉRIE IV (1)

### *Miracle 27. Sur l'homme qui s'était fracturé la jambe.*

Un homme très croyant, serviteur des saints serviteurs du Christ, voyageant à cheval, fut soudain jeté à terre et sa jambe se brisa depuis le genou jusqu'en bas. Parvenu chez lui après ce coup grave, il demeurait lui-même inconsolable et suscitait chez ses familiers d'incroyables lamentations. Il fit venir les spécialistes de ces sortes de maladies et leur demanda leurs soins. Tandis que ces gens-là faisaient montre de leur savoir et se disposaient à soutenir sa jambe par des éclisses et les instruments habituels, ce pieux homme blessé recommanda que fût mêlé aux baumes appliqués sur sa jambe de la *kérôté*

(1) Les miracles 27-32 de la série IV pourraient bien être la seconde suite, promise par l'auteur de la série III à son ami Florentius s'il prenait goût à cette lecture. Certaines particularités se retrouvent ici et là. Le traitement au moyen d'un signe de croix tracé sur la partie malade (III 21.44, 22.53) reparaît en IV 27.22 s., 32 s. A plusieurs reprises (v. gr. 27.56, 31.15), un ὁρᾷς, ἀγαπητέ rappelle l'ἰδοὺ τοίνυν, ἀγαπητέ de III 26.50. Le temple des saints est ὁ ἡγιασμένος οἶκος (v. g. 29.12, 30.10, 32.16) comme dans la série III (v. gr. 23.21 s., 26.5 καθηγιασμένῳ, 26.84). La phrase IV 31.18 ss. (et tout le développement annexe) οὐ γὰρ οἱ ἅγιοι τῆς βραδύτητος αἴτιοι, ἀλλ' ἡμεῖς οἱ μὴ πίστει προστρέχοντες τοῖς ἁγίοις semble un écho de III 26.57 ss. παράγγελλε μηδένα τῶν προσφοιτώντων τοῖς ἁγίοις ἀμφιβάλλειν..., πιστεύειν δὲ μᾶλλον, ou de 26.70 ss. τίς ἡ αἰτία τῶν... μὴ τυγχανόντων τοῦ αἰτήματος; πάντως ἡ ὀλιγοπιστία ἡμῶν ou de 26.77 s. οὐκοῦν μηδεὶς τῆς βραδύτητος ἕνεκεν τοὺς ἁγίους μεμφέσθω. La formule introductive de IV 31.1 s. ἕτερός τις ἀνὴρ εὐλαβής, κατὰ θεὸν ζῶν καὶ πολλὴν πρόνοιαν τῆς ψυχῆς ποιούμενος est exactement identique à celle de III 25.1-3 γυνή τις τῷ ἰδίῳ ἀνδρὶ συνοικήσασα χρόνους ἱκανούς, κατὰ θεὸν ζῶσα καὶ τῆς ψυχῆς πρόνοιαν ποιουμένη πολλήν. Mais surtout le style est le même, c'est la même sorte de récit limpide, avec une pointe d'humour : en III le paralytique et la femme muette (24), en IV la façon par exemple dont les saints obligent à se taire un malade qu'ils veulent opérer (30.35 ss.). Les transitions, comme dans la série III, sont réduites aux formules les plus simples : 28.1 καὶ τοῦτο μὲν τοιοῦτο, γυνὴ δέ τις κτλ. ou 32.1 καὶ ταῦτα μὲν εἰς τοσοῦτο, ἕτερος δέ τις ἀνήρ (cf. III 23.1 s. καὶ ταῦτα μὲν τὰ παρὰ τοῦ θεοῦ... γενόμενα, ἕτερος δέ τις ἀνήρ), ou encore 29.1 ἑτέρα πάλιν γυνή, 30.1 et 31.1 ἕτερός τις ἀνήρ (cf. III 26.1 ἕτερος δέ τις, 25.1 ἕτερον δέ τι τοιοῦτο πάλιν μεμαθήκαμεν). Ajoutons que, dans la mesure où cet argument a du poids, le manuscrit C² (*Clarkianus* 50, XIIᵉ/XIIIᵉ s.), seul à donner la suite complète 27-32, offre cette suite aussitôt après les miracles 21 et 24 de la série III.

des saints serviteurs du Christ Côme et Damien. On fit donc ainsi, et, comme les saints avaient reconnu sa foi, ils lui apparaissent, chez lui, durant le sommeil en la manière que voici. Il rêva que ses médecins habituels s'étaient fait annoncer comme pour le voir, qu'à cette nouvelle il avait ordonné qu'on les introduisît avec beaucoup de torches, et que, quand ils furent entrés, toute la chambre fut remplie de parfum : sa tête en était imprégnée. Ils lui demandaient, l'air gai et souriants, quelle était sa maladie. Il leur raconta sa chute de cheval, la fracture des os de sa jambe, il leur montrait les bandages qui enveloppaient sa jambe : sur ce, comme il était profondément découragé par suite de l'accident, les saints l'exhortaient à ne pas perdre cœur, lui ayant promis de lui procurer vite la guérison. Ils défirent alors le pansement, et, après avoir tracé sur toute la jambe un signe de croix au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ils lui dirent qu'ils reviendraient le voir dans trois jours et qu'ils compléteraient le traitement. Comme ils allaient se retirer, il les supplia de ne pas le négliger, et de lui dire si la maladie amènerait la mort ou s'il avait été atteint jusqu'au muscle de la jambe. Ils répondirent que le mal n'irait pas à la mort, que le muscle n'avait pas été atteint, qu'il n'y avait qu'une fracture de la jambe, qu'au surplus l'accident n'était pas dû au cheval, mais à une machination du diable, enfin ils donnaient de la confiance au malade, disant que la maladie était de celles qui guérissaient, qui pouvaient même guérir rapidement. Puis, après avoir tracé, de nouveau, un signe de croix sur la jambe au nom du Seigneur Jésus-Christ, laissant là les bandages ainsi défaits jusqu'à la moitié, ils s'apprêtaient à se retirer. Comme pourtant l'homme les suppliait de ne pas le quitter, ils répliquèrent qu'ils ne parlaient pas en l'air à la façon du vulgaire et ne mentaient pas, mais disaient choses qui étaient en leur pouvoir, et que, quoi qu'ils lui eussent promis, cela s'accomplirait à coup sûr par la grâce de Dieu.

Quand donc les saints se furent retirés et que le jour fut venu, arrivèrent les médecins qui lui avaient appliqué le pansement. Ils le virent hors des bandages, et, ayant constaté que ceux-ci n'avaient pas été défaits tout bonnement à l'aventure, mais de façon très expérimentée et correcte, ils se disaient



qu'aucun de ceux qui ont été formés par cette discipline n'eût osé défaire sans leur présence une telle ligature. Ils demandaient donc au malade qui était celui qui avait défait le pansement, et il leur raconta son rêve. Pris alors d'une frayeur extrême, ils n'osèrent plus désormais le toucher : « Là où a passé la main des saints, disaient-ils, nous ne pouvons, nous, apporter nos soins. » Ainsi débarrassé de ces gens-là, notre homme attendait la visite des saints. Ils arrivèrent le troisième jour, et, lui ayant appliqué, par leur charisme ordinaire, le traitement, ils lui commandèrent d'aller le lendemain aux bains. Le jour ayant paru, il se fit conduire et supporter jusqu'aux bains par deux jeunes esclaves, et si grande fut la grâce qui afflua sur lui après le bain de la part des saints, qu'il n'eut plus besoin qu'on le soutînt, mais rentra chez lui sur ses propres jambes, louant et glorifiant Dieu qui donne aux hommes une telle assistance par ses saints.

Vois-tu, bien-aimé, comment les saints viennent jusqu'à ceux qui les chérissent? Il suffit à notre homme de faire mention des saints, aussitôt les voici eux-mêmes (2), et, ce qu'ils eussent pu lui donner s'il était accouru à leur sainte maison, ils vinrent eux-mêmes le lui accorder chez lui à cause de sa foi.

*Miracle 28.*

Tel fut ce miracle. Or une femme, par la machination d'un mauvais démon, avait produit au sein une tumeur maligne, qui était devenue sèche comme un caillou. Elle allait de mal en pire, et, comme elle ne pouvait trouver aucun soulagement, et que les médecins avaient délibéré d'employer le scalpel contre la tumeur parce qu'elle ne cédait à aucun remède, prise de peur devant la chose, calculant qu'elle en mourrait, elle leur dit : « Si, après tout, vous m'engagez à une opération très risquée, j'aime mieux recourir aux saints du Christ Côme et Damien. » Ils se mirent à rire et lui dirent : « Vas-y, et tu revien-

(2) ἵνα μόνον μνημονεύσῃ αὐτῶν ὁ ἄνθρωπος, αὐτοὶ πρὸς αὐτὸν παρεγένοντο 27.57 s. Littéralement « Pourvu seulement qu'il eût fait mention, etc. », cf. Gal. 2, 10 μόνον τῶν πτωχῶν ἵνα μνημονεύωμεν (« pourvu seulement que nous nous souvenions des pauvres », scil. Jacques, Céphas, Jean m'ont confié la prédication aux païens, pourvu seulement etc.), 6, 12 μόνον ἵνα τῷ σταυρῷ τοῦ Χριστοῦ μὴ διώκωνται.

dras avec ta tumeur plus grosse qu'avant. » Elle les quitta cependant, et gagne avec grande ardeur et foi la maison des saints. Ceux-ci, à la vue du si beau zèle de la femme, apparaissent en songe à son médecin habituel et lui disent : « Si tu veux guérir la dame, va à la sainte maison où elle est présentement, et sectionne-lui le sein à l'endroit que nous te montrons. » Sur ce, ayant dénudé le sein, ils lui montrèrent l'endroit où il faudrait opérer. Ils circonscrivirent le lieu et dirent : « Quand tu auras opéré, mêle à tel baume cet autre que voici, applique à l'endroit où tu dois sectionner, et elle sera guérie. » Le médecin voyait la mamelle qui lui était montrée par les saints, et il comprenait exactement ce qu'on lui avait dit, mais il ignorait que l'opération était en train de se faire par la main des saints. Lors donc, une fois réveillé, il va en hâte, selon l'ordre des saints, vers la malade pour l'opérer, et, à son arrivée, il la trouve déjà opérée. Quand il eut examiné les marques, et reconnu que c'était bien là ce que lui avaient indiqué ceux qui lui avaient montré dans son sommeil comment faire l'opération, il se borna à appliquer le baume à l'endroit qui lui avait été prescrit, et le sein de la dame fut complètement rétabli.

Voyez-vous ce que peut la foi jointe à la grâce des saints? Quand elle est pure, elle peut tout ce qu'elle veut. Que nul malade donc qui a recours aux saints ne désespère de son salut, qu'il croie plutôt, et il obtiendra vite la guérison. Grands en effet sont les biens que Dieu a procurés au genre humain par la grâce des saints Côme et Damien.

*Miracle 29.*

A son tour une autre femme, qui enfantait pour la première fois et ignorait les soins que doivent prendre les mères, souffrit au sein parce que le lait s'y était coagulé. Elle patienta quelques jours, car elle s'attendait à un mieux, et en même temps elle rougissait de se montrer aux médecins. Cependant, le sein s'étant gonflé, le mal empira. Comme donc elle ne pouvait plus supporter la douleur, tard enfin elle alla aux médecins. Ils constatèrent que le sein s'était gâté par manque de soin, et ils se disposaient à l'opérer : impossible, disaient-ils, de vaincre le mal à moins d'user du scalpel. Son mari pourtant s'y refusait



— car le membre compatit au membre — et, comme la femme, entendant parler de scalpel, en était devenue plus anéantie, on eut recours, cette fois encore, aux saints serviteurs du Christ Côme et Damien. Elle congédie donc les médecins et gagne la sainte maison des saints. Ceux-ci, durant la nuit, apparaissent en songe à son mari, sous l'aspect des médecins, et lui disent : « Sais-tu qu'aujourd'hui on opère ta femme? » — « Non, messieurs, répond-il. C'est justement pour empêcher cela que je l'ai envoyée chez les saints, vous le savez vous-mêmes, pour que nul scalpel ne la touche. Car elle ne peut le supporter. » Laissant là le mari, ils vont, cette nuit même, vers la femme et lui disent : « Si tu veux être délivrée du mal, prends du millet, chauffe-le, applique-le à la partie malade, et tu seras guérie. » Le jour venu, elle ordonna qu'on lui apportât du millet. Or, s'étant levée pour prier, elle vit que son sein avait crevé, et qu'il rendait l'humeur qui s'y était accumulée. Elle regagna son petit lit, fit s'écouler le liquide, purifia la plaie, y appliqua la *kérôté* des saints, et, après qu'elle eut continué ainsi quelque temps, elle remit son sein en santé comme l'autre. Elle satisfit alors à ses actions de grâces et rentra chez elle, glorifiant Dieu et ses saints et racontant à tous comment ils l'avaient guérie sans souffrance.

*Miracle 30. Sur l'homme qui avait une fistule* (3).

Un homme doué de grandes qualités avait une fistule à l'emboîtement de la hanche. Il avait usé de quantité de remèdes, s'étant livré au scalpel des médecins et traîné misérablement dans sa maladie durant quinze ans. Non seulement il était toujours vaincu par elle, mais elle empirait, l'abcès ayant crevé par quatre bouches, par lesquelles il rendait le flux accumulé, et souvent même les liquides qu'il absorbait s'écoulaient par là. Comme les médecins avaient renoncé, déclarant qu'il était dominé par le mal et qu'il ne se trouverait nulle main d'homme capable d'y remédier, il perdit désormais courage et résolut,

(3) Le début de ce miracle 30, depuis 30.1 Ἕτερός τις ἀνὴρ ἐπιεικὴς σφόδρα jusqu'à 30.26 βοηθήσατε αὐτῷ διὰ τάχους, a été cité dans les Actes de la 4e assemblée du 2e Concile de Nicée (787), qui rétablit le culte des images, cf. Deubner, Introd., p. 3 et 82, Halkin, *Bibl. hag. gr.*³ (1957), p. 135, n° 15 h.

comme beaucoup le lui conseillaient, de se rendre à la sainte maison des saints serviteurs de Dieu Côme et Damien. Alors qu'il se disposait à le faire — car la nécessité rend très sage —, il voit durant le sommeil les saints qui lui disent : « Viens chez nous, tu seras guéri. » Ayant pris confiance par cette exhortation, il gagne leur très vénérable et glorieuse maison, et il ne cessait chaque jour de les supplier d'être délivré du mal. Comme il était resté là assez longtemps et n'obtenait aucune visite, finalement, étant sorti un jour dans le narthex en plein air adjoint à l'église des saints, il jeta les yeux sur l'image du Sauveur placée sous le portique de droite — on y a peint la Sainte Vierge Mère de Dieu, les saints serviteurs du Christ Côme et Damien, et l'un des hauts dignitaires, du nom de Léontios (4) — et fit devant elle d'instantes prières ; il pleura là amèrement plusieurs heures, et, après avoir supplié les saints, s'en retourna au lieu de sa couche. Or, la nuit suivante, il voit venir à lui les serviteurs du Christ Côme et Damien ; ils avaient au milieu d'eux la Vierge pleine de grâces, et elle leur disait : « Voici le malade ; secourez-le au plus vite. » L'homme entendit distinctement ces paroles. Quand elle se fut retirée, les saints saisirent de leurs mains le malade, et, le portant, ils l'amenèrent à l'hospice qui est situé tout auprès. Ils le portèrent à la clinique de l'hospice, en la pièce où est la pharmacie, et, après l'avoir déposé sur l'un des grabats qui sont là, près de la barrière qui enclôt l'armoire aux remèdes, ils se disposaient à l'opérer. Lui pourtant, croyant que c'étaient ses médecins habituels qui voulaient de nouveau procéder à une opération, il cherchait à les en empêcher, jurant qu'il ne les laisserait pas faire, attendu qu'il avait eu recours aux saints et qu'il n'avait plus besoin d'opération. Tandis que saint Cosmas,

(4) Un Léontios paraît dans les deux récits du martyre des saints Côme et Damien *arabes* à Aegae de Cilicie, cf. Deubner, *Martyrium* I, titre et *passim*, *Martyrium* II, ch. 2.17. Mais est-ce bien lui? D'une part nous sommes à l'οἶκος de Byzance, et il est sûr que les Anargyres de Byzance ne sont pas des martyrs. D'autre part, si ce Léontios avait été le martyr associé aux Côme et Damien *arabes*, l'auteur ne l'eût-il pas marqué par une formule plus précise que 30.20 s. *καί τις τῶν μεγάλων ἀνδρῶν, Λεόντιος τοὔνομα*? On pensera bien plutôt au donateur. — γέγραπται 30.18 (non ἐγράφετο ou ἐγέγραπτο) semble indiquer que la peinture se voit encore au temps où écrit l'auteur, cf. *infra* μέχρι τοῦ παρόντος 30.77 s. Au surplus, si la peinture représente le Sauveur avec la Vierge, il doit s'agir d'une Vierge assise portant sur ses genoux l'Enfant-Jésus.



l'ornement (*cosmos*) de l'Église, essayait d'inciser la plaie, saint Damianos, le dompteur (*damazôn*) des maladies, maintenait l'homme, mais celui-ci se rebellait contre l'opération. Saint Côme dit : « Arrête ! Je vais tout de suite le faire taire. » Il lui inséra les deux pieds dans des interstices du grillage de la barrière, et, les y ayant resserrés (5), il le coucha sur un banc ; puis il prit un scalpel et l'opéra malgré ses hurlements. La largeur de l'incision qu'on avait faite était comme la distance entre les deux doigts (6) de la main d'un homme. Quand ils eurent retranché par excision toute la racine du mal et purifié (7) l'endroit, ils le lièrent étroitement de bandelettes très serrées, sans y appliquer aucun baume. Le malade leur dit : « C'est bien, vous m'avez opéré. Mais appliquez maintenant de la charpie imbibée de miel (8), ainsi le veulent les règles de l'art. Car il y a déjà longtemps que dure ma maladie, et, avec mes continuelles opérations, j'ai appris cela. » Les saints lui répliquèrent : « C'est toi qui vas nous apprendre à soigner? Soumets-toi à ce traitement, tu es traité comme il faut. » Ainsi donc, après ces soins, ils le rapportèrent de l'hospice et le déposèrent à nouveau sur sa couche. Mais vois au reste la puissance miraculeuse des saints ! A son réveil, l'homme apercevait sans doute des bandes sur l'endroit, et pourtant, quand il le tâtait et y farfouillait, il n'y trouvait aucun pansement, mais palpait à nu l'emplacement. Après quelques jours de patiente attente, comme était arrivée la pannychis du samedi et le moment où, vers la sixième heure, on distribue au peuple la *kérôté*, il resta au lit, car il répugnait en lui-même à endommager la plaie. Vers la neuvième heure de cette pannychis, alors qu'il était plongé dans le sommeil, il voit les saints qui lui apportent un chiffon imbibé de *kérôté*; ils soulèvent les bandages

(5) ἐπισφίγξας 30.40. Il ne peut s'agir d'un bâillon, puisque l'opéré hurle (ἐχειρούγγησεν αὐτὸν βοῶντα 30.41).

(6) J'ai ajouté « les », bien qu'il n'y ait pas d'article (ἦν ὅσον τὸ διῆκον μεταξὺ δύο δακτύλων 30.42 s.), car l'auteur veut presque sûrement dire la distance entre les deux doigts extrêmes, le pouce et le petit doigt.

(7) καθαρὸν τὸν τόπον ἐπέδειξαν 30.44, « fait devenir, rendu, pur ». Même sens avec ἀναδείκνυμι (class. ἀποδείκνυμι), cf. *Moines d'Orient*, II, p. 126, n. 93.

(8) ξαντὰ μετὰ μέλιτι βρέξαντες 30.46. Cf. Du Cange, s. v. ξαντόν : « linteum carptum ad plagas », sans référence. Même mot en grec moderne. — μετά et datif par assimilation à σύν ; on a en revanche σύν et gén., cf. Radermacher, *Neut. Gramm.*, 143.

et lui appliquent le chiffon. Celui-ci, ainsi appliqué, causait une souffrance terrible à l'endroit opéré, il tirait à lui de tout lieu et faisait s'écouler vers lui la maladie depuis la tête et les pieds, la rassemblant à l'endroit de l'opération. Et si grande fut la pourriture rassemblée au lieu jusqu'à la première heure du jour, qu'il lui fallut remplir deux et trois fois sa main pour pouvoir purifier la place. Cette fois encore, il apercevait le chiffon imbibé de *kérôté* posé sur lui, mais ce chiffon, au toucher, ne tombait pas sous la main, et il palpait à nu l'endroit. Ainsi donc, quand il eut continué quelque temps ce traitement par la *kérôté*, il se rendit maître du mal grâce à la miséricorde de Dieu et à la visite des saints. Finalement, les saints lui enjoignirent de ne pas quitter leur sainte cour avant six années : ce qu'il observa très fidèlement. Quand il eut acquis liberté de langage avec les saints, il leur demanda de lui faire savoir s'il était tombé en de si graves fautes qu'il lui eût fallu se consumer tant d'années en cette maladie. Ils lui demandèrent en retour ce qu'il en pensait lui-même. Comme il disait que cette affaire lui était survenue par suite d'un coup qui lui était tombé du ciel, ils répondirent qu'il en était bien ainsi. Lors donc qu'il eut été guéri de cette façon et qu'il eut satisfait à ses actions de grâces, il continua de demeurer là dans le voisinage des saints jusqu'à l'heure présente. Il dit adieu à tous les siens, il préféra à toutes choses l'assistance que lui donnaient les saints serviteurs du Christ. Aussi ne cessait-il, chaque jour de sa vie, de louer et glorifier le Seigneur et ses saints serviteurs Côme et Damien (9).

(9) Je ne sais pourquoi Deubner a préféré ici la fin banale des mss. v (*Vindob.* hist. 5, XI$^{e}$ s., cf. Introd., p. 15) et $P^5$ à celle de $C^2$, qui est particulièrement intéressante (citée dans l'apparat à 30.80) : « Ce miracle a été peint dans l'église des saints, dans la colonnade de gauche, au-dessus de l'entrée du diakonikon. Et il est possible de prendre une vue plus exacte de la chose sur cette peinture. » Deubner, Intr., p. 72, n. 8, cp. avec l'εἰκονίδιον de 3.25 et avec le péplos d'or et de soie, portant en broderie la représentation des saints et d'une jeune fille guérie, du mir. 40.27-30. Le récit même du miracle 40 dérive de cette représentation, cf. la fin du prologue VI, Prol. 40 s. ἄξιον δὲ τῶν ἄλλων προθεῖναι τὸ ἐν εἰκόσιν ἡμῖν ὁρώμενον. En ce temps comme récemment encore, les ex-voto de miracles étaient communs. Deubner (*l. c.*) en cite un autre exemple dans le sanctuaire de S. Thérapon à Byzance (cf. Janin, *Géogr. Ecclés.*, p. 255 s.), renvoyant à *De Incub.*, p. 127 (*Laudatio Therapontis*, 12.22 s.) τοῦ τε πάθους καὶ τῆς ἐλευθερίας τὸν θρίαμβον ἐγκήροις (peints à la cire) ἐστηλίτευσε πίναξιν.



*Miracle 31.*

Un autre individu, qui était pieux, qui se conduisait selon Dieu et veillait avec grand soin sur son âme, comme s'était présenté un jour à sa vue un mendiant impotent des pieds et qui ne pouvait absolument pas marcher ni se servir de ses mains, mais qui gisait tel un bois sec, le mena à la maison des saints, et il les supplia de jeter les yeux sur l'homme. Quand il eut persévéré dans son pressant appel, les saints entendirent ses prières, ils guérirent complètement les mains, cependant ils n'accordèrent pas aux pieds de marcher parfaitement, mais permirent que le mendiant se servît d'un bâton, sans plus avoir besoin qu'on le portât, comme tout récemment. L'homme donc, après avoir reçu cette grâce de la part des saints, continuait de les supplier d'accorder santé complète au mendiant. Les serviteurs du Christ lui apparurent et lui dirent : « Cherche seulement ce qui lui est utile, car tu ne connais pas l'avenir. Il lui a été donné, par tes prières, de marcher avec un bâton : ne cherche rien de plus. Car c'est ainsi qu'il plaira plus à Dieu. »

Vois-tu, bien aimé, comme les miracles que font les saints sont accordés à chacun pour ce qui lui est utile? Ne nous étonnons donc pas quand nous tardons à guérir dans leur maison, ne nous fâchons pas s'ils sont lents à nous soigner : car tout est organisé en vue de ce qui convient. Ce ne sont pas les saints qui sont causes des lenteurs, mais nous qui ne courons pas à eux avec foi. Et s'ils laissent libre cours aux maladies, ce n'est pas par impuissance à secourir complètement certains des malades, mais ils veulent par là rendre l'âme meilleure. Pourvu que soit sauvée l'âme, que souffre mille fois le corps ! Car, dit l'Écriture (2 Cor. 4, 16), « plus notre homme extérieur se gâte, plus se renouvelle l'homme intérieur de jour en jour. » Les saints n'agissent jamais bonnement et à l'aventure, car ils sont les administrateurs des grâces divines. S'il est vrai qu'un homme, à qui on aurait confié des affaires de l'Empire, ne saurait les traiter mal, par crainte de l'Empereur, ou plutôt à cause de sa conscience, à bien plus forte raison celui à qui on a confié les affaires de Dieu fera-t-il toujours ce qui honore Dieu. Ne va donc pas croire qu'ait été confiée seulement aux saints, de la part

de Dieu, la guérison des corps, mais bien plus encore celle des âmes. Quand les saints trouvent l'âme disposée, et que cette âme, bien que fouettée sans ménagement par l'intermédiaire du corps, tout en s'améliorant, persévère dans le péché, les saints permettent que la maladie persiste pour le redressement de l'âme. C'est ainsi que Paul a livré à Satan Hyménaios et Alexandre, pour qu'ils apprennent à ne pas blasphémer, ayant frappé ainsi leur chair par le moyen d'un démon pour sauver leurs âmes (I Tim. 1, 20). C'est ainsi qu'il a livré à Satan le fornicateur de Corinthe, pour sauver l'esprit de cet homme au Jour de Notre Seigneur Jésus-Christ (I Cor. 5, 5). C'est ainsi qu'il a rendu Élymas aveugle pour un peu de temps, afin de le rendre meilleur et d'arracher le proconsul au démon (Act. 13, 11).

*Miracle 32.*

Voilà pour ce miracle. Un autre individu, un avocat, à qui avait poussé un abcès à la mâchoire dans la région voisine de l'oreille, apprit des médecins que, s'il ne se faisait pas traiter rapidement et ne soumettait pas l'abcès à une incision avant qu'il ne parvînt à maturité, le mal produirait sûrement un flux d'humeur dans la gorge et l'étoufferait. Ce qu'ayant entendu, l'homme avait hâte de prévenir les assauts de la maladie, pour empêcher que, dans son progrès, elle ne s'étendît jusqu'aux organes principaux. Alors donc que les docteurs s'empressaient de procéder à l'incision, les saints apparaissent en songe à un médecin lié d'amitié avec le malade et lui disent : « Va chez l'avocat et dis-lui : 'C'est à tort que les médecins t'ont conseillé de faire faire une incision, d'autant plus que tu avais reçu l'ordre de venir chez nous. Pourquoi as-tu négligé de venir ? Vois donc ! Il y a danger pour toi à suivre ce traitement.' Soigne-le, et applique sur le lieu malade le baume que nous t'aurons montré. » Quand l'avocat eut entendu ces mots du médecin, il se hâta de gagner la sainte maison des saints. Il enleva le baume que lui avait montré le médecin et se mit à employer la *kérôté* des saints. Ceux-ci pourtant lui apparurent et lui dirent de ne pas employer à présent la *kérôté*, mais plutôt le baume que lui avait appliqué le médecin. Il fit ainsi, et alors qu'il pensait s'être rendu maître du mal, vois comment



les saints administrent son affaire. Comme la raison fondamentale de la maladie dans son cas était plus encore dans l'âme que dans le corps, le mal rétrograda vers ses premiers désordres. Les saints se firent donc voir, non pas à lui, à cause, je suppose, du péché qui le tenait, mais à un pieux clerc de leur sainte maison et ils lui dirent : « Va dire à l'avocat que voici, qui est couché à tel endroit : 'Si tu veux être délivré de ton mal, renonce à la femme de ce nom-ci, qu'il n'y ait plus entre toi et elle des pactes d'un amour défendu, et tu seras guéri. Si tu ne t'éloignes pas d'elle, sache que tu seras dominé par le mal.' » Comme le pieux clerc reculait à la pensée de parler à l'homme, les saints, lui étant apparus de nouveau, l'exhortaient à le faire. Comme il avait différé encore, se dérobant en vertu du soupçon qu'il ne serait pas cru, les saints, par une imposition plus violente, l'excitèrent à dire à l'avocat ce qu'ils lui avaient prescrit de lui dire. Quand l'avocat l'eut entendu, il reconnut la chose, et, préférant la guérison à la femme, il s'empressa d'accomplir le commandement des saints. Mais vois la bonté extraordinaire des saints ! Ils n'acceptèrent pas de guérir le malade, qu'ils n'eussent vu la femme à qui il avait dit adieu convoler en justes noces, et, ceci fait, ils ramenèrent le malade à une santé parfaite, lui ayant non seulement rétabli le corps, mais guéri l'âme. Puis, quand ils lui eurent ainsi rendu force sous les deux rapports, ils le renvoyèrent à son foyer.

## SÉRIE V (1)

*Narration partielle de miracles des saints Côme et Damien.*

*Prologue.*

Comme j'ai entendu lire, dans leur saint temple d'ici, les grandes opérations miraculeuses des grands glorieux saints

(1) La V^e série est de nouveau d'un tout autre style que, d'une part les séries I-II, d'autre part les séries III-IV. Tous ces récits, bien sûr, visent à l'édification, mais ce dessein est plus ou moins marqué. Ici l'auteur y appuie, non seulement, par des prologues (le prologue de toute la série sert de préambule au miracle 33, 35 n'a pas de prologue), mais par des parénèses conclusives qui sont parfois très longues (v. gr. 33.15-135, 38.25-68). Chaque fois une transition artificielle fait passer du récit à la parénèse, v. gr. 33.55 s. : le récit ayant fini sur la notion que le malade fit en quelque sorte *peau neuve* (καὶ τὸ δέρμα αὐτοῦ σὺν τοῖς ὄνυξιν ἀλλαγῆναι καὶ ἄνωθεν σχεδὸν νέον αὐτὸν ἀναπλάττεσθαι ἄνθρωπον 33.50-52), l'auteur « enchaîne » : « Mais puisque le corps ressemble à l'âme et les maux du corps à ceux de l'âme, prions, nous les auditeurs de ce récit, que, comme Dieu a rajeuni corporellement cet homme, ainsi il nous *renouvelle* tous par son Saint-Esprit etc. » Ou encore 35.46 s. : la maladie ayant été littéralement tirée par les saints de la bouche du malade sous la forme d'une bande d'étoffe de la largeur d'un *cordeau* (μεταξὺ τῶν ὀδόντων εὑρέθη ἀρχὴ ῥάμματός τινος... πάχος ⟨ἔχον⟩ σχοινίου 35.33-35), l'auteur poursuit : « Puis donc (c'est presque toujours un ἐπειδή ou un ἐπεί qui sert à la transition, 33-55, 34.99, 35.46, 36.29) que, nous aussi, nous gisons dans la maladie du péché par suite des *cordeaux* des péchés enlacés autour de nous par les voluptés et passions charnelles, invoquons le Seigneur etc. » Chaque fois aussi on a une doxologie finale, « aujourd'hui et dans les siècles des siècles, amen. » Outre cela enfin, surtout dans les prologues et parénèses, mais même dans le récit, le texte est parsemé d'allusions à l'Écriture ou de citations expresses de l'Écriture, et, si la phrase est assurément meilleure que dans la série I-II, elle sent aussi plus la rhétorique que dans la série III-IV. Pour toutes ces raisons, je me suis borné à traduire les prologues et les narrations, omettant les parénèses qui se ressemblent toutes par l'insipidité. — Le titre même indique qu'il s'agit d'une « narration partielle » (Μέρος ἐξηγήσεως), en fait, d'une addition. L'auteur a entendu lire les miracles des saints dans leur église (ἐν τῷ ἁγίῳ αὐτῶν τούτῳ ναῷ Prol. 3), et comme, d'autre part, il a entendu raconter les nouveaux miracles qui se produisaient chaque jour, à toute heure, soit de la bouche même des malades guéris, soit de ceux qui ont été témoins directs ou qui étaient au service des gens guéris (Prol. 4-6), il a fait le vœu de mettre par écrit cette nouvelle série de miracles (Prol. 7 s.). Dans certains cas, il a pu aussi utiliser des récits écrits par ceux-là mêmes qui avaient été l'objet du miracle, v. gr. 34.2-4 τὸ δὲ νῦν προκείμενον εἰς ἐξήγησιν θαῦμα παρὰ θεοφιλῶν ἀνδρῶν τοῦτο μὲν ἀγράφως τοῦτο δὲ καὶ ἐγγράφως παρελάβομεν, 35.3 s. (ἀνήρ τις) διηγήσατό μοι, μᾶλλον δὲ καὶ ἐγγράφως ἐξέθετο.

serviteurs du Christ Côme et Damien, d'après (2) ceux qui en ont écrit de façon diverse et multiforme, et comme j'ai entendu raconter chaque jour, à toute heure, les guérisons qu'ils produisent, soit de la bouche de ceux qui ont été guéris, soit de ceux qui en ont été témoins directs ou qui ont été au service des gens guéris, j'ai fait vœu et désiré d'un désir extrême d'ajouter à leurs saints miracles, ne fût-ce qu'un miracle ou deux de ceux qui n'ont pas encore été mis par écrit, à l'imitation de la veuve qui apporta deux oboles au trésor de Dieu (Mc. 12, 42, Lc. 21, 2), pour la gloire et la louange de notre grand Dieu Sauveur Jésus-Christ, qui non seulement au temps de sa présence providentielle de la chair, mais aussi longtemps que sera prononcé le mot « aujourd'hui » (3), proclame et déclare : « Mon Père est au travail jusqu'à cette heure-ci, et moi aussi je suis au travail » (Jo. 5, 17). Or, puisque toutes les actions créatrices du Christ ont été achevées depuis la création du monde, comme le bienheureux Moyse l'a enseigné dans le livre de la Genèse (Gen. 2, 2) et comme le glorieux apôtre Paul l'a écrit dans l'Épître aux Hébreux, disant : « et le septième jour Dieu se reposa de toutes les œuvres qu'il avait faites » (Hébr. 4, 4), quelles sont donc les autres œuvres que notre Dieu Sauveur accomplit maintenant avec son Père immaculé et son saint, bon, vivifiant et adorable Esprit, sinon, chaque jour, par l'intermédiaire de ses saints, de ressusciter les morts, guérir ceux qui ont été brisés de cœur, bander leurs fractures, remplir toutes les promesses relatives à son incarnation salvatrice qu'il a annoncées par ces paroles du bienheureux Isaïe (Is. 35, 3) : « Fortifiez-vous, mains défaillantes et genoux fléchissants. Exhortez, dites à ceux qui perdent cœur 'Fortifiez-vous (4), n'ayez point peur'. Voici que notre Dieu apporte la vengeance,

(2) παρὰ τῶν... συγγρεγραφότων. Prol. 2 s. Ou peut-être « par ceux... », en vertu de l'assimilation παρά = ὑπό, cf. Radermacher 141, Linnér, *Studien zur Historia Lausiara* (Uppsala, 1943), 59 s., cf. *infra* 34.45 παρὰ τοῦ παρέτου κάρηθι. Il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce que les « miraculés » qui avaient rédigé le récit de leur guérison le lussent eux-mêmes à l'église. En ce cas la différence d'avec Prol. 5 serait que les uns lisaient un écrit, d'autres racontaient.

(3) ἀλλὰ καὶ ἄχρις οὗ τὸ σήμερον καλεῖται (présent = futur) Prol. 12. Le sens est précisé par 34.97 s. ἄχρι τῆς σήμερον, μᾶλλον δὲ ἄχρις οὗ τὸ σήμερον καλεῖται, scil. dans tous les temps à venir.

(4) En Prol. 25 s., lire avec les LXX ἰσχύσατε, χεῖρες ἀνειμέναι καὶ γόνατα παραλελυμένα· παρακαλέσατε, εἴπατε (manque en LXX) τοῖς ὀλιγοψύχοις (+ τῇ διανοίᾳ LXX)· ἰσχύσατε κτλ'.



Il va l'apporter, Il va venir lui-même et vous sauver. » Puis, comme si on lui avait demandé quels seront les signes visibles lors de la visite du Dieu qui doit venir, le prophète a ajouté ces mots (Is. 35, 5) : « Alors s'ouvriront les yeux des aveugles, les oreilles des sourds entendront. Alors le boiteux bondira comme un cerf, clair et net sera le parler des muets. » Tout cela qui a été annoncé d'avance, il y a bien des générations, par les bienheureux prophètes et qui a été accompli lors de la venue du Christ, nous le voyons aussi de nos yeux s'accomplir chaque jour, à toute heure, par l'intermédiaire des saints serviteurs de Dieu Côme et Damien, dans leur saint temple d'ici. C'est pourquoi moi aussi, indigne, sur le point d'ajouter par écrit, dans mon langage vulgaire et rustique, au trésor de ceux qui ont avant moi richement exposé, puisant aux riches profondeurs de la sagesse et de la connaissance de Dieu, les merveilleux prodiges de ces saints, un petit nombre de leurs miracles, à l'imitation, comme j'ai dit, de la bienheureuse veuve qui apportait deux oboles, je vais commencer mon récit après avoir invoqué leurs prières d'intercession.

*Miracle 33. Sur l'employé aux bureaux de l'État* (5).

Il y a peu de temps, il arriva que l'un des employés au bureau des pétitions du palais impérial (6) tomba sous le coup de maladies nombreuses et variées. Dans le principe, il souffrit deux ans d'une contraction des entrailles, et les peines, les douleurs mortelles n'avaient point de cesse, selon le mot du prophète (Ps. 17 (18), 6) : « Les liens du schéol m'ont enlacé, les filets de la mort ont été tendus devant moi. » Il passait son temps jour et nuit aux bains, cherchant à en tirer quelque soulagement de ses souffrances qui ne cédaient pas. Quand il ne put plus se

(5) Περὶ τοῦ μεμοριαλίου. *Memorialis* est le nom général que porte tout fonctionnaire dans l'un des *scrinia* impériaux, cf. Ensslin, *Memoriales* ap. P. W. XV 657-659. Le nôtre est employé au *scrinium* des pétitions (ἐν τῷ τῶν λιβέλλων σκρινίῳ 33.1 s.), sur quoi cf. Seeck ap. P. W. II A (s. v. *Scrinium*) 899, § 3 (*scrinium libellorum*). στρατευομένων (33.2) est le mot propre, tout emploi dans les services publics étant une *militia*, cf. Ensslin, *l. c.*, 658.31 ss.

(6) L'empereur chrétien étant par définition φιλόχριστος, tout ce qui le concerne (palais, vêtements, etc.) peut revêtir cette épithète qui perd dès lors toute valeur religieuse et équivaut à « impérial ».

rendre aux bains du fait que les douleurs que lui avait infligées le démon continuaient toujours et que ses esclaves ne suffisaient plus à le servir, il demeurait désormais chez lui, plongé jour et nuit dans une baignoire. Après qu'eurent passé ces deux années, il arriva par l'action du démon, comme j'ai dit, qu'il eut aussi des dérangements d'esprit. Et ainsi, les attaques ayant gagné en intensité et ses esprits s'étant dérangés, tous les tendons de son corps, et ceux des mains et ceux des pieds et ceux des organes de la tête qu'on nomme « tubes respiratoires » (7), furent frappés de paralysie, en sorte que toutes les chairs de ses membres se fondirent et que ses muscles n'eurent plus de volume, mais qu'on ne lui voyait plus que la peau tendue sur les os, et que les tendons mêmes se montraient en relief sur la peau, que les mâchoires s'étaient contractées, si bien que l'organe de la langue ne pouvait remplir son office. Il lui semblait bien en lui-même qu'il parlait à voix éclatante, mais nul son absolument ne sortait de sa bouche. Réduit donc à une totale extrémité, par la pitié et la miséricorde de notre grand Dieu Sauveur Jésus-Christ, qui ne veut pas tant notre mort à nous pécheurs que notre conversion et notre vie, étant rentré un peu de temps en ses esprits, il prend avec lui ses serviteurs, se rend à cette sainte clinique des serviteurs de Dieu et bienfaiteurs du monde et, parvenu, comme j'ai dit, à cette sainte maison, s'y laisse tomber sur un lit (8). Or, si incertaine paraissait pour lui la guérison que, désespérant de sa vie, tous ses serviteurs le laissèrent choir et l'abandonnèrent. Ainsi donc, abandonné tout seul, sans personne qui l'aidât à se conserver en vie, il était forcé de se rouler dans ses excréments, comme nous en assura par serment celui qui souffrit ces choses. Cependant, alors qu'il avait persévéré dans cette sainte et auguste maison des saints durant sept mois, et qu'il était en grand désespoir et profonde inconscience, après le septième mois le Médecin compatissant et ami des hommes,

(7) καὶ τὰ (νεῦρα) τῶν ποδῶν καὶ τῶν ἐν τῇ κεφαλῇ ὀργάνων τῶν λεγομένων ἀρτηριῶν 33.16 s. Je ne suis pas sûr d'avoir compris, mais en tout cas il ne peut s'agir des artères. κεφαλή pourrait être pris en un seul large, en ce cas on songerait à la trachée-artère : celle-ci étant comme paralysée, on s'expliquerait que le malade ne pût plus parler, 33.21 s.

(8) ῥίπτει ἑαυτόν 33.29, comme 34.42 s. ῥίπτει ἑαυτὸν ἐπὶ τῆς κλίνης αὐτοῦ.



qui à cause des affligés est venu dans le monde, ou plutôt est descendu jusqu'au plus intérieur de la terre, pour rendre vie à toutes choses, envoya ses serviteurs Côme et Damien. Ceux-ci, lui étant apparus visiblement et l'ayant rassuré en se montrant à ses yeux, l'opérèrent depuis le nombril, en sorte que jusqu'à aujourd'hui se voit la cicatrice de leur incision : il en sortit, durant vingt-cinq jours, des humeurs infectes avec de très menus vers, si bien qu'on ne pouvait se tenir auprès de lui. Quand il eut été enduit de l'eulogie de la *kérôté* des saints mêlée à leur huile sainte, doucement et peu à peu, par la miséricorde de Dieu, ses mâchoires se mirent à s'ouvrir et l'on commença d'entendre sortir de sa bouche une faible voix. Puis, petit à petit, ses épaules se mirent à se couvrir de chair, les muscles de ses membres à se ramasser, ses tendons à se relâcher, la peau à se détacher avec les ongles, et il se façonnait ainsi, pour ainsi dire, un nouvel homme.

Voilà donc ce qui concerne la maladie corporelle en laquelle le démon avait plongé cet homme, et de laquelle le Dieu bon le délivra par l'entremise de ses saints serviteurs Côme et Damien (9).

### *Miracle 34. Sur l'avocat Victor et Hespéros le paralytique.*

Puisque, si nous avons appris le précédent miracle de celui-là même qui avait été guéri par les saints, celui que nous nous proposons de raconter maintenant nous a été livré par de pieux hommes, soit de vive voix, soit aussi par écrit — en sorte que j'ai inséré dans mon récit même leurs pieuses paroles — je prie instamment ceux qui me liront ou qui l'entendront raconter de ne pas refuser leur foi à ce que je dis. De même en effet que, tout en croyant les évangélistes Jean et Mathieu qui ont été témoins oculaires et serviteurs du Verbe (10), nous croyons aussi Luc, Marc et l'apôtre Paul, qui, bien qu'ils n'aient été ni témoins oculaires ni serviteurs du Verbe, ont été instruits par ceux qui l'avaient été, de même devons-nous donner notre

(9) La parénèse qui suit (55-135) n'a pas été traduite, cf. n. 1.

(10) ὑπηρεταῖς τοῦ Λόγου (34.7) plutôt que τοῦ λόγου. « Serviteurs (ministres) de la Parole » n'irait pas, tous l'ont été, mais seulement Mathieu et Jean ont servi le Verbe dans sa chair,

foi touchant le miracle aujourd'hui rapporté, car nous avons comme garants de ce qu'on va dire ce qui se passe chaque jour (11).

Un certain avocat, atteint d'une maladie inguérissable que les médecins appellent cancer, vient gagner la maison de ces glorieux saints, ayant confiance que, par eux, il sera délivré de ce mal sans remède. Il ne cessait nuit et jour de les implorer, et ces médecins très compatissants ne méprisèrent pas sa prière, mais ils administrent de la façon la plus expéditive sa guérison. Et vois leur compassion et générosité, comment, à son sujet, ils administrent par un seul remède deux guérisons. Un autre malade se trouvait alité dans cette sainte demeure même des saints (12), dans la colonnade de droite, près de la châsse de leurs saintes reliques. C'était un boucher, à la fois pauvre et malade. Son mal était ce qu'on nomme paralysie : il lui avait relâché tous les membres depuis les hanches jusqu'au bout des ongles, et il était, lui aussi, l'un de ceux qui attendaient la visite médicale des saints. Notre avocat donc a la vision que voici. Il lui sembla voir les serviteurs du Christ s'approcher de son lit et lui dire en souriant : « Tu veux être débarrassé de ton mal? » Comme il acquiesçait avec empressement, ils reprennent : « Entre dans notre église, va chercher près de la châsse des saintes reliques un homme qui est là couché, un paralytique. Demande-lui de te raser la barbe, et aussitôt le Christ te guérira. » Une fois réveillé, sous la conduite d'un guide, il s'en alla chercher l'homme. Quand il l'eut trouvé, il lui dit : « Frère, les saints serviteurs du Christ me sont apparus en songe et m'ont envoyé vers toi, pour que, sur mes instances, tu me rases la barbe et que, grâce à toi, je sois guéri de mon mal. » L'autre jura ses grands dieux qu'il ne savait absolument pas même les rudiments de l'art, que, depuis sa

(11) τὰ καθ' ἑκάστην γινόμενα 34.12, *scil.* non pas seulement les miracles qui se passent chaque jour, mais le fait que les barbiers actuels de l'οἶκος sont des descendants du « miraculé » dont il est ici question, cf. *infra* 34.97 ss. πρὸς ἐντελεστέραν δὲ τῶν λεγομένων ἀπόδειξιν ἄχρι καὶ τῆς σήμερον πάντες οἱ ἐν τῷ ἁγίῳ τούτῳ τόπῳ κουρισκοὶ ἢ αὐτοῦ εἰσιν μαθηταὶ ἢ μαθητῶν ἐκείνου μαθηταί.

(12) ἐν αὐτῷ τούτῳ τῷ ἁγίῳ αὐτῶν οἴκῳ 34.20. Ici οἶκος = l'église, puisque le paralytique est couché près de la châsse (34.21, 30). Cf. plus loin ἐν τῷ σεπτῷ θυσιαστηρίῳ 34.41. L'avocat, lui, est alité dans le catéchouménium, cf. κάτελθε ἐν τῷ οἴκῳ ἡμῶν 34.29, ἀπῆλθεν ἀθυμῶν καὶ ῥίπτει ἑαυτὸν ἐπὶ τῆς κλίνης αὐτοῦ 34.42 s.



tendre enfance, il était boucher, et que, même s'il eût su ce métier (13), il ne pouvait, par sa paralysie, remuer la main. A ces mots, l'avocat s'en alla fâché, s'imaginant que ce qu'il avait vu était chimère, et non vision réelle. Il répandit donc devant Dieu beaucoup de larmes de supplication dans la sainte église, puis sortit découragé et se jeta sur son lit. Tombé aussitôt dans le sommeil, il voit de nouveau les glorieux saints près de lui, qui lui disent : « Nous te l'avons déjà dit, si tu veux recouvrer la santé, va te faire raser par le paralytique. » A son réveil, il va et supplie l'homme : mais celui-ci, alléguant de nouveau son ignorance et son impuissance, le renvoya sans qu'il eût réussi. La troisième nuit donc, les saints, apparaissant de nouveau, lui disent d'un air sévère : « Voilà deux fois qu'on te l'a dit, et tu n'as pas écouté. Voici, on te le dit pour la troisième fois, tu ne peux guérir si tu ne t'es pas fait raser par le paralytique. » Alors, s'étant relevé du sommeil et étant allé à l'homme, il se roulait à ses pieds, pour qu'il accomplît l'ordre des saints. Celui-ci, pris de honte devant de telles supplications, mit la main sous son matelas pour en tirer les ciseaux, qu'il employait, quand il était en santé, pour ravauder ses vêtements en loques. Comme il cherchait les ciseaux, il trouve des instruments de barbier, qu'assurément il n'avait jamais possédés. Ces instruments tirés, ils se mirent tous deux, avec les gens qui étaient là, à louer le Dieu ami des hommes et ses glorieux saints qui les avaient donnés. Ainsi donc rassuré de façon évidente sur la vision, l'homme, de ses mains paralysées, saisit les instruments et commença de raser l'avocat, bien que sans expérience et non sans grande anxiété et souffrance. Or, tandis qu'il le rasait, il fut obligé de se mouvoir et de s'étirer ; en s'étirant, il se releva sur ses genoux ; puis, continuant la tâche, il se releva tout debout. Alors ils comprirent l'un et l'autre la grâce, la sagesse, la puissance de Dieu, cette puissance miraculeuse qui s'était offerte à eux par le moyen des saints, ils virent comment les saints les avaient traités l'un par l'autre, et ils se mirent à chanter à voix haute le Christ, Sauveur universel, qui leur avait procuré le salut par le secours des

(13) En 34.38 lire à mon sens ᾂν (ἵνα cod.) δὲ καὶ ᾔδει.

saints. Cependant, comme, après leur commune guérison, l'avocat avait donné sans doute une gratification (14) à celui qui, guéri avec lui, avait été son médecin, mais cela avec hauteur et parcimonie, les serviteurs du Christ compatissants et amis des âmes Côme et Damien lui apparurent dans son sommeil et, le corrigeant avec indulgence, lui dirent : « N'as-tu pas entendu le mot de l'apôtre 'Qui sème chichement récoltera chichement, qui sème largement récoltera largement' (II Cor. 9, 6)? Si des médecins du monde t'avaient soigné, n'est-ce pas d'un air joyeux et de bon cœur que tu aurais répondu à leurs services? Mais parce que, pour te guérir, c'est par un pauvre, ce malade-ci, que Dieu t'a visité et soigné, afin que lui aussi il reprenne vie par toi, tu as méprisé (15) son état de mendiant? Va, donne-lui cinquante sous d'or, pour que, ayant reçu avec joie cette gratification, il prie pour toi avec ferveur et que, à cause de lui, tout tourne à bien pour toi. » L'avocat s'empressa d'accomplir cet ordre, et, quand le pauvre eut reçu les cinquante sous d'or, les saints lui apparurent à lui aussi et lui dirent : « Vois, Dieu t'a envoyé, en plus de la santé, des instruments de travail et de l'argent. Maintenant que tu as tout cela, ne retourne plus à ton ancien métier, apprends celui de barbier, pour vivre de tes mains et n'être à charge à personne, mais au contraire en aider d'autres en remerciant le Seigneur. » Quand tout cela se fut accompli pour la gloire et la louange du Dieu fécond en miracles, l'avocat rentra en grande joie chez lui, glorifiant Dieu qui produit des merveilles inscrutables, glorieuses, extraordinaires, qu'on ne saurait même compter ; et de son côté celui qui, de paralytique, était devenu tout ensemble barbier, médecin et bien portant, continua désormais de vivre dans cette glorieuse maison des saints, se procurant de quoi vivre par le métier qu'il avait reçu des saints avec la santé. Il demeura là toute sa vie, fidèle au métier de barbier, ayant dit un grand adieu aux marchés de viande, si bien que beaucoup de ceux qui dans la Ville étaient gens considérés et d'importance souhaitaient de venir là et de se faire raser de ses mains. Et

(14) παρεμυθήσατο 34.69. Cf. ma note à *Hist. Mon.* V 21, *M. O.* IV, p. 40.
(15) Le grec dit lourdement ἐπειδή... διὰ σοῦ, διὰ τοῦτο κατεφρόνησας 34.76-78, mais il est bien connu que dans ces tours διὰ τοῦτο est pure redondance et ne veut pas être traduit.



pour prouver plus parfaitement la véracité de mon récit, jusqu'à aujourd'hui tous ceux qui dans ce saint lieu pratiquent l'art de la coiffure (16) sont ou des disciples de notre homme ou des disciples de ses disciples (17).

*Miracle 35. Sur le fédéré* (18).

Un homme craignant Dieu, « dont le nom est dans le livre de la vie » (Phil. 4, 3), qui ne quittait pas cette sainte clinique et ne cessait de louer avec éclat les glorieux serviteurs de Dieu Côme et Damien, me raconta, ou plutôt m'exposa par un écrit — j'ai introduit ses paroles mêmes dans le présent récit — que, comme un fédéré était couché entre les deux portes du saint diakonikon d'ici, les saints, qui se font tout à tous pour gagner tous, s'étant montrés à lui par la grâce que leur a abondamment procurée notre grand Dieu Sauveur Jésus-Christ, sous l'aspect de fédérés le guérirent de sa maladie et le remirent aussitôt en parfaite santé. Le dit fédéré, d'après le narrateur, voit en songe un sien ami qui lui dit : « Sais-tu où tu es couché? » Il répondit : « J'espère en Dieu que je vais l'apprendre. » L'ami reprend : « Sais-tu que les saints veulent venir vers toi? » Il dit : « C'est tout mon souhait, à moi indigne, qu'ils daignent me visiter. » Comme il attendait cette manifestation de la pitié de Dieu par leur visite, les glorieux serviteurs du Christ qui, comme j'ai dit, se font tout à tous pour sauver tous, viennent à lui par la grâce de Dieu, sous l'aspect de fédérés. L'ami qui lui avait promis leur venue les lui montrait, disant : « Vois, les saints sont venus à toi. » Mais il était dans le doute et disait : « Pourquoi me trompes-tu? Ce sont des fédérés, mes camarades. » L'autre insistait avec force : « Non pas, ce sont les saints eux-

(16) Nous apprenons ainsi qu'il y avait dans l'οἶκος un salon de coiffure. Nous savions déjà (14.18 s.) qu'il y avait là aussi des bains. Les deux vont généralement ensemble. A propos de ce mir. 34, Deubner (Intr. 74 ss.) observe qu'à Rome les saints Côme et Damien sont aujourd'hui encore les patrons des barbiers.
(17) La parénèse 34.99-120 n'a pas été traduite, cf. n. 1.
(18) Περὶ τοῦ φοιδεράτου. Cf. Stein, *H. Bas-Emp.*, I (1959), 238 : « Au VIe siècle l'on entend généralement par fédérés des mercenaires barbares, toujours à cheval, recrutés en dehors des frontières de l'Empire ; ils ne constituent pas un groupement autonome, mais entrent individuellement au service de l'Empire, sont organisés à la mode romaine tout comme les corps de troupes autochtones et, comme ces derniers, sont commandés par des officiers impériaux ». Voir aussi II (1949), 87 s.

mêmes que tu vois. » Il finit par croire, se jette aux pieds de l'un d'eux et dit : « Aie pitié de moi, car il y a longtemps que je suis malade. » Le saint dit : « Celui qui doit te guérir va venir. » Et de fait, voici un autre individu portant une robe d'avocat qui vient vers eux. Les saints lui montraient le malade et disaient : « Palpons-le de la main. » Les deux alors, lui ayant examiné avec soin le ventre et le dos, se disent l'un à l'autre : « Cet homme-là ne sait pas ce qu'il a. » Cependant le malade les adjure au nom de Dieu de le guérir. Ils lui disent : « Sais-tu qu'il y a une tubulure dans ton échine? » Lui les implorait de nouveau : « Guérissez-moi, saints serviteurs du Christ ! » Alors, ayant invoqué le Christ, ils lui commandaient d'ouvrir la bouche. Ce que le malade ayant fait, on lui trouva entre les dents l'extrémité d'un fil. Ils le tirèrent un bon bout de temps et le lui montrèrent — il avait la grosseur d'une cordelette — disant : « Regarde, te voilà purgé à fond de ta maladie. » Il leur dit : « Je vous en prie, mes saints. Une femme, pécheresse comme moi, s'est approchée du Seigneur, lui a lavé les pieds de ses larmes, et les a essuyés de ses cheveux (Lc. 7, 38). Je vous en supplie donc, permettez que j'en fasse autant avec vous. » « Pas à nous, répliquent-ils, mais à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il te soit permis de le faire tout à ton souhait. » C'est en effet l'usage des saints de tout rapporter à la gloire de Dieu et de proclamer avec le prophète (Ps. 113 (114), 9) : « Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous, mais à ton nom rends gloire, pour ta miséricorde, pour ta vérité. » Il s'était jeté pourtant à leurs pieds sacrés et il remerciait Dieu, mais ils se retirèrent, l'ayant laissé en bonne santé et louant Dieu (19).

*Miracle 36. Sur l'enfant qui était devenu subitement aveugle.*

Ces médecins compatissants et miséricordieux, ces fidèles serviteurs et authentiques disciples de leur Maître et Précepteur, Côme et Damien, ne guérissent pas seulement ceux qui accourent d'eux-mêmes à leur sainte clinique, mais ils tirent aussi à eux en grande compassion ceux qui n'y ont même nullement songé, selon la prophétie qui dit touchant notre Dieu

(19) La parénèse 35.46-54 n'a pas été traduite, cf. *supra* n. 1.



Sauveur (Is. 65, 1) : « Je me suis découvert à ceux qui ne me cherchaient pas, je me suis fait voir à ceux qui ne m'interrogeaient pas. » Pourquoi ai-je dit cela, amis du Christ? La suite du discours va le montrer.

Une femme avait un petit garçon d'environ quatre ans, qui subitement, par une opération diabolique, était tombé en une complète cécité, et elle se lamentait sur le malheur survenu à son fils. Les saints, ayant eu pitié d'elle, lui apparurent en songe et lui dirent : « Si tu veux que ton fils recouvre la vue, va à l'église des saints Côme et Damien, tâche d'obtenir de la part des clercs un peu de l'eulogie qu'on prépare là-bas au nom du Christ, demande-leur d'enduire les yeux de l'enfant de ce remède béni, et le Christ le guérira. » La femme courut en toute joie à leur sainte maison, et, lorsqu'elle eut fait comme lui avaient commandé les saints, aussitôt la lumière fut procurée à l'enfant aveugle, et, selon la coutume, Dieu fut glorifié en ses saints (20).

*Miracle 37. Sur le sergent dont l'état était désespéré.*

« Qui dira les prouesses du Seigneur, qui fera entendre toute sa louange » (Ps. 105 (106), 2), dès lors que, à l'imitation de notre grand Dieu Sauveur Jésus-Christ, c'est parfois par des visites terrifiantes que ses très doux et gentils saints serviteurs Côme et Damien accordent aux malades leurs salutaires et réconfortantes guérisons? Comme ils ont fait dans le miracle que je vais dire présentement.

Un certain sergent, affligé d'un mal incompréhensible à l'intestin, qui s'était livré longtemps pour ainsi dire à tous les médecins, et loin d'en avoir été en rien soulagé, était allé plutôt de mal en pis, incertain enfin s'il vivrait et totalement désespéré, avait réglé toutes ses affaires humaines selon l'usage des mourants ; puis, comme il n'attendait plus, à chaque heure, que la mort, il avait gagné cette glorieuse maison, demandant en ses prières ou d'être vite guéri ou de mourir. Comme les saints l'avaient négligé un peu de temps, parce qu'ils éprouvaient sa foi, il se mit à les insulter, vomissant contre eux des

(20) La parénèse 36.20-37 n'a pas été traduite, cf. *supra* n. 1.

injures, dans la pensée qu'ils le méprisaient. Il voit donc, une nuit, les glorieux frères, je veux dire les saints Côme et Damien, qui, après s'être jetés sur lui d'une manière effrayante, soudain, à ce qu'il semblait, par l'effet de certaines causes, se tenaient fixes sur leurs pieds. Alors qu'il était en grand trouble et frayeur, craignant même d'être égorgé, il lui semblait que l'un d'eux, ayant jeté la main en avant, lui avait arraché soudain quelque chose de son intérieur, puis s'enfuyait. Comme, le poursuivant, il ne pouvait l'atteindre, il demeurait là, découragé de ce qui lui était arrivé. L'autre saint, alors, s'était montré à lui, faisant semblant, comme s'il l'ignorait, de l'interroger sur ce qui s'était passé, d'apaiser sa colère, et il lui posait cette question : au cas où il pourrait atteindre celui qui lui avait fait ce qu'il disait avoir subi, quelle punition lui serait-il agréable de lui infliger? Il répondit avec serment : « Tout ce que je pourrais faire pour le punir, je le ferais de grand cœur ! » Le saint lui dit alors : « C'est mon frère, on le nomme Cosmas. Ne te fâche pas contre nous. C'est pour avoir eu souci tous deux de ton salut que nous avons agi ainsi. Désormais tu seras guéri. Mais ne t'avise pas de lancer contre nous des injures comme tu l'as fait jusqu'à maintenant, offre plutôt, par de bonnes œuvres, de continuelles actions de grâces à Dieu qui t'a délivré de si fortes peines (21). »

*Miracle 38. Sur le clerc hydropique.*

Les maladies contre lesquelles les hommes ne peuvent rien et qui sont pour eux sans remède, Dieu chaque jour, à toute heure, les guérit par ses saints et glorieux serviteurs Côme et Damien, et ainsi Il nous exhorte tous à ceci : de même que nous le prions sans rémission et ne cessons de le prier touchant les souffrances corporelles jusqu'à ce qu'Il ait eu pitié de nous, de même, bien plus encore, implorons sa bonté touchant les maux de nos âmes, afin que, de même que nos corps visibles et mortels sont délivrés des maladies désespérées, de même aussi Il délivre nos âmes invisibles et immortelles des peines invisibles

(21) La parénèse 37.34-44 n'a pas été traduite, cf. *supra* n. 1.



et éternelles de l'ignominie, comme Il a fait, pour la glorification de sa bonté, dans le miracle ici présenté.

Un certain clerc, inscrit sur la liste du saint clergé de la Grande Église, avait été atteint d'une hydropisie sans issue et qui méritait bien qu'on tremblât à sa vue. Il était au delà de tout secours médical parce que son cas était désespéré : on ne pouvait voir partie de son corps qui ne remplît d'effroi les spectateurs, du fait que même les plus petits organes étaient gonflés au delà de toute taille jusqu'à un volume quasi infini, dominés qu'ils étaient par la violence du mal. Il recourut donc, par force, au seul espoir qui lui restât, il vint se réfugier au temple des saints Côme et Damien. Et là, après qu'il y eut été alité quelques jours, il fut jugé digne de la visite des saints. Ce mal paradoxal, dont on ne pourrait croire que la nature humaine y fût sujette, les saints, s'étant tenus près de son lit, le guérirent par un traitement non moins paradoxal. Ils lui ordonnèrent de manger trois fèves sèches et l'engagèrent à absorber chacune d'elles après avoir invoqué le nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ce qu'ayant fait, le malade fut délivré de sa maladie avec une rapidité qui passait toute attente (22).

(22) La longue parénèse 38.26-68 n'a pas été traduite, cf. *supra* n. 1.

## SÉRIE VI (1)

MIRACLES DES SAINTS ET ILLUSTRES ANARGYRES THAUMATURGES CÔME ET DAMIEN, ÉCRITS PAR LE DIACRE MAXIMOS.

*Miracle 39.*

Il me vient à l'esprit de n'admirer pas moins la variété des miracles que leur grand nombre. De fait, les saints ne se montrent

(1) La VI^e série est due au diacre Maximos, qui écrit dans le style bistourné, alambiqué, véritable puzzle, cher aux Byzantins cultivés. Ce Maximos, dont on ne sait rien, a vécu après l'Empire latin (1204-1261, cf. la transition au mir. 40.18-29), auquel il fait allusion. Son dessein est double. D'une part, mettre en « meilleur style » les miracles déjà racontés : sont ainsi repris les miracles 21 et 22 de la III^e série, puis les miracles 4-19, 1-3 des séries I et II, puis le miracle 39, absent des autres séries, et, d'après le Métaphraste, un miracle de la Vie. D'autre part, compléter la collection. La transition se fait entre le miracle de la *Vita* et le miracle 40. C'est là que Maximos déclare qu'il va raconter aussi τὰ ἐπὶ τῶν ἡμετέρων γενόμενα χρόνων (transition à 40, l. 14). Sont tout à fait nouveaux les mir. 40-47, et ceux-ci peuvent être exactement datés, car l'auteur déclare qu'il ne peut rien dire de précis sur les miracles accomplis « au temps de l'esclavage » (transition, l. 18-27) : ces derniers miracles sont donc postérieurs à 1264. Comme les séries I-III, connues de Sophronius (cf. *supra*, Introd., p. 88), font état du sanctuaire tel que l'avait restauré Justinien (527-565), et que la VI^e série nous mène jusqu'à la fin du XIII^e siècle, nous pouvons suivre ainsi l'histoire de l'ἰατρεῖον byzantin des Anargyres durant huit siècles. Au surplus, Maximos donne des détails intéressants sur les embellissements accomplis par l'Empereur Michel IV le Paphlagonien (1034-1041, cf. M², fol. 2 v° = Deubner, Intr., p. 30 s.). Après avoir rapporté, d'après Procope, les travaux de Justinien, l'auteur ajoute : « Voilà donc ce qu'il en est de l'église (sc. au temps de Justinien). Quant au péribole, aux lieux de résidence du monastère (φροντιστηρίου), aux revenus de possessions et de terrains suburbains, et à tous les autres avantages grâce auxquels ceux qui ont choisi de vivre selon Dieu obtiennent la tranquillité, Michel le Paphlagonien, mû lui aussi, à ce que je pense, par une raison analogue (scil. à celle de Justinien, c'est-à-dire après une guérison miraculeuse), fit des dons très magnifiques aux saints, des dons dignes, pour tout dire, d'un empereur, agissant d'une manière absolument convenable à un prince et très agréable aux saints. De fait, c'est à un tel point d'éminence que s'éleva alors le monastère, jouissant en abondance des bienfaits accordés par la main libérale de cet Empereur, que passa, non pas à cent ni à deux ou trois fois autant, mais à mille et davantage (καὶ πρός, cf. Evagr. *H. E.* 29.6, 30.8, 44-20 Bidez-Parmentier), le nombre de ceux qui choisissaient de prendre rang parmi les moines, de séjourner en ce monastère et de s'y exercer à ce très excellent genre de vie que mènent les Naziréens de notre temps ». τῶν καθ' ἡμᾶς Ναζιραίων, dit Maximos, car il appartient lui-même au monastère, comme il le déclare au fol. 1 v° : καὶ αὐτὸς τῇ τῶν θαυματουργῶν 'Αναργύρων μονῇ κατειλεγμένος οὐ πρὸ πολλοῦ (Deubner, Intr., 31).

pas à nous accomplissant de la même façon leurs guérisons dans tous les cas, mais de manière diverse, chaque fois nouvelle, au-delà de ce que nous pourrions imaginer. De cette sorte aussi se trouve être ce miracle-ci, que mon discours va sous peu révéler. En effet, dans ce miracle où ils ont fait du bien à un riche et deux pauvres, ce n'est pas d'eux-mêmes que les saints paraissent avoir accordé leurs bienfaits, ils se sont arrangés pour que chaque malade semble avoir trouvé la guérison l'un par l'autre, et ils décidèrent que ce fût par un déshonneur, et non un honneur, qu'il dût obtenir ce qui prévaut, ce qui passe avant tout, je veux dire la santé même. Mais il me faut raconter l'histoire en détail.

Un personnage distingué tant par la race que par l'illustration sociale — car il n'était pas un homme du commun ni de ceux qui tirent leur noblesse des biens extérieurs, mais il brillait dans le palais même et était en familiarité avec l'Empereur — fortement importuné par son mal s'en vient à ce sanctuaire-ci. Il y avait, à l'entour de lui, une foule nombreuse, mais en particulier, plus près de lui que les autres, étaient couchés deux pauvres, tous deux mendiants et manquant du nécessaire, différents toutefois en ce que l'un étalait son indigence pour se procurer de quoi vivre, tandis que l'autre avait son emploi à la scène, à l'orchestra, aux choses du théâtre, en sorte que, s'il lui arrivait de gagner un peu plus que le premier, c'est par de tels moyens que lui venait ce surplus. Lors donc que ces trois eurent été couchés quelque temps près du temple, il eût été séant peut-être pour les saints, s'ils en avaient jugé selon des vues humaines, de guérir d'abord cet homme riche et considéré, puis, à la suite, de visiter les pauvres. Mais on les voit faire tout le contraire. Car il leur était totalement indifférent d'être blâmé par celui qui se glorifiait de sa race et de son illustration, ils avaient bien plutôt souci de l'exemple du Maître, qui, en vue de donner la même part aux ouvriers de la dernière heure dans le vignoble, commença par les derniers avant de remonter vers le premier (Mth. 20, 8). Peut-être aussi les pauvres étaient-ils arrivés les premiers au temple, et, pour ce motif, furent-ils jugés dignes en premier de la guérison. Étant donc apparus d'abord, la nuit, au pauvre qui était en plus mauvais état que le susdit mime et



acteur de théâtre, et qui, outre la maladie, était affligé de la plus extrême indigence, ils arrêtent aussitôt son mal ; d'autre part, ils menacent l'acteur employé au théâtre de ne pas être délivré du mal pénible qui le tenait s'il ne donne sa mauvaise petite tunique au misérable déjà guéri et extrêmement nécessiteux. Or le mime, cherchant à obtenir les deux, d'un côté aspirait à guérir, de l'autre conservait son manteau, jusqu'à ce que, s'étant présentés à nouveau selon leur mode accoutumé, ils l'eussent persuadé par des paroles de tout point vraisemblables de se défaire de son vêtement en faveur du pauvre. Ce qui étant advenu, le pauvre ainsi vêtu et en bonne santé s'en alla joyeux.

L'autre pourtant, toujours malade, gisait encore près du temple, devenu réellement un spectacle du fait qu'on le voyait nu. Le froid étant survenu la nuit, il se repentait, se faisait de grands reproches dans la pensée qu'on l'avait trompé, et, oubliant sa maladie, allait de côté et d'autre pour voir s'il découvrirait celui qui avait reçu son manteau : mais il n'était nulle part. Ainsi donc, cruellement pressé par le froid, il injuriait nommément les saints, usant, dans ses insultes, de propos peu convenables : « Pourquoi, disait-il, n'ai-je pas préféré le présent au futur, ce que j'avais en mains à un sort incertain et ne me suis-je nullement préoccupé de ces traîtres et imposteurs ? Eh bien, trompé maintenant par leurs paroles vaines et nullement solides, j'ai laissé échapper ce que j'avais, je n'ai vu encore aucun accomplissement de leurs promesses, et, à en juger d'après le présent, je m'attends à ce que, dans l'avenir aussi, elles restent désormais ineffectives. Sans doute, je me suis moqué de beaucoup de gens divers, mais c'est moi qui en vérité suis devenu le jouet de ces saints, et je mériterais bien, non seulement qu'on me raille, mais qu'on pleure à mon sujet. » Tandis que ce malheureux, d'une langue intempérante, proférait de telles insolences, il aggravait pour lui-même la maladie, dans la mesure où, alors qu'auparavant il n'était malade que de corps, il l'était à cette heure aussi spirituellement, autant ou même de façon pire que corporellement. Mais attends un peu et tu verras, ô toi, réprouvé, abject homoncule, comment les saints te guériront d'une façon proportionnée et accordée à ton genre de vie. Que mon récit

s'attache à la suite, qu'il parcoure en détail ce qui vient après.

Quand tout cela se fut accompli de cette manière, et alors que cet illustre personnage demeurait là couché à regarder ce qui se passait, d'une part il se chagrinait à tort et supportait avec peine de n'avoir pas encore, lui aussi, recouvré la santé, d'autre part il se réjouissait et avait plaisir à voir ceux des malades qui chaque jour étaient guéris : ils étaient des prémices, des présages évidents de sa propre guérison. Ces admirables saints qui prennent soin de nous viennent donc jusqu'à lui et en songe, une des nuits, l'avisent qu'il ne sera guéri que comme ceci : « Fais venir à toi, disent-ils, le mime, et commande-lui de te donner dix soufflets sur la joue. Dès le premier, tu te sentiras quelque peu soulagé de ta maladie. Ensuite, après les neuf autres, tu dois jouir d'une santé complète. » Alors donc que, sorti du sommeil, il appliquait son esprit à cette vision de songe, il n'osait pas même, par honte, ébruiter cet ordre. De fait, il pensait que ce n'était pas franchement un vrai rêve, mais une tromperie et une dérision, inventée, pour l'outrager et le couvrir de ridicule, par un démon jaloux et qui en voulait à son honneur. Pour quelle raison en effet eût-il pu croire à la vision? Le soufflet est, de tous les coups, le plus outrageant, et celui qui le devait frapper était du nombre des hommes décriés et qu'on regarde comme indignes. Dès lors, le voilà plongé plus profondément dans le malheur. « Plût au Ciel, disait-il, que je ne fusse même pas du tout venu ici ! Bien mieux valait pour moi mourir avec honneur dans ma maison que de vivre après un outrage si manifeste. Et peut-être ne me fût-il advenu rien de terrible, puisque du moins je pouvais toujours compter fermement d'être guéri. Dans l'état présent, il est à craindre que, après avoir reçu l'outrage, il ne me soit possible d'obtenir la santé. » Il était donc intérieurement en lutte à ces pensées, et cependant, par deux fois, il voit de nuit en songe les saints se tenir près de lui et lui enjoindre les mêmes prescriptions, s'il ne veut pas être continuellement en proie à la maladie. Le voilà donc qui se fie, malgré lui, à l'espérance heureuse de la santé et, ayant fait venir le mime, il commençait de lui tenir des discours habiles, destinés à le persuader de lui rendre sans hésitation ce service. Mais à peine l'autre eut-il entendu le nom des saints que l'ayant coupé dans son discours : « Ne crois aucune de leurs



paroles, dit-il, j'en ai fait moi aussi l'expérience. Regarde en effet, tu le vois toi-même. Ils m'ont d'abord mis à nu, et pourtant ne m'ont pas débarrassé de la maladie. Si donc tu leur obéis, ou bien ils ne sauraient être pour toi qu'agents de mort, ou bien ils te procureraient un autre dommage, qui ne diffère en rien de la mort. Je te conseille donc, à toi et à tous, de te défier d'eux en toutes choses, et de ne prêter nulle attention à quoi qu'ils disent, même si cela paraît bon. » Or je sais bien que, condamnant mon récit comme pur bavardage, vous n'allez pas l'accepter. Mais les faits mêmes vous permettront d'apprendre si c'est là fiction de théâtre, faux-semblant, rien que paroles versées dans l'air.

Bref, notre héros ne s'était pas laissé persuader par le mime. Il ne pensait pas qu'il dût garder à part lui, sans le divulguer, le détail de sa vision, mais, bien que l'autre ne voulût absolument pas même prêter l'oreille à ce qu'il se disposait à dire, il le retenait de force et se mit à lui raconter chaque chose l'une après l'autre. Quand pourtant le mime eut entendu que les saints lui commandaient de frapper l'homme sur la joue, ayant poussé un grand cri de douleur, « Malheur à moi, dit-il, voilà bien mon infortune ! Vois en effet, non seulement on m'a dépouillé et je n'ai même pas obtenu le moindre soin, mais maintenant on me force à lutter pour ma vie même ! Autrement, que peut bien signifier cet ordre perfide? N'est-ce pas que, lorsque j'aurai outragé cet homme illustre, je serai livré au préfet de la ville et, pour quelques soufflets, serai cruellement puni de mort? Non, Monseigneur, loin de moi d'agir jamais ainsi, dussé-je mourir d'abord. Mieux vaut pour moi mourir avant de t'outrager, mieux vaut tenir, comme très noble occasion de ma fin, le refus de te faire violence que de céder à ton invite et, après l'outrage, connaître le même sort. Car là où ne s'offre rien d'autre, le fait du moins d'être loué à l'avenir de ceux qui apprendront ma mort et que celle-ci sera un mémorial de vertu, c'est à mes yeux un gain et le plus grand honneur. » L'autre pourtant insistait encore, il recherchait l'outrage, se portant garant avec force qu'il ne fallait rien craindre, ni soupçonner qu'il y eût là quelque danger, pourvu seulement que le mime obéît et accomplît l'ordre. Le mime, de son côté, continuait d'opposer les arguments contraires, et ils furent ainsi à

se quereller tout le jour jusqu'à ce que la nuit survenue les contraignit, malgré eux, à se calmer. Sur ce, chacun d'eux, sur sa couche, vit en songe les saints qui répétaient les mêmes ordres. Ils disaient à l'un de ne pas négliger leur commandement, mais, à peine reçu le premier soufflet, grâce auquel il lui viendrait un léger allégement de sa maladie, de donner en récompense deux manteaux à qui l'avait frappé, puis, à la fin, de remettre aussi au mime une somme totale de cent sous d'or. Ces mêmes choses, ils les disaient à l'autre et, tout en l'encourageant par la perspective de recevoir or et manteaux, ils ajoutaient que lui-même aussi, s'il agissait de la sorte, il recouvrerait la santé. Là-dessus quand, une fois réveillés, s'étant entretenus ensemble, ils eurent découvert que leurs visions concordaient, de ce moment ils tombèrent d'accord : l'un reçoit la gifle, l'autre, bien que malgré lui, ose la lui donner. Or dès là que le mime lui eut donné le premier coup, la maladie du personnage s'allégea. Lors donc il accomplit l'ordre et donne les manteaux à celui qui était ensemble son offenseur et son médecin. Et après l'addition du reste des gifles, voilà l'or dans les mains du mime. Ainsi, bien qu'ils eussent fait du bien à ces trois de façon diverse, les saints, d'un même coup, amendèrent maladie, pauvreté, orgueil. Pour ma part en effet, je ne saurais indiquer d'autre motif aux soufflets que l'orgueil non médiocre de cet illustre personnage. Ils voulaient, en outre, faire du bien au mime au moyen des possessions du riche, car il leur est absolument possible et de corriger par une drôlerie ceux qui se donnent de grands airs et d'enrichir à peu de frais ceux qui choisissent de vivre dans l'insouciance et qui prennent leurs aises à l'égard du nécessaire. C'est tout juste comme s'ils leur conseillaient, à l'un de ne pas s'enfler outre mesure — vois en effet comment une légère maladie a fait en sorte qu'il fût outragé à l'extrême — à l'autre, qui avait vécu dans l'insouciance, de ne plus s'appliquer désormais au métier dont il usait, puisqu'il lui était aisé de trouver fortune auprès de ceux-là mêmes contre qui il s'était élevé naguère d'une langue intempérante, parce qu'il avait craint l'incertitude de l'avenir. Mais en vérité, lequel des deux (*scil.* guérison et non guérison) a chance de se réaliser, de toute façon Dieu seul doit le savoir, et les saints qu'il emploie dans son activité. Pour nous, notre tâche subséquente est de nous appliquer aux miracles qu'il reste à décrire.



*Miracle 40.*

1. *Transition.*

Si ce récit que je viens de faire (2) vous a paru peut-être, à vous mes auditeurs, hors du sujet, puisque j'avais convenu d'abord de narrer les miracles accomplis ici et que j'ai manqué, pourrait-on dire, au contrat et ai fait un détour vers ce qui s'est passé ailleurs, je l'accorderais volontiers et serais prêt à rendre à qui voudrait mes comptes pour cette transgression, hormis seulement le cas où j'eusse, en me taisant, privé les auditeurs de récits très agréables et certes pas sans profit. En fait, de manière générale, tout ce qu'a embrassé le divin Métaphraste dans ses *Vies de Saints*, j'ai estimé qu'il ne fallait même pas y appliquer la main — que si d'autre part j'ai ajouté aux autres miracles d'ici un ou deux miracles découverts ailleurs, qui se trouvent être étrangers à la matière et au but du présent discours, que me le pardonnent de toute façon les saints à la gloire et louange desquels ces récits sont composés, et vous aussi, je pense, vous me le pardonnerez, si vous n'êtes des juges tranchants, sans entrailles et sans juste mesure —. Mon but est en effet d'une autre sorte (3) : de ne pas laisser non plus de côté les miracles qui se sont accomplis de notre temps, mais d'y mettre aussi la main dans la mesure du possible, en les colligeant qui d'un côté qui de l'autre et en apprêtant un beau festin de mots. Il eût été séant, après avoir pris les choses depuis les premiers débuts, de me porter désormais vers la suite et d'appliquer ainsi aux miracles l'ordre des temps. Or donc, ce qui a pu se produire durant les années où contre nous s'est haussé le sourcil des Italiens, dressée une bande armée qui, sans posséder aucunement force réelle, fut néanmoins audacieuse et, mettant au-dessus de tout, oui, et même chérissant de comploter

(2) *Scil.* le récit, emprunté au Métaphraste, du miracle du serpent avalé par un paysan dans son sommeil. Ce miracle appartient à la *Vie* de Côme et Damien (cf. *Vita*, c. 4, p. 91 s. Deubner), et il est donc « superflu, hors de sujet » (παρέλκον), puisque Maximos s'était proposé de raconter les miracles accomplis « ici » (ἐνταυθοῖ, l. 2), c'est-à-dire au sanctuaire de Byzance.

(3) ἐμοὶ γὰρ καὶ σκοπός τις ἕτερος πρόκειται, l. 13 s. se rapporte à ce qui a été dit du Métaphraste : ἕτερος par rapport au Métaphraste. La phrase εἰ δ' ἔν που... τυγχάνοιτε δικασταί, l. 9-13 est donc une parenthèse, d'où mes tirets.

contre un pays étranger, s'est jetée avec tout ce qu'on pourrait dire de folie furieuse contre cette ville impériale, y est entrée sauvagement comme un homme ivre et a fait en sorte qu'elle subisse, ou plutôt a accompli d'elle-même pour ainsi dire, les outrages les plus honteux, des choses parfaitement éloignées des lois de Dieu et des règles sacrées de la Nature, avec tant d'effronterie et, ô Terre et Ciel, sans une ombre de pitié, tout cela, je présume, je ne puis le décrire exactement. Mais les miracles qui, par la suite, se sont accomplis en faveur de la Ville quand elle eut recouvré la liberté après ce joug d'esclavage, je les dirai brièvement, le mieux que je pourrai. De ceux-là même, je ne relaterai de toute façon qu'un petit nombre, ceux qui sont parvenus à mes oreilles. Car, vouloir tout embrasser dans le discours, non seulement ne sera pas possible en eût-on le désir, mais encore ce n'est pas d'un jugement avisé que se laisse entraîner à cette besogne le présomptueux qui ni n'a conscience de sa propre faiblesse ni ne se rend compte comme il faut que beaucoup de faits se sont esquivés et ont péri avec le temps, bien qu'ils eussent mérité qu'on les écrivît et les gardât en mémoire.

Eh bien, il vous faut désormais, vous tous ici réunis, prêter attention, je vous prie, à ce discours qui doit décrire en détail les miracles et qui, sans compter qu'il dit choses vraies, prend grand soin aussi de la proportion. Car de même que, chez tous les êtres vivants, la Nature a fait en sorte que les parties eussent proportion avec la longueur totale du corps, de même aussi, dans les compositions littéraires, l'arrangement proportionnel des parties du discours ne saurait être que tout à fait bienvenu, et non superflu ni inutile.

Il est juste de mettre avant les autres miracles celui qui se présente encore à nos yeux sur une image.

## 2. *Miracle.*

Ce fameux Akropolitès (4), qui fut honoré par l'Empereur du

(4) Il s'agit de Georgios Akropolitès (1217-1282) qui fut ensemble historien et homme d'État. Camarade d'études, puis maître, de Théodore II Laskaris (règne de 1254 à 1258), il fut nommé en 1246, par Johannès III Dukas Vatatzès (1222-1254), λογοθέτης τοῦ γενικοῦ (administrateur du trésor public, Du Cange, 821 s.) et



titre et de la fonction de logothète, et qui, pour se distinguer des autres participants à cette dénomination de logothète, était appelé du titre distinctif de Grand Logothète, cet homme donc, pourvu de ce titre et de cette dignité, avait une fille, qui s'appelait Théodora. Bien que pas du tout fille unique, elle n'en était pas moins très chérie, d'ailleurs nullement inférieure à ce qui était exigé d'elle. Sa seule déficience par rapport aux filles uniques consistait en ceci que, dans son cas, la Nature n'avait pas jugé bon que se dissolvât et en même temps s'arrêtât pour elle seule le doux plaisir mêlé de peine de l'enfantement, mais que, comme un producteur généreux, apportant plusieurs fois sa quote-part au tout, elle n'avait pas pensé qu'il fallût cette seule fois-là payer son apport à la caisse d'épargne, mais surpasser d'autres contribuants en produisant au jour un plus grand nombre de fruits, je ne sais s'il ne faut pas dire même des fruits meilleurs. Or sur cette fille, qui était pour son père un si précieux trésor, avaient conflué dès les premiers cheveux toutes sortes de maladies, qui, avant l'heure, menaçaient d'amener une mort cruelle, et l'on pouvait voir la nature en lutte avec elle-même : ce terme final que, par l'ordre du Créateur, elle a fait en sorte qu'il vînt pour l'existence, par un mouvement contraire elle ambitionnait de le mettre hors la place. Et la nature ainsi s'armait si fort contre elle-même que, même si, pour commencer du moins, elle s'était avancée vers la mort, elle ne voulait absolument pas que le grand nombre s'en aperçût. A la vue de ces choses, le père, épreuve faite, interdit de confier plus avant à des médecins le soin de la guérison, mais il se précipite avec sa fille vers ceux qui, s'étant conduits et ayant vécu en surpassant la nature, nous surpassent aujourd'hui encore, comme il est raisonnable qu'il arrive à des êtres qui ont mené une telle vie. Ces saints, de leur côté, firent bon accueil à sa foi, ils jetèrent sur la vierge un regard propice et s'excitèrent à la secourir. Par une visite invisible et qui échappait à toute saisie des sens, ils disper-

devint plus tard Grand Logothète, mir. 40.2-4, cf. Du Cange, 823. On lui doit une Χρονικὴ συγγραφή sur la période de l'occupation latine de Constantinople (1204-1261). Sous Michel VIII Paléologue (1259-1282), il prit part au Concile de Lyon, où, le 6 juillet 1274, il jura l'union au nom de l'Empereur. Cf. Ostrogorsky, *Geschichte*$^{3}$, p. 346 et 380.

sèrent cette averse furieuse des maladies, et ils rendent la jeune fille à son père et à l'existence, comme une belle statue neuve. Ensuite de quoi le père, par un don de retour pour sa fille, s'avance vers les saints en leur apportant, comme rançon, un péplos tissé d'or et de soie, où sont représentées en broderie les images des saints et celle aussi de sa fille. Et comme, tout autour du péplos, il a fait graver des iambes, il porte, même après sa mort (1282), témoignage au miracle, et il encourage les malades à se réfugier auprès des saints.

*Miracle 41.*

Que soit ajouté à ce miracle-là un autre de la même famille, qui s'est produit il y a peu. Le temps approchait où a lieu la fête annuelle des saints. Aussitôt était accourue une vaste foule mêlée, convaincue dès l'origine que l'on manifeste sa piété si l'on apparaît vaincre son voisin en empressement à courir au sanctuaire. Étaient présents aussi beaucoup de prêtres et de membres du clergé. Et il y avait là aussi avec eux celui qui se trouvait être le maître du chœur des chantres : qui a été nourri dans les coutumes des Romains a pour habitude de le nommer en grec un *domesticus* (5). C'était Grégoire, qui vit encore et peut-être a dépassé la centaine, et qui, pour la plus grande part, dépossédé presque de la vie, s'offre aux spectateurs comme un spectacle étrange, sans avoir perdu sa belle voix. En ce Grégoire s'était formée, par suite d'une mauvaise suppuration, une sorte de plaie dans la partie de derrière de la tête. Cette plaie, s'étant enflammée, tout d'abord avait communiqué la douleur au reste de la tête, mais l'avait par-dessus tout transmise à l'encéphale et aux régions avoisinantes. Il en était résulté, pour Grégoire, des vertiges, des obscurcissements, un profond engourdissement, une nausée qui lui envahissait tout le corps. Il était donc lui aussi venu avec le reste du peuple, comme je l'ai dit plus haut, pour célébrer la fête, et, comme il était arrivé avant

(5) Un des nombreux sens de δομεστικός, cf. pour celui-ci Du Cange 321 s. (« Dignitas Ecclesiastica, qui curat ut recte canatur, cantum imponit seu inchoat », références), Beck, *Kirche* etc. 113 : « Dazu kommt nun das grosse Sängerpersonal für die Psalmodie in der Kirche mit einem Protopsalten, zwei Primikerioi und je einem Domestikos für die beiden Chorseiten. »



l'heure, il s'était couché près d'une des petites maisons attenantes au monastère. Et de fait, comme il avait ressenti plus fortement les douleurs, il ne lui avait pas été permis de présider aux hymnes qui se chantent à vêpres. Tandis qu'il était ainsi alité et que, tout occupé à son mal, il s'était laissé aller au sommeil, il voit deux individus près de lui, qui, à ce qu'il lui semble, lui demandent pourquoi il est ainsi couché. Comme, dans son rêve, il indiquait la cause et de la main avait montré la plaie, l'un des deux se mettait à l'examiner avec soin, à l'endroit précis où était née la plaie. Soudain, il sentit comme la pointe d'un fer très aigu, et aussitôt, dans son sommeil, saute du lit et découvre que son mal s'est dissipé par évaporation : et certes, en vérité, ses vêtements trempés par le liquide évacué de l'ulcère, attestaient pour les spectateurs la réalité du miracle. Ainsi Dieu était glorifié par le miracle des saints, et l'homme qui avait été guéri promit, tant qu'il resterait en cette vie, de ne jamais manquer chaque année la glorieuse fête célébrée par les saints. C'est ce qu'il fit à chaque retour annuel de la date, et il proclame ainsi la grandeur du prodige.

*Miracle 42.*

Un autre homme, nommé Blemmidès, dont le métier était de mesurer les champs et de les répartir entre les laboureurs qui creusent de profonds sillons, auquel il était arrivé, au cours d'une rixe, de recevoir par hasard à la main un coup de bâton, était frappé de douleurs cruelles comme par des aiguillons. Il s'était produit un anthrax à la main et toute la surface apparaissait rougeâtre. Cet accident lui était arrivé alors qu'il était occupé à un certain village, qui non seulement était dépourvu de gens capables de le soigner, mais manquait même pitoyablement d'hommes tout court : il n'y en avait pas plus d'une dizaine, et qui ne savaient pas même distinguer leur droite de leur gauche (6) : chose qui assurément, même en l'absence d'un autre mal, eût été une suffisante infortune pour un individu qui avait joui abondamment, depuis le berceau, de

(6) Tel est le sens, je suppose, de κἀκείνων μήτε δεξιὰ μήτ' ἀριστερὰ τὸ τοῦ λόγου εἰδότων 42.9 s. Autrement dit, de parfaits imbéciles.

tout ce qu'offrent mœurs policées, bonne éducation et bien d'autres avantages. Comme donc beaucoup lui représentaient avec instances que le mal irait pour lui progressant et empirant du fait qu'il se trouvait habiter ce village, il fut forcé enfin, malgré lui, de se rendre à la Ville, et le voilà qui s'avançait à toutes brides, sans se retourner, pressé de gagner la Ville vers le soir. Cependant il échoue, non, à ce que je pense, que le trajet se fût étendu à une plus longue mesure, ni qu'il eût été négligent à passer de l'avant, mais de toute façon par une disposition divine. De fait, s'il n'en avait été ainsi, ni lui-même, accablé par la souffrance du coup, il n'eût osé entreprendre choses impossibles, ni ses compagnons, quand il eut pris sa décision en tant que contraint par la violence du mal, ne l'eussent laissé partir. Mais tout à la fois il devint possible que, pour lui, le but s'accordât exactement avec le trajet, et il arriva que ce trajet fut juste celui qu'il fallait pour le but et ne s'étendit pas au delà de ce qu'il s'était proposé. Du fait que, chaque jour, au coucher du soleil, les portes de la Ville sont fermées par des serrures et des verroux, il ne lui fut pas permis de mener à terme son voyage à la lumière du jour. Les ténèbres s'étaient répandues sur toute la face de la terre, et ainsi, une fois arrivé aux remparts, il en faisait le tour. Comme donc il ne lui parut pas bon de s'endormir au dehors en plein air devant les portes, il se dirige vers l'aire du monastère, et là, fatigué par la longueur du voyage, il s'enfonce dans un profond sommeil, malgré les douleurs cruelles que lui cause son mal. Or il lui sembla, en songe, qu'il montrait la blessure aux saints, qui étaient venus le visiter. L'un d'entre eux lui appliquait les mains sur la tête ; l'autre, palpant la main où il avait été frappé, découvre, lui semble-t-il, aussitôt le mal, et comme il avait poussé une sorte de scalpel au travers de la tumeur née dans la main, il fit éprouver au patient la sensation d'une incision. Une fois sorti de sommeil, il voit que cette partie enflée a crevé et rejeté les humeurs internes. Sur le champ, il entre à l'église et, sous les yeux de nombreux témoins, raconte ce qui lui est arrivé. Ces témoins, tandis que j'enquêtais sur les miracles, portèrent ce récit à mes oreilles, et, si cet homme, je suppose, est mort, ils doivent bien suffire pour attester le miracle.

Mais que mon discours passe à la suite.



*Miracle 43.*

Un laboureur, du nombre des gens attachés au monastère dans la charge des bœufs, avait été iniquement assailli par l'un des moines, je ne sais même si celui-ci ne l'avait pas frappé de coups et chassé malgré lui du monastère. Le malheureux, dévoré de chagrin — comment vivre (7) en effet désormais, lui qui n'était qu'un rustre, entièrement esclave de ses sens, nullement supérieur aux bêtes —, roulait en son esprit le dessein de brûler les provisions engrangées pour la nourriture des bêtes, avec les étables elles-mêmes. Comme donc il ne pouvait supporter les douleurs d'enfantement de ce projet, notre homme, furieux, presque frappé de démence, aspirait à le mettre au jour et il fit éclater le venin qu'il avait au dedans. Il partit de nuit, ayant en main le feu, en telle sorte que, dès là qu'il l'aurait appliquée au lieu où il lui paraîtrait facile et sûr de l'introduire, la flamme eût le moyen de passer par où elle voudrait. Tel était donc le fol élan qui l'entraînait, mais il fut retenu par un lien infrangible et divin. Car, alors qu'il s'approchait des étables et qu'il équipait sa main pour son dessein, voici deux jeunes gens, debout devant lui, qui, ayant répandu sur ses yeux un brouillard, ne lui permettaient pas de s'avancer, mais le forçaient à rebrousser chemin. Chaque fois qu'il revenait sur ses pas, il jouissait de la vue comme de nature ; chaque fois qu'en revanche il voulait s'approcher de l'enceinte, de nouveau il perdait la vue. Dès lors, revenu à lui-même, se gardant avec soin, désormais, de mal faire dans la mesure où il craignait d'éprouver le même accident, il reconnut qu'il devait renoncer à l'entreprise. Puis, après qu'eut cessé le vouloir que lui avait inspiré la nuit, qui d'ailleurs n'avait été connu absolument de personne, mais était encore dans le secret, caché dans une profonde obscurité, cet artisan de mal, le jour venu, révéla son dessein. Et ainsi donc, s'étant repenti devant Dieu, les saints, et tout le monastère, il corrigea l'état de son âme, passa de son intention mauvaise à de bonnes dispositions, et on le voyait instruire les autres du péril extrême où ils tomberaient s'ils

(7) « vivre », φιλοσοφεῖν 43.4 : sens courant en gr. mod. Mais peut-être « prendre la chose avec philosophie ».

n'acceptaient pas de renoncer à l'iniquité, mais, pour avoir subi de légers dommages, s'efforçaient d'en causer de grands.

Mais laissons là ce qui s'est accompli chez nous : il nous faut maintenant passer à ce qui a eu lieu hors de la Ville.

*Miracle 44.*

Un bateau naviguait un jour, pour quelque besoin du monastère, à un endroit du détroit de l'Hellespont. Comme il était tout rempli par la cargaison, il n'avait plus assez de place pour contenir la chaloupe, qui est une ancre de salut dans les ports. Les gens chargés de commander le navire l'avaient donc attachée à une corde à la proue et laissée voguer sur l'eau, et ils avaient installé dans la barque un mousse, pour que, assis au gouvernail, il la dirigeât en arrière du bateau. La barque s'était avancée ainsi, gardant la ligne droite, assez longtemps, tant que la mer était restée calme, si bien que, à sa seule vue, les marins étaient tout aises. Mais quand une forte tourmente eut éclaté, que la mer eut pris une couleur de plomb et fait craindre une tempête, que les vagues se furent dressées comme des montagnes précipiteuses et tantôt s'apaisaient tantôt s'opposaient en muraille, que le navire vibra de tous ses cordages, excitant des mouvements de terreur, pour ne pas parler du pire, que ce tumulte se produisait le soleil étant à son coucher, les marins furent en détresse. Si en effet la tempête avait eu lieu à l'approche du jour, ils eussent pu user de leur art contre la violence des flots : mais comme le malheur était survenu de nuit, cela faisait que les responsables du navire étaient complètement désespérés. Tous alors, regardant le reste comme secondaire, s'empressaient à jeter par-dessus bord la cargaison, pour que, le navire s'étant quelque peu allégé, il pût de toute façon accueillir aussi la barque tirée par derrière. Or, tandis qu'on s'y appliquait, un coup de vent d'une violence extraordinaire, ayant tendu à l'extrême, par la pression de la masse des vagues, la corde suspendue au navire, la brise et coupe par le milieu, et l'écarte ainsi loin du navire et de tout salut : cependant le mousse, aussitôt, avait eu sur les lèvres nos grands thaumaturges d'ici. Sur ce donc, les gens du navire désespérèrent tous que le garçon fût sauvé. Car, lors même qu'il leur advien-



drait, à grand'peine, de se tirer d'affaire cette nuit-là, ils estimèrent que, quant à lui, il lui serait difficilement possible d'échapper au péril. Et il n'y eût pas échappé si les saints, ayant pris les devants, ne l'avaient sauvé. Au vrai le mousse, après avoir invoqué les saints par leur nom, avait quitté le gouvernail, et il laissait la chaloupe se laisser entraîner là où les vents l'auraient poussée : il calculait qu'il avait d'autres pilotes, qui gouverneraient avec prudence. Il fut ainsi conduit toute la nuit, confiant dans les saints, et, avec le lever du soleil, comme en vertu d'une convention, voilà de nouveau barque et navire réunis. Et ainsi le garçon, sauvé contre tout espoir, est aujourd'hui une brebis de notre étable spirituelle : le salut corporel a été pour lui le point de départ du salut de son âme.

*Miracle 45.*

Une autre fois, comme le navire était secoué par des vents violents et était tombé en péril, parce qu'il allait contre une côte escarpée qui le menaçait d'un danger bien plus grave — car non seulement cette côte n'offrait point de port, mais elle abondait en roches cachées sous l'eau et en brisants —, les marins, après avoir jeté les ancres, ayant laissé le navire vaciller sur ces ancres, se lancèrent, chacun comme il pouvait, vers la bénie terre ferme. Ils s'y étaient assis sur une hauteur et, de ce lieu d'observation, de loin, attendaient avec impatience ce qui allait arriver, comptant plus de voir quelques épaves du navire échappées au naufrage que de le recouvrer tout entier. Cependant ils voyaient les bons saints qui nous gouvernent se tenir de chaque côté du bateau, flambeaux en main et s'excitant fermement l'un l'autre à veiller avec soin sur la partie que chacun d'eux avait reçue en assignation. Et ainsi, ayant tiré le navire du péril, les saints le rendirent au monastère chargé de toute sa cargaison.

*Miracle 46.*

De notre temps même, il arriva une chose bien plaisante et qui ne mérite pas non plus d'être livrée à l'oubli. Les navires du

monastère avaient fait voile vers Cyzique pour en rapporter des planches, car nous avions besoin d'une planche qui, quand on la frappe, rassemble toute la communauté des frères à l'église : la nommât-on une trompette spirituelle, on ne commettrait pas d'erreur. Comme donc nous étions en besoin de ce bois, le préposé aux deux navires avait loué un bûcheron, parfaitement exercé à tirer le bois sur les grèves, et il l'attendait à bord : car déjà les navires avaient suffisamment de cargaison et la traversée s'annonçait favorable. Ce bûcheron pourtant s'étant attardé et différant de venir d'une façon désavantageuse, il parut bon, puisqu'on se trouvait jouir d'un vent propice du port, de décider le départ. Dès lors, après avoir remonté toutes les ancres et tendu les voiles blanches, on se mit à naviguer droit vers Byzance. Cependant ils avaient confié à l'un des navires laissés sur place (8) le soin du transport du bois. Ce navire donc, après avoir été rempli, n'ayant plus besoin d'autre charge, reçut aussi les planches, et, s'étant éloigné de Cyzique, prit le large et naviguait heureusement, car la mer maintenait un calme profond. Toutefois, vers le milieu de la traversée, voici qu'on est assailli d'un vent furieux, qui faisait se dresser les vagues, s'enfoncer dans l'eau le vaisseau alourdi par la charge, et qui persuadait les hommes d'équipage qu'ils eussent à se contenter s'ils trouvaient le salut tout nus. Dès lors presque toute la cargaison fut précipitée à la mer, et, pour le reste, le commandant donnait ordre aussi qu'on le jetât par-dessus bord. Même ainsi pourtant, les gens du navire ne se sentirent pas assurés du salut, mais, ayant ramené le vaisseau en arrière la poupe en avant, ils abordèrent par une nuit profonde, sauvés à grand'peine, en Proconnèse (île de Marmara). Comme donc le tumulte des flots les pressait encore, ils débarquèrent du navire et parcoururent le lieu avoisinant ; et, comme d'usage, ils s'entretenaient ensemble et de la traversée et de la tempête. Or, soudain, ils arrivent à la rencontre d'un paysan. Celui-ci du haut d'une colline en pente, tirait à lui la planche et s'empressait de l'emporter chez lui. Eux pourtant, ayant fixé les yeux et prêté attention avec plus de curiosité à la planche,

(8) Légère inconséquence. En 46.6 s. il y a deux navires, dont l'un part. En 46.13, avec μιᾷ τινι τῶν ἀπολειφθεισῶν... νεῶν, ce n'est plus un seul navire qui est resté à Cyzique, mais plusieurs.



reconnurent que c'était en vérité celle qu'ils avaient jetée en premier dans l'eau. Ils eussent peut-être négligé la chose et permis à celui qui tirait la planche de la transporter chez lui, si, par une pieuse réflexion, ils n'avaient compris que cela ne s'était pas produit fortuitement ni par une influence naturelle, mais en vertu du pouvoir manifeste des saints et d'une conduite divine. Si en effet la planche avait été entraînée saine et sauve jusque-là par le seul élan du vent et l'impétuosité des flots, il eût été fatal du moins que quelqu'une aussi des autres planches, qui avaient été précipitées à l'eau plus de trois cents en nombre, eût été rejetée hors des flots. Ils disaient alors : « Si les autres planches qui se sont conservées ont obéi aux vents et se sont déposées en quelque autre lieu de l'île, où les vagues viennent heurter avec plus de force, et que cette planche seule, comme gouvernée par une sorte de raison, s'est détournée de la tempête, a gagné la partie tranquille de l'île et abordé à ce port, que nous-mêmes nous avons pu atteindre à grande fatigue et après beaucoup de manœuvres, cela doit être manifestement une œuvre de Dieu ; et ce miracle n'est en rien inférieur à ceux qu'accomplissent journellement nos très grands thaumaturges, sauf que l'occasion qui l'a provoqué n'est pas de celles qui frappent par leur sublimité, mais chose de peu d'importance. » Suppose en effet que, dans ce grand nombre de gens montés à bord, le bateau s'étant ensuite renversé, tous eussent été entraînés par les flots, et que l'un d'eux seulement eût été porté sain et sauf vers la terre alors que tous les autres auraient péri en mer, ne serait-ce pas là un grand prodige, une grande cause d'émerveillement ? Eh bien ici, pour une mince cause, les saints ont accompli un grand exploit. Or suppose maintenant qu'un individu eût bâti un temple illustre et éclatant en un petit village de peu de prix : on le louerait sans doute pour le travail et l'édifice, mais il n'obtiendrait pas les mêmes louanges pour le village, en ce qu'il avait choisi d'édifier le temple en un lieu qui n'était pas digne d'un si bel ouvrage. Mais il est sûr du moins que les saints, qui n'ont pas laissé se perdre la planche qui leur avait été consacrée, eussent difficilement accepté de négliger un homme en péril. Eh bien donc, plus petite est l'occasion, plus grand aussi doit être le témoignage que nous rendons à la libéralité surabondante de leurs miracles.

Il ne nous reste plus qu'à rappeler un seul miracle, qui s'est produit tout récemment et nous est familier à tous. Ensuite de quoi, nous céderons la place, pour les autres, à qui le veut (9). Nous serions en effet les pires insolents à l'égard des saints, si nous prétendions, seuls, décrire au long tous leurs miracles. Que soit donc raconté ce dernier, et publié par mon discours, dans la mesure du moins où c'est possible.

*Miracle 47.*

Un certain moine nommé Makarios, originaire du Péloponnèse, tout en se proposant en général une vie de piété, n'avait pas enseigné d'avance à sa langue à garder le silence, mais il la laissait courir librement en quelque champ que la menassent les circonstances. Ce moine donc, je ne saurais dire pour quelle offense, je croirais volontiers que ce fut pour cette liberté de parole plutôt qu'autre chose, fut attaqué auprès du gouverneur de cette province comme étant à charge aux agents envoyés auprès des magistrats du lieu et comme devenant cause de trouble et de révolte. Que ce discours fût vrai, ou qu'une langue calomnieuse et un dessein mauvais l'eussent forgé contre le moine, je ne puis le dire. Bref, il fut expédié à la Ville lié de fortes chaînes, pour que, l'heure venue, il présentât librement sa défense pour ce dont on l'accusait. Or, une fois en prison, il tombe en une grave maladie. C'était un relâchement du ventre, et il y avait des signes manifestes que la fin fût proche, la mort déjà aux portes. Car il n'était pas assiégé seulement de la maladie, mais des nombreux autres maux qui, accompagnant d'ordinaire l'état de prisonnier, peuvent à eux seuls et sans quelque altération physique constituer une maladie et, si l'on ne s'en défie, conduire avant l'heure à la mort. Ayant donc vu qu'il n'avait plus assez de force pour soutenir la maladie et les souffrances de la prison, le moine rapporte la chose par écrit au supérieur du monastère et lui révèle sa condition. Le

(9) En 46.60 s. lire à mon sens : καὶ γνωρίμου πᾶσι καταστάντος ἡμῖν, τοῖς βουλομένοις παραχωρήσομεν τῶν λοιπῶν (Deubner a la virgule après τοῖς βουλομένοις). Cf. l'Épilogue cité par Deubner, Intr. p. 30 : ἔσται δ' ἄρα τοῖς ἑξῆς ἐσομένοις ἀφορμὴ λόγου τὰ γενήσομενα θαύματα, καὶ σπουδαῖοί τινες ἔσονται πρὸς τὴν συλλογήν.



supérieur en réfère au patriarche. Celui-ci, avant même que le supérieur l'eût averti, en avait parlé à l'Empereur, mais n'avait pas encore ajouté la nouvelle que le malade était à l'extrémité : dès lors il n'était pas non plus parvenu au but, mais l'affaire de Makarios restait à l'examen. Comme pourtant la maladie avait empiré et qu'il n'y avait personne pour y porter remède, le supérieur demanda au gardien de la prison de faire connaître à l'Empereur l'état du moine : ce supérieur en effet eût été tenu en défiance, puisqu'il comptait auparavant parmi les familiers du captif. L'homme chargé de la prison se laisse persuader et glisse un mot sur le moine dans l'oreille de l'Empereur. Celui-ci, qui de naissance était d'un caractère paisible, bienveillant, porté plus que tout à la compassion, plus incliné à la pitié qu'au châtiment, non seulement relâche le moine, lui ayant accordé la liberté, mais encore il l'envoie au monastère dit de Chôra (10), et il enjoint aux médecins les plus avancés en leur art et qui lui sont familiers d'accorder au moine les soins appropriés. Or, bien qu'ils lui eussent appliqué chaque jour beaucoup des traitements de Galien et d'Hippocrate, tout ce qui, d'un mot, semblait devoir être utile, ces médecins, malgré tous leurs vains efforts, se voyaient convaincus d'impuissance, ils ne pouvaient trouver aucun remède qui profitât et écartât le mal. Comme il en était ainsi, que le malade désespérait, qu'il n'y avait plus aucun indice ou reste qui fît croire à une guérison, le moine eut l'impression qu'il entendait une voix qui lui commandait de sortir du lit : « les médecins arrivent, lui disait-on, ils sont là. » Aussitôt il s'engageait par serment à se lever. Et il voit donc, en état de veille, deux individus, vêtus d'une sorte de robe jaunâtre, pareille à celle dont ils sont représentés vêtus devant la porte de notre monastère. Tandis qu'ils se tiennent près de lui, l'un des deux sort de son sein un sac plein de matières médicales diverses, et il reçoit, de l'autre individu, l'ordre de frictionner le patient avec l'une des matières présentes dans le sac, pour le remettre en santé et en bonne condition. Plus vite alors que

(10) Sur ce monastère, situé à Constantinople près de la porte d'Andrinople, cf. Janin, *Géogr. Ecclés.*, 545-553 (c'est aujourd'hui la mosquée de Karye Cami, célèbre par ses mosaïques : Guide Joanne, 1958, 142-144).

l'autre n'avait commandé, le premier accomplissait l'ordre : après lui avoir appliqué sur la poitrine et les deux genoux le baume qu'on lui avait indiqué, il y imprima par trois fois, avec une lancette, une certaine marque. Puis ces deux se montraient prêts à le quitter, après lui avoir prescrit les mesures utiles. Lui cependant, à mesure qu'il recouvrait ses esprits en suite de cette vision et de ce traitement, pensait d'abord qu'il s'agissait de médecins de la cour impériale différents de ceux qui lui avaient été envoyés : mais ce qui l'étonnait et l'empêchait absolument de croire et d'admettre la chose comme vraie, c'était d'une part le caractère insolite de leur entrée — car ils n'étaient pas entrés par les portes du monastère, mais par une petite fenêtre très étroite donnant sur la vigne —, d'autre part la différence de leur robe et l'étrangeté de leurs vêtements — il savait en effet que les médecins qui fréquentaient chez l'Empereur étaient vêtus d'une autre sorte —; pour cette raison donc, il leur demandait anxieusement quelle sorte d'hommes ils étaient. Ils lui répondirent qu'ils étaient des médecins du monastère du Cosmidion, et qu'ils avaient reçu mandement du supérieur de le gratifier de leurs soins. Sur ces paroles, après l'avoir ainsi traité, ces deux apparitions étaient sorties de la même façon que naguère elles étaient entrées. Lui alors, fortifié par la marque, courut en hâte au monastère, et, après avoir remercié ses bienfaiteurs autant qu'il convenait, il raconta, sous les yeux de nombreux témoins, ce qui lui était arrivé, et il nous montra de certains signes qui avaient été imprimés dans ces marques : partout en effet où la lancette avait été appliquée à l'emplâtre dont il avait été enduit (11), elle avait imprimé dans la chair une sorte d'estampille visible à la manière d'un cautère. Et maintenant ce moine habite ici chez nous, répandant le bruit du miracle, non pas dans un coin, non pas en quelque seul lieu retiré, mais à toutes les avenues et rues de la Ville, et il se donne, comme ses seuls sauveurs après Dieu, nos deux saints.

(11) En 47.64 s. lire à mon sens οὗ γαρ ἂν ἡ ἐν τῇ ἐμπλάστρῳ ἐπικεχρισμένη (-μένη Deubner) σμίλη ἐκείνη ἐπιτεθείη.



## MIRACLE DES ILLUSTRES SAINTS ANARGYRES CÔME ET DAMIEN (12)

*Miracle 48.*

L'éloge des sages et glorieux médecins, qui rendent à tous la santé, passe toute louange possible et tout talent. Car ils donnent invisiblement de la force à tous, en ayant reçu eux-mêmes la grâce du Très Haut, et par suite ils me donnent à moi aussi de la force pour ce récit.

Ces glorieux Anargyres Côme et Damien vivaient dans la région de Nicomédie (13), soignant tous les malades au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ils ne prenaient pas de salaire, mais soignaient également tout le monde. Ils rendaient la vue aux aveugles, purifiaient les lépreux, guérissaient les boîteux, chassaient des possédés les démons : nombreux en effet étaient les miracles que faisaient les saints Anargyres, et, après ces miracles, le bruit s'en répandit partout. Il y avait, au lieu de Sébastiané, un homme qui avait une écharde au pied droit. Les médecins lui avaient consumé tout son argent, et ils ne lui avaient rendu aucun service, bien plutôt le mal empirait. Il entendit parler lui aussi des miracles des glorieux Anargyres Côme et Damien, et, étant allé jusqu'à leur maison, il leur dit : « Je vous en prie, mes saints, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, prenez pitié de moi aussi pécheur, guérissez-moi mon pied droit ». Les saints, étant sortis, se bouchaient le nez : car déjà il puait, parce que l'os était près de se corrompre. Les saints lui disent : « Nous ne pouvons, nous autres, te traiter pour cette plaie, mais Notre Seigneur Jésus-Christ te donnera la grâce de la guérison. » Lui répétait avec larmes : « Prenez pitié de moi aussi pécheur, bons saints.

(12) Sur ce dernier miracle, qui appartient à la Vie, cf. *Introd.*, p. II. Il comporte au surplus des tours de grec populaire ou moderne, αὐτός pour οὗτος 48.4, 20, πάντα του (= αὐτοῦ) 48.12, δέομαί σας 48.15, ἀπώλεσμα 48.19, πρὸς σᾶς 48.33, ἦλθον pour ἦλθε 48.33, ἐν κατ' ὄναρ 48.36, 52, τὸν πόδαν 48.43, 59, ὁ πόδας 48.48, βάλλειν au sens de « mettre, placer » 48.30, 53, ὑγιαίνω actif 48.8, 3e p. plur. après un pluriel neutre (τὰ θαύματα ἠκούσθησαν 48.10).

(13) Cette précision ne se trouve qu'ici. Ailleurs on dit simplement οὗτοι εἶλκον τὸ γένος ἐκ τῆς 'Ασίας (Synaxaire de Constantinople, au 1er novembre) ou ἐκ τῶν τῆς 'Ασίας ou πατρὶς τῇ 'Ασίᾳ κατὰ πολὺ προσεχής, cf. Deubner, *Intr.*, p. 38 et 47.

Alors ils lui disent : « Va à l'église de chez nous, repose-toi, prie ton Dieu avec grande ferveur de cœur ; nous aussi, nous allons prier Dieu, et le Seigneur nous montrera ce que nous devons te faire. » Puis ils s'en allèrent, priant Dieu. Or, à la sixième heure de nuit, l'ange Raphaël survient et leur dit : « Allez à l'église du saint martyr coenobiarque (14). Il y a là un homme mort. Allez jusqu'à son tombeau, il est mort depuis quatre jours. Prenez-lui son pied droit et mettez-le à l'homme qui a une écharde, pour qu'il s'en serve. Au jour de la Résurrection, que chacun reprenne son membre, car il est allé à vous avec grande foi en Dieu. Le Seigneur veut en effet glorifier ses saints Anargyres. » Pendant ce temps-là, l'homme blessé de l'écharde voyait que certains lui coupaient le pied droit, et qu'ils coupaient le pied droit, capable de marcher, d'un homme à côté de lui. Il voyait cela dans une vision de songe. Damien dit à Côme : « Frère Côme, j'ai peur que le diable ne nous trompe pour que nous faisions mourir cet homme. » Côme lui dit : « Pas du tout. Bride ta langue. C'était un ange du Seigneur. » Après cela, l'ange du Seigneur revint et dit : « Faites comme je vous ai dit. » Étant donc allés, ils coupèrent le pied droit du mort ; ils coupèrent aussi, à partir du genou, la jambe droite de l'homme qui avait l'écharde et ils lui mirent le pied du mort au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Or à peine eurent-ils invoqué la Sainte Trinité, que l'homme se trouva guéri, et, à cette vue, les saints louèrent Dieu. Puis, étant allés au mort, ils lui mirent le pied de celui qui avait l'écharde au nom de la Sainte-Trinité, et ce pied se trouva collé, en telle façon que l'avait été auparavant son pied. Les saints dirent : « Gloire à ton règne, Seigneur, gloire à ta bonté, Seigneur. » Ils dirent à l'homme : « As-tu vu, frère ? Qui est-ce qui t'a donné la médecine ? » Il dit aux saints : « Moi, j'ai vu en songe que des hommes sont venus et m'ont coupé le pied ; et j'ai été relié au pied d'un autre homme, et maintenant je vois que mon

(14) κοινοβίαρχου 48.28. Ce n'est pas un nom propre, du moins aucun martyr de ce nom n'est-il mentionné dans BHG$^3$. C'est donc un martyr qui fut κοινοβιάρχης, c'est-à-dire supérieur général de plusieurs κοινόβια ou de tous les koinobia d'une région donnée : tel fut par exemple le titre de Théodore, le contemporain de Sabas, en Palestine (Cyr. Scyth. 16.15 Schwartz). Je ne puis dire quel a été ce martyr.



pied est guéri : ce qui m'étonne seulement, c'est le contour de mon pied. » Ils lui dirent : « Va, frère ; les grandeurs de Dieu se sont confirmées à ton sujet, parce que ta foi t'a sauvé. » Alors il rentra chez lui en grande joie. Ses voisins pourtant et ses familiers ne voulaient pas croire qu'on lui eût coupé le pied, jusqu'au moment où, étant allés au tombeau, ils eurent vu le pied. Alors ils crurent que ce qu'il leur disait était vrai, et ils louèrent tous le Dieu qui accorde de telles guérisons à ceux qui espèrent en lui.

A lui gloire dans les siècles des siècles. Amen.

# SAINTS CYR ET JEAN

# INTRODUCTION

S'il n'y a nulle raison historique d'établir un lien entre les Dioscures et les Anargyres au Cosmidion de Constantinople, il est en revanche tout à fait sûr que le culte de Cyr et Jean a remplacé à Ménouthis (1), près d'Alexandrie, un culte d'Isis. C'est même l'un des cas assez rares où la substitution est manifeste, et les textes tant chrétiens que païens en portent témoignage (2). La lutte contre Isis fut engagée par le patriarche Théophile (385-412), le même qui, en 391, détruisit à Alexandrie le temple de Sérapis. Il ne convertit pas en église, semble-t-il, le temple d'Isis (3), puisque Sophronius mentionne (*Laudes* 29, 3416) la manière dont ce temple fut anéanti par Cyrille, mais construisit à Ménouthis une église des Évangélistes (*Laudes* 27, 3413 A 9 ss. : πρὸς τὸν τῶν ἁγίων Εὐαγγελιστῶν σηκὸν..., ὅνπερ ὁ προεδρεύσας Θεόφιλος ἐν αὐτῇ τῇ κώμῃ Μενουθῇ ἦν δομησάμενος, ἐν ᾗ καὶ τὸ εἴδωλον ἵδρυτο καὶ τὸ δαιμόνιον ἐπεπόλαζεν) (4). Cependant les bonnes gens du village et des alentours continuaient à honorer la

(1) A l'Est d'Alexandrie, non loin d'Aboukir, qui n'est autre qu'une déformation d'Apa Kyr, cf. Kees ap. P. W. XV 968 s.

(2) Ces textes ont été diligemment exploités par R. Herzog dans un intéressant article, *Der Kampf um den Kult von Menuthis* ap. *Pisciculi... Fr. J. Dölger dargeboten*, 116-124. Du côté chrétien, j'utiliserai surtout Sophronius, *Laudes in... Cyrum et Joannem*, 24-27, P. G. 87, 3409-3417. Pour les miracles, *ib.*, 3423-3676. Le plan de ce second ouvrage est indiqué dans la Préface des *Laudes*, 3385 D 9-3388 A 13 : (a) Miracles accomplis pour des Alexandrins I-XXXV ; (b) Miracles accomplis pour des Égyptiens XXXVI-XLIV et des Libyens XLV-L ; (c) Miracles accomplis pour des étrangers LI-LXX (ce dernier miracle est celui de la guérison de Sophronius).

(3) Ce que dit Herzog (*l. c.*, 120) : « Dieselben Zerstörungen und Beraubungen (sc. les mêmes qu'au Serapéum d'Alexandrie) setzte Theophilos in Kanobos und Menuthis fort, wo er die Heiligtümer den tabennesischen Mönchen aus der Thebais zum Umbau in Kirchen überlieferte, das Isieion von Menuthis zu einer Kirche der Evangelisten », paraît une erreur, ou du moins ne s'accorde pas avec le récit de Sophronius.

(4) Dans ces citations de Sophronius, d'après un manuscrit apparemment unique et qui est mauvais, il m'arrivera de corriger (certaines corrections sont dues à Deubner, *De incub.*, 80-98).

déesse qui leur donnait oracles et guérisons (προφητεύειν καὶ νόσους ἰατρεύειν, *Laud.* 24, 3409 C 7 s., ἐλπίδι ῥώσεως ἢ προφητείας, 25, 3409 D 12 s.), et cela aussi bien les chrétiens que les païens (πολλοὺς τὸ εἰδεχθὲς τοῦτο δαιμόνιον... προσκαθῆσθαι αὐτοῦ τῷ βωμῷ... ἀνέπειθεν, οὐ μόνον ἀπίστους καὶ πάντη τοῖς αὐτοῦ προσκειμένους κελεύσμασιν, ἀλλὰ καὶ πιστοὺς καὶ Χριστοῦ τὰ σύμβολα φέροντας, *Laud.* 25, 3409 D 10 ss.). Cet état de choses induisit le neveu et successeur de Théophile, le terrible patriarche Cyrille (412-444), à des mesures plus radicales. Pour supplanter la guérisseuse Isis, il fallait trouver d'autres guérisseurs. Selon le processus ordinaire (Gervais et Protais, etc.), un songe lui révéla que ce devait être le martyr Cyr, qui avait été, selon la légende, martyrisé sous Dioclétien (*Laud.* 18-23) et déposé à la cathédrale de S. Marc à Alexandrie (*Laud.* 27). Dès le matin, Cyrille court à S. Marc, fait ouvrir le sépulcre, y trouve, comme de juste, les ossements de Cyr, auxquels sont mêlés d'autres restes, qui ne peuvent être que ceux de Jean. Ces reliques sont transportées en grande pompe dans l'église des Évangélistes à Ménouthis (*Laud.* 27, 3413 B 5 ss.), et désormais tous les pouvoirs d'Isis passent aux deux saints. Il faut entendre ici Sophronius (*Laud.* 29, 3416-3418) (1). Il énumère cinq prodiges. Tout d'abord, à peine les saints furent-ils entrés dans l'église des Évangélistes qu'Isis fut entièrement chassée de son temple. Deuxièmement, tout le clergé d'Isis, hommes et femmes, fut peu à peu converti, instruit et baptisé. Troisièmement le sanctuaire (τέμενος) de la déesse, avec son autel toujours souillé de sang et la statue de culte, fut recouvert par le sable de la grève, en sorte qu'il n'en resta plus aucune trace (cf. mir. 66, 3649 C 8 ss.). Quatrièmement le village lui-même de Ménouthis, « ainsi nommé à cause de la déesse » (ὃ τῆς δαίμονος ὑπῆρχεν ἐπώνυμον 3416 C 2 s.) (2),

(1) Tout le récit de Sophronius est pure rhétorique et, comme disent les Bollandistes (*Mart. Rom.*, 31 janvier, § 2), « hoc ipso die coluntur hi sancti etiam apud Graecos, in quorum libris multa reperiuntur de vita eorum et de miraculis sane lectu digna *licet naevis et fabulis non carentia.* » Bon résumé, avec les références aux sources, Deubner, *De inc.*, 89. Cyr aurait été médecin, puis moine, Jean, soldat. Sophronius, par deux fois (*Mir.* 8, 3441 B 10 ; 70, 3669 B 4 s.), les nomme frères, sans doute par imitation de Côme et Damien.

(2) Même indication Sophron., *De Cyro et Joanne*, 3689 A 3 ss. : ἐν τῇ Μενουθῇ... · οὕτω γὰρ καὶ τὴν κώμην ὠνόμαζον αἰδοῖ καὶ φίλτρῳ τῆς δαίμονος, *Vita Acephala*, 3693 C 6 : ἐπωνόμαζον αὐτὸ (sc. le δαιμόνιον = Isis) οἱ Αἰγύπτιοι Μενουθῆ, C 11 ss. ἐν Μενουθῇ · οὕτω γὰρ τὸν τόπον λοιπὸν ἐκ τοῦ ἐπιφαινομένου δαίμονος ἐπωνόμαζον. Le contraire est probablement vrai, cf. IGSI 1005 Εἴσιδι Φαρίᾳ Εἶσιν τὴν ἐν Μενούθι, P. Oxy. 1380.63 ἐν Μενούθι Ἀλήθειαν.



s'enfonça et disparut lui aussi sous le sable ou sous les flots. Cinquièmement fut bâti en l'honneur des martyrs cet édifice « qui ne périra que dans la destruction universelle et que connaissent tous ceux qui ont visité le sanctuaire et prié auprès de la châsse des saints... Il est bâti sur une hauteur peu élevée et peu ferme du rivage, entre le sable et la mer ; du côté de l'est, il a la mer mugissante et le sable qui menace de l'envahir, tandis que, du côté de l'ouest, il a le promontoire de sable qui s'avance en ennemi dans les flots et s'y insinue de manière à changer la mer en terre ferme (1)... Il se dresse très haut, joignant son toit au ciel, et il apparaît aux navigateurs, depuis plusieurs stades, comme un spectacle très désiré : il accueille, dès qu'on les voit poindre sur la mer, ceux qui font voile vers Alexandrie et leur donne joie non petite en leur annonçant la proximité du but désiré, et, comme il reste longtemps en vue, il accompagne ceux qui sortent du port et les munit d'un viatique salutaire » (2). Cette translation, et ce qui s'ensuivit, eut lieu sous Théodose II (408-450, *Laud.* 24, 3409 B 1), et probablement dès le début du pontificat de Cyrille. Deux siècles plus tard, au temps de Sophronius, qui a résidé à Alexandrie sous le pontificat de Jean l'Aumônier (610-619) (3), le culte et les miracles des saints Cyr et Jean étaient en pleine floraison. Sophronius fut lui-même guéri à Ménouthis d'une ophtalmie, et c'est ce qui l'a engagé à recueillir et raconter les miracles. Il indique lui-même la date de son ouvrage, mir. 8, 3437 A 5 ss. : c'est alors que Christodore est οἰκονόμος de l'église de Cyr et Jean. Ce Christodore, qui administrait auparavant l'église de S. Jean-Baptiste, a été placé à son second poste par le patriarche Eulogios (580-607), et les deux successeurs d'Eulogios, Théodore (607-610), puis Jean

(1) Πρὸς δὲ δυόμενον ἥλιον (ἔχει) τῆς ψάμμου τὸν σκόπελον πολεμίως ἐφορμῶντα τοῖς κύμασιν καὶ χερσοῦν τὴν ὑγρὰν ἐπεισέρποντα (-έρχοντα cod.) 3416 D 6-8. Autrement dit il y a là une langue de sable encerclant une portion de mer qui peu à peu s'assèche. Est-ce à cause de cette situation sur une rive ni haute ni ferme (ἐπ' ἠϊόνος οὐχ ὑψηλῆς οὐδὲ σταθηρᾶς ᾠκοδόμηται 3416 D 1), il n'est rien resté de cet édifice qui devait durer toujours.

(2) Résumé ou traduction de 3416 C 7-3418 A 4.

(3) Légère erreur chez Deubner, 88 : « ante annum 619, quo propter Persarum invasionem Sophronius cum Ioanne Moschio archiepiscopo reliquit Aegyptum. » L'archevêque était Jean dit ὁ ἐλεήμων, sur lequel cf. *La vie de Jean l'Aumônier par Léontios de Néapolis* (ed. H. Gelzer, 1893, réédité par moi dans *Sources chrétiennes*).

ὁ κατ' ἐξοχὴν χρηματίζων φιλόπτωχος, ont ratifié la nomination : « or Jean est, pour le présent, pasteur des ouailles » à Alexandrie, « et c'est sous lui que sont mis par écrit les miracles accomplis par les saints martyrs » (3437 B 3 s., 6 s.).

D'après ces miracles, on peut recueillir un bon nombre d'indications et sur la configuration du sanctuaire et sur le comportement des malades et sur les différents procédés dont Cyr et Jean usaient pour les guérir.

Le sanctuaire devait comporter temple et cour, puisqu'à plusieurs reprises il est parlé d'une fontaine (3429 B 8, 3465 A 5, 3469 C 9, 3481 B 6, 3500 B 14) et d'un λουτρόν (3445 C 6, 3448 B 3, 3600 B 8, 3617 C 4 ss.) (1). Néanmoins il n'est pas fait mention de κατηχουμήνιον comme au Cosmidion : il semble que les malades se soient couchés directement dans l'église (σηκόν ou τέμενος) : εὐθὺς αὐτῇ τὸν ἱερον σηκὸν ὑποφαίνουσιν καὶ τῶν ἐν αὐτῷ κατακειμένων ἀσθενῶν τὸ πλῆθος ἐδείκνυον 3445 A 3 s., εἰς τὸ τῶν ἁγίων γὰρ τότε διέτριβεν τέμενος (*basilica* v. lat.) 3449 B 5, τῷ τούτων σηκῷ κατακλίνεται 3500 A 8 s. Une fois, par exception, un malade, très fatigué, se couche hors de l'église dans le péribole, remettant au lendemain de faire les quelques pas qui le mèneront à l'église (τέμενος 3468 A 10, plus haut ἔξω τῆς ἐκκλησίας 3468 A 7 s.) (2). Dans l'église même, si je comprends bien un passage assez peu clair (3564 D 6-10), les malades hospitalisés (ξενιζόμενοι) se couchent dans la nef (ἀνὰ τὸν σηκόν D 6), et par exception seulement, quand la nef est pleine, dans le *bèma*, dit ici ἱερατεῖον (ἀλλ' ἐν τῷ σεπτῷ τοῦ τεμένους ἱερατείῳ κατέκειτο, ἔνθα καὶ πάντες οἱ ξενιζόμενοι μένουσιν τόπον ἕτερον διὰ τὸν ἐνόντα τῶν νοσούντων λεὼν μὴ εὑρίσκοντες D 7-10). Que ἱερατεῖον désigne ici le *bèma* et non la partie de la nef proche du nar-

(1) Cf. au surplus 14, 3468 A 7 s. : κατὰ τὸν ἔξω τῆς ἐκκλησίας ἀνεκλίθη περίβολον, 34, 3540 B 9 s. τὸν υἱὸν ἐξοῖσαι τοῦ τεμένους (église) ἐκέλευσαν καὶ θέσθαι μέσον εἰς τὸ ἐξώτερον ὕπαιθρον προσέταττον.

(2) Il y a apparemment une autre exception et qui pourrait faire penser qu'il y avait peut-être « une galerie extérieure communiquant avec l'église » où l'on pouvait à l'occasion coucher (cf. Delehaye, *An. Boll.* 43 (1925), 24). C'est le miracle 67, où un malheureux démoniaque est importuné par un corbeau qui, en quelque lieu qu'il dépose son grabat, se perche au-dessus de lui et le souille de sa fiente (3653 B 8-13, B 15-C 5 πάλιν, C 5-15 αὖθις..., ὡς δὲ πάλιν, μᾶλλον δὲ πολλάκις). Les serviteurs du temple et portiers (θυρωροί), ayant pitié de lui, déplacent chaque fois son grabat ; chaque fois l'oiseau revient. On croira difficilement que cet oiseau se soit ainsi logé dans le temple même. Sophronius ne donne malheureusement aucune précision, il dit seulement νυκτικόρακα... ἐμφωλεῦσαι τῇ στέγῃ (quel toit? de l'église? d'un portique couvert?) πεποίηκεν (sc. le démon) καὶ τῶν τόπων ἄνω καθεύδειν τε καὶ καθέζεσθαι ἐν οἷς ἦν καὶ Γεωργίου τὰ στρώματα (3653 B 8-11).



thex (cf. Du Cange, s. v.), semble prouvé par le fait que, au cours d'un songe, le malade voit le diacre se tenir à l'ambon pour lire l'évangile, et qu'il entend cet évangile. Dans le miracle suivant (38), alors que le malade Stéphanos est couché ἔξω (3565 D 7), c'est-à-dire dans la nef, les saints, qui se tiennent ἐν τῷ ἱερατείῳ τοῦ τεμένους (D 5 s.), l'invitent à se rapprocher d'eux et, quand il a couru εἰς τὴν ἱερατικὴν αὐλήν (D 8 s.), lui tendent une eulogie, qui est un pain blanc marqué d'une croix. Parfois le malade va se coucher tout près du tombeau. Ainsi une femme riche et orgueilleuse (πρὸ τοῦ μνήματος 3492 B 9, plus loin σηκός C 4), et elle s'y est installée sur un lit, alors qu'une autre femme, celle-là pauvre, couche à terre ἔξω πρὸ τοῦ πυλῶνος (B 10) : la première reçoit des saints l'ordre de rejeter sa couche et de s'étendre à même le sol (εἰς τοὔδαφος ἀνακλίθητι C 7). C'est près de la tombe aussi que s'est couché l'hydropique Eugénios (mir. 42, 3585 A 11).

Il y avait dans le temple des ex-voto, et c'est même d'après ces représentations qu'ont été racontés certains des miracles. Stéphanis est guérie d'un chancre. Il tombe à terre, palpitant, et beaucoup le voient. « Beaucoup aussi, après cela, l'ont vu suspendu au plafond, qui annonce, d'en haut, la puissance des saints » (mir. 19, 3480 B 15) : non pas le chancre lui-même, évidemment, mais, comme à Tinos et ailleurs, une représentation du membre malade (1). Une autre femme, Anastoûn, qui souffre de l'intestin, évacue un jour à l'église une pierre de la taille d'un gros œuf : « Celui-ci est suspendu et se balance devant la tombe des saints, pour rappeler, de longues années, le souvenir du miracle » (mir. 48, 3604 C 1 s.). Un ex-préfet, Némésion, qui a été pour l'aveugle Photeinos l'instrument d'un miracle, fait faire, sur la paroi proche du tombeau, une mosaïque où l'on voit le Christ, S. Jean-Baptiste, S. Cyr, et Némésion lui-même en posture d'action de grâces (mir. 28, 3505 D 14 ss.). Un autre aveugle, Jean, une fois guéri, prend de la terre rouge de Sinope (σινωπίδιον 3664 A 6) et peint sur le mur, devant la porte de l'église, l'inscription suivante : « Moi, Jean, venu de

(1) Relisant mon texte, un doute me vient. Un jeune homme souffred'écrouelles. Les saints lui prescrivent d'appliquer à son cou un emplâtre fait d'un mélange de kérôté et de pain (1, 3425 D 1-3). Les écrouelles tombent au nombre de soixante, on les a comptées : ἃς (sc. τὰς χοιράδας) οἱ τότε τῷ νεῷ διακονούμενοι ἐπὶ πολλὰς ἡμέρας πρὸ τοῦ τῶν ἁγίων ᾐώρησαν μνήματος, τὴν τῶν μαρτύρων ἰσχὺν ἐνδεικνύμενοι (3425 D 12 ss.).

Rome, devenu aveugle, après être resté huit ans assidûment ici, j'ai, par la puissance des saints Cyr et Jean, recouvré la vue », (mir. 69, 3604 A 8-11) (1).

Il va sans dire que, comme au Cosmidion, le sanctuaire de Ménouthis comportait un nombreux clergé. Au premier rang, l'οἰκονόμος (2), qui est à la fois l'administrateur et le curé de l'église. A trois reprises, on nous le montre procédant aux encensements, c'est-à-dire accomplissant la liturgie (3) : 31, 3524 A 2 ss. εἰ τῇ τρίτῃ ἡμέρᾳ παριόντος τοῦ οἰκονόμου καὶ μετὰ χεῖρας τὸ θυμιατήριον ἔχοντος καὶ θυμιῶντος τὸ τέμενος, B 9 s. Χριστοδώρου γὰρ θυμιῶντος τῇ τρίτῃ τὸ τῶν ἁγίων μαρτύριον (οἰκονόμος γὰρ οὗτος ἐτύγχανεν), 32, 3528 D 3 s. καὶ τοῦ οἰκονόμου κατὰ τὸν καιρὸν παριόντος τοῦ θυμιάματος καὶ τὸ θυμιατήριον ἔχοντος. Une autre fois, ce sont les saints eux-mêmes qui apparaissent sous l'aspect de Christodore (et d'un serviteur) procédant aux encensements, 32, 3528 C 1 ss. γενόμενος γὰρ εἰς τὸ Κύρου καὶ Ἰωάννου θειότατον τέμενος ἔβλεπεν ἐν σχήματι Χριστοδώρου τοῦ τὴν διοίκησιν ἔχοντος τὸν νεὼν περιάγοντας καὶ θυμιῶντας θεῷ θυμιάμασι. Le vénérable Christodore a auprès de lui un νοτάριος (4) ou secrétaire (Ménas, 39, 3576 A 12 s., 40, 3576 D 5-7). Sont mentionnés aussi

(1) Le P. Delehaye (*op. cit.*, 21 s.) a parfaitement montré comment, de ces trois lignes, Sophronius a tiré d'amples développements qui n'ont point d'autre source que sa rhétorique verbeuse et sa féconde imagination. En particulier, de ce que l'inscription a été placée au narthex (πρὸ τῆς πύλης τοῦ τεμένους) et que Jean dit, en cette inscription, ὀκτὼ χρόνους ἐνθάδε προσκαρτερήσας, Sophronius a déduit que, « au lieu de chercher son refuge, comme tout le monde, à l'intérieur du temple, Jean s'en est interdit l'entrée » aussi longtemps qu'il ne serait pas guéri, cf. 3661 C 10 ss. : « C'est devant la porte de l'église qu'il demeurait, assis, couché, y prenant ses repas, y dormant, brûlé en la saison d'été, congelé l'hiver, tantôt trempé de la pluie, tantôt consumé par les rayons... Ainsi passa-t-il huit années en plein air. » Il faut, comme on voit, se défier de notre rhéteur. Quand, par exemple, il déclare (*Laud.* 31, 3420 A 4 ss.) qu'il rapportera seulement des miracles accomplis de son temps, dont il a été lui-même le témoin ou dont il a entendu le récit de témoins oculaires, c'est là un lieu commun usuel, qu'on ne doit pas prendre à la lettre, comme le prouve le récit de la punition du bon médecin Gessios (ou Gésios) de Pétra. Celui-ci a vécu en effet à la fin du v^e siècle (cf. Herzog, *l. c.*, 122 s., W. Schmid ap. P. W. VII, 1324 : Gessios a caché dans sa maison le philosophe Héraïskos lors de la persécution de Zénon contre les Néoplatoniciens en 481, Herzog 122), et tout ce que Sophronius raconte à son sujet ne peut être que vilaine légende. Gessios avait mis en doute que les saints opérassent leurs guérisons par un pouvoir miraculeux (οὐκ ἐκ θείας τινὸς καὶ ὑπερτάτης δυνάμεως 3516 A 9), ils n'usaient, disait-il, que des recettes ordinaires de la médecine. Il fut donc puni, et la légende de sa punition est antérieure de plus de cent ans à la composition des *Miracula*.

(2) Cf. H. G. Beck, *Kirche... im byzantinischen Reich* (Munich, 1959), 100.

(3) C'est le sens qui paraît le plus vraisemblable. Sans doute, avec tous ces malades et ce peuple mal lavé, encenser toute l'église n'était pas inutile, mais eût-on laissé ce soin à l'oikonomos plutôt qu'à quelque serviteur?

(4) Cf. Beck, 99.



le diacre Jean (11, 3452 B 11 s.) (1), un autre Jean préposé au soin du tombeau (40, 3576 D 3 s.), un sous-diacre λειτουργῶν ἐν τῷ σεπτῷ τῶν ἁγίων οἰκήματι 3549 A 4 s., des portiers (θυρωροί 3653 C 6, πυλωροί *ibid.* D 13), des serviteurs du temple (οἱ τότε τῷ νεῷ διακονούμενοι 3425 D 12, οἱ τῷ νεῷ διακονούμενοι 3653 B 13 s.) (2).

Décrivons maintenant la manière dont s'accomplissent les guérisons. D'une manière générale, tout se passe comme au Cosmidion. Le malade arrive, porté quelquefois — quand par exemple il est paralysé (52) — par des serviteurs, se couche dans l'église et s'endort : la pratique de l'incubation est évidente, on rencontre couramment des expressions comme ἐκάθευδε Πριαμὼθ ἐπὶ στρώματα καὶ βλέπειν ἐδόκει τοὺς ἁγίους 3605 D 7 s., ἐκάθευδεν δὲ ἐπὶ τῆς στρωμνῆς ὁ διάκονος καὶ οἱ μάρτυρες αὐτῷ κοιμωμένῳ παρίσταντο 3637 C 5 ss., φανέντες γὰρ αὐτῷ... ἐπὶ τῶν στρωμάτων καθεύδοντι 3648 D 7 s., νὺξ ἦν, καὶ Σωφρόνιος (l'auteur lui-même) ἐπὶ τῶν στρωμάτων ἐκάθευδε, καὶ καθεύδων... ἔδοξε 3669 A 8 ss. C'est donc durant le sommeil, au cours d'un songe, que le patient voit les saints lui faire une « visite médicale » (ἐπίσκεψις 2, 3429 B 2 ; 9, 3448 A 13 ; 27, 3500 A 10 ; 34, 3540 B 8 ; 53, 3620 B 8). Quelquefois ils le guérissent par un attouchement, οἳ τὰ λεχθέντα μόρια (testicules) ἠρέμα πως ταῖς χερσὶ ⟨καταψήχοντες καὶ τὸ τοῦ οἰδήματος βάρος⟩ (3) καταψήξεσιν φυγαδεύσαντες 16, 3473 A 7 s., ὁ τὸ ἧπαρ δὲ ταῖς ἁφαῖς ἰασάμενος 61, 3637 C 14 s., καὶ τῶν ὀμμάτων ἁψάμενοι καὶ φαρμάκοις οὐ παραγγείλαντες χρήσασθαι 69, 3664 A 1 s. (4). Le plus souvent ils lui prescrivent un remède, et c'est là qu'apparaît la plus grande variété.

L'établissement de bains voisin du sanctuaire (cf. *supra*, p. 220) pouvait servir simplement à se laver — ainsi dans le cas

(1) Il a son δωμάτιον attenant à l'église, et n'a besoin que de traverser l'église pour rentrer chez lui 3452 D 2 ss.

(2) On lit mir. 5, 3432 C 10 ss. « Après Isidore..., c'est le moment de produire Ménas τὸν φιλόπονον, qui présidait sur le φιλοπονεῖον situé près de l'église de S. André, au quartier de Pérôné » (κατὰ τὸν Ἀνδρέου τοῦ θείου τοῦ εἰς τὴν Περώνην). Il s'agit sans doute d'une de ces congrégations, moitié laïques, moitié monastiques, comme il s'en est rencontré à Alexandrie, à Jérusalem (Spoudaioi) et à Byzance, cf. Beck, 138 s. Différents de ceux-ci sont les φιλόπονοι du miracle 35 (3544 B 13 et C 5) qui portent du temple à la grève le malade Théophile : ce sont là d'anciens malades qui, une fois guéris, sont restés au sanctuaire pour y rendre divers services, cf. C 5 ἐξ αὐτῶν δέ εἰσι τῶν ἀσθενῶν οἱ δυνάμενοι et Deubner, *De incub.*, 93.

(3) Addidi, cf. lat. *leniter manibus confricantes et tumoris pondus confricationibus effricantes.*

(4) Ajouter un cas d'insufflation. Martyria a un ver intestinal. Les saints lui ouvrent la bouche, Cyr souffle trois fois dedans. Elle se réveille, va à la selle et rejette le ver (3484 C 4 ss.).

de Théodora, qui y fait une chute (9, 3445 C 5 ss.) — mais l'on s'y baigne parfois en vertu d'une prescription (λουτρῷ δὲ προσφόρως κελεύουσι χρήσασθαι 3448 B 3, εἰς τὸ λουτρὸν γὰρ τοῦτον ἰέναι κελεύουσιν 3600 B 8). Le cas du paralytique Zosime est particulièrement intéressant. Il est complètement immobilisé, il faut plusieurs hommes pour le porter, il a besoin d'un aide pour se retourner dans son lit, on doit lui mettre les aliments dans la bouche (52, 3617 B 5 ss.). Arrivé à l'église, il y prie trois jours, et, au bout de ces trois jours, reçoit l'ordre d'aller au λουτρόν et d'y prendre un bain chaud. On l'y porte donc, et le dépose, au *caldarium* (τῶν ἐμπύρων ἀέρων ἔνδον γενόμενος 3617 C 7 s.), sur un matelas. Puis les porteurs, par une dispensation divine (οἰκονομίᾳ θεοῦ C 10), sortent du *caldarium*. Alors paraît en vision réelle (ὕπαρ D 2), le martyr Cyr sous l'aspect d'un moine, et il ordonne à Zosime de se plonger la tête la première (ἐγκυβιστῆσαι D 4) dans la piscine d'eau chaude. Le malheureux répond qu'il ne peut bouger. Cyr réitère l'ordre. Zosime alors, s'aidant des pieds et des mains, rampe vers la marche de descente dans la piscine (τὴν ἔμβασιν D 10, 14), et, dès qu'il est descendu dans l'eau, se trouve guéri. Le saint cependant a disparu, et Zosime est à la fois heureux de la guérison, malheureux de ne pouvoir remercier son bienfaiteur (3620 A 13 ss.). Il sort, court à l'église remercier Dieu et le saint. Et de ce moment, les pèlerins « allaient à ce bain comme à un temple, et, y étant entrés, ils s'y lavaient tout en priant, νεὼν αὐτὸ καὶ λουτρὸν ὁριζόμενοι » (3620 B 10).

La fontaine était également douée de vertu. Théodore, atteint de leucômes, est invité à s'y laver les yeux (2, 3429 B 8 ss.). Élie le lépreux doit se frotter d'un mélange de cette eau et de la crotte d'une chamelle (13, 3465 A 5 ss., B 2 ss.), Jean, couvert d'ulcères, se frotter de cette eau mêlée à du verre pilé (15, 3469 C 9 ss.). Marie l'hydropique guérit après avoir été frictionnée, de la tête au pied, d'un mélange de cette eau et de pain paxamète (1) (20, 3481 B 3 ss.). Un sourd-muet, originaire de Tyr, reçoit l'ordre de boire de cette eau (64, 3645 C 11 ss.).

(1) Sorte de biscuit que, dans le cas présent, on va chercher au village voisin d'Hérakléia 3481 B 4. L'*Histoire lausiaque* a les formes παξαμᾶς (τοὺς παξαμάδας, ἕνα παξαμᾶν XXII 6, 7) et παξαμάδιον (XXII 7). Reparaît ici, sous la même forme ἄρτος παξαμήτης, 3436 A 12 (il s'agit d'un cataplasme composé de sésame et de miel mélangés à du paxamètès réduit en poudre).



Doué de vertu aussi, comme en d'autres lieux, tout ce qui était en rapport direct avec le tombeau, surtout l'huile des lampes et la cire des cierges. Tantôt ces deux sont liés : τοῦ μὲν στομάχου ἔλαιον ἦν καὶ κηρωτὴ τὸ καθάρσιον, ἅπερ αὐτῶν τὴν σορὸν πυρὸς μαρμαρυγῇ καταλάμπουσι 1, 3428 C 7-9, ἐλαίῳ καὶ κηρωτῇ τοῖς τὸν πυρσὸν τὸν τὴν ἁγίαν αὐτῶν σορὸν φωτίζοντα τρέφουσιν τὸν πόδα τὸν πάσχοντα λιπαίνειν κελεύουσιν 22, 3485 C 9-11, ἐλαίῳ τὸ φέγγος ἀκοίμητον παρὰ τὴν αὐτῶν σορὸν ἀπαυγάζοντι ἢ (*et* v. l.) κηρωτῇ τῇ κατὰ πάσης ἐχούσῃ νόσου τὸ δύνασθαι ἀλείφειν τὸν πόδα κελεύουσιν 50, 3609 D 4-7, τῆς οἰκείας αὐτῶν κηρωτῆς ἐλαίῳ λυθείσης τῷ τῆς ἐπιτυμβίου κανδήλας αὐτῶν περιττεύοντι τοῖς ὀφθαλμοῖς ἐνιέναι κελεύουσιν 70, 3669 A 2-4. Tantôt on a la cire seule. Ainsi une cécité est guérie par une application de cire, 65, 3649 B 8 s. De même dans le cas du jeune Théodore, esclave d'un citoyen d'Eleuthéropolis en Palestine, nommé Procope. Théodore a accompagné à Ménouthis son maître, qui est atteint d'une excroissance au-dessus du nez. Le maître reste à prier à l'église, l'esclave, étant jeune, prend des bains de mer. Un jour, un chien de mer le happe, l'entraîne au fond. Mais, l'adolescent ayant invoqué les saints, ils le tirent sur la grève et le raniment. Cependant un de ses pieds a été presque entièrement détaché par la dent du monstre, il pend et se balance comme la feuille d'un arbre. Les saints alors rattachent ce pied à la jambe au moyen de la kérôté, τῷ τῆς κηρωτῆς φαρμάκῳ προσήνωσαν 53, 3621 B 2 s. Ou bien on a l'huile seule : ἐλαίῳ τῷ τῆς κανδήλας ἐκ προστάγματος ἀλειφόμενος 3, 3429 D 10 s., ἐλαίῳ τοὺς πόδας ἀλείφειν προστάττεται τῷ φωτὶ τῷ νυκτερινῷ τὴν σορὸν αὐτῶν καταυγάζοντι 7, 3436 C 13-15. Ou bien encore il s'agit de la cire mêlée à une autre substance : emplâtre de cire et pain, 3425 D 1, cire et mûres (en friction) 3449 D 13 s., cire et fromage de Bithynie 3613 D 11 s. (à appliquer sur les yeux) (1).

(1) Dans le mélange de vin et d'huile que les saints commandent à l'oikonomos Christodore d'appliquer à un fou furieux qui, lors d'une crise, s'est coupé la gorge, il peut s'agir simplement du remède employé par le Bon Samaritain (rappelé 3656 B 3-6). Le miracle est intéressant par un autre trait. Dans le premier moment d'affolement, l'un des portiers, Caloétès, est allé en hâte chercher un médecin. Celui-ci est accouru, mais n'a rien pu faire. La nuit suivante apparemment, les saints flagellant Caloétès avec une grosse corde, lui reprochant d'avoir appelé ce médicastre (ἰατρίσκον ἐκεῖνον 3656 B 10, de même 3577 C 4, D 13) : « Ne sais-tu pas, lui disent-ils, que notre maison est la clinique (ἰατρεῖον) du monde entier? Ne sais-tu pas que le Christ nous a donnés comme médecins aux croyants? Ne sais-tu pas que nous t'avons arraché aux portes de la mort? (Caloétès avait été guéri d'une affection pulmonaire 3656 C, 6 ss., et il arrivait que des malades, une fois guéris, restassent au

Parmi les autres remèdes, certains ne sont pas trop surprenants, et l'on en trouverait sans doute l'équivalent chez Pline ou les médecins de l'antiquité. Aussi bien Sophronius dit-il une fois (3637 A 2 ss.) : πρὸς εὐφημίαν τῆς Κύρου καὶ Ἰωάννου δυνάμεως, τῶν οὐδαμενοῖς καὶ ψιλοῖς βοηθήμασιν ἰσχυρὰ καὶ μεγάλα παυόντων νοσήματα. Théodora, l'épouse de l'oikonomos Christodore, étant tombée aux bains et s'étant blessé le coude, est invitée à s'éponger le bras avec du vin de Maréotis et à appliquer sur la plaie la chair d'un loup de mer (3448 A 15, B 1). Christodore lui-même qui, à la suite d'une noyade (dont les saints l'ont tiré), a eu tout le corps couvert comme d'écailles de poisson qui ont produit des anthrax, doit se frictionner de purée de poix (πισαρίῳ 3441 C 13, non πισσαρίῳ). Manous, la fille de Christodore, est guérie d'une infection vermineuse dans les oreilles par une simple application de miel (μέλιτι ψιλῷ 3449 D 6). A Isidore, malade du poumon, les saints tendent en vision réelle (ὕπαρ) un morceau de citron : il prend les martyrs pour de simples visiteurs du sanctuaire, accepte avec joie le morceau, l'avale, et aussitôt rejette, avec l'aliment, le ver qui lui rongeait le poumon (3432 B 12 ss.). Ils tendent de même, cette fois en songe, une figue sèche à Ménas, qui souffre d'une obstruction intestinale : le jour venu, on trouve la figue sur le grabat, Ménas l'avale et est guéri (3433 B 2 ss.). Jean ὁ χρυσώνης (1) a les cuisses gangrenées : on lui commande en songe de se frotter les cuisses d'un mélange de sel et de cumin (3476 A 4 s.). Elpidia l'hémorroïsse est invitée à boire un mélange de myrte et de vin (3496 A 14 s.). La nonnette Anna, âgée de douze ans, ayant sucé un roseau, a avalé par mégarde trois petits lézards, dits samamithia. Elle souffre atrocement, on la conduit au sanctuaire, où elle ne cesse de pousser des cris sans pouvoir dormir. Les saints apparaissent en songe à un « frère » (moine?) malade et lui disent : « Dis à cette nonnette qui crie qu'elle aille au petit matin à l'une des tavernes avant d'avoir rien avalé, ni aliment ni boisson, et qu'elle absorbe là, à jeun, trois coupes (καννία, avec l'explication εἶδος τοῦτο καθέστηκε κύλικος οὕτω παρ' Ἀλεξάνδρευσι λεγό-

sanctuaire pour y servir, cf. II, 3453 A 5 ss., 36, 3561 A 2 s., 40, 3577 A 13 ss.). Pourquoi donc nous as-tu amenés dans notre maison un autre médecin, qui aurait lui-même besoin de notre médecine? » (3656 B 11-C 2).

(1) Qui achète ou change de l'or, d'où officier de finance en Égypte.



μενον 3592 C 2-4) de vin pur. » L'enfant n'est sans doute pas habituée au vin, bref, elle vomit et expulse les trois lézards (3592 B 11 ss.). Stéphanos, souffrant de leucômes, est guéri en se frottant les yeux avec du suc d'endives (3569 D 12-14). Procope, auquel a poussé une excroissance sur le nez, doit s'introduire dans les narines du poivre grillé dans une poêle à frire (3620 D 1 s.). Denys de Damas, qui descend de l'illustre « philosophe Nicolas de Damas, le conseiller d'Hérode (le grand), le précepteur des enfants d'Antoine et de Cléopâtre » (3621 D 8-10), a un fils Isidore, qui est épileptique. On l'amène au sanctuaire, et les saints prescrivent en songe à la mère de lui frotter tout le corps de graisse de porc (3624 C 8 s.). Théodore de Chypre qui, par suite de maléfices, est devenu bancal (λορδόπους 55) devra faire griller sur du feu de charbon un poumon de cochon, le piler avec du vin et s'en enduire les jambes (3625 C 1). Même prescription à Georges de Chypre, lui aussi, pour la même raison (1), malade des jambes, mais la *materia* est cette fois de la viande de veau (3629 B 5-7). A un homme qui souffre d'écrouelles au cou, on prescrit un cataplasme de pain écrasé, encore tout chaud (3632 A 12 ss., cf. ch. 1) : pour un autre, atteint d'urticaire, le remède sera, en liniment, un mélange d'eau et de « l'argile dont usent, pour boucher leurs tonneaux, les producteurs égyptiens de vin de Cnide » (3636 C 9-11 : lire κνιδίων, κνίδιον). Philémon a une maladie du foie, et, au cou, une fistule d'où sort du pus. Les saints ordonnent, pour la fistule, une application de feuilles de citronnier pulvérisées ; pour le foie, des rameaux verts d'olivier : une partie sera mangée, une autre triturée et mise en cataplasme sur le lieu du foie (3637 C 13-D 2). Caloétès (cf. *supra*, p. 225, n. 1) a été guéri d'une affection pulmonaire en buvant simplement de l'aloès (ἀλώην μόνην 3656 C 8). Joanna, prise de coliques (elle aussi ἐκ περιεργίας 68), devra manger des lentilles bouillies, puis se frictionner le ventre, durant un bain, de purée de lentilles (3657 D 2-5). Les douleurs se calment, sans disparaître. Nouvelle apparition, on lui tend un *pastillus*, « c'est une sorte de gâteau », et une tablette où est écrit un psaume : qu'elle mange le gâteau et

(1) Georges est chasseur et poursuivait un lièvre. Il ne l'a pas pris, car c'était un démon, qui lui a paralysé les jambes (56, 3628 A 11 ss.). L'anecdote est d'un type connu, cf. *Vie de Théodore de Sykéôn*, ch. 106, 107.

récite continuellement le psaume. Elle obéit et est guérie (3657 D 10 ss.). Peut-être faut-il ranger en cette même catégorie des ordonnances normales celle que reçoit Taurinus le bancal : piler une caille saupoudrée de sel et, de cette poudre, se frotter les jambes (3588 D 4-6) (1).

D'autres recettes, tout en paraissant plus étranges, ne laissent pas que d'avoir leur raison. Patricius a des leucômes. Il lui est enjoint d'aller au λουτρόν et de se mettre sur les yeux un liniment de λαβνεῖον (2). « Cette substance, dit-on, si on l'a d'abord trempée dans de l'eau, est pour la plus grande part de la chaux vive (ἄσβεστος). Elle est extrêmement caustique et presque comme du feu pour brûler les cadavres humains (ἀνθρώπινα σώματα) (47, 3600 B 10-13). Patricius n'hésite pas (μηδὲν ἐνδυάσας = ἐνδοιάσας B 14), court, après ce songe, au λουτρόν, se frotte les yeux de la substance indiquée ; puis, après avoir attendu un peu, comme on fait quand un médecin vous applique un collyre, il ouvre les yeux — il les avait fermés — et soudain recouvre la vue, ayant laissé tomber les leucômes comme des larmes » (C 1-6). Le remède se comprend. Il s'agissait de faire pleurer Patricius : les yeux lui ont piqué, et il a expulsé les leucômes. Ailleurs on a comme de la médecine homéopathique. Ménas est hydropique, il souffre atrocement, réclame la mort, et se rend chez les saints dans la pensée que, soit qu'on le guérisse soit qu'il meure, il aura ce qu'il souhaite. « Sors du sanctuaire, lui dit-on, et enterre-toi dans le sable voisin. » Ménas se dit, après ce songe, que c'est là le signe qu'il va mourir. Néanmoins, comme il souhaitait l'un ou l'autre, « bien que non pas de la même façon », il obéit et s'enterre. Or cela même le guérit. « Car, en s'enterrant complètement dans le sable, il tenait enterrée aussi sa maladie : mais une fois que, après cette sépulture, il fut sorti du sable,

(1) J'ignore les propriétés médicales de la caille. D'après Jacques André, *L'alimentation et la cuisine à Rome* (Paris, 1961), 125 s., « la caille... perdit de sa faveur et on la bannit des tables parce qu'elle picorait la graine d'une herbe vénéneuse » (en note 142 : « Pline, 10, 69 ; la plante vénéneuse est l'ellébore d'après Lucr. 4, 640... ; la ciguë d'après Diog. Laert. 9, 80. »).

(2) « λαβνεῖον quid? » Sophocles. Absent de Du Cange et des lexiques. Ne serait-ce pas une forme de néo-grec, λαβώνειον, sur λαβώνειν ou λαβόννειν, « sauciare, vulnerare »? Cf. Du Cange, s. v. λαβώνειν et par exemple Pernot, *Chrestomathie néo-hellénique*, 68 ss. (Assises du royaume de Jérusalem), où l'on trouve τὸ λάβωμαν τοῦ κτηνοῦ (68, § 1), ὅτι ἐλάβωσέν το (§ 2), τὸ κτηνὸν τὸ λαβώμενον (§ 4), etc. C'est en tout cas une substance caustique. La v. l. a *colore*, qui n'est d'aucun secours.



il constata que son mal n'était pas ressuscité avec lui » (66, 3652 B 13-C 12). Voici maintenant Elpidius qui, par suite d'un maléfice encore (περιεργείᾳ 63), a la tête qui tout le temps s'agite et se balance. On lui commande de faire apporter de l'eau des Adyta — « c'est un étang, distant de cinq cents stades d'Alexandrie, vers l'ouest et la Libye » (*Libyaeque vicinum* v. l., πρὸς λίμνην τὴν γείτονα, l. Λιβύην 3644 B 14) — : Elpidius devra en boire et s'en laver le visage et la tête. Il suit l'ordre, le mal disparaît aussitôt. En effet ce flot νάμα était ἄστατον, comme était ἄστατον le visage (πρόσωπον). Mais la rencontre de ces deux ἄστατα a fait que l'un a arrêté (ἵστη) le mouvement de l'autre (3644 C 5-10). De valeur homéopathique aussi, et cette valeur est, dans ce cas, formellement déclarée, la recette de guérison imposée à Théodore (27). Il a été, comme d'habitude, empoisonné par un maléfice (περιεργίας ἐκ βρώματος... ὀδύνην αὐτῷ γεννώσης ἀφόρητον 3497 C 8-10). Il a les entrailles brûlées (τῇ βρώσει τοῦ καυστικοῦ φαρμάκου τὰ σπλάγχνα φλεγόμενος D 14 s.). Qu'il mange donc une vipère, ordonnent les saints. Naturellement, il refuse. Par trois fois, on répète l'ordre. Refus toujours. Alors, le prenant en pitié, au cours d'une quatrième apparition, les saints lui disent : « Puisque tu n'as pas voulu faire ce qu'on t'a souvent dit, demain, t'étant levé dès l'aube, sors vers cette fontaine, et ce que tu auras trouvé à manger sur le chemin, mange-le sans hésiter : cela suffira complètement à te guérir. » S'étant donc dirigé le lendemain vers la fontaine des saints, il trouve, devant la porte, un concombre. Il le ramasse avec joie et le mange (3500 C 7 lire σικύου : συκίου cod.), mais, soudain, voit dans le concombre le reste d'une vipère. Il en a donc avalé une partie, est épouvanté, jette le tout, croit qu'il va mourir. La terreur, le dégoût font qu'il vomit et, avec ce qu'il avait avalé de la vipère, il expulse aussi le poison qu'on lui avait donné. « Car les saints ne font pas comme les médecins de la terre, ils ne guérissent pas les contraires par les contraires, mais les semblables par les semblables », ἀλλ' ἰωμένων τοῖς ὁμοίοις τὰ ὅμοια (3500 D 5 s.). C'est la définition même de l'homéopathie.

Les remèdes de Cyr et Jean sont en général simples et faciles, οὐδαμινὰ καὶ ψιλὰ βοηθήματα 3637 A 3. Dans un cas pourtant, ils impliquent un long voyage : l'ordre est d'aller se baigner dans la

piscine de Siloam à Jérusalem (46). Cet ordre est donné à deux aveugles, l'un riche, l'autre pauvre ; et le vrai miracle consistera, non pas dans la guérison, car celle-ci est due à l'eau de Siloam, mais en ce que les saints aideront miraculeusement le pauvre à accomplir ce voyage. Le premier aveugle est un tribun, originaire du lieu même où se trouve, dans le désert maréotique, la basilique de S. Ménas (1). Ce qui nous vaut, de la part de Sophronius, un premier paragraphe à la gloire de S. Ménas (3596 A). Pourquoi d'ailleurs ce tribun ne s'est pas adressé au grand thaumaturge de son pays (2), Sophronius ne le dit pas : et peut-être ce silence ne va-t-il pas sans le secret dessein de mettre en plus grand relief la puissance de Cyr et Jean. Quoi qu'il en soit, plein de foi en ces deux saints, le tribun va à Ménouthis, se couche (κοιμώμενος 3596 C 6), et s'entend dire en raison de sa foi, comme l'aveugle de l'Évangile, « Va te baigner aux eaux de Siloam, et tu verras. » Il obéit, est guéri. Mais voici l'histoire de l'aveugle pauvre (3596 D 7 ss.). Celui-ci est un moine de Tabennèse, un fils de Pachôme. Quand il reçoit, des saints, le même ordre, il répond gentiment (χαριέντως) : « Cet aveugle de l'Évangile, ô bienheureux, était à Jérusalem, Siloam était proche, et, bien qu'on le connût comme mendiant, il n'avait besoin d'aucune dépense pour obéir au Seigneur. Moi qui, avant d'être moine, étais pauvre, et qui le suis aujourd'hui bien plus, ce peu que j'avais avant d'être aveugle, je l'ai dépensé chez les médecins ; et avec tant de kilomètres jusqu'à Siloam, avec quoi voulez-vous que j'accomplisse votre ordre? » Ravis de cette réponse, Cyr et Jean, avec un léger sourire (σεμνῶς = « un peu » 3597 A 13), lui disent alors : « Va à l'entrepôt (ἀπόστασιν) dit de Fronton — car on nomme ici ἀπόστασις ce qui, en d'autres pays, lieux et villes, est appelé grenier (ἀποθήκη, *horreum* v. l.) — cherche là Thomas, l'homme de confiance (πιστικόν) de Kuminâs l'Égyptien, et tu lui diras 'Abba Kyros (3) et Jean,

(1) Cf. par exemple la description du site ap. Guide Baedeker, *Égypte* (1914), p. 270. Basilique du temps d'Arcadius (395-408).

(2) Sur les *Miracula* de Ménas, cf. Delehaye, *op. cit.*, 46-49. Une tradition les rapporte au patriarche Timothée d'Alexandrie (381-385).

(3) Cyr a été moine, d'où son titre, que n'a pas l'autre. Cf. miracle 10, 3449 B 9-11 : μοναστὴς γὰρ ἐγένετο (sc. ὁ Κῦρος), καὶ μοναστῶν ἀεὶ ὀφείλεται φαίνεσθαι σχήματι. Parfois pourtant ils se présentent tous les deux sous l'aspect de moines, mir. 13, 3464 C 13 ss. ἀναχωροῦντι δὲ κατὰ τὸ Μητρᾶ τοῦ ἁγίου μαρτύριον... ἐν μοναχῶν ὑπαντήσαντες σχήματι.



les martyrs, m'ont envoyé vers toi, et ils t'ordonnent de me donner un sou d'or, pour mes frais de voyage, car ils m'envoient à la Ville Sainte'. » Réveillé, le moine se rend à Alexandrie (τὴν πόλιν B 10 : le songe a donc eu lieu à Tabennèse), cherche Thomas, lui répète l'ordre. Il reçoit aussitôt le sou d'or (νόμισμα) — « Thomas s'empressa en effet d'obéir aux martyrs » — va aux Lieux saints, se lave les yeux à Siloam et recouvre la vue.

Je me suis étendu assez longuement sur ces pratiques parce que je n'ai pas l'intention de traduire tous les miracles de Cyr et Jean. Après les quarante-huit miracles de Côme et Damien, il eût été fastidieux de m'imposer à moi-même la traduction — je ne dis pas la lecture, car je les ai tous lus évidemment — et au lecteur la lecture du long ouvrage (70 chapitres) de Sophronius. Au surplus il s'y trouve beaucoup de fatras ; maints récits sont insignifiants et n'ont d'intérêt que de montrer comment l'auteur compose. Il voit un ex-voto. Par exemple un chancre, ou la représentation du membre atteint d'un chancre (cf. *supra*, p. 221 et n. 1). On aura donc : (a) Un premier paragraphe sur le mal dit καρκίνος (mir. 19, 3477 D 1-7). (b) Un second, développant le lieu commun usuel, que les médecins n'ont rien pu faire (3477 D 7-380 A 5). (c) Un troisième, qu'on trouve évidemment partout : le (la) malade recourt enfin à Cyr et Jean (3480 A 6-13). (d) Un quatrième, également attendu et inévitable : les saints ont eu pitié et guérissent. Ici parfois se rencontre une variante : il arrive que les saints veuillent mettre à l'épreuve la foi du patient, ils ne guérissent pas aussitôt : 13, 3464 B 10-33 οὐκ ὀλίγου δὲ παρεκταθέντος χρονικοῦ διαστήματος μηδὲν ὀνήσας ἠθύμησεν, τῶν ἁγίων οἰκονομίαις τισὶν ταμιευνομένων τὴν ἴασιν, 37, 3561 C 6 ss. ἐνιαυτοῦ δὲ ἑνὸς διιππεύσαντος τῆς τῶν ἁγίων ἀρωγῆς ἠξιοῦτο καὶ χάριτος, 38, 3565 C 12 ss. πρῶτον μὲν γὰρ ἐπὶ μῆνας τεσσάρας ἐλθοντα τὸν Στέφανον ἀνεπίσκεπτον εἴασαν, διὰ τούτου τὴν δυσκατάθετον αὐτοῦ γνώμην μαλάσσοντες καὶ πραότερόν πως πρὸς παραδοχὴν τοῦ βελτίονος ἐργαζόμενοι, etc. (e) Un dernier paragraphe enfin indique le traitement ou la prescription. C'est ici, comme on l'a vu, que paraît la plus grande variété. Dans le cas présent (19), les saints touchent le chancre, et il tombe à terre palpitant (ἐμπεσόντα καὶ σκαίροντα 3480 B 15). Sur quoi les serviteurs du temple le ramassent

et le suspendent. Beaucoup l'ont vu et ont raconté la chose à Sophronius. Une ligne eût suffi pour attester le miracle : « On voyait autrefois un chancre suspendu » (κρεμάμενον 3480 C 1) : le récit n'en comporte pas moins de cinquante-six.

Les quatre miracles que je citerai ont été choisis parce qu'ils sont caractéristiques de certains types. Une croyance populaire répandue voulait qu'on tombât malade pour avoir avalé un reptile : une petite fille a avalé des samamithia (44, cf. *supra*, p. 226 s.) ; une femme a avalé une petite grenouille qui, ayant crû en elle, lui cause des souffrances épouvantables (26). J'ai choisi, dans ce type, la guérison, particulièrement cocasse, d'un enfant qui avait avalé un œuf de serpent (34).

Selon une autre croyance populaire très commune, la maladie était due à un artifice magique (cf. *supra*, p. 227, 229). Outre qu'elle présente des détails amusants (1), l'aventure de Théophile, victime d'un envoûtement, offre un bon exemple de cette série (35).

Intéressants pour l'histoire des hérésies à Alexandrie au début du VII[e] siècle sont les miracles 12 et 36-39. En 12, il s'agit d'un jeune comte Julien, disciple de Julien d'Halicarnasse dit ici l' « Apollinariste » (3457 B 6-8). Julien d'Halicarnasse de Carie (déposé en 518) avait été monophysite, et, sans se rattacher directement à Apollinaire, il pouvait être dit « Apollinariste » du fait que, selon Apollinaire (c. 310-390), le Christ n'avait pas complète humanité, l'intelligence humaine étant en lui remplacée par le Logos divin. Julien d'Halicarnasse, après sa déposition, s'était fixé à Alexandrie, et il était devenu le chef de la secte des « Phantasiastes » (le corps humain du Christ est pure apparence), appelés ici (3460 B 2) « Gaïanites », du nom du patriarche Gaïanus qui, en 537, avait soutenu la secte. Contre Gaïanus s'était élevé le patriarche rival Théodose,

(1) Mais ressortissant peut-être aussi, comme l'observe Delehaye (*A. B.*, *l. c.*, 24), à un sujet de « controverse » ou de déclamation habituel dans les écoles. Delehaye écrit : « C'est précisément (*scil.* la discussion entre le pêcheur et le client des saints) l'exemple que Suétone propose de ce genre d'exercice. *Aestivo tempore adolescentes urbani cum Ostiam venissent, litus ingressi, piscatores trahentes rete adierunt et pepigerunt, bolum quanti emerent; nummos solverunt; diu exspectaverunt, dum retia extraherentur; aliquando extractis, piscis nullus affuit, sed sporta auri obsuta. tunc emptores bolum suum aiunt, piscatores suum.* » Déjà noté par Deubner, *De incub.*, 88 s. (d'après Usener), qui ajoute justement « qua ex re (l'emprunt aux rhéteurs) quomodo de miraculis illis in universum sit iudicandum satis elucet. »



et, comme les Phantasiastes étaient en même temps « Aphthartodocètes » (incorruptibilité du corps du Christ dès l'Incarnation), Théodose était le chef de la secte rivale des « Phthartolâtres », appelés ici « Théodosiens » (*l. c.*). Comme, aux yeux des Orthodoxes, ces deux branches du monophysisme étaient également dans l'erreur, le récit les condamne les uns et les autres : μεγίστους ὅρκους καὶ φρικώδεις διώμνυντο ὡς οὐ Γαϊανίτας, οὐ Θεοδοσιανοὺς ἐν μέτρῳ πιστῶν ἢ εὐσεβῶν ἀρίθμῳ ἔχει Χριστὸς ἢ λογίζεται (3460 B 2-4). On voit que ces deux sectes subsistaient encore à Alexandrie au début du VII[e] siècle. Le miracle 36 concerne également un disciple de Julien d'Halicarnasse (3549 D 6 s.). Il offre un détail curieux. Le sous-diacre « Julianien » Théodose refusant de se convertir malgré les visites de Cyr et Jean, les saints le pressent d'entrer dans leur église, et, comme on passe devant le φωτιστήριον où sont gardées les saintes espèces (3553 B 4 s., 3556 B 10, C 11 3557 A 10 : mais en 37, 3561 D 1, à propos de communion aussi, on a θυσιαστήριον), l'invitent à recevoir la communion. Théodore refuse, on s'approche du tombeau, et, comme les barrières sont ouvertes (ἐν ὅσῳ τὰ τοῦ μνήματος ἠνέῳκται κάνκελλα 3553 B 13), il demande la permission d'emporter de l'huile de la lampe. « Sophrone fait remarquer que beaucoup de ceux qui ne veulent pas communier avec les orthodoxes prennent de l'huile de la lampe des saints à la place du corps et du sang du Seigneur » (Delehaye 29, cf. 3553 B 14-C 5). Le sous-diacre Jean du mir. 37 et Stéphanos de Cynopolis (mir. 38) sont des disciples de Sévère, dans la secte des Théodosiens (Θεοδοσίου γὰρ καὶ Σευήρου ὁ Ἰωάννης ὑπῆρχεν ὁμόδοξος 37, 3561 D 11-13, τῆς τοῦ προλαβόντος ὑπῆρχεν αἱρέσεως 38, 3565 C 5). Du paralytique Pierre (39), il est dit seulement qu'il refuse le concile de Chalcédoine (451, cf. v. l. 3574 A 10, B 2 s., grec 3573 C 12) : il est donc monophysite. Dans cette série, j'ai choisi le mir. 12.

Mon dernier miracle enfin (31) appartient à la catégorie des punitions, et je l'ai élu tant pour son étrangeté que parce qu'il contient une citation (ou pseudo-citation) de Porphyre. Dans les autres cas, les saints ont puni ou parce qu'on n'a pas eu foi en eux (29), ou parce qu'on a prétendu que leurs guérisons n'ont rien d'extraordinaire, qu'ils ne font qu'appliquer les règles usuelles de la médecine (30), ou parce qu'on a communié indignement (32). La série des miracles punitifs (29-32) s'ouvre

par un petit exorde (29, 3508 A 10-B 3), où Sophronius manifeste son dessein de constituer cette série comme un groupe particulier : « Écrivons maintenant deux ou trois récits (il y en aura quatre, et à la fin du quatrième, l'auteur annonce qu'il va revenir aux τερπνά 3529 D 13 ss.) par lesquels on connaîtra aussi ce qu'il y a de strict et d'âcre chez nos saints » quand ils veulent punir. Ainsi la noble dame Athanasia passait son temps à se moquer de Cyr et Jean. Un jour qu'elle se livrait, en compagnie, à ces railleries, une puce la pique au talon. Elle se baisse pour se gratter et ne peut plus se redresser (29). Nous avons déjà vu (*supra*, p. 222, n. 1) le cas du médecin Gésios (30). Pour lui, qui est docteur et professeur de médecine (ἰατροσοφιστής (30 titre), Cyr et Jean n'ont aucun pouvoir miraculeux, ils opèrent simplement ἐκ τέχνης ἰατρικῆς (3516 A 7-9) (1). Cependant il tombe lui-même malade, et, malgré Galien et Hippocrate (D 2), ne peut guérir. Il va chez Cyr et Jean et reçoit l'ordre suivant : « Prends le bât d'un âne et porte-le sur tes épaules, ton cou, ton dos, toutes ces parties où tu as mal. A l'heure de midi, fais le tour ainsi de tout notre sanctuaire, criant 'Je suis un imbécile, complètement fou'. Ceci fait, tu seras guéri » (3517 B 6-12). Pure imagination, pense-t-il. Nouvelle visite, même ordre : mais en plus il devra suspendre une clochette à son cou. « Ces très divins et tout philanthropes (!) martyrs » apparaissent à nouveau. Même ordre : mais en plus, il devra avoir au cou une bride comme les bêtes, et se laisser tirer par un de ses serviteurs (3517 B 12-D 8). Il cède enfin, et, avec le bât, la clochette et la bride, dépose sa douleur (3520 A 12-15).

Une puce avait vengé les saints des insultes d'Athanasia (ὡς τῶν ἁγίων ὑπερμαχοῦσα 3512 B 10). Ils s'étaient vengés eux-mêmes du scepticisme de Gésios (30). Dans le cas du païen Agapios, ils vengent le Christ (32). Agapios est changeur ou banquier (ἀργυροπράτης : — πράκτης cod.) à Alexandrie (non indiqué, mais la série alexandrine va jusqu'au ch. 35), et païen. Pour cause de paganisme, il est envoyé à Byzance, mais échappe

(1) Gésios interrogeait les malades guéris sur le remède employé et constatait que tel remède venait d'Hippocrate, « il le prescrit en effet en tel écrit » (3516 A 15), tel autre de Galien, « cela se trouve en tel traité » (B 1), tel autre de Démocrite, « et il rappelait le lieu où était indiqué cet emplâtre » (B 1-3). Il s'agit de Démocrite Bolos, cf. *Révélation d'Hermès Trismégiste* I[2] (Paris, 1950), 197 ss.



au châtiment à coup d'argent (en 3524 D 9 lire ἐπεμέμψατο : — πεμψατο cod.), 3524 D 7-3525 A 6. Sorti de prison à Byzance, il part pour Alexandrie, espérant y échapper aux recherches. Il y est atteint de paralysie (3525 D 6), le mal atteignant jusqu'à sa langue et le rendant incapable d'articuler aucune parole (3528 A 1-3). On lui conseille d'aller à Ménouthis. Il obéit, mais, de crainte que les saints ne le repoussent comme païen, il joue le chrétien, pensant ainsi abuser et le public et les martyrs. Naïve erreur ! Les saints (un saint ?) lui apparaissent la nuit sous l'aspect de Christodore, lui reprochent son audace, lui annoncent qu'il sera flagellé en public, puis disparaissent (3528 C 1-13). Le jour venu, Christodore se montre pour l'encensement, Agapios se jette à ses pieds et le supplie de ne pas le flageller : Christodore jure qu'il n'en a jamais eu la pensée (D 10-12). On donne la communion ; comme, jouant cette fois l'hérétique, il s'est récusé, et qu'il en est né du tumulte à l'église, il veut effacer ce soupçon et communie. Aussitôt, il est pris de convulsions, tout en restant incapable de parler (3529 A 1-B 3). Trois jours se passent ainsi. Ses domestiques alors se disposent à le ramener à Alexandrie. Il meurt en chemin (B 4-15).

Crime et châtiment, en ces trois exemples (29, 30, 32), s'entendent aisément. Dans le miracle, en revanche, que j'ai choisi (31), le motif de la punition est tout à fait étrange. On peut néanmoins expliquer la chose. Il est raconté qu'un jeune homme, Théodore, après avoir communié, pris d'une sorte de folie furieuse, peut-être parce que quelqu'un l'avait irrité, non seulement a blasphémé la Divinité et lui a lancé des injures comme à un compagnon d'esclavage, mais a produit, par une inspiration de souffle dans les narines, un bruit sourd comme un éclat de tonnerre, qui a fait trembler tous les spectateurs et a paru très malséant aux auditeurs. Sophronius ajoute que beaucoup de Chrétiens agissent ainsi, ne pensant pas sans doute blasphémer (⟨οὐ⟩ νομίζοντες Campell Bonner), mais ignorant totalement le sens de ce bruit : car, s'ils le savaient, même après dix-mille tortures ils refuseraient d'agir ainsi (3521 A 2-B 3). Quel est donc le sens de ce reniflement, ou grognement, lié ici à un mouvement de colère? Dans un ingénieux article (1),

(1) *A Tarsian Peculiarity* (*Dio Prus. Or.* 33) ap. *Harvard Theol. Review*, 35 (1942), 1-11.

Campbell Bonner a montré que ce même bruit pouvait être le signe d'une extrême jouissance sensuelle : on ose à peine exprimer de quoi il s'agit, disons un grognement de volupté. En Or. XXXIII 36, Dion de Pruse dit qu'à Tarse ce bruit, qu'il nomme un ronflement (ῥέγκουσι 33), s'entend partout, dans les ruelles, près des maisons, au marché, au théâtre, au gymnase : or, déclare-t-il, si, passant devant une maison, on l'entendait, ne semblerait-il pas que c'est un bordel (χαμαιτυπεῖον 36)? Que penserait-on d'une ville où chacun ferait le geste du *digitus infamis* (τῷ μέσῳ δακτύλῳ)? Ou se promènerait la tunique relevée, comme dans une mare (37)? Davantage, si Cléanthe a reconnu un homme, d'aspect pourtant très viril, pour un κίναιδος du seul fait qu'il a éternué (54, cf. D. L. VII 173), ne faut-il pas tenir pour tel un individu qui émet un son qui n'est d'homme, de femme ou d'animal, non pas même d'une prostituée dans l'exercice de son métier, mais comme en produirait un inverti dans la posture la plus obscène et la pratique la plus abjecte (60)? L'association d'idées, chez le rhéteur, n'est que trop claire. Elle est confirmée par deux textes de Tatien (*adv. Graecos* 22, p. 25. 7 ss. Schwartz) et Clément d'Alexandrie (*Paed.* III 4, 29, 2-3, t. I, p. 253. 11 ss., 19 s. Stählin). « Quelle est la sorte de monstruosité à laquelle on ne se livre sur vos scènes? » demande Tatien. « On souffle bruyamment du nez (ῥιναυλοῦσι), on dit des obscénités, on fait des mouvements indécents, vos filles et vos garçons voient sur la scène des gens habiles à leur montrer comment on doit s'accoupler. » ῥιναυλεῖν, dans ce contexte, ne peut être qu'un αἰσχρόν. Et de même, chez Clément, διὰ ῥινῶν ἐπιψοφοῦντες ἐπικιναίδισμα. Je traduis tout le passage : « Des femmes se réjouissent de voir des embrassements d'androgynes, il afflue sur la scène des troupes glapissantes d'invertis, ignobles quant au corps, ignobles quant à la voix, émasculés (⟨ἀν⟩ηνδρωμένοι Mayor) pour des services abjects, ministres de la prostitution, qui rient aux éclats, gazouillent, qui sans réserve, pour entraîner à l'impudicité, accompagnent par un bruit des narines le geste obscène propre aux putains (καὶ τὸ πορνικὸν ἀνέδην εἰς ἀσέλγειαν διὰ ῥινῶν ἐπιψοφοῦντες ἐπικιναίδισμα), cherchant à plaire par des paroles et des postures impudiques et invitant au rire, qui est l'avant-garde de la volupté. » Plus loin (253.17-20), Clément indique que le même bruit peut



être un signe de colère, comme dans le récit de Sophronius. On voit dès lors ce que Sophronius veut signifier quand il dit : « Si les Chrétiens savaient de quoi il s'agit, même après des milliers de tortures, ils ne feraient pas entendre ce bruit. » Ou tout au moins cette explication s'ajoute à celle qu'il indique lui-même, où il allègue un rite, réel ou controuvé, des sacrifices païens.

## Choix de miracles de Cyr et Jean

**34.** *Sur Dorothée, de qui le petit garçon, Callinique, en chemin vers les saints, avala un œuf de serpent.*

[3536 B 6] C'est à point que se présente à nous une autre femme qui, elle aussi, éprouva sur le chemin menant aux martyrs les machinations du démon, mais obtint visible et prompt secours de la part des saints. Elle veut qu'on la joigne à l'héroïne du miracle précédent, pour proclamer non seulement de bouche, mais par écrit, le triomphe de ceux qui l'ont sauvée. Nous donc, admirant ses bonnes dispositions, satisfaisons à son désir, lui prêtant langue [C] et calame, pour obtenir avec elle, si Dieu le permet, le salaire de sa dévotion.

La femme se nommait Dorothée, et elle avait deux petits garçons, Callinique et Épimaque. Callinique, l'aîné, avait environ douze ans, Épimaque achevait sa neuvième année. La mère se rendait avec ces deux au temple des saints, pour y prier et y vénérer leurs augustes reliques. Quand ils eurent parcouru le plus fort de la route, ils s'assirent sous un arbre, pour se reposer : ils étaient venus à pied, car le manque de ressources les empêchait de voyager à cheval.

A peine les voit-il sous l'arbre, que le Prince du mal se souvint de ses anciens artifices contre nous sous l'arbre, [D] par lesquels, en la personne d'Adam et d'Ève, il a fait périr des flèches de sa jalousie toute la race humaine. Il montre donc aux garçons, gisant près du tronc de l'arbre, un œuf clair (1) de serpent, du serpent par lequel il avait jadis comploté notre perte. Cet œuf n'était ni bon à manger ni beau à voir, bien qu'il

(1) ᾠὸν οὔριον 3536 D 3 = ὑπηνέμιον, « où il n'y a que du vent », étonne à première vue car on nomme ainsi un œuf sans germe, stérile, ce que n'était pas cet œuf, puisque μεμορφωμένον ἤδη καὶ τέλειον ἔχον τὸ τῆς τεκούσης ὁμοίωμα 3537 A 4 s. Mais il est redevenu clair, le serpenteau a mangé toute la substance et il est près d'éclore.



eût paru tel aux garçons, comme à Ève (2), à cause de l'imperfection de leur âge, auquel manquait encore une faculté de discernement (3) bien exercée pour séparer le bon du mauvais. Vu ce manque, comme je disais, ils se jetèrent sans examen sur l'œuf, pensant que c'était le produit d'un des oiseaux qui mènent leur ronde dans l'air. Callinique s'en saisit à la hâte et, l'ayant pris — il avait devancé en effet Épimaque, son cadet — il le tenait en main comme un précieux trésor. Comme pourtant son frère, ayant manqué le [3537 A] butin, fondait en larmes, et que sa mère lui avait ordonné de remettre la trouvaille au cadet pour arrêter ses pleurs, vite le garçon mit la main à sa bouche et avala l'œuf, où se trouvait déjà formé et complet le serpenteau, image de sa mère. Ainsi, pour avoir contrevenu à l'ordre maternel, il eût récolté la mort comme fruit de sa désobéissance, si les martyrs Cyr et Jean n'avaient permis qu'il échappât au filet mortifère. Sur ce, poursuivant leur chemin, ils parvinrent au sanctuaire.

Ils y étaient arrivés, avaient fait à Dieu leurs prières, avaient vénéré le tombeau des saints, quand, peu après leurs adorations, Callinique se mit à souffrir des entrailles, car l'œuf [B] s'était ouvert en son ventre et avait évacué ce très funeste trésor. Tout d'abord, les douleurs avaient l'air de coliques, mais, augmentant peu à peu, elles ne se faisaient plus reconnaître comme des coliques, mais ressemblaient à des tortures dues à des démons. En effet le détestable serpenteau était sorti de la membrane ostréeuse enveloppante, et, comme il ne trouvait pas auprès de lui sa mère, il rampait à sa recherche et courait par-ci par-là dans les viscères de l'enfant : peut-être même les mordait-il, puisqu'il n'y trouvait pas sa nourrice. L'enfant d'abord pleurait ; puis le mal empirant le fit passer des larmes aux cris ; et quand il n'eut plus la force de supporter les tourments du serpent, il tomba à terre et s'y roulait, se déchirait, se tordait [C] de cent manières, au point que, après cela, il ne put plus même élever la voix, mais qu'à le voir on pensait qu'il allait aussitôt mourir.

Dorothée qui, comme j'ai dit, avait enfanté ce fils et son frère,

(2) Brachylogie pour ὡς καὶ ⟨τὸ μῆλον⟩ τῇ Εὔᾳ D 7.

(3) Lire αἰσθητήρια 3536 D 9 : ἀσκητήρια cod.

était déchirée en ses entrailles plus encore que Callinique, voyant qu'il périssait misérablement. Elle s'approche en hâte des martyrs et, avec larmes et gémissements, les suppliait en ces termes : « Hélas, mes saints, de quelle façon avez-vous accueilli mon sacrifice? Hélas, de quelles récompenses m'avez-vous gratifiée? Hélas, quel accueil m'avez-vous réservé? D'autres femmes, qui n'ont pas d'enfants, enfantent quand elles ont eu recours à vous : et moi, qui étais arrivée ici flanquée de deux garçons (δορυφ⟨ο⟩ρουμένη 3537 C 12 s.), c'est avec un seul, si vous ne vous hâtez, que je partirai d'ici. D'autres viennent respirant déjà la mort, et s'en vont [D] se riant d'elle : et à moi malheureuse, mon petit garçon, qui arrivait jouant et sautant, va mourir sûrement, si vous ne le sauvez : la route qu'il a faite pour venir, il ne la refera pas vivant. Vous m'avez enlevé le soutien de ma vieillesse, vous m'avez pris le bâton de ma faiblesse, vous m'avez ravi l'espoir de mon ultime repos : celui sur lequel je comptais pour me nourrir après Dieu, vous le gardez. Si, moi, j'ai fauté, ô martyrs, pourquoi châtiez-vous mon petit? Si j'ai péché, c'est moi qu'il faut punir. Pourquoi rejetez-vous sur des enfants innocents les erreurs de leur mère? Pourquoi vous faites-vous les vengeurs des malédictions de la Loi, des condamnations de Moïse? « Que les fautes des pères, dit-il (Ex. 20, 5), retombent sur leurs enfants. » Mais « de cette malédiction de la Loi, le Christ nous a rachetés, lui qui s'est fait malédiction pour nous » (Gal. 3, 13). Il a mis fin à cette condamnation par le prophète, [3540 A] proclamant ouvertement qu'on ne dira plus ce dicton « Les pères ont mangé des raisins verts, et les fils ont eu les dents agacées » (Ez. 18, 2). Chacun désormais répondra devant Dieu de sa propre conduite, et non un autre pour un autre. La personne qui pèche, c'est elle qui mourra, et ce n'est pas un autre qui subira par elle jugement et punition (cf. Ez. 18, 3-4). Ce n'est pas nous, mais d'autres, qui ont été esclaves de la malédiction de la Loi, ceux qui n'ont pas reçu Christ le Libérateur, le Fils de Dieu. Nous qui, par Lui, avons été adoptés comme fils, nous avons reçu, non un esprit d'esclavage pour la crainte, mais un esprit d'adoption, dans lequel nous crions « Abba, Père » (Rom. 8, 15), libres désormais en tant que le Christ nous a libérés. Ou bien donc punissez-moi et laissez aller mon enfant, ou punissez-moi avec lui, que je ne voie pas, moi vivante, la perte de mon fils. Si en revanche rien de cela [B] ne vous agrée, alors rendez-moi mon garçon, imitant votre Dieu et Maître, qui est sensible à la pitié. »



Elle dit, et plus encore, et de toute la nuit ne cessa de pleurer, puis, vers l'aube, s'endormit, non que l'eussent vaincue les traits du découragement et de la fatigue, mais pour qu'elle pût voir en songe les saints la visiter. Lui étant apparus, comme ils font pour tous, ils lui ordonnèrent de sortir l'enfant de l'église vers la troisième heure du jour, de le placer au milieu de l'atrium extérieur, et que personne ne s'approchât de lui, non pas même sa mère, mais qu'elle s'assît à peu de distance et considérât le prodige que le Ciel accomplirait pour lui. Voilà ce que dirent les martyrs et, ayant ainsi parlé, ils s'envolèrent. Dorothée, à l'heure dite, obéit à l'ordre, sortit son fils de l'église et le coucha à l'endroit indiqué, tandis qu'il se roulait continuellement de côté et d'autre : la plupart pensaient qu'il allait mourir, mais sa mère avait confiance qu'il vivrait.

Une demi-heure environ après qu'on l'eut couché, alors qu'il y avait là une grande foule qui était restée pour voir l'issue, voici que la mère serpent qui avait produit l'œuf s'avance à la recherche de cet œuf, rampant et sifflant, poussant des appels comme une femme a coutume de pousser gémissements et cris de douleur, quand elle cherche son bébé chéri qu'elle a perdu. Elle pénétra, à la vue de tous, [D] par la porte extérieure de l'enceinte, et, passant au travers de tous ces gens qui étaient là auprès, que, dès l'abord, elle mit en fuite, elle court vers l'enfant malade et tourne à plusieurs reprises autour de lui. Tantôt elle murmurait à son oreille, tantôt elle s'approchait de sa bouche, et, par de légers cris, appelait son fils qui était là quelque part tout au fond, logé dans le ventre du garçon. Or le serpenteau prit conscience de la présence de sa mère ; il reconnaît son sifflement, accourt en hâte, sort par la bouche et va vers elle, comme si, maintenant qu'il avait été mis au monde, il ne voulait plus rentrer dans le sein (κυοφορεῖσθαι 3540 D 10 : -φορεῖν cod.), ou plutôt parce qu'il avait reconnu l'ordre des saints — il est plus pieux de parler ainsi, car c'est en obéissance à cet ordre que la mère serpent était venue, en peu de temps, le chercher — et que, eût-il voulu demeurer dans le

ventre, il ne le pouvait plus. Quand donc la mère serpent eut vu le serpenteau [3541 A] qui bondissait hors de la bouche, et qu'elle eut reconnu que c'était bien son rejeton, celui qu'elle cherchait, aussitôt vu aussitôt fait : elle le saisit par la gueule et sautant, toute joyeuse, elle rentra dans sa tanière. C'est de la même façon aussi que Dorothée, après la sortie du serpenteau, enleva sur le champ son fils Callinique, qui avait été ainsi guéri. Elle chanta avec lui sa reconnaissance aux martyrs qui l'avaient sauvé, et, dans l'exaltation et la joie, reprit le chemin de la ville. Quant à la foule présente, qui avait vu ce miracle, elle répétait à voix haute ce mot de l'Évangile (Lc. 5, 25) « En vérité, nous avons vu aujourd'hui des prodiges », et à cette occasion honora d'acclamations, de toutes ses forces, Dieu et les martyrs.

Nous aussi donc, ayant offert avec elle les hymnes de louange convenables au Christ notre Dieu et à ses saints martyrs, nous allons aller de l'avant pour accomplir la fin que nous nous proposons.

**35.** *Sur Théophile qui, par suite d'une opération magique, eut les mains et les pieds liés.*

[3541 B 3] Digne d'étonnement vraiment est Théophile, et le récit qui le concerne. Et peut-être est-ce pour cela qu'il s'est gardé pour nous en dernier, ou plutôt ce n'est pas lui, mais les admirables martyrs qui l'ont mis à cette dernière place. Mais nous le disons dernier seulement de ceux qui ont été composés pour les Alexandrins, pour qu'il soit l'ornement suprême des miracles qui l'ont précédé, et réjouisse amplement et magnifiquement les auditeurs, et pour que tout ce qui a été infligé à Théophile, n'étant pas caché par le récit d'un autre miracle, soit éternellement gardé en mémoire (1). Nous aussi donc, pris d'admiration pour la sagacité de Théophile (2), nous allons raconter son aventure, couronnant ainsi de façon excellente les récits antérieurs.

(1) En 3541 B 10 s. lire καὶ πρὸς αὐτὸν ἀεὶ ⟨μνημονεύσηται⟩ πᾶν ὃ ἐμπεφόρητο (-φόρευτο cod.) ἑτέρου γραφῇ μὴ σκεπόμενον (-νος cod.). Ce récit venant en dernier n'est pas caché par un autre qui le suivrait.

(2) Quelle sagacité (τῆς συνέσεως 3541 B 12)? Il n'a fait qu'obéir aux saints. Mais peut-être fut-il sagace en cela même, qu'il s'est adressé à eux.



Le père et maître de la haine entre hommes et entre frères, celui qui dès le principe a trompé [C] le genre humain et, pour autant qu'il était en lui, l'a privé de la grâce divine, ne se contente pas de sa propre fureur et colère contre les hommes, et de tous les malheurs et accidents dont il les frappe continuellement, comme dit Job l'inspiré, mais il les excite souvent les uns contre les autres, insérant en eux les germes de sa haine des hommes, lui qui (ὃς C 7 : ὡς cod.) les anime d'une telle flamme à se détester mutuellement qu'ils le prennent souvent comme allié de leur ressentiment, causant ainsi les pires dommages d'abord à eux-mêmes — car c'est mort de l'âme que de convenir avec Satan — et ensuite aux frères, que pourtant nous avons reçu le commandement d'aimer comme nous-mêmes. Ce prince du mal, certains individus, désireux de nuire à Théophile, [D] se l'étaient concilié comme patron (3), non sans d'ailleurs son propre dessein : ce dessein, ils s'empressaient de l'accomplir, et ainsi attiraient Satan vers eux comme allié pour le complot. Obéissant à leurs impures invocations, il avait affligé grandement Théophile, lui ayant lié les mains et les pieds, et il le persécutait (4) de peines cruelles autant qu'il lui plaisait, peut-être même non pas autant qu'il lui plaisait et le voulait — car il l'eût fait périr s'il l'avait pu — mais autant que Dieu lui avait permis de le tourmenter. Théophile, ignorant la cause du mal, avait mandé les médecins, il les suppliait de l'assister selon leurs moyens et les pressait de le sauver au plus vite, car il gisait inerte et immobile [3544 A] et périssait misérablement par l'effet des douleurs. Mais comme ces médecins ignoraient avec lui la cause du dommage, ils ne pouvaient exercer leur art. Car l'art médical ne prescrit, quand on ignore le mal, aucun traitement particulier, seulement ce qu'inspirent l'entendement propre et le jugement d'un zèle industrieux. Quoi qu'il en soit, après avoir appliqué beaucoup d'antidotes et de purgatifs — ils pensaient que la maladie venait d'une surabondance d'humeurs — puis d'autres remèdes au moyen de liniments et d'un changement de diète, comme ils n'aboutissaient à rien,

(3) En 3541 C 14, Τοῦτόν τινες ἀδικῆσαι Θεόφιλον θέλοντες ᾧ οἰκειώσαντο ne va pas. Peut-être ὡς ⟨προστάτην⟩ οἰκειώσαντο, cf. v. l. *ut proprium patronum asciscere curaverunt.*

(4) βασανίζων D 6 : βαστάζων cod.

ils arrêtèrent leurs soins. Quand enfin il eut constaté (5) qu'ils avouaient avec peine leur ignorance du mal, et, avec cette ignorance, leur impuissance, il ordonna qu'on le portât chez les saints, qui connaissent par voie céleste les maladies des mortels et, par suite, leur apportent la guérison. Étant donc arrivé à l'église de Cyr et Jean, il supplia les martyrs de faire cesser le mal, et, après peu de temps, [B] fut exaucé et obtint la guérison. Car ils ont compassion pour ceux qui souffrent et ils leur accordent vite la guérison, à moins que le malade en soit totalement indigne, ou qu'il ait besoin d'une correction plus longue, pour certaines raisons (6) — par exemple des fautes cachées — que seuls connaissent le Maître de l'univers et ceux à qui il lui aura plu de les révéler, parce qu'ils le méritent.

Puisque nous avons indiqué la maladie, nous dirons aussi le mode de la guérison, car il est digne d'une grande admiration, et c'est même en vue de raconter ce mode que nous avons indiqué la maladie. Les saints lui apparurent en songe et lui prescrivirent ceci : « Demain à l'aube, disent-ils, après avoir engagé les philopons (7) à te soulever et porter, sors vers la mer : tu rencontreras un pêcheur en train de jeter son filet dans l'eau ; conviens avec lui de tel ou tel salaire [C] pour qu'il déploie le filet à ton compte. Quelque objet qu'il ait capturé, cela servira à ta guérison : une fois mis à nu, il doit te délivrer du mal. » Ainsi parlèrent en songe les martyrs, puis ils s'envolèrent. Théophile, au petit matin, fit venir les philopons — ce sont d'anciens malades qui ont repris force — et, leur ayant transmis l'ordre des saints, il les suppliait de le soulever en hâte. A l'ouïe du commandement des martyrs, ils le soulevèrent aussitôt et sortirent de l'église. Arrivés près de la mer, ils trouvent un pêcheur avec ses filets, prêt à capturer les fruits de la mer. Ils l'abordent, et déposent l'infirme sur le sable. S'adressant alors au pêcheur (8), Théophile lui dit : « Combien veux-tu gagner pour un seul coup, si tu me remets ce qu'aura pu [D] capturer ton filet ? Qu'il ramène quelque chose ou ne tire rien, que

(5) En 3544 A 10-11 εἰρηκότες... ἐκέλευε, ou prendre εἰρηκότες pour un nom. absolu (dur !), ou lire εἰρηκότας ⟨μαθών⟩ ou ⟨γνούς⟩ ou ⟨ἰδών⟩.
(6) En 3544 B 4 lire διὰ λόγους : δι' ἀλόγους cod.
(7) Cf. l'Introduction à Cyr et Jean, *supra*, p. 223, n. 2.
(8) Littéralement « pêcheur à la ligne », ἀσπαλιευτήν 3544 C 13. Mais il n'est partout question que de pêche au filet.



la prise soit petite ou grande, qu'il y ait plus de choses ou moins, à moi sera, comme si c'était un coup de dés, ce qu'aura pris le filet. » « Une silique (9) », répond le pêcheur. Ayant donc déployé le filet, il le lança dans la mer, pensant prendre peut-être quelque petit poisson ou quoi que ce soit qui vit dans l'eau : et de même pensait évidemment l'infirme qui avait pris à gages le coup. Comme, peu après, on avait tiré le filet, on ramena, non pas ce à quoi s'attendaient l'un et l'autre, mais une toute petite cassette. Elle ne tenait pas, caché dedans, Moïse, mais un maléfice pareil à ceux de Jannès et Mambrès (10), [3545 A] non un législateur gracieux et, comme il a été montré, plus doux que tous hommes, mais un objet criminel, le produit d'une férocité démoniaque. Mais le pêcheur l'ignorait, comme aussi le malade, et ils se disputaient au sujet de la cassette, l'un disant : « Je n'ai pas vendu une cassette, mais le poisson qui monterait de l'eau », le malade rétorquant qu'il avait acheté ce qui surgirait, et non pas seulement un poisson. Ce qui fomentait cette querelle n'était pas seulement la cassette, qui avait l'air de contenir quelque objet de prix, mais aussi sa fermeture surchargée. Car elle n'était pas seulement étroitement serrée de ficelles et munie de serrures, mais on y avait imprimé des sceaux de plomb.

Comme, après s'être longtemps disputés, ils ne pouvaient se convaincre l'un l'autre, et qu'ils ne supportaient pas non plus de céder l'un à l'autre, [B] ils vont à l'oikonomos de l'église pour le prendre comme arbitre du litige. Celui-ci, les deux parties entendues, refusait de rendre son jugement (11) « à moins, disait-il, que je n'aie d'abord ouvert le couvercle et vu ce qu'il y a au dedans. » Ayant donc ouvert à grand peine, aux yeux de tous, la cassette, il y trouva un spectacle horrible, tout à fait affreux, rien de ce que croyaient les auteurs de la trouvaille et tous les spectateurs présents, mais une chose qui nageait au fond de l'abîme et que les saints, dans l'océan de leur miséricorde, en

(9) Petite pièce de monnaie (κεράτιον), 1/24ᵉ du sou d'or.
(10) Magiciens d'Égypte dont il est souvent question dans l'ancienne littérature juive et chrétienne. Mambrès est l'orthographe des textes latins, les grecs ont usuellement Jambrès (v. gr. *Hist. Mon. in Aegypto* XXI 27). Cf. *Oxford Dict. of the Christ. Church*, s. v. *Jannès and Jambrès*, et mes *Moines d'Orient*, IV 1, note à XXI 27.
(11) En 3545 B 3 lire τὴν οὐ... ψῆφον ⟨φέρειν⟩ ἠνείχετο, v. l. *non... dare sententiam patiebatur*.

avaient tirée. C'était une figurine de forme humaine, dont la matière était d'airain, faite à la ressemblance de Théophile, et qui portait quatre clous enfoncés aux pieds et aux mains, à raison d'un clou par membre. A cette vue, tous furent hors d'eux-mêmes, [C] et ne savaient ce que pouvait être cette apparition. Dès lors, le caractère de la trouvaille leur étant devenu manifeste, le combat des deux plaideurs cesse de lui-même.

Peu s'en faut qu'on ne se fût mis (12) à rejeter l'objet à la mer et qu'on n'eût caché dans les flots l'ignoble image, sans que Théophile en eût tiré aucun secours, si, de nouveau, les martyrs n'avaient mû l'oikonomos à se demander ce que pouvaient bien être les clous qui avaient été enfoncés dans les quatre membres de la statuette. Il ordonna donc à l'une des personnes présentes d'arracher les clous, s'il le pouvait. Celui-ci (13), ayant reçu en main la statuette et s'étant saisi du clou fixé dans la main droite, le tira violemment de toutes ses forces et le détacha : à peine eut-il été arraché, voici que la main droite de Théophile [D] était libérée, elle déposait le poids de la douleur et l'immobilité qui y était jointe. Alors fut reconnue de tous l'infâme ligature magique dont il avait été victime, cette ligature que les sorciers avaient opérée avec l'aide des impurs et très méchants démons, et qu'ils avaient ensuite plongée au fond de la mer (14) pour qu'elle ne fût jamais dissoute. Mais ils furent convaincus d'impuissance et de folie, puisque Cyr, et avec lui Jean son allié, démontrèrent clairement leur erreur, et prouvèrent à l'évidence qu'aucune partie de la création ne leur est inaccessible, ni ciel ni terre, ni air ni feu, ni eau ni mer ; mais qu'ils traversent toutes choses en sauvant ceux qui sont pieux et fidèles. Mais c'est là pour tous une vérité manifeste, lors même que nous manquerions à la proclamer.

[3548 A] Quand ceux qui entouraient alors l'oikonomos eurent vu et appris le maléfice, qu'ils eurent constaté que Théophile mouvait sa main droite, pris d'une joie extrême ils célébrèrent les martyrs et s'empressèrent de détacher les autres

(12) En 3545 C 4 ne faut-il pas lire Καὶ μικροῦ ἂν αὐτὸ ἐνθαλαττεύειν [εν]ἔβαλον, selon le sens intransitif de βάλλειν, « commencer de, se mettre à », bien connu dans la langue tardive?

(13) En C 10 lire ὃς (ὡς cod.), même faute que ci-dessus 3541 C 7.

(14) Ceci dit par métonymie : c'est la figurine d'envoûtement, agent de la ligature, qui a été jetée à la mer.



clous. Et tandis qu'ils les enlevaient, l'infirme était délivré de ses liens et de ses tortures, jusqu'à ce qu'ils les eurent tous arrachés : et ainsi le malade fut délivré de tous les effets de l'opération magique et du fléau diabolique. En effet, à peine dégagé le clou sur la main gauche de la statuette, aussitôt le malade étendit sa main gauche ; et de même, à peine enlevés les clous fixés aux pieds de la figurine, le malade, sans souffrance ni douleur, mut ses pieds. Alors, s'étant relevé en hâte, il courut à la châsse des reliques des saints, et, levant ses mains vers le ciel, il chanta à voix haute [B] leurs louanges : avec lui chantaient ceux qui le voyaient.

Quant à nous, après avoir célébré les martyrs de notre mieux, et couronné par ce récit ceux où nous avons écrit les miracles accomplis pour des Alexandrins, commençons désormais ceux qui ont eu lieu pour des Égyptiens et des Libyens, implorant Christ notre Dieu de se faire le chorège de notre discours, ainsi que les martyrs Cyr et Jean qui, par son influence, produisent leurs miracles.

**12.** *Sur le comte Julien qui, par suite d'une opération magique, était paralysé de tous les membres.*

[3456 A 5] Voici que s'avance, pour que je parle de lui, Julien, qui est plus admirable aujourd'hui qu'auparavant, qui abonde puissamment en richesses et n'est pas non plus dépourvu de trésors de vertu, qui est issu d'une illustre race et que tous connaissent comme un noble personnage. Il avait été atteint d'une double infirmité, et il bénéficia, contre l'une et l'autre, d'une double guérison. Il est encore en vie, et il raconte à tous ce qui lui est arrivé. Il veut pourtant être inséré dans ce très bref ouvrage que je compose, et, comme s'il devait survivre toujours, annoncer aux générations futures le miracle accompli pour lui. Nous donc, admirant son affection pour les saints [B] et approuvant son dessein à leur égard, entreprenons de mettre par écrit son aventure.

Julien était dans toute sa force au temps de sa jeunesse, et cette force avait pour compagne l'opulence, qui est la mère de la luxure et la maîtresse de toute espèce d'impudicité. La jeunesse enfantait les plaisirs et se les proposait comme but, l'opu-

lence les allaitait et nourrissait. Et il y avait guerre en son âme contre l'opulence et ensemble la jeune ardeur du corps. Mais cette âme, ces deux l'avaient vaincue de vive force, ils l'avaient fait prisonnière, la tenaient en esclavage et la forçaient d'accomplir leurs vouloirs, car elle n'osait résister aux ordres brutaux qu'ils lui donnaient, pas plus que l'antique Israël quand il servait jadis comme mercenaire en Égypte. Et l'on pouvait la voir telle un cocher sans force ni pouvoir emporté par des chevaux fringants, [C] incapable de retenir leur élan, mais entraîné malgré lui, violemment ravi par eux, et qui à la fin lâche les rênes et tombe avec eux dans le précipice. Tout de même l'âme du jeune homme, sous la tyrannie de l'opulence, dominée par les délices et la pleine vigueur d'un corps juvénile, était entraînée vers les plaisirs honteux et se courbait en esclave sous les passions vicieuses. Dans cet état, Julien, avant de justes noces, convolait en des unions illégitimes, avant les embrassements d'une épouse, se laissait prendre à des embrassements étrangers au mariage, avant d'avoir acquis une source bien à lui, s'abreuvait, pour en boire l'eau, à une source sans maître, avant une biche qui fût l'objet de ses faveurs, avait commerce avec une biche objet d'un désir vagabond (1). De fait, il s'était enamouré d'une donzelle, et c'est avec elle qu'il prenait ses ébats.

[D] Quand pourtant il eut contracté plus tard un mariage honorable et se fut attaché à une couche sans souillure, il prit conscience du dommage que lui causait son lien illégitime et cessa ses relations avec la donzelle. Mais elle n'accepta pas cette rupture, et, en ayant conçu une jalousie scélérate, elle se vengea du jeune homme par un poison, et, à cause de la séparation, machina sa mort. Elle ne réussit pas néanmoins à tuer l'adolescent, quoiqu'elle l'eût rendu tout pareil à un cadavre, lui ayant lié, par le poison, mains et pieds et rendu inerte chaque membre

(1) Je traduis littéralement 3456 C 12 s. : πρὸ πώλου χαρίτων ῥεμβασμοῦ πώλῳ ὡμίλησεν parce que c'est une réminiscence de Prov. 5, 19 ἔλαφος φιλίας καὶ πῶλος σῶν χαρίτων ὁμιλείτω σοι. Tout ce morceau de rhétorique verbeuse est d'ailleurs plein d'échos de Prov. 5. La source : cf. Prov. 5, 15 πῖνε ὕδατα ἀπὸ σῶν ἀγγείων καὶ ἀπὸ σῶν φρεάτων πηγῆς, 5, 18 ἡ πηγή σου τοῦ ὕδατος ἔστω σοι ἰδία. Les embrassements étrangers : cf. Prov. 5, 20 μὴ πολὺς ἴσθι πρὸς ἀλλοτρίαν μηδὲ συνέχου ἀγκάλαις τῆς μὴ ἰδίας. En C 13 ῥεμβασμός vient sans doute de Sap. Sal. 4, 12 ῥεμβασμὸς ἐπιθυμίας μεταλλεύει νοῦν ἄκακον.



du corps : bien plutôt Dieu l'avait conservé, lui qui, dans sa bonté, ne se souvient pas des fautes des jeunes, détourne les yeux des péchés des mortels et ne leur fait pas sentir sa colère sur le champ, mais [3457 A] prend toujours patience, attendant notre retour et notre conversion. Le garçon donc faisait pitié à voir : ce qui s'offrait aux yeux, c'était, pour ses parents, le malheur ; pour sa jeune épouse et pour la race, un deuil inattendu au lieu de la joie ; pour tous ceux qui le voyaient, un misérable spectacle. Autres que les siens étaient les pieds qui le portaient, les mains dont il faisait usage ; c'est par d'autres qu'il accomplissait tous les actes que Dieu a accordé aux hommes d'accomplir par eux-mêmes. Aucun des médecins ne pouvait le délivrer du mal, ni par régimes, ni par antidotes, ni par onguents se succédant les uns aux autres, ni par remèdes quels qu'ils fussent. Le mal l'emportait sur tout cela, refusant de tendre la main à la main des hommes.

Conscients de cette situation, ses parents ont recours à Dieu et aux martyrs. Ils envoient promener les secours [B] médicaux (2), ayant choisi à leur place l'aide divine. Or ces très saints martyrs eurent pitié du jeune homme, ils émoussèrent les pointes de ses douleurs et lui accordèrent de mouvoir et étendre quelque peu mains et pieds. Donner entière guérison à ces membres était empêché par une cause relative au dogme. Ce Julien le Jeune était en effet le disciple de Julien l'aîné, d'Halicarnasse, qui avait été Apollinariste (3) : il partageait ses sentiments et ses opinions. Comme son âme était donc imbue de ces doctrines, ce n'est pas poussé par elles que Julien le Jeune allait aux saints, mais à cause de sa maladie. Cependant, par de fréquentes apparitions nocturnes, les martyrs lui conseillaient de renoncer à cette manière de voir et d'embrasser la communion de l'Église catholique. Plusieurs fois aussi ils lui avaient apporté le calice plein du saint Corps [C] du Seigneur et de son Sang, ils l'engageaient à communier ; ils faisaient semblant eux-mêmes de communier et invitaient Julien à communier avec eux. Parfois aussi ils disputaient avec lui sur

(2) En 3547 A 15 s. lire sans doute χαίρειν μὲν ἰατρικοῖς βοηθήμασιν ⟨εἰπόντες⟩ ou ⟨λέγοντες⟩. En B 4 s. τελείαν γὰρ ⟨ἴασιν⟩.
(3) Sur ce passage, cf. *supra*, l'Introduction à Cyr et Jean, p. 232.

le dogme, lui expliquaient la vérité proclamée dans l'Église, et lui affirmaient par serment que c'était là la doctrine officielle touchant l'union hypostatique salvatrice du Christ notre Dieu.

Comme pourtant, malgré toutes ces avances et bien d'autres encore, ils n'avaient pu persuader Julien, qui refusait de se laisser convaincre, ils le firent se ressouvenir de ses anciennes douleurs, ils réveillèrent les aiguillons de ses souffrances, peut-être même avec quelque addition, lui ayant lié [D] comme auparavant mains et pieds, et ayant augmenté ses tortures, dans le désir peut-être de démontrer en acte le mot du Psaume (31 (32), 9) : « serrant par le mors et le frein les mâchoires de ceux qui ne s'approchent pas de Dieu » avec foi. De fait, ce brave jeune homme, qui avait méprisé tant de conseils, tant de témoignages et de si grandes visions, et avant tout cela le miracle qui avait eu lieu en sa faveur, n'eut pas la force de mépriser ces modiques flagellations : il poussait clameurs et cris, appelait, implorait, adressait aux martyrs supplications et invocations. Mais il n'y avait personne pour le délivrer, le sauver, l'arracher aux souffrances, personne qui pût l'aider, car ce qui se passait était une punition des saints.

Mais quand, par ces tourments, ils eurent calmé sa bouillante ardeur (4) [3460 A] et qu'ils eurent amené à l'obéissance celui qui auparavant refusait d'obéir, alors ils lui apparaissent, le visage souriant et enjoué, et ils lui demandaient pourquoi il poussait ainsi cris et clameurs. Lui, comme s'ils ignoraient son mal, le leur dit, et les invitait à le secourir en son péril. Mais ces excellents martyrs lui rappelaient de nouveau la règle de foi qu'ils lui avaient expliquée en vision, lui représentaient que les souffrances qu'il endurait avaient pour cause son refus, et qu'il ne serait pas débarrassé de ses peines avant qu'il ne se fût dégagé de l'hérésie qui le retenait et n'eût embrassé la communion de l'Église apostolique. Or c'était là précisément le but que Julien désirait de voir, et il les pressait de l'instruire à ce sujet. Comme donc les martyrs voyaient que le jeune homme leur cédait, ils lui firent connaître aussi, pour le rassurer davantage, ces instructions nouvelles. Levant [B] les mains vers le ciel, ils lui affirmèrent, par les serments les plus

(4) En 3457 D 15 lire sans doute τὸ αἴθυσσον (τὸ αἴθασσον cod.).



solennels et terribles, que pas un Gaïanite, pas un Théodosien, n'était tenu et compté par le Christ au nombre des orthodoxes et des vrais croyants. Quand Julien eut reçu, de la part des saints, cette attestation par serment, comme les épreuves et les serments lui avaient enseigné la véritable doctrine, il renonça à l'une et l'autre secte (5), et, avec la santé de l'âme, il reçut en plus, grâce à la vraie foi, la guérison corporelle.

Je penserais nuire à mon récit, si je taisais le trait brillant et gracieux dont firent montre les saints touchant la communion de Julien. Le voici. Comme ils voyaient que d'une part il renonçait à son ancienne hérésie et embrassait la vraie confession du Sauveur, mais que d'autre part il répugnait, par respect humain, à participer aux saints mystères et rougissait de ce dont [C] il eût dû se glorifier, ils machinent un tour admirable et réjouissant. Lui étant apparu en songe, à leur habitude, ils lui disent : « Voici, c'est bientôt l'anniversaire de la naissance du Sauveur, en laquelle le Fils unique du Dieu et Père s'est incarné et a été fait homme. Cette fête sainte et solennelle, les Alexandrins qui sont fils et nourrissons de l'Église catholique la célèbrent en l'église dite de Théonas dédiée à la Sainte Vierge Marie Mère de Dieu. Va donc toi aussi à cette panégyrie, joins-toi aux fidèles qui célèbrent pieusement la fête, mêlé à l'assemblée des croyants, unis-toi à la psalmodie, écoute les leçons des apôtres et la proclamation des saints évangiles, car les gens de ta secte [D] restent jusqu'à la fin de ces lectures. L'évangile achevé, sors selon ton ancienne habitude pour t'éviter à toi-même tout soupçon. Une fois sorti de l'église, va attendre au Dromos » — c'est un lieu insigne de la ville d'Alexandrie, en forme d'avenue, bordé de deux portiques, orné de colonnes et de marbres, où se presse un peuple nombreux, et qui abonde en boutiques où se vendent toutes sortes de provisions —; « promène-toi là, disent-ils, surveillant la fin de la synaxe. Et quand tu auras vu que tous les gens se sont retirés chez eux, entre discrètement dans l'église sans que désormais nul ne te voie, et communie aux saints mystères. Puis reviens dans notre maison et [3461 A] tiens-toi en paix. De cette façon, il ne se

(5) ἀμφοτέρων αὐτῶν ἀπηλλάττετο 3460 B 6. A la vérité il ne pouvait appartenir qu'à l'une ou à l'autre, car elles étaient diamétralement opposées, bien qu'elles se réclamassent toutes deux de Julien d'Halicarnasse, cf. Introd., p. 232 s.

peut que tu n'échappes au blâme qui te viendrait des hérétiques avoués sitôt qu'on leur aurait parlé de ta communion, et d'une part tu mettras fin à ta suspicion d'avoir à rougir devant eux, d'autre part tu t'acquerras une louange incessante puisque tu te seras sauvé. » Tels furent les conseils des saints.

Julien accepta ce conseil puisqu'il lui venait des saints, et, comme il l'avait reconnu en accord avec son propre dessein, il promit de le mener à fin (6). Mais, bien qu'il se figurât que la chose conseillée se passerait bien ainsi, cela ne se fit pas comme il le pensait, ni comme il le désirait et souhaitait, mais comme les saints l'avaient décidé et décrété, et comme l'avait prescrit le mot du Sauveur (Mth. 5, 16) : « Que votre lampe brille aux yeux des hommes, pour qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux. » Car ce qu'il voulait, lui, cacher dans le secret, [B] les saints voulaient le proclamer sur les toits.

A l'approche donc de la sainte fête de Noël, Julien, se rappelant l'ordre des saints, se rend, dit-il, à l'église dite de Théonas. Il y entendit les leçons des apôtres et l'évangile, et, après cela, sortit et alla au Dromos. Il y resta tout le temps de la synaxe, puis, quand elle fut achevée et que les fidèles se furent retirés, il rentra dans l'église en cachette et secrètement, à ce qu'il croyait (7), reçut la communion. Mais, tandis que, tête baissée et le corps incliné, comme il convenait, il participait au Corps du Sauveur, des clercs de la secte dite des Gaïanites, au nombre peut-être environ de cent, entrèrent à l'église [C] pour y prier ; certains font d'ordinaire ainsi après la fin de l'office, pour honorer la sainteté du lieu et pour rendre à la Mère de Dieu les hommages habituels de vénération. Lorsqu'ils eurent vu Julien en train de communier, ils furent frappés de stupeur de sa conversion, et ils se faisaient signe l'un à l'autre et le montraient à ceux qui ne l'avaient pas vu. Quant à Julien, il avait relevé la tête après qu'il eut déposé en lui l'aliment vivifiant. Aussitôt qu'il les eut aperçus, son visage se couvrit de rougeur,

(6) En 3461 A 7 s. je lis καὶ τῷ οἰκείῳ σκοπῷ γνοὺς (δοὺς cod.) ἀκόλουθον εἰς τέλος (ἐντολαῖς cod.) ἄγειν συνέθετο, cf. v. l. *quod proprio videbatur concordare consilio, in finem reducere repromisit.*

(7) En 3461 B 9 s. lire apparemment πάλιν τῷ νεῷ προσπελάσας ἐκέκρυπτο καὶ ⟨κρυφίως⟩ ὡς ἐδόκει (*et occulte ut putabat* v. l.) κτλ.



et il connut que les saints avaient fait de lui un objet de scandale. Il raconta alors, à ces gens qui l'interrogeaient, comment les martyrs l'avaient catéchisé (8) et toute leur machination, comment ils l'avaient exposé à tous les yeux rougissant de sa communion.

Telle fut la manière dont Julien [D] se rattacha à l'Église catholique, et ce fut chose miraculeuse et stupéfiante, où se voyait à plein la douceur des saints et leur grâce : car la guérison du corps y avait coïncidé avec la conversion de l'âme.

Quant à nous, après avoir achevé la narration qui le concerne, et donné nos louanges aux saints, passons à un autre de leurs miracles et faisons-en le récit.

**31.** *Sur Théodore qui, après avoir communié, fit entendre un fort bruit par le nez, et aussitôt perdit la vue.*

[3520 D 15] Le jeune Théodore, qui est l'occasion du présent [3521 A] récit, procure une leçon très utile si l'on veut bien écouter attentivement mon discours. Ce garçon était entré dans l'église des saints, et, après avoir communié aux mystères vivifiants du Christ, sous l'effet de je ne sais quel motif, soit que quelqu'un l'eût porté à une crise de rage ⟨soit que nul ne l'eût irrité⟩ (1), enflammé d'une fureur extrême, bouillant de colère par le mouvement du sang qui bouillonne autour du cœur, non seulement, l'infortuné, lança des insultes à la Divinité, lui jetant, le trois fois malheureux, des blasphèmes et lui faisant de violents reproches comme à un compagnon d'esclavage, mais, par l'absorption de l'air à travers les narines, produisit un bruit retentissant pareil à un terrible éclat de tonnerre, un bruit qui aussitôt fit trembler tous les gens qui étaient là et le voyaient et de leurs oreilles, bien malgré eux, l'entendaient. Beaucoup de Chrétiens font de même, ne pensant pas (2), comme je crois, agir avec irrévérence, [B] mais ignorant

(8) Lire 3461 C 11 s. κατήχοντες (-έχοντες cod.), cf. v. l. *instruentes.*

(1) En 3521 A 5 s. lire v. gr. εἴτε τινὸς αὐτὸν πρὸς θυμὸν παροτρύνοντος ⟨εἴτε μηδενὸς αὐτὸν ἐρεθίζοντος⟩, cf. v. l. *sive hunc quisquam ad furorem incitaverit sive nemo exacerbaverit.*

(2) ⟨οὐ⟩ νομίζοντες Campbell Bonner (3521 A 15).

complètement le sens de l'acte : car, s'ils le savaient exactement, ils ne l'accompliraient pas, fût-ce après mille tortures.

Peut-être (3) n'est-il pas sans profit que j'explique cette vilaine chose : car il se peut que, s'ils en apprennent le caractère, et que c'est une invention digne de l'impiété des païens, certains se tiennent en garde contre un tel acte de folie. Porphyre dit que, quand les païens offrent à leurs idoles leurs sacrifices maudits, ils font entendre par leurs narines un bruit très éclatant, produisant ce son par une violente inhalation et la force de l'air inspiré, estimant qu'ils offrent ainsi une sorte d'hymne à l'honneur du divin (4), si bien que, ensuite, ceux qui participent au sacrifice se donnent toute licence et rivalisent à qui mieux mieux en un concours, pour voir qui vaincra l'autre en explosions nasales, pour que le plus capable soit déclaré premier, et soit le plus charmant aux yeux des démons. Cette sorte de bruit [C] est d'institution eu égard au culte des démons, et il en résulte fatalement que ceux qui le produisent célèbrent à leur insu les démons impurs. Aussi engageons-nous vivement ceux qui s'y livrent, maintenant qu'ils en savent le caractère dommageable et funeste, de s'en abstenir comme d'une chose démentielle qui ruine l'âme. « Quelle association en effet entre la lumière et les ténèbres? » (2 Cor. 6, 14), et ce qui suit.

Bref, quand, après la manducation du pain de communion immaculé, Théodore eut fait entendre ce bruit répugnant et cher aux idoles, il fut aussitôt privé de la vue, vide de regard, la punition ayant coïncidé avec son acte d'irrévérence. A la suite de cet accident, comme nous l'avons dit (5), la terreur s'empara de tous les assistants, il se répandait en eux une grande crainte qu'ils ne tombassent eux aussi [D] dans les mêmes peines, puisqu'ils commettaient souvent la même faute et que, par

(3) Sur ce passage, cf. Campbell Bonner (cité *supra*, p. 235, n. 1), p. 8-11, qui produit, entre autres textes, Porphyre ap. Eus. *Praep. Ev.* IV 22, sur les flatulences dues à l'introduction de démons dans le corps par le canal du souffle. Mais une flatulence n'est pas une ῥινοκτυπία. Je croirais plutôt à quelque pratique usitée dans les rites magiques : il s'y en trouve de fort étranges, et Porphyre a pu y faire allusion, par exemple dans le *de phil. ex orac. haurienda.* Au surplus, même si l'on admet que Sophronius n'invente pas cette référence, il est bien sûr qu'il paraphrase et qu'il faut voir ici non pas une citation de Porphyre, mais tout au plus un *testimonium.*

(4) En 3521 B 11, lire, je pense, ὕμνον ποιεῖσθαι ⟨νομίζοντες⟩ σεβάσμιον.

(5) Cf. 3521 A 12-14?



habitude, ils ne regardaient pas cet acte comme une faute. Tous versaient d'abondantes larmes, suppliant, chacun pour lui-même, le Christ et les martyrs, implorant la grâce du garçon atteint de cécité, pour que Dieu prît pitié de ce malheureux, accueillît sa repentance et lui rendît la vue par l'intermédiaire des saints.

Les martyrs donc lui apparurent en songe et lui dirent : « Qui donc, malheureux, t'a poussé à commettre une action si abominable? Tous devraient s'en abstenir la vie entière, car c'est une pratique païenne et chère aux démons. Et même si la plupart agissent ainsi par ignorance, ils devraient surtout [3524 A] en avoir horreur quand ils viennent de s'approcher des mystères du Christ. A présent donc, si, dans trois jours, alors que l'oikonomos passe et, tenant en main l'encensoir, encense l'église, tu vois les charbons de l'encensoir et la fumée de l'encens qui monte au toit, tu seras complètement délivré du fléau et recouvreras pleine vue comme auparavant. Si en revanche, dans trois jours, tu ne vois rien de ce que nous avons dit, sache que tu as gagné la cécité pour toujours, et que tu ne verras plus jamais rien des choses visibles. » Voilà ce que les saints lui dirent en songe.

Théodore, plein d'agitation après cette vision, se lamentait plus encore, calculant la courte durée de l'échéance. Aussi priait-il instamment; il versait, sans les retenir, des flots de larmes, passait son temps, [B] jusqu'à l'heure fatale qui lui avait été dite, à supplier Dieu et les martyrs. Tous ceux qui étaient dans le temple intercédaient aussi pour lui, multipliaient, avec larmes, leurs supplications pour lui, accomplissaient le précepte de la charité fraternelle : « Priez les uns pour les autres afin que vous soyez guéris » (Jac. 5, 16). Cette prière universelle fut agréée, Théodore recouvra la vue, il déposa la crainte de rester aveugle.

En effet, alors que, le troisième jour, Christodore — c'est lui qui était l'oikonomos — encensait le *martyrium* des saints et qu'il passait devant l'endroit où Théodore était assis aveugle, il n'eut pas plus tôt gagné le lieu du martyrium où se trouvait le baptistère (6), que Théodore, soudain, aperçut les charbons

(6) En 3524 B 11 s. ὡς μόνον αὐτοῦ (sc. τοῦ μαρτυρίου) τὸν τόπον τὸ φωτιστή-

et la fumée odorante qui montait. Il poussa un cri perçant à la louange du Christ et des martyrs, [C] ce qui excita de nouveau en tous des sentiments de crainte, mêlée à de la joie : joie, parce qu'il avait miraculeusement recouvré la vue ; crainte, parce qu'ils pensaient que les martyrs étaient là, et qu'ils allaient punir toute faute. Comme tout le monde se rassemblait pour voir Théodore et que la clameur était devenue plus violente et plus forte, Christodore était frappé de stupeur : car il ignorait totalement ce qui se passait. Mais quand il eut appris l'importance du miracle qui venait de se produire, il se mit, avec tous les autres et avec Théodore, le garçon jadis rendu aveugle et qui avait recouvré la vue, à louer à voix haute le Christ et les martyrs qui, par leurs miracles, glorifient le Christ.

Quant à nous, qui étions là et qui avons vu le miracle, après avoir offert nos hymnes à ceux qui l'ont produit, nous passons à un autre prodige plus effrayant (7).

ριον ἔνθα ἦν κατέλαβε prouve que *martyrium* = ici l'église elle-même, et que *phôtistérion* = ici « fonts baptismaux » à l'intérieur de l'église.

(7) C'est l'histoire du païen Agapios qui fait une communion sacrilège et en est puni par des convulsions et par la mort, cf. *supra* Introduction, p. 234 s.



SAINT GEORGES TERRASSANT LE DRAGON. NICOLA PISANO OU SON ÉCOLE? 2e MOITIÉ DU XIIIe SIÈCLE. (*Musée de Florence.*)

# SAINT GEORGES

# INTRODUCTION

## 1. *Miracles isolés ou recueil de miracles?*

Sans doute, dans son petit volume de la collection Teubner (1), Aufhauser a puisé dans quinze manuscrits, choisissant l'un pour tel miracle, un autre pour tel autre. Mais c'est simplement qu'il en préférait le texte, cela ne veut nullement dire qu'il n'a pas existé pour Georges, comme pour les autres saints thaumaturges, de recueils de miracles. Certains manuscrits, il est vrai, ne contiennent, avec d'autres matières (homélies, autres textes hagiographiques), qu'un seul miracle : ainsi le *Laurentianus* plut. 31 (xv$^{e}$ s.) le mir. **7**, le *Parisinus* 1190 (1568), le mir. **6**, le *Vaticanus* 1130 (xvi-xvii$^{e}$ s.), le mir. **6** encore (les deux imprimés face à face, Aufhauser p. 64-89), le *Vaticanus Ottobonianus* 415 (xiv$^{e}$ s.), le mir. **1**. Certains autres n'ont que quelques miracles, sans qu'on aperçoive de règle fixe en ce choix. Deux manuscrits (*Angelicus* 46, *Parisin.* 770) ont seulement le célèbre miracle de la vierge et du dragon, accompli par Georges de son vivant (mir. **12**), et le miracle du démon (mir. **13**) qui le suit immédiatement ; un autre (*Parisin.* 1164) a ces deux miracles, mais auparavant la révélation qui confirme Georges en sa vocation (n$^{o}$ **15**) et un miracle accompli par le saint après sa mort (mir. **5**) ; un autre (*Parisin.* 401) a ces trois prodiges qui vont ensemble (révélation, dragon, démon), plus l'autre « signe » demandé et obtenu par Georges au début de sa carrière (miracle de la ceinture, n$^{o}$ **14**), et encore deux miracles posthumes (n$^{os}$ **4** et **5**) ; deux manuscrits (*Ambrosianus* 192, *Atheniensis*, Bibl. nat. 278) ont la révélation et le dragon, plus deux miracles posthumes, l'*Ambrosianus* le fils de Léon et les bœufs de Théopiste (n$^{os}$ **4** et **5**), l'*Atheniensis* le fils de Léon (2) et la résurrection

(1) J. B. Aufhauser, *Miracula S. Georgii*, Teubner, 1913.
(2) Je ne puis l'affirmer. Le titre est Διήγησις περὶ... θαύματος... τὸ (!) εἰς τὸ

de Manuel (nº **11**) ; un autre (*Vaticanus* 1190) a le miracle du dragon, plus quatre des miracles posthumes (nºs **1**, **9**, **10**, **5**) ; d'autres enfin n'ont qu'un choix de miracles posthumes, le *Parisinus* 1604 (xɪᵉ s.) les nºs **1-3**, le *Mosquensis*, bibl. syn. 381 (1023), les nºs **1-4**.

D'autres manuscrits cependant contiennent de véritables recueils : ainsi le ms. de *Chalkis*, scholae theol. 39 (1559) qui, outre le miracle du dragon, le plus célèbre, a six miracles posthumes, les nºs **1**, **9**, **2**, **3**, **5**, **8** ; ainsi surtout le ms. de l'Athos *Joasaphaion* 308 (1878), entièrement à l'honneur de S. Georges, qui, après six panégyriques du saint, contient, avec les deux miracles connexes du dragon et du démon (nºs **12-13**), neuf sur onze des miracles posthumes, les nºs **5**, **8**, **3**, **2**, **6**, **1**, **4**, **9**, **10**. Au surplus, que de tels recueils de *miracula S. Georgii* aient existé dans les monastères de l'Athos, nous en avons la preuve par l'hymne inséré dans ce même *Joasaphaion* (nº **16**) et que j'ai traduit en dernier lieu. On a là (en ordre dispersé puisqu'un miracle du temps de la vie est mêlé aux miracles posthumes), après le miracle de la vierge et du dragon qui, comme presque toujours, vient en tête (nº **12**) : la flèche suspendue en l'air (nº **7**) (3), le démon enfermé sous une roche (nº 13), miracle du temps de la vie, généralement conjoint, dans les manuscrits, à la délivrance de la vierge (nº **12**) (4), un autre miracle sur l'image transpercée (nº **2**), une simple mention des prisonniers libérés (nºs **3**, **4**, **9**), la résurrection des bœufs de Théopiste (nº **5**) et la résurrection du soldat (**8**) (5), la vision miraculeuse du Sarrasin (nº **6**), la colonne donnée par la veuve (nº **1**), tous ces miracles, sauf celui du démon, étant des miracles posthumes. Manquent les deux prodiges antérieurs à la vocation de Georges (révélation et ceinture : nºs **14** et **15**), lesquels d'ailleurs se rencontrent, l'un (**15**) seulement en trois manuscrits (*Atheniensis* 278, *Paris.* 1164 et 401), l'autre (**14**) en un seul (*Paris.* 401), et les miracles de la résurrection de Manuel (nº **11**) et de l'omelette (nº **10**), qui sont, eux aussi, fort rares (6).

αἰχμαλωτισθέντα παιδίον γενόμενον καὶ παρ' ἐλπίδα διασωθέντα (Prol., p. vɪɪ). Or trois de ces miracles posthumes sont relatifs à un jeune homme capturé et sauvé, les nºs **3**, **4** et **9** : quand Aufhauser ne donne aucune précision, on peut hésiter entre l'un de ces trois. De même, dans le ms. de Chalkis, sous le titre Ἕτερον θαῦμα... περὶ τοῦ παιδὸς ἀναρπασθέντος ἐν τῷ στρατωπέδῳ (Prol., p. xɪɪ), il peut s'agir ou du fils de Léon emmené chez les Bulgares (nº **4**) ou du jeune homme de Mytilène emmené chez les Sarrasins de Crète (nº **9**).

(3) Il y a là peut-être une variante dans la légende. L'hymne dit τὸ βέλος τῷ ναῷ ἀπηώρησας σαφῶς εἰς μνημόσυνον τῶν σῶν θαυμασίων σου πολλῶν (v. 117 s.), ce qui donnerait à croire que la flèche reste, encore actuellement, suspendue en l'air. Dans le récit du *Laurentianus*, la flèche retourne vers l'assaillant et le frappe à la main, τὸ δὲ βέλος... εἰς ὕψος ἀρθὲν ἔπεσεν καὶ ἔπληξεν τὴν χεῖρα αὐτοῦ 90.14 s.

(4) Cf. *supra Angelicus* 46, *Parisinus* 770, *Parisinus* 1164, *Parisinus* 401, *Joasaphaion* 308. Ajouter le *Monacensis* lat. 14473 (Prol., p. xɪv).

(5) L'hymne marque le lien entre ces deux : ἀνεζώωσας σαφῶς (bœufs) v. 128, suivi de (v. 129) Καὶ ἐξίσου σὺ τὸ ζῆν δίδως κτλ.



## 2. *Comment dater et le recueil et les miracles isolés?*

Malheureusement la tradition manuscrite ne nous offre aucune assurance que le *recueil* des miracles de S. Georges soit ancien. Le manuscrit de Chalkis est, comme on l'a vu, de 1559. Plus récent encore le *Joasaphaion* (1878). Mon confrère à l'Institut, M. Paul Lemerle, a bien voulu m'écrire à ce sujet : « L'*Athous Joasaphaion* 308 fait partie des manuscrits rassemblés ou compilés par un certain moine Joasaph, peintre d'icônes, originaire de Césarée (de Cappadoce), qui vécut à l'Athos, à Kérasia, dans un μονύδριον placé sous le double vocable de la Présentation de la Vierge *et de saint Georges.* D'où ce codex 308 entièrement consacré à saint Georges. Sur Kérasia, pointe sud-est de l'Athos, voir par exemple G. Smyrnakès, Τὸ Ἅγιον Ὄρος (Athènes, 1903), p. 404-407 : mention d'un ἀκρωτήριον τοῦ ἁγίου Γεωργίου, d'un kellion russe du même nom. » Certes, on ne pourrait conclure, de la date récente du manuscrit, au peu d'ancienneté de l'hymne, rien n'empêchant *a priori* qu'il eût été composé plusieurs siècles auparavant. Rien ne l'empêche, mais rien non plus ne pousse à le croire. M. Grosdidier de Matons, l'éditeur de Romanos, a eu la bonté de me donner sur ce point les précisions que voici : « On ne distingue dans cet hymne aucun fait de langue qui permette de le dater, même d'une manière approximative. La fréquence, surtout à la fin des kola, d'adverbes passe-partout comme σαφῶς, εὐθύς, δεινῶς, καλῶς, λαμπρῶς, etc., qui forment autant de chevilles, trahit plus la gaucherie du poète que la manière d'une époque. Les vers 23-24, p. 153,

(6) Manuel seulement dans l'*Atheniensis* 278, l'omelette dans le *Vaticanus* 1190 et le *Joasaphaion*.

font allusion au mont Athos déjà peuplé de monastères et d'ermitages, donc assez éloigné de ses débuts. P. 151, les vers 23-26 mentionnent, parmi les dévôts du saint, « les rois de la terre », mais il n'est pas question du salut et de la prospérité de l'empire, thème pourtant fréquent dans le kontakion comme dans le canon, et particulièrement naturel dans le cas d'un saint militaire. L'empire existe-il encore au moment de la composition de ce poème? Cela paraît douteux. Ces versiculets de cantilène, qui résument avec une application scolaire tout ce que l'auteur a jugé propre à édifier dans la Passion et les Miracles de Saint Georges, n'excèdent pas les talents de n'importe quel athonite un peu lettré entre le xv^e^ et le xviii^e^ siècle. »

Ajoutons que, dans la 3^e^ édition de la *Bibl. Hag. Graeca*, si diligemment compilée par le Père Halkin (Bruxelles, 1957), on ne trouve, après les Passions et Laudationes (n^os^ 1-15, p. 212-217), aucune indication qu'il ait existé un recueil *ancien* des miracles de S. Georges (7). Enfin la tradition manuscrite latine, du moins d'après la *Bibl. Hag. Latina* des mêmes Bollandistes (réimpression, 1949), n'offre pas plus de secours. Il y a bien là la mention de recueils de miracles, v. gr. n^o^ 7 (t. I, p. 506) *Miracula in ecclesia Royensi patrata saec. XI*, n^o^ 10 (p. 507) *Translationes et miracula.* Mais, comme le montrent les sous-titres, il s'agit alors manifestement de miracles accomplis par des reliques de S. Georges rapportées en Occident, notamment au fameux monastère de S. Georges à Venise (cf. n^o^ 10 I *Translatio capitis Venetias an. 1462*, n^o^ 10 III *Translatio brachii Venetias an. 1296*), et qui n'ont donc pas le moindre rapport avec nos miracles grecs.

(7) Les miracles comprennent les n^os^ 16-29, p. 217-223. Il s'agit, sauf *une* exception, de miracles isolés : le dragon, n^os^ 16 et 16 a-m ; le fils de Léon (avec variantes), n^os^ 17 a-f ; les bœufs de Théopiste, n^os^ 18 et 18 a-d ; la vision du Sarrasin, n^os^ 19 et 19 a-c ; l'icône percée d'une flèche, n^o^ 19 i ; l'icône percée suivie de la conversion du Sarrasin, n^o^ 20 ; la colonne de la veuve, n^os^ 21 a-c ; le soldat assassiné, n^o^ 22 ; l'adolescent de Mytilène, n^o^ 23 ; l'omelette, n^o^ 24 ; Manuel, n^o^ 25 ; la ceinture de S. Georges, n^o^ 26 ; l'adolescent paphlagonien, n^os^ 27 a-b ; la vision de S. Georges et son entretien avec le démon, n^os^ 28 a-c. La seule exception est le n^o^ 26 **k** dont je reproduis la notice (p. 222) : « Miracula v. Inc. prol. ut 26 (sc. Aufhauser, p. 134 Φοβερὸς εἶ, κύριε, κτλ.). — Des. ἐν τῷ οἴκῳ... Θεοπίστου. Cod. Brix. Α III, saec. xvi, fol. 298-307 v. Insunt miracula 26, 16, 16 k, 17, 18 », dans la numérotation de Halkin, scil., les n^os^ **14, 12, 13, 4, 5** d'Aufhauser. Le manuscrit étant du xvi^e^ siècle, donc contemporain de celui de Chalkis, nous ne remontons pas plus haut qu'avec ce dernier, qui nous offrait un recueil de sept miracles (*supra*, p. 260).



Néanmoins, dès le vi^e^ siècle, Grégoire de Tours (c. 540-594) parle de « miracles » de S. Georges au pluriel, *multa de Georgio martyre miracula gesta cognovimus.* Il est peu probable qu'il ait *lu* déjà une version latine de miracles grecs. Mais l'on circulait sans cesse entre la Syrie-Palestine et le sud de la Gaule (marchands syriens, pèlerins en Terre sainte). On racontait les miracles de Palestine. On rapportait des reliques. Et c'est précisément au sujet de reliques ainsi rapportées (*huius enim reliquiae cum reliquorum sanctorum a quibusdam ferebantur*) que Grégoire narre un miracle qui s'est produit dans la région de Limoges (8). C'est le thème folklorique bien connu des porteurs de reliques (chez les païens, d'un objet saint) qui ne peuvent plus avancer. D'où l'on conclut qu'il faut laisser la relique (l'objet) sur place. Et comme de juste, cette relique ou cet objet accomplit des miracles. Dans une autre région (Le Mans), S. Georges accomplissait des miracles de guérison : *nam caeci, claudi, frigoritici, vel reliqui infirmi saepius ibi sanitatum gratia munerantur.* Un doute, il est vrai, pourrait venir à l'esprit au sujet de ce texte. Quand Grégoire dit *multa... cognovimus*, ce *cognovimus* pourrait ne se référer qu'à des miracles accomplis, grâce aux reliques rapportées, en Gaule même, et non pas à des miracles palestiniens dont il eût entendu parler. Nous ne presserons donc pas ce texte, bien qu'on ait la certitude, témoin Fortunatus (c. 535-c. 600), que les *Actes* de S. Georges fussent connus en Gaule dès le vi^e^ siècle (9). Mais voici, au siècle suivant, une preuve indubitable qu'il existait au moins un embryon d'un recueil de miracles au sanctuaire palestinien de S. Georges à Lydda.

Au vii^e^ siècle en effet, Adamnanus (c. 624-704), abbé du monastère d'Iona fondé par S. Colomba (521-597) dans les îles Hébrides, auteur d'une Vie de S. Colomba et d'un récit de voyage en Terre Sainte (*De locis santis*, CSEL 39), rapporte, d'après un certain Arculphe « homo sanctus », qui aurait lui-

(8) Grégoire de Tours, *Libri miraculorum*, lib. I, *De gloria martyrum*, cap. ci, éd. H. L. Bordier, t. I (Soc. Hist. de France, Paris, 1857), p. 274 = *Mon. Germ., Script. rerum Merovingicarum*, t. I, pars I (Hanovre, 1884), *Gregorii Turonensis opera*, ed. W. Arndt-B. Krusch, p. 554-555. Variantes insignifiantes. La note 3 de la p. 554 reproduit simplement celle de dom Ruinart (Bordier, *l. c.*, p. 274, n. 1).

(9) *Carm.* II 12,

même appris la chose à Constantinople « a quibusdam expertis civibus », deux miracles qui se sont passés dans le sanctuaire de S. Georges à Diospolis (161.10, 164.7). Diospolis est, depuis le IIe siècle, la dénomination de Lydda, et Lydda est la μητρῴα πολίχνη de Palestine, mentionnée tout au début du 1er miracle (colonne de la veuve), où repose le corps de S. Georges et où, dès le VIe siècle, on a fondé en son honneur une très célèbre église (10). D'après l'analogie des sanctuaires analogues (Thècle, Côme et Damien, Cyr et Jean), tout porte à croire qu'il a fleuri assez tôt, autour du sanctuaire de Lydda, des récits de miracles. Adamnanus tient son récit d'Arculphe, qui le tient lui-même d'habitants de Constantinople : cela nous ramène quasi au VIe siècle. L'archidiacre Théodose, auteur d'un *De situ terrae sanctae* qu'on date d'environ 520-530 (11), écrit à propos de Diospolis : *in Diospolim..., ubi S. Georgius martyrizatus est; ibi et corpus eius et multa mirabilia fiunt* (12). Là donc, à Lydda, a dû se constituer le premier noyau du recueil des miracles de S. Georges. Dans la collection d'Aufhauser, on peut regarder les deux miracles relatés par Adamnanus comme les plus anciens de ce premier recueil. On y joindra le miracle de la colonne de la veuve (no **1**). Dans ce récit en effet, la Palestine dépend encore du basileus de Constantinople : τὸν... οἶκον ἀνοικοδομῆσαι καὶ εἰς μείζονα κάλλος ἀνεγεῖραι βασιλεὺς ἐγνωκὼς κτλ (13). Viennent ensuite, pour le sanctuaire de Lydda-Diospolis-Ramlé, le miracle de la vision du Sarrasin (no **6**) (14) et le miracle de l'icône frappée

(10) Cf. H. Delehaye, *Les légendes grecques des saints militaires* (Paris, 1909), p. 46 s.

(11) Cf. Altaner, *Patrologie* (3e éd., 1951), p. 194, no 3.

(12) P. Geyer, *Itinera Hierosolymitana* (CSEL 39), p. 139, cité par Delehaye, *l. c.*, p. 46.

(13) P. 3.1-3 Aufh., d'après le *Paris.* 1604. Dans les parallèles, le *Vat.* 1190 donne ἐν τοῖς μέρεσι τῆς Συρίας κάστρον ἐστὶ λεγόμενον Ῥάβδιον (p. 2 Aufh., *in fine*), le *Joasaphaion* εἰς κάστρον λεγόμενον Ῥάμελ (p. 3 Aufh., *in fine*). Rabdion est pour Rablion (Syn. G., cf. Aufh. app. cr. p. 2), et Rablion est pour Rempli, l'une des graphies, sous les Sarrasins, de Ramlé identifié à Diospolis, cf. no **6**, p. 66 fin (d'après le *Joasaph.*) : εἰς τὴν Διόσπολιν, τὴν ὁποίαν οἱ Σαρακηνοὶ ὀνομάζουν Ῥέμπλι. On retrouve Rempli dans le même no **6** du *Joasaphaion* (p. 78 fin), et l'on a Ramlé, sous la forme Ῥάμελ, dans le no **1** du *Joasaph.*, cf. (au bas des pages) p. 3.1, 5.4, 7.1, 9.2. Tout cela se rapporte à la même Diospolis (Ramlé fut, comme on sait, à 2,5 km. de Lydda, la capitale arabe de la Palestine, fondée en 716 par Souleïman, fils de Abdelmélik, cf. Abel, *Guide Syrie-Palestine* (1932), p. 557). La forme la plus aberrante pour Diospolis-Ramlé est Ἄμπελος, que donne le Vat. 1130 (XVIe-XVIIe s.) dans le récit de la vision du Sarrasin (no **6**, p. 65.7 ss.) : ἐν τῇ ἰδίᾳ πόλει ἣν καλοῦσιν οἱ Σαρακηνοὶ τῇ ἰδίᾳ διαλέκτῳ Ἄμπελον... . ἔστι δὲ ἐκεῖ ναὸς μέγας κτλ.

(14) Le lieu est précisément indiqué, cf. note précédente.



d'une flèche par le Sarrasin. On lit en effet, au début de ce dernier miracle, tiré, comme le précédent, du *Paris.* 1604 : Ἐν αὐτῇ ταύτῃ τῇ πόλει, ἐν ᾗ ἔφαμεν τὸ πρὸ τούτου τεράστιον γεγονέναι, Σαρακηνοί ποτε κτλ (no **2**, p. 8.1 s.). Ces deux miracles sont évidemment postérieurs à la conquête arabe (VIIe s.). Le lien formel entre le no **2** et le no **1** (colonne de la veuve) dans le *Paris.* 1604 (XIe s.) (15) donne lieu de croire à l'existence d'un recueil de miracles « diospolitains », et, dans le même manuscrit, la présence du no **3** aussitôt après les deux premiers suggère la pensée qu'à ces miracles « diospolitains » on en aura ensuite ajouté d'autres, de provenance différente.

Quant à ces autres miracles, on doit noter aussitôt un fait intéressant. Le récit de l'enlèvement par les Sarrasins (Ἀγαρηνοί 101.4) et de la délivrance de l'adolescent de Mytilène (no **9**) mentionne dès le début l'existence d'un très célèbre sanctuaire de S. Georges : ce sanctuaire est attesté par ailleurs (16). De même, dans l'aventure analogue du jeune paphlagonien (no **3** : ici encore enlèvement par des Sarrasins, Ἀγαρηνῶν 13.2), on raconte dès le début que ce jeune homme faisait partie du clergé du *martyrion* de S. Georges au lieudit Pharis (13.4-6) (17). De même encore, dans le récit de même encre relatif à l'enlèvement du fils du *dux* Léon (no **4**) (18), on nous annonce dès le début que S. Georges est particulièrement honoré dans la région d'Amastris, et qu'il a un très beau et vénéré temple au lieudit « du Fleuve ». C'est aussi dans un célèbre temple de S. Georges,

(15) Aucune indication d'origine dans le *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibl. nat. Parisiensis* (Bruxelles-Paris, 1896), p. 374 s. Outre diverses homélies et des ἐγκώμια, ce ms. contient une sorte d'anthologie de μαρτύρια et de βίοι pour les 6, 8, 9, 17 mars, les 1, 23, 25, 26 avril, le 29 juin, les 2 et 26 juillet. Les trois θαύματα de S. Georges (nos 1-3 de Aufhauser) suivent immédiatement le μαρτύριον de ce saint. Il n'y a apparemment pas d'autres θαύματα dans ce recueil.

(16) Cf. *Lég. saints mil.*, p. 49, avec renvoi à CIG 890. Rien dans P. W. s. v. *Mytilene*, XVI 1411-1427 (R. Herbst).

(17) Rien dans P. W. ni à Pharis ni dans l'article *Paphlagonia*, XVIII 2, 2486-2550 (Ruge-K. Bittel).

(18) La scène se passe encore en Paphlagonie. Le *Mosqu.* 381 (1023), suivi par Aufhauser, dit ἐν τῇ περιχώρῳ τῆς Ἀμαστρίδος (19.1), de même le *Joasaph.* εἰς τὰ περίχωρα τῆς Ἀμαστρίδος (19.7, bas de la page). Le lieudit est (*Mosqu.*) ἐν τόπῳ τινὶ λεγομένῳ τοῦ Ποταμοῦ ἤτοι τοῦ Οἰκιακοῦ (19.3 s.) = (*Joasaph.*) εἰς αὐτὸν γοῦν τὸν τόπον, πλησίον τοῦ ποταμοῦ ὀνομαζομένου Ἰκιακός (19. 7 s., bas). Aucun de ces noms en P. W., *l. c.* Il est notable que ce miracle peut être daté, grâce à une indication du *Joasaphaion* (23.1 s., bas de la page) : ὁ δὲ βασιλεὺς Φωκᾶς, ὡς βασιλεὺς ὁποὺ ἧττον τότε τῆς Κωνσταντινοπόλεως. Il s'agit de Nikephoros Phokas, 963-969 (Ostrogorsky, 238-243). Insolence des Bulgares sous son règne, Ostrogorsky 242.

en Paphlagonie encore (ἐν τῷ θέματι τῆς Παφλαγονίας 103.1, bas de la page), au lieu dit Φατρυνός (19), qu'est accompli le miracle de l'omelette (nº **10**). Et enfin le récit de la délivrance du paphlagonien Manuel (nº **11**) nous met aussitôt en contact avec un σεπτότατος ναός de S. Georges, sis au lieudit Didia, aux alentours de la métropole de Gangra (20). Voilà, comme je disais, un fait remarquable : cinq des « autres » miracles sont étroitement liés à un centre de culte de S. Georges, et quatre d'entre eux (nºs **3**, **4**, **10**, **11**) sont liés à un sanctuaire de Paphlagonie, de cette Paphlagonie dont on nous dit (nº **4**, p. 18.2 ss.) que ses habitants brûlent de foi et de ferveur à l'égard du martyr Georges, en sorte qu'ils ont construit en son honneur de nombreux temples, qu'ils sont assidus à s'y rendre et à y célébrer ses fêtes et panégyries. Comment ne pas croire que les récits de ces miracles ont fleuri autour de ces sanctuaires, comment même refuser d'admettre une sorte de recueil « paphlagonien ? » On aurait donc en premier le recueil de Lydda-Diospolis-Ramlé, commencé probablement dès le VIe siècle, continué sous l'occupation sarrasine (21). Puis, à ce recueil « diospolitain » s'ajoutent, eux aussi liés à des sanctuaires, soit des miracles isolés (nº **9** : Mytilène) soit même des recueils, comme le recueil « paphlagonien » qu'il me paraît qu'on doive supposer.

Ce recueil supposé, paphlagonien, est postérieur au diospolitain. Le pèlerinage à S. Michel à Chônaï (près de Colosses en Phrygie) ne semble pas avoir existé avant le VIIIe siècle (nº **11**, p. 108.18 et *passim*) (22). Le « thème » de Paphlagonie n'est

(19) Manque en P. W., *l. c.*

(20) Didia manque en P. W., *l. c.*, mais Gangra est bien connu, cf. P. W. VII 707, nº 1 (Ruge), XVIII 2, 2541 s.

(21) Il faut y joindre — je m'en aperçois après coup — le miracle 8 (*de milite interfecto*). Un officier, envoyé en expédition contre les Sarrasins (οἱ Ἀγαρηνοί 93.3, bas de la page) ἐν τοῖς συριακοῖς μέρεσιν (93.2), envoie son ordonnance auprès de sa femme avec de l'argent. Après trois jours de marche, le soldat passe la nuit chez le gardien (προσμονάριος) d'une église de S. Georges ; celui-ci l'assassine et le dépouille. Cette même nuit, la femme du soldat rêve que son mari est en grande détresse. Le jour venu, elle va, portant huile, encens, cierges et autres offrandes, à l'église (locale) de S. Georges, remet ses offrandes au gardien de cette église, et va se prosterner πρὸς τὴν λάρνακα, ἔνθα ὁ ἅγιος κατέκειτο (95.11 s.). Le lieu où habite cette épouse n'est pas indiqué, mais, sauf translation de reliques ou invention d'un faux S. Georges (cf. Delehaye, *Saints militaires*, p. 48), ce doit être normalement Diospolis.

(22) *Narratio de miraculo... Chonis patrato* ed. Max Bonnet (Paris, 1890), p. XXXVIII s. ; H.-G. Beck, *Kirche... im byz. Reich* (Munich, 1959), p. 171 s.



pas antérieur au IXe siècle (nº **10**, *De libo*, p. 103.2, bas de la page) (23). L'enlèvement par les Bulgares du fils du *dux* Léon a eu lieu au Xe siècle (24).

Que dire maintenant des miracles isolés? Le jeune Mytilénien du nº **9** est enlevé par des Arabes et emmené en Crète (οἱ τῆς Κρήτης Ἀγαρηνοί, p. 101.4) : la Crète a été conquise au IXe siècle (25), c'est donc le *terminus post quem*. Le miracle des bœufs de Théopiste se passe en Cappadoce « au temps de notre très pieux empereur Théodose » (nº **5**, p. 44.3 s., bas de la page). On croira difficilement qu'il puisse s'agir de Théodose I (379-395) ou de Théodose II (408-450), s'il est vrai que le *culte* de S. Georges n'est pas attesté avant le VIe siècle (26). On ne pensera guère non plus à l'insignifiant Théodose III (715-717). Tout porte à croire que le nom de l'Empereur a été simplement controuvé. Quant aux miracles relatifs à S. Georges de son vivant (dragon et vierge nº **12**, rencontre du démon nº **13**, ceinture nº **14**, vision du saint nº **15**), on n'en peut strictement rien dire, car il est convenu que ces récits de la jeunesse du saint sont, comme les *Acta* mêmes, de pures et tardives fantasmagories. Bornons-nous à citer les Bollandistes (27) : « Sunt quibus visa sint Acta graeca latinis meliora. Reapse bona nulla sunt neque tolerabilia... Hanc autem (28) cumulum ineptiarum merito dixeris, nec satis est apertissima inde mendacia tollere ut ad historiae veritatem reducatur. »

### 3. *Caractère des miracles de S. Georges.*

Thècle était généralement la patronne d'une ville et de tout le pays avoisinant, et par suite les miracles qu'elle faisait couvraient une grande diversité d'espèces : il y avait là sans doute des guérisons, mais aussi le secours contre des ennemis, et des

(23) Ostrogorsky, p. 173 s.

(24) Cf. *supra*, n. 18.

(25) Ostrogorsky, p. 172 et n. 2.

(26) La plus ancienne *légende* date peut-être déjà du Ve siècle, cf. Delehaye, *Saints militaires*, p. 51 et 69 s. Mais Delehaye note (p. 70) : « La première légende, telle qu'elle nous est connue, se signalait comme d'elle-même à la défiance des fidèles ». La *Passio* de S. Georges est à l'Index dit de Gélase (VIe s.), Preuschen, *Analecta*, p. 155, nº 56.

(27) *Martyrologium Romanum* (Bruxelles, 1940), au 23 avril, p. 152.

(28) Scil. la version latine de la Passion de S. Georges.

sortes variées d'assistance, même l'aide à des hommes de lettres en mal d'idées. Côme et Damien, Cyr et Jean, étaient essentiellement des guérisseurs. Georges, lui, est un soldat. Dès lors, il est naturel qu'un assez grand nombre de ses miracles concerne des cas de délivrance. Ainsi le plus célèbre (**12**), accompli par Georges de son vivant : la vierge délivrée du dragon. Ainsi les quatre miracles posthumes relatifs à des prisonniers, captifs soit des Sarrasins (**3**, **9**, **17**), soit des Bulgares (**4**). Deux traits sont communs à toutes ces légendes : d'une part Georges, apparaissant soudain, saisit le captif esclave alors qu'il est en plein travail (**17** fait exception, le mansionaire est dans un cachot), d'autre part il ramène « en un clin d'œil », sur son cheval blanc, le prisonnier soit chez lui (**3**, **4**, **9**), soit au lieu même d'où il avait été enlevé (**17**). A ce type se rattache aussi le nº **19**, qui est un miracle de préservation : un *militaire* promet à Georges son cheval s'il est sauvé des périls de la guerre, et Georges, en fait, le préserve.

Mais ce miracle **19** ressortit aussi à une seconde catégorie : la punition de celui qui, ayant fait une promesse, ne l'accomplit pas (**5**, **19**), ou qui, ayant causé un dommage au saint, ne le dédommage pas en suffisance (**10**). Théopiste (**5**) a perdu une paire de bœufs, il promet à Georges, s'il la retrouve, un des bœufs. Les bœufs retrouvés, il sacrifie un chevreau, puis un mouton et un agneau : chaque fois Georges se fâche. Il ne s'apaise enfin que si Théopiste lui sacrifie ses deux paires de bœufs, plus tout ce qu'il a de petit bétail, moutons et porcs. Alors il vient au repas, et ensuite, généreusement, ressuscite toutes les bêtes. Le militaire qui a promis son cheval (**19**) l'aime trop pour s'en séparer, et il offre, à la place, vingt sous d'or, le prix du cheval. Sorti de l'église et remonté à cheval, il ne peut bouger. Il rentre, offre dix autres sous d'or : même scène, trois fois répétée. C'est seulement quand il a offert soixante sous d'or, plus le cheval, que le lien magique se défait. Sauf qu'ils n'avaient pas fait de promesse, toute pareille, jusque dans le détail, est l'histoire des quatre marchands qui dérobent à l'église une omelette qu'un petit garçon, exaucé par Georges, lui avait apportée. Étant entrés à l'église, ils voient l'omelette : « le saint n'en a pas besoin », disent-ils, « nous lui donnerons à la place de l'encens ». L'omelette mangée, ils veulent sortir : impossible de bouger. Ils donnent chacun de la petite monnaie — comme prix, je suppose, de l'encens — même impossibilité. Ils donnent en commun un sou d'or, rien ne change. C'est seulement quand ils ont donné chacun un sou d'or, soit quatre sous d'or, que l'empêchement cesse. Sortant alors, ils disent : « Grand saint Georges, tu es bien âpre au gain (κνιπά) quand tu vends tes omelettes, nous ne t'en achèterons plus », mot répété presque à la lettre par le militaire du nº 19 : « Saint Confesseur..., tu es bien dur et âpre au gain (*avarus*) quand tu exiges le prix du cheval ». Il n'est pas à croire qu'un récit copie l'autre, trop de détails diffèrent : on doit avoir là plutôt un thème de folklore qui se promène de récit en récit.



Un troisième type est constitué par les miracles de vengeance. Il comporte deux espèces. Ou bien Georges se venge contre un sacrilège qui a outragé une de ses images, soit en tirant contre elle une flèche (**2**, **7**), soit en lui donnant un coup de lance (**18**), cette première espèce comprenant elle-même deux sortes distinctes, selon que le coupable meurt (**2**) ou se repent et se convertit (**7**, **18**). Ou bien Georges venge la mort d'un de ses fidèles (en 8, c'est un *militaire* !) misérablement assassiné, à cause de l'argent qu'il porte, par un prosmonaire (**8**), ou encore il empêche au dernier moment que son fidèle soit tué par des brigands (**11**) et il se venge sur ceux-ci en les faisant périr. Dans le premier cas, le soldat est ressuscité comme l'a été le bétail de Théopiste ; dans le second, le pieux Manuel est amené à cheval en un clin d'œil au lieu où il devait aller (l'église de S. Michel à Chônaï), ce qui rappelle l'un des traits caractéristiques des miracles de délivrance.

Deux autres miracles (**1** et **6**) constituent chacun une espèce à lui seul. L'un (**1**) est un miracle de gentillesse. On restaure l'église S. Georges à Ramlé, il faut des colonnes, le maître d'œuvre va en chercher en un lieu éloigné près de la mer. Or une veuve, par piété, veut offrir l'une de ces colonnes. Le maître d'œuvre la refuse, fait embarquer sur des radeaux celles qu'il a choisies. La veuve se plaint au saint. Celui-ci apparaît, fait glisser la colonne jusqu'à la mer, où, miraculeusement transportée, elle arrive au but avant même le maître d'œuvres et son chargement.

L'autre miracle (**6**) est ce qu'on pourrait appeler un miracle

théologique, on eût dit au XVIe siècle un miracle de la « Présence Réelle ». Le début semble se rapporter à notre troisième type, la punition d'un outrage envers le saint. Un noble Sarrasin fait entrer ses chamelles dans l'église de S. Georges à Ramlé, et, du haut de la galerie (τὰ κατηχούμενα, τὸ κατηχούμενον), il les regarde manger. On s'attend à ce qu'il soit puni ; mais il n'y a pas de punition (29), bien au contraire il est favorisé d'une extraordinaire vision, et il est bien évident que cette vision est le propre sujet du récit, comme l'indiquent les titres du *Vaticanus* 1130 (περὶ ὀπτασίας) et du *Joasaphaion* (περὶ τοῦ Σαρακηνοῦ ὁποὺ εἶδε τὴν ὀπτασίαν). Le prêtre desservant en effet dit la messe, arrive à la consécration, et le Sarrasin voit alors, sur l'autel, un petit garçon découpé en morceaux sur la patène, cependant que le prêtre fait couler son sang dans le calice. L'auteur du récit a nettement conscience de la valeur du miracle. Le Sarrasin ayant demandé au prêtre : « N'y a-t-il rien de réel en ce que j'ai vu? », le prêtre répond (72.7 ss.) : « Si fait, messire, la chose est bien réelle, nous croyons que le pain et le vin, que nous offrons, sont le Corps et le Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant. Mais ce que tu as vu, nul autre jamais ne l'a vu que le Seigneur qui doit juger le monde... Même les Pères les plus illustres, Basile, Grégoire le Théologien, Jean Chrysostome, n'avaient de ce mystère qu'une vue spirituelle, ils ne le voyaient pas de façon sensible (je résume). » Sur ce, le Sarrasin se convertit, est baptisé, retourne proclamer sa foi devant les Sarrasins et subit le martyre. De portée théologique aussi, et contemporain de la Querelle des Images ou postérieur à cette Querelle, est le miracle **7**, qui commence, cette fois encore, comme un miracle du troisième type. Un Sarrasin entre dans une église de S. Georges ; il y a là, au-dessus de l'autel, un tableau du saint ; le prêtre, en train de dire la messe, fait des inclinations (κεκυφώς 90.8) ; le Sarrasin, croyant qu'il adore l'image, se moque (« Voyez ce fou », τὸν ἔξοχον 90.10), et, prenant son arc, tire sur l'image une flèche. La flèche revient à lui et le frappe à la main. Il retourne, souffrant terriblement, chez lui. Ses petites servantes, qui sont

(29) Du moins pour le Sarrasin ; les chamelles, elles, sont punies : elles s'affaissent à terre et meurent (πεσοῦσαι ἐψόφησαν 66.20). Le Sarrasin admire ce σημεῖον (*ib.*).



chrétiennes, lui disent : « Que pensais-tu donc faire, que tu aies voulu tirer sur l'image de S. Georges? » Il mande le prêtre, lui dit : « Qu'est-ce donc que ce tableau que tu invoquais? » Le prêtre répond (91.9 ss.) : « C'est Dieu que j'invoquais, le Créateur du ciel et de toutes choses visibles et invisibles (cf. Symbole de Nicée), et non pas le tableau, comme tu dis. » Le Sarrasin demande alors : « Qu'est-ce alors que ce saint Georges, qui a un tel pouvoir bien qu'il ne soit pas Dieu? » Sur quoi le prêtre se lance dans tout un développement, évidemment inspiré par le 2e Concile de Nicée (787) (30), sur le caractère propre du culte des Images (je résume) : « Nous nous faisons une représentation du saint, et, quand nous le voyons sur cette représentation, nous le saluons et vénérons (προσκυνοῦμεν), tout comme toi, si tu vois quelque chose qui ait appartenu à tes morts, tunique, voile, vêtement, tu le baises et pleures et l'approches, de tes yeux, comme si tu voyais le mort lui-même ... Nous de même, nous nous faisons représenter les saints sur des tableaux, des murs, des étoffes, et nous saluons et vénérons ces images, *non pas comme des dieux, loin de nous cette pensée* (οὐχ ὡς θεούς, μὴ γένοιτο 92.5), mais comme des figures des serviteurs de Dieu, et les saints, par ces images font des miracles. » Soyons assurés que le brave Sarrasin n'en demandait pas tant, et qu'on a ici un reflet de la fameuse Querelle.

Trois miracles enfin (**13-15**), tous trois relatifs à la jeunesse de Georges, ne ressortissent à aucune de ces catégories. Deux d'entre eux (**14**, **15**) confirment le jeune homme dans la grandeur de sa vocation de thaumaturge et de martyr. Il jouit d'une vision extraordinaire (**15**), supérieure encore à celles dont ont été favorisés Isaïe, Daniel, Paul et Étienne (145.6 ss.), où Dieu lui-même, lui annonçant son futur martyre, l'assure qu'il sera le premier dans le Royaume des cieux (ἔσει πρῶτος ἐν τῇ βασιλείᾳ μου 143.2 s.). L'historiette relève du genre des *Apocalypses*. Mais il est notable que Georges, après avoir jeûné quarante jours (138.5 s.), a demandé lui-même cette révélation (ἐμφάνισόν μοι

(30) Noter les expressions ἀσπαζόμεθα καὶ προσκυνοῦμεν 91.26 s., 92.2, 4 s., où προσκυνεῖν est le terme propre pour le culte des images, par opposition au culte de latrie (λατρεύειν), qui n'est dû qu'à Dieu.

σεαυτὸν σὺν πάσαις ταῖς στρατιαῖς σου 138.12 s.), pour qu'il sache que le Dieu terrible régnant sur toute la terre est bien *son* Dieu, c'est-à-dire que ce Dieu le protège (31). Tout pareil est le prodige de la ceinture (**14**). Cette fois encore, jeûne de quarante jours (134.11 s.), demande d'un signe (δεῖξον σημεῖον διὰ τῆς ζώνης μου 135.6) : pour obtenir ce signe, Georges dépose à l'autel sa ceinture, un morceau de sa tunique et un vase d'argent (135.10-12), puis il ferme la porte de l'église tout en continuant à prier. Au bout de sept jours, il entre en grande crainte et trouve, au lieu où il avait déposé sa ceinture, une fontaine jaillissante. Le voilà « confirmé », il reprend sa ceinture, verse de cette eau sainte dans un vase d'or, et repart « cherchant un miracle à faire » (ζητῶν σημεῖον 136.4) (32). Dès son arrivée à la ville, voyant un paralytique, il essaye sur lui ses deux objets magiques — car c'est au vrai de la magie —, met sur le paralytique sa ceinture, le frotte de l'eau sainte, et le guérit.

La rencontre de Georges et du démon (**13**), aussitôt après le miracle du dragon (129.1, 130.1 en bas), est d'un type connu. C'est une variante des légendes qu'a réunies Radermacher en ses *Griechische Quellen zur Faustsage* (33). C'est encore, si l'on veut, une « confirmation » : elle confirme le jeune héros dans l'assurance qu'il a pouvoir sur les démons.

(31) Tel doit être le sens, je suppose, de ἵνα γνῶ ὅτι σὺ εἶ ὁ Θεὸς ἡμῶν ὡς φοβερὸς κτλ. 138.13 s. Georges ne demande pas si Dieu est bien Dieu, mais si ce Dieu est « avec lui », cf. la réponse nocturne de l'ange qui lui transmet l'ordre divin, 139.4 s. ὄρθρισον ἐν τῷ ὄρει καὶ ὄψει ἃ ᾐτήσω, ἵνα γνῷς ὅτι μετὰ σοῦ εἰμι ἐγώ.

(32) Ou « cherchant, par une confirmation visible (σημεῖον), si ceinture et eau feront des miracles ».

(33) *Sitzb. Ak. Wien*, 206. Bd., 4. Abt. (1927).

I

# Miracles de saint Georges après sa mort

## MIRACLES DU SAINT ET GLORIEUX MÉGALOMARTYR GEORGES. BÉNIS, PÈRE

### 1. *Sur la construction de l'église et la colonne* (1).

En Palestine, dans la bourgade qui fut la patrie du saint (2), là où repose la relique du saint, [3] l'Empereur, ayant décidé de reconstruire l'église (3) fondée sous son nom et de l'élever à plus de beauté, envoya l'un de ses officiers, après lui avoir remis de grandes sommes, et lui ordonna de fournir à la dépense aux frais du trésor, lui ayant recommandé de bien diriger la construction le plus vite possible. Cet homme donc s'en alla et, une fois jetés les fondements, entreprit l'ouvrage. Or, comme il était en manque aussi de colonnes, il allait çà et là, cherchant où il pourrait bien trouver des colonnes qui fussent dignes de l'église : [4] la région en effet n'était pas propre à y ouvrir une carrière. Quand on l'eut averti d'un pays lointain qu'il y avait là abondance de pierres, il se rendit sur le champ au lieu indiqué, et, y ayant trouvé des colonnes tout à fait belles, il fit aménager des radeaux et songea à les faire transporter par mer.

Or une certaine veuve, qui se trouvait sur la place, y menant une vie irréprochable, et qui était éprise d'un grand amour

(1) Je traduis le texte du ms. *Paris.* 1604, saec. XI, fol. 170 v°-177 v° (cf. Prol. XIIIe s.) imprimé au haut des pages pour les miracles 1-3, p. 2-18. J'indiquerai, à l'occasion les variantes de *S* = *Synaxarion* ap. *Paris. Coislin.* 223, de *O* = *Vatic. Ottob.* 415, du ms. *Vatic.* 1190, anno 1542 (cf. Prol. XIV) et du ms. *Athous Joasaphaion* 308 (cf. Prol. VII-XI), imprimés au bas des mêmes pages.

(2) ἐν τοῖς μέρεσι τῆς Συρίας κάστρον ἐστὶ λεγόμενον Ῥάβδιον Vat. 1190 Ῥάβλιον *S* Ἀράβλιον *O* εἰς τὸν τόπον τῆς Συρίας εἰς κάστρον λεγόμενον Ῥάμελ *Athous Joasaphaion.*

(3) Litt. « la maison de prière », εὐκτήριον οἶκον

pour le martyr, lui avait fait vœu de fournir à ses frais une très belle colonne pour son église. Ayant trouvé une colonne qui ne le cédait en rien à ce qu'elle désirait et l'ayant achetée, elle s'approcha de la mer et se mit à supplier [5] l'officier d'embarquer sur le radeau cette colonne aussi en plus des autres. Mais il repoussa sa demande, disant qu'il ne fallait pas mêler à la libéralité de l'Empereur le don d'une veuve, ni charger sur le radeau construit aux frais de l'État le pesant cadeau d'une femme privée. Il laissa donc cette colonne sur la place, et, ayant embarqué seulement sur le radeau les colonnes impériales, il mit à la voile. Cependant la femme, en se voyant ainsi méprisée avec son cadeau, disait au saint avec grands gémissements : « Hélas, saint martyr du Christ Georges, pourquoi n'as-tu pas accepté ce pauvre mien don que voici, à l'imitation de ton Maître ? Pourquoi n'as-tu pas satisfait mon cœur à cette occasion ? Ne sais-tu pas combien est grande la confiance que j'ai en toi ? Ne sais-tu pas combien ardent [6] mon amour pour toi ? Maintenant je sais que tu es en courroux contre mon âme (4). Maintenant je sais que tu m'as dépouillée de ta protection. »

Alors qu'elle se lamentait ainsi, voici que lui apparaît un soldat à cheval, qui lui demanda la cause de tant de pleurs. Quand elle le lui eut dit, il répondit : « A quel endroit de l'église voulais-tu placer cette colonne ? » « Comme seconde colonne, Seigneur, dit-elle, dans la travée de droite. » L'apparition alors descendit de cheval, et de son doigt inscrivit sur la colonne, selon les propres termes de la femme : « Que cette colonne de la veuve soit placée la seconde dans la travée de droite de l'église ». [7] Puis il dit à la femme : « Pendant que je soulève un bout de la colonne, pousse toi-même, femme, l'autre bout. » Frappée de stupeur elle saisit l'autre bout, et aussitôt elle vit la colonne qui prenait sa course vers la mer. Sur le champ, celui qui lui était apparu sous l'aspect d'un soldat disparut. Alors, remplie de crainte et d'émerveillement, assurée que c'était le saint, la femme rentra chez elle, remerciant Dieu et le saint martyr.

Cependant la colonne, transportée sur la mer, avait devancé les colonnes du radeau impérial, et elle gisait sur le rivage, portant, comme si on les y avait gravées, les lettres qu'y

(4) προσώχθισας τῇ ζωῇ μου 6.1. Purement biblique.



avait inscrites la main du saint. L'officier impérial préposé à la construction vit ces lettres, reconnut la colonne, et, dans sa grande admiration de la foi de la veuve, il fut comme hors de lui-même, et il louait Dieu et célébrait le pouvoir du martyr. Sans retard aucun, il accomplit l'ordre qui lui avait été donné par le saint au moyen de ces divines lettres (5).

[8] Quant à nous, après avoir imploré le grand Athlète de nous secourir au plus vite, nous allons passer à un autre récit de ses miracles.

## 2. *Autre miracle du mégalomartyr Georges, sur des Sarrasins* (1).

Dans cette même bourgade où nous avons dit qu'eut lieu le précédent miracle, les Sarrasins un jour dressèrent leur camp, après avoir fait prisonniers tous ceux qu'ils avaient rencontrés. Ils y fixèrent leurs tentes et se reposaient là, se livrant à des beuveries et à des orgies. Et quelques-uns d'entre eux en vinrent à un tel degré d'impudence qu'ils déjeunèrent à l'intérieur **[10]** de cette admirable église où gisait le corps glorieusement triomphant du martyr, et, une fois, ivres, y dormirent, puis jouèrent aux dés. Ensuite, tendant leurs arcs, ils lançaient leurs traits contre les images des saints placées au haut de l'église. L'un des prisonniers, ayant pris liberté de parole devant eux, leur dit qu'ils ne devaient pas agir si vilainement contre les saints. « Puisque, dit-il, le martyr, dont cette église se glorifie de porter le nom, a été un soldat invincible, il peut jusqu'à ce jour punir ses ennemis de leur méchanceté. » Eux, pris d'un très joyeux éclat de rire, répondirent à cet homme : « Et lequel est-ce donc de ceux-ci ? Indique-le nous. » Alors il leur montra du doigt, placée en haut, l'image du saint fixée au monument en mosaïque tout à fait brillante (2), recouverte d'une cuirasse militaire, **[11]** chaussée de cnémides d'airain, tenant en

(5) Le ms. *Vatic.* 1190 ajoute (p. 8. 12 s.) : « Cette colonne se dresse jusqu'à aujourd'hui pour rappeler sans cesse le souvenir de la femme et pour qu'on s'émerveille du miracle (θάνατος cod., mais μαρτυρικοῦ θαύματος *S*) ».

(1) Une histoire analogue est racontée au miracle 7.

(2) εἰκόνα ψηφῖσιν ἀνεστηλωμένην 10.13. Le ms. *Athous Joasaphaion* a (11.3 ss.) τὴν εἰκόνα τοῦ μάρτυρος ὁποὺ ἐστέκετο ὀρθή, καὶ ἦτον ἐζωγραφισμένη μὲ ψηφία πολλὰ λαμπρά.

main une lance guerrière et jetant un regard foudroyant sur ceux qui lui font face. Aussitôt l'un des Sarrasins, ayant dirigé en droite ligne sa javeline contre cette vénérable image, la fit partir. Mais la javeline, ayant dévié de la course droite, revient en arrière, et, ayant frappé celui qui l'avait lancée au milieu du cœur, s'enfonça dans le dos. Et comme il était aussitôt tombé et avait expiré, les autres ennemis virent que l'image du saint avait étendu le bras. Pris d'une terreur extrême à cette vue, les Sarrasins s'enfuirent. Comme frappés d'un glaive, les uns périssaient dans leur fuite, d'autres, se foulant mutuellement aux pieds, perdaient leurs misérables vies, d'autres enfin, auxquels il fut permis de se procurer [12] par la fuite le salut, se dispersèrent dans leurs patries, où ils célébraient le pouvoir du saint. De ce moment, aucun ennemi n'osa plus s'approcher de ce saint sanctuaire, mais c'est avec tout respect et grande crainte et révérence que, lorsqu'il leur faut passer le long de cette église, ils s'avancent en magnifiant la puissance de celui qui y demeure.

Quant à nous, célébrant en ce cas aussi le Dieu qui par le saint accomplit ses miracles, décrivons le mieux possible un autre exploit débordant de bonté de notre valeureux héros.

### 3. *Autre miracle, sur le jeune homme qui avait été emmené loin de la Syrie.*

[13] Comme une armée des Agaréniens avait fait un jour une incursion sur le territoire de la Paphlagonie, qu'ils avaient pris beaucoup de prisonniers et rassemblé un butin énorme, il arriva que fût au nombre des prisonniers un jeune homme appartenant au clergé du martyrium du saint situé au village nommé Phatris par les habitants du lieu. Tous les prisonniers ayant donc été conduits vers le chef impie de l'armée, et les uns ayant été l'ouvrage du couteau, les autres livrés par le chef en esclavage, ce jeune homme, comme il paraissait plus beau que les autres, fut placé comme esclave au service du chef. [14] Quand donc le maître de ce jeune homme fut rentré chez lui, il essaya de lui faire apostasier la foi des Chrétiens. Comme pourtant il n'arrivait pas à le persuader, il ne le livra pas au



bourreau, mais, l'ayant privé de son service plus intime, il l'envoya pour assister les cuisiniers, ayant donné ordre qu'il portât l'eau et coupât le bois. Et ce jeune homme, considérant de quel beau service du martyr il était tombé à quel triste esclavage des perfides, ne cessait de supplier avec larmes le saint d'avoir pitié de lui en sa misère et de tendre une main secourable à celui qui avait besoin de son secours.

Alors donc que la confiance du jeune homme dans le grand serviteur du Sauveur croissait de jour en jour et qu'il ne pouvait se rassasier de pleurer, un jour que, tard au soir, il allait vers sa couche et passait le long de la porte de la cour, il entendit quelqu'un qui, du dehors, [15] l'appelait par son nom. « Qui es-tu, Seigneur ? » dit-il. L'autre disait qu'il lui était connu et qu'il désirait le voir. Le jeune homme, sans aucune hésitation, tout étonné seulement que, se trouvant au dehors, l'autre l'eût vu qui était au dedans, entrouvrit le portail. Il voit un homme à cheval, jeune d'âge, resplendissant de beauté. Après l'avoir salué, il chercha à savoir plus exactement si, de quelque manière, l'autre pouvait le reconnaître. Mais l'autre, comme apparemment pour l'embrasser, se pencha. Et tandis qu'il le saisissait, l'ayant soulevé de dessus terre, il le mit sur le cou du cheval. Ayant lâché les rênes au cheval pour la course, il partit au plus vite. Au bout de peu de temps, ayant fait descendre du cheval le jeune homme, le prenant par la main il le conduisit dans une certaine demeure. Puis il l'embrassa et disparut. Le jeune homme donc, dans le grand embarras où le plongeait l'affaire, et comme totalement paralysé par la stupeur, finit par s'endormir, sans savoir ni ce qui lui était arrivé ni le lieu ou la maison où il se trouvait.

Au petit jour, un homme étant entré dans la [16] maison avec une lampe, le jeune homme l'aperçut et, s'étant levé, alla à sa rencontre. Quand l'homme l'eut vu vêtu de la robe des Agaréniens, saisi d'effroi et soupçonnant que c'était un voleur, il fut troublé et se mit à crier. Pareillement ce jeune homme, à la vue de l'intrus, qui avait l'apparence d'un Chrétien et qui était vêtu de la robe du clergé, frappé lui aussi de stupeur, se mit à crier. Des individus arrivèrent en courant, s'emparèrent du jeune homme et lui demandèrent qui il était, et d'où, et comment il était entré là, toutes portes fermées. Tout tremblant,

[17] il leur raconta en bon ordre toute l'affaire. Et comme ils entendaient ce qu'il leur disait, leurs visages ruisselaient de larmes et ils observaient les traits du jeune homme : car ils appartenaient presque tous, comme lui, au clergé du martyrium du saint. Quand ils l'eurent reconnu pour être vraiment celui qu'il disait, après avoir éclaté en louanges du Dieu qui accomplissait de tels miracles par son saint martyr, ils expliquèrent la chose au jeune homme : « En vérité, disaient-ils, c'est ici l'église du saint martyr Georges, de laquelle tu as été enlevé comme prisonnier. » Alors, revenu à lui-même, assuré que ce qui était arrivé était bien réel, avec eux [18] tous il se mit, en pleurant, à louer le Seigneur, et désormais il proclamait tout le temps les miracles du très grand Athlophore.

**4.** *Récit du prodigieux miracle accompli par le saint et très glorieux mégalomartyr Georges pour un adolescent emmené en captivité et sauvé contre tout espoir* (1).

Je veux que vous sachiez, ô congrégation amie du Christ, saint auditoire, que les habitants du pays de Paphlagonie ont une très grande foi dans le très glorieux mégalomartyr Georges et qu'ils l'aiment d'un brûlant amour, en sorte qu'ils ont bâti en son honneur des églises majestueuses, qu'ils s'empressent, dans leur ferveur, de l'y vénérer assidûment, et qu'ils célèbrent ses fêtes et panégyries en toute foi et rectitude, principalement ceux qui [19] demeurent en la région d'Amastris, comme le récit qui suit va le montrer.

Ainsi par exemple, en un certain lieudit du Fleuve ou de l'Oikiakos (2), est consacrée au saint une église très belle et vénérable, où tous ceux qui accourent avec foi obtiennent promptement leurs demandes. Il y avait là un certain personnage du

(1) Ce miracle 4 (p. 18-40) et l'Épilogue qui le suit (p. 40-42) sont tirés du ms. *Mosquensis* bibl. synod. 381, fol. 11 r°-16 v°, copié en 1023 par le moine Théophane, cf. Prol. XII s. Certaines variantes sont tirées du ms. *Athous Joasaphaion*. Ce même récit, et l'Épilogue, se trouvent dans le ms. *Ambrosianus* 192, saec. XIV (antea C 92 sup.) ; les variantes de ce ms. sont indiquées dans l'apparat de Aufhauser, l'Épilogue imprimé (après l'Épilogue du *Mosquensis*) p. 42-44. C'est de ce dernier seul que j'ai traduit une partie.

(2) Le ms. *Athous Joasaphaion* a (19.7 s., bas de la page) πλησίον τοῦ ποταμοῦ ὀνομαζομένου Ἰκιακός.



nom de Léon, pieux et craignant Dieu, abondamment pourvu des biens de fortune. Il avait une femme tout à fait digne, nommée Théophanô, qui se conformait à lui quant au choix d'une vie vertueuse. Tous deux avaient voué au saint mégalomartyr une foi sans ombre de doute et un brûlant amour, ils étaient continuellement assidus à sa très sainte église et célébraient chaque année, avec de grands sentiments de tendresse, sa *memoria*, s'étant mis sous son patronage et le tenant pour gardien, protecteur et curateur de tous leurs biens. Ce personnage était inscrit dans les registres de l'armée et il se montrait irrémissiblement appliqué à son service.

Il leur naquit un enfant mâle ; ils lui donnèrent nouvelle naissance par le saint baptême, avec une foi sans mélange, [20] dans la très vénérable église du saint mégalomartyr, et, sous le charme de leur amour pour le martyr, ils le nommèrent Georges. Quand le petit Georges eut été sevré, ils le confièrent au prêtre du lieu, le prosmonaire de la très sainte église du martyr, pour qu'il apprît les Saintes Lettres. Ils l'élevaient, selon le mot de l'Apôtre (Éph. 6, 4), en usant de corrections et semonces inspirées du Seigneur, le nourrissaient comme une jeune branche verdoyante, se réjouissaient de sa bonne mine, de son intelligence, de sa conduite régulière, et ils suppliaient le saint de lui donner entendement et de le conforter et guider vers ce qui est meilleur et qui assure le salut. Ainsi fortifié par les intercessions du saint, comme il était d'un bon naturel, très prompt à apprendre et heureusement doué, non seulement l'enfant était assidu à l'étude des lettres, mais encore il persévérait, résolument et avez zèle, dans les prières de règle, et du jour et de la nuit, en sorte qu'il se rendit aimable à tous et qu'on le chérissait unanimement.

Sur ces entrefaites, il survint contre nous, les Chrétiens, un très violent soulèvement des peuples de l'Occident, je veux dire des Bulgares, Hongrois, Scythes, Mèdes et Turcs, en sorte que non seulement il s'en fallut de peu que les contrées qui les avoisinaient ne fussent dévastées, mais qu'ils délibéraient [21] même de ravager notre Ville Impériale protégée de Dieu, n'eût été que la bienveillance et la providence du Tout-Puissant n'eût rendu vains leurs desseins. Ceux qui tenaient le sceptre des Romains mettent partout à leurs postes ceux qui étaient

sous leurs ordres et qui commandaient aux armées romaines. Alors donc que pressait cet ordre irréfragable et onéreux, le susdit militaire Léon, qui était avancé en âge, ne put fournir son service à l'armée et faire campagne. C'est pourquoi il délibéra, bien que malgré lui et de mauvais cœur, d'envoyer à sa place, pour remplir son service à l'armée, son fils unique Georges, qui était tout jeune et commençait seulement l'âge de l'adolescence. L'ayant emmené avec sa mère, ils se rendirent à l'église du saint martyr et là, en se lamentant, ils supplièrent le martyr en ces termes : « Saint martyr du Christ Georges, nous te confions notre fils unique et très cher que voici, ce fils que, par amour pour toi, nous avons nommé Georges. Toi, préserve-le, [22] toi, dirige-le, toi, fais lui faire bonne route et rends-le nous intact et sans dommage, pour que nous t'adressions, plus intenses encore, notre foi en toi et notre gratitude, dans la pensée qu'en toutes choses nous avons en toi un gardien vigilant et un défenseur. »

Quand ils eurent, d'une voix frémissante et pleine de douleur, prononcé ces supplications et prières, et d'autres encore, ils envoyèrent, non sans larmes et plaintes, leur fils Georges avec les autres soldats, et ils ne cessaient, nuit et jour, d'invoquer pour lui le saint, le pressant instamment de l'accompagner en ses courses, de le fortifier, de veiller avec providence sur son salut, pour qu'ils le reprissent sain et sauf.

De toute province, de toute région placée sous le commandement des armées impériales, se rassembla une foule infinie de soldats, et ils rencontrèrent l'ennemi dans le pays des funestes peuples plus haut nommés, en un lieu incommode près de la mer. Toutes ces troupes, les ennemis en armes les frappèrent de panique par une attaque soudaine et les anéantirent, et [23] cela, selon moi, à cause de la masse énorme de nos péchés et de nos crimes, par les jugements inscrutables et incompréhensibles de Dieu — seul les connaît Celui qui nous a créés et qui nous conduit — par lesquels il arriva que se produisît l'écroulement des Chrétiens. Les uns périrent par le glaive, d'autres furent noyés dans la mer, d'autres trouvèrent une mort violente écrasés et foulés aux pieds par les chevaux ou, d'une façon ou de l'autre, succombèrent par toutes [24] sortes diverses de morts. D'autres, faits prisonniers, jetés dans des cachots ténébreux et des prisons, pressés par la faim et la soif et accablés de mauvais traitements, perdirent misérablement la vie. D'autres furent distribués entre les soldats pour de cruels esclavages, et c'est à peine si, de ce grand nombre, quelques-uns, ayant fui, furent sauvés. Cependant, gardé par le secours de Dieu, la providence du martyr et les prières de ses parents, l'enfant Georges fut conservé tout du long sain et sauf. Il ne reçut aucun coup d'épée, ne subit aucun accident, n'éprouva nulle blessure mortelle, mais fut fait captif par un certain chef des tribus barbares. Et comme celui-ci avait vu qu'il était de très noble mine et beau, quand il eut été emmené dans sa tribu, il ordonna qu'il fût placé à son service comme son esclave particulier, à l'abri des chaînes et du fouet. L'enfant ne cessait de remercier Dieu et le saint mégalomartyr Georges d'avoir été conservé jusqu'à ce jour vivant et sans dommage, et il accomplissait résolument et avec zèle son service auprès du maître, mettant tous ses soins à lui plaire.



[25] Cependant, comme beaucoup de temps déjà avait passé sans que ce fils leur eût été rendu, ses parents commencèrent à être déchirés et consumés dans leurs entrailles charnelles et à se lamenter avec force plaintes et gémissements. Le père faisait entendre ces paroles : « Hélas hélas, unique et très cher enfant, hélas, rafraîchissement de ma vieillesse ! Pourquoi ne suis-je pas allé moi-même, parce que vieilli et impuissant, à mon service habituel à l'armée, pourquoi n'ai-je pas été sacrifié moi-même en victime inutile aux ennemis ? Pourquoi ne t'ai-je pas laissé à la maison comme une jeune plante, pour être la consolation et le délassement de ta mère et l'heureux espoir de ma race ? Hélas, que faire, que penser, quel soulagement trouver à ma vieillesse ? Qui vais-je laisser après moi comme héritier de mes biens ? Qui me soignera dans mes infirmités et mon vieil âge, qui, lorsque je serai mort, me livrera au tombeau et fera commémoration de moi ? Malheur à moi, misérable ! Avec quel chagrin ma vieillesse descendra vers l'Hadès ! » De son côté, plus lamentablement encore, sa mère elle aussi prononçait ces plaintes : « Hélas, mon très doux enfant ! Hélas, [26] consolation de mon âme ! Hélas, lumière de mes yeux ! Quel thrène vais-je chanter sur toi, par quels mots déplorer ma privation de toi ? As-tu péri par le glaive, ou foulé aux pieds

par des chevaux? T'es-tu noyé en mer, ou es-tu resté enfoui sous des corps écroulés sur toi? As-tu été enfermé en des cachots et prisons, es-tu mort consumé par la faim et la soif? Dois-je te compter au nombre des vivants, ou faire mémoire de toi comme d'un mort? Qui me donnera des ailes de colombe, et je volerai, pour qu'étant allée au lieu-même j'explore dans les écroulements des cadavres, et puisse reprendre si peu que ce soit de tes membres, de tes os très chers, et les rapporte ici pour être enterrée avec toi à l'heure de ma sortie ! Car si tu étais mort ici, enfant chéri, plus supportable serait ma peine, puisque mes propres mains t'auraient enseveli, que je t'aurais livré au tombeau, et, pour me consoler un peu, me serais assise, tout en pleurs, près de ta tombe. »

Telles étaient, et plus nombreuses encore, les lamentations que faisait entendre, d'une voix gémissante, la mère, comme il est naturel que gémisse [27] en sa peine une mère qui aime son enfant, lorsqu'elle est privée et séparée d'un fils unique et très cher. L'un et l'autre pourtant, et le père et la mère, ne se bornaient pas à clamer leur douleur au foyer, mais, étant allés en hâte à l'église du martyr, ils y criaient, d'une voix plus triste encore et plus perçante, leurs plaintes en ces termes : « Saint martyr de Dieu, est-ce dans l'attente de ces choses que nous t'avons confié notre fils unique très aimé, pour qu'il devienne la proie des oiseaux et des bêtes? Est-ce ainsi que tu récompenses les chaudes supplications et prières que, chaque jour, nous t'adressions? Même si tu n'as pas voulu avoir compassion de notre vieillesse, pourquoi n'as-tu pas eu pitié de la jeunesse du garçon? N'est-ce pas ici, en ton temple très saint, que notre fils a reçu la grâce du saint baptême? Ne lui avons-nous pas donné ton précieux nom? N'avons-nous pas, chaque jour, adressé pour lui, par ton entremise, nos demandes à Dieu? Pourquoi, grand martyr Georges, as-tu méprisé notre pitoyable [28] condition? » Tandis que les parents poussaient ces gémissements, et d'autres pareils, à part eux et à l'adresse du saint, non seulement ils excitaient aux larmes leurs familiers, amis et voisins, mais on peut bien dire qu'ils eussent amené les pierres même à pleurer avec eux.

Pareillement aussi l'enfant Georges, dans la captivité et l'esclavage où il se trouvait, prononçait d'un cœur sincère, en gémissant, des plaintes analogues ou de plus nombreuses encore, en ces termes : « Saint martyr du Christ Georges, n'est-ce pas à toi que m'ont confié mes parents, n'est-ce pas en ton très saint temple que j'ai reçu le saint baptême et que j'ai été appelé de ton nom, n'est-ce pas en lui que j'ai [29] appris les Saintes Lettres? Pourquoi donc as-tu méprisé la prière et supplication de mes parents, et as-tu accepté que je fusse emmené en esclavage et eusse à souffrir bien des maux dans la contrée étrangère et inculte de ce peuple très impie et brutal, sans avoir eu ni compassion des larmes de mes parents ni pitié de ma jeunesse? Pourtant, ne fût-ce qu'à partir d'aujourd'hui, ne m'abandonne pas ici, faisant tourner en douceur l'humeur sauvage de ces gens et portant consolation, en ami compatissant, à mes parents. »



Sur ces entrefaites, voici que revenait la fête annuelle du martyr, que, dans leur foi et leur amour, les parents de l'adolescent captif avaient coutume de célébrer avec éclat chaque année. A mesure donc qu'approchait cette fête, tout en poussant plus instamment leurs cris de plainte, ces parents ne montraient pas moins de zèle à la célébrer comme d'habitude d'un cœur gentil avec grande ardeur [30] et foi. Une fois donc arrivée la sainte *memoria* du glorieux martyr, après la psalmodie de vêpres, se conformant eux aussi à la coutume qu'ont les gens de là-bas de dresser une table pour leurs proches, ils invitèrent à leur table, où abondaient force bons mets, tous les amis et parents, et les pauvres et quiconque se présentait par chance. Tout ce monde étant donc assis à table, on ne parlait de rien d'autre que de l'enfant. Les parents se lamentaient, disant : « A la dernière fête du saint martyr, notre très cher fils Georges aussi était là, servant à boire aux amis et festoyant avec eux. » Ce qu'entendant de la bouche des parents, les gens de la famille partageaient leurs larmes et gémissements, les amis et tous les assistants cherchaient à les consoler, émus eux aussi de tristesse et de chagrin et compatissant à leur peine.

L'enfant Georges savait lui aussi, dans sa captivité qu'en ce soir-là avait lieu la *memoria* du saint. Et, comme il était près du fourneau de cuisine, accomplissant, comme à son ordinaire, le service de l'eau chaude, il se tenait là fondant en larmes, les yeux baissés, se faisant en lui-même cette réflexion : « A cette

heure, dans ma maison, mes parents sont sur le point de célébrer la fête du saint et les amis et voisins qui se trouvent là vont s'asseoir à table. Et moi, pauvre prisonnier, j'étais là aussi avec eux aux commémorations passées, j'étais de la fête et me donnais de la joie. Mais encore, je me joignais à la congrégation dans sa très sainte église, rivalisant avec eux dans le chant des psaumes. Est-ce donc que moi seul, Saint de Dieu, j'ai été trouvé indigne d'entrer dans ton temple? Est-ce que mes parents, quand ils célèbrent ta *memoria* et ne me voient pas, ne vont pas pleurer amèrement sur leur privation de moi? Quels hymnes [32] vais-je bien pouvoir t'offrir, moi, en ta fête? Quels psaumes pourrai-je te chanter, si ce n'est des larmes inefficaces et des gémissements inexprimés sortis comme un torrent de feu de mon cœur plongé dans la peine? Sauve-moi, père, sauve-moi, mère, sauvez-moi, vous tous amis, connaissances, gens de ma famille, souvenez-vous du prisonnier, soit que vous priiez pour un vivant, soit que vous vous lamentiez sur un mort. »

Alors donc qu'il songeait ainsi avec des gémissements inexprimés, discrètement et en silence, tout à coup ses compagnons d'esclavage lui ordonnent de tirer du fourneau de cuisine le vase d'eau chaude et de monter chez son maître. Il essuya les larmes de ses joues et, ayant [33] pris le vase d'eau chaude — que, dans la langue de ce pays, on nomme habituellement *coucoumion* — bouillonnant et débordant, il s'empressa de monter à la table vers son maître. Or donc, comme il y allait, le glorieux martyr du Christ, l'ayant soulevé de là en l'air, le transportant en un clin d'œil, le déposa au beau milieu de sa maison paternelle, où les amis et parents invités étaient assis à table, cependant qu'il tenait en main le susdit *coucoumion* comme venant tout juste d'être tiré du fourneau. Quand ils l'eurent vu soudain, vêtu de la robe bulgare et tenant en main le *coucoumion*, parents et tous les gens présents furent hors d'eux-mêmes et éclatèrent en grands cris. Ses parents, dans l'excès de cette joie inattendue, tombèrent face contre terre, sans voix; les autres l'embrassaient et le baisaient, et se mirent à l'interroger sur la façon dont il était revenu. Et lui, l'enfant, [34] d'abord qu'il eut reconnu sa maison, ses parents, tous les gens qui étaient là, il demeura lui aussi stupide, sans rien comprendre à la chose. Cependant, étant revenu à lui-même et ayant calmé



ses esprits, il se mit à leur raconter son affaire, parlant ainsi : « Moi, dit-il, je ne saurais vous en dire long. Tout ce que je sais, c'est qu'en cette minute même, en cet instant, je me trouvais en captivité et esclavage dans le pays de Bulgarie, et ceci, ce *coucoumion* que vous me voyez en main, je l'avais tiré bouillonnant du fourneau de cuisine et je devais le porter à la table près de mon maître. Et donc, comme j'étais arrivé à l'escalier qui mène à la salle, je vois au haut de l'escalier un homme à cheval, armé, sous l'aspect d'un chef de guerre, d'un éclat plus lumineux que le brillant du soleil, qui tout d'un coup me ravit, m'enlève, traverse l'espace avec la vitesse d'un éclair, sans que je ressente fatigue ni mouvement, sauf que, tandis que nous passions au-dessus de la mer, l'eau étant troublée sous les pieds du cheval comme une éruption cutanée, [35] il me semblait entendre une sorte de bruit qui se formait distinctement dans l'eau. Et ensuite, après avoir volé à travers une lumière éclatante sans nulle fatigue ni peine, en un clin d'œil nous nous trouvons de nouveau sur la terre, sans que je sache où je suis ni comment j'ai voyagé : tout soudain, miraculeusement, contre toute attente, me tenant suspendu en l'air, il me dépose d'un coup ici, comme vous voyez, au milieu de vous, tenant en main ce *coucoumion.* »

Stupéfaits de ces paroles de l'enfant, les gens sortirent en courant de la maison, désireux de trouver celui qui l'avait sauvé et de le récompenser par les honneurs qui convenaient. Comme ils n'avaient trouvé ni saisi personne, de nouveau ils vinrent en course vers l'enfant, complètement abasourdis par l'étrangeté du miracle, surtout parce qu'ils lui voyaient en main le *coucoumion*, bouillonnant et écumant comme s'il venait tout juste d'être tiré du four. Quand ses parents se furent remis de leur évanouissement, ils se jetèrent au cou de leur enfant, ils l'embrassaient en versant de chaudes larmes et, tandis qu'ils l'observaient plus distinctement, ils étaient en doute, songeant en eux-mêmes et disant : « Est-ce vrai, est-ce là vraiment notre enfant? Est-ce [36] réellement notre fils que nous voyons? » Voilà ce qu'ils disaient, et que ne disaient-ils pas encore, quelles marques de reconnaissance ne donnaient-ils pas pour le prodige accompli en leur faveur, pour la vigilance et le brûlant secours du très glorieux martyr Georges! Ainsi donc, ayant tourné

leur douloureuse et très affligeante peine en un extrême excès de joie, tous louaient le Seigneur Dieu surabondamment bon et bienveillant qui accomplit de tels prodigieux miracles par l'entremise de ses saints serviteurs et martyrs ; et, tandis qu'ils remerciaient aussi le très illustre athlophore Georges, pour sa gloire, pour lui donner une marque d'honneur qu'on se rappelât toujours, pour qu'on racontât une chose si digne d'éloge, ayant mélangé à du vin l'eau chaude miraculeuse rapportée de captivité par l'enfant Georges, ils en burent en hommage au saint martyr.

Mais écoutez, mes frères, un nouveau miracle en plus du précédent. Ce *coucoumion* rapporté de la captivité n'était nullement très grand, mais tout à fait petit. Les gens rassemblés en la fête du saint [37] étaient en revanche très nombreux. Or non seulement il donna assez à boire à ceux qui étaient assis à table, mais encore à ceux qui se trouvaient là et qui servaient et à tous les gens de la maison et à tous les autres qui étaient survenus et s'étaient rassemblés alors pour la fête, et l'eau chaude ni ne s'était diminuée ni ne s'était refroidie bien que venue d'une si grande distance, mais elle continuait à bouillir et à bouillonner comme sous l'impulsion d'un feu très violent. O merveille ! De même en effet qu'au temps du prophète Élie la poignée de farine et le cruchon d'huile de la veuve hospitalière et très pauvre ne furent pas diminués (3 Rois 17, 16), de même non plus la communication de l'eau chaude dans ce très petit *coucoumion* ne fut aucunement en défaut, mais elle suffit à tous, comme j'ai dit, bien que libéralement distribuée. Et de même que le déluge d'eau sur les bûches n'a pas éteint le feu miraculeusement allumé par le même prophète Élie (3 Rois, 17, 32 ss.), de même aussi la force du feu divin, par l'intercession toute brûlante et la puissance du martyr, continuait d'échauffer le vase d'eau chaude et de le rendre brûlant.

[38] Quand tous donc eurent bu, comme j'ai dit plus haut, en hommage au saint martyr et qu'ils se furent rassasiés, leur joie augmenta encore, et ils louaient le Christ notre Dieu et lui rendaient grâces. Joyeux ensemble et pleurant et inondant le sol des larmes de leur contentement, ils prirent l'enfant et l'amenèrent au très saint temple du martyr et ils criaient au



saint des paroles de reconnaissance, en ces termes : « Nous rendons grâces, saint de Dieu, à ta très chaude intercession et assistance, de ce que tu n'as pas méprisé notre prière ni nos larmes, mais as rempli à fond ton engagement et nous as rendu notre fils sain et sauf en lui assurant le salut. Pardonne-nous pour les paroles méchantes et injurieuses que nous t'avons adressées d'abord, pardonne-nous, martyr du Christ, car tu es bienveillant et compatissant en toutes choses. C'est malgré nous que nous disions choses inconvenantes, douloureusement émus de la peine de notre cœur et transpercés dans nos entrailles de chair. »

[39] C'est ainsi, et plus encore, qu'ils suppliaient le saint. Puis ils passèrent toute la nuit sans sommeil, et, ayant fait de sa fête et commémoration un sacrifice d'actions de grâces plus brillant encore, ils donnent dans le temple du saint ce *coucoumion* rapporté de captivité, pour servir dans le sanctuaire au mystère d'union du corps immaculé et du précieux sang du Christ notre Dieu, en confirmation et témoignage auprès de ceux qui le verraient et entendraient le récit du prodigieux miracle. Quant à l'enfant Georges si extraordinairement sauvé, il était alors tout juste un adolescent. Maintenant, avancé en âge, il raconte lui-même le merveilleux miracle de salut accompli en sa faveur par le saint mégalomartyr Georges, et il n'a besoin de nul autre pour témoigner de la chose.

*Extrait de l'Épilogue de l'Ambrosianus 192.*

[43, 3] Toi donc, très glorieux, très brillant Georges portecouronne, puisque tu as liberté de parole bien reçue auprès de Dieu, notre Seigneur et Maître, qui préside sur nos combats et qui nous donne la couronne, excite à intercéder aussi pour nous qui te prions, tes compagnons de lutte et de martyre, protecteurs et défenseurs des Chrétiens, *Étienne* le protomartyr sans rancune, le très illustre et très grand *Théodore* (1), le très endurant et très célèbre *Eustathios* (2), le très valeureux et fameux *Procope* (3), le très louable et toujours exaucé *Démétrius* (4), le très sage et très brillant *Eustratios* (5), le très courageux *Pantéléimon* (6) aux nombreux combats,

le très résistant *Mercure* (7) qui apporte guérison, l'illustre et très brillant *Artémius* (8), le très auguste et très aimé *Ménas* (9), le très splendide et suprêmement beau *Thalélaios* (10), le chœur aux quarante membres porte-couronnes des invincibles *Quarante Martyrs* (11), les très compatissants confesseurs du Christ et martyrs *Gourias*, *Samônas* et *Abibos* (13), et tous les athlètes soldats du Christ qui successivement triomphèrent dans le martyre.

5. *Autre miracle (Sur les bœufs de Théopiste)* (1).

**[44]** Écoutez, mes frères, un autre prodigieux miracle accompli par le saint mégalomartyr Georges en Cappadoce, au temps de notre très pieux empereur Théodose, lors de la précédente génération.

Il y avait en Cappadoce un homme du nom de Théopiste. Sa femme s'appelait Eusébie, et de fait elle était pieuse (*eusebès*) Sept ans s'étaient passés **[45]** depuis sa virginité et pourtant ils n'avaient point d'enfant. Théopiste alla à son champ pour labourer. Pendant qu'il labourait avec ses esclaves, une paire de ses bœufs devait brouter de l'herbe. Or les laboureurs, s'étant couchés à terre, s'endormirent. Quand les bêtes eurent brouté l'herbe, elles se dispersèrent dans la campagne et disparurent. Théopiste, une fois réveillé, dit à son esclave : « Qu'est-devenue ma paire de bœufs? » L'autre dit : « Par la vie de notre Dieu, je ne sais pas. Je me suis endormi après toi. » Théopiste se leva, chercha à la ronde jusqu'au soir, mais ne trouva rien. Rentré chez lui, il dit à sa femme : « Nous avons perdu **[46]** une paire de nos bœufs. » « Comment? », dit-elle. Il dit : « Nous les avions déliés pour qu'ils broutent de l'herbe, mais nous nous sommes couchés et endormis. A notre réveil, nous n'avons rien trouvé. » Elle dit : « Tu ne les as pas bien cherchés partout à la ronde. » Il dit : « Crois-moi, femme, nous avons parcouru tout lieu à la ronde, mais nous n'avons rien trouvé. » Ayant fixé son regard

(1) Ce miracle est tiré du ms. *Vatic.* 1190, cf. *supra* mir. 1, n. 1. Aufhauser donne aussi (app.) les variantes du ms. *Ambros.* 192 (cf. *supra* mir. 4, n. 1) et (bas des pages) le texte de *Joasaphaion* 308.



vers le ciel, elle dit : « Rendons grâces à notre saint Dieu qui a pitié. » Le lendemain Théopiste dit à son esclave : « Prends notre seconde paire de bœufs et va labourer. Mais surveille-les bien. Moi, je m'en vais chercher à la ronde l'autre paire de nos bœufs. » Il partit donc, et, quand il eut cherché toute la semaine sans rien trouver, il rentra chez lui.

**[47]** Ses voisins vinrent et se mirent à le railler, ils lui disaient : « Il ne t'appartient plus d'être un propriétaire puisque tu as perdu ta paire de bœufs. » Mais il souriait avec mépris. Ils lui dirent : « N'as-tu pas invoqué quelques saints, pour qu'ils aient pitié de toi, et te visitent, et que tu trouves les bœufs? » Il dit : « Je les ais tous invoqués, et n'ai rien trouvé. » Un petit jeune homme, parmi eux, lui dit : « Invoque saint Georges, celui de Cappadoce, car il a le cœur chaud. Il ne lui a fallu qu'un petit vase d'huile pour délivrer un homme de la Syrie. Tout de même, toi aussi, tu trouveras tes bœufs. » Théopiste dit : « Par la vie de mon Dieu, si je trouve mes bœufs, j'en égorgerai un, et j'invite le saint à déjeuner. Mais pas de danger qu'il vienne en chair et en os, puisqu'il est mort. Et comment pourrait-il se donner du bon temps? »

**[48]** Dieu est bon et miséricordieux, « lui qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité » (I Tim. 2, 4) : il voulut manifester les miracles de son saint et persuader les hérétiques malveillants qui nient la résurrection, et il voulut donner une preuve visible de la visite du saint. Cette nuit-là, le saint apparaît à Théopiste et lui dit : « Théopiste ! » Il dit : « Me voici, Seigneur. » Le saint dit : « Va sur la route, tu trouveras tes bœufs. Mais ce que tu as promis, fais-le vite. Invite-moi, et je viens. » A son réveil il dit à sa femme : « J'ai vu ceci et ceci en rêve. » Elle dit : « Va et vois si le saint te montrera quelque chose. » Étant allé, il trouva la paire de bœufs qui se tenait sur la route et broutait. Plein de joie **[49]** et reconnaissant au saint, il les poussa et ramena chez lui. Sa femme, voulant l'éprouver, lui dit : « Peut-être n'étais-tu pas allé sur cette route? » Il dit : « Crois-moi, je l'avais suivie d'un bout à l'autre et ne trouvais rien. Et c'est un bon bout de chemin, il y a plus d'un stade de marche. » Elle lui dit : « Re-

mercions Dieu et le mégalomartyr Georges. Maintenant fais vite ce que tu as promis. » Il dit : « Égorgeons une chevrette, pour que nous célébrions la *memoria* du saint. » Ayant ainsi fait, ils célébrèrent la fête, pensant que cela suffirait au saint.

Cette nuit-là, le saint lui apparaît et lui dit : « Théopiste ! » Il dit : « Qu'y a-t-il, Monseigneur ? » [50] Le saint dit : « Est-ce pour cette chevrette que tu avais à m'inviter ? Tu le sais bien, est-ce que cette chevrette me suffit ? Fais vite ce que tu as promis, égorge ton bœuf et j'arrive. Sinon, tu t'en repentiras. » Au réveil, le voilà découragé, et il dit à sa femme : « J'ai vu ceci et ceci en rêve. Égorgeons un mouton et un agneau, le saint les acceptera. » De nouveau le saint lui apparaît cette nuit-là et dit : « Théopiste ! » Il dit : « Me voici, Seigneur. » Le saint dit : « Est-ce pour ce seul mouton et cet agneau que tu avais à m'inviter ? Ne [51] sais-tu pas que je suis comte, et qu'un peuple immense me suit ? N'est-ce pas de toi-même que tu m'as dit : 'J'égorgerai l'une des bêtes au joug et j'inviterai le saint'. Je disais naguère (50.3) que j'aurais amitié avec toi en me contentant d'un seul bœuf, mais j'en ai assez de toi. Si tu n'égorges pas tes deux paires de bœufs et tout ce que tu as de moutons et de porcs, je n'irai pas déjeuner chez toi, mais je prierai le Seigneur, et toi et ta maison, je vous consumerai par le feu. »

Au réveil, saisi d'une crainte extrême, il s'écrie à voix forte : « Hélas, que faire ? Qui est celui [52] qui m'est apparu en songe ? N'est-ce pas un fantôme, et qui se moque de moi, pour que je perde d'un coup tout mon bien, et que, moi et ma femme, nous soyons des pauvres ? Ne sont-ce pas là les paroles du saint : 'Égorge toutes tes bêtes, et je viendrai déjeuner ?' Comment est-il possible qu'un cadavre vienne déjeuner ? Je ne ferai pas cela, pour détruire mon honneur. Plût au Ciel que je n'eusse pas du tout trouvé les bœufs ! » Sa femme Eusébie l'encourageait par des paroles de consolation, disant : « Dieu te pardonne, de ce que tu penses que le saint soit un fantôme. Tu exténues le sens de la visite du saint. Peut-être doit-il nous enrichir, comme il en a enrichi beaucoup d'autres. » Il se rasséréna quelque peu en son cœur. [53] Sa femme Eusébie reprit : « Monseigneur, suppose que nous ne les ayons pas trouvés. Suppose qu'il y ait eu une tempête, et que nos vingt moutons, nos dix cochons s'en soient



allés. Suppose que de ce moment nous ne les ayons plus. ⟨ Ne t'en fais pas ⟩, car le saint nous les rendra. » Lui pourtant refusait de l'entendre, mais demeurait sans manger ni boire, à cause du chagrin qui avait fondu sur lui.

Cette nuit-là le saint lui apparut, assis sur un cheval blanc, tenant aussi la précieuse Croix, et lui dit : « Homme, tu as un démon, toi qui dis que je suis un fantôme. » Cependant il lui montrait aussi la précieuse Croix et il lui dit : « Par la puissance de mon Christ, si tu ne fais pas comme je veux, je t'enverrai un feu venu [54] de Dieu, et je vous consumerai, toi et ta maison, dans les flammes. » Et comme il lui montrait aussi de terribles châtiments, il lui dit avec menaces : « Appelle-moi beaucoup de riches et de pauvres pour que tu les serves à table. » Au réveil, saisi d'une grande crainte, il s'écria à voix forte : « Je ferai ce que tu ordonnes, Monseigneur, non seulement j'égorgerai mes bêtes, mais moi, et tout ce que j'ai, nous sommes à toi. »

Il donna ordre à ses esclaves et à ses parents, en ces termes : « Égorgez toutes mes bêtes : car j'ai vu en rêve ceci et ceci. » Eux se disaient en eux-mêmes : « Est-il peut-être devenu fou, pour qu'il veuille détruire son honneur ? » Cependant, égorgeant les moutons, les porcs et ses paires [55] de bœufs, ils préparèrent le déjeuner et du vin, pour qu'il y en eût en suffisance pour le repas. Il invita des pauvres et beaucoup de gens de son village, et il invita aussi les prêtres qui du soir au matin chantent l'office canonial du saint. Ceux-ci, après avoir accompli la liturgie dans les nombreuses églises du saint, vinrent pour le déjeuner. Et quand ils eurent fait la bénédiction, ils s'assirent à table, attendant la venue du saint.

A cette heure même il se fit un grand bruit de sabots et un grand tumulte. Et aussitôt apparurent plus de trente jeunes gens à cheval, qui disent : « Notre comte arrive. » Pendant qu'ils le disaient, en voici d'autres plus [56] nombreux qui crient : « Théopiste, le comte arrive, sors à sa rencontre. » Étant sorti en grande frayeur, il demande : « Qui est-il, Messieurs ? » Ils lui disent : « C'est un jeune comte. Sa race est de Cappadoce, et il vient ici pour déjeuner. » Ils lui disent aussi : « L'Empereur, le tenant pour un serviteur utile, non seulement lui a donné le

titre de comte, mais l'a chargé de tout surveiller. » Le jeune paysan, frappé de stupeur, dit à l'envoyé : « Peut-être n'aurai-je ni assez de pain ni assez de vin pour que ces gens-là soient rassasiés. »

[57] Comme il parlait encore, apparaît le saint sur un cheval blanc, deux jeunes gens très beaux le tenaient de chaque côté, et toute une foule se montre le suivant par derrière, les uns à cheval, d'autres à pied, et il y avait aussi des hommes de ce village, criant « Le comte est venu ». Le saint dit : « Salut à toi, Théopiste, et à tous ceux qui sont avec toi. » Prosternés à terre, ils lui dirent : « Bienvenue à toi, saint de Dieu, notre comte. » Le saint descendit de cheval pour déjeuner et dit : « Me voici, Monsieur. » Et il lui dit : « Comme j'ai appris que [58] tu devais inviter Saint Georges, me voici à sa place, car je m'appelle Georges de Cappadoce. Mais ne te chagrine pas, tu n'auras pas perdu ta peine. »

Théopiste se rasséréna un peu et il lui dit : « Qu'entrent tous ceux que tu veux, Seigneur, pour déjeuner. » Georges lui dit : « Non pas, ils doivent festoyer, eux, chez un autre soldat. » Et il leur ordonna à tous de partir sur leurs bêtes, ayant prescrit que leurs chevaux ne prissent ni foin ni orge. Cependant il commanda aux deux petits jeunes gens de servir à table. Puis il dit : « Théopiste ! » L'autre dit : « Me voici, Seigneur. » Le comte lui dit : « Que tous tes amis s'asseoient ; toi, ta femme et ces deux jeunes gens doivent faire le service de la table. » Théopiste dit aux petits jeunes gens : « Voici les cruches [59] de vin. Quand elles auront été pleinement vidées, qu'on ouvre aussi la jarre. » Ils prirent de petits flacons, et plus ils puisaient dans les cruches pour le mélange, plus elles se remplissaient, et ni les cruches ne furent pleinement vidées ni on ne perça la jarre, et le pain servi à table abondait toujours plus, et tous furent là en grande liesse.

Le saint dit au peuple : « Mangez tous les viandes, mais gardez avec soin les os pour le martyrion du saint, que personne n'en jette un seul, sans quoi je le punirai durement. » Théopiste dit tout bas à sa femme : « Ne t'ai-je pas dit que non seulement ils mangeront mon bien, mais encore nous puniront durement, moi et mes amis ? » Elle lui dit : « Tais-toi ! Cet homme [60] ne nous a fait aucun mal. » Il se tut. Quand tous se furent rassasiés, le saint leur dit : « Chantez à la louange du saint. » Ils chantèrent : *Géorgètheis hypo théou* et la suite. Puis ils se mirent à adresser des louanges au nom du saint, et, quand ils eurent dit « Très sainte mère de Dieu, secours nous », tous se levèrent de table.



Le saint remonta à cheval et dit : « Apportez-moi ici les os. » Ils se disaient entre eux : « Peut-être est-il ivre et ne sait-il ce qu'il fait. » Théopiste dit : « Peut-être veut-il avoir pitié de moi. » Ils apportèrent [61] les os et les jetèrent devant le saint. Alors, ayant levé les yeux vers le ciel, il dit : « Seigneur Jésus-Christ, pour qui j'ai lutté, moi ton esclave, que descende ta bénédiction sur ton serviteur Théopiste et sa maison, et de même que tu as multiplié les astres du ciel et la poussière de la terre, multiplie tes bienfaits en faveur de ton serviteur Théopiste. » A ce moment il se produisit une secousse de la terre, en sorte que tous tombèrent sur le sol. Et à l'heure même, toutes les bêtes furent ressuscitées au triple. Alors, après avoir dit [62] « Soyez saufs », le saint disparut de leurs yeux avec son cheval.

A la vue du prodigieux miracle, la foule cria « Kyrie éléison » une bonne heure. Théopiste et sa femme se mirent à se lamenter et à dire : « Pourquoi n'avons-nous pas embrassé ses précieux pieds ? » Et ils se mirent à crier à voix haute : « Pardonne-nous, Seigneur, pour notre folle ignorance. »

[63] Puis, ayant trouvé la trace de son pied, là où le saint avait marché, ils ramassèrent cette poussière. Oui, je vous le dis en vérité, elle a guéri beaucoup d'aveugles, de sourds, de possédés, de malades frissonnant de fièvre et pris de douleurs.

Le bruit de ce miracle se répandit dans toute la région à l'entour, au point qu'il parvint jusqu'aux oreilles de notre très pieux empereur Théodose. Et l'on glorifia Dieu.

[64] Théopiste devint fameux dans toute cette contrée, au point qu'il lui fut donné des myriades de têtes de bétail. Ses provisions de blé et de vin ne se comptaient plus. Il procréa sept fils et trois filles. Vingt-deux années de sa vie s'étant écoulées depuis le départ du saint, il se tondit ses cheveux, louant Dieu et le saint mégalomartyr du Christ Georges, à qui gloire et puissance, ainsi qu'au Père sans commencement, dans les siècles des siècles. Amen.

6 A. *Autre récit et narration tout à fait utile sur le Sarrasin qui crut à Notre-Seigneur Jésus-Christ et fut martyrisé sous le règne de Mermès, qui régna sur cette secte des Sarrasins en Syrie, en Arabie et à Jérusalem. Du même moine Marc* (1).

Dans le district de Jérusalem au pays des Cappadociens (!) il y avait une église consacrée au mégalomartyr Georges sur la route de Syrie. Or un jour un Sarrasin, du nom de Malmeth, fuyait de devant la face [66] de son oncle Mermès parce que celui-ci voulait le nommer hécatontarque. Ayant ainsi échappé à la prescription de son oncle, et emmené des esclaves avec ses chamelles et toute une provision de couvertures, de vêtements et de vivres, il sortit de nuit. Comme ils s'étaient engagés dans la route de Jé-

[65] 6 B. *Récit historique de Grégoire, très utile et très plaisant sous maints rapports, sur la vision qu'eut un jour un Sarrasin, après quoi il crut et subit le martyre pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. Bénis, père* (1a).

Le commandant militaire Nicolas, dit Ioulâs, me raconta que, dans sa ville, que les Sarrasins nomment dans leur langue Ampélos l'émir de Syrie envoya son cousin administrer certaines terres hypothéquées au fort susdit (sc. Ampélos) (2). Il y a là une grande église, ancienne et admirable, du saint et très glorieux mégalomartyr Georges. Quand le Sarrasin eut vu de loin cette église, il ordonna à ses esclaves de porter ses bagages dans l'église, puis d'y mener ses chamelles au nombre de douze, pour que, de la galerie en haut, il les vît manger.

(1) Outre la version en grec moderne du *Joasaphaion* (p. 66 ss., au bas des pages), ce miracle ne se trouve que dans deux manuscrits, le *Paris.* 1190, fol. 211 v°-217 (anno 1568, cf. Prol. XIII) et le *Vatic.* 1130, f. 1-11 (s. XVI-XVII, Prol. XIV). Le texte du *Paris.* 1190 est imprimé p. 64 ss. sur les pages de gauche, celui du *Vatic.* 1130 p. 65 ss. sur les pages de droite. Ces deux textes présentant d'assez grandes divergences, je les ai traduits l'un en face de l'autre sur deux colonnes, sous les n°s 6 A et 6 B. Signalons enfin que, pour 6 B, Aufhauser donne dans l'apparat les variantes de la recension publiée dans les *Acta Sanctorum*, au mois d'avril, t. III, p. XLII.

(1a) Titre. La recension des *Acta Sanctorum*, avril, t. III, p. XLII, porte Γρηγορίου τοῦ Δεκαπολίτου

(2) J'ai traduit 65.9 s. πρὸς τὸ διοικῆσαι δουλείας τινὰς εἰς τὸ εἰρημένον κάστρον en fonction de *Joasaphaion* 66.1 ss. (bas de la page) qui, pour ce début, est plus proche de 6 B que de 6 A : ἔστειλε τὸν ἀνεψίον του εἰς τὴν Διόσπολιν, τὴν ὁποίαν οἱ Σαρακηνοὶ ὀνομάζουσιν Ῥέμπλι, διὰ νὰ θεωρήσῃ μερικὰς ὑποθέσεις ὁποὺ εἶχεν ἐκεῖ. Rempli est le même lieu que Ramel (auj. Ramlé dans le miracle 1 (3.1, 5.4, 7.1, 9.2 [tous au bas de la page]), que Diospolis = Césarée de Palestine (66.2 [bas de la page]) et que Ampélos (65.8).



rusalem, ils arrivèrent à la sainte église du mégalomartyr Georges. Parvenus à cet endroit, le Sarrasin ordonne à ses esclaves de faire leur halte dans l'église de S. Georges. Ils obéirent à son ordre, et, tandis qu'il était monté lui-même au *catéchouménion*, il commanda qu'on introduisît aussi ses chamelles, au nombre de douze, pour qu'il les regardât manger à son habitude.

Bien que les prêtres de cette vénérable église l'eussent prié de n'en rien faire, ce Barbare, qui tout ensemble était grossier, après les avoir menacés, renouvela l'ordre à ses esclaves de faire entrer les chamelles dans l'église de S. Georges. Ses serviteurs ayant obéi à cet ordre, à peine les chamelles furent-elles entrées dans l'église du saint qu'elles s'affaissèrent et moururent. A la vue de ce miracle, le Barbare admira la puissance du saint mégalomartyr Georges, et il commanda à ses esclaves [68] de jeter les cadavres des chamelles hors de la sainte église.

Ceci fait, comme était arrivée l'heure du saint sacrifice et que le prêtre était venu offrir le sacrifice non sanglant au Seigneur Dieu, le Barbare observait ce prêtre pour voir ce qu'il allait faire. Or Dieu,

Les prêtres de cette vénérable église le prièrent en ces termes : « Sire, ne fais pas cela, c'est un temple de Dieu, ne le méprise pas, ne fais pas entrer tes chamelles dans le saint tabernacle de Dieu. » Le Sarrasin, en homme grossier et téméraire, ne voulut pas écouter les prières des prêtres, mais dit en langue arabe à ses serviteurs : « N'allez-vous pas m'obéir? » , et aussitôt ses esclaves firent comme il avait commandé. Et soudain, voici que, [67] par un rescrit divin, les chamelles qui étaient entrées dans l'église s'affaissèrent toutes et moururent. A la vue de ce prodigieux miracle, le Sarrasin, hors de lui-même, ordonna à ses serviteurs de tirer hors de l'église et de jeter au loin les chamelles ainsi tuées. C'est ce qu'ils firent.

Comme il y avait fête ce jour-là et qu'approchait l'heure de la divine liturgie, le prêtre qui devait commencer le saint sacrifice était en grande crainte du Sarrasin, se demandant comment il pourrait devant lui célébrer le sacrifice non sanglant. Un autre prêtre, son compagnon, dit à celui qui devait consacrer : « Ne crains rien. N'as-tu pas vu le prodigieux miracle? De quoi as-tu

qui est compatissant et ami des hommes, qui abonde en pitié et qui est indicible en ses miséricordes, ouvrit les yeux de l'âme du Sarrasin et lui fit voir un merveilleux prodige. Durant en effet la présentation des saints oblats, il voyait un petit garçon assis sur l'autel. Et quand le prêtre eut commencé la consécration des oblats, le Barbare voyait que le prêtre égorgeait l'enfant, que son sang était recueilli dans le saint calice, et que le prêtre, ayant coupé l'enfant en morceaux, les plaçait sur la sainte patène. A cette vue, le Barbare était rempli de colère et de fureur contre le prêtre. Et quand le prêtre eut commencé la divine liturgie et qu'il fut arrivé à l'hymne chérubique, le Sarrasin voyait qu'il levait de dessus l'autel la sainte patène pleine des membres de l'enfant et le calice plein du précieux sang, qu'il les déposait de nouveau sur la sainte table et qu'il les recouvrait du saint voile. Et quand fut venu le moment de faire communier le peuple aux saints mystères, le Barbare voyait que le prêtre distribuait au peuple les chairs [70] de l'enfant, et, à cette vue, le Sarrasin était hors de lui-même et rempli d'effroi.

peur? » Le susdit prêtre donc commença sans frayeur le saint sacrifice. A la vue de ces préparatifs, le Sarrasin se mit à observer, dans l'attente de ce qu'allait faire le prêtre. Quand donc le prêtre eut commencé la sainte oblation et qu'ayant pris le pain il se disposait à accomplir le sacrifice non sanglant, le Sarrasin vit que le prêtre avait pris en ses mains un petit garçon, qu'il l'égorgeait en versant son sang dans le calice et qu'ayant placé son corps sur la [69] patène il le fractionnait. Ce spectacle le mit hors de lui-même et il était rempli d'une fureur extrême contre le prêtre : il voulait le tuer. Quand fut venu le moment de la sainte entrée, le Sarrasin vit de nouveau plus distinctement l'enfant découpé en quatre morceaux sur la patène, et son sang dans le calice ; et de nouveau il fut, de colère, hors de lui-même. Et quand fut venue la fin de la divine liturgie, alors que certains des chrétiens voulaient participer aux saints mystères, que le prêtre avait dit : « Approchez-vous dans la crainte du Seigneur et avec foi », que tous les fidèles, en grande révérence, baissaient la tête, et que certains d'entre eux se furent avancés pour



Quand le prêtre eut achevé la divine liturgie, il prit une partie des oblats et les apporta aussi au Sarrasin. Celui-ci, les ayant vus, dit en langue barbare : « En quoi ceci nous est-il commun, à nous et à vous? Ne sommes-nous pas dans l'ignorance de la religion des Chrétiens, et tu veux que nous fassions une offrande avec de tels oblats ! » Le prêtre dit : « Nous les offrons en don au Seigneur notre Dieu, et tu dis, Messire, 'Qu'est-ce là?' » Le Sarrasin lui répondit avec colère et fureur : « C'est avec ces oblats que tu célébrais la liturgie, impur coquin? Car je te voyais, comment tu as égorgé le bambin et recueilli son sang dans le calice, comment, l'ayant fractionné membre à membre, tu as placé ces membres sur la patène, et comment, aux gens qui s'approchaient de toi pour communier, tu leur mettais dans la bouche une viande sanglante. Ne t'ai-je pas vu quand tu faisais tout cela, abominable meurtrier? » A l'ouïe de ces paroles, frappé de stupeur et de tremblement,

communier, le Sarrasin vit de nouveau, pour la troisième fois, le prêtre donner part aux communiants, avec la pincette, au corps et au sang du bambin. Et quand les fidèles eurent participé, avec componction, au corps et au sang de l'enfant, le Sarrasin fut rempli de colère et de fureur contre eux tous.

A la fin de la divine liturgie, après que le prêtre eut donné la communion à tous les chrétiens, il se dévêtit de tous les ornements sacrés (3), puis, ayant choisi parmi [71] les plus beaux morceaux du pain qu'il avait consacré, il voulut en donner aussi au Sarrasin. « Qu'est-ce là? » dit celui-ci en langue arabe. Le prêtre dit au Sarrasin : « Seigneur, c'est un morceau du pain que nous avons consacré. » Le Sarrasin dit en colère : « C'est avec cela que tu as consacré, sale chien, impur assassin? N'ai-je pas vu, moi-même, que tu as pris un petit garçon, l'as égorgé, as versé son sang dans le calice, et, ayant découpé son corps morceau par morceau, l'as déposé sur la patène? N'ai-je pas

(3) J'ai adopté ici le texte des *Acta Sanctorum* (69, app. cr.) μετέδωκε τὸ ἀντίδωρον ὁ ἱερεὺς πᾶσι τοῖς χριστιανοῖς, ἐξενεδύθη δὲ πᾶσαν τὴν ἱερατικὴν στολὴν καὶ κτλ. Le *Vatic.*, par une erreur évidente, intervertit les deux actions (69.19 s.) : ὁ ἱερεὺς ἐξενδύθη τὴν πᾶσαν ἱερατικὴν στολὴν καὶ μετέδωκε τὸ ἀντίδωρον πᾶσι τοῖς χριστιανοῖς, ἐκ δὲ κτλ. (Pour τὸ ἀντίδωρον, le *Joasaphaion* a φιλοδώρημα 70.5, bas de la page). Plus loin, 71.1, avec ἐκ δὲ τῶν καλλιστευουσῶν τοῦ ἄρτου, sous entendre προσφορῶν, que donne 6 A (70.4).

le prêtre tomba sur sa face, se saisit des pieds du Barbare et dit : « Tu es béni, Seigneur, Dieu de nos pères, toi qui as fait le ciel, la terre et la mer, et toutes les créatures qui s'y trouvent ! Ce que tu me [72] dis, jamais je n'ai été jugé digne, moi, de le voir. Et de ce que, Messire, tu aies été jugé digne de voir un si effrayant mystère, j'ai assurance en Dieu que tu es un grand homme et que Dieu te compte au nombre des sauvés. » A ces mots le Sarrasin, hors de lui-même, répondit : « La chose n'est-elle donc pas comme je l'ai vue ? » Le prêtre dit : « Si fait, Messire, la chose est bien telle, nous croyons que le pain et le vin que nous consacrons sont le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant. Mais ce spectacle, seul le Seigneur l'a vu, lui qui doit juger tout ce qui est sous le ciel, nul autre jamais n'a été jugé digne de voir un si grand et effrayant mystère. Et puisque le Seigneur Dieu t'a jugé digne de voir ce mystère, j'ai assurance que tu es un grand homme. Car les grands et admirables Pères et Docteurs, les luminaires de l'Église, comme Basile le Grand, Grégoire le Théologien, Jean à la Bouche d'Or, vu tout cela, abominable assassin ? Ne t'ai-je pas vu manger et boire du corps et du sang de l'enfant, et n'en as-tu pas donné part, en outre, aussi aux assistants ? Et maintenant ils ont de la viande sanglante dans leurs bouches. » A ces mots, le prêtre fut hors de lui et dit : « Seigneur, je ne suis qu'un pécheur et je ne puis voir un tel mystère. Mais puisque Ta Seigneurie a vu un tel mystère, j'ai assurance en Dieu que tu es un grand homme. » Le Sarrasin ayant dit : « Eh bien donc, n'en est-il pas comme je l'ai vu ? » « Si fait, Messire », dit le prêtre, « il en est bien ainsi. Mais moi, comme je suis pécheur, je ne puis voir un tel [73] mystère, je ne vois que du pain et du vin, et ce pain et ce vin, nous croyons, et nous gardons cette foi, que nous le sacrifions à l'image du corps et du sang de Notre Seigneur Jésus-Christ. De fait, les grands et admirables Pères, les luminaires et Docteurs de l'Église, tels que le divin et grand Basile, et l'illustre Chrysosostome et Grégoire le Théologien, ne voyaient pas ce merveilleux et effrayant mystère. Comment puis-je, moi, le voir ? »

A ces mots, le Sarrasin fut hors de lui-même, il ordonna à



voyaient sans doute spirituellement cet admirable et glorieux mystère, en tant que tout à fait dignes et grands prêtres et serviteurs de Dieu, mais ils ne le voyaient pas des yeux du corps. Quant à moi, je suis un pécheur et, j'en jure par le Seigneur Dieu, je n'ai pas mérité de le voir, je voyais seulement devant moi le pain et le vin offerts en sacrifice. »

[74] A ces mots, le Sarrasin, pris de crainte révérencielle, baissa le visage ; après une bonne heure il releva la tête et, revenu à lui-même, il ordonna à ses serviteurs de se retirer et dit au prêtre : « Comme je le vois et en suis assuré, grande est la croyance des Chrétiens, et malheur à celui qui a passé inutilement toute sa vie dans l'infecte religion des Sarrasins. Mais si c'est la volonté de Dieu, baptise-moi, pour qu'au moins à partir de ce jour je serve le Seigneur Dieu avec une conscience pure. » A ces mots, le prêtre dit : « Je n'ose pas le faire, Messire, et te baptiser. Car tu es un grand personnage, et ton cousin est le roi de Syrie. Si je le fais, nous autres, nous serons tués et l'on détruira les églises. Mais si tu veux de toute ton âme qu'on te baptise, va à l'insu de ta ses esclaves et à tous ceux qui étaient dans l'église d'en sortir, et, ayant pris la main du prêtre, il lui dit : « Comme je le vois et en suis assuré, grande est la croyance des Chrétiens. Eh bien, père, si tu le veux bien, baptise moi. » Le prêtre dit au Sarrasin : « Seigneur, nous croyons, nous, et nous le confessons, en Notre-Seigneur Jésus-Christ le Fils de Dieu, qui est venu dans le monde pour notre salut ; nous croyons, nous, en la sainte, consubstantielle et indivisible Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, Déité unique ; nous croyons en Marie la toujours Vierge, [75] mère de la Lumière, qui a enfanté le susnommé Notre-Seigneur Jésus-Christ, Vierge avant l'enfantement, Vierge dans l'enfantement, Vierge après l'enfantement ; nous croyons en tous les saints apôtres, prophètes, martyrs, saints et justes en tant que serviteurs de Dieu. Eh bien, Monseigneur, ne reconnais-tu pas que la croyance des Chrétiens orthodoxes est meilleure que toutes autres ? » Le Sarrasin dit de nouveau : « Je t'en prie, père, baptise moi. » « Impossible », dit le prêtre, « je ne puis le faire ; si je le fais et que ton cousin l'émir l'apprend, il me tuera et détruira

suite vers le patriarche de Jérusalem et il te baptisera. » Sur ces paroles, le prêtre le quitta.

Le Sarrasin, à l'insu de ses gens, s'étant saisi d'une tunique de poil et s'en étant revêtu, prit de nuit la fuite vers le patriarche [76] de Jérusalem, et, prosterné à ses pieds, il lui demanda le saint baptême. Quand, au bout de huit jours, il l'eut obtenu, il dit au patriarche : « Voici que par la grâce de Dieu, saint Maître, je suis devenu Chrétien. Que dois-je faire, pour que ma pauvre âme trouve miséricorde ? » Le patriarche dit : « Si tu veux être sauvé, va à la montagne du Sinaï. Il y a là un monastère, où il y a des moines, des hommes pieux et saints. Habite avec eux revêtu du saint habit, et après peu de temps tu seras du nombre des sauvés. » A ces mots le Sarrasin partit pour la montagne du Sinaï, il y renonça au monde et aux choses du monde, s'y revêtit du saint et angélique habit, et, quand il eut passé trois ans au monastère, il sut par cœur le psautier.

Ces trois années achevées, il demanda à l'higoumène de l'envoyer au prêtre qui résidait dans l'église du saint mégalo-l'église. Mais si tu veux être baptisé, va à tel endroit sur la montagne du Sinaï, il y a là un grand prêtre, et il te baptisera. »

Le Sarrasin fit une métanie au prêtre et sortit de l'église. Une heure après, dans la nuit, le Sarrasin revint au prêtre, se dépouilla des vêtements dorés de son rang royal et revêtit une misérable tunique de poil ; puis il s'enfuit de nuit et disparut. Il se rendit à la montagne [77] du Sinaï et y reçut le saint baptême des mains du grand prêtre.

Au bout de trois ans il sut par cœur le psautier et il le récitait chaque jour. Un jour donc, il dit au grand prêtre : « S'il te plaît, Maître, comment dois-je agir pour voir le Christ ? » Le grand prêtre lui dit : « Prie avec une foi droite, et il doit arriver qu'un jour tu voies le Christ comme tu le désires. » De nouveau, l'ex-Sarrasin dit : « S'il te plaît, Maître, permets que j'aille chez le prêtre qui m'a instruit, quand j'ai vu l'effrayante vision dans l'église du très glorieux martyr Georges. » Le grand prêtre dit « Va en paix. » Et ainsi il alla chez le prêtre, lui fit une métanie, se prosterna devant lui et lui dit : « Reconnais-tu, père, qui



martyr Georges. L'higoumène fit selon sa demande et l'envoya. Étant arrivé à l'église du très glorieux mégalomartyr Georges et y ayant fait sa prière, il se prosterna devant l'image [78] du saint martyr et devant le prêtre qu'il avait vu jadis sacrifier l'agneau, et il lui dit : « Ne reconnais-tu pas, honoré père, qui je suis ? » Le prêtre lui répondit : « Comment te reconnaîtrais-je, puisque je ne t'ai jamais vu ? » « Vraiment », dit le moine, « tu ne me reconnais pas, honoré père ? Ne suis-je pas le Sarrasin, le cousin de Mermnès, le roi de Syrie, qui, moi-même, me trouvant au *catéchouménion* de cette vénérable église, ai vu la vision terrifiante ? Eh bien, par la grâce de Dieu et tes prières bien reçues de Dieu, je suis devenu chrétien et moine. Mais j'ai un autre désir, à cause duquel je suis venu vers toi, et, au nom du Seigneur, n'hésite pas à me le satisfaire. »

A ces mots, le prêtre loua Dieu, dans l'émerveillement de voir que cet ex-loup arabique était devenu très douce brebis du Christ, et il lui dit : « Quel désir as-tu, Messire ? » Le moine dit : « Je brûle de voir Notre Seigneur Jésus-Christ. » Le prêtre répondit : « Si tu je suis ? » Le prêtre dit : « Un homme que je n'ai jamais vu, comment le reconnaîtrais-je ? » De nouveau l'ex-Sarrasin dit : « Ne suis-je pas le Sarrasin cousin de l'émir, et quand j'ai introduit mes chamelles dans l'église et qu'elles sont toutes mortes, et que durant la divine liturgie j'ai vu l'effrayante vision ? »

[79] Quand il l'eut reconnu, le prêtre fut hors de lui et loua Dieu, voyant que l'ex-loup arabique était devenu très douce brebis du Christ. Il se prosterna devant lui avec ferveur et l'invita dans sa cellule pour manger du pain. L'ex-Sarrasin lui dit : « S'il te plaît, père, je veux et désire voir le Christ. » Le prêtre dit : « Va chez ton cousin, proclame le Christ, blasphème et anathématise la foi des Sarrasins et leur faux prophète Mohammed, proclame droitement, sans frayeur, la vraie foi des Chrétiens, et alors tu verras le Christ. »

A ces mots, le Sarrasin partit avec ferveur, et, durant la nuit, il frappa à grands coups à la porte du Sarrasin son cousin. Les gardes de la porte et du palais de l'émir demandèrent : « Qui est celui qui crie et qui frappe à la porte ? » Il répondit : « Je suis le cousin

désires de voir Notre Maître et Seigneur Jésus-Christ, va chez ton cousin le roi, [80] et devant lui, en présence de tous les Sarrasins, confesse que Notre Seigneur Jésus-Christ est le maître et fabricateur de toute la création, qui d'une part, de toute éternité, règne avec le Père et le divin Esprit, et d'autre part, à la fin du temps fixé, s'est incarné pour notre salut dans le sein de la toujours Vierge Marie, qui a accompli dans le monde, de lui-même, des miracles extraordinaires et prodigieux dépassant toute pensée, qui a été crucifié, enterré, qui est ressuscité le troisième jour, qui est remonté en gloire vers les cieux, et tu Le verras alors lui-même, en toute liberté d'accès, assis sur son trône et venant juger les vivants et les morts. »

Le moine, convaincu par les paroles divinement appropriées de ce vertueux prêtre, le moine jadis Sarrasin alla chez son cousin le roi. Arrivé de nuit à la tour où les Sarrasins ont coutume de veiller dans les gardes de nuit et de garder leur roi, il s'approche et crie en langue arabe : « Venez par ici, Sarrasins, j'ai quelque chose à vous dire. » Comme c'était la nuit, sa voix était entendue partout, et [82] les Sarrasins, réveillés, accouraient à la tour avec des lampes et des torches pour voir qui criait ainsi. Une fois là, à la vue du moine, ils lui demandèrent : « Qu'y a-t-il pour toi, moine? » Il leur dit : « Que me ferez-vous de bon, pour que je vous annonce où est le cousin de Mermnès, votre roi, ce cousin qui a fui et disparu? » Ils lui firent cette promesse : « Si tu nous fais cela et nous annonces où est cet homme illustre et qu'on le trouve, nous te couvrons d'or et d'argent, autant que tu en veux. » Alors le moine : « Conduisez-moi auprès de Mermnès et je lui dirai où est son cousin. » A ces mots ils le saisirent et le menèrent en grande joie auprès de Mermnès. Ils lui dirent : « Ce moine sait et connaît le lieu où est ton cousin. » Mermnès lui demanda en la langue des Barbares s'il savait vraiment où était son cousin. Le moine répondit : « Non seulement je le sais, mais c'est moi, je suis devenu chrétien et je crois dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit, Trinité consubstantielle et indivisée, Déité [84] unique, et je de l'émir, celui qui un jour a fui et disparu. [81] Maintenant je veux voir mon cousin et lui dire quelque chose. » Les gardes de cette porte dirent aussitôt à l'émir : « Sire, c'est ton cousin qui jadis a fui et disparu. » L'émir poussa un gémissement et dit : « Où est-il? » Ils dirent : « A la porte du palais. » Il ordonna à ses esclaves d'aller à sa rencontre avec des torches et des lampes. Tous alors obéirent à l'ordre du roi-émir, ils prirent par la main le moine jadis Sarrasin et le conduisirent à l'émir son cousin. Quand il l'eut aperçu, l'émir se réjouit extrêmement, il l'embrassa avec larmes et dit : « Qu'est-ce que cette robe? Où habitais-tu jusqu'à maintenant? N'es-tu pas mon cousin? » Le moine dit : « Ne me reconnais-tu pas, ton cousin? Maintenant je suis devenu chrétien et moine, comme tu vois, par la grâce du Dieu Très-Haut, et j'habitais au désert pour hériter du royaume des cieux, et, comme j'en ai l'espoir dans l'indicible miséricorde du Dieu Tout-Puissant, j'hériterai de son royaume. De quoi as-tu peur? Reçois, toi aussi, le saint baptême des Chrétiens orthodoxes, pour que tu hérites de la vie éternelle. »

[83] Éclatant de rire, avec un signe de tête, l'émir dit : « Que radotes-tu, malheureux, que radotes-tu? Que t'est-il arrivé, malheureux, que t'est-il arrivé? Malheur à toi, malheur à toi, pauvre ami. Comment as-tu abandonné ton genre de vie et le sceptre royal, et vas-tu circulant comme l'un des pauvres, vêtu de cette puante robe de poil? » Le moine lui répliqua : « Par la grâce de Dieu, tout ce que j'avais quand j'étais Sarrasin, c'était le territoire et le lot du diable (4); ce dont tu me vois revêtu, c'est ma gloire, mon sujet d'orgueil, le gage de l'éternelle vie à venir. Oui, moi, j'anathématise la religion des Sarrasins et leur faux prophète. »

L'émir dit : « Jetez-le dehors, il ne sait ce qu'il radote. » Ils le firent sortir, le mirent en un coin du palais et lui apportèrent à manger et à boire. Il passa là trois jours. Cependant ni il ne mangeait ni ne buvait, mais priait Dieu d'un cœur droit et plein de foi, disant à genoux : « C'est en toi, Seigneur, que j'ai mis mon espoir, que je n'aie pas à rougir pour toujours (Ps. 30, 1), que ne rient pas de moi mes ennemis (Ps. 24, 2) ». Et encore :



(4) En 83.8 je lis νομὸς (νόμος ed.) καὶ κλῆρος τοῦ διαβόλου, cf. 6 Λ μερὶς καὶ κληρονομία τ. δ. 84.16, Joasaph. ὅλα μέρις τ. δ. 84.2 (bas de la page).

confesse l'un des trois, Notre Seigneur Jésus-Christ, qui s'est incarné dans le sein de la sainte Vierge Marie, qui a fait dans le monde ses admirables et grands miracles, qui a été crucifié, enterré, et qui est ressuscité des morts le troisième jour, qui est remonté aux cieux et qui doit de nouveau venir pour juger toutes choses. »

A ces mots, frappé de stupeur, Mermnès dit : « Qu'est-ce qui t'a pris, malheureux, de quitter ta maison et les richesses immenses que tu avais, et de passer ta vie ici et là comme l'un des pauvres, vêtu de cette puante robe de poil? Ne vas-tu pas maintenant revenir à notre religion, ne vas-tu pas confesser notre prophète Mohammed, qui a fait une infinité de biens aux Sarrasins? » Le moine dit : « Tout ce que j'avais quand j'étais Sarrasin, c'était la part et l'héritage du diable. Cette robe en revanche, dont tu me vois vêtu, c'est ma gloire, mon sujet d'orgueil, le gage de la vie à venir et de l'éternelle gloire. J'anathématise toute la religion des Sarrasins et le faux prophète Mohammed, celui « Aie pitié de moi, mon Dieu, selon ta grande miséricorde, efface mon iniquité selon la multitude de tes pardons (Ps. 50, 1 s.) ». Encore : « Illumine mes yeux, Christ, mon Dieu, de peur que je ne m'endorme en un sommeil de mort, de peur que mon ennemi ne dise 'J'ai triomphé de lui' (Ps. 12, 4) ». « Seigneur, fortifie mon cœur, pour que je guerroie contre celui qui égare les sens des Sarrasins, pour que ne me foule pas à ses pieds le mauvais démon et que je ne craigne pas de mourir en ton saint nom ». Et ayant fait le signe de la croix, il disait : « Seigneur, mon illumination et mon sauveur, qui craindrai-je? Seigneur, protecteur de ma vie, devant qui tremblerai-je? (Ps. 26, 1 s.) » Et de nouveau, élevant la voix en ce qui concernait l'émir, il disait : « Émir, reçois le saint baptême, pour que tu gagnes le royaume des cieux, ce royaume sans bornes et sans limites (5). »

De nouveau l'émir ordonna qu'on le ramenât devant lui, il avait fait préparer pour lui des vêtements magnifiques. L'émir lui dit : « Réjouis-toi,

(5) En 85.11 lire τὴν ἄμετρον καὶ ἀπερίβλεπτον (ἀπεριβόητον ed.).



dont tu dis qu'il a fait une infinité de biens aux Sarrasins, qui au vrai, par ses paroles abominables et impures, vous a induits en erreur. » Mermnès, qui lui avait prêté l'oreille comme s'il avait eu pitié de lui, dit : « Il a parlé comme un idiot [86] et il ne sait ce qu'il radote. Jetez-le dehors », commanda-t-il, « et chassez-le. »

Les Sarrasins qui, siégeant avec Mermnès, étaient des chefs, ce qu'on nomme des « témoins » — c'étaient plutôt de faux témoins — prirent la parole et dirent : « Quoi, tu laisses aller cet homme qui anathématise notre religion, qui a blasphémé le grand prophète et qui mérite mille châtiments et la mort? Désormais donc, devenons nous aussi chrétiens et renions notre religion ancestrale. » Alors, comme Mermnès les voyait en révolte et qu'il demeurait dans la crainte qu'ils ne fissent une révolution contre lui, il leur ordonna d'agir à leur guise. S'étant levés, lui et eux, d'un même mouvement, ils se saisirent du moine, grinçant des dents, le poussèrent hors de la ville et le lapidèrent. Ainsi, après avoir invoqué le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le serviteur du Christ Joachim le pieux martyr mou- malheureux, glorifie-toi de ton rang royal, ne méprise pas le genre de vie qui te convient et ta toute belle jeunesse, ne vague pas sottement comme un misérable pauvre. Malheur à toi, malheureux, qu'as-tu en tête? » Le moine rit et dit à l'émir : « Ne gémis pas sur ce que j'ai en tête. Je songe à la manière dont j'accomplirai l'œuvre de mon Christ et du père qui m'a envoyé, ce prêtre qui m'a instruit. Quant aux vêtements que tu as fait préparer pour moi, vends-les et donnes-en l'argent aux mendiants; quitte, toi [87] aussi, le sceptre éphémère de ta royauté éphémère pour recevoir le sceptre royal de la vie éternelle, ne mets pas ton espoir dans les choses présentes, mais dans les futures, ne crois plus dans le faux prophète Mohammed, l'ignoble, l'abominable, le fils de perdition, mais crois en Jésus-Christ le Nazaréen qui a été crucifié, crois dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit, Trinité consubstantielle et indivisible, l'unique Déité. »

Ceux qui siégeaient avec le roi dirent : « Cet homme-là a voulu souiller et corrompre la religion des Sarrasins. N'entends-tu pas comme il blasphème et anathématise notre grand prophète? » Le moine

rut en noble confession, le 21 du mois de juillet, étant allé dans la compagnie de tous les saints, avec pleine liberté d'accès, vers celui qu'il désirait, le Seigneur Jésus-Christ.

[88] Durant longtemps, chaque nuit, apparaissait au-dessus du tas de pierres un astre brillant qui illuminait ce coin. A la vue de ce prodige, les Sarrasins étaient hors d'eux-mêmes, admirant la puissance de Dieu. Après quelque temps Mermnès ordonna à des chrétiens de retirer le bienheureux Joachim du tas de pierres et de livrer son corps à une tombe. Ce qu'ayant fait comme le leur avait ordonné Mermnès le roi des Sarrasins, les restes du saint pieux martyr furent trouvés sains et non corrompus, répandant en abondance une odeur suave. Tous les fidèles les vénérèrent et avec les honneurs convenables les livrèrent à la tombe, louant le Père, le Fils et le Saint-Esprit, Trinité consubstantielle et indivisée, aujourd'hui et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.

ex-Sarrasin s'écria à voix forte : « J'ai grande peine à ton sujet, émir ; tu ne veux pas être sauvé, malheureux. Crois en Notre-Seigneur Jésus-Christ le Crucifié, anathématise, comme moi-même, la religion des Sarrasins et leur faux prophète. » L'émir Sarrasin dit : « Jetez-le dehors, comme je l'ordonne, car il est fou et ne sait ce qu'il dit. » Ses assesseurs lui dirent : « Quoi donc, [89] il a anathématisé la religion des Sarrasins, il blasphème contre le grand prophète, et tu dis : 'Il ne sait pas ce qu'il radote'? Si tu ne le tues pas, nous allons nous aussi devenir chrétiens. » L'émir leur dit : « Je ne puis le tuer, c'est mon cousin et j'ai peine pour lui. Mais prenez-le, vous, et faites comme vous voulez. » Ils se saisirent de lui en grande fureur et, l'ayant traîné hors du palais, ils lui firent subir maintes tortures, pour qu'il revînt à son ancienne foi sarrasine. Lui pourtant, s'y refusant, instruisait tous les assistants au nom de Jésus-Christ le Nazaréen, pour qu'ils crussent et fussent sauvés. Alors les Sarrasins le traînèrent hors de la ville, et là ils lapidèrent ce très saint moine nommé Pachôme.

Cette nuit-là, un astre descendit du ciel et se posa au-dessus du très saint martyr. Tous le virent durant quarante jours et, de ce nombre, beaucoup crurent.



Par l'intercession du très saint martyr, de la très pure Mère de Dieu Marie toujours Vierge et de tous les saints, pour la rémission de nos péchés. Amen.

**[90]** 7. *Miracle du saint mégalomartyr Georges sur son image* (1).

Il se produisit encore bien d'autres merveilleux miracles dans l'église du saint mégalomartyr Georges, entre autres celui-ci. Alors que le prêtre achevait la divine liturgie, l'un des dignitaires Sarrasins entra dans sa sainte église avec d'autres Sarrasins, et il vit l'image du saint martyr Georges peinte sur une planchette. Tandis que le prêtre s'était incliné, disant les prières secrètes, le Sarrasin dit à ses compagnons (2) en son langage : « Vois ce fou, comme il prie et invoque la planchette peinte. Allez, apportez-moi un arc et des flèches. » Quand ils les lui eurent apportés, il tendit son arc et fit partir une flèche contre la sainte image. Mais la flèche, par la puissance du saint martyr, s'éleva en haut, puis retomba et frappa la main du Sarrasin. Ressentant aussitôt une douleur, il sortit de la sainte église et rentra chez lui. Sa main s'était gonflée, et lui causait une douleur incessante. Or il avait chez lui de petites servantes chrétiennes. Il les fit venir et leur dit : « Je suis allé à l'église de celui qu'on nomme Georges et j'y ai vu une image peinte. Comme donc j'avais lancé contre l'image une flèche, elle s'est retournée et m'a frappé à la main, et voici, comme vous le voyez, je meurs de cette souffrance insupportable. » Elles dirent : « Jolie prétention en vérité, que tu aies voulu tirer sur l'image du saint martyr ! » Le Sarrasin dit : « Quelle puissance avait donc cette image, pour me faire ceci ? » Et elles : « Nous sommes **[91]** illettrées, nous ne pouvons rien te dire. S'il te plaît de l'apprendre, envoie un messager, fais venir le prêtre de la sainte église, et il te répondra sur ce que tu veux savoir. »

(1) Ce texte-ci est tiré du ms. *Laurentianus* Plut. X, 31, fol. 186 v°-189, xv° s. (Prol., p. XII), qui ne contient que ce seul miracle de S. Georges et qui est le seul à le contenir. Même le *Joasaphaion* ne l'a pas. Pour le sujet, cf. déjà miracle 2.

(2) En 90.9 lire ἑταίροις (ἑτέροις ed.) αὐτοῦ, la faute est commune. En 91.7 s. lire ἡ σανίς, ἣν παρεκάλεις, ἥτις (εἶ τίς ed.).



A ces mots, le Barbare envoya un messager, fit venir le prêtre, et, à son arrivée, lui demanda : « Quelle était l'image qui est peinte sur la planchette ? Ce tableau que tu invoquais, qu'est-ce que c'est ? Indique-le moi. » Le prêtre répondit : « C'est Dieu que j'invoquais, l'auteur du ciel, le créateur de toutes choses visibles et invisibles, et non pas, comme tu le dis, la planchette. Et ce qui est peint sur la planchette, c'est l'image du saint martyr Georges. » « Et qui a été ce Georges », dit le Barbare, « qu'il ait une telle efficace par son image, alors qu'il n'est pas Dieu ? »

Le prêtre dit : « Le saint martyr Georges n'est pas Dieu, mais le serviteur de Dieu et de son adorable Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il a été un homme passible comme nous et il a subi, de la part des païens impies, un grand nombre de supplices, car ils voulaient le forcer de renier le nom de Notre Seigneur Jésus-Christ. Mais il les a vaillamment supportés, et, après être mort en une belle confession de foi, il a reçu du Dieu de toutes choses la grâce de faire des miracles et des prodiges. Nous donc, par amour pour lui, nous faisons peindre sa sainte image, et, quand nous voyons cet illustre saint représenté sur son image, nous le saluons et vénérons, tout comme toi, si tu vois une robe, un vêtement ou quelque autre des habits de tes parents morts, père, mère ou frère, tu les embrasses et pleures et les poses sur tes yeux, comme si tu voyais celui-là même que tu regrettes : c'est ainsi que, nous aussi, nous faisons peindre **[93]** l'image du saint que nous aimons, comme si nous le voyions lui-même, et nous le saluons et vénérons. Nous faisons donc peindre les images des saints et sur des planchettes et sur les murs et sur des toiles, et nous les saluons et vénérons, non pas comme dieux — loin de nous cette pensée ! — mais comme des représentations de serviteurs de Dieu, et les saints, par leurs augustes images, accomplissent des miracles et des prodiges, comme il t'est arrivé à toi-même qui as servi d'exemple, parce que tu avais osé lancer un trait contre l'image du saint martyr. »

A ces mots, le Sarrasin dit : « Que dois-je donc faire ? Tu vois cette main, comme elle s'est gonflée comme une outre, remplie d'humeur, et la souffrance est si insupportable que je suis près d'en mourir. » Le prêtre dit : « S'il te plaît de faire apporter ici l'image du saint martyr Georges, et qu'on la place au-dessus de ton lit, et que, devant elle, on fasse brûler en dessous une

lampe toute la nuit, et que, le matin venu, avec l'huile de la lampe allumée devant la sainte image du saint martyr, tu te frottes la main, tu trouveras la guérison. » A ces mots, le Barbare, en proie aux souffrances, supplia qu'on apportât la sainte image. Quand on l'eut apportée et qu'on eut brûlé sous elle une lampe, ayant pris de l'huile de cette lampe, il fut aussitôt, sur le champ, guéri.

Stupéfait, plein d'admiration pour ce prodigieux miracle, il demanda au prêtre : « Avez-vous en votre langue quelque texte écrit sur ce saint ? » « Oui », dit le prêtre. Il pria qu'on l'apportât et le lui lût. Quand le prêtre eut apporté le récit du martyre du saint, et que le Barbare, tenant [93] en main la sainte image et fixant sur elle les yeux, eut entendu la lecture du prêtre, il dit à la sainte image : « Tu es à la fois jeune et sage, moi, vieux et fou : il serait bon que moi aussi je devienne sage. » Il ne cessait de répéter ces mots, aussi longtemps que le prêtre poursuivait la lecture du martyre. Quand ce fut achevé, étant tombé aux pieds du prêtre, il le supplia d'obtenir la grâce du saint baptême. Le prêtre n'y consentait pas, craignant qu'on ne divulgât la chose et qu'il ne fût en péril. Mais le Barbare ne cessait de faire serment à l'Église ; bref, il fut baptisé. Le lendemain, s'étant présenté sans peur au beau milieu de tous les Sarrasins, il proclama le Christ comme le vrai Dieu et jeta l'anathème sur la religion des Sarrasins. A l'ouïe de ce langage, les Sarrasins coururent sur lui comme des bêtes féroces et le mirent en pièces. Et ainsi il mourut en une belle confession de foi, par l'intercession du saint martyr Georges.

8. *Autre miracle du mégalomartyr Georges sur le soldat qui avait été tué. Bénis, père* (1).

Un officier de la milice palatine se mit en mouvement avec toutes les troupes de l'Empereur dans la province de Syrie : les Agaréniens s'étaient en effet soulevés et ils pressaient les Romains. L'armée impériale fit donc une sortie, et, après avoir ravagé les villes des Agaréniens, elle regorgea de butin pris aux

(1) Ce miracle est tiré du ms. *Chalki*, scholae theologicae 39, fol. 269 v°-272, anno 1559 (Prol. XI s.), qui est seul à l'avoir avec le *Joasaphaion* (grec moderne).



Syriens. Le susdit officier remit donc à son ordonnance beaucoup de pièces d'or et d'argent avec une grosse somme de petite monnaie, et il l'envoya à sa maison en lui disant : « Va dans ma maison, et remets [94] cet argent. Demande aussi comment cela va, puis reviens ici au plus vite. » Le soldat prit tout cet argent et s'en alla. Quand il eut marché trois jours,il rencontra un individu qui était le prosmonaire du saint mégalomartyr Georges. Le soldat prit logement là pour passer la nuit. A la vue du butin de guerre et de la monnaie, le dit prosmonaire, enflammé par le démon, tua le soldat pendant qu'il dormait. Il s'empara des pièces d'or, et, ayant mis en pièces le soldat membre à membre, il le déposa dans un pithos, car il voulait le cuire et le donner à manger aux passants dans sa taverne (2).

La femme du soldat, cette nuit-là, voit en songe que son mari est tombé en grande affliction et détresse. Une fois réveillée, elle fut convaincue que cette vision de songe était vraie. Elle se mit à pleurer et à dire : « Hélas, hélas, mari très cher, en quelle détresse es-tu tombé, je ne le sais. Hélas, hélas, très doux époux, en [95] quelle pressure tu te trouves, et je ne le sais pas. Hélas, hélas, mon soldat adoré, en quelle épreuve es-tu tombé, et je ne sais comment agir. Que dois-je faire, je l'ignore. A qui confier mon rêve ? Qui consulter pour mon secret ? Qui guérira ma peine ? Qui me rassurera à ce sujet ? » Elle passa toute la nuit à se lamenter. Le matin venu, la sage épouse, ayant pris de l'huile, de l'encens, des cierges et d'autres offrandes, courut comme une lionne gémissante au temple du saint mégalomartyr Georges, et, après avoir remis les offrandes au prosmonaire, elle s'approcha du cercueil où était déposé le saint. Là, s'étant placée au pied du cercueil, elle commença de le baiser, et elle disait en pleurant : « Saint de Dieu, aie pitié de lui. Tu sais, toi, en quelle détresse est tombé mon époux, ton serviteur. Tu sais, toi, quelle affliction le presse : moi, je l'ignore. Eh bien, va de l'avant, [96] délivre-le. Si tu le veux, tu le peux. Tu sais bien que je n'ai nul autre espoir, ni père, ni mère, ni frère, ni enfants, nul autre que mon époux, qui a misérablement péri (3). Allons, presse-toi, Saint, en quelque lieu que tu sois, que tu serves de pilote à des gens en mer, ou accompagnes sur la route

(2) Ce prosmonaire tient auberge, cf. *infra* 97.16 s. ἐν τῷ ξενοδοχείῳ μου.
(3) En 96.4 lire ἀπολόμενον (ἀπολλώμενον cod.).

des voyageurs, ou assistes des combattants à la guerre, ou aides des malheureux en détresse, où que tu sois, va de l'avant. Saint, délivre ton serviteur. Oui, Saint de Dieu, en toi est tout mon espoir de secours. Où que souffre ton serviteur, rejoins-le, qu'il soit en péril dans un fleuve, ou prisonnier chez un peuple barbare, ou en péril dans un nid de brigands, ou torturé par des chefs : tu le sais, toi, moi, je l'ignore. Oui, Saint de Dieu, aie pitié, comme tu as eu pitié du fils de la veuve et lui as rendu vie, comme tu as sauvé la vierge du dragon venimeux, comme tu as ordonné aux quatorze trônes, durant ton martyre, de pousser des rameaux, ainsi, Saint [97] de Dieu, aie pitié de ton serviteur et sauve-le du malheur qui le tient. » Sur ces mots, s'agenouillant devant le saint, elle se jeta au pied du cercueil, disant : « Je ne me relèverai pas, je ne relèverai pas la tête, que je n'aie appris, sur mon époux, quelle injure il a subie. »

Le saint eut les entrailles remuées par ses larmes et sa supplication. Assis en manifestation visible sur son cheval, après avoir parcouru l'espace en un clin d'œil — la longueur du voyage était de quinze cents stades — il se tint près de la cellule du prosmonaire, criant : « Sors, prosmonaire, viens à moi ! » Quand il fut sorti et l'eut vu, il lui sembla bon, comme c'était un grand chef, de se prosterner devant lui. Le saint lui dit : « Où est le soldat qui a demeuré ici ? » Le prosmonaire lui dit : « Maître, il y a six jours qu'aucun homme n'est venu dans ma maison d'hôtes. » Le saint lui dit : « Et le soldat que j'ai envoyé de Syrie chez moi avec de l'or, et qui a demeuré ici, où est-il ? » Le prosmonaire dit : « Par la puissance de mon saint Georges, devant lequel je me tiens nuit et jour, il est arrivé tard un soir, a pris son repos, a reçu de moi tous honneurs possibles, et, le matin, il est parti pour ta maison. » Le saint, pris de colère, lui dit : « Tu n'es pas un prosmonaire, mais un assassin ; tu n'es pas un prosmonaire, mais un brigand, une peste. Tu ne dessers pas une église de saints, mais un temple de démons. Va chercher la somme et les bijoux, apporte-les moi ici, et aussi les morceaux de viande que tu gardes dans le pithos. » Saisi de crainte, l'homme se jeta aux pieds du cheval, se lamentant. Le saint descendit de cheval, et, étant entré dans la cellule du prosmonaire, en retira l'argent et la viande du soldat. Il plaça les morceaux devant le prosmonaire et les autres personnes, en



grand nombre, qui par chance se trouvaient là, et se mit à les rassembler, membre à [99] membre et jointure à jointure, bref, comme tous les membres sont rangés dans le corps humain, l'un à la suite de l'autre. Puis, après avoir, les mains tendues vers le ciel, prié pendant trois heures, il posa les mains sur le soldat et lui dit : « Je te le dis, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ qui est ressuscité des morts, lève-toi. » Aussitôt les jointures commencèrent de se lier l'une à l'autre, les chairs de se coller aux os. Une seconde fois, il dit : « Lève-toi rapidement, soldat, et poursuis au plus vite ton voyage. » Aussitôt il se releva sur ses pieds et, comme en extase, il regardait de tous côtés, admirant l'odeur suave et l'aspect viril du jeune homme, ainsi que la beauté et les fortes hanches du cheval et sa noble stature. Il ne savait qui il était ni ce qui lui était arrivé, sauf que cela avait commencé chez le prosmonaire (4). Le saint, après l'avoir parfaitement rétabli, l'envoya à son voyage, pour qu'il continuât en paix.

[100] La sage épouse du soldat, couchée sur le sol devant le cercueil, vit en songe le prodigieux miracle qui s'était produit. Elle se releva en toute modestie et raconta au prosmonaire et à tout le peuple : « Par les intercessions du saint mon mari se porte bien. » A son retour, le soldat entra dans sa maison auprès de sa femme. Cette excellente et sage épouse lui raconta tout en pleurant, et lui, de son côté, lui dit son aventure. Ils remercièrent Dieu et le saint et, ayant apporté maintes offrandes, ils louèrent Notre Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance aujourd'hui et toujours dans les siècles des siècles. Amen.

**9.** *Autre miracle. (Sur le jeune homme de Mytilène fait prisonnier)* (1).

Le miracle qui eut lieu à Mytilène frappe de stupeur toute

(4) Le *Joasaphaion* ajoute ici un détail important (99.14 s., bas de la page) : ὁ δὲ ἅγιος ἔδωκεν εἰς αὐτὸν τὸ χρυσίον καὶ τὸ ἀργύριον.

(1) Ce miracle et le suivant sont tirés du *Vatic.* 1190 (cf. *supra*, mir. 1, n. 1). Les deux sont donnés aussi par le *Joasaphaion*, et le miracle 9 se trouve en outre dans le *Paris. Coislin.* 223, d'après lequel le Père Delehaye l'a publié dans le *Syn. eccl. Constantinopolitae* (Bruxelles, p. 623 ; Aufhauser a ajouté les variantes de cette recension à la fin de son livre, p. 176 s.). En un endroit où le *Vatic.* présente une la-

oreille et tout entendement. Dans cette île (Lesbos), il y a une église [101] très renommée et fameuse du saint mégalomartyr Georges. Chaque année, à la *memoria* du saint, une foule considérable de peuple a coutume de monter à l'église et d'y célébrer la panégyrie. Les Agaréniens de Crète, ayant appris cela, attaquèrent un jour les habitants de l'île, vers le soir, à l'heure de la panégyrie. Ils lièrent et capturèrent tous ceux qu'ils trouvèrent dans l'église ; de ceux qui étaient au dehors, la plupart prirent la fuite, mais ils en retinrent quelques-uns, qu'ils emmenèrent en Crète. Parmi eux se trouvait un adolescent, qui fut offert à l'émir par l'Agarénien qui l'avait pris.

Du temps s'étant écoulé, alors qu'était venue la fête du très glorieux martyr, l'adolescent était en train de servir l'émir. Ses parents, qui n'avaient rien dérobé à leur foi, qui ne s'étaient nullement endurcis à cause de la perte de leur fils, mais qui, ayant mis leur espoir dans le Seigneur et remerciant le saint, avaient célébré sa fête, sortirent à leur habitude pour appeler ceux qu'ils avaient invités au repas. [102] Cependant la mère de l'adolescent était retournée à l'église et y avait été laissée seule. Elle se jeta sur le sol, importunant et suppliant le saint de délivrer son fils de la captivité, par tels moyens qu'il saurait grâce à la faveur toute-puissante de Dieu. Le saint donc, prompt à secourir, ne méprisa point les larmes de la femme, mais, ayant gagné la Crète en toute hâte, ramena chez lui sain et sauf l'adolescent et le rendit à ses parents. A l'heure en effet où la femme achevait sa prière, la table étant prête et le mari ayant commencé par proposer, au bénédicité, la protection et le secours du saint, les échansons se tenaient prêts à verser le vin. Alors, par la faveur de Dieu, se produisit un miracle, à la fois inouï et extraordinaire, presque incroyable si l'on n'est pas initié aux œuvres prodigieuses de Dieu : mais si l'on a regard à Habacuc et se met en pensée comment, ravi par un ange, il passa en un clin d'œil de Jérusalem à Babylone (Dan. 14, 33 ss.), ce miracle-ci non plus, à mon avis, ne paraîtra pas incroyable.

Au même instant où l'adolescent, ayant versé le vin dans la

cune (102.7), le *Coislin.* permet de compléter le texte. Lire, à partir de 102.6, ἀπτέρῳ τάχει τὴν Κρήτην καταλαβὼν 〈ἐπανασώζει τοῖς οἰκείοις τὸν παῖδα〉· ταύτης γὰρ κτλ. Pour le sujet, comparer les miracles 3 et 4.



coupe, s'apprêtait, en Crète, à le donner à l'émir, ô merveille, il se trouva offrant le vin à sa mère à Mytilène. A sa vue, [103] tous les convives furent frappés de stupeur, et ils se mirent à lui demander où il était allé, d'où il venait, comment il était là, au milieu d'eux. Le jeune homme répondit : « J'avais rempli de vin ce gobelet pour le donner à l'émir en Crète, soudain j'ai été enlevé par un homme rayonnant de gloire, j'ai été assis sur son cheval, tenant d'une main la coupe, de l'autre la croupe du cheval, et me voici, comme vous voyez, au milieu de vous. » A ces mots, tandis qu'ils le regardaient, ils furent hors d'eux-mêmes, frappés de stupeur à ce spectacle extraordinaire. Et s'étant tous levés de table, ils passèrent toute la nuit à chanter des hymnes de reconnaissance au Dieu Tout-Puissant.

**10.** *Autre miracle (Sur l'omelette).*

Dans le thème de Paphlagonie, il y a une église fameuse du saint mégalomartyr Georges, que les gens du pays appellent Phatrynon. Comme elle était au début tout à fait [104] petite, menaçait ruine, et qu'il n'y avait pas d'argent pour la redresser, ou pour mieux dire la reconstruire, il se produisit le fait suivant.

Des enfants s'étaient un jour rassemblés là, ils se livraient à des jeux, et l'un d'entre eux, qui avait eu souvent le dessous, était raillé par les autres. Il tourna les yeux vers l'église de S. Georges et dit : « Saint Georges, fais moi vaincre, j'apporterai à ton église une belle omelette » (1). [105] Aussitôt, s'étant remis à jouer, il fut vainqueur, non pas une fois ou deux, mais souvent. Alors, étant allé vers sa mère, il lui demanda que fût donné au saint le cadeau qu'il avait promis. La femme, qui aimait beaucoup son petit et qui aimait le martyr, confectionna sur le champ le plat demandé et le remit à l'enfant. Celui-ci le prit l'apporta au temple devant l'autel et s'en alla. A ce moment même, quatre marchands, [106]. qui passaient par là, entrèrent à l'église pour y prier (2). Quand ils eurent trouvé l'ome-

(1) σφογγᾶτον 104.8. Le *Joasaphaion* explique le mot (104.21 ss., bas de la page) : «Voulez-vous savoir ce qu'est le *sphoungâton* (sic)? On casse des œufs et les frit à la poêle avec de petits oignons et d'autres condiments. »

(2) En 106.1 lire sans doute προσευξόμενοι (— ευξάμενοι cod.), cf. *Joasaph.* νὰ προσκυνήσουν τὴν εἰκόνα τοῦ ἁγίου 105.6 s. (bas de la page).

lette odorante qui fumait encore, ils se dirent entre eux : « Le saint n'en a pas besoin, mangeons-la nous-mêmes et donnons au saint à la place des grains d'encens. » Ils mangèrent donc, mais furent empêchés de partir, impossible de sortir. Ils jetèrent chacun un *miliarense* (3), l'empêchement continuait. Ils donnent alors chacun un sou d'or en suppliant le saint de les laisser **[107]** partir, mais même ainsi, pris de cécité, ils ne purent sortir de l'église. Quand enfin ils eurent déposé, tous les quatre, chacun un second sou d'or avec de chaudes supplications, ils sortirent sans obstacle. Une fois sortis, ils dirent : « Grand saint Georges, que tu es âpre au gain quand tu vends tes omelettes. Nous ne t'en achèterons plus, mais pour cette fois-ci pardonne-nous. »

Dans cette église, il s'est produit et il se produit jusqu'à ce jour une infinité de miracles.

**11.** *Sur Manuel, qui portait des offrandes* (1).

Quand nous voulons puiser parmi les miracles accomplis par l'entremise du martyr, suivons le décret de l'enseignement des Saintes Lettres, « purifions-nous de toute souillure de la chair et de l'esprit, menant à fin notre sanctification dans la crainte de Dieu selon le divin apôtre » (2 Cor. 7, 1), empressons-nous d'admirer **[108]** les opérations miraculeuses des saints, hâtons-nous de célébrer leurs fêtes avec ferveur. C'est pourquoi, puisque nous voulons puiser (2) ce miracle extraordinaire et prodigieux accompli dans notre génération par l'entremise du saint mégalomartyr Georges, accueillons-le avec un vif désir.

Au pays des Paphlagoniens, dans la contrée à l'entour de la métropole de Gangra, en un certain village nommé Didia, a été érigée en l'honneur du très glorieux mégalomartyr Georges une église très vénérable, que les habitants du village ont comme

(3) ἀνὰ μιλιαρήσιον 106.6 s. Petite monnaie. Le *Joasaphaion* précise (105.17 s., bas de la page) : νά σε δώσωμεν ἀπὸ δέκα ἄσπρα καθ' ἕνας. Plus loin, pour δεδώκασι νόμισμα (106.7), le *Joasaph.* a (105.20) νά σε δώσωμεν οἱ τρεῖς (ils sont trois dans cette version) ἕνα φλωρίον. De même καθ' ἕνας ἀπὸ ἕνα φλωρίον 105.23 pour ἀνὰ νόμισμα ἐν τεθείκασιν οἱ τέσσαρες 107.2 s.

(1) Ce miracle est tiré du ms. *Atheniensis* bibl. nat.f278, fol. 283 v°-286, xv° s. (Prol., p. VII), qui est seul à l'avoir. Pour le sujet, comparer le miracle 8.

(2) En 108.4 lire ἀρύσασθαι (ἀρυσώμεθα cod.) βουλόμενοι.



église paroissiale. Un homme du village de Didia, du nom de Léon, avait un fils nommé Manuel. Léon célébrait régulièrement la *memoria* du saint, mais plus encore son fils Manuel, qui avait une confiance extraordinaire en Dieu et en saint Georges. Et ce n'est pas seulement à cette église qu'il était assidu, mais il allait aussi sans hésitation en d'autres églises des autres saints, invoquant leur intercession et leur puissance pour qu'ils le secourussent. Il faisait tout particulièrement chaque année le pèlerinage du Taxiarque Michel à Chônae, non seulement pour lui-même, mais aussi pour ceux qui, par foi, y envoyaient de bon cœur leurs offrandes. Il partait en joie, apportant ces offrandes à Chônae.

Un jour donc que, ayant reçu de grosses sommes, jusqu'à une livre, il se rendait au temple du Taxiarque Michel à Chônae et qu'il était arrivé au thème d'Anatolie, fatigué, un soir, de la marche, il n'eut pas la force d'atteindre le village où il trouvait habituellement hospitalité. La nuit l'ayant surpris, il voit dans un creux les étincelles d'une cheminée. S'étant détourné de la route, il alla jusque-là d'après la vue de la flamme, et il trouva **[109]** une habitation, qui était un terrible nid de brigands. Il y demeurait un brigand avec sa femme et son fils, et ils égorgeaient souvent les voyageurs. Dans ce nid de brigands le dit Manuel trouva la femme seule et il la pria de loger chez elle. Elle lui demanda : « Qui es-tu, où vas-tu ? » Il lui dit : « Je suis de telle ville et je vais porter des offrandes du peuple fidèle à l'église du Taxiarque à Chônae. » Quand elle l'eut entendu parler d'offrandes, la femme se met à forger des mensonges et lui dit : « Nous aussi, nous devons aller à Chônae pour y apporter nos offrandes. » Elle disait cela dans l'intention de lui prendre la monnaie d'or de l'offrande. Lui, dans la simplicité de son âme et son caractère sans malice, dit à la femme : « Je transporte environ une livre d'or. » A ces mots, toute ravie, elle l'emmène dans une chambre plus intérieure, où ils étouffaient ceux qui y étaient entrés. Elle lui dit : « Repose-toi là et, demain, va ton chemin en paix. » Puis, ayant fermé la porte à clé, elle attendit son mari et son fils.

La nuit ayant progressé, ils arrivèrent tête baissée et l'air sombre, parce qu'ils n'avaient rien tiré de leur course. Ils lui disent : « Nous nous sommes fatigués en vain, nous n'avons rien

pris. » La perfide leur dit en plaisantant : « Vous qui vous êtes fatigués, vous n'avez rien pris. Et moi, en restant assise, j'ai mis la main sur une livre d'or. » Et elle leur raconta toute l'affaire du porteur d'offrandes et ce qu'il avait dit, ajoutant : « Je le tiens enfermé dans la chambre secrète. » A ces mots, **[110]** remplis de joie, ils lui commandèrent de préparer un superbe repas.

Or Manuel s'était réveillé dans sa chambrette, et il avait entendu tout ce qu'ils avaient délibéré. Saisi d'une affliction profonde, il se mit à invoquer Dieu et le saint mégalomartyr Georges, en ces termes : « Saint Georges, au secours ! C'est le moment, souviens-toi de moi. Depuis toujours, par tradition ancestrale, j'ai confiance en toi, sous ton aide et ta protection. Ne me laisse pas mourir ici d'une mort cruelle, et rester sans tombe, oublié, mais permets que je revoie ton église et la vénère, et que j'y meure en componction et reconnaissance, et que je ne sois pas tué sur une terre étrangère, mais retourne dans ma patrie, racontant ton miracle en ma faveur. » C'est ainsi, et plus encore, qu'il suppliait avec larmes saint Georges, appelant sa chaude assistance.

Quand les détrousseurs se furent assis à table, ils dirent à la femme : « Ouvre la porte et amène l'homme, pour qu'il dîne avec nous. » Manuel une fois sorti, ils l'interrogèrent eux aussi, pour apprendre avec plus de soin la chose. Il leur raconta tout en détail comme il l'avait fait pour la femme, n'osant changer une parole ou dire quoi que ce soit d'autre. Ils lui dirent : « Nous aussi, nous devons aller avec toi à Chônae pour y apporter notre offrande. » Après qu'il eut dîné avec eux, ils lui dirent : « Lève-toi, partons ensemble pour notre voyage. » Il n'osait pas leur résister, mais marchait résolument avec eux, espérant que Dieu enverrait sur le chemin quelques voyageurs qui le délivreraient des mains de ces assassins. Ceux-ci, quand ils l'eurent **[111]** emmené, ne prirent pas le chemin battu, la voie droite de la grand-route, mais passèrent par des lieux inaccessibles et non fréquentés, car ils voulaient le noyer dans le fleuve Sygaris. Après avoir marché toute la nuit, ils arrivèrent à l'aube à la rive du fleuve. Ils ne s'engagèrent pas sur le pont, mais à un point du rivage où le fleuve était impassable, et ils lui dirent : « Déshabille-toi vite, pour que nous traversions. » Ils parlaient ainsi, parce qu'ils



voulaient s'emparer non seulement de l'offrande, mais de la robe qu'il avait sur le corps, puis le jeter tout nu dans le fleuve du haut du rivage. Il leur dit : « Laissez venir le jour : il nous est impossible de traverser de nuit. » Le brigand, ayant levé son gourdin, le frappa sans pitié sur le dos (3), disant : « Déshabille-toi vite. » Quand Manuel eut compris tout le dessein du diable, et qu'il n'y avait là nulle aide, il cria d'une voix forte : « Saint Georges, viens à mon secours à cette heure, je n'ai personne d'autre pour m'aider. »

A peine avait-il dit, que voici, avec la rapidité d'un éclair, le saint mégalomartyr du Christ. Le porteur d'offrandes l'entendit qui donnait un coup de bâton au brigand, puis le saint le prit par le pied et le cou et le lança du rivage dans le fleuve. Pareillement il frappa de son bâton le fils et le lança lui aussi. Et quand ils eurent disparu sous l'eau, il n'y eut plus sur le rivage que Manuel. Le saint prit le porteur d'offrandes sur son cheval, et déjà le voici arrivé à la très auguste église de l'Archistratège. Lorsque le jour eut lui, le saint lui dit : « Regarde bien, si tu reconnais le lieu où tu es. » Revenu à lui-même, Manuel voit la très auguste église **[112]** de l'Archistratège, et dit : « Oui, monseigneur, je suis à Chônae. » Or la route, à partir du lieu où le saint l'avait enlevé, était de huit jours. Alors le saint lui dit : « Je suis le martyr du Christ Georges, que tu as invoqué avec une foi sincère. Vois, je suis venu à ton aide pour te délivrer de la tyrannie et de la soif de sang de ces traîtres meurtriers. Entre donc, paie au Seigneur ton tribut de prières, et à l'Archistratège, puis retourne en joie chez toi et raconte toute l'aide qui t'a été donnée par la grâce du Bon Dieu. »

Sur ces mots, il disparut de ses yeux. Mais aussitôt, à cette heure même, le saint cavalier, éclatant de lumière, fut au nid de brigands où demeurait la femme du brigand, et il lui dit d'une voix sévère : « Où est l'homme qui est arrivé ici hier au soir et qui t'a demandé logement ? » La perfide, prise de terreur, sans oser le regarder en face, lui répondit : « Il est arrivé ici et a dîné avec nous, puis a voyagé avec mon mari et mon fils vers Chônae pour y porter notre offrande. » Le saint lui dit : « Tu as bien menti, vaurienne à l'âme perdue, entre dans la chambre

(3) En 111.14 lire κατὰ τὸν νῶτον (νόμον ed.).

intérieure où tu l'as enfermé et amène-le. » A peine fut-elle entrée dans la chambre, qu'un feu du ciel descendit sur la demeure et la consuma avec la très perfide ; il anéantit tout ce qui était dans le nid de brigands en sorte qu'il n'y en eut plus trace, mais que c'était comme poussière et cendre, au point d'accomplir le mot du Prophète (Ps. 33, 16) : « Ta face, Seigneur, menace ceux qui font le mal, de manière que disparaisse de la surface de la terre leur souvenir. »

Manuel entra dans l'église de l'Archistratège, **[113]** paya au Seigneur son tribut de prières, remit les offrandes des fidèles, puis rentra chez lui. Plus ardemment encore tendait-il désormais sa foi dans le saint mégalomartyr Georges, et il ne cessait de célébrer pieusement et affectueusement sa fête commémorative, joyeux et racontant le miracle du saint et le salut qu'il lui avait apporté. Il passa le reste de sa vie en componction et reconnaissance, plein de foi et d'amour, remerciant et louant Notre-Seigneur Jésus-Christ (1). C'est pourquoi à lui reviennent gloire, honneur et souveraineté dans les siècles des siècles. Amen.

(4) En 113.10, avant δι' οὗ πρέπει, point ou point en haut (non virgule) comme en mir. 14, 134.5 avant δι' οὗ ἐδωρήσω. En grec tardif, δι' οὗ est couramment employé pour δι' ὅ.

## II

## Miracles de saint Georges de son vivant

**12.** *Miracle du saint mégalomartyr Georges sur le dragon. Bénis, maître* (1).

Comme nous passons de miracles en miracles, en ce que nous avons entendu dire du mégalomartyr et thaumaturge Georges, rendons gloire à Dieu qui l'a magnifié et qui a donné une telle grâce au très glorieux martyr Georges. Qui, depuis tout âge, a entendu dire, ou qui a jamais vu un miracle pareil à celui que le très bienheureux a fait ?

En ce temps-là il y avait une ville du nom de Lasia et il régnait sur elle un roi du nom de Selvius. C'était un méchant idolâtre, un homme sans loi, un impie, qui n'avait pitié ou compassion de ceux qui croient dans le Christ. « Mais le Seigneur les récompensa selon leurs œuvres » (Ps. 27, 4). A côté de la ville se trouvait un étang avec **[114]** beaucoup d'eau. Il naquit dans l'eau de l'étang un cruel dragon, et chaque jour il sortait et les mangeait. Plusieurs jours de suite le roi rassembla toutes

(1) Ce miracle est tiré du ms. *Angelicus* 46 (C. 4.1), fol. 189-191 v°, XII^e s. (Prol., p. VI). L'*Angelicus* ne contient que ce seul miracle et un texte, mutilé à la fin, du miracle suivant (13). Outre la version en grec moderne du *Joasaphaion*, Aufhauser offre (pages de droite, sous le texte de l'*Angelicus*) une recension latine, plus développée, tirée du *Monacensis* lat. 14473, fol. 1-5, XII^e siècle. Ces parallèles ajoutent quelques détails et permettent de corriger certaines bévues de l'*Angelicus*. V. gr. Georges est martyrisé au temps de la persécution de Dioclétien et Maximien en 303 (v. lat. 115.2). Le nom de la ville, Lasia (*Ang.* 113.8), est confirmé par v. lat. (117.1), mais v. lat. ajoute par erreur *in provincia Cappadociae* (115.21) ; le *Joasaphaion* dit plus exactement (114.6 s.) εἰς τὴν πόλιν τῶν Λασσυαίων (l. Λασσαίων, cf. 123.13) ὁποὺ εἶναι χώρα τῆς Παλαιστίνης : la Cappadoce est la patrie de Georges (ἤρχετο δὲ καὶ αὐτὸς ἐπὶ τὴν Καππαδόκων χώραν πρὸς τὴν ἰδίαν πατρίδα *Ang.* 119.4-120.1), et c'est au cours de son retour de Palestine en Cappadoce qu'a lieu le miracle. L'évêque qui baptise le roi et son peuple n'est pas l'évêque d'Alexandrie (*Ang.* 128.6), mais l'évêque Alexandre (*Alexandrum episcopum* v. lat. 128.22) de Palestine (τὸν ἀρχιεπίσκοπον τῆς Παλαιστίνης *Joasaph.* 124.17 s.). Je signalerai en leur lieu d'autres variantes.

ses troupes et partit en guerre contre le monstre : mais on eut beau troubler l'eau on ne put même s'approcher de son gîte. Comme il mangeait les habitants, ils étaient cruellement opprimés. La ville enfin se rassembla, et ils vinrent crier au roi : « Roi, le site de notre [115] ville est beau et bon, et pourtant nous périssons misérablement. » Le roi dit : « Donnez, vous tous, un registre de vos noms, et que soit remis à chacun de nous un numéro. J'ai moi-même une petite fille unique, eh bien je la donne, comme vous, au tour de mon numéro. Il ne faut pas que nous soyons chassés de notre [116] ville. » Ce discours plut à tous. Et ils commencèrent de donner, chacun, jour après jour leurs petits enfants, jusqu'à ce que fût venu le numéro du roi. Le roi revêtit sa fille de pourpre et de byssos, il l'orna de bijoux d'or, de gemmes et de perles, et, l'ayant embrassée, il la baisait tendrement, se lamentant sur elle comme sur une morte et disant avec larmes : « Va, mon unique, va, ma très douce enfant, lumière de mes yeux. Qui, toi partie, ma [117] très douce enfant, chercherai-je des yeux pour avoir un peu de joie? Quand ferai-je tes noces? Quand verrai-je la chambre nuptiale, quand allumerai-je les torches, quand entonnerai-je l'épithalame, quand verrai-je le fruit de ton sein? Hélas, va, ma très douce enfant, toi sans qui tout n'est plus que mort, me voilà séparé de toi. » Le roi [118] dit au peuple : « Prenez de l'or, de l'argent, prenez mon sceptre, et laissez-moi ma petite fille. » Mais nul ne le lui permit, à cause du décret qu'il avait rendu. Alors le roi, ayant poussé un cri de détresse, la fit partir vers l'étang. Toute la ville, des petits aux grands, y accourut avec lui, pour voir ce qui arriverait à la fille.

Le Dieu bon et miséricordieux, qui ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et [119] vive (cf. I Tim. 2, 4), voulut manifester un miracle par l'entremise du très glorieux mégalomartyr Georges. En ce temps-là saint Georges était vivant, il avait le rang de comte. Or il arriva que l'armée fût dissoute. Georges s'en alla lui aussi, vers [120] la Cappadoce sa patrie (2). Par un dessein providentiel de Dieu, le saint passa par ce lieu, et il fit un détour pour abreuver son cheval dans l'étang (3). Il voit la vierge assise, inondant ses genoux de

(2) *Joasaphaion* précise 118.6 s. ὑπήγαινεν εἰς τὴν πατρίδα τῆς μητρός του.
(3) ἐξένευσεν ἐν τῇ λίμνῃ ποτίσαι τὸν ἵππον αὐτοῦ 120.3 s. Le sens de



larmes, tournant les yeux de côté et d'autre et se lamentant. Le saint lui dit : « Qui es-tu, femme, et quel est le peuple qui regarde de loin avec de grands gémissements (4)? » La vierge dit : [121] « Ce serait une trop longue histoire, je ne puis te le dire. Mais fuis, avant de mourir de male mort. » Le saint lui dit : « Dis-moi, femme, la vérité. Car, par Dieu mon maître, je veux mourir avec toi, je ne t'abandonnerai pas. » Alors, ayant poussé un triste soupir, la vierge [122] dit : « Monseigneur, le site de notre ville est beau et bon. Mais il est né dans l'eau de cet étang un cruel dragon. Chaque jour il sortait et dévorait les habitants de la ville. Mon père a rendu un décret, et il m'a envoyée pour être mangée par le monstre. Eh bien, je t'ai tout dit : fuis au plus vite. » A ces mots le saint dit à la vierge : « Ne crains rien de ce moment, aie confiance. » Puis il lui demanda : « Quel dieu adore ton père, et ceux qui habitent avec lui? » La vierge répondit : « Heraclès et Scamandre, Apollon et la grande déesse Artémis. » Le saint dit [123] à la vierge : « Toi, crois (5) en mon Dieu. Ne crains rien de ce moment, mais aie confiance. » Le bienheureux éleva la voix vers Dieu et dit : « Dieu qui es assis sur les Chérubins et sur les Séraphins et qui jettes [124] les yeux sur les abîmes, toi qui es et qui toujours continues d'être le vrai Dieu, toi qui sais que les cœurs des hommes sont vanité, toi qui as manifesté tes effrayants miracles pour ton serviteur Moyse (6), manifeste pour moi aussi ta miséricorde, fais avec moi un miracle pour notre bien, subjugue sous mes pieds ce monstre cruel, pour qu'on sache que tu es toujours avec moi. » Et il vint du ciel une voix qui disait : « Ta prière est allée aux oreilles du Seigneur, elle est exaucée. Fais ce que tu veux. » Aussitôt la vierge poussa un cri : « Malheur, Monseigneur ! Va-t'en, la bête vient. » Le saint courut à la rencontre du dragon, fit [125] un signe de croix et dit : « Sei-

ἐξένευσεν est explicité par v. lat. 123.17 s. : *contigit... ut... egregius martyr Georgius... paululum a via declinaret, volebat enim equum adaquare.*
(4) *Sic* en gardant le texte de l'*Angelicus* 120.7 s. τίς ὁ λαὸς ὁ ἀπὸ μακρόθεν ἑστὼς καὶ ὁρῶντες μεγάλως θρηνοῦσιν. Aufhauser écrit, inutilement à mon sens, καὶ ⟨τί⟩ ὁρῶντες κτλ.
(5) En 123.1 lire Σὺ δὲ πιστεύῃς (ou πιστεύε : πιστεύεις cod.) εἰς τὸν ἐμὸν θεόν, cp. v. lat. (125.30 s.) *credas in dominum Jesum Christum.*
(6) *Sic* pour τῷ θεράποντί σου Μωσῇ (124.3 s.) plutôt que « aux yeux de... », cp. v. lat. 127.3 s. *qui virgam Moisy* (!) *famuli tui in draconem et versa vice draconem in aridum lignum vertisti.*

gneur mon Dieu, change le cœur de cette horrible bête pour qu'obéisse et croie [126] ce peuple infidèle. » Sur ces mots, par le concours de Dieu et la prière du saint, le dragon tomba aux pieds du saint. Il dit à la vierge : « Défais ta ceinture et la corde de mon cheval (7) et apporte-les moi ici. » La vierge les défit et les donna au saint. Par la providence de Dieu il lia le dragon et le confia à la vierge, disant : « Amenons-le à la ville. » La fille ayant pris le dragon, ils allèrent à la ville. Quand le peuple eut vu ce prodigieux miracle, saisis de frayeur, ils étaient prêts à fuir par peur du dragon, mais saint Georges leur cria : « Ne craignez rien, demeurez en place et voyez la gloire de Dieu, croyez [127] en Notre Seigneur Jésus-Christ le vrai Dieu, et ensuite je tuerai le dragon. » Le roi et toute la ville s'écrièrent : « Nous croyons dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit, en la Trinité consubstantielle et indivisible. » [128] Sur ces mots le saint, ayant tiré son glaive du fourreau, tua le dragon et rendit la vierge à son père. Alors la foule du peuple se rassembla, et ils baisaient les pieds du saint en louant Dieu. Saint Georges ayant fait venir l'archevêque Alexandre, il baptisa le roi, ses grands et tout le peuple durant quinze jours au nombre environ de deux cents quarante mille (8). « Et il y eut grande joie en ce lieu » (Act. Ap. 8, 8).

[129] La ville de Lasia érigea alors un très auguste temple en l'honneur de saint Georges. Quand l'église eut été construite, le saint se tint à un certain endroit (9), fit au-dessus une prière (10), et il jaillit une fontaine de sanctification (11). Alors ils crurent en se soumettant au Seigneur.

(7) Λῦσον τὴν ζώνην σου καὶ τὸ σχοινίον τοῦ ἵππου μου 126.4 s. De même *Joasaphaion* (122.10 s.) Λῦσε τὴν ζωνήν σου καὶ τὸ σχοινίον τοῦ ἀλόγου μου. V. lat. diffère (127.18 ss.) : *Solve comas tuas et prebe mihi cordas tricarum tuarum. puella vero... dissolutis crinibus tradidit sancto.... beatus Georgius acceptis comarum redimiculis ligavit draconem* etc.

(8) Même nombre de jours en v. lat. (128.22), mais seulement *numero quadraginta milia hominum* (128.23-124.1). *Joasaphaion* n'a aucun chiffre.

(9) V. lat. précise 129.7 s. *ante altare beatus Georgius veniens*, de même *Joasaphaion* 126.9 s. ἐπλησίασεν ὁ ἅγιος εἰς τὸ ἱερὸν θυσιαστήριον καὶ ἐσφράγισεν εἰς ἕνα τόπον καὶ κτλ.

(10) Ou « une bénédiction », cf. *Joasaph.* (n. préc.) et v. lat. 129.8 *factoque signaculo crucis in terram.*

(11) πηγὴ ἁγιασμοῦ 129.4. De même *Joasaph.* 126.10 ss. ἐβγῆκε μία βρύσις ἁγιάσματος, avec l'addition εἰς ἰατρείαν ἐκείνων ὁπού πιστεύουν εἰς τὸν κύριον ἡμῶν 'I. X. De même v. lat. 129.9 ss. *largissime aque fontem vivum eduxit, de quo in spiritus sancti gratia renati sunt universi. cuius fontis aque in se virtutem*



Saint Georges accomplit beaucoup de miracles et de prodiges par la grâce qui lui avait été donnée.

**13.** *Sur le démon* (1).

Alors que le saint était sorti de la ville et qu'il allait à la ville sa patrie, un démon vint à sa rencontre sur la route, l'air humble, tranquille, et tenant en main un bâton (2). Ayant reçu un salut de paix (3), il vint au devant de saint Georges et lui dit : « Paix [130] à toi, Georges. » Le saint dit : « Comment as-tu osé m'appeler par mon nom, que tu ne connais pas. Ne serais-tu pas un mauvais démon? » Le démon dit : « Comment oses-tu parler ainsi aux anges de Dieu? Veille à ton langage. » Saint Georges dit : « Si tu es un ange de Dieu, montre-moi ton pouvoir. » Et, ayant tracé sur la terre le signe de la précieuse Croix, il clôtura en cercle le démon (4), et lui dit : « Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, viens ici, suis-moi. » Aussitôt le démon s'écria : « Malheur à moi, Georges, de ce que je t'ai rencontré. » Saint Georges dit : « Je t'adjure, mauvais démon, par ton châtiment éternel de me dire [131] qui tu es, et ce que tu voulais me faire. » Le démon dit : « J'avais rang, Georges, aussitôt après le premier Samuel (5), moi, Georges, j'avais sous moi quarante mille anges. Quand Dieu a créé le ciel, j'étais là. Quand il a sé-

*tantam habuerunt, ut, quicumque in deum credens ex his haustum sumeret, fieret sanus a quacumque detineretur infirmitate.* Sur ces fontaines ou puits guérisseurs dans les (ou attenant aux) églises, cf. *infra*, miracle 14, 135.15 ss. et v. gr. J. Hubert, *C. R. A. I.*, 1968, 567-573.

(1) Ce miracle est tiré du ms. *Parisin.*, fol. 74 v°-75 v°, anno 1315 (Prol., p. XIII), qui ne contient que celui-ci avec le précédent. Comme pour le miracle 12, Aufhauser donne ici aussi la recension en grec moderne du *Joasaphaion* (pages de gauche, en bas) et la recension latine du *Monacensis* (pages de droite, en bas). Ce miracle vient immédiatement à la suite du précédent, cf. *Paris.* 129.1 s. 'Εξερχομένου δὲ τοῦ ἁγίου ἐκ τῆς πόλεως καὶ ἀπερχομένου πρὸς τὴν ἰδίαν πόλιν αὐτοῦ πατρίδα, précisé par *Joasaph.* 130.1 'Εξερχόμενος δὲ ὁ ἅγιος ἀπὸ τὴν πόλιν τῶν Λασυαίων (*sic.*, cf. mir. 12, n. 1. V. lat. n'a pas cette phrase), et *infra* 133.3 s. σὺ γάρ, κύριε καρδιογνῶστα, ὁ δήσας καὶ δεσμεύσας ἐν τῇ χειρί μου τὸν πονηρὸν δράκοντα.

(2) *Joasaphaion* et v. lat. précisent : κρατῶντας εἰς χειράς του ῥαβδίον γεροντικόν (de moine) 130.3 s., *peregrino* (de pèlerin) *ei habitu obviam venit* 131.2 s.

(3) C'est le sens, je suppose, de λαβὼν εἰρηνικά 129.4.

(4) Il y a deux gestes, (*a*) signe de la croix sur le sol (cp. *supra* v. lat. 129.8 *factoque signaculo crucis in terram*), (*b*) cercle magique où est enformé le démon. Nombreux parallèles, v. gr. *Vie de Théodore de Sykéon*, ch. 92, 93.

(5) 'Εγὼ ἤμην... τοῦ πρώτου Σαμουὴλ δεύτερος ἐγώ 131.2 s.

paré la terre, j'étais présent. Quand il a créé la colonne qui soutient la terre, je me tenais là. Quand il a scellé l'abîme, j'étais spectateur. J'avais pouvoir sur de terribles éclairs, j'enchaînais les nuages. Aucun être humain ne peut me voir, les légions des anges me craignent. Mais, à cette heure à cause de mon orgueil, mes pieds foulent la terre, et ce qui est pire en tout cas, c'est que les cadavres des morts [132] tombés en poussière nous souillent (6). Moi, Georges, j'ai jalousé la grâce qui t'a été donnée, et j'ai voulu aller à ta rencontre, pour que tu m'adores, parce que j'en ai séparé beaucoup d'autres de la gloire de Dieu. Voilà, je t'ai tout dit. Rappelle-toi, Georges, ma gloire d'antan et la misère qui a suivi pour moi. Ne me laisse pas descendre dans l'abîme, parce que ceux qui sont dans l'abîme, sont les premiers transgresseurs, et puissé-je n'y jamais entrer pour l'éternité ! » Alors le grand Georges éleva la voix vers le Dieu de l'Univers et dit : « Seigneur mon Dieu, écoute [133] ma prière, parce que tu m'écoutes toujours. Car c'est toi-même qui l'as dit, Seigneur : 'Celui qui vient à moi, je ne le jetterai pas dehors' (Jo. 6, 37). C'est toi, 'Seigneur qui connais les cœurs' (Act. Ap. 1, 24 ; 15, 8), qui as lié et enchaîné par ma main le cruel dragon. Eh bien, ce démon qui n'a pas accompli ton vouloir, qui n'a pas gardé tes commandements, mais qui a persisté (7) dans sa méchanceté et ne s'est pas tourné vers toi le seul vrai Dieu, jette-le au lieu terrible, pour qu'il soit châtié et ne tente pas l'image que tu as modelée de tes mains. »

Il y avait là une pierre énorme. Le grand Georges fit sur elle un signe de croix et lui dit : « Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, ouvre-toi, pierre, et reçois ce mauvais démon. » Aussitôt la pierre se fendit et il en sortit un feu. Le saint saisit le démon et le jeta dans le gouffre en plein milieu du feu (8). Puis il fit revenir la pierre à l'état où elle était auparavant. Et le démon était dans l'abîme, puni par le feu jusqu'à l'achèvement de l'éternité.

(6) ἀλλ' οὖν μᾶλλον, ὅτι καὶ σώματα γηίνων ἀνθρώπων ἡμᾶς σμίγουσιν (= σμήχουσιν?, cf. σμηκτός « smeared » LSJ.) 131.11 s. Je ne suis pas sûr du sens. Les parallèles n'ont pas ce membre de phrase.

(7) En 133.6 s. lire ἀλλ' ἔμεινεν εἰς (ἐμίανεν cod.) τὴν ἑαυτοῦ πονηρίαν, cf. *Joasaph.* 132.16 ἔμεινεν εἰς τὴν κακίαν του.

(8) Dans la v. lat., c'est le feu lui-même qui entraîne le démon, 135.2 s. *et exivit inde ignis teterrimus, qui demonem involvens ipsum ad infernum detraxit.*



[134] Louons tous le nom admirable du saint mégalomartyr Georges et adressons un chant de gloire à Dieu. Au Père, au Fils et au Saint-Esprit ensemble [135] conviennent toute gloire, honneur et adoration, maintenant et toujours dans les siècles des siècles. Amen.

## 14. *Narration relative à la ceinture du saint. Cinquième récit* (1).

[134] Tu es admirable, Seigneur, et tes opérations sont dignes d'émerveillement et très glorieuses, en ce que tu as produit de prodigieux miracles à l'honneur et à la gloire de ton saint martyr Georges, et les as manifestés aux yeux de tous, pour que nous sachions que tu es le vrai Dieu, grand et admirable, et que tu récompenses en gloire ceux qui te glorifient : c'est pourquoi tu nous as donné ce saint pour qu'il nous aide et nous secoure et qu'il fasse des miracles, comme notre bon, très fidèle et fervent intercesseur et protecteur.

Écoutez les exploits merveilleux et extraordinaires que le grand martyr accomplissait par la grâce qui lui avait été donnée. Quand le bienheureux eut appris la gloire qui lui avait été révélée, après avoir jeûné quarante jours, il commença de prier devant le Seigneur en ces termes : « Créateur du ciel, de la terre, de la mer et de tout souffle de vie, toi qui nous as faits à ton image et ressemblance ! Tu nous as placés au Paradis de délices. Mais nous n'avons pas gardé ton commandement, [135] et, à cause de notre péché, nous avons été exilés du Paradis. Tu as ordonné à la terre de ne faire pousser pour nous qu' 'épines et plantes piquantes' (Gen. 3, 18), mais, par tes entrailles de miséricorde, tu t'es montré sur la terre et tu as conversé avec les hommes. Seigneur mon Dieu, toi qui as fait des miracles par ma main, exauce cette fois encore ma prière, montre-moi un signe par l'instrument de ma ceinture, pour que je voie si tu es le Dieu avant tous les siècles, car je ne sais point d'autre Dieu

(1) Ce miracle est tiré du ms. *Parisin.* 401, fol. 75-78, XIV-XV[e] s. (Prol., p. XII s.). Le *Parisin.* 401 ne contient que des textes relatifs à S. Georges, et, parmi ceux-ci, effectivement cinq miracles. Cependant il n'a pas suivi l'ordre que lui offrait son modèle car le Λόγος ε̄ vient ici en troisième. Pas de parallèle. Pour la source jaillie dans l'église, cf. J. Hubert, *Sources sacrées et sources saintes*, CRAI, 1968, p. 567-573.

que toi. » Et il vint une voix qui lui dit : « Je ferai pour toi tout ce que tu demanderas. »

Lorsqu'il l'eut entendue, le saint remercia le Seigneur, et il plaça devant l'autel sa ceinture, un morceau de sa tunique et un vase d'argent. Puis il ferma la porte et se retira. Le saint continuait de prier Dieu, pour qu'il lui montrât un signe par l'instrument de sa ceinture. Après sept jours, le saint entra dans le sanctuaire en grande crainte. Il trouve une source d'eau jaillissante, il vit un signe terrifiant, et, se tenant immobile, **[136]** il loua Dieu pour la gloire qui lui avait été révélée. Il fabriqua un vase d'or, jeta dedans de l'eau puisée à la fontaine sainte, et, ayant pris en main sa ceinture et l'urne sacrée, sortit en quête d'un miracle. Quand il fut arrivé à la ville, il trouva là un paralytique. L'ayant regardé, le saint lui dit : « De quelle religion es-tu? » L'homme paralysé des membres lui dit : « De celle qui s'adresse à Héraclès, Apollon et Artémis ». Le saint lui dit : « Voilà pourquoi tu en es venu à un si triste état. Si tu avais cru dans le Dieu du ciel, tu n'aurais pas à souffrir ainsi. » Le paralytique dit : « Dieu du ciel ou dieu de la terre, nul ne peut me guérir. » Le saint dit : « Crois en mon Dieu, et tu seras guéri de ce mal. » Le paralytique dit : « Va-t'en loin de moi. Je te vois beau, puissant, en grand honneur, et tu te joues de moi et me condamnes ! Si tu as quelque pitié, jette dans ma bouche l'eau que tu tiens et rafraîchis ma langue desséchée qui me torture cruellement depuis déjà vingt-huit ans. Tu vois mes membres putrides, tu vois la dissolution de mon corps et la disposition de mes doigts, tu entends ma voix déformée, il ne me reste plus rien que la voix et la langue, et tu me dis 'Si tu avais cru, tu ne serais pas devenu ainsi' ! Va-t'en loin de moi, même si tu ne rougis pas de me regarder. » Alors le saint dit au paralytique : « Tu n'as pas foi dans mes paroles, tu vas voir maintenant la puissance de Dieu. » Le saint plaça sa ceinture au-dessus du paralytique et le frotta de l'eau puisée à la sainte source. Aussitôt, par le concours de **[137]** Dieu, tous ses membres pourris furent guéris, l'homme fut entièrement remis en santé par le Dieu bon et miséricordieux et par le très saint et très glorieux mégalomartyr Georges, et il louait et glorifiait le Père, le Fils et le Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.



**15.** *Vision miraculeuse du saint et glorieux mégalomartyr Georges. Maître, bénis* (1).

Levez les yeux de votre esprit, frères, et voyez ce prodige qui s'est accompli de nos jours. Considérez la bonté indicible de Dieu et donnez-lui louange de gloire. Écoutez les terribles merveilles du très glorieux mégalomartyr Georges. Approchez, vous tous qui craignez Dieu, et je vous raconterai les effrayants secrets dont le saint eut la vision.

**[138]** Après que saint Georges eut été enfanté et qu'il eut atteint l'âge viril, il arriva que la grâce du Saint-Esprit l'éclaira et le poussa à la crainte de Dieu. Il se mit à servir Dieu nuit et jour par des jeûnes, des veilles et des prières, et, lorsqu'il eut jeûné quarante jours, il commença d'invoquer Dieu en ces termes : « Dieu sans commencement, Principe le plus premier de la vie du Monde, Toi qui n'as ni commencement ni fin, Toi qui, par une miséricorde ineffable, t'es montré à ton serviteur Moyse sur le mont Sinaï à cause de ton bien-aimé Israël, si je suis digne de ton royaume et s'il te plaît que je sois ton esclave, montre-toi à moi avec toutes tes armées, pour que je sache que tu es bien mon Dieu, comme Dieu terrible ayant autorité sur toute la terre. » Telle fut la prière du très glorieux martyr Georges, et l'éternel et vrai Dieu ne la dédaigna point, il ne méprisa point sa requête, mais, au cours d'une vision

(1) Ce récit est tiré du ms. *Parisin.* 1164, fol. 104 v.-108, XV-XVI$^{e}$ s. (Prol., p. XIII). Il se trouve également dans l'*Ambros.* 192 (= Λ), l'*Atheniensis* 278 avec le titre plus exact Ἀποκάλυψις τοῦ ἁγίου κτλ. (= *B*), le *Parisin.* 401 (= *C*). Tout en offrant dans l'apparat les variantes de ces manuscrits, Aufhauser a gardé dans le texte l'orthographe et les bévues du *Paris.* 1164. Certaines fautes sont pourtant des lapsus évidents (non des variantes) et veulent être corrigées. V. gr. pour κατενοήσατε 137.6, lire κατανοήσατε *AB*. ἐμφυτεύσας 138.9 est impossible : il faut ou ἐμφανίσας (*AB*) ⟨σεαυτὸν⟩, cp. ἐμφάνισόν μοι σεαυτὸν 138.12, ou ἐμφανισθεὶς *C*. ἤρξαντο... ψάλλον 142.7 est par exemple simplement une erreur de lecture pour ἤρξαντο... ψάλλειν *BC* (ψάλλοντες *A*). Au lieu de ὃ ἐὰν λύσῃς ἐν τῷ οὐρανῷ ἔσται λελυμένον ἐπὶ τῆς γῆς 143.3 s., lire naturellement ὃ ἐὰν λύσῃς ἐπὶ τῆς γῆς ἔσται λ. ἐν τῷ οὐρανῷ (καὶ ἐν τοῖς οὐρανοῖς *B*) avec *BC* (om. *A*). Pour δι' αὐτὸ 143.11, lire διὰ τὸ *AC* (τὸ *B*), etc. — Bien que le sujet soit différent, là-bas σημεῖον, ici ἀποκάλυψις, ce récit présente des ressemblances avec le précédent (*De zona S. G.*). Il s'agit, dans les deux cas, d'un fait qui se produit durant la jeunesse de Georges et qui le confirme dans sa vocation. Certains détails sont identiques : νηστεύσας ἡμέρας τεσσαράκοντα 138.5 s. = 134.11 s. ; prière pour obtenir une révélation de Dieu, ἵνα γνῶ ὅτι σὺ εἶ ὁ θεὸς ἡμῶν 138.13 = δεῖξον σημεῖον διὰ τῆς ζώνης μου, εἰ σὺ εἶ θεὸς ὁ πρὸ τῶν αἰώνων κτλ. 135.6 s.

nocturne, un ange du Seigneur vint [139] et lui dit : « Georges, ta prière est montée aux oreilles du Seigneur, il l'a exaucée, et voici le message qu'il t'a envoyé : 'J'ai entendu ta voix, ta requête est venue à Moi. Eh bien, Je satisfais à ta demande. Veille avant l'aube sur la montagne, et tu verras ce que tu as demandé, pour que tu saches que Je suis avec toi'. »

« Moi, Georges, quand j'eus entendu cela, je montai sur la montagne chantant le verset de David (2) (Ps. 118, 133) : 'Dirige mes pas selon ta parole, que ne domine sur moi nulle iniquité'. Alors que je disais ce verset et d'autres encore, un éclair de feu vint de l'Orient et donna un coup près de moi (3). Saisi de frayeur et ayant fixé les yeux pour voir d'où venait le feu, je vis quatre roues comme si elles étaient toutes d'or, et une foule de peuple au-dessus des roues (4). Ils se mirent à arriver avec violence et ils chantaient : 'Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre' (Lc. 2, 14). [140] Ils vinrent près de moi et aussitôt cessèrent. Comme je me demandais avec crainte ce qu'était cela, j'entendis un coup de tonnerre venu du Couchant. Alors que, pris d'effroi, je regardais vers le Couchant pour savoir ce qu'était ce bruit, je vis six roues pareilles aux autres, et, au-dessus d'elles, des multitudes de peuple bellement ornées, bellement formées (5), portant des ornements d'or, brillantes comme l'or ; et ils chantaient eux aussi : 'Saint est Dieu, Saint, Fort (6)' et autres exclamations pareilles. Ils vinrent aussi avec les autres. Et il surgit aussitôt une lumière du côté du Nord, et je vis douze roues pareilles aux autres et des foules nombreuses au-dessus d'elles, elles faisaient un bruit terrible, et leur psalmodie était admirable (7), elle faisait

(2) Pour τοὺς περὶ τοῦ Δαβὶδ λόγους 139.7, lire τ. παρὰ τ. Δ., ou exclure περὶ. *BC* ont correctement τοῦ Δαβίδ, *A* omet τοῦ (τὸ Δαβὶδ τὸ ἀλληλούια).

(3) ἔδωκεν πλησίον μου 139.11. Cp. 142.10 καὶ ἦλθεν ἀκτὶς ἡλίου καὶ ἔδωκέν μοι εἰς τὴν κορυφήν et *Pré Spirituel* 70 ἀνατείνας τὴν χεῖρα ἐπὶ τὸ δοῦναι (battre) αὐτόν.

(4) τροχούς 139.13. « Roues » ou « tourbillons », cf. Ps. 76, 18 (*vox tonitrui tui in rota* Vulg.).

(5) En 140.5 s. lire εὐκαλλώπιστοι (καλοποιημένοι *C*), εὐσχημάτιστοι (om. *C*) : ἀκαλλώπιστοι, ἀσχημάτιστοι *Par.* 1164.

(6) Ἅγιος ὁ θεός, ἅγιος ἰσχυρός 140.7. C'est le début du τρισάγιος ὕμνος de la liturgie byzantine, cf. Brightman, *Eastern Liturgies*, 535.1 et Index, s.v. *Trisagion*, p. 590.

(7) (ψαλμῳδία) φοβερά, 140.11 *Par.* : θαυμαστή *AB*. Bon exemple de l'équivalence en grec tardif. De même *infra* 141.4 ἄνδρας εὐειδεῖς καὶ φοβερούς, 141.7



fondre l'âme et l'esprit. Mais je ne comprenais pas ce qu'ils disaient. Et tandis que je m'en étonnais, je vis du côté du Sud quatre roues qui arrivaient avec violence. Ils chantaient eux aussi : 'Seul est saint, seul Seigneur, Jésus-Christ qui vient dans le monde, surtout vers saint [141] Georges'. Quand les quatre corps de troupes se furent rassemblés, un doux soleil vint vers nous. Comme j'avais fixé les yeux pour voir d'où venait cette lumière, je vis douze trônes au-dessus des nuages, et des hommes de belle apparence et admirables, et ils étaient assis sur les trônes. Ils vinrent eux aussi rejoindre les corps de troupes, et aussitôt je vis un grand vase d'or, il était dressé au milieu de nous, et il en sortait un merveilleux parfum. Et de ce parfum il remplissait le ciel, la terre, la mer, les montagnes, les collines, le monde entier. Et comme j'étais rempli du parfum, je vis un grand nombre de Puissances qui descendaient, et avec elles une nuée lumineuse, et au milieu de la nuée une image d'homme plus pure qu'un rayon de soleil. Elle vint et se tint au milieu des corps de troupes, et ils se mirent un par un à adorer cette image, puis aussitôt cessèrent. Comme je réfléchissais avec crainte, je vis quatre colonnes de feu qui descendaient du ciel, elles vinrent [142] elles aussi rejoindre les corps de troupes, et tout cela était rassemblé près de moi. Et moi, à cause de mon extrême crainte, je ne savais que faire. Et je vis un grand vent qui faisait fondre monts et rochers ; et il y avait un son de brise légère, et une nuée ressemblant à un feu et des multitudes innombrables au milieu de la nuée. Et quand ils furent arrivés à la distance d'un stade, tous les corps de troupes se mirent à chanter : 'Seul est saint, seul Seigneur le Roi de gloire'. Et il vint une voix qui me disait : 'Georges, mets ton visage sur le rocher et écoute avec soin'. Et il vint un rayon de soleil et il me donna un coup au sommet du crâne et il me jeta dans le trouble, et mon âme tomba en une complète défaillance (8) et ma langue se colla à ma gorge. Alors vint la voix immaculée de Dieu, cette voix premier principe de toute vie, qui a brisé les liens de la mort, plongé le diable

ἐξήρχετο ἐξ αὐτοῦ (*AB* om. *C* : αὐτὸν! *Paris.*) εὐωδία φοβερά, 144. 16 τὰ φοβερά (= εἰκὼν ἀνθρώπου καθαρωτέρα ἡλιακῆς ἀκτῖνος 141.12 s.).

(8) En 142.11 lire εἰς ἔκλειψιν (*AB* : ἔγκλησιν *Paris.*) τελείαν ἐγένετο. Pour ce membre, *C* a ἐδειλίασε.

dans les ténèbres, ressuscité Adam, et elle me dit : ‘Voici, Georges, j'ai satisfait à ta demande, à cause de toi je suis descendu du ciel. Mais il est impossible que tu voies mon visage, parce que nul homme qui a vu ma face **[143]** ne continuera de vivre. Ceci te sera un signe. Ma droite te couvrira, je mettrai mon esprit sur toi et tu seras le premier dans mon royaume. Tout ce que tu auras lié sur la terre sera lié au ciel et tout ce que tu auras délié sur la terre sera délié au ciel (Mth. 16, 19); tout ce que tu auras demandé en mon nom, je te le donnerai (Jo. 14, 13) et ton nom sera dans le Livre éternel. Tu subiras pour moi le martyre : trois fois ils te mettront à mort, mais je te ressusciterai pour l'exultation des peuples et ton nom sera fameux d'un extrême à l'autre de la terre. Je n'aurais pas voulu t'appeler à témoigner pour moi, mais c'est pour que tu sois le soutien des martyrs. C'est pourquoi je t'ai aimé comme Abraham, Isaac et Jacob, et partout où tu seras, je serai avec toi. Va en paix, élu de mon Royaume, va à la plaine que foulent les hommes, dans peu de temps tu reviendras dans mon Royaume perpétuel et éternel’. Sur ces mots, le Seigneur remonta au ciel, et, m'étant relevé, je ne vis plus aucun de ces êtres. »

**[144]** O le prodigieux miracle ! Qui de tout siècle a jamais entendu dire d'aussi grands prodiges que ceux que le Seigneur a accomplis à l'égard de saint Georges? « Aussitôt en effet survint l'un des Séraphins, il m'appela et me dit : ‘Georges, veux-tu savoir ce que signifie cette vision? J'ai été envoyé par le Seigneur, je vais t'expliquer tout ce que tu as vu. Les quatre roues venues de l'Est sont les terribles Chérubins ; les roues venues de l'Ouest, les saints Séraphins, les glorieux anges aux six ailes ; les douze roues venues du Sud, les douze légions des anges aux yeux multiples ; les douze trônes sur les nuées sont les douze disciples du Christ qui viendront juger les douze tribus d'Israël ; le vase d'or qui remplit de parfum tout l'espace est l'Esprit de vérité, la nuée qui contient les multitudes d'anges est le Fils de Dieu, les quatre colonnes sont les archanges et l'image admirable dans la nuée est le Seigneur qui t'a parlé. Va en paix, toi qui es le bien-aimé **[145]** et l'élu de Dieu, toi l'illuminé précieux aux yeux de Dieu’. »

O le prodige, l'étrange mystère ! Qui a entendu dire, qui de tout siècle a vu une telle gloire? Où irai-je chercher un pareil à



toi dans ma louange, mégalomartyr du Christ Georges, dans l'Ancienne Alliance ou dans la Nouvelle? Isaïe, le grand prophète, a reçu sur ses lèvres, au moyen de la pince, le charbon céleste : toi, ô très bienheureux Georges, tu as entièrement revêtu l'Esprit-Saint (Is. 6, 6). Daniel le prophète, aux bords du fleuve Chôbar, a vu les trônes, l'Ancien des Jours était assis et des milliers de milliers le servaient (Dan. 7, 9.10) : toi, tu as vu non seulement des milliers de milliers, mais des myriades de myriades, et le Roi de gloire avec les Puissances célestes, tu l'as vu face à face et tu as entendu sa voix immaculée.

A qui te comparerai-je dans ma louange, mégalomartyr du Christ Georges? A ce fameux apôtre Paul? Sans doute il a été ravi au Paradis, et il a vu, mais il n'a pu rien raconter (2 Cor. 12, 4) : toi, tu as contemplé les admirables merveilles des cieux, et tu peux décrire leur gloire.

A qui te comparerai-je dans ma louange, très bienheureux Georges? A ce fameux prôtomartyr Étienne? Sans doute, au moment de **[146]** rendre son dernier saint soupir, il vit le ciel ouvert et le Fils de Dieu debout à la droite du Père (Act. Ap. 7, 55) : toi, ô très bienheureux Georges, tu as vu non seulement le Fils de Dieu, mais le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Comment te louerai-je, mégalomartyr du Christ Georges (9)? Je ne trouve rien qui soit digne de toi, le pionnier des martyrs, qui as mérité d'entendre la voix immaculée, l'élu de Dieu, le concitoyen des anges, qui as mérité d'être inscrit au Livre éternel, le préparé pour le Royaume de Dieu, qui as reçu pouvoir de lier et de délier, le familier de la Sainte Trinité, le bon conseiller des Chrétiens, le pont qui mène à la Vie, le secours des gens en détresse, le prompt assistant des pécheurs, le sanctifié par la grâce, le libérateur des prisonniers, le port des marins, le prompt visiteur de ceux qui sont dans les prisons et les chaînes, le prompt visiteur et auxiliaire des désespérés.

(9) Nul besoin d'insister sur l'insipide rhétorique de ce morceau où triomphe l'anaphore. *Quatre* Ποῦ σε ἐγκωμιάσω 145.4, 15, 20, 146.6. *Dix-sept* ὁ suivi d'un qualificatif : ὁ ὁδοποιός, ὁ καταξιωθείς, ὁ ἐκλεκτός, ὁ συμπολίτης, ὁ γεγραμμένος, ὁ ἡτοιμασμένος, ὁ λαβών, ὁ γνώριμος, ὁ καλὸς σύμβουλος, ἡ γέφυρα, ὁ βοηθός, ὁ ταχὺς βοηθός, ὁ... ἅγιος, ὁ ἐλευθερωτής, ὁ λιμήν, (ἡ?) ταχεῖα ἐπίσκεψις, ἡ ταχεῖα ἐπίσκεψις καὶ βοήθεια 146.7-18. *Treize* μακάριος ou μακάριοι 146.18-147.10. Puis *trois impératifs* asyndètes, σῶσον, ὑπόταξον, λύτρωσαι 147.10-14, suivis de la doxologie habituelle 147.15-18.

Bienheureux es-tu, Georges, plus que tout homme, bienheureux ceux qui te connaissent, bienheureux ceux qui sont connus de toi, bienheureux ceux qui conversent avec toi, bienheureux [147] ceux qui ont affinité avec toi, bienheureux ceux qui sont instruits par toi, bienheureux les lieux et les villes que tu as traversés, bienheureux ton temple, bienheureux les prêtres qui accomplissent les saints offices dans ton temple, bienheureux le peuple qui se réfugie dans ton temple, bienheureux ceux qui célèbrent ta toujours auguste fête parce que le Royaume des cieux leur appartient (Mth. 5, 3 ss.), bienheureux ceux qui versent le vin à ta sainte fête parce qu'ils trouveront eux-mêmes miséricorde, bienheureux ceux qui ont allumé de grands cierges au jour anniversaire de ton combat parce qu'ils seront eux-mêmes illuminés.

Saint Georges, sauve notre Empereur en paix, soumets-lui les peuples barbares, délivre ceux qui célèbrent ta sainte fête de toute famine, séisme, noyade en mer, grêle, attaque d'ennemis étrangers et guerre intestine, et du mauvais dragon. Car à toi a été donnée la grâce d'intercéder pour nous auprès de Jésus-Christ Notre Seigneur.

A toi donc, Christ, gloire et puissance avec ton Père sans commencement et ton très saint Esprit, aujourd'hui et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.

# APPENDICE

## Textes latins

A. *Sur le mansionaire fait prisonnier* (1).

[155] Après ce préambule, je vais, Dieu aidant, essayer de traiter brièvement, en toute foi, avec pleine dévotion, des miracles que Dieu a daigné manifester par son très bienheureux soldat Georges, pour la louange et la gloire de son nom, dans la basilique dudit très glorieux martyr qui est à Rome, miracles tombés dans l'oubli par l'incurie ou la paresse des prêtres, et qui se sont produits ou il y a longtemps ou dans les temps modernes, comme je l'ai appris très exactement.

Ainsi donc, comme, dans la susdite église du martyr saint Georges, un certain mansionaire, tout en s'appliquant jour et nuit en son particulier à son office, n'en était pas moins lié en mariage à une épouse, tantôt il désirait d'être tout entier à son service, tantôt il n'aspirait qu'à faire fonction d'époux. Mais parce qu'il est écrit « Nul ne peut servir deux maîtres » (Mth. 6, 24), et encore « Dans le métier des armes, personne ne s'encombre des affaires de la vie civile, s'il veut donner satisfaction à qui l'a engagé » (2 Tim. 2, 4), et « Celui qui n'est pas [156] marié a souci des affaires du Seigneur, des moyens de plaire au Seigneur, celui qui s'est marié songe aux moyens de plaire à sa femme » (1 Cor. 7, 32 s.), ainsi l'homme dont nous parlons, quand il servait Dieu, offensait sa femme, et quand il plaisait à sa femme, d'une certaine manière semblait mépriser Dieu. Alors donc que, s'adonnant jour et nuit à ces exercices, il était en quelque sorte déchiré intérieurement et jusque dans son attitude, il arriva qu'un jour, l'été

(1) Ce récit est tiré du ms. *Monacensis* lat. 14473, fol. 6-9, XII^e s. (Prol., p. XIV), qui avait fourni déjà des variantes pour les miracles du dragon et du démon (n^os 12 et 13). A côté d'autres *hagiographica*, ce ms. ne contient que ces trois miracles de S. Georges. Le dernier miracle, celui du mansionaire, se trouve également dans le cod. *Capituli s. Joannis in Laterano* A 79, XI-XII^e s. (Prol., p. XIV s. : Aufhauser donne les variantes dans l'apparat, p. 154-160). J'ai adopté les leçons suivantes de ce manuscrit : 156.3 quando (quoniam *Mon.*), 158.5 his similia (hec similia *Mon.*), 159.14 et baiolus : « Recolis ubi iam es » (et baiolus recolit : « Ubi iam es » *Mon.*). J'ai négligé le début du prologue, p. 154.16-155.10.

étant proche, il voulut visiter la moisson d'un champ qu'il avait semé de ses mains près de la mer : mais par la crainte extrême qu'il avait des Agaréniens, il ne pouvait s'approcher de ce champ. A la fin, partagé entre son amour de la moisson et la terreur des Sarrasins qui faisaient des incursions ici et là sur les côtes pour capturer des hommes ou se livrer à d'autres déprédations, le dit gardien parla ainsi à sa femme : « Chère femme », dit-il, « qu'est-ce qui convient à ton avis? J'hésite beaucoup, parce que le bruit court d'une attaque des Barbares, j'ai peur que, si je m'avance vers la côte, ils ne m'emmènent peut-être avec eux par la mer comme captif. » Elle alors, dit-on, lui répondit : « N'aie aucune crainte, mon cher mari, nulle terreur, mais va au plus vite visiter ta moisson. » Voyez à quel point détestable se montre cette seconde Ève ! La première, poussée par le serpent, offrit à son mari la coupe de mort qui chassa du paradis de délices le premier-né des créatures : celle-ci, par une inspiration satanique, envoya le gardien de la sainte basilique au royaume des Sarrasins. Voyez cette seconde très impie reine Jézabel ! La première, par la terreur qu'elle lui [157] inspirait, obligea le prophète Élie à se retirer pour un temps (3 Rois 19) : celle-ci poussa son mari à ne pas redouter ce qu'on disait des païens. Bref, comme, après cette conversation, elle l'avait délivré de ses craintes et qu'elle l'obligeait à vivre avec une bourse bien garnie, alors qu'il reposait sur son lit, il lui apparut dans son sommeil un très beau jeune homme aux vêtements éclatants, qui lui demanda : « Où veux-tu aller, gardien? » « Seigneur, je veux visiter ma moisson. » Alors le jeune homme : « Veille à ne pas négliger mon conseil. Car si tu vas là-bas, les Sarrasins te feront aisément prisonnier et t'emmèneront en leur patrie. » Sur quoi : « Qui es-tu donc, très beau jeune homme », dit le gardien, « qui me donnes, à moi indigne, ce conseil prévoyant? » L'autre dit : « Les fidèles me nomment saint Georges. » Aussitôt réveillé, le gardien rapporta à sa femme ce qu'il avait vu. Mais elle : « Tu as vu cela », dit-elle, « parce que hier soir tu as parlé des Sarrasins. Allons, lève-toi, va, n'aie pas peur. » Hélas, quel est le cœur viril que n'arrivent pas à corrompre, sans peine, les paroles d'une femme ! Bientôt il se lève, effrayé pourtant, et s'en va. Et voici : au cours d'une attaque soudaine il est capturé par les Ismaélites, qui le conduisent, enchaîné avec d'autres, en leur pays, c'est-à-dire Palerme. Alors, sans tarder, mains et pieds liés par des chaînes de fer, ils le jetèrent en un affreux cachot. Bon gré mal gré revenu enfin à lui-même, pleurant et gémissant il se mit à clamer » : [158] « C'est bien fait, malheureux ! Pourquoi as-tu méprisé un conseil de vie, pourquoi as-tu écouté la voix de ta misérable femme?



A qui jamais, s'il a prévariqué contre un commandement divin, n'est-il pas arrivé un malheur comme il m'arrive à présent? »

C'est par ces paroles, et d'autres semblables, qu'il ne cessait jour et nuit, avec larmes, soupirs et lamentations, d'implorer Dieu. Car, Dieu l'inspirant, il s'était mis devant les yeux de l'esprit ce mot de l'Évangile qui claironne continuellement : « Demandez, et vous recevrez ; cherchez, et vous trouverez ; frappez à la porte, et l'on vous ouvrira » (Mth. 7, 7). Oui bien, cet homme demanda, et il reçut la délivrance ; il chercha, et il trouva la rédemption ; il frappa, et le Seigneur lui ouvrit la fermeture du cachot. O l'admirable pitié, ô l'ineffable miséricorde, ô l'incompréhensible clémence ! « Dieu, qui T'a cherché de tout son cœur et ne T'a pas trouvé, quel pécheur ou désobéissant est revenu à Toi et n'a pas été accueilli, quel prisonnier lié de chaînes T'a invoqué et n'a pas été délivré? Que me secoure aussi, maintenant, moi indigne, une large pitié, que m'assiste une bénigne miséricorde, que me délivre une tout abondante clémence ! Viens à moi, saint Georges, serviteur de Dieu ! Ne regarde pas, adorable martyr, à mon ignorance et à ma légèreté ! Intercède auprès de Dieu pour moi, qui ai méprisé tes saints conseils de vie, pour que, sorti de ce cachot, je puisse revoir ta sainte maison et me livrer très pieusement au service de Dieu et au tien tous les jours de ma vie. »

Comme, sans relâche, il faisait ainsi jour et nuit, avec larmes, ces supplications, [159] peu de jours après il lui apparaît en vision nocturne un jeune homme, qui, l'exhortant gentiment, lui dit : « Lève-toi, qui que tu sois, lève-toi, homme qui pries Dieu en toute sincérité, n'hésite pas à me suivre au plus vite ! » Lui alors : « Comment puis-je te suivre », dit-il, « gisant comme je suis, lié dans ce cachot? » Et le jeune homme : « Le Seigneur, à coup sûr, va briser tes chaînes, déjà il a ouvert la porte de cet affreux cachot par les mains de son serviteur que tu as invoqué avec foi. Lève-toi, n'hésite pas ! » A ces mots, le mansionaire remercia Dieu et, délivré, se hâta de suivre le jeune homme. A la porte du temple (?) se trouvait un cheval blanc tout prêt : le jeune homme s'y assit et lui ordonna de monter derrière lui. O l'admirable pitié de Dieu, ô l'admirable clémence de Dieu, en un clin d'œil le gardien fut ramené heureusement au lieu d'où il avait été malheureusement enlevé. Celui qui le transportait dit : « Reconnais-tu où tu es maintenant, gardien? » « Oui bien », dis-je, « oui bien, Monseigneur, je reconnais que je suis dans mon champ. » Alors, par un audacieux souhait, il demande, en l'interrogeant, le nom du porteur : « Qui es-tu, Monseigneur, toi qui pour moi, misérable contempteur du conseil que j'avais reçu, as fait disparaître les embarras de ma vie? » L'autre dit : « On me nomme le soldat du Christ.

Retourne en toute sécurité en ma maison et accomplis ta promesse (cf. 160.8). Révèle les grandes et merveilleuses grâces que Dieu t'a faites. » Et ayant ainsi parlé, il s'élança et disparut de ses yeux.

Le gardien avait été jeté à terre. Aussitôt il se relève et, exultant de joie et louant Dieu, il rentre à Rome et pénètre dans l'église [160] du très bienheureux soldat du Christ saint Georges. Quels ne furent pas son triomphe et sa joie, que de larmes, que d'actions de grâces il rend à Dieu pour son retour ! Qui peut dire, qui peut décrire le nombre des actions de grâces, et de combien d'hommes et de femmes, rendues à Dieu notre Sauveur et au bienheureux soldat Georges, toujours si prêt à aider les siens quand ils le cherchent de tout leur cœur. Après cela, il se sépara de sa femme, comme il l'avait promis quand il était enfermé, et il servit fidèlement, comme un héritier, Dieu et le bon saint de son pays. Souvent on le voyait aux portes de la dite église appliqué au métier de cordonnier, d'où il se procurait le nécessaire. C'est ainsi enfin qu'il passa de cette misérable vie à la vie éternelle. Mais avant que le dit gardien souvent nommé eût payé sa dette de mort, comme il voulait en quelque sorte contrebalancer par un cadeau sa délivrance, il fit peindre bellement sur l'une des colonnes de marbre la figure de saint Georges et se fit représenter agenouillé à ses pieds.

Nous enfin, qui avons en pieuse affection raconté cette histoire, ou ceux qui avec foi la lisent et l'écoutent, puissions-nous, à l'aide des mérites du très bienheureux martyr, être préservés des attaques du très rusé Ennemi, sous la protection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par le secours duquel le très bienheureux Georges soutint de grands et multiples combats. Et après qu'il fut parvenu au royaume céleste, Georges, outre ce miracle, en accomplit bien d'autres, dont il reste mémoire, lui qui, avec le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, vit et règne, Dieu, pour l'infinité des siècles des siècles. Amen.

## Hymne en l'honneur du saint mégalomartyr du Christ et triomphateur Georges, contenant en résumé sa vie, ses combats, et quelques-uns de ses miracles

(On le chante sur le 3e ton, sur le modèle de *Akatalèpton esti.*)

Venez ici, prêtez l'oreille pour entendre, frères,
la sainte conduite du sage Georges.
Il naquit, jeune rameau, d'un père Cappadocien,
d'une mère de Palestine, comme fils donné par Dieu.
Puisqu'il était le fruit de parents pieux,
il vivait pieux, agréable à Dieu, brillant d'éclat.
Il s'engagea dans l'armée, et quand il fut monté en grade,
on le disait généralement un général de choix.
Mais comme le Prince avait fausse opinion eu égard à Dieu,
Georges, publiquement, le déclarait ennemi.
Il proclamait ouvertement devant de grandes multitudes
Que le Christ était Dieu, et lui-même chrétien.
Il jetait l'opprobre sur les dieux qui ne sont pas de vrais dieux
et criait « ô dégoûtants » contre leurs adorateurs.
Qu'arrive-t-il après cela? Georges est aussitôt arrêté
brutalement, injustement on le saisit.
Ce général que tous admirent est frappé, percé de lances
cruellement, et on l'enferme en prison.
Davantage, dans la prison, il subit tortures non petites,
oui, Georges, dis-je, pour le présent.
Une grande et lourde pierre lui écrase la poitrine,
et des bourreaux homicides lui étirent les pieds dans les ceps.
Puis sur la roue épouvantable il est cloué membre à membre
et flagellé de nombreux coups, ce Georges, aux yeux de tous.
Toutes les tripes secouées, Dioclétien, l'empereur dément,
Lui lance de cruels sarcasmes.
Mais, ô miracle divin, de la roue épouvantable,
Un ange vient visiblement délivrer notre saint.
Aussitôt, à cette vue, certains se sont mis à croire,
Des grands, des sages, la femme même du tyran.
Le saint s'est dressé sain et sauf devant le Prince,
il l'a changé en statue par sa métamorphose.
Alors le cruel tyran des impies le fait jeter
dans une fosse brûlante de chaux vive.

Mais comme, trois jours entiers, il y est resté sans dommage,
cela plonge le Prince incrédule en une extrême agitation.
Cette fois, il lui fait mettre chaussons de fer avec des clous en [dedans,
et il les fait passer au feu par en dessous.
Mais lui, les ayant reçus, court tout brûlant de zèle : « Georges », [dit-il,
« cours, cours maintenant, toi aussi,
pour atteindre ce que tu désires depuis ta plus tendre enfance,
Jésus, le Sauveur, le vrai Dieu. »
Cruellement ensuite on lui écorche le visage
et tout le corps : il est tout en joie dans le Christ.
On lui fait prendre en boisson d'affreux poisons
qu'a préparés un sorcier, un magicien très méchant.
Mais comme, les ayant bus, il n'en éprouve nul dommage,
Georges suscite, ô fidèles, applaudissements dans l'assistance.
Et lorsque, comme le Christ, il ressuscite un cadavre
et par sa prière exauce la demande des infidèles,
alors (1), quand il a vu cela, le terrible Athanase
se fait esclave du Christ et combat pour Lui.
Enfermé dans sa prison, le martyr, en toute joie, par ses paroles,
par ses miracles, convertit le peuple à la foi.
Si bien que ce n'était plus tenu pour une prison (2),
mais, grâce au saint, pour un lieu sacré, un temple.
Aussi le Souverain Maître de l'Univers lui-même
se montre-t-il à l'illustre Georges.
Il l'embrasse, le fortifie et le remplit de la grâce
qu'il possède, lui, le Dieu Souverain Maître.
Le tyran, reprenant courage, veut le gagner par flatteries, il pro- [clame
qu'il va attirer à lui l'élu de Dieu.
Ensemble ils entrent à l'intérieur du temple pour y voir
les dieux qui sont là, que faussement on nomme dieux.
Lorsque le saint les a vus qui se dressent près de l'autel,
il dit avec autorité que ce ne sont pas des dieux.
Alors, par la malédiction du martyr et son commandement terrible,
ils tombent à terre et s'écrasent en petits morceaux.
Sur quoi, grandement ému de colère, l'Empereur
aussitôt écrit la sentence et la signifie.
Alors l'impératrice Alexandra rend témoignage

(1) Aux vers 49-51 lier naturellement Ὅτε δὲ et τότε δὴ, donc virgule (non point) après δι' εὐχῆς v. 50.

(2) En Ὅθεν οὐχ ὡς φυλακὴ ἐλογίζετο αὐτῇ au v. 55, αὐτῇ est incompréhensible. Il faut lire αὕτη (ou αὐτή au sens du démonstratif, possible en grec tardif — cf. Πρὸς αὐτά v. 69, δι' αὐτὸ v. 135 — bien que ὁ αὐτός soit plus courant en ce cas, cf. *infra* v. 65 Τούτους ὁ αὐτὸς ἰδών, et *passim*).



qu'elle est chrétienne, elle repousse son époux,
et, s'étant portée d'elle-même à un supplice volontaire,
rend son âme au Christ avant le billot.
Prenant les devants avec courage, le martyr dit par testament
à son esclave où il veut que soit transporté son corps,
qu'il faut le mettre au tombeau dans la terre de Palestine,
car c'est la patrie de sa mère.
Puis il fait sa prière au Dieu qu'il désirait depuis l'enfance,
un glaive le décapite et sa tête roule à terre.
Alors, joyeux, il rend au Christ son âme toute brillante,
couronnée comme il convient.
Le dit serviteur aussitôt transporte pieusement son corps,
avec zèle, au lieu indiqué.
C'était alors le 23e du mois de Pharmouthi le désiré,
à la saison du printemps.
Quelque temps après, les pieux fidèles de Lydda y fondèrent
une église en l'honneur de Georges.
L'église bellement achevée, ils la sanctifièrent avec éclat
en y installant le cercueil du martyr Georges.
C'était le 3e de Novembre, jour que nous avons reçu tradition
de fêter, comme de juste, splendidement.
Telle est la vie du puissant stratège, l'excellent chef,
le sage, illustre et admirable Georges,
dont la gloire et l'honneur rayonnent sur les habitants de la terre
comme l'astre radieux, comme le brillant soleil.
Ce saint, Georges, veux-je dire, a été riche, est riche encore
de gloire divine, jusqu'aux limites de la terre.
Tous les peuples, incrédules et fidèles, le vénèrent,
chacun en sa langue, en sa tribu.
Tous les rois de la terre le célèbrent à l'envi, et les chefs,
et l'armée, et le peuple fidèle,
Patriarches, savants et prêtres, archiprêtres,
moines et ascètes, avocats et juges.
Car il est le triomphateur de tous les ennemis de la terre,
des invisibles et des visibles.

Quant à ses miracles, quel esprit suffira jamais à les compter,
à les mettre par écrit diligemment?
J'en écris pourtant quelques-uns, mon cher athlète, parce qu'ils
sont plus connus parmi tous tes amis.
La ville des Lassaiens porte témoignage en ta faveur (3) sur la
destruction du serpent et la joie de toutes les familles,
(12) comment tu as sauvé le peuple de ce monstre et l'as guidé

(3) Au vers 110 lire σοὶ (σου cod.) μαρτυρεῖ. La ville de Lasia n'est pas la patrie de Georges : il passe par là pour rentrer dans sa patrie 119.4 s.

vers le Dieu de tes nombreux miracles (4).
Comme fils adoptif de Dieu, tu as fait jaillir là-bas (5), aux yeux de
tous une fontaine de sanctification.
Tu as fait que reste suspendue en l'air la flèche lancée dans ton
(7) temple, visiblement, en mémorial de tes nombreux miracles.
Ayant frappé une roche en son milieu, tu as enfermé au dedans
(13) l'Ennemi terrible pour le genre humain.
Et celui qui un jour outragea ton image, ô habile,
(2) tu le fais mourir, mon cher athlète du Christ.
Nombreux sont les prisonniers que tu as délivrés des mains des im-
(9, 4, 3) pies parce qu'ils avaient crié vers toi, ô très sage.
Bien plus, les bœufs du laboureur égorgés par ton commandement,
(5) Tu ne les as pas laissés se perdre, mais les as restitués tous sains et
saufs : car tout ce qu'il y avait d'os en ce bétail, tout cela, sans
coupure aucune, tu l'as fait revivre aux yeux de tous, ô prodi-
gieuse merveille ! Pareillement, tu rends la vie et le souffle au soldat
qui avait péri égorgé
(8) par le prosmonaire qui desservait ton église : car il s'était fait
l'esclave de l'or, son esprit était aveuglé.
En outre, le cruel Sarrasin, quand il eut vu en ta sainte église
(6) le plus extraordinaire miracle,
à cause de cela fut baptisé et devint moine, et vaillamment
témoigna pour la foi, confessant le Christ.
(1) Dans cette même église tu as accueilli aussi, par un évident miracle,
la colonne de la femme veuve.
A Jaffa aussi, ô sage Georges, ton église atteste
l'événement de joie qui s'y est produit (6).
De fait, si je voulais relater tous ces miracles exactement,
mon écrit n'y suffirait pas : ils sont sans nombre.
C'est la vérité même, et nul ne doute qu'ils sont une infinité
et n'admettent pas qu'on les mette par écrit (7).
C'est pourquoi nous aussi, pleins d'une foi sans déviation,
nous disons que toujours tu réussis en tout ce que tu veux.

Eh bien, ô martyr athlète, délices de tous les croyants, ô Georges,
je crie vers toi : « Tiens-toi ici près de nous,
Tiens-toi ici près de nous, qui honorons avec éclat
ta sainte mort ainsi que ta translation.

(4) Ainsi en gardant v. 113-114 καὶ πρὸς Θεὸν / καθωδήγησας αὐτον θαυμασίων σου πολλῶν, mais on attendrait θαυμασίοις σου πολλοῖς « et, par tes nombreux miracles, l'as guidé vers Dieu. »

(5) *Scil.* à Lasia, cf. 129.2 ss. : les habitants de Lasia édifient une église en l'honneur de S. Georges, et, quand elle est achevée, par la prière du saint, il y jaillit πηγὴ ἁγιασμοῦ.

(6) Il n'y a point trace de cela dans les miracles du présent recueil.

(7) Au vers 144, ne faut-il pas lire καὶ οὐ δέχονται γραφὴν (γραφῇ cod.)?



Car tu es notre protecteur, pour que nous soutenions avec aisance
la brûlante chaleur de l'été, jusqu'à la vendange.
Tu veilles également sur nous, pour nous préserver du froid,
et des pluies et des vents funestes.
Car, des mains de la pure Mère de Dieu Marie, tu tiens la charge
de garder et préserver les sanctuaires de l'Athos.
Tu as là des skètes, des monastères, des ermitages en grand
nombre, tu as là de saintes maisons et d'admirables images.
On t'appelle « Gardien de la Montagne », de la noble guette,
tu veilles sur tous les moines de l'Athos.
Agrée aussi de notre part, excellent Chef, avec bonté toutes ces
fêtes que dès le premier jour nous célébrons en ton honneur.
Accueille-les et donne-nous, qui t'honorons avec éclat,
Une vie qui s'écoule en paix et la lumière de l'esprit.
Donne-nous de comprendre, en façon qui plaise à Dieu comme il est
juste, ce qui importe au salut, d'y veiller et de vivre ainsi.
Et puisqu', ô Georges, tu abondes singulièrement, en vérité,
en la franchise de parole auprès de Dieu,
Ne cesse pas de demander, d'intercéder, de considérer tous moyens,
pour que nous soyons sauvés nous aussi, et délivrés de la ruine.
Et accepte avec confiance, de nous qui crions vers toi,
ô Georges notre berger, notre « Amen, Amen, Amen ».

[161] Extraits d'Adamnanus. « Sur les lieux saints » (III 4).

Sur Georges le martyr.

⟨a. *Sur l'image de Georges sculptée sur une colonne de marbre.*⟩

Le saint homme Arculfe, qui nous fit tous ces récits sur la Croix du Seigneur, qu'il avait vue de ses yeux et baisée, nous raconta aussi une autre histoire sur un confesseur du nom de Georges, qu'il avait apprise à Constantinople de certains habitants de la ville qui savaient bien la chose. Ils avaient coutume de la narrer en la façon que voici.

A Diospolis, patrie d'un certain confesseur Georges, dans une certaine église, il y a une image de ce saint sculptée sur une colonne de marbre, attaché à laquelle il avait éte flagellé au temps de la persécution; néanmoins, délié après la flagellation, il vécut encore beaucoup d'années. Or un jour, comme un individu incrédule et dur de cœur était entre à cheval dans cette église, à la vue de la colonne de marbre, il demanda à ceux qui étaient dans l'église : « De qui est cette image représentee sur la colonne de marbre? » Ils lui dirent : [162] « C'est le portrait du confesseur Georges, qui a été attaché à cette colonne et flagellé. » A ces mots, sous la poussée du diable, cet homme très stupide, en grande colère, frappa de sa lance l'image, chose insensible. Or la lance, pénétrant aisément comme au travers d'une masse de neige molle, perfora de l'extérieur, par un tour extraordinaire, cette colonne de marbre. Le fer de la lance resta fixé à l'intérieur et ne put nullement être retiré, la haste, s'étant heurtée contre l'image du saint confesseur, à l'extérieur du marbre, s'y brisa. Bien plus, le cheval sur lequel était assis ce misérable, tomba mort au même moment sur le pavé de l'église. Le malheureux lui-même, tombant à terre, voulut se retenir des mains à la colonne de marbre, mais ses doigts y demeurèrent fixés. Ce que voyant, le malheureux, qui ne pouvait retirer ses dix doigts étroitement liés et collés dans l'image de marbre du saint confesseur, invoque, pris de repentir, le nom du Dieu éternel et de son confesseur et demande avec larmes d'être délivré de ce lien. Le Dieu miséricordieux, « qui ne veut pas la mort du pécheur, [163] mais qu'il se convertisse et vive » (1 Tim. 2, 4), accueillit ses larmes de repentance, et non seulement il le délivra actuellement du lien visible qui le retenait dans le marbre, mais encore, le secourant



dans sa miséricorde, il le libéra, sauvé par la foi, des liens invisibles des péchés.

Il est par là montré à l'évidence en quel grand et bel honneur le Seigneur tient Georges qui l'avait confessé dans les tourments, puisque sa puissance a rendu pénétrable, dans une matière naturellement impénétrable, la cuirasse de Georges, puisqu'il a fait aussi, par un miracle, que la lance de l'adversaire, qui par nature ne pouvait pénétrer le marbre, l'a pénétré, et qu'enfin, dans sa puissance, il a fait pénétrer, dans cette même matière impénétrable, les doigts naturellement sans force de l'individu, ces doigts que tout d'abord, enchaînés dans le marbre, lui-même, cet homme dur, n'avait pu retirer, mais que, d'un seul coup, quand sa terreur extrême l'eut adouci et fait se repentir, il retira par la miséricorde de Dieu. Chose étonnante à dire, on voit jusqu'aujourd'hui la trace de ces dix doigts enfoncés jusqu'au cœur de la colonne de marbre : saint Arculfe y a inséré ses propres dix doigts, et ils pénétraient pareillement jusqu'au fond. En outre, le sang du cheval de cet homme, dont la hanche, lorsqu'il tomba mort sur le pavé, s'était brisée en deux morceaux, ne put d'aucune manière être lavé et effacé, mais, jusqu'à notre temps, il reste indélébile sur le pavé de l'église.

⟨b. *Sur un vœu prononcé devant cette image*⟩.

[164] Sur le même confesseur Georges, saint Arculfe nous raconta encore une autre histoire, qu'il avait apprise de façon certaine, dans la susdite ville de Constantinople, de narrateurs capables qui savaient bien la chose. Voici comment ils avaient coutume de s'expliquer sur ce saint confesseur.

Un laïque entra un jour à cheval dans la ville de Diospolis au temps où s'y rassemblaient de toute part des milliers de troupes pour une expédition qu'on devait faire. Il pénétra dans l'église où se trouve la colonne de marbre qui porte une représentation du saint confesseur Georges, et, comme si Georges était là présent, il se mit à lui dire : « A toi, Georges le confesseur, je me recommande, moi et mon cheval, pour que, par la vertu de tes prières, nous revenions tous deux sains et saufs en cette ville après l'expédition, préservés de tous les périls de la guerre, des maladies et des eaux. Si le Dieu miséricordieux t'accorde que nous revenions heureusement selon le souhait de notre humilité, je t'offrirai en cadeau, moi, pour te l'attribuer en présence de ton image, [165] ce mien cheval que j'aime beaucoup. »

Une fois achevée cette prière, sorti de l'église, il se mêle à la masse

de l'armée et, partageant la vie de ses camarades, part pour l'expédition. Après de nombreux et divers périls de guerre, au cours desquels périrent plusieurs milliers de pauvres soldats, ce laïque, toujours assis sur son cher cheval, préservé, par la grâce de Dieu, de tous accidents conformément à la susdite recommandation qu'il avait faite de lui-même au serviteur du Christ Georges, revint heureusement à Diospolis. Il entre joyeusement dans l'église où se trouvait l'image du saint confesseur, ayant sur lui de l'or pour prix de son cheval, et, s'adressant à saint Georges comme s'il était en sa présence, il lui dit : « Saint confesseur, je rends grâces au Dieu éternel qui, par la ferme prière de Ta Sublimité, m'a ramené sain et sauf. C'est pourquoi je t'apporte vingt sous d'or comme prix de mon cheval, que je t'avais recommandé jadis et que tu m'as conservé jusqu'à ce jour. » Sur ces mots, plus attaché à son cheval qu'à l'or, il dépose aux pieds de l'image du saint confesseur le poids susdit d'or, fait une génuflexion, sort de l'église, [166] remonte sur son cheval et l'excite à partir. Mais il ne put d'aucune manière se mouvoir. Ce que voyant, notre homme descend de cheval, et, rentré dans l'église, apporte dix autres sous d'or, disant : « Saint confesseur, tu m'as été sans doute un doux protecteur dans mes exploits équestres parmi les périls de l'expédition, mais pourtant, comme je vois, tu es dur et regardant sur le prix que tu exiges du cheval. » Sur ces mots, il ajoute dix sous d'or aux vingt, et dit au saint confesseur : « J'ajoute pour toi ces dix sous d'or, pour que tu t'apaises à mon égard et dénoues (1) mon cheval, pour qu'il marche. » Ceci dit, il sort, remonte sur son cheval et l'excite à marcher. Mais il restait comme figé sur place et ne pouvait mouvoir un pied. Que dire de plus? Quatre fois il descend et remonte, quatre fois rentre dans l'église apportant chaque fois dix sous d'or, puis retourne au cheval immobile, puis rentre à l'église, courant ainsi d'un côté et de l'autre, et nulle excitation ne put faire bouger de place son cheval jusqu'à ce que le nombre des sous d'or rassemblés fut arrivé à soixante. Alors, répétant le discours susdit sur la douce humanité du saint [167] confesseur et sa protection durant l'expédition, mais aussi bien sur sa dureté de cœur ou même son âpreté au gain dans les échanges commerciaux, et répétant ces paroles, dit-on, à chacun de ses quatre retours dans l'église, la dernière fois il s'adresse à saint Georges en ces termes : « Saint confesseur, maintenant je connais bien certainement ta volonté. Tout ce poids d'or donc, à savoir soixante sous d'or, qui

(1) « dénoues » (resolvas), comme on disait jadis « nouer les aiguillettes », scil. par un lien magique : cf. *infra* 167.10 « licet invisibilibus alligamentis vinculatum. »



répond à ton désir, je te le donne en cadeau. Ce mien cheval aussi, que j'avais d'abord promis de te donner après l'expédition, maintenant je te le donne. Il est sans doute lié par des liens invisibles, mais bientôt, comme je le crois, il sera délié, étant donné l'honneur en lequel Dieu te tient. » Ce discours achevé, il sortit de l'église, et au même moment il trouve son cheval libre du nœud magique. Il le ramena avec lui à l'église et le donna en cadeau au saint confesseur en présence de son image. Puis il se retira en grande joie, magnifiant le Christ.

On voit par là manifestement que rien de ce qui a été consacré à Dieu, que ce soit un homme ou un animal, ne peut être d'aucune façon racheté ou échangé, comme il est écrit au Lévitique (Lév. 27, 20) : car si l'on a offert quelque chose à Dieu, et ce qu'on a offert et celui pour qui on l'a offert seront choses consacrées à Dieu, et on ne les rachète pas.

# TABLE DES MATIÈRES

NOGENT-LE-ROTROU
IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR
1971

4057 - 5 - 1971.
Dépôt légal :
éditeur, 1367.
impr., 2e trim. 1971. — 1610.